

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-second Parliament, 2015-16

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

OFFICIAL LANGUAGES

Chair:

The Honourable CLAUDETTE TARDIF

Monday, September 26, 2016
Tuesday, October 4, 2016
Wednesday, October 5, 2016 (Morning meeting)
Wednesday, October 5, 2016 (Afternoon meeting)

Issue No. 6

Second, third and fourth meetings:

Study on the challenges associated with access to
French-language schools and French immersion
programs in British Columbia

and

Ninth meeting:

Study on the application of the Official Languages Act
and of the regulations and directives made under it,
within those institutions subject to the Act

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
quarante-deuxième législature, 2015-2016

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

LANGUES OFFICIELLES

Présidente :

L'honorable CLAUDETTE TARDIF

Le lundi 26 septembre 2016
Le mardi 4 octobre 2016
Le mercredi 5 octobre 2016 (Réunion du matin)
Le mercredi 5 octobre 2016 (Réunion de l'après-midi)

Fascicule n° 6

Deuxième, troisième et quatrième réunions :

Étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises
et aux programmes d'immersion française
de la Colombie-Britannique

et

Neuvième réunion :

Étude sur l'application de la Loi sur les langues
officielles ainsi que des règlements et instructions en
découlant, au sein des institutions assujetties à la loi

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
OFFICIAL LANGUAGES

The Honourable Claudette Tardif, *Chair*

The Honourable Rose-May Poirier, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

- | | |
|--|--------------------------------|
| * Carignan, P.C.
(or Martin)
Gagné | Maltais
McIntyre
Mockler |
| * Harder, P.C.
(or Bellemare)
Jaffer | Seidman |

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Jaffer replaced the Honourable Senator Fraser (*September 28, 2016*).

The Honourable Senator McIntyre replaced the Honourable Senator Oh (*September 27, 2016*).

The Honourable Senator Oh replaced the Honourable Senator McIntyre (*September 26, 2016*).

The Honourable Senator Jaffer was removed from the membership of the committee, substitution pending (*June 8, 2016*).

The Honourable Senator Mockler was added to the membership (*June 8, 2016*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
LANGUES OFFICIELLES

Présidente : L'honorable Claudette Tardif

Vice-présidente : L'honorable Rose-May Poirier

et

Les honorables sénateurs :

- | | |
|--|--------------------------------|
| * Carignan, C.P.
(ou Martin)
Gagné | Maltais
McIntyre
Mockler |
| * Harder, C.P.
(ou Bellemare)
Jaffer | Seidman |

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénatrice Jaffer a remplacé l'honorable sénatrice Fraser (*le 28 septembre 2016*).

L'honorable sénateur McIntyre a remplacé l'honorable sénateur Oh (*le 27 septembre 2016*).

L'honorable sénateur Oh a remplacé l'honorable sénateur McIntyre (*le 26 septembre 2016*).

L'honorable sénatrice Jaffer a été retirée de la liste des membres du comité, remplacement à venir (*le 8 juin 2016*).

L'honorable sénateur Mockler a été ajouté à la liste des membres du comité (*le 8 juin 2016*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, September 26, 2016
(13)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:34 p.m., in room 257, East Block, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fraser, Gagné, Maltais, Mockler, Oh, Poirier and Tardif (7).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, February 3, 2016, the committee continued its study on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the Act. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada:

Sylviane Lanthier, President;
Suzanne Bossé, Director General.

Fédération nationale des conseils scolaires francophones:

Melinda Chartrand, President;
Roger Paul, Managing Director.

Commission nationale des parents francophones:

Jean-Luc Racine, Executive Director.

The chair made a statement.

Mr. Paul, Ms. Lanthier and Mr. Racine made statements and, together with Ms. Bossé and Ms. Chartrand, answered questions.

At 7:14 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 26 septembre 2016
(13)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 h 34, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fraser, Gagné, Maltais, Mockler, Oh, Poirier et Tardif (7).

Également présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 3 février 2016, le comité poursuit son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada :

Sylviane Lanthier, présidente;
Suzanne Bossé, directrice générale.

Fédération nationale des conseils scolaires francophones :

Mélinda Chartrand, présidente;
Roger Paul, directeur général.

Commission nationale des parents francophones :

Jean-Luc Racine, directeur général.

La présidente prend la parole.

M. Paul, Mme Lanthier et M. Racine font chacun une déclaration puis, avec Mmes Bossé et Chartrand, répondent aux questions.

À 19 h 14, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

VANCOUVER, Tuesday, October 4, 2016
(14)

[English]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 11:03 a.m., in room 2555, Djavad Mowafaghian World Art Centre, Goldcorp Centre for the Arts, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Gagné, Jaffer, Maltais, McIntyre and Tardif (5).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament; Kevin Pittman, Committee Clerk, Committees Directorate; Mireille Sylvester, Communications Officer, Senate Communications Directorate.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, April 20, 2016, the committee continued its study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique:

Padminee Chundusing, President of the Board;
Pascaline Nsekera, Immigration Program Manager.

Le Centre culturel francophone de Vancouver:

Pierre Rivard, Executive and Artistic Director.

Canadian Parents for French — British Columbia and Yukon Branch:

Glyn Lewis, Executive Director.

The Greater Victoria School District (#61):

Simon Burgers, District Principal, Languages and Multicultural Programs, Learning Team.

Surrey School District:

Catherine Berron, School Principal, Dual Track Elementary School.

The chair made a statement.

Ms. Chundusing, Ms. Nsekera and Mr. Rivard made statements and answered questions.

At 12:18 p.m., the committee suspended.

At 1:31 p.m., the committee resumed.

The chair made a statement.

VANCOUVER, le mardi 4 octobre 2016
(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 11 h 3, dans la pièce 2555 du Djavad Mowafaghian World Art Centre, au Goldcorp Centre for the Arts, sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Gagné, Jaffer, Maltais, McIntyre et Tardif (5).

Également présents : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; Kevin Pittman, greffier du comité, Direction des comités; et Mireille Sylvester, agente de communications, Direction des communications du Sénat.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 avril 2016, le comité poursuit son étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique :

Padminee Chundusing, présidente du conseil d'administration;
Pascaline Nsekera, gestionnaire de programme, Immigration francophone.

Le Centre culturel francophone de Vancouver :

Pierre Rivard, directeur général et directeur artistique.

Canadian Parents for French — Section de la Colombie-Britannique et du Yukon :

Glyn Lewis, directeur exécutif.

Conseil scolaire du grand Victoria (n° 61) :

Simon Burgers, directeur des programmes linguistiques et multiculturels, Équipe d'apprentissage.

Conseil scolaire de Surrey :

Catherine Berron, directrice d'une école élémentaire à deux régimes pédagogiques.

La présidente prend la parole.

Mmes Chundusing et Nsekera ainsi que M. Rivard font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 12 h 18, la séance est suspendue.

À 13 h 31, la séance reprend.

La présidente prend la parole.

Mr. Lewis, Ms. Berron and Mr. Burgers made statements and answered questions.

At 2:49 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Silvina Danesi

Clerk of the Committee

M. Lewis, Mme Berron et M. Burgers font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 14 h 49, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

VANCOUVER, Wednesday, October 5, 2016
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 7:59 a.m., in Salons 10-20, Morris J. Wosk Centre For Dialogue, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Gagné, Jaffer, Maltais, McIntyre and Tardif (5).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament; Mireille Sylvester, Communications Officer, Senate Communications Directorate.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, April 20, 2016, the committee continued its study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique:

Bertrand Dupain, Superintendent;

Sylvain Allison, Secretary-Treasurer;

Johanne Asselin, Director, école Anne-Hébert;

Michel Tardif, School District 93 Chapter President, Principal of La Passerelle (Whistler) and La Vallée (Pemberton) schools.

Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique:

Sophie Bergeron, President.

BC Francophone Teachers' Union (Local 93):

Sylvie Liechtele, President.

VANCOUVER, le mercredi 5 octobre 2016
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 7 h 59, dans le salon 10-20 du Morris J. Wosk Centre For Dialogue, sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Gagné, Jaffer, Maltais, McIntyre et Tardif (5).

Également présentes : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Mireille Sylvester, agente de communications, Direction des communications du Sénat.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 avril 2016, le comité poursuit son étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française en Colombie-Britannique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique :

Bertrand Dupain, directeur général;

Sylvain Allison, secrétaire-trésorier;

Johanne Asselin, directrice, école Anne-Hébert;

Michel Tardif, président de section du district scolaire n° 93, directeur des écoles La Passerelle (Whistler) et La Vallée (Pemberton).

Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique :

Sophie Bergeron, présidente.

Syndicat des enseignantes et enseignants du programme francophone de la Colombie-Britannique (Local 93) :

Sylvie Liechtele, présidente.

BC Teachers' Federation:

Teri Mooring, First Vice-President.

BC Association of Teachers of Modern Languages:

Trish Kolber, French Teacher Representative.

BC Francophone Parents Federation:

Marie-Pierre Lavoie, President;

Marie-Andrée Asselin, Executive Director.

Canadian Parents for French:

Cendra Beaton, President, Sooke District Chapter;

Mary-Em Waddington, President, Surrey Chapter.

The chair made a statement.

Mr. Dupain and Mr. Allison made statements and, together with Ms. Asselin and Mr. Tardif, answered questions.

At 9:12 a.m., the committee suspended.

At 9:26 a.m., the committee resumed.

The chair made a statement.

Ms. Bergeron, Ms. Liechtele, Ms. Mooring and Ms. Kolber made statements and answered questions.

At 10:39 a.m., the committee suspended.

At 10:52 a.m., the committee resumed.

The chair made a statement.

Ms. Lavoie, Ms. Beaton and Ms. Waddington made statements and, together with Ms. Asselin, answered questions.

At 12:01 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

VANCOUVER, Wednesday, October 5, 2016
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 1 p.m., in Salons 10-20, Morris J. Wosk Centre For Dialogue, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Gagné, Jaffer, Maltais, McIntyre and Tardif (5).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament; Mireille Sylvester, Communications Officer, Senate Communications Directorate.

Also present: The official reporters of the Senate.

Fédération des enseignantes et enseignants de la Colombie-Britannique :

Teri Mooring, première vice-présidente.

BC Association of Teachers of Modern Languages :

Trish Kolber, représentante des enseignants du français.

Fédération des parents francophones de la Colombie-Britannique :

Marie-Pierre Lavoie, présidente;

Marie-Andrée Asselin, directrice générale.

Canadian Parents for French :

Cendra Beaton, présidente, section du district de Sooke;

Mary-Em Waddington, présidente, section de Surrey.

La présidente prend la parole.

MM. Dupain et Allison font chacun une déclaration puis, avec Mme Asselin et M. Tardif, répondent aux questions.

À 9 h 12, la séance est suspendue.

À 9 h 26, la séance reprend.

La présidente prend la parole.

Mmes Bergeron, Liechtele, Mooring et Kolber font chacune une déclaration, puis répondent aux questions.

À 10 h 39, la séance est suspendue.

À 10 h 52, la séance reprend.

La présidente prend la parole.

Mmes Lavoie, Beaton et Waddington font chacune une déclaration puis, avec Mme Asselin, répondent aux questions.

À 12 h 1, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

VANCOUVER, le mercredi 5 octobre 2016
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 13 heures, dans le salon 10-20 du Morris J. Wosk Centre For Dialogue, sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Gagné, Jaffer, Maltais, McIntyre et Tardif (5).

Également présentes : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Mireille Sylvester, agente de communications, Direction des communications du Sénat.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, April 20, 2016, the committee continued its study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.)

WITNESSES:

Office of Francophone and Francophile Affairs, Simon Fraser University:

Claire Trépanier, Director.

Faculty of Education, Simon Fraser University:

Diane Dagenais, Full Professor;

Cécile Sabatier, Associate Professor.

Collège Éducacentre:

Yvon Laberge, Executive Director.

University of British Columbia:

Francis R. Andrew, Program Director Emeritus, French Centre, Continuing Studies;

Monique Bournot-Trites, Associate Professor;

Wendy Carr, Associate Dean, Teacher Education, Faculty of Education;

Meike Wernicke, Coordinator, French Programs, Faculty of Education-Language & Literacy Education;

Kenneth Reeder, Professor Emeritus, Faculty of Education — Language & Literacy Education.

Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique:

Sophie Brassard, President;

Rémi Marien, Executive Director;

Noah Rondeau, Administrator — 19-25.

The chair made a statement.

Mr. Laberge, Ms. Trépanier, Ms. Dagenais and Ms. Sabatier made statements and answered questions.

At 2:20 p.m., the committee suspended.

At 2:32 p.m., the committee resumed.

The chair made a statement.

Mr. Andrew, Ms. Bournot-Trites, Ms. Carr, Ms. Wernicke and Mr. Reeder made statements and answered questions.

At 3:44 p.m., the committee suspended.

At 3:59 p.m., the committee resumed.

The chair made a statement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 avril 2016, le comité poursuit son étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Bureau des affaires francophones et francophiles, Université Simon Fraser :

Claire Trépanier, directrice.

Faculté de l'éducation, Université Simon Fraser :

Diane Dagenais, professeure titulaire;

Cécile Sabatier, professeure agrégée.

Collège Éducacentre :

Yvon Laberge, directeur général.

Université de la Colombie-Britannique :

Francis R. Andrew, directeur émérite, Centre de la francophonie, Éducation permanente;

Monique Bournot-Trites, professeure agrégée;

Wendy Carr, doyenne associée, Formation des enseignants, Faculté de l'éducation;

Meike Wernicke, coordonnatrice des programmes de français, Faculté de l'éducation — Enseignement des langues et de la littérature;

Kenneth Reeder, professeur émérite, Faculté de l'éducation — Enseignement des langues et de la littérature.

Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique :

Sophie Brassard, présidente;

Rémi Marien, directeur général;

Noah Rondeau, administrateur — 19-25.

La présidente prend la parole.

M. Laberge ainsi que Mmes Trépanier, Dagenais et Sabatier font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

À 14 h 20, la séance est suspendue.

À 14 h 32, la séance reprend.

La présidente prend la parole.

MM. Andrew et Reeder ainsi que Mmes Bournot-Trites, Carr et Wernicke font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 15 h 44, la séance est suspendue.

À 15 h 59, la séance reprend.

La présidente prend la parole.

Ms. Brassard, Mr. Marien and Mr. Rondeau made statements and answered questions.

At 4:57 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Mme Brassard ainsi que MM. Marien et Rondeau font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 16 h 57, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, September 26, 2016

The Senate Standing Committee on Official Languages met this day at 5:34 p.m. to continue its study on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the Act.

Senator Claudette Tardif (*Chair*) in the chair.

The Chair: Senators, I call the meeting to order. Good evening. My name is Claudette Tardif, a senator from Alberta, and I am pleased to chair this evening's meeting.

Before I give the floor to the witnesses, I would like to take the opportunity to welcome my honourable colleagues back to the opening of Parliament, and I would invite them to introduce themselves, starting on my left.

Senator Fraser: My name is Joan Fraser, and I am a senator from Montreal, Quebec.

Senator Poirier: Senator Rose-May Poirier from New Brunswick. Good evening.

Senator Mockler: Senator Percy Mockler from New Brunswick.

Senator Maltais: Senator Ghislain Maltais from Quebec City, Quebec.

[*English*]

Senator Oh: Senator Oh from Ontario.

[*Translation*]

Senator Gagné: Senator Raymonde Gagné from Manitoba.

The Chair: Before we hear from our witnesses, I would like to welcome Silvina Danesi, who was appointed clerk of our committee last week. I believe she has undergone a baptism of fire because we had to make some last-minute changes to our witness list.

Thanks as well to Marie-Ève Hudon, our analyst who has been working at the Library of Parliament for many years and whose work for our committee is exemplary. Thank you very much, Marie-Ève.

I would also like to note the good work of Max Hollins, who was our clerk and who has spent much time in the past few months preparing for our study mission in British Columbia.

I would like to offer warm thanks this evening to our witnesses, who managed to organize themselves quickly, at several hours' notice, to attend our meeting. We are very grateful to you for doing so.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 26 septembre 2016

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 h 34, pour poursuivre son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi.

La sénatrice Claudette Tardif (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente : Chers sénateurs, je déclare la réunion ouverte. Bonsoir. Je m'appelle Claudette Tardif, je suis une sénatrice de l'Alberta. J'ai le plaisir de présider la réunion de ce soir.

Avant de passer la parole aux témoins, j'aimerais prendre l'occasion de souhaiter à mes honorables collègues un bon retour, une bonne rentrée parlementaire, et je les inviterais à se présenter, en commençant à ma gauche.

La sénatrice Fraser : Mon nom est Joan Fraser, je suis une sénatrice de Montréal, au Québec.

La sénatrice Poirier : Sénatrice Rose-May Poirier, du Nouveau-Brunswick. Bonsoir.

Le sénateur Mockler : Sénateur Percy Mockler, du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Maltais : Sénateur Ghislain Maltais, de Québec, au Québec.

[*Traduction*]

Le sénateur Oh : Sénateur Oh, de l'Ontario.

[*Français*]

La sénatrice Gagné : Sénatrice Raymonde Gagné, du Manitoba.

La présidente : Avant que nous entendions nos témoins, j'aimerais souhaiter la bienvenue à Mme Silvina Danesi, nommée greffière de notre comité depuis la semaine dernière. Je crois qu'elle a vécu son baptême de feu, car nous avons dû faire des changements de dernière minute à notre liste de témoins.

Je remercie aussi Mme Marie-Ève Hudon, notre analyste qui travaille à la Bibliothèque du Parlement depuis de nombreuses années et qui fait un travail exemplaire pour notre comité. Merci beaucoup, Marie-Ève.

J'aimerais également souligner le bon travail de M. Max Hollins qui était notre greffier et qui, de son côté, a consacré beaucoup de temps, depuis plusieurs mois, à la préparation de notre mission d'étude en Colombie-Britannique.

J'aimerais remercier chaleureusement nos témoins de ce soir qui, à quelques heures d'avis, ont réussi à s'organiser rapidement afin de participer à notre réunion. Nous vous en sommes très reconnaissants.

The committee is continuing its special study on the application of the Official Languages Act, specifically on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia. Today's meeting will be an opportunity for us to examine the proposals of three national francophone organizations for modernizing the federal approach to funding in the field of education. We will be hearing proposals for the modernization and subdivision of the Protocol for Agreements for Minority-Language Education and Second-Language Instruction to enhance the vitality of the francophone and Acadian communities.

We are pleased to welcome Sylviane Lanthier, President of the Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada; Suzanne Bossé, Director General of the Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada; Melinda Chartrand, President of the Fédération nationale des conseils scolaires francophones; Roger Paul, Managing Director of the Fédération nationale des conseils scolaires francophones; and Jean-Luc Racine, Executive Director of the Commission nationale des parents francophones. On behalf of the members of the committee, I want to thank you for taking part in our hearings this evening. I am told Mr. Paul will begin, followed by Ms. Lanthier and, to conclude, Mr. Racine.

Since there are three of you, I would ask you try to limit your presentations five to seven minutes so the Senators can then ask questions.

Roger Paul, Managing Director, Fédération nationale des conseils scolaires francophones: Madam Chair, senators, thank you for your invitation to appear here today. I know this was a last-minute change for you — it was for us as well — but we are very pleased to be with you this evening.

Your committee is studying the challenges associated with access to French schools and French immersion programs in British Columbia. On September 15 last, the Fédération nationale des conseils scolaires francophones sent the chair of this committee a request to discuss the renewal of the Protocol for Agreements for Minority-Language Education and Second-Language Instruction and the need to modernize and subdivide it in 2018. The invitation came sooner than expected, but I believe we were ready.

Our remarks will be consistent with your mandate to study access to French-language education in British Columbia. However, that mandate must also extend beyond British Columbia's borders because it concerns all federal transfers made for education in French as a first language.

We are here today to discuss with you two recommendations, recommendations 5 and 6 from your 2005 interim report, the interim report of the Standing Senate Committee on Official

Le comité poursuit son étude spéciale sur l'application de la Loi sur les langues officielles, et spécifiquement sur les défis liés à l'accès aux écoles francophones et aux programmes d'immersion française en Colombie-Britannique. La réunion d'aujourd'hui nous permettra d'examiner les propositions de trois organismes francophones nationaux en vue de moderniser l'approche fédérale en matière de financement dans le domaine de l'éducation. Nous entendrons des propositions visant la modernisation et le morcellement du Protocole d'entente relatif à l'enseignement dans la langue de la minorité et à l'enseignement de la langue seconde afin de favoriser l'épanouissement des communautés francophones et acadienne.

Nous avons le plaisir d'accueillir Sylviane Lanthier, présidente de la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada; Mme Suzanne Bossé, directrice générale de la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada; Mme Melinda Chartrand, présidente de la Fédération nationale des conseils scolaires francophones; M. Roger Paul, directeur général de la Fédération nationale des conseils scolaires francophones; et M. Jean-Luc Racine, directeur général de la Commission nationale des parents francophones. Au nom des membres du comité, je vous remercie de votre participation aux audiences de ce soir. On m'indique que c'est M. Roger Paul qui commencera, suivi de Mme Sylviane Lanthier et, pour terminer, de M. Jean-Luc Racine.

Je vous demanderais, parce que vous êtes nombreux, d'essayer de limiter la durée de votre présentation de cinq à sept minutes, afin de permettre aux sénateurs de vous poser des questions par la suite.

Roger Paul, directeur général, Fédération nationale des conseils scolaires francophones : Madame la présidente, sénateurs et sénatrices, nous vous remercions de votre invitation aujourd'hui. Je sais qu'il s'agit pour vous d'un changement de dernière minute — ce l'est pour nous également — mais nous sommes très heureux d'être ici avec vous ce soir.

Votre comité étudie les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française en Colombie-Britannique. La Fédération nationale des conseils scolaires francophones avait d'ailleurs envoyé une demande à la présidente du comité, le 15 septembre 2016, afin de discuter du renouvellement du Protocole d'entente relatif à l'enseignement dans la langue de la minorité et à l'enseignement de la langue seconde et du besoin de le moderniser et de le morceler en 2018. L'invitation est arrivée plus vite que prévu, mais je pense que nous étions prêts.

Notre allocution cadre bien avec votre mandat d'étudier l'accès à l'éducation en langue française en Colombie-Britannique. Or, il doit également dépasser les frontières de la Colombie-Britannique, car il a trait à l'ensemble des transferts fédéraux en matière d'éducation en français langue première.

Nous sommes ici aujourd'hui afin de discuter avec vous de deux recommandations, les recommandations 5 et 6 de votre rapport provisoire daté de 2005, le rapport provisoire du Comité

Languages entitled *French-Language Education in a Minority Setting: A Continuum from Early Childhood to the Postsecondary Level*. Now some 10 years later, we would like to ask you re-examine the situation from a current and updated perspective.

The Fédération nationale des conseils scolaires francophones, the Commission nationale des parents francophones, and the Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada were thus encouraged when they read the Government of Canada's response to the 2015 Senate report *Aiming Higher: Increasing Bilingualism of our Canadian Youth*, which paves the way for changes to the protocol that will be renewed in 2018. The FNCSF, the CNPF, and the FCFA have produced a report entitled *Objectif 2018/2023*, of which I believe you have received a copy. Do not worry, we do not intend to review that 40- or 50-page report because we unfortunately do not have time for that this evening.

As we did not have a lot of time, we are submitting report in French only, but we intend to have it translated. As I mentioned, we did not think we would be here this evening, and so, given the lack of time, you have only the French version for the moment, and will have the English version shortly.

Let us move on to the Protocol for Agreements for Minority-Language Education and Second-Language Instruction. For decades, the Department of Canadian Heritage has concluded a protocol with the Council of Ministers of Education (Canada), which is commonly called CMEC, to govern the means for transferring federal funds to finance the additional costs of minority-language education and second-language instruction.

With a common voice, national organizations representing parents, communities and school boards are calling for the modernization of federal funding allocation systems directed at French-language education in francophone minority communities. They are demanding that best practices from other domains be applied to decisions made regarding minority-language education. The protocol has never been modernized to reflect the new reality of primary and secondary education from kindergarten to grade 12, that is to say to reflect the entrenchment of section 23 in the Charter of Rights and Freedoms and the 1990 decision in *Mahé* or the establishment of francophone school boards across the country during the 1990s because the protocol, as it stands today and stood before 1990, does not reflect the new reality of Canada's francophone school boards.

The protocol, in our view, has three historical gaps that significantly undermine its effectiveness. First, it allows the provinces and territories to determine unilaterally the educational needs of the minority, which is contrary to section 23 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms. For example, the Department of Canadian Heritage meets with CMEC and the education departments of every province and territory and asks them what their primary and secondary

sénatorial permanent des langues officielles intitulé *L'éducation en milieu minoritaire francophone : un continuum de la petite enfance au postsecondaire*. Nous aimerions vous demander de vous pencher à nouveau sur la situation, quelque 10 ans plus tard, dans une perspective actualisée et mise à jour.

La Fédération nationale des conseils scolaires francophones, la Commission nationale des parents francophones et la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada étaient donc encouragées en lisant la réponse du gouvernement du Canada au rapport sénatorial de 2015, qui s'intitule *Viser plus haut : Augmenter le bilinguisme de nos jeunes Canadiens* et qui ouvre la porte à des changements au protocole qui sera renouvelé en 2018. La FNCSF, la CNPF et la FCFA ont produit un rapport intitulé *Objectifs 2018/2023*, dont je crois que vous avez reçu une copie. Ne vous inquiétez pas, nous n'avons pas l'intention de passer en revue les 40 ou 50 pages du rapport, car nous n'avons pas assez de temps pour cela ce soir, malheureusement.

Comme nous n'avons pas eu beaucoup de temps, le rapport est présenté uniquement en français, mais nous avons l'intention de le faire traduire. Comme je l'ai mentionné, nous ne pensions pas être ici ce soir, donc, faute de temps, vous n'avez que la version française pour l'instant, et vous aurez la version anglaise sous peu.

Passons au Protocole d'entente relatif à l'enseignement dans la langue de la minorité et à l'enseignement de la langue seconde. Depuis des décennies, le ministère du Patrimoine canadien conclut un protocole avec le Conseil des ministres de l'Éducation, communément appelé le CMEC, afin de régir les modalités de transfert de fonds fédéraux consacrés au financement des coûts supplémentaires de l'enseignement dans la langue de la minorité et de l'enseignement de la langue seconde.

Les organismes nationaux qui représentent les parents, les communautés et les conseils scolaires réclament d'une même voix la modernisation de la façon de répartir les fonds fédéraux dirigés vers l'enseignement du français langue première dans les communautés francophones en situation minoritaire, afin d'appliquer aux domaines d'éducation dans la langue de la minorité les bonnes pratiques déjà mises en œuvre dans d'autres domaines. Le protocole n'a jamais été modernisé pour refléter la nouvelle réalité de l'éducation élémentaire et secondaire, de la maternelle à la 12^e année, c'est-à-dire pour refléter l'enchaînement de l'article 23 dans la Charte des droits et libertés, et la décision *Mahe* en 1990, ou la création même des conseils francophones à travers le pays au cours des années 1990, parce que le protocole, tel qu'il existe aujourd'hui et qu'il existait avant 1990, ne tient pas compte de la nouvelle réalité des conseils scolaires francophones du pays.

Le protocole présente, d'après nous, trois lacunes historiques qui minent considérablement son efficacité. Premièrement, le protocole permet aux provinces et aux territoires de déterminer unilatéralement les besoins de la minorité en matière d'éducation, ce qui est contraire, d'après nous, à l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés. Par exemple, le ministère du Patrimoine canadien rencontre le CMEC, les ministères de l'Éducation de chaque province et territoire, et leur demande

education priorities are, from kindergarten to grade 12. As I am sure you will agree, only the francophone school boards are able to determine those needs.

Furthermore, the education departments are responsible for establishing the action plans to implement the protocol and decide what should and should not be funded. To do that, the education departments may — that is the word used — disregard the needs of the francophone communities because they have no duty to consult them.

Second, the protocol does not allow the Department of Canadian Heritage or the school boards to require effective accountability from the ministries of education in determining the purposes for which the funds are used. We have a number of examples. The way the provincial and territorial governments use federal funding continues to raise concerns.

Third, funding for elementary and secondary education in French as a first language outside Quebec is often used to fund the essential costs of our education as guaranteed by section 23 of the Charter of Rights and not the real additional costs of such education. For example, the creation of a French as a first language curriculum is an essential expense that must be funded by the province, not by the federal envelope. That unfortunately is not always the case.

My FCFA and the CNPF colleagues will cite a number of examples of situations that have occurred since 1970 and that lead us to say that these are historical gaps. In particular, they will briefly discuss the authorities that have been informed of those historical gaps since 1970.

The solution is to adopt a separate tripartite protocol. We must give a real voice to the communities in relation to elementary and secondary education. Concretely, the Fédération nationale des conseils scolaires francophones, the Commission nationale des parents francophones, and the Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada call for the adoption of a separate tripartite protocol in 2018.

The modernization and subdivision of the protocol is not a radical proposal. The request is simple: the federal government should apply its best practices in the area of funding to minority-language education.

For example, it would now be inconceivable to enter into an agreement with an indigenous people without the latter being a signatory. In 2010, the federal government signed tripartite education agreements, that is to say agreements involving an organization representing the Aboriginal peoples of a province, the ministry of education of a province and the federal

quelles sont leurs priorités en matière d'éducation élémentaire et secondaire, de la maternelle à la 12^e année. Les conseils scolaires francophones, vous en conviendrez, sont les seuls aptes à cerner ces besoins.

De plus, les ministères de l'Éducation sont responsables d'établir les plans d'action mettant en œuvre le protocole, et décident ce qui doit être financé et ce qui ne le sera pas. Pour ce faire, les ministères de l'Éducation peuvent — c'est le mot utilisé — faire abstraction des besoins des communautés francophones, parce qu'ils n'ont pas l'obligation de les consulter.

Deuxièmement, le protocole ne permet pas au ministère du Patrimoine canadien ni aux conseils scolaires francophones du pays d'exiger une reddition de comptes efficace et complète de la part de leur ministère de l'Éducation afin de déterminer les fins auxquelles les fonds sont utilisés. Nous avons plusieurs exemples. L'utilisation faite par les gouvernements provinciaux et territoriaux des fonds fédéraux continue de soulever des préoccupations.

Troisièmement, les fonds affectés à l'enseignement élémentaire et secondaire en français langue première hors Québec sont trop souvent utilisés afin de financer les coûts essentiels de notre enseignement, tel que le garantit l'article 23 de la Charte, et non les coûts véritablement supplémentaires de cet enseignement. Par exemple, la création d'un curriculum en français langue première constitue une dépense essentielle qui doit être financée par la province et non au moyen de l'enveloppe fédérale. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas.

Mes collègues de la FCFA et de la CNPF présenteront plusieurs exemples de situations qui se sont produites depuis 1970 qui nous poussent à dire qu'il s'agit de lacunes historiques. Surtout, ils présenteront brièvement les instances qui ont été informées de ces lacunes historiques depuis 1970.

La solution est l'adoption d'un protocole additionnel tripartite. Il faut donner une véritable voix aux communautés en matière d'éducation élémentaire et secondaire. Très concrètement, la Fédération nationale des conseils scolaires francophones, la Commission nationale des parents francophones et la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada demandent l'adoption en 2018 d'un protocole additionnel tripartite.

La modernisation et le morcellement du protocole ne constituent pas des propositions radicales. Il s'agit d'une revendication simple. Le gouvernement fédéral devrait transférer ses meilleures pratiques au domaine du financement en matière d'enseignement dans la langue de la minorité.

Par exemple, il est maintenant inconcevable de conclure un accord au profit d'un peuple autochtone sans que celui-ci en soit signataire. En 2010, le gouvernement fédéral a conclu des ententes tripartites en éducation, c'est-à-dire des accords entre un organisme représentant les peuples autochtones d'une province, le ministère de l'Éducation d'une province et le gouvernement

government, such as the Tripartite Education Framework Agreement signed by Canada, British Columbia and the First Nations Education Steering Committee.

The mission of that organization is to facilitate discussion on education issues affecting the Aboriginal people of British Columbia and to promote and encourage the provision of high-quality education to the province's Aboriginal students. My FCFA colleague will cite another example of an agreement recently reached between the federal government and the francophone communities in areas of provincial and territorial jurisdiction.

I will stop there so that I can answer your questions and give my colleagues the time to speak as well. Thank you for your attention.

The Chair: Thank you, Mr. Paul. Ms. Lanthier, please.

Sylviane Lanthier, President, Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada: Madam Chair, members of the committee, this is the first time the FCFA has appeared before you since the end of the summer. Allow me to take this opportunity to welcome you back from the summer recess.

I sense we will have several opportunities this year to discuss the issues associated with linguistic duality and the support the government provides for the development of our communities. At any event, I hope that is the case.

The issues associated with federal investments in education and the Protocol for Agreements for Minority-Language Education are not recent. In fact, these issues of accountability, consultation, and participation date back almost to the origins of the FCFA itself, when it was called the Fédération des francophones hors Québec. In 1981, the federation devoted an entire brief to this question. In a document entitled *À la recherche du milliard, analyse critique des programmes fédéraux de langues officielles dans l'enseignement*, the FFHQ observed that there was no control mechanism for determining precisely how the provinces used the money the federal government invested or to determine whether provincial and territorial education spending was in fact used to achieve the program's initial objectives.

That observation is still valid today, and, what is more, the communities have been excluded from federal-provincial/territorial negotiations on minority-language education for the past 40 years. The protocol and agreements following therefrom empower the provinces and territories to determine our education needs unilaterally.

The reference here is to education, but in a more fundamental way. The way governments deal with our communities must be examined. The communities must now be seated at the bargaining table, for two reasons: first, to ensure we are taken into account and, second, with a view to taking charge.

fédéral, comme l'accord-cadre tripartite sur l'éducation conclu entre le Canada, la Colombie-Britannique et la First Nations Education Steering Committee.

Il s'agit d'un organisme qui a comme mission de faciliter les discussions sur les questions de l'éducation qui touchent les Autochtones de la Colombie-Britannique, et de promouvoir et d'encourager l'offre d'une éducation de qualité aux élèves autochtones de la province. Ma collègue de la FCFA présentera un autre exemple d'accord conclu directement entre le gouvernement fédéral et les communautés francophones dans des domaines de compétences provinciales et territoriales.

Je m'arrêterai là pour pouvoir répondre à vos questions et pour donner du temps à mes collègues de s'exprimer également. Merci de votre attention.

La présidente : Merci, monsieur Paul. Madame Lanthier, s'il vous plaît?

Sylviane Lanthier, présidente, Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada : Madame la présidente, membres du comité, c'est la première fois depuis la fin de l'été que la FCFA a l'occasion de comparaître devant vous. J'en profite donc pour vous souhaiter une bonne rentrée parlementaire.

J'ai l'impression que nous aurons l'occasion d'échanger à plusieurs reprises cette année sur les enjeux liés à la dualité linguistique et à l'appui accordé par le gouvernement au développement de nos communautés. En tout cas, je le souhaite.

Les enjeux liés aux investissements fédéraux en éducation et au Protocole d'entente relatif à l'enseignement dans la langue de la minorité ne datent pas d'hier. En fait, ces enjeux de reddition de comptes, de consultation et de participation remontent presque aux origines de la FCFA elle-même, alors qu'elle s'appelait encore la Fédération des francophones hors Québec. En 1981, la fédération a consacré tout un mémoire à cette question. Dans un document qui s'intitulait *À la recherche du milliard, analyse critique des programmes fédéraux de langues officielles dans l'enseignement*, la FFHQ notait qu'il n'existait pas de mécanisme de contrôle permettant de déterminer précisément comment les provinces utilisent les sommes investies par le gouvernement fédéral, ni de savoir si les dépenses provinciales et territoriales en enseignement servaient effectivement à atteindre les objectifs initiaux du programme.

Ce constat demeure d'actualité et, qui plus est, depuis 40 ans, les communautés sont tenues à l'écart des négociations fédérales-provinciales et territoriales en matière d'enseignement dans la langue de la minorité. Le protocole et les ententes qui en découlent permettent aux provinces et aux territoires de déterminer unilatéralement nos besoins en matière d'éducation.

On fait référence ici au domaine de l'éducation, mais dans une portée plus fondamentale. Il faut examiner la manière dont les gouvernements transigent avec nos communautés. Désormais, il faut que les communautés soient à la table des négociations et qu'elles le soient de deux manières. D'abord, dans une optique de prise en compte, ensuite dans une optique de prise en charge.

First, let us talk about being taken into account. The brief that the FNSCF, the CNPF, and the FCFA have signed indicates how important it is that the clauses of a new protocol establish a clear, effective, and binding obligation to consult the francophone and Acadian community. This demand moreover echoes the remarks that the FCFA made last spring before the Committee of Assistant Deputy Ministers on Official Languages, the CADMOL. In the federation's view, there are recurring and endemic issues regarding consultation in our communities on government policy and programs. This is an irritant and, in some instances, an obstacle to the development of our communities.

We are told that the education protocol engages the provincial and territorial governments, which do not have the same obligations as the federal government. In my view, when the federal government transfers money to the provinces and territories, it also transfers its obligations. Furthermore, the obligation to consult the francophone minority communities is clearly established in Part VII of the Official Languages Act.

Following our presentation to CADMOL, it was agreed that the government and communities would jointly develop a satisfactory, coherent model clearly indicating what constitutes a proper consultation. That model would apply very well to the type of protocol that my colleagues and I are seeking for minority-language education.

Now with regard to the matter of taking charge, in recent decades, the francophone and Acadian communities have invested in many development sectors ranging from schools management to the management of our cultural centres, from health to community media, and from early childhood to old age. Far from being observers of our own development, we are the principal players in that process. And for good reason, since our communities are more familiar than anyone else with their own situation, which is in many instances very different from that of the majority. Experience also shows us that the communities are best equipped to offer solutions that meet the needs of francophones.

All this requires that the communities be full participants in a genuine partnership with the government to implement initiatives and programs that have an impact on them. That intention is clearly outlined in the community strategic plan that emerged from the 2007 Sommet des communautés francophones et acadiennes, and I quote:

The communities acknowledge that it is important for the francophone citizens of Canada to take charge collectively of the development and future of their community.

Parlons d'abord de prise en compte. Le mémoire dont la Fédération nationale des conseils scolaires francophones, la Commission nationale des parents francophones et la Fédération des communautés francophones et acadienne sont signataires parle de l'importance, dans un nouveau protocole, des clauses imposant une obligation claire, efficace et contraignante de consultation des communautés francophones et acadienne. Cette demande fait d'ailleurs écho aux propos qu'a tenus la FCFA au printemps dernier devant le CSMALO, soit le Comité des sous-ministres adjoints sur les langues officielles. Selon la fédération, il existe de manière récurrente et endémique des enjeux en matière de consultation au sein de nos communautés en ce qui concerne les politiques et programmes gouvernementaux. Cela représente un irritant et, dans certains cas, un obstacle au développement de nos communautés.

On nous dit que le protocole en éducation engage les gouvernements provinciaux et territoriaux qui n'ont pas les mêmes obligations que le gouvernement fédéral. À mon avis, lorsque le gouvernement fédéral transfère des fonds aux provinces et aux territoires, il leur transfère aussi ses obligations. En outre, l'obligation de consulter les communautés francophones en situation minoritaire est clairement définie dans la partie VII de la Loi sur les langues officielles.

À la suite de notre présentation au CSMALO, il a été convenu que le gouvernement et les communautés élaboreraient conjointement un modèle cohérent et satisfaisant précisant ce que comporte une consultation en bonne et due forme. Ce modèle s'appliquerait très bien au type de protocole que mes collègues et moi réclamons en ce qui concerne l'enseignement dans la langue des minorités.

Abordons maintenant la question de la prise en charge. Au cours des décennies, les communautés francophones et acadienne ont investi dans de nombreux secteurs de développement, de la gestion scolaire à la gestion de nos centres culturels, de la santé aux médias communautaires et de la petite enfance aux personnes âgées. Loin d'être des spectateurs de notre propre développement, nous en sommes les principaux acteurs. Et pour cause, nos communautés connaissent mieux que quiconque leur propre réalité qui est souvent très différente de celle de la majorité. L'expérience nous montre également que ce sont les communautés qui sont les mieux outillées pour proposer des solutions qui répondront aux besoins des francophones.

Tout cela demande la pleine participation des communautés dans le cadre d'un réel partenariat avec les gouvernements afin de mettre en œuvre des initiatives et des programmes ayant un impact sur elles. Cette intention est clairement définie dans le plan stratégique communautaire issu du Sommet des communautés francophones et acadiennes de 2007, et je cite :

Les communautés reconnaissent l'importance pour les citoyens et citoyennes francophones du Canada de prendre en charge collectivement le développement et l'avenir de leur communauté.

This is the backdrop against which the FCFA supports full participation for the FNCSF as the voice of the community on a specific protocol on education in French as a first language. Senators, it is time that we had a say, both in consultations and in decision-making processes. We will be speaking out on several occasions during the parliamentary session. Thank you for your attention.

The Chair: Thank you, Ms. Lanthier. Mr. Racine, you have the floor.

Jean-Luc Racine, Executive Director, Commission nationale des parents francophones: I would like to thank you for your invitation to take part in this meeting. I also want to extend greetings to Ms. Legault, from Halifax, who is unable to be here this evening.

The Commission nationale des parents francophones has long addressed the question of modernizing the education protocol, which is in fact our main concern. In 1996, CNPF published a report entitled *Where Did the Billions Go?*, which was in fact a comparative study on the allocation of grants made under the Official Languages in Education Program from 1970-1971 to 1995-1996. That study revealed some significant deficiencies. The federal government was spending millions of dollars on official language education support programs, but parents were seeing no improvement in the schools.

The report also revealed serious accountability problems in the provinces and territories, as the CNPF, the FCFA, and the FNCSF are doing today. Flipping through the detailed summaries prepared by the Department of Canadian Heritage, you can see that the grants made under the Official Languages in Education Program were simply used to pay employees, transport students and heat buildings. In short, they were used for any purpose whatever except to cover the additional costs associated with francophone minority education.

There has unfortunately been little change in the situation since 1996. In 2002, the vice-president of the CNPF reiterated the findings of the 1996 report to the Joint Standing Committee on Official Languages. The federal government has spent nearly \$10 billion on official languages education over the past 32 years. It is extremely distressing to see that the money has been used for those purposes. The provinces never say how they have spent it.

The money was often placed in pooled funds, and the provinces themselves did not even know how the credits were spent. In 2002, the CNPF pushed further for a revision of the protocol and made the following proposal to the House of Commons Joint Standing Committee on Official Languages:

Stop giving provincial governments additional funds provided for the education of the French language minority. Give these funds directly to the minority

C'est sur cette toile de fond que s'inscrit l'appui de la FCFA à une pleine participation de la FNCSF à titre de voix des communautés dans le cadre d'un protocole spécifique à l'éducation en français langue première. Mesdames les sénatrices, messieurs les sénateurs, il est temps que nous ayons voix au chapitre, non seulement dans le cadre des consultations, mais aussi dans le cadre des processus décisionnels. Nous nous ferons entendre à plusieurs reprises au cours de la session parlementaire. Je vous remercie de votre attention.

La présidente : Je vous remercie, madame Lanthier. Monsieur Racine, vous avez la parole.

Jean-Luc Racine, directeur général, Commission nationale des parents francophones : J'aimerais vous remercier de l'invitation à participer à cette réunion. Je transmets mes salutations à Mme Legault, d'Halifax, qui ne peut être présente ce soir.

La Commission nationale des parents francophones aborde depuis longtemps la question de la modernisation du protocole en éducation, qui est en fait notre cheval de bataille. En 1996, la CNPF publiait un rapport intitulé *Où sont passés les milliards?*, qui est en fait une étude comparative de la répartition des subventions au titre du programme des langues officielles dans l'enseignement, entre la période de 1970-1971 à 1995-1996. Or, cette étude révélait des lacunes importantes. Le gouvernement fédéral dépensait des millions de dollars dans les programmes de soutien aux langues officielles en éducation, mais les parents ne constataient aucune amélioration dans les écoles.

Ce rapport dénonçait de graves problèmes de reddition de comptes dans les provinces et territoires, comme le fait aujourd'hui la CNPF, la FCFA et la FNCSF. En feuilletant les sommaires détaillés préparés par le ministère du Patrimoine canadien, on découvre que les subventions du programme des langues officielles pour l'éducation ont tout simplement servies à la rémunération des employés, au transport des élèves et au chauffage des édifices. Bref, ces subventions ont servi à n'importe quoi, sauf à couvrir les frais supplémentaires au titre de l'enseignement pour les minorités francophones.

Depuis 1996, malheureusement, la situation n'a pas beaucoup changé. En 2002, le vice-président de la CNPF réitérait les conclusions du rapport de 1996 au Comité mixte permanent des langues officielles. Le gouvernement fédéral a consacré près de 10 milliards de dollars au cours des 32 dernières années à l'enseignement des langues officielles. Il est extrêmement pénible de constater que l'argent a été utilisé à ces fins. Les provinces ne révèlent jamais comment elles ont dépensé l'argent.

Il s'agit souvent de montants d'argent versés dans les fonds communs et les provinces ne savent pas elles-mêmes comment ces crédits ont été dépensés. En 2002, la CNPF allait plus loin dans la refonte du protocole. Voici ce qu'elle proposait au Comité mixte des langues officielles de la Chambre des communes :

Ne donnez plus aux gouvernements provinciaux les fonds supplémentaires destinés à l'éducation française de la minorité. Donnez-les directement aux conseils scolaires

school boards elected to govern our schools, while making sure that the provinces will not be able to penalize them by taking the money back. [. . .] supporting organizations mandated to strengthen our official language minority communities.

That was the committee's position at the time. Today we are taking a wiser approach by suggesting to you another *modus operandi*.

As you will see in this report, under the protocol, the provinces and territories are able to determine minority education needs unilaterally. In 2003, Marc Gignac, who was Director General of the Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique and a member of the CNPF, suggested to the Standing Senate Committee on Official Languages the possibility of signing a separate protocol for minority-language primary and secondary education.

There is currently a great deal of confusion about the various funding programs, funding allocation criteria, and the entities responsible for funding management. In British Columbia, the francophone school board has considerable difficulty planning its operations because it does not know how much funding it will be receiving until nearly the end of the school year. In short, it is virtually impossible to develop a budget plan in the circumstances.

In 2000, Nova Scotia's education minister said she felt free to spend the money intended for the Official Languages in Education Program as she saw fit. In 2013, Official Languages Commissioner Graham Fraser stated that a former provincial education minister had admitted to him that, once the cheque was received from the federal government, needs were numerous and there was considerable pressure to add the funds to the overall envelope and spend it as seemed most appropriate. Consequently, the communities are not consulted. We spend the money as we see fit.

In 2006, the Yukon Department of Education reallocated funding of approximately \$2 million intended for the francophone school board to second-language instruction without obtaining the board's prior consent. When the deputy minister was compelled to testify on the subject, we learned that the funding had been used for immersion programs rather than education initiatives for the francophone communities. These examples prove that there is a real need to amend the existing protocol. Thank you for your attention.

The Chair: Thank you, Mr. Racine. Now we will move on to the period of questions. Senator Poirier, the committee's deputy chair, will ask the first question.

Senator Poirier: Thank you all for being here. This is very interesting. My question is a general one and you may all answer it.

de la minorité, élus pour gérer ses écoles, en vous assurant que les provinces ne trouveront pas moyen de les pénaliser par-derrière en reprenant l'argent. [...] Appuyez les organismes qui ont pour mission de consolider nos communautés en situation minoritaire.

C'était la position du comité à l'époque. Aujourd'hui, nous faisons preuve de sagesse en vous proposant une autre façon de fonctionner.

Vous constaterez, dans le présent rapport, que le protocole permet aux provinces et territoires de déterminer unilatéralement les besoins de la minorité en matière d'éducation. En 2003, Marc Gignac, qui était alors le directeur général de la Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique et membre de la CNPF, présentait au Comité permanent des langues officielles du Sénat la possibilité de signer un protocole distinct pour l'enseignement élémentaire et secondaire dans la langue de la minorité.

À l'heure actuelle, il existe beaucoup de confusion en ce qui concerne les divers programmes de financement, les critères d'allocation de fonds et les entités responsables de leur gestion. En Colombie-Britannique, le conseil scolaire francophone a beaucoup de difficulté à planifier ses interventions, car il connaît le montant du financement qu'il recevra pratiquement à la fin de l'année scolaire. Bref, il est pratiquement impossible d'élaborer un plan budgétaire dans ces circonstances.

En 2000, la ministre de l'Éducation de la Nouvelle-Écosse affirmait qu'elle se sentait libre de dépenser comme bon lui semblait l'argent destiné au programme d'enseignement des langues officielles. En 2013, selon le commissaire aux langues officielles, Graham Fraser, un ancien ministre provincial de l'Éducation lui aurait déjà avoué qu'une fois reçu le chèque du gouvernement fédéral, les besoins sont nombreux et il y a beaucoup de pression pour que les fonds soient versés dans l'enveloppe et qu'on les dépense de la façon jugée la plus appropriée. Donc, aucune consultation n'est menée auprès des communautés. On dépense l'argent comme bon nous semble.

En 2006, le ministère de l'Éducation du Yukon a réacheminé des fonds d'environ 2 millions de dollars destinés à la commission scolaire francophone pour l'enseignement de la langue seconde sans obtenir le consentement préalable de cette dernière. Lorsque la sous-ministre a été contrainte de témoigner à ce sujet, on a appris que ce montant avait servi aux programmes d'immersion plutôt qu'aux initiatives d'enseignement en faveur des communautés francophones. Il s'agit là d'exemples qui prouvent qu'il y a un réel besoin de modifier le protocole existant. Je vous remercie de votre attention.

La présidente : Je vous remercie, monsieur Racine. Maintenant, nous allons passer à la période des questions. La sénatrice Poirier, vice-présidente du comité, posera la première question.

La sénatrice Poirier : Je vous remercie tous d'être ici. C'est très intéressant. Ma question est d'ordre général et vous pouvez tous y répondre.

If I understand correctly, you are proposing a third protocol. Why do you want to create a third protocol rather than ask the minister to include you as a signatory in the next protocol?

Mr. Paul: I will try to answer your question. It is a good one, and I thank you for it. It is central to our demand.

The current protocol includes fields such as immersion and postsecondary education, to name only a few. Those fields are not protected by section 23. As you know, francophone school boards have been created since the *Mahé* decision. They were not in existence when the first protocols were developed and negotiated. Now the French-language school boards have a right to manage language, the French language, and culture. This money, which is provided to fund additional costs, not ordinary costs, is granted to the provincial government to enable it to meet additional needs. That costs more in the French-language school boards — I am telling you nothing new here — because we have to ensure the identity-building of our students.

The entire issue of culture in our communities and schools is governed by section 23. If we were asked to be signatories to the most important protocol, as it initially stood, that is to say concerning education in French as a first language and second-language instruction, we might wonder why we would have the authority to decide and influence whatever goes on in the field of immersion education and instruction in French as a second language. However, we have no more right to exercise influence than any other organization that might wish to do so. When we deal with language and culture in our French-language schools, that aspect is protected by section 23 of the Charter.

That is why we came to think this was not unreasonable, as my colleagues mentioned. We have been raising concerns about the way this money is spent for 15, 20 or 30 years, whereas it should be allocated to education in French as a first language. We do not know where these budget envelopes go. If we are seated at the bargaining table, and the communities, school boards, and parents are also there from the outset, and if the entire process is subject to a new protocol. . . , but that does not mean we do not have an opinion on the money that is requested for postsecondary education. We have an opinion on that matter, and we also have an opinion on instruction in French as a second language. We support second-language instruction, but the funding that is allocated to education in French as a first language in our schools, which concerns language and culture be spent elsewhere, is unacceptable. We have mentioned this in the past. This is already the case. There are education departments that already deal with the federal government and with representatives of Aboriginal organizations in the provinces and territories and that sign tripartite protocols that do not correspond to the framework of the current protocol we are discussing. This has already been done and is still being done. That is why we should put an end to

Si je comprends bien, vous proposez un troisième protocole. Pourquoi vouloir créer un troisième protocole au lieu de demander au ministre d'être inclus à titre de signataire dans le prochain protocole?

M. Paul : Je vais tenter de répondre à votre question. C'est une bonne question, et je vous en remercie. Cette question est au cœur de notre demande.

Le protocole actuel comprend des domaines tels que l'immersion et l'enseignement postsecondaire, pour n'en nommer que quelques-uns. Ces domaines ne sont pas protégés par l'article 23. Depuis l'arrêt *Mahe*, vous le savez, des Conseils scolaires francophones ont été créés. Cela n'existait pas lors de l'élaboration et de la négociation des premiers protocoles. Maintenant, les conseils scolaires de langue française ont un droit de gestion en matière de langue, la langue française, et en matière de culture. Ces sommes qui sont versées pour financer les frais supplémentaires, non pas les frais ordinaires, sont versées au gouvernement provincial pour lui permettre de répondre aux besoins supplémentaires. Cela coûte plus cher dans les conseils scolaires de langue française — je ne vous apprend rien —, car nous devons veiller à la construction identitaire de nos élèves.

Toute la question de la culture dans nos communautés et dans nos écoles est régie par l'article 23. Si on nous demandait d'être signataires du protocole le plus important, tel qu'il existe depuis le début, c'est-à-dire en ce qui concerne le français langue première et l'enseignement dans la langue seconde, nous pourrions nous interroger sur les raisons pour lesquelles nous aurions l'autorité de décider et d'influencer tout ce qui se passe dans le domaine de l'enseignement en immersion ou du français langue seconde. Nous n'avons pas plus le droit d'influencer que n'importe quel autre organisme qui voudrait le faire. Lorsque l'on traite de langue et de culture dans nos écoles de langue française, cet aspect est protégé par l'article 23 de la Charte.

C'est pour cette raison que nous en sommes venus à penser que ce n'était pas déraisonnable, comme mes collègues l'ont mentionné. Cela fait déjà 15, 20 ou 30 ans que nous soulevons des préoccupations quant à la façon dont ces sommes sont dépensées, alors qu'elles devraient être consacrées à l'enseignement du français langue première. On ne sait pas où vont ces enveloppes budgétaires. Si nous siégeons à la table de négociations, et que les communautés, les conseils scolaires et les parents y sont également dès le départ, et si nous encadrons le tout à l'aide d'un nouveau protocole d'entente..., mais cela ne signifie pas que nous n'avons pas d'opinion quant aux sommes qui seront demandées pour l'enseignement postsecondaire. Nous avons une opinion à cet égard, et nous avons une opinion également en ce qui concerne l'enseignement du français langue seconde. Or, nous appuyons l'enseignement de la langue seconde, mais nous trouvons inacceptable que les sommes qui sont consacrées à l'enseignement du français langue première dans nos écoles, qui traite de langue et de culture, soient dépensées ailleurs. Nous l'avons mentionné par le passé. Cela existe déjà. Il y a des ministères de l'Éducation qui traitent déjà avec le gouvernement fédéral et avec des représentants d'organismes autochtones dans

the discussion and set aside the funding allocated to education in French as a first language, which is being lost in a long protocol. This is a complex protocol involving millions and millions of dollars.

May we have a measure of control over the funding that is granted to our communities and schools? The only logical way — this is not a revolutionary idea and we have been requesting it for a long time — is to develop a separate protocol for the budget envelopes that are allocated to our schools for education from kindergarten to grade 12.

Senator Poirier: Have you had a chance to discuss the matter with Minister Joly? If so, does she seem amenable to the idea of developing a third protocol?

Mr. Paul: We are just starting discussions and consultations. The government conducted consultations throughout the summer on renewal of the next action plan, formerly called the protocol. We had a chance to present all these points to Minister Joly and Parliamentary Secretary Randy Boissonnault. We do not want people to encounter any surprises when the decisions are made, and that is part of the reason why we are here today. We want to discuss the matter long before the decisions are made. We have even made presentations to senior executives at Canadian Heritage. They know what we are talking about, and they of course will not make any promises in advance. We are at the consultation stage, the discussion stage, and we feel the door is not shut.

However, to answer your question, no, we have not received a clear answer in one way or another.

Senator Maltais: Thank you for appearing at such short notice. It is really kind of you and we are grateful to you for it.

I have two questions. Ms. Lanthier and Mr. Paul, you said several times there was a problem of consultation on the part of provincial authorities. They consult you on nothing, or on very little. If they do not consult you, they can stop your funding because, if they do, you can present the school boards' needs to them. In short, the provincial authorities do not consult you and do what they want with the money.

When Treasury Board President Scott Brison appeared before our committee, I asked him whether the federal government exercised any control over the funding it allocated to the education program through Canadian Heritage. He told me we did not have a control mechanism. It is hard for the federal government to determine how the provinces use this funding. Do

des provinces et des territoires et qui signent de façon tripartite des protocoles d'entente, qui ne correspondent pas au cadre du protocole actuel dont on parle. Cela s'est déjà fait et cela se fait encore. C'est pour cette raison qu'on retirerait les discussions et les sommes d'argent consacrées à l'enseignement du français langue première, qui se perdent dans un immense protocole. Il est complexe ce protocole. Il comprend des millions et des millions de dollars.

Pouvons-nous avoir un certain contrôle sur les sommes qui seront versées à nos communautés et à nos écoles? La seule façon logique — ce n'est pas révolutionnaire et on le demande depuis longtemps —, c'est d'élaborer un protocole distinct pour les enveloppes qui seront consacrées à nos écoles, pour l'enseignement de la maternelle jusqu'à la 12^e année.

La sénatrice Poirier : Avez-vous eu la chance d'en discuter avec la ministre Joly? Si oui, semble-t-elle favorable à l'idée d'élaborer un troisième protocole?

M. Paul : Nous en sommes au début des discussions et des consultations. Le gouvernement a entrepris, pendant tout l'été, des consultations sur le renouvellement du prochain plan d'action — anciennement appelé protocole d'entente. Nous avons eu la chance de présenter tous ces points à la ministre Joly et au secrétaire parlementaire, M. Randy Boissonnault. Nous ne voulons pas que les gens aient des surprises lorsque les décisions se prendront, et c'est un peu la raison de notre présence ici aujourd'hui. Nous voulons en parler longtemps à l'avance, avant que les décisions se prennent. Donc, nous avons même fait des présentations auprès des cadres supérieurs de Patrimoine canadien. Ils savent de quoi nous parlons et, bien entendu, ils ne nous feront pas de promesses à l'avance. Nous en sommes à l'étape de la consultation, de la discussion. Nous avons le sentiment que la porte n'est pas fermée.

Cependant, pour répondre à votre question, non, nous n'avons pas eu de réponse claire d'une façon ou d'une autre.

Le sénateur Maltais : Je vous remercie d'être arrivés au pied levé. C'est vraiment gentil de votre part et nous vous en sommes reconnaissants.

J'ai deux questions. Madame Lanthier et monsieur Paul, vous avez dit à plusieurs reprises qu'il y avait un problème de consultation de la part des autorités provinciales. Elles ne vous consultent sur rien ou sur très peu. Si elles ne vous consultent pas, elles peuvent vous enlever le financement, parce que si elles le faisaient, pour pourriez leur présenter les besoins des conseils scolaires. En résumé, les autorités provinciales ne vous consultent pas et elles font ce qu'elles veulent avec l'argent.

Le président du Conseil du Trésor, M. Scott Brison, a comparu devant notre comité, et je lui ai demandé si le gouvernement fédéral exerçait un contrôle sur les sommes qu'il verse au programme d'éducation par l'intermédiaire de Patrimoine canadien. Il m'a répondu que nous n'avions pas de mécanisme de contrôle. Il est difficile pour le gouvernement fédéral de savoir

they spend it on public roads, infrastructure, or universities? They can spend it anywhere because the federal government has no control. I imagine there is an education minister in every province.

Mr. Racine, you made me shudder when you said Nova Scotia's education minister could do what she wanted with the money allocated to her by Canadian Heritage. I am sorry, but that is not the way it works. This is a federal act. Canadian Heritage is a federal organization. When funding is allocated to meet specific needs, for a need as pressing as language, it must be allocated to the culture of that language, not to anything else. That is a serious breach of the federal act. I am surprised no one has reported it. I assure you that, if I had been an MP in that part of the country during that period, I would have given the minister a hard time. I have been an MP long enough to know that, when the federal government allocates funding to a province, it must reach its destination.

Given that you are consulted very little or not at all, it is therefore very difficult to request funding accordingly. As Mr. Paul said, if you are consulted in May and school is out a month later, in June, we can see that you should have been consulted in August based on the start of the new school year in September to enable you to prepare your programs. So there is a consultation problem.

I think the federal government is paying enough money. However, it is not doing enough monitoring. The provinces will have to be reined in, and the Minister of Canadian Heritage will have to do it. It is incomprehensible today that parliamentarians can have passed an act and that it can be circumvented. Regardless of political party, the federal government is failing to meet its responsibilities by not requiring accountability for this money. The problem will continue as long as you do not know, for example, whether \$20 million has been granted to New Brunswick for language instruction, but you have received only \$500,000. As long as you do not know that, it will be very difficult for you to meet your needs and you will continue to operate virtually in the dark. The situation is very difficult for you.

So there are two points that must be resolved: consultation and accountability for the money that is granted by the federal government. I would briefly like to hear your opinion on the subject.

Ms. Lanthier: I encourage you to read the brief of the FNCSE, the FCFA, and the CNPF. As you read the history of the protocol, you will find compelling information about how the accountability process has evolved. Between the initial protocols and the one we have now, the federal government has tried in various ways to encourage the provinces to do more in the area of accountability. Although the situation has evolved, that evolution has not achieved the desired results. Consequently, over the years,

comment les provinces utilisent ces sommes. Les dépensent-elles en faveur de la voirie, des infrastructures ou des universités? Elles peuvent les dépenser partout, car le gouvernement fédéral n'a aucun contrôle. J'imagine qu'il y a un ministre de l'Éducation dans chacune des provinces.

Vous m'avez fait frémir, monsieur Racine, lorsque vous nous avez dit que la ministre de l'Éducation de la Nouvelle-Écosse pouvait faire ce qu'elle voulait avec les sommes qui lui étaient versées par Patrimoine canadien. Je regrette, ça ne fonctionne pas comme ça. C'est une loi fédérale. Patrimoine canadien est un organisme fédéral. Lorsque des sommes sont versées pour répondre à des besoins spécifiques, pour un besoin aussi précieux que la langue, elles doivent être consacrées à la culture de la langue et non pas à autre chose. Il y a donc un manquement grave à la loi fédérale. Je suis surpris que personne n'ait relevé ce manquement. Je vous assure que si j'avais été député dans ce coin du pays à l'époque, cette ministre aurait passé un mauvais quart d'heure. J'ai été député suffisamment longtemps pour savoir que lorsque des enveloppes sont votées dans une province ou par le gouvernement fédéral, elles doivent se rendre à destination.

À partir du principe où vous n'êtes pas consultés ou très peu, il vous est alors très difficile de demander des sommes en conséquence. Comme l'a dit M. Paul, si on vous consulte au mois de mai et qu'un mois plus tard, en juin, l'école est terminée, on se rend compte que vous auriez dû être consultés au mois d'août en fonction de la rentrée en septembre, pour vous permettre de préparer vos programmes. Il y a donc un problème de consultation.

À mon avis, le gouvernement fédéral verse suffisamment d'argent. Toutefois, il ne fait pas assez de suivi. Or, les provinces devront être mises au pas, et c'est la ministre de Patrimoine canadien qui devra le faire. Il est incompréhensible, aujourd'hui, que des parlementaires aient adopté une loi et que l'on passe à côté. Peu importe les partis politiques, le gouvernement fédéral manque à ses responsabilités en n'exigeant pas de reddition de comptes pour cet argent. Tant et aussi longtemps que vous ne saurez pas si, par exemple, au Nouveau-Brunswick, 20 millions de dollars ont été versés pour l'enseignement des langues alors que vous n'en auriez reçu que 500 000 \$, le problème demeurera. Tant et aussi longtemps qu'on ne le saura pas, il vous sera très difficile de combler vos besoins et vous continuerez de marcher presque à l'aveuglette. La situation est très difficile pour vous.

Il y a donc deux points à régler : la consultation et la reddition de comptes en ce qui concerne l'argent qui est octroyé par le gouvernement fédéral. J'aimerais entendre votre opinion brièvement à ce sujet.

Mme Lanthier : Je vous invite à lire le mémoire de la FNCSE, de la FCFA et de la CNPF. En lisant l'historique du protocole, vous trouverez des renseignements intéressants en ce qui concerne précisément l'évolution du processus de reddition de comptes. Entre les premiers protocoles et celui qu'on a maintenant, le gouvernement fédéral a tenté d'amener les provinces à en faire davantage en matière de reddition de comptes, et ce, de différentes façons. Les choses ont évolué, toutefois, cette évolution n'a pas

many people in our community have appeared before committees such as yours, and their successive demands have become increasingly interesting in that they have ultimately gotten to the root of the problem and proposed solutions for taking that step and ensuring that there is true accountability and not merely consultation, but also, as we said in our presentation, a genuine effort to take charge of the matter.

What we are seeking is the creation of a tripartite protocol that would subdivide the present protocol. This would make genuine schools management possible and would put tools in the hands of the francophone school boards. It would also achieve greater accountability. The federal government's money, which would then be transferred to the provinces, would also have a greater impact on the communities. It would be used to achieve results that would address the communities' priorities. It would help us take action where there is a need in order to promote successful teaching in the French-language schools so that graduates can play an active role in our communities while continuing to live in French. That is precisely what we are talking about. When we look at what is going on in our French schools, it is very much the future of our communities that is at stake. That is why this issue is such a constant concern for us.

This protocol, as we describe and are requesting it, would give us a basic tool to correct historic deficiencies and achieve results that transform our communities, results that we are seeking for our French schools and that we are currently unable to achieve.

Senator Maltais: You are absolutely right. However, there is a matter of fairness as Canadians. The anglophone school boards are consulted about their students' curricula and about the programs and funding that will be allocated to them. However, you are not. From the outset, I see discrimination at work here, and we wind up with situations such as those in Nunavut — and that really takes the cake — in which the education department turns its back on the public and really does not care about it. We are heading toward complete assimilation. I would like to know where the federal government's money is allocated in that specific case.

Mr. Paul: I can tell you, in response to your first question, that we have a lot of examples and supporting evidence. My colleague Mr. Racine referred to the \$2 million that was transferred from the French first-language education program to the French second-language program. I can simply tell you briefly that we have analyzed all the reports from all the provincial and territorial education departments in an attempt to follow the money. It is important to follow the money. You can say you have received \$25 million or \$50 million, but where did that money go?

permis d'obtenir les résultats souhaités. Par conséquent, au fil des ans, de nombreuses personnes de nos communautés se sont présentées devant des comités comme le vôtre et les revendications qui se sont succédé sont devenues de plus en plus intéressantes, au sens où elles finissent par s'intéresser davantage au nœud du problème pour proposer des solutions afin de franchir ce pas et de faire en sorte qu'il y ait une véritable reddition de comptes et non seulement de la consultation, mais aussi, comme nous l'avons dit dans notre présentation, une réelle prise en charge.

Notre demande est liée à la création d'un protocole tripartite qui morcellerait le protocole actuel. Cela permettrait une réelle gestion scolaire et placerait les outils entre les mains des conseils scolaires francophones. On obtiendrait également une plus grande reddition de comptes. L'argent du gouvernement fédéral, qui serait alors transféré aux provinces, aurait aussi un impact plus important dans les communautés. Il servirait à obtenir des résultats qui répondraient aux priorités des communautés. Il nous permettrait d'agir là où est le besoin pour favoriser le succès de l'enseignement au sein des écoles françaises de sorte que les diplômés puissent jouer un rôle actif au sein de nos communautés tout en continuant à vivre en français. C'est exactement ce dont on parle. Il est question énormément de l'avenir de nos communautés lorsqu'on regarde ce qui se passe dans nos écoles françaises. C'est pourquoi cette question nous préoccupe autant et constamment.

Ce protocole, tel qu'on le décrit et qu'on le demande, nous donnerait un outil fondamental pour corriger des lacunes historiques, obtenir des résultats qui transformeront nos communautés, ces résultats que l'on cherche pour les écoles françaises et qu'on n'arrive pas à obtenir en ce moment.

Le sénateur Maltais : Vous avez parfaitement raison. Toutefois, il y a une question d'équité en tant que Canadiens et Canadiennes. Les conseils scolaires anglophones sont consultés sur le cursus des étudiants, sur les programmes et sur les montants d'argent qui leur seront attribués. Or, vous ne l'êtes pas. Au départ, je vois de la discrimination et on se retrouve avec des situations comme celles du Nunavut — et c'est vraiment le comble! — où le ministère de l'Éducation tourne le dos à sa population et s'en fout carrément. On s'en va vers une assimilation complète. J'aimerais savoir où est versé l'argent du gouvernement fédéral dans ce cas précis.

M. Paul : Je peux vous dire, en réponse à votre première question, qu'on a un tas d'exemples et de preuves à l'appui. Mon collègue, M. Racine, a fait référence aux 2 millions de dollars, au Yukon, qui ont été transférés du programme d'enseignement du français langue première à celui du français langue seconde. Je puis simplement vous dire rapidement qu'on a fait l'analyse de tous les rapports de tous les ministères de l'Éducation des provinces et des territoires pour essayer de suivre l'argent. Il est important de suivre l'argent. On peut bien dire qu'on a reçu 25 millions ou 50 millions de dollars, mais où est allé cet argent?

We hired experts and researchers to analyze the reports. I even examined them myself. The reports are quite voluminous and provide a lot of general information. There are areas and priorities. Authorities claim they have spent \$10 million here and there, but we can find no details. The school boards try to obtain details on expenditures, but they are not provided to them. That is the situation with the reports submitted to Canadian Heritage.

We just witnessed a striking example not so long ago, and it is described in the brief we submitted to you. That information was obtained by means of an access permission request. In one small province, the Canadian Heritage money that was intended to cover additional costs was taken and used to pay for 13.5 teacher positions. These were teachers who had to be paid to teach core French and other subjects. The money was not used as additional funding. And yet those payments were made out of funds granted by Canadian Heritage for the Official Languages in Education Program.

Here is a third example. When Canadian Heritage grants funding to the provinces and territories for education, there is an obligation to match contributions. The provinces and territories must undertake to pay the same amount of money. So it is a 50-50 proposition. We try to determine the shares of the province and territory, but they remain a mystery.

Lastly, we talked about consultation. In another province, the consultation was conducted in the following manner. They took the school board's strategic plan, looked at it, and decided on priorities based on what they had seen and on their own interpretation. As you will recall, these people do not work in education in the French-language schools. However, without consulting the school board, they established the priorities for the current year.

I could go on and cite many other examples.

Senator Fraser: Thanks to all of you for being here, especially at such short notice. We very much appreciate that.

The lack of accountability you complain of is a source of enormous frustration for all minority communities, including my own, and has been from the start. We realize that the provinces' firm refusal has not changed. We are told, "You will not interfere in our fields or jurisdictions."

Do you see even the slightest indication that you can hope for a minor change on the provincial side, or are you still patiently pleading your case in the hope one day it will all work out? My question is a bit cynical, but it is genuine.

I have a second question. In your recommendations, when you say the additional tripartite protocol must include a definition of "additional expenditures," which excludes costs, do you have any figures or comparisons? I am not talking about anecdotes, but rather something that cannot be denied. People always love to deny. Do you have any evidence or figures to give us, and

On a embauché des experts et des chercheurs pour faire l'analyse des rapports. Je les ai même examinés moi-même. Les rapports sont assez volumineux et donnent beaucoup d'information générale. Il y a des axes et des priorités. On prétend avoir dépensé 10 millions de dollars ici et là, mais on ne voit aucun détail. Les conseils scolaires tentent d'obtenir les détails des dépenses, mais on ne les leur fournit pas. Voilà pour ce qui est des rapports transmis à Patrimoine canadien.

On vient de voir, un exemple frappant il n'y a pas si longtemps, et c'est indiqué dans le mémoire qu'on vous a remis. Cette information a été obtenue grâce à une demande d'accès à l'information. Dans une petite province, on a pris de l'argent de Patrimoine canadien destiné aux frais supplémentaires et on a payé 13,5 enseignants. Ce sont des enseignants qui devaient être payés pour enseigner le français et les matières de base. Il ne s'agit pas de fonds supplémentaires. Pourtant, ces paiements ont été effectués à partir des fonds octroyés par Patrimoine canadien pour le Programme des langues officielles dans l'enseignement.

Voici un troisième exemple. Quand Patrimoine canadien donne des sous aux provinces et aux territoires en faveur de l'éducation, il existe une obligation de faire concorder les contributions. La province et le territoire doivent s'engager à payer le même montant d'argent. C'est donc 50-50. On essaie de déterminer la part de la province et celle du territoire. Or, c'est un mystère.

Finalement, on parlait de consultation. Dans une autre province, la consultation a été faite de la façon suivante. Ils ont pris le plan stratégique du conseil scolaire, ils l'ont regardé et ont pris des décisions sur les priorités, d'après ce qu'ils avaient vu et selon leur interprétation. Il faut se rappeler que ces personnes ne travaillent pas dans le domaine de l'éducation dans les écoles de langue française. Or, sans avoir consulté le conseil scolaire, ils ont établi les priorités pour l'année en cours.

Je pourrais poursuivre et vous citer un tas d'autres exemples.

La sénatrice Fraser : Merci à vous tous d'être là, surtout avec si peu d'avis. Nous l'apprécions énormément.

Le manque de reddition de comptes dont vous vous plaignez est source d'une immense frustration pour toutes les communautés minoritaires, y compris la mienne, et ce, depuis le début. On s'est rendu compte que le refus ferme des provinces ne change pas. On nous dit : « Vous n'allez pas vous ingérer dans nos domaines ou juridictions. »

Avez-vous la moindre indication qu'on puisse espérer un petit changement du côté provincial, ou continuez-vous patiemment à plaider votre cause avec l'espoir qu'un jour tout marchera? Ma question est un peu cynique, mais elle est réelle.

J'ai une deuxième question. Dans vos recommandations, quand vous dites que le protocole additionnel tripartite doit inclure une définition de « dépenses supplémentaires » qui exclut les coûts, avez-vous des chiffres ou des comparaisons? Je ne parle pas d'anecdotes, mais de quelque chose qu'on ne peut nier. Les gens aiment toujours nier. Avez-vous des preuves ou des

potentially to give to the public, to indicate the cost differences in the area of minority-language education? These are the additional costs you are talking about.

Mr. Paul: To answer your first question, as to whether we will continue year after year to demand the same thing we have been seeking for more than 20 years, I would say that is the purpose of this meeting. We need support. We need your help to that end.

You have already done it, perhaps not you here around this table, but your predecessors on the Standing Senate Committee on Official Languages. I am quickly reading one of your recommendations that was not approved last time. We had high hopes, but 10 years have now passed. Perhaps, with your help, it will be approved this time.

Your committee recommended that the federal government and its partners develop a new management framework for the Official Languages in Education Program to ensure that francophone school boards would participate directly in negotiations on education agreements. This idea of splitting minority-language education and second-language instruction programs in negotiations on the education protocols and agreements comes from your committee.

We mentioned it to you at the outset; we are inventing nothing here; people will not be bowled over by what we are requesting. We are repeating verbatim the conclusion you reached in 2005. You would be giving us a real boost if you could examine it. You know, sometimes the old recommendations are not necessarily obsolete. What we are telling you is that, if this recommendation had been adopted when you proposed it, it would have been a great help to our communities, schools, and school boards.

As for your second question, I do not have the figures to hand, but it is absolutely relevant, and we can send you a document that has just been prepared, entitled *La spécificité, la vitalité et la valeur ajoutée*.

We are not certain we can continue to ensure the vitality and continued existence of our francophone communities, particularly in education. The question that must be asked is this: why does it cost more to teach in French than in English? Allow me to cite a very simple example: I was executive director of a school board in a former life, and, during that term, I saw many rights-holders' children enter kindergarten who were not proficient in French. They were at a disadvantage from the outset. Is that often the case in English-language school boards? There may be exceptions, but these are not merely exceptions in our boards. This means it costs more to francisize these children. Anglophones do not have to do that in their school boards.

If we wanted to go further, as you saw in our brief, the thing to do would be to implement a unifying project that has emerged from a national round table that would involve three major partners. We understood that the community school needed

chiffres pour nous indiquer, et éventuellement indiquer au public, quelles sont les différences de coûts dans le cadre de l'éducation en langue minoritaire? Il s'agit de ces coûts supplémentaires dont vous parlez.

M. Paul : Pour répondre à votre première question, à savoir si on continuera, année après année, à revendiquer la même chose qu'on revendique depuis plus de 20 ans, je vous dirais que c'est l'objectif de cette rencontre. On a besoin d'appui. On a besoin de votre aide en ce sens.

Vous l'avez déjà fait, peut-être pas vous ici autour de la table, mais vos prédécesseurs au Comité sénatorial permanent des langues officielles. Je lis rapidement une de vos recommandations qui n'a pas été retenue la dernière fois. On avait bon espoir, mais 10 années ont passé maintenant. Peut-être qu'avec votre aide, on la retiendra cette fois-ci.

Votre comité avait recommandé que le gouvernement fédéral et ses partenaires élaborent un nouveau cadre de gestion du Programme des langues officielles dans l'enseignement, de manière à assurer la participation directe des conseils scolaires francophones aux négociations des ententes en éducation. Cette idée de scinder les programmes d'enseignement dans la langue de la minorité et dans la langue seconde dans les négociations des protocoles et des ententes en éducation provient de votre comité.

On vous l'a mentionné d'entrée de jeu, on n'invente rien, les gens ne seront pas renversés par ce qu'on demande. On reprend presque textuellement la conclusion à laquelle vous êtes arrivés en 2005. Vous nous donneriez un bon coup de pouce si vous pouviez l'examiner. Vous savez, parfois, les anciennes recommandations ne sont pas nécessairement désuètes. Nous, ce qu'on vous dit, c'est que si cette recommandation avait été adoptée au moment où vous l'aviez proposée, cela aurait beaucoup aidé nos communautés, nos écoles et nos conseils scolaires.

Quant à votre deuxième question, je n'ai pas les chiffres en main, mais elle est tout à fait pertinente, et nous pouvons vous faire parvenir un document qui vient tout juste d'être élaboré, intitulé *La spécificité, la vitalité et la valeur ajoutée*.

Il n'est pas évident de continuer à assurer la vitalité et la pérennité de nos communautés francophones, surtout en matière d'éducation. La question à se poser est la suivante : pourquoi coûte-t-il plus cher d'enseigner en français qu'en anglais? Je vous donne un exemple très simple : j'ai été directeur général d'un conseil scolaire dans mon ancienne vie et, durant ce mandat, j'ai vu de nombreux enfants arriver à la maternelle, des enfants de parents ayants droit, mais qui ne maîtrisaient pas la langue française. Ils étaient défavorisés dès le départ. Est-ce souvent le cas dans les conseils scolaires de langue anglaise? Il y a peut-être des exceptions, mais chez nous, ce ne sont pas que des exceptions. Cela veut dire qu'il coûte plus cher de franciser ces enfants. Les anglophones n'ont pas à faire cela dans leurs conseils scolaires.

Si on veut aller plus loin, comme vous l'avez vu dans notre document, il s'agirait de mettre en œuvre un projet rassembleur issu d'une table nationale où il y aurait trois partenaires majeurs. Nous avons compris que l'école communautaire citoyenne avait

a unifying project to ensure that we operate differently in our communities and school boards so as to secure their vitality and continued existence. This has an impact on education.

Someone who comes from outside our community to teach in our schools, a member of one of our education faculties, for example — and there are a lot of them — in a minority setting, will imagine that things work the same way as in an English-language school or a school in Quebec. No, in Quebec, when French is taught in French, teachers are not necessarily concerned about transmitting culture to ensure the community's vitality and continued existence. If we do not teach language and culture at the same time in our schools, we are doomed to disappear. However, not all our teachers are prepared to embrace that message because they come from everywhere.

I have a lot of examples I can cite to show you why this is a specific situation and why it must be addressed differently. It costs more because we have to ensure we emphasize identity-building in our students

Senator Fraser: Could you send us the documentation?

The Chair: Mr. Paul, we would be grateful if you could send us that documentation.

Senator Gagné: Thank you very much for helping us kick off the session this year. I very much enjoyed the passion with which you transmit your message about minority-language education.

I witnessed the negotiations that have already taken place between CMEC and the Canadian government; I saw them take place. I would like to know whether you have begun to discuss the way you think this process should be conducted.

First, CMEC and the Canadian government agree on a funding allocation formula and then bilateral negotiations are conducted between the Canadian government and each of the provinces. Who do you see at the table for the signing of this tripartite protocol? Who would be the third party?

Ms. Lanthier: Thank you, Senator Gagné. That is an excellent question. The organization we see at the table representing the communities at the signing of the protocol, of a protocol that, as we are asking, would be tripartite, would really be the Fédération nationale des conseils scolaires francophones.

We are working closely together to determine how we can ensure that the Fédération nationale des conseils scolaires francophones does not have the same shortcomings as a signatory as the provinces had, that is to say to ensure that there is better cooperation with the communities in the areas of accountability and transparency. With a community partner, we,

besoin d'un projet rassembleur pour faire en sorte qu'on fonctionne différemment dans nos communautés et dans nos conseils scolaires pour assurer cette vitalité et cette pérennité. Cela a des répercussions dans l'enseignement.

Une personne qui arrive de l'extérieur pour enseigner dans nos écoles, par exemple un membre d'une de nos facultés d'éducation — et il y en a beaucoup —, et ce, dans un contexte minoritaire peut s'imaginer que les choses fonctionneront de la même façon que dans une école de langue anglaise ou une école du Québec. Non, au Québec, quand on enseigne le français en français, on ne se préoccupe pas nécessairement de transmettre la culture en ce qui a trait à la vitalité et à la pérennité de la communauté. Si nous n'enseignons pas langue et culture en même temps chez nous, nous sommes voués à disparaître. Or, nos enseignants ne sont pas tous prêts à intégrer ce message, car ils arrivent d'un peu partout.

J'ai un tas d'exemples pour vous démontrer pourquoi il s'agit d'une situation spécifique et pourquoi il faut s'y prendre autrement. Cela coûte plus cher, car nous devons veiller à mettre l'accent sur la construction identitaire de nos élèves.

La sénatrice Fraser : Pourriez-vous nous faire parvenir la documentation?

La présidente : Monsieur Paul, si vous pouviez nous faire parvenir cette documentation, nous vous serions reconnaissants.

La sénatrice Gagné : Merci beaucoup de nous aider à bien lancer la session cette année. J'ai beaucoup aimé la passion avec laquelle vous nous transmettez vos messages face à l'enseignement dans la langue de la minorité.

J'ai été témoin des négociations qui ont déjà eu lieu entre le CMEC et le gouvernement canadien, j'ai vu comment cela se déroulait. J'aimerais savoir si vous avez commencé à discuter de la façon dont vous croyez que ce processus devrait se dérouler.

Dans un premier temps, le CMEC et le gouvernement canadien s'entendent sur une formule de répartition des fonds et s'ensuivent des négociations bilatérales entre le gouvernement canadien et chacune des provinces. Qui voyez-vous à la table pour la signature de ce protocole entre les trois parties? Quelle serait la troisième partie?

Mme Lanthier : Merci, sénatrice Gagné, c'est une excellente question. L'organisme qu'on voit à la table pour représenter les communautés dans le cadre de la signature du protocole, d'un protocole qui serait, comme on le demande, tripartite, ce serait vraiment la Fédération nationale des conseils scolaires francophones.

Nous travaillons étroitement ensemble pour voir comment nous pourrions faire en sorte que la Fédération nationale des conseils scolaires francophones, à titre de signataire, n'ait pas les travers que les provinces avaient, c'est-à-dire pour veiller à qu'il y ait une meilleure collaboration avec les communautés en termes de reddition de comptes et de transparence. Avec un partenaire

the francophone community in general, could also promote better working relations and be in a better position to achieve the results we want to see in our schools.

Mr. Paul: To add to what my colleague just said, I do not know whether you know how things are going with regard to the protocol, but not all the education ministers are at the table. I know you know that because you negotiated it, but for your information there are one or two representatives. They normally rotate. It is Prince Edward Island's turn this year. The negotiations will be conducted with representatives of the administrators, the Deputy Minister of Education of Prince Edward Island, on behalf of the province. That person has to clear the way, as it were. Then there is a president, who represents his colleagues from all the education departments, who will be Prince Edward Island's Minister of Education.

One or two individuals therefore represent all the education departments and speak on their behalf after conducting consultations. However, it would be the same process. As Ms. Lanthier just mentioned, the Fédération nationale des conseils scolaires francophones would be at the table from the start and at the signing of the protocol because we do not want to have 10 or 15 people around the table. That would not be efficient.

However, this is a heavy responsibility for the person who is the representative because he or she is not just representing the school boards. Do not forget that this is a brief that we presented to three organizations. Consequently, the person nominated will be a member of the FNCSF and will not represent just its interests but also those of our communities and the parents' education interests, as CMEC does; one or two individuals on behalf of everyone.

Senator Gagné: My question concerns the bilateral agreements. Do you feel you have a role to play in the negotiations between the province and the federal government? Do you see three parties at the table and later on when the bilateral agreements are negotiated?

Mr. Paul: That is also an excellent question. We are there, but, at the same time, we are very cautious. As we know, education is a provincial and territorial jurisdiction. Our communities, parent organizations, and school boards have their own independence in each of the provinces and territories. We can oversee them and support them at the national level, but we may not negotiate for them. That role belongs to the province or territory. If we are there from the outset to help frame the discussion — and I mean “help frame” — we will not negotiate amount X for one province and amount Y for the other. That is up to the provinces and territories, not us. We will not interfere in the affairs of the provinces and territories, but it will be an enormous help if we are there to oversee matters. In that capacity, without negotiating for

communautaire, nous pourrions aussi, en tant que communauté francophone en général, favoriser de meilleures relations de travail et être en mesure d'obtenir les résultats que nous désirons voir dans nos écoles.

M. Paul : Pour ajouter à ce que ma collègue vient de dire, je ne sais pas si vous savez comment les choses se passent en ce qui concerne le protocole d'entente, mais les ministres de l'Éducation ne se retrouvent pas tous autour de la table. Je sais que vous le savez, car vous l'avez négocié, mais à titre d'information, il y a un ou deux représentants. Normalement, c'est par rotation. Cette année, c'est au tour de l'Île-du-Prince-Édouard. Les négociations se feront avec la représentante des administrateurs, soit la sous-ministre de l'Éducation de l'Île-du-Prince-Édouard, au nom de la province. C'est cette personne qui doit faire ce qu'on appelle le déblayage. Ensuite, il y a un président, qui représente ses collègues de tous les ministères de l'Éducation, qui sera le ministre de l'Éducation de l'Île-du-Prince-Édouard.

Une ou deux personnes représentent donc l'ensemble de tous les ministères de l'Éducation et parlent en leur nom après avoir mené des consultations. Cependant, ce serait le même processus. Comme Mme Lanthier vient de le mentionner, la Fédération nationale des conseils scolaires francophones est à la table dès le début et à l'occasion de la signature du protocole, car on ne veut pas avoir 10 ou 15 personnes autour de la table. Cela ne serait pas efficace.

Par contre, c'est une lourde responsabilité pour la personne qui est la représentante, car elle ne représente pas seulement les conseils scolaires. N'oubliez pas, c'est un mémoire qu'on a présenté à trois organismes. Donc, la personne qui sera proposée sera un membre de la FNCSF, et elle ne représentera pas seulement ses intérêts, mais également ceux de nos communautés, les intérêts des parents en matière d'éducation, comme le fait le CMEC; une ou deux personnes au nom de l'ensemble.

La sénatrice Gagné : Ma question concerne les ententes bilatérales. Voyez-vous un rôle à jouer à la table en ce qui concerne les négociations entre la province et le gouvernement fédéral? Est-ce que vous vous voyez à la table des trois parties et, ensuite, plus tard, au moment où les ententes bilatérales seront négociées?

M. Paul : C'est aussi une excellente question. Nous sommes rendus là, mais en même temps, nous sommes très prudents. Nous le savons, l'éducation est de compétence provinciale et territoriale. Nos communautés, nos organisations de parents et nos conseils scolaires ont leur autonomie dans chacune des provinces et dans les territoires. Nous pouvons les encadrer et les appuyer à l'échelle nationale, mais nous ne pouvons pas négocier pour eux. Cela appartient à la province ou au territoire. Si nous sommes présents dès le début pour encadrer les discussions — je dis bien encadrer —, nous n'allons pas négocier une somme X pour une province et une somme Y pour l'autre. Cela appartient aux provinces et aux territoires, pas à nous. Nous n'allons pas nous ingérer dans les affaires des provinces et des territoires, mais

our provinces and territories, we could ask how accountability will be carried out in each of the provinces and territories, where most of the problem lies.

Senator Mockler: Zachary Richard should be here this evening to sing the song *Réveille*.

Having said that, I believe the senators have asked questions that will likely open the door so that we can achieve better accountability and determine where the funding goes.

You cited a few examples of certain provinces. Mr. Paul, you said you had completed distribution taking each province and territory into account. In what year was this report prepared? Can it be distributed today?

Mr. Paul: Senator Mockler, the report straddles two years; we can say it was written last year. It is up to date. Yes, we can check to see whether we can send you a copy, but what you will see in the report is that there are no details. It contains nothing but general points. There are areas. The areas are priorities, and, in the areas, we know how many millions of dollars are granted to which province, and so on. However, we do not know how that money has been spent, apart from the fact that amount X has been allocated for primary and secondary education for student retention.

Was that money allocated to the school boards for them to conduct studies and research on student retention? Why are we not retaining our students? As you know, Rodrigue Landry, an eminent researcher on French-language education in Canada, has said that only one rights holder in two attends a French school. We are talking about rights holders, not non-rights holders. In other words, they are entitled to French-language education but do not exercise that right. One in two. Why? It seems to me we should check that information.

The other aspect is that we thought we had some success admitting students at an early age. However, they do not remain in our school boards. Why not? Because they are under enormous pressures. French-language schools are not everywhere. Students have to travel on school buses for an hour and a half; that makes no sense for a child. You would think we could use the money to get some answers to these kinds of questions, but we are given no details on how the money is used.

Senator Mockler: Madam Chair, the left hand should know what the right hand is doing, and vice versa.

In another world, New Brunswick, I was responsible for ensuring that budget envelopes were spent as provided in the protocol. As you say, modernization means subdividing the protocol for second-language instruction. You have to have these reports in order to bring everything to the federal government's

si nous sommes présents pour l'encadrement, cela aidera énormément. Dans l'encadrement, sans négocier pour nos provinces et territoires, nous pourrions demander comment se fera la reddition de comptes dans chacune des provinces et chacun des territoires, là où se situe le gros du problème.

Le sénateur Mockler : Zachary Richard devrait être ici ce soir pour nous chanter la chanson *Réveille*.

Cela dit, je crois que les sénateurs ont posé des questions qui, vraisemblablement, ouvrent une porte pour que nous puissions obtenir une meilleure reddition de comptes, pour savoir où vont les fonds.

Vous avez donné quelques exemples de certaines provinces. Monsieur Paul, vous avez dit que vous avez complété la distribution en tenant compte de chaque province et de chaque territoire. En quelle année ce rapport a-t-il été produit? Peut-il être distribué aujourd'hui?

M. Paul : Sénateur Mockler, le rapport chevauche deux années, on peut dire qu'il a été rédigé l'an passé. Il est à jour. Oui, on peut vérifier si on peut vous en faire parvenir une copie, mais dans le rapport, ce que vous constaterez, c'est qu'il n'y a pas de détails. Ce sont toutes des généralités. Il y a des axes. Les axes sont des priorités et, dans les axes, on sait combien de millions de dollars sont octroyés à quelle province, et ainsi de suite. Cependant, on ne sait pas comment cet argent a été dépensé, à part le fait qu'ils ont donné une somme X pour l'élémentaire et le secondaire par rapport à la rétention des élèves.

Est-ce qu'on a transmis cet argent aux conseils scolaires pour qu'ils fassent des études et des recherches liées à la rétention des élèves? Pourquoi ne retient-on pas nos élèves? Comme vous le savez, Rodrigue Landry, chercheur éminent sur l'éducation en langue française au Canada, a mentionné qu'il y a seulement un ayant droit sur deux qui fréquente l'école française. On ne parle pas de non-ayant droit, mais d'un ayant droit. Donc, ils ont le droit à l'éducation en langue française, mais ils ne se prévalent pas de leur droit. Un sur deux. Pourquoi? Il me semble qu'on devrait aller vérifier ces renseignements.

L'autre aspect, c'est que nous trouvions que nous avions du succès à admettre les élèves à un bas âge. Cependant, ils ne demeurent pas au sein de nos conseils scolaires. Pourquoi? Parce qu'ils ont des pressions énormes. Il n'y a pas d'écoles françaises partout. Les élèves sont transportés en autobus pendant une heure et demie; pour un petit enfant, ça n'a pas d'allure. On croirait pouvoir utiliser de l'argent pour aller chercher des réponses à ce genre de choses, mais on ne nous donne pas de détails sur l'utilisation de l'argent.

Le sénateur Mockler : Madame la présidente, la main gauche doit savoir ce que la main droite fait, et vice versa.

Dans un autre monde, au le Nouveau-Brunswick, j'avais la responsabilité de voir à ce que les enveloppes budgétaires soient dépensées tel que le précisait le protocole. Vous le dites, la modernisation est le morcellement du protocole d'entente relatif à l'enseignement de la langue seconde. Vous devez avoir ces

attention. You cited some examples, but we must go beyond that. You have to sit down at the table and be present in order to show both the federal and provincial governments that these amounts are included in the protocol as provided by section 23.

Mr. Paul: I entirely agree with you, but that is not how it is being done.

Senator Maltais: I have a supplementary question, Madam Chair.

It is no longer a matter of programs and consultations; it is a matter of honesty. First of all, could we not ask the Minister of Canadian Heritage to account for the money granted to the province? You are in a minority situation. Why then are these amounts not paid directly to the school boards?

You have provided us with evidence. The minister must be shown that the funding granted is not allocated to French-language education in the minority communities. That is the key. That money must be paid directly to the school boards. If the provinces keep it, the minister can make every effort to provide more, but that will not change matters. It will yield no results.

Mr. Paul: In that sense, Senator Maltais, we think that, before implementing that solution, we would like to suggest that we work together within a framework. Then let us play by the rules. There is a protocol. We are seeking nothing revolutionary here, simply to add another stage, a process for the French schools, which alone are covered by section 23, which I think is legitimate.

It is not up to me to tell anyone what must be done, but the discussion must first take place with those around the table, that is to say Canadian Heritage, the provinces, and the territories. I think we will see, during another stage, what could happen. For the moment, we are not asking that the money be paid directly to the school boards. We are asking to be included in the framework.

Senator Maltais: Even if you ask for it, that does not mean you will get it. That would definitely scare the provincial education ministers. They would see that minority francophones are taking care of their business and that they would do well to adapt to the situation. That might be good for you. Perhaps if you stir up the pot, they may be afraid to be the first ones to lose out and then will think about the matter as they should.

The Chair: Is that remark coming from a senator who has often stirred up the pot?

Senator Maltais: Yes.

The Chair: We are still on Senator Mockler's first round of questions, and then senators Poirier and Gagné will ask questions in the second round.

rappports pour porter le tout à l'attention du gouvernement fédéral. Vous donnez des exemples, mais il faut aller au-delà. Vous devez vous asseoir à la table et être présents afin de démontrer au gouvernement, tant provincial que fédéral, que ces sommes sont inscrites au protocole tel que le stipule l'article 23.

M. Paul : Je suis entièrement d'accord avec vous, mais ce n'est pas comme ça que ça passe.

Le sénateur Maltais : J'aurais une question complémentaire, madame la présidente.

Ce n'est plus une question de programme et de consultation, c'est une question d'honnêteté. Ne pourrait-on pas tout d'abord demander à la ministre du Patrimoine canadien qu'elle rende compte de l'argent octroyé aux provinces? Vous êtes en situation minoritaire, alors pourquoi ces sommes ne sont-elles pas versées directement aux conseils scolaires?

Vous nous avez apporté plusieurs preuves. Il faut démontrer à la ministre que les sommes octroyées ne sont pas consacrées à l'éducation en français dans les communautés en situation minoritaire. C'est là la clé. Cet argent doit être versé directement aux conseils scolaires. Si les provinces gardent l'argent, la ministre a beau s'évertuer à en donner plus, les choses ne vont pas changer. Cela ne donnera rien.

M. Paul : Dans ce sens, sénateur Maltais, nous croyons qu'avant d'aller directement à cette piste de solution, nous voudrions proposer de travailler ensemble à l'intérieur d'un certain encadrement. De là, suivons les règles du jeu. Il y a un protocole. Nous ne demandons rien de révolutionnaire, simplement d'ajouter une autre étape, un processus pour les écoles de langue française, qui sont les seules couvertes par l'article 23, ce qui, à mon avis, est légitime.

Ce n'est pas à moi de dire à qui que ce soit ce qu'il doit faire, mais il faudra que la discussion se fasse, dans un premier temps, avec ceux qui sont à la table, c'est-à-dire Patrimoine canadien, les provinces et les territoires. Je crois que c'est lors d'une autre étape qu'on verra ce qui pourrait arriver. Pour l'instant, nous ne demandons pas que l'argent soit versé directement aux conseils scolaires. Nous demandons à être inclus dans l'encadrement.

Le sénateur Maltais : Même si on le demande, cela ne veut pas dire qu'on va l'avoir. Cela ferait certainement peur aux ministres de l'Éducation des provinces. Ils verraient que les francophones en situation minoritaire s'occupent de leurs affaires et qu'ils auraient intérêt à s'ajuster. Ce serait peut-être un bien pour vous. Peut-être que si on leur brasse un peu la soupe, ils auront peur de se faire sortir par la première cuillerée; ils vont y penser comme il faut.

La présidente : Est-ce que ce propos vient du sénateur qui a brassé de la soupe souvent?

Le sénateur Maltais : Oui.

La présidente : Nous sommes encore au premier tour de questions du sénateur Mockler et, ensuite, pour le deuxième tour, les sénatrices Poirier et Gagné et poseront des questions.

Senator Mockler: You are doing an outstanding job. You are lucky to have these instruments because otherwise it would be worse

Every provincial government prepares a report on the way the envelopes are spent as provided by the protocol. If you tell me that has not exactly been the case for the last two and a half years, then we must open that door and bring the fact to the attention of the current government, which has a new mandate, in order to make the machinery of government aware of this requirement in particular.

Let me tell you that, when I was there, I had to provide the government with answers to show them how our funding was being spent and whether it was being allocated to primary or secondary education or elsewhere. No one could build a road in the transportation sector with money specifically allocated for the purposes of the protocol.

Regardless who forms the government, under section 23, you have to file an accountability report and clearly establish where those funds have been allocated. If you cannot do that — and you have not been able to do so in the past 10 years or since 1969 — let me tell you, we have a serious problem regardless of the government in power.

Madam Chair, perhaps we should devote more time to this question later on with other witnesses in light of what we have just heard.

Why do you think that the current government approach is contrary to section 23 and that the practice continues? I am going to give you my opinion. Perhaps there have always been challenges to accountability and transparency.

Mr. Racine: Transparency is important, but I would go even further. We want the communities to be consulted and a plan put in place so that agreements can be reached with the province in which francophone needs are taken into account. The idea is not merely to obtain reports from the various provinces in order to see where the money went. We want to be consulted. We want to work with the partners to ensure the money is really spent for the purpose of meeting francophones' needs.

There is a responsibility under section 23. I am going back to what Senator Fraser said earlier. With respect to funding, it is true the education departments are defending their turf. However, it should not be forgotten that this is federal government money that is associated with section 23. Consequently, a plan must be established with the community and there must also be accountability.

Ms. Lanthier: It is also interesting to note that, although the Canadian Charter of Rights and Freedoms was adopted in 1982, there were protocols before that time. Court decisions have been enabled the provinces and territories to take over management of francophone schools. That should have changed something in the

Le sénateur Mockler : Vous faites un travail exceptionnel. Une chance que vous avez ces instruments, parce qu'autrement, ce serait pire.

Chaque gouvernement provincial doit préparer un rapport sur la façon dont sont dépensées les enveloppes, tel que le prévoit le protocole d'entente. Si vous me dites que, au cours des deux dernières années et l'an dernier, ça n'a pas été le cas de façon précise, il faut ouvrir cette porte et porter ce fait à l'attention du gouvernement actuel, qui a un nouveau mandat, afin de sensibiliser l'appareil à cette exigence en particulier.

Je vais vous dire, quand j'y étais, il fallait que je fournisse des réponses à l'appareil gouvernemental afin de leur indiquer la façon dont nos sommes étaient dépensées, à savoir si elles étaient consacrées à l'enseignement élémentaire, secondaire ou ailleurs. On ne pouvait pas construire une route, dans le secteur des transports, avec de l'argent envoyé spécifiquement aux fins du protocole d'entente.

Peu importe qui forme le gouvernement, en vertu de l'article 23, on doit produire un rapport d'imputabilité et démontrer clairement où ont été versées ces sommes. Si on ne peut le faire — et que vous n'avez pu le faire au cours des 10 dernières années ou depuis 1969 —, laissez-moi vous dire qu'on a un problème sérieux, peu importe le gouvernement.

Madame la présidente, nous devrions peut-être consacrer plus de temps à cette question, à la lumière de ce qu'on vient d'entendre, plus tard, dans le cadre d'autres réunions.

Pourquoi croyez-vous que l'approche gouvernementale actuelle est contraire à l'article 23 et que la pratique se poursuit? Je vais vous donner mon opinion. Peut-être que la reddition de comptes et la transparence ont toujours été remises en cause.

M. Racine : La transparence est importante, mais j'irais encore plus loin. On veut que les communautés soient consultées et qu'un plan soit mis en place pour arriver à des ententes avec les provinces où on tiendrait compte des besoins des francophones. Il ne s'agit pas seulement d'avoir les rapports des différentes provinces pour voir où est allé l'argent. Nous voulons davantage. Nous voulons être consultés. Nous voulons travailler avec les partenaires pour nous assurer que l'argent est vraiment dépensé dans le but de combler les besoins des francophones.

En vertu de l'article 23, une responsabilité existe. Je reviens à ce qu'a dit la sénatrice Fraser plus tôt. Pour ce qui est des fonds, il est vrai que les ministères de l'Éducation surveillent leur chasse gardée. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'il s'agit de l'argent du gouvernement fédéral qui est lié à l'article 23. Il faut donc prévoir un plan avec les communautés et prévoir aussi une reddition de comptes.

Mme Lanthier : Il est intéressant aussi de remarquer que, bien que la Charte canadienne des droits et libertés ait été adoptée en 1982, il existait auparavant des protocoles. Des décisions juridiques ont permis aux provinces et territoires d'assumer la gestion scolaire francophone. Cela aurait dû changer quelque

way the protocol is negotiated. School boards have been established, but nothing has changed in the way governments have behaved in establishing this protocol.

What we are requesting is a restorative change so that we can do what section 23 should enable us to do.

Mr. Paul: Indeed.

Senator Poirier: One of the presentations we received stated that, when the federal government transfers funding to the provinces and territories, it also transfers obligations. The obligation to consult the francophone minority communities is clearly set forth in Part VII of the Official Languages Act.

If I remember correctly, Mr. Racine mentioned that, in Nova Scotia, they had requested details and were unable to obtain them. Similar examples in other provinces were also cited. When you make that kind of request and are told, as was the case in Nova Scotia, that those figures do not concern you — I do not remember the exact words you used — do you take follow-up action? Do you file a complaint to the effect that those individuals did not discharge their obligations with regard to the cash transfers? Is there an avenue that you can use to take measures and proceed in that manner?

My second question is as follows. We realize what the problem is by listening to you. This may be a problem in minority communities across Canada. Can you think of one province or territory in particular that might be more of a success story, where officials work more in cooperation with you, a province or territory that might be an example for the other provinces to follow? Or are all the provinces and territories in the same boat?

Mr. Paul: No, they do not all operate in the same manner. From the outset, we have never wanted to cast everyone in the same light.

Yes, things seem to be better in certain provinces. However, we do see subtle differences. What do we mean by “be better”? First, we mean that things go well in a province as long as people want them to go well. When a new education minister takes up his duties and does not have the same ideas as his predecessor, there is no framework within which to institutionalize proper operations. The way things work depends on the good will of the officials and ministers in place.

When things go well, it is not because they have an obligation to make it so. One of the protocol’s major flaws, as we said at the outset, is the lack of any obligation to consult. It is black and white. If they want it, it is because they really want it. However, if they really want it, it is because the incumbent really wants it.

chose dans la façon de négocier le protocole. Des conseils scolaires ont été créés, mais rien n’a changé à la façon dont se sont comportés les gouvernements pour établir ce protocole.

Ce qu’on demande, c’est un changement réparateur pour faire ce que l’article 23 devrait nous permettre de faire.

M. Paul : En effet.

La sénatrice Poirier : Dans une des présentations que nous avons reçues, il est mentionné que, lorsque le gouvernement fédéral transfère des fonds aux provinces et aux territoires, il leur transfère aussi des obligations. L’obligation de consulter les communautés francophones en situation minoritaire est clairement énoncée à la partie VII de la Loi sur les langues officielles.

M. Racine a mentionné, si je me souviens bien, qu’en Nouvelle-Écosse, on avait demandé certains détails et qu’on n’avait pu les obtenir. Des exemples similaires ont été cités dans d’autres provinces. Quand vous faites une telle demande et qu’on vous répond, comme en Nouvelle-Écosse, que ces données ne vous concernent pas — je ne me souviens pas des mots exacts que vous avez utilisés —, en faites-vous un suivi? Présentez-vous alors une plainte selon laquelle ces personnes ne respectent pas leurs obligations en ce qui concerne les transferts d’argent? Existe-t-il une avenue qui vous permettrait de prendre des mesures et de procéder ainsi?

Ma deuxième question est la suivante. En vous écoutant, on se rend compte du problème. Ce problème existe peut-être un peu partout au Canada où on retrouve des communautés en situation minoritaire. Peut-on penser à une province ou à un territoire en particulier qui serait davantage un exemple de réussite, où on travaille davantage en collaboration avec vous, une province ou un territoire qui serait peut-être un exemple à suivre pour les autres provinces? Ou bien, les provinces et territoires sont-ils tous au même niveau?

M. Paul : Non, ils ne fonctionnent pas tous de la même façon. D’entrée de jeu, nous n’avons jamais voulu dépeindre tout le monde sous le même jour.

Oui, dans certaines provinces, les choses semblent mieux aller. Toutefois, on voit des nuances. Qu’entend-on par « mieux aller »? Dans un premier temps, on dit que les choses vont bien dans une province tant et aussi longtemps qu’on veut que les choses aillent bien. Quand un nouveau ministre de l’Éducation entre en fonction et qu’il n’a pas les mêmes idées que son prédécesseur, il n’existe aucun encadrement pour institutionnaliser le bon fonctionnement. Les choses fonctionnent au bon vouloir des fonctionnaires ou des ministres en place.

Quand les choses vont bien, ce n’est pas parce qu’ils en ont l’obligation. Une des grandes failles du protocole, comme on le disait au début, c’est le manque d’obligation de consulter. C’est noir sur blanc. S’ils le veulent, c’est parce qu’ils le veulent bien. Toutefois, ils le veulent bien, parce que la personne en poste le veut bien. Dès qu’on change la personne en poste, on devient très vulnérable à ce point de vue.

The situation becomes a little more of a problem when it comes to accountability. My colleagues tell me, “Roger, we still have the money.” Then I ask them whether they know exactly how that money was spent, other than in a general way. They do not know.

I would like to raise another point. Consider the province of Ontario. Ontario is a large province. It has 12 school boards. There is one in Timmins, one in Sudbury, one in Ottawa, and another in Toronto. However, the school boards do not have the same needs. Are they consulted, school board by school board, community by community, to determine what the French-language education needs are in their community? No. Forms are developed and determined by the province and the education minister. Once again, what is the level of consultation and accountability when the provinces are not required to consult or be accountable? The answer we are always given is typical: “You know, education is a provincial and territorial jurisdiction.” We know that. However, when the federal government allocates money for education, it has a right to know how that money is spent, even though education is a provincial jurisdiction.

If the provinces and territories do not want to provide precise and detailed accounts, they need only refuse Canadian Heritage’s money. No one has done so to date. You who have taken part in these discussions know that the situation is tough.

Everyone focuses on his own needs. There is the biggest problem, the smallest province, the priorities, et cetera. Then, it ultimately takes forever to sign the agreement because one or two provinces not get what they wanted. It really is not easy.

Once again, I am not talking about the entire protocol because it is very long. However, if we could extract a small part of it, one that is important to us, I believe we would be able to agree.

Senator Gagné: As regards the consultation issue, I am sure the provinces say they consult. They do it in accordance with their definition of consultation.

Lastly, I think we should put this entirely aside and say that the communities would like to take part in the development of the official language minority communities’ education development plan. Ultimately, that is what I believe you would like, and I have heard it. The provinces tell the communities that they are being consulted. It is true that they all prepare strategic development plans. Do you have anything to add to that?

Then I will have another question for you.

Suzanne Bossé, Director General, Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada: Yes, the provincial and territorial governments often say they have consulted. Sometimes those governments tell Canadian Heritage that the proof is in

Là où la situation devient un peu plus problématique, c’est lorsqu’il est question de reddition de comptes. Des collègues me disent « Roger, on a quand même des argents du fédéral. » Je leur demande ensuite s’ils savent exactement comment a été dépensé cet argent, à part des généralités. On ne le sait pas.

J’aimerais soulever un autre point. Prenons la province de l’Ontario. L’Ontario est une grande province. On y retrouve 12 conseils scolaires. Il y en a un à Timmins, un à Sudbury, un à Ottawa et un autre à Toronto. Or, chaque conseil scolaire n’a pas les mêmes besoins. Est-ce qu’on les consulte, conseil scolaire par conseil scolaire, communauté par communauté, pour savoir quels sont leurs besoins en matière d’éducation en langue française dans leur communauté? Non. Des formules sont élaborées et déterminées par la province et le ministère de l’Éducation. Encore une fois, où se situe le niveau de consultation et de reddition de comptes lorsque les provinces ne sont pas obligées de le faire? La réponse qu’on nous sert tout le temps est typique : « Vous savez, l’éducation est de compétence provinciale et territoriale. » Nous le savons. Par contre, le gouvernement fédéral a le droit et le devoir de savoir, lorsqu’il verse de l’argent en faveur de l’éducation, comment cet argent est dépensé, même si l’éducation est de compétence provinciale.

Si les provinces et territoires ne veulent pas rendre des comptes de façon précise et détaillée, il n’ont qu’à refuser l’argent de Patrimoine canadien. Jusqu’à maintenant, personne n’a refusé. Vous qui avez participé à ces discussions, vous savez que la situation est corsée.

Tout le monde tire de son côté. Il y a la plus grosse province, la plus petite province, les priorités, et cetera. Puis, à la toute fin, il faut une éternité avant de signer l’entente, parce qu’une province ou deux n’ont pas obtenu ce qu’elles voulaient. Ce n’est vraiment pas évident.

Encore une fois, je ne parle pas du protocole au complet, car il est vaste. Cependant, si on pouvait en tirer une petite partie, celle qui est importante pour nous, je crois qu’il y aurait moyen de s’entendre.

La sénatrice Gagné : En ce qui concerne toute la question de la consultation, je suis certaine que les provinces disent qu’elles consultent. Elles le font selon leur définition de la consultation.

Finalement, je pense qu’on devrait mettre cela complètement de côté et dire que les communautés souhaitent participer à l’élaboration du plan de développement des communautés de langue officielle en situation minoritaire en matière d’éducation. Finalement, c’est ce que vous souhaitez, je crois, et je l’ai entendu. Les provinces disent aux communautés qu’elles sont consultées. Il est vrai qu’elles préparent toutes des plans de développement stratégique. Avez-vous quelque chose à ajouter à cela?

J’aurai une autre question à vous poser par la suite.

Suzanne Bossé, directrice générale, Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada : Effectivement, les gouvernements provinciaux et territoriaux disent souvent qu’ils ont consulté. Parfois ces gouvernements disent à Patrimoine

their education action plan. When my colleague said earlier that Canadian Heritage does not require the provincial governments to consult, that is because the wording states that the provincial and territorial governments “may consult”, not “shall consult”.

However, we know very well that part VII of the act provides for this obligation to consult. Last May, as Ms. Lanthier noted, the FCFA and a number of partner organizations met with the Committee of Deputy Ministers on Official Languages, the CDMOL, the business of which is coordinated by Canadian Heritage. We asked that the theme of the meeting focus precisely on consultation obligations. During the meeting, we defined the parameters of a genuine consultation. We asked CDMOL to agree to work with the communities to define consultation mechanisms that would be satisfactory to us, and CDMOL agreed to do so.

Canadian Heritage has been working on that since May. We are eager to see the department’s proposal and are also working on the file. We will be able to keep you informed of developments in this matter.

Senator Gagné: Thank you. My other question is further to that of Senator Maltais concerning the direct transfer of funding to the school boards. What is your view on that? Should funding be transferred directly to the school boards?

Then, in your view, would there be any benefit to having the funds remain in the government’s coffers to ensure that all the work is done on the French second-language instruction programming plan, for example? Where is the happy medium?

Mr. Paul: With regard to the question on direct negotiations with the school boards, my impression is that this argument could ultimately be used by Canadian Heritage. The answer is not clear at this point.

I am far from certain the education ministers will agree to our being signatories. From your smiles, I guess you think as I do, because they would lose some of their independence. Ultimately, however, it is not up to us to tell Canadian Heritage how to win its case.

That is not asking them a lot. We simply want to be there to ensure there is a framework. It seems to me that is possible. Moreover, we have not gone into the legal arguments or into the protocols because that is already being done. You know that a school board can legally negotiate with the federal government. Nothing in the act prevents a school board from negotiating with the federal government.

I currently think we should seek a middle ground in order to try to win our case. Look, we are not asking them for the moon. However, they would think we were asking for the moon if we

Canadien que la preuve est dans leur plan d’action en matière d’éducation. Quand mon collègue disait plus tôt que Patrimoine canadien n’oblige pas les gouvernements provinciaux à consulter, c’est que le libellé stipule que les gouvernements provinciaux et territoriaux « peuvent consulter » et non pas « doivent consulter ».

Par contre, on sait très bien que la partie VII de la loi prévoit cette obligation de consultation. En mai dernier, comme Mme Lanthier le mentionnait, la FCFA et un nombre d’organismes partenaires ont rencontré le Comité des sous-ministres responsables des langues officielles, le CSMLO, dont les travaux sont coordonnés par Patrimoine canadien. Nous avons demandé que la thématique de la rencontre porte justement sur les obligations en matière de consultation. Lors de cette rencontre, nous avons défini les paramètres d’une réelle consultation. Nous avons demandé à ce que le CSMLO accepte de travailler avec les communautés pour définir des mécanismes qui seraient satisfaisants pour nous en matière de consultation, et le CSMLO a accepté.

Patrimoine canadien travaille sur cela depuis mai. Nous avons hâte de voir la proposition du ministère et nous travaillons également sur le dossier. Nous pourrions vous tenir informés des développements à ce sujet.

La sénatrice Gagné : Merci. Mon autre question fait suite à celle du sénateur Maltais concernant le transfert direct des fonds aux conseils scolaires. Quel est votre point de vue par rapport à cela? Est-ce que les fonds devraient être directement transférés aux conseils scolaires?

Ensuite, selon vous, y aurait-il des avantages à ce que des fonds demeurent dans les coffres du gouvernement pour faire en sorte que tous les travaux soient effectués sur le plan de la programmation de l’enseignement du français langue seconde, par exemple? Quel est le juste milieu?

M. Paul : Quant à la question des négociations directes avec les conseils scolaires, j’ai l’impression que cet argument pourrait être utilisé ultimement par Patrimoine canadien. En ce moment, ce n’est pas évident.

Je suis loin d’être certain que les ministres de l’Éducation acceptent que nous soyons signataires. Par votre sourire, je devine que vous pensez comme moi, parce qu’ils perdraient un peu d’autonomie. Cependant, à la toute fin, il ne nous appartient pas de dire à Patrimoine canadien comment obtenir gain de cause.

Ce n’est pas beaucoup leur demander. Nous voulons simplement être présents pour assurer l’encadrement. Il me semble que c’est possible. D’ailleurs, nous ne sommes pas entrés dans les arguments juridiques ni dans les protocoles, car cela se fait déjà. Vous savez qu’un conseil scolaire peut légalement négocier avec le gouvernement fédéral. Dans la loi, rien n’empêche un conseil scolaire de négocier avec le fédéral.

En ce moment, je crois que nous devrions viser un juste milieu pour essayer d’obtenir gain de cause. Écoutez, on ne leur demande pas la lune. Par contre, ils croiraient que c’est la lune

ever asked to negotiate directly with Canadian Heritage. I am not saying that will not happen, but that is not what we are asking for the moment. We want to give the runners a chance, the runners being the education ministers across the country.

Senator Mockler: My question is for all the witnesses. We are not satisfied with the current accountability practices; that is an observation. The other observation is that we have to determine mechanisms that will let us see exactly whether the federal and provincial investments are actually being directed where they should go.

If the committee asked you to prepare a single recommendation of no more than two lines to increase awareness of the machinery of government, in both officialdom and governance, what would you recommend they do, considering the role of the provinces and that of the federal government?

Mr. Paul: What we said at the outset is that it would be really useful if you could dust off recommendations 5 and 6 from 2005.

At the time, in 2005 and 2000, my colleague the late Paul Charbonneau, a former managing director of the Fédération nationale des conseils scolaires francophones and the Commission nationale des parents francophones, testified before your committee seeking virtually the same thing we are seeking today.

We all have the same demands — the Fédération des communautés francophones et acadienne, the Commission nationale des parents francophones, and the Fédération nationale des conseils scolaires francophones — and we believe the situation in 2005 did not accommodate them for all kinds of reasons.

Moreover, the past is the past, but my impression is that the current circumstances, with the emphasis we want placed on official languages, is more favourable. I therefore think that you could dust off recommendations 5 and 6 and reword them in light of the discussions we have had. This is the intention behind all that.

Senator Mockler: But through a 2016 lens.

Mr. Paul: I would not say with a 2016 lens, but I believe it is possible to do things differently. There has been a lot of discussion since 2005.

The Chair: I must have a lot of dust on me because I took part in that study in 2005, when we made recommendations 5 and 6.

Mr. Paul: I may not have used the right word.

The Chair: I very clearly remember taking part in it

qu'on demande si jamais on demande de négocier directement avec Patrimoine canadien. Je ne dis pas que cela n'arrivera pas, mais pour l'instant, ce n'est pas ce qu'on demande. On veut donner la chance aux coureurs, les coureurs étant les ministres de l'Éducation de l'ensemble du pays.

Le sénateur Mockler : Ma question s'adresse à chacun des témoins. Nous ne sommes pas satisfaits des pratiques de reddition de compte actuelles; c'est un constat. L'autre constat, c'est qu'il faut cerner des mécanismes permettant de voir exactement si les investissements fédéraux et provinciaux sont réellement dirigés là où ils le devraient.

Si le comité vous demandait de formuler une seule recommandation de deux lignes au plus pour sensibiliser l'appareil gouvernemental, tant du côté du fonctionnarisme que de celui de la gouvernance, qu'est-ce que vous leur recommanderiez de faire en tenant compte du rôle des provinces et de celui du gouvernement fédéral?

M. Paul : Ce qu'on mentionnait d'entrée de jeu, c'est que ce serait vraiment utile si vous pouviez enlever la poussière sur les recommandations 5 et 6 de 2005.

À l'époque, en 2005 et 2006, mon collègue, feu Paul Charbonneau, un ancien directeur général de la Fédération nationale des conseils scolaires francophones et de la Commission nationale des parents francophones, a témoigné devant votre comité pour revendiquer à peu près la même chose qu'aujourd'hui.

Nous avons tous les mêmes revendications — la Fédération des communautés francophones et acadienne, la Commission nationale des parents francophones ou la Fédération nationale des conseils scolaires francophones —, et nous croyions que le contexte de 2005 ne s'y prêtait pas, pour toutes sortes de raisons.

D'ailleurs, le passé, c'est le passé. Mais j'ai l'impression que le contexte actuel, avec l'accent qu'on désire mettre sur les langues officielles, est plus propice. Donc, je me dis que vous pourriez reprendre les recommandations 5 et 6 et, à la lumière des discussions que nous avons eues, les reformuler. C'est l'intention derrière tout cela.

Le sénateur Mockler : Mais avec des lunettes de 2016.

M. Paul : Je ne dirais pas avec des lunettes de 2016, mais je crois qu'il est possible de faire les choses différemment. Il y a eu beaucoup de discussions depuis 2005.

La présidente : Je dois avoir beaucoup de poussière, parce que j'ai participé à cette étude en 2005, lorsque nous avons fait les recommandations 5 et 6.

M. Paul : Je n'ai peut-être pas utilisé le bon mot.

La présidente : Je me souviens très bien d'y avoir participé.

[English]

Senator Oh: This is the minority of minorities. From your statement, it sounds like government funding has been there and has been filtered down but is not being properly executed, correct? Could the funding be transferred down in stages with conditions of accountability attached to monitor how the money is being spent?

Just now you also mentioned about how language and culture go together. Can you explain a bit more about that?

[Translation]

Ms. Lanthier: Language and culture go together in our communities because they feed each other. More particularly, when you raise children in environments where the spoken language is in fact English and we want to pass on French to our children, in environments where we suffer from assimilation because English is such a strong language, we have to make an additional effort to transmit that language to our children.

These are not just academic efforts, that is to say efforts to teach French grammar or spelling and so on. They are also attempts to make children understand why their language is important to them personally, for their ability to live in their community, to live in society, even if it is a second and minority language. They are also efforts to make them understand the values that that language can convey and the impact it can have on their society.

That language is a means of communication, but it is also a basic value in a society that has two official languages and that was built on the co-existence of those two languages.

Consequently, what we are trying to do in our schools is not merely to teach French, but also to transmit to the students the meaning of their history, the meaning of a sense of belonging, and the meaning of the value of that language and its relevance to their lives today and in the future. That requires very special additional measures

[English]

Mr. Paul: If I may add, we have a double mission. The first mission is of course the French language, but the second mission is the culture. Why is it so important? I could give you many examples, one being that our youngsters are not very confident. In school there's no problem. Usually in school they participate; they really like going to school, but as soon as they step outside of the school environment, then they have to speak English in many parts. Of course they speak French as often as they can.

You're talking about a minority in a minority. I'm sure that you would agree with us that it's not easy being a minority in itself and a minority in a minority. It's not easy to build identity, to be secure. Our students suffer from linguistic and cultural

[Traduction]

Le sénateur Oh : Il s'agit donc d'une minorité au sein d'un groupe minoritaire. D'après vos propos, il semble que des fonds du gouvernement ont été versés, mais pas utilisés judicieusement, n'est-ce pas? Serait-il possible de transférer l'argent par étape et de demander des comptes pour surveiller la façon dont il est dépensé?

Vous venez également de dire combien langue et culture sont étroitement liées. Pourriez-vous nous expliquer brièvement votre pensée?

[Français]

Mme Lanthier : Dans nos communautés, la langue et la culture vont ensemble, car elles s'alimentent l'une l'autre. En particulier, lorsqu'on élève des enfants dans des milieux où la langue d'usage dans la réalité est l'anglais et qu'on veut transmettre le français à nos enfants, dans des milieux où on souffre d'assimilation, parce que l'anglais est une langue tellement forte, il faut faire des efforts supplémentaires pour pouvoir transmettre cette langue aux enfants.

Ces efforts ne sont pas seulement des efforts de type scolaire, c'est-à-dire enseigner la grammaire française ou l'orthographe, et cetera. C'est aussi faire comprendre aux enfants en quoi leur langue est importante pour eux personnellement, pour leur capacité de vivre dans leur communauté, de vivre dans la société, même s'il s'agit d'une langue seconde et minoritaire. C'est leur faire comprendre les valeurs que cette langue peut transmettre et l'impact qu'elle peut avoir dans sa société.

Cette langue est un moyen de communication, mais c'est aussi une valeur fondamentale dans une société qui a deux langues officielles et qui s'est bâtie sur la coexistence de ces deux langues.

Donc, ce qu'on essaie de faire dans nos écoles, ce n'est pas seulement d'enseigner le français, mais aussi de transmettre aux élèves le sens de leur histoire, le sens de leur appartenance et le sens de la pertinence et de la valeur de cette langue dans leur vie d'aujourd'hui et de demain. Cela demande des mesures supplémentaires qui sont très particulières.

[Traduction]

M. Paul : J'aimerais ajouter que nous avons une double mission. La première se rapporte bien sûr à la langue française, mais la deuxième porte sur la culture. Pourquoi ce volet est-il si important? Je pourrais vous donner de nombreux exemples, notamment que nos jeunes n'ont pas une très grande confiance en eux. Il n'y a pas de problème à l'école, où ils participent habituellement. Les jeunes aiment vraiment y aller, mais dès qu'ils sortent de l'environnement scolaire, ils doivent parler anglais dans bien des régions. Ils parlent bien sûr français aussi souvent que possible.

Vous parlez d'une minorité au sein d'un groupe minoritaire. Je suis sûr que vous conviendrez qu'il n'est pas facile d'appartenir à un groupe minoritaire en soi, et encore moins à un sous-groupe minoritaire. Il n'est pas facile de se construire une identité, d'être

insecurities. If you have children that come from a minority, in order for them to be proud and confident, you have to talk about these issues. You have to make sure that they're comfortable with their identity. You don't have to do that in English-language schools.

If they're not proud of their language and don't really understand that they have a whole community and the community has their back and will help them out and they can contribute to the community, if they're not initiated to these thoughts and the way of doing it, then we're not going to be there as francophones very long.

This is an everyday struggle. I was saying that in Quebec, if you go to a French-language school, they don't think about the fact that they should build identity because they're not really insecure about their language. Sometimes in our communities they don't master the French language, and we have to help them to master it more than they do right now. How do they feel when they don't master their mother tongue? They feel insecure. It's for us in our schools to help them have this feeling or sentiment, for them to be proud of their origins, and this is not a given.

[Translation]

Senator Maltais: This is a question that I put to the President of the Treasury Board and to the Commissioner of Official Languages, Graham Fraser, and now I am putting into you.

Next year, we will celebrate the 150th anniversary of Confederation, and, as far as I know, the Maritime provinces, Quebec and Ontario are the founding provinces of Canada. Would that not be an opportunity to prove that Canada was founded by two people, the French-speaking people and the English-speaking people?

Canada and the provinces, which are agents of the federal government in education and under the Constitution of Canada, must prove beyond a doubt that both peoples can develop to their full potential. I believe you will have to work with Canadian Heritage. I am sure the minister will listen to you and perhaps even respond to some of your demands that are not heard by your respective governments.

The Chair: I have a final question. Some members of our committee will be travelling to British Columbia next week. Do you have any recommendations for us? We are studying the entire issue of access to French-language schools and, of course, to immersion programs, but you may have recommendations and subject that are of particular concern to you.

Mr. Paul: You will be meeting in British Columbia next week. . .

The Chair: In Vancouver and Victoria.

en sécurité. Nos étudiants souffrent d'insécurité linguistiques et culturelles. Si vos enfants appartiennent à un groupe minoritaire, vous devez discuter de ces enjeux pour qu'ils soient fiers et confiants. Vous devez vous assurer qu'ils sont à l'aise avec leur identité. Vous n'êtes pas obligés de le faire dans les écoles anglophones.

Si les jeunes ne sont pas fiers de leur langue et ne comprennent pas vraiment qu'ils peuvent compter sur l'ensemble de la communauté pour obtenir de l'aide, qu'ils peuvent faire partie intégrante de la communauté, et s'ils ne sont pas introduits à ces réflexions et façons de faire, la communauté francophone ne survivra pas très longtemps.

C'est un combat quotidien. Je disais qu'au Québec, un jeune qui fréquente une école francophone ne pense pas au fait qu'il doit se construire une identité étant donné qu'il n'a pas vraiment d'insécurité relative à sa langue. En revanche, il arrive que des membres de nos communautés ne maîtrisent pas bien le français, et nous devons alors les aider à s'améliorer. Comment les jeunes se sentent-ils s'ils ne maîtrisent pas leur langue maternelle? Ils sont inquiets. Il nous incombe donc à nous, dans les écoles, d'aider les jeunes à cultiver ce sentiment et à être fiers de leur origine, ce qui n'est pas automatique.

[Français]

Le sénateur Maltais : C'est une question que j'ai posée au président du Conseil du Trésor et au commissaire aux langues officielles, M. Graham Fraser, et je vous la pose maintenant.

L'an prochain, on fêtera le 150^e anniversaire de la Confédération et, à ce que je sache, les provinces maritimes, le Québec et l'Ontario sont des provinces fondatrices du Canada; ne serait-ce pas là une occasion de prouver que le Canada a été fondé par deux peuples, le peuple francophone et le peuple anglophone?

Le Canada et les provinces, qui sont les mandataires du gouvernement fédéral dans le domaine de l'éducation de par la Constitution canadienne, doivent prouver hors de tout doute que les deux peuples peuvent s'épanouir, et pleinement. Je crois que vous allez devoir faire un travail auprès de Patrimoine canadien. Je suis certain que la ministre saura vous écouter et peut-être même répondre à certaines de vos demandes qui ne sont pas entendues par vos gouvernements respectifs.

La présidente : J'aurais une dernière question. Certains membres de notre comité se rendront en Colombie-Britannique la semaine prochaine. Avez-vous des recommandations à nous faire? Nous étudions toute la question de l'accès aux écoles françaises et, bien sûr, aux programmes d'immersion. Mais vous auriez peut-être des recommandations à ce sujet qui vous concernent plus particulièrement?

M. Paul : Vous vous rencontrez en Colombie-Britannique la semaine prochaine...

La présidente : À Vancouver et à Victoria.

Mr. Paul: In Vancouver and Victoria. I would say to you that this will be a historic moment in the promotion — and I am sure you are already doing it — of official languages.

In British Columbia, one of our 28 member francophone school boards has been struggling for two and a half years to obtain equivalent infrastructure. This matter is as simple as the following equation: no school, no students; no majority-equivalent school, no students; no equivalent school transportation, no students. This means that there is the potential in British Columbia to increase the number of students in the French-language schools. The one takes nothing away from the other.

I testified before the Standing Committee on Official Languages on the value of immersion, and I believe in our two official languages. We cannot say that giving to one means taking away from the other.

Unfortunately, I have not had a chance to read the 1,600 pages yet since the document was only published at 10:30 this morning in British Columbia, 1:30 p.m. our time. We are examining, but we cannot offer an opinion on it before we have read it. Regardless of the outcome and what will result from it once we have studied it, it is your committee's mandate, and ours as well, to promote both official languages.

I have visited British Columbia's schools. The Supreme Court awarded us equivalent infrastructure for the École Rose-des-vents. That matter has not been settled, but infrastructure equivalence does not merely concern the École Rose-des-vents because several institutions are not equivalent to those of the majority.

We cannot speak about official languages without discussing the infrastructure needs of the francophone communities; the two go hand in hand. I would ask you, I would beg you, to support the idea that infrastructure is necessary in order to attract students. Without going into detail, I know from my experience as a former director general that, if my school is not as beautiful as the one on the other side of the street, and if I have trouble attracting students, I will have even more difficulty retaining them.

At the risk of repeating myself, we are in favour of immersion. If at some point you could find a way to make our rights-holder parents understand — we work on that year after year — that there are immersion programs and that there are also French-language schools, that would be useful. An immersion program is not the program of a French-language school, but people are confused and believe that their children should attend English schools in order to master both official languages — and that is what all parents want for their children. Parents think their children can only become perfectly bilingual at English

M. Paul : À Vancouver et à Victoria. Je vous dirais que ce sera un moment historique dans le sens de la valorisation — et vous le faites déjà, j'en suis certain — des deux langues officielles.

En Colombie-Britannique, l'un de nos 28 conseils scolaires francophones membres lutte depuis déjà deux ans et demi pour obtenir l'équivalence en matière d'infrastructures. C'est aussi simple que de faire l'équation suivante : pas d'école, pas d'élèves; pas d'école équivalente à la majorité, pas d'élèves; pas de transport scolaire équivalent, pas d'élèves. Cela veut donc dire qu'il y a un potentiel en Colombie-Britannique pour augmenter le nombre d'élèves dans les écoles de langue française. L'un n'enlève rien à l'autre.

J'ai témoigné devant le Comité permanent sur les langues officielles au sujet de la valeur de l'immersion, et je crois en nos deux langues officielles. On ne peut pas dire que donner à un, c'est enlever à l'autre.

Malheureusement, je n'ai pas eu la chance de lire les 1 600 pages encore, puisque le document a été publié ce matin seulement, à 10 h 30 en Colombie-Britannique et à 13 h 30 ici. Nous sommes en train de l'examiner, mais nous ne pouvons nous prononcer avant d'en avoir fait la lecture. Peu importe l'issue et ce qui en sortira lorsque nous l'aurons étudié, c'est le mandat de votre comité, et c'est aussi le nôtre, de valoriser les deux langues officielles.

J'ai visité les écoles de la Colombie-Britannique. La Cour suprême nous a donné l'équivalence des infrastructures pour l'école Rose-des-vents. Ce n'est pas réglé, mais l'équivalence des infrastructures ne concerne pas uniquement l'école Rose-des-vents, car plusieurs institutions ne sont pas équivalentes à la majorité.

On ne peut pas parler des deux langues officielles sans parler des besoins des communautés francophones en matière d'infrastructure; l'un ne va pas sans l'autre. Je vous demanderais, je vous supplierais d'appuyer le fait que, pour avoir des élèves, il faut des infrastructures. Sans aller dans les détails, pour avoir été un ancien directeur général, si mon école n'est pas aussi belle que celle de l'autre côté de la rue, si j'ai de la difficulté à attirer des élèves, j'aurai encore plus de difficulté à les retenir.

Au risque de me répéter, nous sommes en faveur de l'immersion. Si vous pouviez à un moment donné trouver une façon de faire comprendre à nos parents ayants droit — nous y travaillons année après année — qu'il y a des programmes d'immersion et qu'il y a aussi des écoles de langue française, ce serait utile. Un programme d'immersion n'est pas le programme d'une école de langue française, mais les gens sont mêlés et croient que leur enfant doit fréquenter l'école anglaise pour maîtriser les deux langues officielles — et c'est ce que n'importe quel parent souhaite pour son enfant. Les parents pensent que ce n'est

schools. I can give you statistics on bilingualism. Students who come out of French-language schools are perfectly bilingual for life. I do not know whether I answered your question.

The Chair: Yes, indeed. You have made us aware of the situation that we will see and hear at our public hearings.

Since there are no further questions, I thank you on behalf of the Standing Senate Committee on Official Languages for your engagement, your perseverance, and especially your passion to improve the fate of the francophone minority communities.

You have set a good example of cooperation among three national organizations, thanks in part to the publication of the brief that we read quickly but not thoroughly. Our committee has been moved by what you have told us this evening. We will definitely review recommendations 5 and 6 of the report that our committee prepared in 2005.

Thank you for your testimony.

(The committee adjourned.)

VANCOUVER, Tuesday, October 4, 2016

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 11:03 a.m., to continue its study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia.

Senator Claudette Tardif (*Chair*) in the chair.

The Chair: Welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages. My name is Claudette Tardif, and I am a senator from Alberta. I am pleased to be chairing the meeting this morning.

Before I give the floor to the witnesses, I invite the committee members to introduce themselves, starting on my right.

Senator Jaffer: I am Mobina Jaffer, and I am from British Columbia.

Senator McIntyre: Paul McIntyre, senator from New Brunswick.

Senator Maltais: Senator Ghislain Maltais from Quebec City, Quebec.

Senator Gagné: Good morning. My name is Raymonde Gagné. I am from Manitoba.

The Chair: Before we start, I would like to specify that the committee is continuing its special study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia.

The most recent data compiled by Canadian Heritage in its 2013-14 Annual Report on Official Languages indicate that 4,743 students were enrolled in French-language schools in

qu'à l'école anglaise que l'enfant deviendra parfaitement bilingue. Je peux vous donner des statistiques par rapport au bilinguisme. Ceux qui sortent des écoles de langue française sont parfaitement bilingues, et ce, pour la vie. Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question.

La présidente : Oui, en effet. Vous nous avez sensibilisés à la réalité que nous verrons et que nous entendrons lors de nos audiences publiques.

Puisqu'il n'y a plus de questions, je vous remercie, de la part du Comité sénatorial permanent des langues officielles, de votre engagement, de votre persévérance et, surtout, de votre passion à améliorer le sort des communautés francophones en milieu minoritaire.

Vous avez montré un bel exemple de collaboration entre trois organismes nationaux, y compris grâce à la publication d'un mémoire que nous n'avons pas lu à fond, mais rapidement. Notre comité a été touché par ce que vous nous avez dit ce soir. Nous allons certainement revoir les recommandations 5 et 6 du rapport produit par notre comité en 2005.

Je vous remercie de vos témoignages.

(La séance est levée.)

VANCOUVER, le mardi 4 octobre 2016

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 11 h 3, pour poursuivre son étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique.

La sénatrice Claudette Tardif (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente : Je vous souhaite la bienvenue à cette réunion du comité sénatorial permanent des langues officielles. Je m'appelle Claudette Tardif, et je suis une sénatrice de l'Alberta. J'ai le plaisir de présider la réunion ce matin.

Avant de passer la parole aux témoins, j'invite les membres du comité à bien vouloir se présenter, en commençant à ma droite.

La sénatrice Jaffer : Je m'appelle Mobina Jaffer et je suis de la Colombie-Britannique.

Le sénateur McIntyre : Paul McIntyre, sénateur du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Maltais : Sénateur Ghislain Maltais, du Québec, de la ville de Québec.

La sénatrice Gagné : Bonjour. Mon nom est Raymonde Gagné. Je viens du Manitoba.

La présidente : Avant de commencer, j'aimerais préciser que le comité continue son étude spéciale sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et au programme d'immersion française de la Colombie-Britannique.

Selon les plus récentes données compilées par Patrimoine canadien dans son Rapport annuel sur les langues officielles de 2013-2014 indiquent que 4 743 élèves étaient inscrits dans les

British Columbia for 2012-13. Changes in numbers over the years is clear. Despite this growth over time, there are a number of challenges today when it comes to teaching in the minority language in British Columbia.

The Senate committee wishes to study the situation more closely. We are very happy to be here, in Vancouver, to hear from representatives of francophone organizations.

In our first panel of witnesses, we have Padminee Chundunsing, President of the Board of the Fédération des francophones de la Colombie-Britannique (FFCB), Pascaline Nsekera, Immigration Program Manager of the FFCB, and Pierre Rivard, Executive and Artistic Director of the Centre culturel francophone de Vancouver. Thank you for accepting our invitation to appear.

The witnesses' presentations will be followed by a question period. The question period will run for as long as there is time, and each senator may have more than one turn. I would ask the senators and the witnesses to respond as briefly and specifically as possible during the question period because we are a little crunched for time.

Please go ahead and make your presentations. Please limit your opening remarks to five minutes. Ms. Chundunsing, you have the floor.

Padminee Chundunsing, President of the Board, La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique: Madam Chair, members of the committee, good morning. As President of the Fédération des francophones de la Colombie-Britannique, I will read you a brief on French first-language and second-language education in British Columbia, the context, challenges and community.

French first-language and second-language education is thriving in British Columbia, with demand far outstripping capacity, despite a political and cultural climate that at first glance would appear not to be favourable.

BC is a fundamentally multilingual society, with large immigrant communities, particularly from Asia and indigenous communities, all looking to preserve their linguistic heritage, albeit for different reasons and through different ways. This environment, and the sometimes sensitive relations between groups within it, can also have practical ramifications on French-language education programs.

For example, in May 2016, the Haida Gwaii School Board decided to cut French immersion from its Skidegate school, where three languages — English, Haida and French — were taught. This decision, confirmed by the school trustees at a public meeting in June, appears to have been based on the goal of reconciliation.

écoles de langue française en Colombie-Britannique pour l'année 2012-2013. L'évolution des effectifs au fil des années est évidente. Malgré cette évolution dans le temps, il y a plusieurs défis qui se posent aujourd'hui au chapitre de l'enseignement dans la langue de la minorité en Colombie-Britannique.

Le comité sénatorial souhaite examiner la situation de plus près. Nous sommes très heureux d'être ici, à Vancouver, pour entendre des représentants des organisations francophones.

Dans notre premier groupe de témoins, nous accueillons Mme Padminee Chundunsing, présidente du conseil d'administration de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique (FFCB), Mme Pascaline Nsekera, gestionnaire du programme d'immigration francophone de la FFCB, et M. Pierre Rivard, directeur général et directeur artistique du Centre culturel francophone de Vancouver. Merci d'avoir accepté notre invitation à comparaître.

Les présentations des témoins seront suivies d'une période de questions. La période de questions se prolongera tant qu'il restera du temps, et chaque sénateur pourrait avoir son tour plus d'une fois. Pendant la période des questions, je demanderais aux sénateurs, ainsi qu'aux témoins de répondre aussi brièvement et précisément que possible, car nous sommes un peu coincés dans le temps.

Alors, je vous invite à faire vos présentations. Veuillez vous limiter à des commentaires d'ouverture de cinq minutes. Madame Chundunsing, la parole est à vous.

Padminee Chundunsing, présidente du conseil d'administration, La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique : Madame la présidente, mesdames et messieurs membres du comité, bonjour. En tant que présidente de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique, je vais vous lire un mémoire sur l'apprentissage du français comme langue première ou langue seconde en Colombie-Britannique. Le contexte, les défis et la communauté.

L'apprentissage du français comme langue première et comme langue seconde est en plein essor en Colombie-Britannique, la demande dépassant largement la capacité, et ce, malgré un contexte politique et culturel que l'on pourrait croire d'emblée moins porté à la favoriser.

Ce contexte est fondamentalement plurilingue, avec d'importantes communautés immigrantes, surtout asiatiques, et des populations autochtones qui souhaitent maintenir leur patrimoine linguistique, bien que pour des raisons différentes et par des moyens différents. Ce contexte, et la relation parfois délicate entre les groupes qui le caractérisent peuvent avoir des conséquences pratiques sur les programmes d'apprentissage du français.

À titre d'exemple, en mai 2016, le conseil scolaire de Haida Gwaii décide d'annuler le programme d'immersion française à l'école Skidegate où trois langues, l'anglais, le haïda et le français, étaient enseignées. Cette décision qui a été confirmée par les conseillers scolaires lors d'une réunion publique en juin aurait

The school board chair read out Article 14 of the UN Declaration on the Rights of Indigenous Peoples. It is worth mentioning that Haida Gwaii has two official languages, English and Haida, which explains why the Haida and francophone minorities have an urgent need to preserve their linguistic heritage.

The relationship between both official languages and indigenous languages can also be one of mutual support. The Association des Francophones et Francophiles du Nord-Ouest, a member of the Fédération des francophones de la Colombie-Britannique, has been quite successful with a trilingual flashcards program for children and teachers in the villages of Prince Rupert and Hazelton, made possible with the support of each village's respective indigenous communities.

Mandarin-language education programs bring up other issues: China's growing political importance, Canada's position as a Pacific Rim economic power, and recognition for an immigrant community by granting its language official status.

Countries, great and small, strive to promote their national interests through culture, including through programs to teach their national languages. Examples of this would be L'Alliance française, the Goethe-Institute and the Cervantes Institute. Regarding the Coquitlam School Board's Mandarin-language program, the curriculum was developed by the Chinese government through the Confucius Institute under a memorandum of understanding signed with the province in 2008. This relationship with the Chinese government benefited the school board financially.

Having Mandarin programs in a number of provincial school boards has sparked calls for the French immersion program to be abolished, claiming that Mandarin is more useful than French to BC children, since the province's future rests in the Pacific Region.

This utilitarian argument is behind what is sometimes heard from the Chinese community — that the community's demographic weight, scale of investments and links with China warrant Mandarin being given special status. In both cases, this approach reveals a conception of Canada far removed from one based on the two official languages.

More generally, we can say that this tendency of a large segment of the Canadian population to pit official languages policy against multiculturalism — and unconsciously, old-stock against new Canadians — which dates back to the 1970s, lives on and is enjoying renewed legitimacy in light of globalization. To counter this last point, learning French as a second language

été prise au nom de la réconciliation. D'ailleurs, la présidente du conseil scolaire a lu l'article 14 de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones en guise de préambule. Notons que Haida Gwaii a deux langues officielles, soit l'anglais et le haïda, d'où l'urgence pour les minorités haïdas et francophone de préserver leur patrimoine linguistique.

La relation entre les deux langues officielles et les langues autochtones peut aussi être empreinte de solidarité. L'Association des francophones et francophiles du Nord-Ouest, un des membres de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique, a eu beaucoup de succès avec un projet de cartes éclair trilingues pour enfants et enseignants dans les petites villes de Prince Rupert et de Hazelton, grâce à l'appui des communautés autochtones respectives de ces deux endroits.

Les programmes d'apprentissage du mandarin relèvent d'autres enjeux : le prestige politique d'une Chine ascendante, le positionnement du Canada comme puissance économique parmi les pays en bordure du Pacifique, et la reconnaissance d'une communauté immigrante par l'obtention d'un statut officiel pour sa langue.

Les pays, grands et petits, tâchent d'avancer leurs intérêts nationaux par le biais de la culture, y compris l'apprentissage de la langue nationale. Pensons à l'Alliance Française, l'Institut Goethe ou l'Institut Cervantes. Dans le cas du programme de mandarin du conseil scolaire de Coquitlam, le programme d'étude a été développé par le gouvernement chinois par l'entremise de l'Institut Confucius grâce à un protocole d'accord conclu avec la province en 2008. Cette relation avec le gouvernement chinois a été financièrement bénéfique au conseil scolaire.

La présence de programmes de mandarin dans quelques conseils scolaires de la province alimente des appels pour l'abolition du programme d'immersion française, sous prétexte que le mandarin est plus utile pour un jeune Britanno-Colombien que le français, puisque l'avenir de la province se joue dans la région du Pacifique.

Cet argument de nature utilitaire sous-entend également un discours parfois entendu au sein de la communauté chinoise qui veut que le poids démographique de cette communauté, l'importance de ses investissements et ses liens avec la Chine méritent qu'on lui donne un statut particulier. Dans les deux cas, cette approche est révélatrice d'une conception du Canada assez éloignée de celle sur laquelle reposent les langues officielles.

Plus généralement nous pouvons dire que la mise en opposition instinctive par une bonne partie de la population canadienne des politiques des langues officielles et du multiculturalisme — et, inconsciemment, des populations de souche et des populations immigrantes —, qui date du début des années 1970, perdure et bénéficie d'un regain de légitimité avec le phénomène de la

needs to be promoted as a gateway to learning other languages, tying Canada to the phenomenon of globalization, while also remaining a key component of Canada's identity.

The challenges? As we already know, receiving a French first-language education is a constitutional right, while learning French as a second language is not. As a result, they have two different statuses. Identifying with the francophone community is vital to the first, but missing in the second. Obviously there is a fundamental difference between the two in terms of intent. That said, both programs have certain points and characteristics in common, such as a significant decline in primary school enrolments over time, and a shortage of post-secondary programs in French, pushing students to continue their education in English.

We believe that efforts to develop and enhance a French-language learning continuum are vital to the future of the language, including support for early childhood education, adequate funding for primary and secondary programs, and expanded post-secondary programs.

The link between the visibility, health and vitality of the francophone community and French-language education programs is worth highlighting. For young francophones born in one of the provinces or abroad, having a community where their language is a daily reality is necessary to complete the identity-building process started in French-language schools. For young people learning French as a second language, having a local francophone community anchors their learned language in a tangible reality. Based on anecdotal evidence compiled by Canadian Parents for French Ontario, immersion programs physically located near a francophone community may have better outcomes.

Our province's francophone community, unlike many others across Canada, is not a local one. There is no city, town or neighbourhood with a significantly large concentration of francophones. This community, Canada's fourth in terms of size, is spread out across the province with a provincial average of 1.5 per cent. While not a local community, over the years it has become a community of interests, nurturing a collection of organizations, institutions, meeting places and events. These make up the backbone of the francophone community, and francophone schools are vital to its sustainability.

However, community associations and francophone schools are experiencing financial challenges that threaten the successes and progress made in recent years. Schools in the francophone school board need funding so that the board can carry out its provincial mandate of providing an education of comparable quality to that of the majority. Francophone associations need to

mondialisation. Pour contrer ce dernier point, l'apprentissage du français comme langue seconde doit se positionner comme la porte d'entrée à l'apprentissage d'autres langues, rattachant ainsi le Canada au phénomène de la mondialisation, tout en demeurant un élément clé de la construction identitaire canadienne.

Les défis? Comme nous le savons, l'apprentissage du français comme langue première est un droit constitutionnel, tandis que l'apprentissage du français comme langue seconde ne l'est pas. Ils ont donc deux statuts différents. Une composante de la construction identitaire francophone est au cœur du premier exemple, mais est absente du deuxième. Une différence fondamentale d'intentions est donc évidente. Cela dit, il y a des caractéristiques communes aux deux programmes, dont des normes importantes au primaire qui diminuent au fil des ans et une pénurie de programmes postsecondaires en français, ce qui favorise la poursuite des études en anglais.

Le développement et le renforcement d'un continuum d'apprentissage du français nous paraissent essentiels à l'avenir de la langue, notamment par des appuis à la petite enfance, des financements adéquats pour les programmes primaires et secondaires, et une offre élargie des programmes postsecondaires.

Le lien entre la visibilité, la santé et la vitalité de la communauté francophone et les programmes d'apprentissage du français mérite d'être souligné. Pour les jeunes francophones nés dans telle ou telle province canadienne ou venus de l'étranger, l'existence d'une communauté où la langue est une réalité quotidienne est nécessaire pour compléter le processus de construction identitaire entrepris par l'école francophone. Pour le jeune apprenant le français comme langue seconde, la présence d'une communauté francophone ancre son apprentissage linguistique dans une réalité concrète. D'ailleurs, selon des données anecdotiques recueillies par Canadian Parents for French Ontario, il se peut que les programmes d'immersion à proximité physique d'une communauté francophone affichent de meilleurs résultats.

Or, la communauté francophone de notre province, contrairement à beaucoup d'autres ailleurs au pays, n'est pas une communauté de proximité. C'est-à-dire qu'il n'y a aucune ville, aucun village, aucun quartier où les francophones sont regroupés de façon démographiquement importante. Cette communauté, la quatrième du pays par la taille, est dispersée sur l'ensemble de la province avec une moyenne provinciale de 1,5 pour 100. À défaut d'être une communauté de proximité, elle est devenue au fil des ans une communauté d'intérêts s'enrichissant d'un ensemble d'organismes, d'institutions, de lieux et d'occasions de rencontre. Ainsi, le milieu associatif constitue l'épine dorsale de la communauté, et l'école francophone le garant de sa pérennité.

Cependant, le milieu associatif et les écoles francophones connaissent des ennuis financiers qui risquent de fragiliser les succès et les acquis des dernières années. Pour les écoles du conseil scolaire francophone, il s'agit d'obtenir un financement adapté au mandat provincial du conseil lui permettant d'offrir une éducation de qualité comparable à celle de la majorité. Pour le

see their funding increase for the first time since 2001. Because funding has been stagnant, francophone associations are showing signs of serious exhaustion, as seen by a reduced capacity to rise to new challenges, meet new needs and reach new target groups.

Francophone communities are, and remain, the federal government's best partner for achieving its official languages objectives. Their exhaustion should set off alarm bells for the government.

In conclusion, French-language learning programs depend on Canadians agreeing to a conception of Canada that includes two pan-Canadian languages, English and French, as well as indigenous and Inuit languages that are locally focused. This linguistic conception is worth all the effort and investment needed to maintain it. In the final analysis, francophone minority communities are necessary for the success of French-language learning programs, as the young people who pass through these programs are the future of Canada's communities and identity that has been developing over generations, an identity we will be celebrating in 2017.

Thank you very much for your attention.

The Chair: Thank you, Ms. Chundunsing.

Okay, Ms. Nsekera, please go ahead with your presentation.

Pascaline Nsekera, Manager, Immigration Program, La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique: Madam Chair, ladies and gentlemen of the committee, good morning. On behalf of the BC Francophone Immigration Program, of which I am the manager, I would first like to thank you for your invitation. As a parent and francophone worker concerned about the survival of our community and the transmission of our francophone linguistic and cultural heritage to future generations, it is a real pleasure and a great honour for me to have this opportunity to share my thoughts on the challenges of access to French schools and French immersion programs in British Columbia.

Reflecting on this subject, I found that I could respond better in first applying to myself, which is, asking me the question, what were the challenges for me as a francophone parent, in terms of access to French schools and immersion programs? Then it was to reflect on my work with immigrant families, in regard to their experiences and challenges of access to French schools and French immersion programs. From these two reflections, I was able to draw three challenges, set out below in order of importance to me.

I would say that the first challenge is lack of space and capacity at the preschool level to address the need for "francisation" of young children in order to prepare them to integrate into French schools or immersion programs.

milieu associatif francophone, il s'agit de voir son financement augmenter pour la première fois depuis 2001. À cause de la stagnation de son financement, le milieu associatif montre de sérieux signes d'essoufflement qui se trahit par une capacité moindre à relever de nombreux défis, à satisfaire à de nouveaux besoins et à joindre de nouveaux publics.

Le milieu associatif est, et il le demeure, le meilleur partenaire du gouvernement fédéral pour atteindre ses objectifs en matière de langues officielles. Son essoufflement devrait être un signal d'alarme pour le gouvernement.

En conclusion, les programmes d'apprentissage du français dépendent de l'assentiment des Canadiens à une vision du Canada comprenant les deux langues pancanadiennes, soit le français et l'anglais, auxquelles s'ajouteraient les langues autochtones et innue dont le rayonnement est géographiquement centré. Cette conception linguistique justifierait alors tous les efforts et les investissements nécessaires à son maintien. En analyse finale, les communautés francophones en milieux minoritaires sont nécessaires aux programmes d'apprentissage du français, comme les jeunes issus de ces programmes le sont à l'avenir des communautés et à l'identité canadienne qui se construit depuis des générations et que nous fêterons en 2017.

Merci beaucoup pour votre attention.

La présidente : Merci, madame Chundunsing.

Alors, s'il vous plaît, madame Nsekera, votre présentation.

Pascaline Nsekera, gestionnaire de programme, Immigration francophone, La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique : Madame la présidente du comité, mesdames et messieurs membres du comité, bonjour. Au nom du Programme d'immigration francophone de la Colombie-Britannique dont je suis la gestionnaire, j'aimerais avant tout vous remercier de votre invitation. En tant que parent et intervenante francophone, soucieuse de la survie de notre communauté et de la transmission de notre patrimoine linguistique et culturel francophone aux générations futures, c'est un réel plaisir pour moi et un grand honneur d'avoir cette opportunité de partager ma réflexion sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique.

En réfléchissant à ce thème, j'ai trouvé que je pourrais mieux y répondre en l'appliquant d'abord à moi-même, c'est-à-dire en m'interrogeant sur les défis que j'ai dû relever en tant que parent francophone en matière d'accès à l'école francophone et aux programmes d'immersion. Ensuite, cela s'est donc reflété sur mon travail en tant qu'intervenante auprès des familles immigrantes, sur leurs expériences et sur leurs défis d'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion. De ces deux réflexions, j'ai pu tirer trois défis que je présente maintenant, par ordre d'importance pour moi.

Le premier défi, je dirais que c'est l'insuffisance d'espace et de capacité au niveau préscolaire pour absorber le besoin de francisation des tout-petits afin de les préparer à intégrer l'école francophone ou le programme d'immersion.

The second challenge is lack of space and capacity at the school level to meet the demand, and sometimes inadequate location of schools that does not promote easy access to students and parents.

The third challenge is insufficient capacity and support tailored to the diverse needs of newly arrived students and parents to facilitate access, integration, retention and success in French schools and French immersion programs.

The first challenge is very important, in my opinion. We live in French in a dominant English environment, which means that we work against the tide of a strong assimilation of our children in the culture of the majority. Francization of children from an early age is crucial not only for the transmission of the French language and Francophone culture, but also to channel these children in the French school system.

Now, we know that the capacity of the system at the preschool level is rather limited due to lack of child care and kindergarten space to meet the needs of francophone parents. Although someone might say that the problem of lack of child care and preschools is fairly widespread, because it is a challenge also for English-speaking parents, I would say that the problem is felt at different levels and has more adverse impacts for francophones.

Here I present an example using my own experience of a mother of two small children, now aged five and seven. In my neighborhood, the nearest French daycare and preschool is at 47 minutes of walking distance and 20 minutes of public transit, and unfortunately the opposite way to my workplace, so only accessible to parents with private transport. For parents without personal transportation, the only option is to put the children in English-speaking daycare centres and preschools, which already sets the foundation for their assimilation at early age.

At five years old, a child who attended the daycare and preschool in English, even with the efforts of his parents to teach him French at home, will have less francophone linguistic and cultural advantage than the child of the same age who evolved in a francophone world. It may even appear to some parents that it is easier and advantageous to put such a child in an English school not to destabilize his learning. All this to say that the lack of access at the preschool level has a big impact at the school level, hence the importance of increasing the capacity and space at preschool level first.

The second challenge is that of lack of space and capacity at the school level. The reality is that the demand is greater than the supply both in French schools and immersion programs. The classes are too full and schools are insufficient and often poorly located. Currently more than 53,000 students attend immersion programs and 5,200 attend francophone schools in British Columbia, and the demand is a continuously increasing

Le deuxième défi, c'est l'insuffisance d'espace et de capacité au niveau scolaire pour combler la demande, et parfois l'emplacement inadéquat des écoles qui ne donne pas facilement accès aux parents et aux enfants.

Le troisième défi, c'est l'insuffisance de capacité et de soutien adapté aux besoins diversifiés des élèves et parents nouvellement arrivés pour faciliter l'accès, l'intégration, la rétention et la réussite dans les écoles françaises et les programmes d'immersion française.

Pour moi, le premier défi est très important. Nous vivons en français dans un milieu anglophone dominant, ce qui veut dire que nous travaillons à contre-courant d'une forte assimilation de nos enfants dans la culture de la majorité. La francisation des enfants dès le bas âge est cruciale, non seulement pour la transmission de la langue et de la culture francophone, mais aussi pour canaliser ces enfants dans le système scolaire francophone.

Or, nous savons que la capacité du système au niveau préscolaire est assez limitée à cause du manque de garderies et d'espaces à la prématernelle pour combler les besoins des parents francophones. Bien que quelqu'un pourrait dire, et à juste titre, que le problème de manque de garderies et de prématernelles est assez généralisé, parce qu'il constitue aussi un défi pour les anglophones, je dirais qu'il est ressenti à des différents niveaux et présente des impacts plus néfastes pour les francophones.

Ici, je peux vous donner un exemple en utilisant ma propre expérience. Je suis une maman de deux enfants, âgés de cinq et sept ans. Dans mon quartier, la garderie et la maternelle la plus proche sont à 47 minutes de marche et à 20 minutes de transport en commun et, malheureusement, dans la direction opposée à mon lieu de travail. Donc, dans mon cas, c'est plus accessible aux parents ayant du transport privé. Pour les parents qui n'ont pas de transport personnel, l'option est de mettre les enfants dans les garderies et la prématernelle anglophone, ce qui jette déjà des bases de leur assimilation en bas âge.

À cinq ans, un enfant qui a fréquenté la garderie et la prématernelle en anglais, comme mes enfants, par exemple, même avec les efforts d'un parent qui veut lui apprendre le français à la maison, aura moins de facilité linguistique et culturelle francophone que l'enfant du même âge qui a évolué dans un univers francophone. Certains parents peuvent même croire que c'est plus facile et plus avantageux d'inscrire leur enfant à l'école anglophone pour ne pas le déstabiliser dans son apprentissage. Tout ceci, c'est pour vous dire que le manque d'accès au niveau préscolaire a un grand impact au niveau scolaire, d'où l'importance d'augmenter la capacité et l'espace d'abord au niveau préscolaire.

Le deuxième défi est celui de l'insuffisance d'espace et de capacité au niveau scolaire. La réalité est que la demande est plus grande que l'offre, aussi bien au niveau des écoles francophones que des programmes d'immersion. Les classes sont trop pleines, les écoles sont insuffisantes et souvent mal situées. Actuellement, il y a plus de 53 000 élèves qui fréquentent les programmes d'immersion et plus de 5 200 qui fréquentent les écoles

curve. In many instances, the distance does not promote access because these schools are in most cases isolated, remote or poorly located, which can be a substantial obstacle for access for parents who do not have private transport. Given the enthusiasm of students and parents who wish to attend French schools and immersion programs, increasing the number of schools and strengthening the capacity of schools and French immersion programs is crucial.

Finally, here I put on my hat of immigration professional. Access challenges experienced by families and students of immigrant origin are real and special. Currently, the francophone community in British Columbia is the most diverse of francophone minority communities, with over 30 per cent of its population being of immigrant origin. The percentage of students of immigrant origin in school is higher in many cases. More and more, schools are welcoming a mixed crowd, not only culturally but also language-wise.

Without an ability to meet the students' needs for academic and psychological adaptation to a new and different school and cultural system, and the information needs and adequate support for newcomer parents and immigrants and families, a lot of immigrant children and parents choose the schools of the majority, which have more resources to accommodate and integrate them. This is especially difficult if we talk about encouraging francophone immigration that contributes to population growth and a revitalization of our francophone community.

In conclusion, the government's investment in francophone immigration should therefore be accompanied by a greater investment in order to ensure the access, integration, retention and success of newcomer francophone children. In addition, there should be a general investment for increased space and capacity both at preschool and school level, for schools and French immersion programs to accommodate the growing demand and the needs of learners and parents, who want their children to learn and live in French in British Columbia.

Thank you for your attention.

The Chair: Many thanks, Ms. Nsekera.

We now move to the presentation from Pierre Rivard.

Pierre Rivard, Executive and Artistic Director, Le Centre culturel francophone de Vancouver: Thank you, Madam Chair and honourable senators. Yes, perhaps there is a little confusion. I was not able to submit a written text to you. Last week in Regina, I took part in an event called Contact Ouest, which has been in existence for nine years and which, each year, allows me to meet distributors from the west, people from Manitoba, Alberta,

francophones en Colombie-Britannique. Et la demande est en courbe continuellement croissante. Dans beaucoup de cas, la distance ne favorise pas l'accès, car ces écoles sont dans la plupart des cas isolées, éloignées ou mal situées, ce qui peut constituer une bonne acrobatie pour les parents qui n'ont pas de transport privé encore une fois. Vu l'engouement des élèves et des parents qui souhaitent avoir accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion, la multiplication du nombre d'écoles et le renforcement de la capacité des écoles françaises et des programmes d'immersion sont cruciaux.

Enfin, ici je vais prendre mon chapeau d'intervenante en immigration. Les défis d'accès que ressentent les familles et élèves d'origine immigrante sont réels et particuliers. Actuellement, la communauté francophone de la Colombie-Britannique est la plus diversifiée des communautés francophones en situation minoritaire, avec plus de 30 p. 100 de sa population qui est d'origine immigrante. Le pourcentage des élèves d'origine immigrante dans les écoles est plus élevé dans beaucoup de cas. Les écoles accueillent de plus en plus une clientèle hétéroclite, non seulement au niveau culturel, mais aussi langagier.

Faute d'une capacité à répondre aux besoins des élèves pour l'adaptation académique et psychologique à un nouveau système scolaire et culturel qui est différent, aux besoins d'information et de soutien adéquat des parents et familles nouvellement arrivés, un bon nombre d'enfants et de parents immigrants optent pour les écoles de la majorité qui ont plus de ressources pour les accueillir et les intégrer. Cela est particulièrement épineux si on parle d'encourager l'immigration francophone qui contribue à un accroissement démographique et à une revitalisation de notre communauté francophone.

En conclusion, l'investissement du gouvernement en immigration francophone doit donc s'accompagner d'un investissement accru pour assurer l'accès, l'intégration, la rétention et la réussite des élèves francophones nouvellement arrivés, en plus d'un investissement général permettant d'accroître l'espace et la capacité, tant au niveau préscolaire qu'au niveau scolaire, des écoles françaises et des programmes d'immersion afin d'accommoder la demande croissante et de répondre aux besoins des apprenants et parents qui souhaitent que leurs enfants apprennent et vivent en français.

Je vous remercie de votre écoute.

La présidente : Un grand merci, madame Nsekera.

Passons maintenant à la présentation de M. Pierre Rivard.

Pierre Rivard, directeur général et directeur artistique, Le Centre culturel francophone de Vancouver : Merci, madame la présidente et messieurs et mesdames les sénateurs et les sénatrices. Oui, il y a peut-être une petite confusion. Je n'ai pas pu vous soumettre un texte écrit. J'ai participé la semaine dernière, à Regina, à un événement qui s'appelle le Contact Ouest, qui existe depuis neuf ans et qui me permet à chaque année de

Saskatchewan, and British Columbia. It allows us to meet as distributors, and to see artists, some from Acadia and from New Brunswick.

Then I had to go to Montreal to attend a meeting of the national steering committee for Unis TV, the new French-language television channel. I have been on the committee for four years; it also allows me to rub shoulders with people from all over Canada, including colleagues from New Brunswick and Manitoba, and from a number of other provinces.

Each year, my organization also plays a role in organizing a festival called Coup de coeur francophone, which began in Montreal, Quebec, and which has been held in every province of Canada since 1995. We do this by meeting in Ottawa each year in conjunction with an event called Contact Ontario, which also showcases artists from a number of provinces, but principally brings together distributors and educators.

I am telling you this now, because I am going to come back to it a little later, to show you how, in the last 15 or 20 years, I have been able to compare what is being done in education and what we are doing in British Columbia, to go back to the comments made by Padminee and Pascaline.

When I arrived in Vancouver in 1992, I was working at the Fédération des francophones de la Colombie-Britannique. I was responsible for government relations. Our biggest file at the time was a legal case that had been going on for seven years about our wish to establish a francophone school board in British Columbia. At the time, our francophone schools were run by English-language school boards.

So it was very difficult to have uniform policies or even to create a feeling of community, since we did not run our own schools. Finally, in 1995, following a Supreme Court decision, we were able to establish a francophone school board in British Columbia. That gave us an enormous amount of hope because we were perhaps finally going to be able to reach the level of integration we wanted for our children and to counter assimilation, as could be done in other provinces where things are a little better than for us at home.

Some things have changed. Some things are positive. For example, I can mention the construction of the École secondaire Jules-Verne in Vancouver. This is the first dedicated French-language high school in Vancouver. Previously, our high school students went to Kitsilano Secondary School and were integrated into an immersion program. As you know, in an immersion school, children speak French in class, but when they get out of the classroom, the reality is not at all the same.

rencontrer des diffuseurs de spectacles de l'Ouest. Il y avait des gens du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan et de la Colombie-Britannique. Ça nous permet de nous rencontrer entre diffuseurs de spectacles, de voir des artistes, plusieurs de l'Acadie et aussi du Nouveau-Brunswick.

Ensuite, je devais me rendre à Montréal pour assister à une réunion du Comité consultatif national de la chaîne Unis, cette nouvelle chaîne de télévision en langue française. Donc, je fais partie de ce comité depuis quatre ans et ça me permet de côtoyer encore des gens de partout au Canada, dont des collègues du Nouveau-Brunswick et du Manitoba et de plusieurs autres provinces.

Mon organisme participe aussi à l'organisation, à chaque année, d'un festival qui s'appelle Coup de cœur francophone, qui a vu le jour à Montréal, au Québec, et qui se tient dans toutes les provinces au Canada depuis 1995. Pour ce faire, on se retrouve chaque année à Ottawa dans le cadre de l'événement Contact ontariois, qui offre encore en vitrine des artistes de plusieurs provinces, mais surtout des diffuseurs de spectacles et des gens du milieu scolaire.

Je vous dis ça maintenant, parce que je vais y revenir un peu plus tard, sur la façon dont ça m'a permis à moi, dans les 15 ou 20 dernières années, de pouvoir comparer ce qui se fait dans le milieu scolaire dans d'autres provinces du Canada et ce qu'on vit, nous, en Colombie-Britannique, pour rejoindre des propos qui ont été énoncés par Padminee et Pascaline.

Quand je suis arrivé à Vancouver en 1992, je travaillais à la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique. J'étais chargé des relations gouvernementales. Notre plus gros dossier à l'époque, c'était une cause juridique qui a duré sept ans, qui faisant en sorte qu'on souhaitait la création d'un conseil scolaire francophone en Colombie-Britannique, puisqu'à l'époque, nos écoles francophones étaient gérées par des conseils scolaires anglophones.

Alors, c'était très difficile d'avoir des politiques uniformes, ou même de créer un sentiment de communauté alors qu'on ne gérait pas nos écoles. C'est grâce à un jugement de la Cour suprême finalement, en 1995, que nous avons pu créer un conseil scolaire francophone en Colombie-Britannique. Cela avait suscité énormément d'espoir pour nous, car nous allions peut-être enfin pouvoir atteindre le niveau d'intégration souhaité pour nos enfants et contrer l'assimilation à un niveau comparable à d'autres provinces, où ça se passe un peu mieux que chez nous.

Il y a des choses qui ont changé. Il y a eu des choses positives. Je peux nommer par exemple la construction de l'école Jules-Verne, à Vancouver. C'est la première fois qu'il y avait une école secondaire francophone homogène à Vancouver. Avant, nos jeunes du secondaire fréquentaient l'école Kitsilano, et étaient intégrés à une école d'immersion. Vous savez, dans une école d'immersion, les enfants parlent en français en classe, mais quand ils sortent de la classe, ce n'est pas la même réalité du tout.

What changed for my organization, for myself anyway, was the ability, after a number of years, to hire students from our own francophone school program for our summer camp called Camp Virgule. Camp Virgule is a summer camp for children from 6 to 12 years old that offers activities in French. Finally, we were able to hire students from our own school system, even to the extent of hiring students who had been educated in our system from grade 1 to grade 12 to perform in our shows,

So there are certainly positive changes. For the rest, unfortunately, what remains, and is easily seen, is a chronic underfunding of the francophone school board, which, as Padminee said, goes hand in hand with the chronic underfunding of all our francophone organizations. In our case, the funding we receive from the federal government has been stagnant since 2001. So, when you freeze funding to organizations for 15 years, there are consequences. Imagine a similar situation in a hospital or a school: there are fewer beds and classrooms close. Yet we have to keep going. I have to tell you that it is quite the challenge.

This chronic underfunding, in my view, creates the impression — and I am aware that I am going to use a word that is perhaps a little strong — that our community has a degenerative disease that causes the various parts that have to work together to no longer do so. To quote Hillary Clinton, it takes a village to raise a child. For the community and schools and everything else to function well, for networks to be created so that children can grow up in a healthy environment that allows them to live in French in school and outside school, and for collaborations between the school and the community to be created, is extremely difficult and well-nigh impossible.

You know, it is very difficult for us to approach a school, the school administrators, and tell them that we want to organize a show for them when the school has no gymnasium, when classes are being taught in portables, when there is inadequate funding for school buses. These are all the realities of our francophone school board in British Columbia, and we understand that schools are not able to respond to our wish to partner with them.

Whenever I go to Ontario, and I have been going to Contact Ontario for 15 or 20 years, not only do I meet distributors and artists, but I also see every school board in Ontario in attendance at that event. They have the resources in their school boards that allow them to work with the community to provide high-quality extracurricular services in their schools. When I see that each year, of course, it breaks my heart, because I know that here at home, we have nothing of the kind.

So it is perfectly understandable that another legal action has been launched by the francophone school board based on the fact that our schools are underfunded, which has an impact on assimilation and on attendance at our schools. I know a lot of

Ce qui a changé pour mon organisme, à moi en tout cas, c'était la capacité, par exemple, après plusieurs années, d'embaucher des jeunes issus de notre programme scolaire francophone dans le cadre de notre Camp Virgule l'été. Le Camp Virgule, c'est un camp d'été pour enfants de 6 à 12 ans où l'on offre des activités en français. Enfin, nous pouvions embaucher des jeunes qui sortaient de notre réseau scolaire, ou même embaucher comme artistes, dans la présentation de nos spectacles, des jeunes qui avaient été formés de la 1^{re} année à la 12^e année dans notre réseau scolaire.

Donc, il y avait quand même des changements positifs. Malheureusement, ce qui est resté et ce qu'on a constaté rapidement, c'est un sous-financement chronique du conseil scolaire francophone qui s'ajoute, comme l'a dit Padminee, à un sous-financement chronique de nos organismes francophones. Dans notre cas, le financement que nous recevons du gouvernement fédéral est stagnant depuis 2001. Ainsi, quand on gèle le financement d'organismes pendant 15 ans, il y a des conséquences. Imaginez une situation semblable dans un hôpital ou une école : il y a moins de lits, il y a des classes qui ferment. Et nous, nous devons continuer. C'est tout un défi, je dois le dire.

Pour moi, ce sous-financement qui est chronique, il crée au sein de notre communauté — et là, je suis conscient que je vais utiliser un mot qui est peut-être un peu fort — l'impression d'être atteint d'une maladie dégénérative qui fait en sorte que les différents morceaux qui doivent fonctionner ensemble n'y sont pas. Pour citer Hillary Clinton, ça prend un village pour élever un enfant. Pour que le milieu associatif et les écoles et toutes les composantes arrivent à bien fonctionner, pour que les réseaux se créent, pour qu'il y ait autour de l'enfant un environnement sain qui lui permette vraiment de vivre en français à l'école et de vivre en français en dehors de l'école, et pour que les collaborations se créent entre l'école et le milieu associatif, c'est extrêmement difficile, voire impossible.

Vous savez, c'est très difficile pour nous d'approcher une école, une direction d'école, et de leur dire que nous voulons leur organiser un spectacle quand l'école n'a pas de gymnase, quand les classes se donnent dans des salles portatives, quand ils n'ont pas le financement suffisant pour assurer le transport scolaire. Ce sont toutes des réalités de notre conseil scolaire francophone en Colombie-Britannique, et nous comprenons les écoles de ne pas être capables de répondre à notre souhait de faire des partenariats avec eux.

Alors que, quand je vais en Ontario, au Contact ontariois, depuis 15 ou 20 ans, non seulement il y a des diffuseurs de spectacles et des artistes, mais chaque conseil scolaire de l'Ontario est présent à cet événement-là. Ils ont des ressources dans leurs conseils scolaires qui leur permettent de travailler avec le milieu associatif pour offrir des services parascolaires de qualité dans les écoles. Évidemment, quand je vois ça à chaque année, ça me crève le cœur, parce que je sais que chez nous, ça n'existe pas.

Donc, ce n'est pas pour rien qu'une autre cause juridique a été lancée par le conseil scolaire francophone pour étayer le fait que nos écoles sont sous-financées et que ça a un impact sur l'assimilation et sur la fréquentation des écoles. Je connais

parents who, at a certain point, have changed their minds, have taken their children out of the francophone system and put them either in immersion or in English schools.

This is a little like our private sector, if you like. In Quebec, as you know, there is a lot of criticism about the tight health care budgets, and people are saying that they should be able to go to the private sector when they are not able to get what they want in the public sector. Likewise, for us, when parents do not get what they want in francophone public schools, they go to another solution, immersion or English schools. That is another reality, unfortunately.

I did not provide a text but I wanted to pass on these few messages. In conclusion, these are the latest statistics we have received. We have 5,400 students in our schools whose first language is French. Though we have managed to get one more high school in Vancouver, we know that, at elementary level, the need is great and we need another school. For how long? We have been talking about it for 10 or 15 years, and we are still not there yet.

So, in closing, we have the École Jules-Verne. The francophone school in West Vancouver had to bring a legal action against the Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. They had no choice. It is a little ironic that we had to sue each other and the school board has to sue the province. That case has been ongoing for seven years. We may have obtained judgments in our favour at the Supreme Court, but it is as if the judgments are not enforceable, with the province still finding ways of dragging its feet.

As for the community, given our underfunding problems, we do what we can to try and do things with the schools. Basically the problem remains pressing, serious, acute. I hope that one day we will be able to say that we are not suffering from this degenerative disease, chronic underfunding of our francophone community in British Columbia. I am well aware of the challenges that other provinces face, because, each year, I have many occasions to hear my colleagues from all provinces in Canada talk about them. But I also see how far they have gone and how far behind we have fallen.

Thank you for listening.

The Chair: Thank you, Mr. Rivard.

The first question will come from Senator Jaffer, followed by Senator McIntyre.

Senator Jaffer: Thank you very much for your presentation. I found your presentation really important and really unique, but I was a little frustrated and I have a question for you.

As a senator from British Columbia, I am really frustrated because I agree with President Chundunsing when she says that French is important for learning other languages. I completely

beaucoup de parents autour de moi qui, à un moment donné, ont changé d'idée, ont pris leurs enfants, les ont sortis du système francophone et les ont mis soit en immersion, soit à l'école anglaise.

C'est un peu notre secteur privé, si on veut. Vous savez, au Québec, il y a beaucoup de critiques sur la rigueur budgétaire dans le milieu de la santé, et les gens se disent qu'on devrait aller vers le secteur privé quand on n'est pas capable d'avoir ce qu'on veut dans le secteur public. Bien, nous, quand les parents n'arrivent pas à avoir ce qu'ils veulent dans les écoles publiques francophones, ils vont vers une autre solution, qui est l'immersion ou l'école anglaise. Alors ça, c'est une autre réalité, malheureusement.

Je n'ai pas soumis de texte, mais je voulais faire passer ces quelques messages. En conclusion, nous sommes maintenant aux dernières statistiques que nous avons reçues. Il y a 5 400 élèves dans nos écoles francophones de langue maternelle, mais au niveau du primaire, si on a réussi à avoir une école secondaire de plus à Vancouver, on sait qu'au niveau du primaire, les besoins sont criants et il nous faut une autre école. Depuis quand? Depuis 10 ou 15 ans, on en parle et on n'y arrive pas.

Alors, en conclusion, il y a l'école Jules-Verne. L'école francophone de l'ouest de Vancouver a dû intenter un recours juridique contre le Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. Ces gens n'avaient pas le choix. C'est un peu ironique que nous devions nous poursuivre les uns les autres en justice, et le conseil scolaire, lui, doit poursuivre la province. Cette cause-là dure depuis sept ans. Même si on a obtenu des jugements favorables en Cour suprême, on dirait que les jugements ne sont pas exécutoires, que la province trouve encore le moyen de se traîner les pieds.

Quant au milieu associatif, nous faisons ce que nous pouvons avec nos problèmes de sous-financement pour essayer de faire des choses avec ces écoles. Enfin, le problème demeure criant, grave, entier, et j'espère qu'un jour on pourra dire qu'on ne souffre pas de cette maladie dégénérative qui est le sous-financement chronique de notre communauté francophone en Colombie-Britannique. Je suis très conscient des défis auxquels font face les autres provinces, parce qu'à chaque année, j'ai de multiples occasions d'entendre mes collègues de toutes les autres provinces du Canada en parler. Mais, je vois aussi le chemin qu'ils ont fait et je vois le rattrapage que nous avons à faire.

Merci de m'avoir écouté.

La présidente : Merci, monsieur Rivard.

La première question sera posée par la sénatrice Jaffer, suivie du sénateur McIntyre.

La sénatrice Jaffer : Merci beaucoup pour votre présentation. J'ai trouvé votre présentation vraiment importante et spéciale, mais j'ai été un peu frustrée, et j'aurais une question à vous poser.

Comme sénatrice de la Colombie-Britannique, je suis vraiment frustrée, parce que je suis d'accord avec la présidente Chundunsing quand elle dit que le français est important pour

agree with you and I think we have to start with French. Yes, Mandarin, Punjabi, Korean are important as well, but bilingualism is our heritage. We are Canadian.

So for me, the major challenge for British Colombians, for the francophones in our province, is that, under the Constitution, they have the right to learn French. But others do not have that right, including my children. I appreciate and agree with the fact that the francophone community has that right, but my dream is for everyone, for all our children, to have the right to learn French because it is our heritage.

What are the next steps in increasing bilingualism in our communities, not only in the francophone community but in all the communities of our province, especially for our children?

[English]

What are the next steps? What do we have to do to become a truly bilingual province?

Some people will think that I am dreaming. I am, but that is my job as a politician. In the last few days I was very frustrated with both the federal and the provincial government support to increase the learning of French.

You three are experts in our province, so I would like to know what our recommendations should be to increase French in our province.

Ms. Chundunsing: Thank you for your question, Senator Jaffer. It is a very good one. As the francophone community we keep asking ourselves what is the next step.

As you can see in all our presentations today, the main focus is to have more space, more schools. In brief, it is more funding. We have been telling everyone, even the Official Languages Committee that was here a few weeks ago, it is more about the funding.

On the other side it is more awareness of francophones and how we promote the French culture, the francophones. People have to be more conscious that there is a francophone community in B.C. It is increasing day by day and we don't have sufficient means to keep that Francophonie alive.

The next step will be to have more spaces where kids can practise and further continue their studies and, even if it is not at school, more French places in society where they can continue to keep the French language alive. That is what we should work on further.

Mr. Rivard: To your very pertinent questions there might be a lot of approaches and a lot of things that could be done. I would take one example that I experienced in my tenure as the executive director of le Centre.

apprendre d'autres langues. Je suis complètement d'accord avec vous et je crois qu'il faudrait commencer avec le français. Oui, le mandarin, le punjabi, le coréen, c'est important aussi, mais le bilinguisme, c'est notre héritage. Nous sommes Canadiens.

Donc, pour moi, le grand défi pour les Britanno-Colombiens, pour les francophones de notre province, c'est que, selon la Constitution, ils ont de droit d'apprendre le français. Mais d'autres n'ont pas ce droit, pas mes enfants. J'apprécie et je suis d'accord que la communauté francophone ait ce droit, mais mon rêve, c'est que ce droit existe pour tous, pour tous nos enfants, le droit d'apprendre le français, parce que ça, c'est notre héritage.

Pour augmenter le bilinguisme dans nos communautés, pas seulement dans la communauté francophone, mais dans toutes les communautés de notre province, surtout pour nos enfants, quelle serait la prochaine étape?

[Traduction]

Quelles sont les prochaines étapes? Que devons-nous faire pour devenir une province véritablement bilingue?

Certains diront que je rêve en couleur. Peut-être, mais en tant que politicienne, c'est mon travail de rêver. Au cours des derniers jours, j'ai été très frustrée de voir le peu de soutien que les gouvernements fédéral et provincial accordaient à l'apprentissage du français.

Étant donné que vous êtes trois experts d'ici, j'aimerais que vous nous disiez ce qu'il faudrait faire pour accroître l'usage du français dans notre province.

Mme Chundunsing : Merci pour votre question, sénatrice Jaffer. C'est une excellente question. Sachez que les membres de la communauté francophone se demandent constamment ce qui les attend.

D'une part, comme vous avez pu le constater dans nos exposés d'aujourd'hui, il faut absolument accroître le nombre de places et d'écoles. Autrement dit, nous avons besoin de davantage de financement. Comme nous l'avons dit à tout le monde, même au Comité des langues officielles qui se trouvait ici il y a quelques semaines, tout est une question de financement.

D'autre part, il faut sensibiliser davantage les francophones et promouvoir la culture francophone. Les gens doivent réaliser qu'il y a une communauté francophone en Colombie-Britannique. Elle s'accroît de jour en jour, et nous n'avons pas les moyens de préserver cette francophonie.

La prochaine étape consistera à créer davantage d'endroits où les enfants pourront pratiquer le français et poursuivre leurs études et, même si ce n'est pas en milieu scolaire, plus d'endroits qui leur permettront de garder la langue française bien vivante. C'est là-dessus que nous devrions axer nos efforts.

M. Rivard : Pour répondre à votre question pertinente, il y a sans aucun doute bien des formules que nous pourrions adopter. Je vais vous donner un exemple d'une situation que j'ai moi-même vécue en tant que directeur général du centre.

At the end of the 1990s, I think around 1999, I happened to have good contacts with the minister of the British Columbia government who was in charge of intergovernmental affairs. Once again B.C. was the last province that had not signed an agreement with the federal government to ensure that the provincial government would get some funding to provide services in French in B.C. within its own jurisdiction.

At that time the minister invited me to meet with him in Ottawa at BC House before he was going to see Minister Sheila Copps to sign the agreement. I remember he told me then, "I am going to push for the agreement if I get in exchange the protection of the bogs." It is a land area here in Vancouver that needed some protection, so there was some bargaining going on.

When the federal government is speaking to the Government of British Columbia and trying to get some files moving or get some agreements going, sometimes I wonder if it should not be a priority of the federal government to say, listen, we want to work with you on this, this and this file, but what is happening with the francophone community here is not acceptable, so how can we make this a priority?

Unfortunately I don't get the feeling that it has been a priority and I would recommend that. It is always a question of funding but if it is not in the heads of our federal ministers when they deal with their counterparts in B.C. then it is maybe more difficult to move ahead.

[Translation]

Senator McIntyre: Thanks to the three of you for your presentations. Individually and collectively, you all told us about the role that a francophone association such as yours plays in promoting the learning of French as a first language. You also talked about the many challenges you face in improving access to francophone schools, especially in the Vancouver region. You told us a little about the links with francophone schools, the links with francophile associations, and with French immersion schools.

Pascaline told us a little about the numbers currently attending francophone schools.

With all that said, I would like to hear what you have to say about two points that you touched on a little, but that I would like you to tell us about a little more. First, the matter of retention. How do you work to retain francophones in your systems? Could you describe for us the types of cultural and community activities that are provided in French? Especially in the Vancouver region, in Maillardville.

Vers la fin des années 1990, je crois que c'était en 1999, j'entretenais de bonnes relations avec le ministre responsable des affaires intergouvernementales du gouvernement de la Colombie-Britannique. Encore une fois, la Colombie-Britannique était la dernière province à signer une entente avec le gouvernement fédéral afin d'obtenir du financement pour offrir des services en français sur son territoire.

À l'époque, le ministre m'avait invité à le rencontrer avant d'aller rejoindre la ministre Sheila Copps à Ottawa pour signer l'entente. Je me souviens qu'il m'avait dit : « Je vais faire pression en faveur de cet accord si j'obtiens en retour la protection des tourbières ». Il s'agissait d'une zone, ici à Vancouver, qui devait faire l'objet de mesures de protection. Il y a donc eu des négociations à ce chapitre.

Lorsque le gouvernement fédéral discute avec le gouvernement de la Colombie-Britannique et qu'il essaie de faire avancer des dossiers ou de conclure des ententes, il devrait toujours avoir en tête la situation tout à fait inacceptable de la communauté francophone et en faire une priorité.

Malheureusement, je n'ai pas l'impression que c'est le cas, et j'aimerais faire cette recommandation. Évidemment, c'est toujours une question de financement, mais si ce n'est pas quelque chose que nos ministres fédéraux ont à l'esprit au moment de négocier avec leurs homologues de la Colombie-Britannique, il sera beaucoup plus difficile de faire progresser le dossier.

[Français]

Le sénateur McIntyre : Merci à vous trois pour vos présentations. D'une façon individuelle et collective, vous nous avez tous parlé du rôle qu'une association francophone comme la vôtre joue dans la promotion de l'apprentissage du français langue première. Vous avez parlé également des nombreux défis à relever pour améliorer l'accès aux écoles francophones, tout particulièrement dans la région de Vancouver. Vous nous avez parlé un peu des liens avec les écoles francophones, des liens avec des associations francophiles et avec des écoles d'immersion française.

Pascaline nous a parlé un peu du nombre d'ayants droit qui fréquentent les écoles francophones à l'heure actuelle.

Tout cela étant dit, j'aimerais vous entendre sur deux aspects que vous avez touchés un peu, mais j'aimerais que vous puissiez nous en dire un peu plus. D'abord, sur la question de la rétention. Par quel moyen favorisez-vous la rétention des francophones dans vos réseaux? Pourriez-vous nous décrire les types d'activités culturelles et communautaires offertes en français? Tout particulièrement dans la région de Vancouver, de Maillardville.

Second, how does your association promote French with immigrant families in order to attract them into French schools? In other words, Pascaline, what arguments do you put forward to convince an immigrant to enrol in a French school?

Ms. Nsekera: Thank you for the questions and, indeed, I will be delving into my own experience working with immigrant families. As for retaining francophones in our systems, I have to tell you that I work mostly with immigrants. We organize a lot of community activities. We have annual welcome days in French to bring immigrant families into the host community. We try to hold retreats from time to time with the host community in order to assess its ability to accept families or newcomers. So community connections are part of our mandate.

As for promoting French schools with immigrant families, it may interest you to know that I am originally an immigrant. It is very, very curious that a lot of French-speaking immigrant families want to register their children in French schools.

So, while I am not saying that there is no need for promotion, there is a greater need for information. How does it work if you put your child in a francophone school? Parents ask a lot of questions. Will it work? Will they have the same level of English? Is it better to register them in English schools? So we have to give those families information and reassurance, and provide them with ongoing support, because it is a new system and a new culture, and immigrant children tend to have difficulties adapting and to need accommodation in those schools.

As for promotion, I would say that the francophone school board does promote its programs, but, from my perspective as someone outside the francophone school board but working with immigrant families, I see capacity as more of a problem. We would like to register our children in French schools or have access to immersion schools, but they have no space or they are not in a good location, or everything is very, very difficult to deal with, given the realities of finding oneself in a new culture.

Ms. Chundusing: To add to the answer on the retention of francophones, I think that more spaces have to be created, as the students in French schools do not have spaces to continue to practice French and live in French. So we are losing those children. We need to have spaces where those children could continue to live in French.

The promotion done by francophones may provide another good opportunity. When immigrants arrive at the airport — and I am also an immigrant, as I come from Mauritius — it would be a good idea to provide them with welcome kits with information on what association, French school or francophone school board

Deuxièmement, de quelle façon votre association fait-elle la promotion du français, auprès des familles immigrantes, pour les attirer dans les écoles françaises? Autrement dit, madame Pascaline, quel argument mettez-vous de l'avant pour convaincre un immigrant de s'inscrire dans une école française?

Mme Nsekera : Merci pour les questions et, justement, je vais puiser dans mon expérience de travail avec les familles immigrantes. Quant à la question de la rétention des francophones dans nos réseaux, je dois vous dire que je travaille principalement avec les immigrants. Nous organisons beaucoup d'activités communautaires. Nous avons des journées annuelles d'accueil francophone pour rapprocher ces familles immigrantes avec la communauté d'accueil. Nous essayons de faire des journées de réflexion de temps en temps auprès de la communauté d'accueil pour évaluer sa capacité d'accepter des familles ou des personnes nouvellement arrivées. Donc, ça fait partie de notre mandat, la connexion communautaire.

En ce qui concerne la promotion des écoles françaises auprès des familles immigrantes, sachez que je suis immigrante d'origine. Et très, très curieusement, beaucoup de familles immigrantes francophones aimeraient inscrire leurs enfants dans les écoles françaises.

Donc, je ne dis pas qu'il n'y a pas un besoin de faire de la promotion, mais c'est plus un besoin d'information. Comment ça marche si vous mettez votre enfant à l'école francophone? Il y a beaucoup de questions que les parents se posent. Est-ce que ça va marcher? Est-ce qu'ils auront le même niveau d'anglais? Est-ce que c'est préférable de les inscrire dans des écoles anglaises? Donc, nous devons les informer et les rassurer, et apporter un soutien continu à ces familles, parce que c'est un nouveau système et une nouvelle culture, et les enfants immigrants tendent à éprouver des difficultés à s'adapter et ont des besoins d'adaptation à ces écoles.

En matière de promotion, je dirais que le conseil scolaire francophone fait la promotion de ses programmes, mais ce que je vois, en tant que personne en dehors du conseil scolaire francophone, mais qui travaille auprès des familles immigrantes, c'est davantage un problème de capacité. Nous aimerions inscrire nos enfants à l'école française ou avoir accès aux écoles d'immersion. Mais il n'y a pas d'espace, ou bien c'est mal situé ou c'est très, très difficile à accommoder, compte tenu des réalités de se retrouver dans une nouvelle culture.

Mme Chundusing : Pour ajouter à la réponse concernant la rétention des francophones, je crois qu'il faut créer davantage de places, parce que les élèves qui fréquentent l'école française n'ont pas de place pour continuer à pratiquer le français, à vivre en français. Alors, on perd ces enfants. Il faudrait avoir des endroits, des espaces où ces enfants pourraient continuer à vivre en français.

La promotion faite par les francophones serait peut-être aussi une bonne occasion. Vous savez, quand les immigrants arrivent à l'aéroport — moi aussi, je suis immigrante, je viens de l'île Maurice —, il serait bien de leur offrir des trousseaux de bienvenue pour leur indiquer où s'adresser, à telle association, à l'école

they need to contact if they want to obtain services in French. However, there are no such initiatives. Welcome kits are provided in English at the airport, but not in French. So it would be a good idea to have those tools to really help francophone immigrants.

The Chair: Mr. Rivard?

Mr. Rivard: Under our organization's mandate, we provide educational, cultural and artistic community activities. We are trying to make sure that our programming includes entertainment for the school clientele, even for the early childhood population, aged zero to five. The challenge often comes from the fact that the francophone school board does not really have the resources for us to be able to create partnerships. However, other provinces, such as Ontario, do have the resources.

I will give you a very concrete example. We organize a 10-day summer festival in June, and we also have the Coup de cœur francophone festival in November. We are currently organizing a tour of a Quebec group, a male quartet called QW4RTZ. We are setting show dates in immersion schools, in their gyms, with 500 students per school. When we send something to francophone schools, there is no response. Even when we want to give them a show in the hall created at the Jules-Verne school, no one really takes care of that space. The school board has no resources to ensure that connection.

Parents appreciate the fact that we organize those types of activities. It makes them feel like they are sending their child to a school, to a system where a lot is going on. But we really have to work much harder.

We do take immigrants into account. For instance, we have had a show called the African village over the past two years at Coup de cœur. We brought together four African francophone artists from the Vancouver region and made the show available for free in francophone schools, as that is ultimately simpler than trying to settle contracts. You can understand that our resources do not always allow us to do that.

Efforts are being made, and I am still dreaming of a time when we will have two resources or one educational resource at the francophone school board with the mandate to create partnerships with the community, so that parents would feel that their children are developing in a rich school environment.

Senator Gagné: I have two questions. The first is about whether the Fédération des francophones is managing to speak or intervene on the community's behalf, with a single voice. Have you prepared a five-year strategic development plan for the community? An action plan for official languages will probably be unveiled next year by Minister Joly. What are you doing to rally the community forces around a strategic plan so as to focus your interventions?

française ou au conseil scolaire francophone, s'ils désirent obtenir des services en français. Or, nous n'en avons pas. Il y a cependant des trousseaux de bienvenue en anglais qui sont offertes à l'aéroport, mais pas en français. Alors, il serait bon d'avoir ces outils pour vraiment aider les immigrants francophones.

La présidente : Monsieur Rivard?

M. Rivard : Bien, selon le mandat de notre organisme, nous offrons des activités communautaires éducatives, culturelles et artistiques. Nous tentons de faire en sorte que, dans notre programmation, il y a des spectacles pour la clientèle scolaire, même pour la petite enfance, de zéro à cinq ans. Le défi, souvent, c'est que le conseil scolaire francophone n'a pas vraiment de ressources pour que nous puissions créer des partenariats. Alors que d'autres provinces en ont, comme l'Ontario.

Je vais vous donner un exemple très concret. Nous organisons un festival d'été au mois de juin qui dure 10 jours, et le Coup de cœur francophone au mois de novembre. En ce moment, on organise la tournée d'un groupe québécois, un quatuor masculin qui s'appelle QW4RTZ. On arrive à fixer des dates de spectacles dans des écoles d'immersion, dans leurs gymnases, soit 500 élèves par école. Lorsqu'on fait un envoi aux écoles francophones, il n'y a pas de réponse. Même quand on veut leur offrir un spectacle dans la salle qu'on a créée à l'école Jules-Verne, il n'y a personne qui s'occupe vraiment de cette salle-là. Il n'y a pas de ressources au sein du conseil scolaire pour faire en sorte que cette jonction se fasse.

Les parents apprécient le fait que nous organisons des activités comme celle-là. Ils ont le sentiment d'envoyer leur enfant dans une école, dans un système où il se passe beaucoup de choses. Mais il faut travailler vraiment plus fort.

En ce qui concerne les immigrants, nous en tenons compte. Par exemple, dans les deux dernières années, au Coup de cœur, on a fait un spectacle qui s'appelait le Village africain. On a mis ensemble quatre artistes francophones africains de la région de Vancouver et on est allé l'offrir gratuitement dans les écoles francophones, parce que c'était plus simple comme ça, finalement, que d'essayer de régler des contrats. Mais vous comprenez que nos ressources ne nous permettent pas tout le temps de faire ça.

Il y a des efforts qui sont faits, et moi, je rêve toujours au moment où on aura deux ressources ou une ressource pédagogique au conseil scolaire francophone, qui aura le mandat de créer des partenariats avec la communauté, pour que les parents sentent que leurs enfants évoluent dans un milieu scolaire qui est riche.

La sénatrice Gagné : J'ai deux questions. La première, c'est à savoir si la Fédération des francophones réussit à parler ou à intervenir au nom de la communauté, mais à parler d'une seule voix. Alors, est-ce que vous avez préparé un plan stratégique de développement pour la communauté, pour les prochains cinq ans? Il y aura un plan d'action en matière de langues officielles qui sera probablement dévoilé l'année prochaine par la ministre Joly. Comment faites-vous pour rallier les forces de la communauté autour d'un plan stratégique pour cibler vos interventions?

Ms. Chundunsing: Yes. The Fédération des francophones de la Colombie-Britannique is an organization that speaks on the community's behalf, and we have a strategic plan that covers all the sectors, such as culture, education, immigration — a bit of everything. We work with the community and create the strategic plan based on needs. We can send you a copy of the plan.

Senator Gagné: It is probably available on your website.

Ms. Chundunsing: Yes, but we can always send it to you.

Senator Gagné: Okay. My next question may elicit more than one answer. How can we influence British Columbia so that it would convey the message that the francophonie is important for British Columbia's development, as well as for Canada? Finally, how can we influence political decision makers to deliver the message that the francophonie is important?

Usually, when strong messages are conveyed by our politicians, by our prime minister, things fall into place. So how can we influence them?

Ms. Chundunsing: With the new federal Liberal government, we have been visited by a number of politicians. We received Minister Joly and Mr. Gauthier. A number of public figures have come to British Columbia to have a look at the francophone community.

I think that more people should come to British Columbia to look at the francophone community and see how many people make it up, as the community is not a small one. Perhaps people do not realize that British Columbia's francophone community consists of 300,000 individuals who speak French and 70,000 francophones, out of a population of 4.5 million. So it is fairly visible, but they do not give themselves much importance.

So to answer your question, we have to work very hard on this.

Mr. Rivard: Of course, you have been told that our school system is severely underfunded. However, other school boards in British Columbia could also tell you that they are underfunded.

As the centre's director since 1994, I have acquired 23 years of experience and relations with my provincial government. I can tell you that, when I arrived, we had no funding, or very little of it, from the Government of British Columbia. Now, after having knocked on the right doors and demonstrated our relevance, our government is not resistant to the idea of bilingualism.

Mme Chundunsing : Oui. La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique est un organisme porte-parole qui parle au nom de la communauté, et on a un plan stratégique qui touche tous les secteurs, comme la culture, l'éducation, l'immigration, un peu de tout. On travaille avec la communauté et on crée le plan stratégique en fonction des besoins. On peut vous transmettre une copie de notre plan stratégique.

La sénatrice Gagné : Il est probablement affiché sur votre site web.

Mme Chundunsing : Oui, mais on peut toujours vous le transmettre.

La sénatrice Gagné : D'accord. Ma prochaine question suscitera peut-être plus d'une réponse. Comment faire pour influencer la province de la Colombie-Britannique de sorte qu'elle puisse transmettre le message que la francophonie est importante pour le développement de la Colombie-Britannique, et aussi pour le Canada? Comment influencer finalement les décideurs politiques, afin qu'ils puissent transmettre le message que c'est important?

Habituellement, quand on a des messages forts de nos politiciens, de notre premier ministre, les choses tombent en place. Alors, comment on fait pour les influencer?

Mme Chundunsing : Avec le nouveau gouvernement fédéral libéral, nous avons eu la visite de plusieurs politiciens. On a eu la ministre Joly et M. Gauthier. On a eu plusieurs personnalités qui sont arrivées en Colombie-Britannique pour voir un peu la communauté francophone.

Je pense qu'il faudrait que plus de gens viennent en Colombie-Britannique pour voir la communauté francophone et constater le nombre de personnes qui la composent, car il ne s'agit pas d'une petite communauté. Peut-être que les gens ne se rendent pas compte que la communauté francophone en Colombie-Britannique, sur une population de 4,5 millions de personnes, représente 300 000 personnes qui parlent le français et 70 000 francophones. Alors, c'est assez visible, mais ils ne se donnent pas beaucoup d'importance.

Alors, pour répondre à votre question, c'est une chose sur laquelle nous devons travailler très dur.

M. Rivard : C'est sûr qu'on vous a envoyé un message selon lequel notre système scolaire est particulièrement gravement sous-financé. Mais il y a d'autres conseils scolaires en Colombie-Britannique qui pourraient vous dire aussi qu'ils sont sous-financés.

Moi, à titre de directeur du centre depuis 1994, j'ai acquis 23 ans d'expérience et de relations avec mon gouvernement provincial. Je peux vous dire que, quand je suis arrivé, nous n'avions aucun financement du gouvernement de la Colombie-Britannique, ou très peu. Maintenant, à force d'avoir bien frappé aux portes et d'avoir démontré la pertinence de notre action, notre gouvernement n'est pas réfractaire à l'idée du bilinguisme.

The opposition is not visceral like what we saw in the 1970s and 1980s with the Social Credit Party. Mentalities have evolved, and through our efforts to increase the number of meetings with our politicians, by inviting them to our events and our schools, they have a sense of the francophone community. I could name at least 15 francophone provincial organizations that have been created in British Columbia since 1995. Everyone does their job, so a number of public servants, deputy ministers or members of Parliament are becoming aware of the existence of that community, whose demographics are very different from what we see in Manitoba, Saskatchewan and Alberta, where francophones have been living for four or five generations.

Our community comes from elsewhere, but 50 per cent of people in Vancouver were born outside Canada. We are no different from others. So there is some awareness-raising work to be done. That is our job. We have to do it. Our community and our organization are members of the federation. Our community has had a five-year strategic development plan since 1995. This is our fifth five-year strategic development plan. Of course, raising awareness within the provincial government is a priority.

You may think that having constitutional commitments fulfilled should be the easiest thing to do, but it is the most difficult task. I think this question should be put to legal experts. In the current legal case, it would seem that the government has decided to go back before a court of first instance and is thinking about invoking a notwithstanding clause. It is true that the French education system is not being provided with the funding it deserves. Perhaps a notwithstanding clause should be used. I think that the federal government has a role to play in saying that this is unacceptable.

There is some nice collaboration in that regard, even with the City of Vancouver. My organization is funded on an annual basis by the City of Vancouver. We did not have that before. So progress is being made, but education is one aspect where things are not going well.

Senator Maltais: Thank you for your briefs. I am from Quebec, so I am familiar with the language battle. I spent my life in another Parliament called the National Assembly. I have lived through five language laws. A war was almost on. Mr. Rivard, you are a Quebecer. You also experienced that, before we finally came to a reasonable peace in terms of language. I am not saying it is perfect, but it is the opposite of your situation. It was the majority against the minority — a completely different battle. It was the majority of Quebecers — 85 per cent of the population — who wanted to keep their language, their culture, against 15 per cent of anglophones and allophones who did not want to live in French.

Ce n'est pas une opposition viscérale comme on l'a connue dans les années 1970 et 1980 avec le Crédit social. Il y a eu une évolution des mentalités, mais il reste un fait que, en multipliant les rencontres avec nos politiciens, en les invitant à nos événements, en les invitant dans nos écoles, ils sentent cette communauté francophone. Je pourrais vous énumérer au moins 15 organismes francophones provinciaux qui ont été créés en Colombie-Britannique depuis 1995. Chacun fait son travail, ce qui fait en sorte que plusieurs fonctionnaires, sous-ministres ou députés prennent conscience de l'existence de cette communauté, qui a une démographie très différente de ce qu'on voit au Manitoba, en Saskatchewan, en Alberta, où habitent des francophones depuis quatre ou cinq générations.

Nous, notre communauté, elle vient d'ailleurs. Mais vous savez, 50 p. 100 des gens à Vancouver sont nés à l'extérieur du Canada. On n'est pas différents des autres. Donc, il y a un travail de conscientisation à faire. Ça, c'est notre travail à nous. On doit le faire. Notre communauté et notre organisme sont membres de la fédération. Notre communauté a un plan de développement stratégique quinquennal depuis 1995. On est à notre cinquième plan de développement stratégique quinquennal. Et il est sûr que la conscientisation du gouvernement provincial est une priorité.

Maintenant, faire respecter les engagements constitutionnels, on pourrait penser que ça devrait être la chose la plus facile. Or, c'est la chose la plus difficile. Et ça, je pense que c'est une question qu'il faut poser aux juristes. Dans la cause juridique actuelle, semble-t-il que le gouvernement a décidé de retourner devant un tribunal de première instance et pense à invoquer une disposition de dérogation. Bon, c'est vrai, on ne finance pas à sa juste valeur le système d'éducation en français. Peut-être qu'on devrait utiliser une disposition de dérogation. Et ça, je pense que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer là-dedans pour dire que ce n'est pas acceptable.

Il y a une belle collaboration à ces égards, même avec la Ville de Vancouver. Mon organisme est financé sur une base annuelle par la Ville de Vancouver. Ça n'existait pas auparavant. Alors, il y a des progrès, mais il y a vraiment un dossier où ça ne va pas, et c'est l'éducation.

Le sénateur Maltais : Merci pour vos mémoires. Moi, je viens du Québec. La bataille linguistique, je connais ça. J'ai passé ma vie dans un autre parlement qui s'appelle l'Assemblée nationale. J'ai vécu cinq lois linguistiques. La guerre était presque prise. Monsieur Rivard, vous êtes Québécois. Vous avez vécu cela également, avant qu'on arrive finalement à une paix linguistique raisonnable. Je ne dis pas la perfection, mais c'était le contraire de votre situation. C'était la majorité contre la minorité, un combat complètement différent. C'était la majorité des Québécois, 85 p. 100 de la population, qui voulait garder sa langue, sa culture, contre 15 p. 100 d'anglophones et d'allophones qui ne voulaient pas vivre en français.

Everything has changed. It was cruel, even in Parliament, where I lost friends, including an individual who came from Mauritius, my colleague Clifford Lincoln, a provincial member at the time. We were great friends, but he left when Bill 178 was passed. It was not easy. I understand your battle.

This is 2016. In 2017, we will celebrate Canada's 150th anniversary. I think that your community of francophones and francophiles — the difference should be made, and it should be added — must get itself noticed.

I am all the way on the Atlantic side, and you are on the Pacific side. If a frog is dropped in Kitimat, in the ocean, CBC does a three-day report on it. They never talk about you. I believe that a press offensive is needed, both on French networks and on English ones. Do not rely solely on CBC/Radio-Canada. Even here, you are close to the U.S. media, so go ahead. Do it to show that you exist. That is inspired by Jacques Parizeau's famous statement that he, too, exists.

So you exist; you are there. As long as you continue to be docile and to hope, nothing will happen. British Columbia's francophones are not part of a ghetto. They have no political weight. You are scattered throughout all the provincial and federal ridings. The politicians could not care less, as you have no clout. How to gain clout? Today, in the electronic age, you can counter the reports on frogs and get the media to talk about British Columbia's francophones and francophiles. This country has two founding peoples.

As Mr. Rivard said, 50 per cent of Vancouver's population, and even British Columbia's population, come from elsewhere. However, British Columbia was founded by two peoples — francophones and anglophones. We have our Charter of Rights and Freedoms, and you should use it. That does not mean you should go to court, but you should invoke the charter regularly in your press offensive. It is the only way to have people talking about you *a mari usque ad mare*. Once you are constantly in the news, you will see that the situation will change. You can tolerate a rock in your shoe for a day or two, but it starts to hurt on the third day. Governments are sensitive to rocks in shoes. Unfortunately, as long as you do not bang your fist on the table, you will not achieve your goals. That is what the situation is. I have advice for you. You can see the difference.

How many Aboriginals live in British Columbia? Let us say that there are about 100,000 or 200,000 of them. Is that right? British Columbia's Aboriginal communities are talked about daily. When do the media talk about you? Why? Because you do not play the drums or make noise. You will not block Fraser River. You will not knock over fishermen. You won't do any of that because you are docile.

Le tout a changé. C'était cruel, même dans le parlement où j'ai perdu des amis, entre autres une personne qui venait de l'île Maurice, mon collègue, Clifford Lincoln, qui était député provincial à l'époque. Nous étions de grands amis. Alors lui, quand on a passé la Loi 178, il est parti. Ça n'a pas été facile. Je comprends votre combat.

On est en 2016. En 2017, nous fêterons le 150^e anniversaire du Canada. Je pense que votre communauté francophone et francophile — il faut faire la différence, il faut l'additionner — doit se faire remarquer.

Écoutez, moi, je suis complètement vers l'Atlantique et vous êtes au Pacifique. On échappe une grenouille à Kitimat, dans l'océan, Radio-Canada en fait un reportage de trois jours. On ne parle jamais de vous. Alors, je crois qu'il faudrait une offensive médiatique, autant sur les réseaux français qu'anglais. Ne vous fiez pas uniquement à Radio-Canada. Et même ici, vous êtes à proximité des médias américains, allez-y. Allez-y pour montrer que vous existez. C'est inspiré d'une phrase célèbre de Jacques Parizeau, « Moi aussi, j'existe. »

Alors, vous existez, vous êtes là. Tant et aussi longtemps que vous allez être dociles, et espérer, il ne se passera rien. D'abord, les francophones de la Colombie-Britannique ne forment pas un ghetto. Ils n'ont pas de poids politique. Vous êtes éparpillés dans chacun des comtés provinciaux et fédéraux. Les politiciens s'en foutent carrément, parce que vous n'avez pas de poids. À partir de ce moment-là, comment avoir du poids? Aujourd'hui, à l'ère de l'électronique, vous pouvez contrer les reportages sur les grenouilles et faire parler des francophones et des francophiles de la Colombie-Britannique. Il y a deux peuples fondateurs de ce pays.

Comme M. Rivard l'a dit, 50 p. 100 des gens de Vancouver, et même de la Colombie-Britannique, viennent de l'extérieur. Mais la Colombie-Britannique a été fondée par deux peuples, les francophones et les anglophones. On a une Charte des droits et libertés. Invoquez-la. Ça ne veut pas dire d'aller en cour, mais invoquez-la régulièrement dans votre offensive médiatique. C'est la seule façon de faire parler de vous *a mari usque ad mare*. Lorsque vous serez dans l'actualité de façon continue, vous verrez que ça va changer. Une roche dans un soulier, ça s'endure une journée, ou deux jours. Mais la troisième journée, ça fait mal. Et les gouvernements, ils sont sensibles aux roches dans les souliers. Mais tant et aussi longtemps que vous ne mettez pas le poing sur la table, vous n'arrivez pas à vos fins, malheureusement. C'est là où nous en sommes rendu. Et moi, j'ai un conseil à vous donner. Voyez la différence.

Combien y a-t-il d'autochtones en Colombie-Britannique? Disons une population d'environ 100 000, 200 000 personnes. C'est le cas? Tous les jours, on parle des communautés autochtones de la Colombie-Britannique. Quand parle-t-on de vous? Pourquoi? Parce que vous ne jouez pas du tam-tam et que vous ne faites pas de bruit. Vous n'allez pas bloquer le fleuve Fraser. Vous n'allez pas virer les pêcheurs sur le côté. Rien de ça, parce que vous êtes dociles.

So it is time for you to raise your fist. We exist. We want to be recognized by our country. Our country has two founding peoples: francophones and anglophones. We are francophones. We are protected by the charter. Our rights must be granted to us immediately. Unfortunately, as long as you do not do that, nothing will happen. You will get crumbs. When people are docile, they are given bread crumbs. If they are angry, they have a chance to get the entire loaf of bread.

That is my message to you. I don't have any questions, as both Mr. Rivard and you, ladies, have explained your situation well. You have explained the situation very well. I understand it, as I have gone through it, in reverse of what you have experienced.

Thank you.

Mr. Rivard: Thank you for your advice. My reaction when I arrived in British Columbia was to say that we must do something, but oh well.

You talked about our docility, but I don't think we are actually docile. I am not sure that is the right word, but we are trying to be strategic in our actions.

I want to tell you that, when I arrived in British Columbia, I was invited to open line radio shows. If you are from Quebec City, there are radio stations here, as well. At the time, some people were still telling us to go back home. That hostility existed back then, but it no longer exists. I can tell you that we have come a long way. We have not fully established our linguistic peace, but progress has been made, and I want to stress that. I see it in my everyday life.

We, in our centre, provide French as a second language courses. Many people enrol. There is a thirst for French, a taste for French. But certain institutions are supposed to help us with that work.

You talked about CBC/Radio-Canada, the only Canadian television, radio and website with linguistic obligations. Ultimately, we thought that the corporation had obligations under the Official Languages Act. There have been so many grievances submitted by our community and other communities against CBC/Radio-Canada that the Commissioner of Official Languages decided to lodge a complaint with the federal court last year. Then we learned, to our great surprise, that the federal court ruled that CBC/Radio-Canada was not subject to the Official Languages Act.

I am thinking of a question for the Canadian Parliament, for you, the parliamentarians, the elected representatives, the members, the senators. The Commissioner of Official Languages reports to the Canadian Parliament. He is independent in his actions. However, there was a reason I got involved with the UNIS channel. The CRTC told Quebec

Alors, il est le temps pour vous de lever le poing. Nous, on existe. Nous voulons être reconnus par notre pays. Dans notre pays, il y a deux peuples fondateurs, qui sont les francophones et les anglophones. Nous sommes francophones. Nous sommes protégés par la Charte. Nos droits doivent nous être donnés immédiatement. Et tant et aussi longtemps que vous ne ferez pas ça, malheureusement, il ne se passera rien. Vous recevrez des miettes. Quand les gens sont dociles, on leur donne les miettes du pain. S'ils sont fâchés, ils ont une chance d'avoir le pain au complet.

Voilà le message que je veux vous donner. Je n'ai pas de questions, parce que vous avez très bien expliqué votre situation, autant M. Rivard que vous, mesdames. Vous avez très bien expliqué la situation. Je la comprends, parce que je l'ai vécue, à l'inverse de vous.

Merci.

M. Rivard : Je vous remercie de votre conseil. Moi, quand je suis arrivé en Colombie-Britannique, j'ai eu la réaction de dire qu'il faut faire quelque chose, mais, bon.

Vous avez parlé de notre docilité, mais je ne pense pas que nous sommes réellement dociles. Je ne suis pas sûr que ce soit le bon qualificatif. Mais nous tentons d'être stratégiques dans nos actions.

Moi, je veux vous dire que, quand je suis arrivé en Colombie-Britannique, on m'invitait à des émissions de radio lignes ouvertes. Si vous êtes de la ville de Québec, il y en a, ici aussi, des stations de radio. Et à l'époque, il y avait encore des gens qui nous disaient « *Go back home.* » Ça existait à l'époque, mais ça n'existe plus. Je peux vous dire qu'on a fait du chemin. On n'a pas trouvé notre paix linguistique au complet, mais il y a des progrès qui ont été faits, puis ça, je tiens à le souligner. Je le vois dans ma vie tous les jours.

Nous, à notre centre, on donne des cours de français langue seconde. Il y a beaucoup, beaucoup de gens qui s'inscrivent. Il y a une soif du français, un goût du français. Mais il y a des institutions qui sont censées nous aider dans ce travail.

Vous avez parlé de Radio-Canada. Radio-Canada, c'est la seule télévision, radio canadienne et web qui a des obligations linguistiques. Enfin, on pensait qu'elle avait des obligations en vertu de la Loi sur les langues officielles. Et il y a tellement de griefs de notre communauté et d'autres communautés à l'égard de Radio-Canada que le commissaire aux langues officielles, l'année dernière, a décidé de présenter une plainte à la Cour fédérale. Et là, on a appris à notre grande surprise que la Cour fédérale a statué que Radio-Canada n'était pas assujettie à la Loi sur les langues officielles.

Moi, je pense à une question pour le Parlement canadien, pour vous parlementaires, vous les élus, les députés, les sénateurs. Le commissaire aux langues officielles, c'est quelqu'un qui répond au Parlement canadien. Il est indépendant dans ses actions. Mais moi, ce n'est pas pour rien que je me suis impliqué dans la chaîne Unis. Le CRTC a dit aux francophones du Québec que s'ils

francophones that, if they were not being well served by Radio-Canada, they could move forward. The CRTC would issue a license to a new television channel that would reflect what francophones are. I can tell you that my expectations with regard to this have been surpassed.

There are a number of ways to make noise, to take positive action. I think we try to do that as much as possible. Pounding the table when you don't have the demographic weight that the francophones have in Quebec does not give results. As you know, Radio-Canada does not accept criticism. I'm not embarrassed to say it in public.

Senator Maltais: You are right.

Mr. Rivard: Absolutely.

Senator Maltais: They are angels, aliens.

Mr. Rivard: Absolutely. I was once again rebuffed at a meeting on Saturday by someone from Radio-Canada when I raised the issue that the corporation no longer wanted to have a partnership with us. That's a new policy from two years ago. The person is someone in charge of Radio-Canada's regional services who was doing a presentation on "How is Radio-Canada contributing to the vitality of official language minority communities?" I was cut off after 30 seconds, because they felt that criticism was impending.

Unfortunately, that's what happened. Fortunately, we are in the digital era and we can find other ways to be promoted, but I agree with you. Perhaps we will need to find other ways —

Senator Maltais: If you don't mind, I have one last point, Mr. Rivard. First, I love the Unis channel. But when the idea is to take funding from Radio-Canada to fund Unis, it's war. When Radio-Canada appears before Senate or parliamentary committees, its mission is to defend the francophones outside Quebec. Come on! It spends no money here. And when it pulls the wool over people's eyes, it's for trucks, not to defend the language.

Radio-Canada is useless here. I would be happy to cut the budget that it has for British Columbia. Let's transfer that budget to Unis, which is very good. I watch Unis, because I hear no disgraceful comments, since it's a federalist channel, and I get the news from across the francophonie. That's the interesting part. I watch the shows *Ma caravane au Canada* and *Voyage de chien*. That's interesting. Unfortunately, that's not the case everywhere.

The Chair: Thank you, Senator Maltais. I think Ms. Chunduning wanted to add something.

I just want to say that the Standing Senate Committee on Official Languages prepared a report in 2014 on CBC/Radio-Canada's language obligations. If you haven't read it, I encourage you to do so. To be specific, I would say that Radio-Canada has certain

n'étaient pas très bien servis par Radio-Canada, ils pouvaient aller de l'avant. On va donner une licence à une nouvelle chaîne de télévision qui va refléter ce que vous êtes. Et je peux vous dire que mes attentes ont été dépassées par rapport à ça.

Il y a plusieurs façons de faire du bruit, de s'impliquer d'une manière positive. Je pense que ça, on tente de le faire dans la mesure du possible. Taper du poing, quand on n'a pas le poids démographique qu'ont les francophones au Québec, ça ne donne pas de résultats. Vous savez, Radio-Canada n'accepte pas la critique. Moi, je ne suis pas gêné de le dire en public.

Le sénateur Maltais : Vous avez raison.

M. Rivard : Absolument.

Le sénateur Maltais : Ce sont des anges, des extra-terrestres.

M. Rivard : Absolument. Je me suis fait encore rabrouer samedi en réunion par quelqu'un de Radio-Canada lorsque j'ai soulevé le fait que la société ne voulait plus faire de partenariat avec nous. C'est une nouvelle politique depuis deux ans. Et c'était une personne qui était responsable des services régionaux de Radio-Canada qui faisait une présentation sur le thème « Que fait Radio-Canada pour l'épanouissement des communautés de langue officielle en situation minoritaire? » On m'a coupé la parole après 30 secondes, parce qu'on sentait qu'il y avait une critique qui s'en venait.

Malheureusement, voilà. Heureusement qu'on est dans l'ère du numérique et qu'on peut trouver d'autres manières de faire parler de nous, mais je suis d'accord avec vous. Il va peut-être falloir trouver d'autres façons de...

Le sénateur Maltais : J'aurais un dernier petit point, si vous me le permettez, monsieur Rivard. D'abord, la chaîne Unis, je l'adore. Mais lorsqu'on veut enlever du financement à Radio-Canada pour financer la chaîne Unis, c'est la guerre. Parce que Radio-Canada, lorsqu'elle se présente dans des comités sénatoriaux ou parlementaires, elle a pour mission de défendre les francophones hors Québec. Voyons donc. Elle ne dépense pas un sou ici. Et quand elle en met plein les yeux, c'est pour les camions. Ce n'est pas dans l'intérêt de défendre la langue.

Radio-Canada est inutile ici. Et moi je serais heureux de couper le budget qu'elle consacre à la Colombie-Britannique. Transférons ce budget à la chaîne Unis. Unis est très bien. Moi, je regarde le canal Unis, parce que je n'entends pas de commentaires disgracieux, étant fédéraliste, et j'ai des nouvelles de toute la francophonie. Et c'est ça qui est intéressant. Je regarde les émissions *Ma caravane au Canada*, et *Voyage de chien*. Et c'est intéressant. Malheureusement, ce n'est pas partout pareil.

La présidente : Merci, sénateur Maltais. Je crois que Mme Chunduning voulait réagir.

Je dirais simplement que le Comité sénatorial des langues officielles a rédigé un rapport sur les obligations linguistiques de Radio-Canada en 2014. Alors, si vous ne l'avez pas lu, je vous encourage à le lire. Pour préciser, je dirais que Radio-Canada

language obligations, and that the Federal Court indicated that it does not have language obligations in its programming. So there are some requirements about the other aspects of language obligations.

Ms. Chundunsing: No, I was going to talk about Radio-Canada, but Pierre has already talked about it.

Senator Jaffer: I have a question for Ms. Nsekera. I listened to your presentation and I would like to thank you, because you talked about the community's challenge to send its children to French-language schools.

Yesterday, I heard that the children who go to the French-language school in Vancouver come from Burnaby and North Vancouver. We went to Surrey, and I was completely shocked when the director said that the kids from Chilliwack and Abbotsford go to school in Surrey. It takes them about an hour and a half, three hours a day, to go to school. That's unacceptable. How can that be changed? That's really unacceptable. I am truly, truly disappointed about the situation.

Ms. Nsekera: I think that's really very interesting. And we actually have allies. They are the parents in general. We know they are frustrated. You talked about frustrations.

I deal with frustrations on two levels. We talked about language obligations. We also talked about your dream of seeing British Columbia become bilingual. So we have those who are really claiming the heritage, the French-language culture, but we also have the anglophone allies who would like their children to learn French. Those are two different types of visions. So for the francophones, our wish is really for our children to go to French-language schools in fairly well-equipped settings with resources.

Yes, it takes them a lot longer to go to school. We have extracurricular activities for the francisation of children from an early age and to connect them to the francophone culture.

So, just as I said in my presentation, a great deal needs to be done. First, on the francophone side — and I think that our president Padminee pointed this out, and so did Pierre Rivard — there is still a lot to do for the francophone community, which is not a multicultural community, to be able to enjoy its rights as an official language community.

We can then also talk about immersion schools, which are very popular with many parents who want their children to be able to learn French and actually be bilingual.

I personally think this is a dream and a vision that I don't know how to achieve, because it will require action from all three levels of government. This is really about changing an entire way of thinking to define the strengths of being francophone.

à certaines obligations linguistiques, et ce que la Cour fédérale a indiqué, c'est qu'elle n'avait pas d'obligations linguistiques au niveau de la programmation. Alors, il y a quand même certaines exigences qui demeurent sur d'autres aspects des obligations linguistiques.

Mme Chundunsing : Non, j'allais parler de Radio-Canada, mais Pierre en a déjà parlé.

La sénatrice Jaffer : J'ai une question pour Mme Nsekera. J'ai entendu votre présentation et je voudrais vous remercier, car vous avez parlé du défi pour la communauté d'envoyer ses enfants à l'école française.

Hier, j'ai entendu dire que les enfants qui fréquentent l'école française de Vancouver viennent de Burnaby et de North Vancouver. Et puis, nous sommes allés à Surrey, et j'étais complètement choquée quand le directeur a dit que les enfants de Chilliwack et d'Abbotsford vont à l'école de Surrey. Ils prennent peut-être une heure et demie, trois heures par jour, pour se rendre à l'école. Ça, ce n'est pas acceptable. Comment peut-on changer ça? Ça n'est vraiment pas acceptable. Je suis vraiment, vraiment déçue de cette situation.

Mme Nsekera : Je trouve que c'est vraiment très intéressant. Et on a des alliés, au fait. Ce sont les parents, en général. On sait qu'ils sont frustrés. Vous avez parlé de frustrations.

Les frustrations, je les traite à deux niveaux. On a parlé des obligations linguistiques. On a parlé aussi de votre rêve de voir la Colombie-Britannique devenir bilingue. Donc, nous avons ceux qui revendiquent effectivement le patrimoine, la culture francophone, mais nous avons aussi des alliés anglophones qui voudraient que leurs enfants apprennent le français. Ce sont deux niveaux de vision qui sont différents. Donc, pour les francophones, effectivement, nous, ce qu'on aimerait, c'est que nos enfants soient à l'école francophone et dans un environnement raisonnablement bien équipé, avec des ressources.

Pour aller à l'école, oui, ça leur prend beaucoup plus de temps. Nous avons des activités parascolaires pour franciser les enfants dès le bas âge et pour les connecter à la culture francophone.

Donc, il y a justement, comme je l'ai dit dans ma présentation, beaucoup, beaucoup à faire. Premièrement, du côté francophone — et je pense que Mme la présidente, notre présidente Padminee l'a souligné, Pierre Rivard aussi l'a souligné —, beaucoup reste à faire pour que la communauté francophone, qui n'est pas une communauté multiculturelle, puisse jouir de ses droits en tant que communauté de langue officielle.

Après, on parlerait aussi des écoles d'immersion, où il y a un engouement de la part de beaucoup de parents à pouvoir faire en sorte que leurs enfants puissent apprendre le français et qu'ils soient effectivement bilingues.

Moi, je trouve que c'est un rêve et une vision auxquels je ne sais pas comment arriver, parce que je pense que ça va demander des actions aux trois ordres de gouvernement. Il s'agit vraiment de changer toute une mentalité pour dire quels sont les atouts d'être francophone.

So yes, we also know that immersion schools are not enough either. Yes, that's unacceptable. As I said, I don't have access to a francophone school, not even an immersion school, in my community. Yet I live in Vancouver. I can only imagine what it's like for people in Surrey or Abbotsford.

This is truly a thorny issue. I don't really have an answer, but I think mobilization needs to be encouraged. Raising awareness is a must. Perhaps the three levels of government need to take action. I think work has to be done on the machinery of government and on rethinking French-language education, not only in British Columbia, but also in the other provinces.

Senator Jaffer: Frankly, if children spend three hours a day to get to school, I don't think we are talking about a constitutional right. That's unacceptable to me.

But I have another question, because we are working together in the African community. We are African too. There are a lot of Africans who come here and whose first language is French.

What challenges do the French-speaking African community members face upon arrival in enabling their children to speak French? If there are a lot of problems, such as a shortage of schools, the commute to school, the lack of funding, which challenges does the African community face upon arrival in British Columbia?

Ms. Nsekera: Yes, thank you very much. That falls under my work, and it's a huge concern, because we are losing a lot of children of immigrants. In the case of immigration, people come from various parts of the world. But in terms of African immigration, we have had immigrants who are often refugees and, all too often, the children did not even have time to be schooled at a level that could be considered adequate to enroll in French-language schools.

So these are children who need more support, as well as academic and psychological adjustment. And I dare say that we don't have the capacity for that. Many of those children and their parents ultimately don't know which way to turn anymore. They will end up going to the closest English-language school, and that's how we lose the validity of the reason for promoting francophone immigration. In the end, if we focus on children who will go to anglophone schools, we are working against the tide. So we need to have the capacity to support those children psychologically and academically, and to support their parents. We need to keep them informed, to address their questions and concerns, and to support them, because they are also being integrated into a new system.

Et donc, oui, on sait aussi que les écoles d'immersion ne sont pas suffisantes non plus. Donc, oui, c'est inacceptable. Comme je vous l'ai dit, moi, je n'ai pas accès à une école francophone, même à une école d'immersion, dans ma localité. Pourtant, je suis à Vancouver. Donc, je peux m'imaginer les gens qui sont à Surrey ou à Abbotsford.

Donc, c'est vraiment un problème épineux. Et je n'ai pas nécessairement de réponse, mais je pense qu'il faut une mobilisation. Il faut une sensibilisation. Il faut des actions peut-être aux trois ordres de gouvernement. Je pense qu'il s'agit vraiment d'un travail sur la machine gouvernementale et pour repenser l'éducation en français, non seulement en Colombie-Britannique, mais dans les autres provinces aussi.

La sénatrice Jaffer : Franchement, pour moi, il ne s'agit pas d'un droit dans la Constitution si les enfants doivent mettre trois heures par jour pour se rendre à l'école. Ça, pour moi, ce n'est pas acceptable.

Mais j'ai une autre question, parce que nous travaillons ensemble dans la communauté africaine. Nous sommes Africains aussi. Mais il y a beaucoup d'Africains qui arrivent ici, et dont la première langue est le français.

Quel est le défi pour la communauté francophone africaine qui arrive ici, pour que ses enfants puissent apprendre le français? S'il y a beaucoup de problèmes, comme le manque d'écoles, la distance pour se rendre à l'école, le manque de financement, quel est le défi pour la communauté africaine qui arrive ici en Colombie-Britannique?

Mme Nsekera : Oui, merci beaucoup. Cet aspect fait partie de mon travail et c'est un grand, grand souci, parce qu'on perd beaucoup d'enfants d'immigrants. Surtout, en immigration, les familles viennent de divers coins du monde. Mais particulièrement en ce qui concerne l'immigration africaine, nous avons eu des catégories d'immigrants qui sont souvent des réfugiés qui arrivent et, bien souvent, les enfants n'ont pas eu le temps de passer même par une scolarisation qui serait à un niveau qu'on pourrait qualifier de raisonnable pour entrer dans les écoles françaises.

Donc, ce sont des enfants qui ont besoin de plus de soutien et d'adaptation académique et psychologique. Et ça, j'ose dire qu'on n'a pas la capacité de le faire. Beaucoup de ces enfants, finalement, et leurs parents ne savent plus où donner de la tête. Effectivement, ils vont aller à l'école anglaise la plus proche et on perd le bien-fondé de la raison pour laquelle on pousse vers l'immigration francophone, parce que, finalement, si on se concentre sur des enfants qui vont aller à l'école anglophone, on travaille à contre-courant. Donc, nous devons avoir la capacité de soutenir ces enfants psychologiquement et académiquement, mais aussi les parents. Il faut les informer, répondre à leurs questions et à leurs soucis et les accompagner, parce qu'eux aussi, ils sont en train de s'intégrer dans un nouveau système.

As I said in my presentation, these problems are more specific and felt differently than those of the parents who are already here. There's an extra layer; it's the layer of cultural, social and academic adaptation for immigrant children, especially African children.

The Chair: As a last question, could you tell me which recommendations you would like us to follow in response to the public hearings and our visit in British Columbia?

Mr. Rivard: I think it must be always difficult for politicians to hear people say that money is a major challenge.

We know that much of the funding for our French-language schools outside Quebec is in large part the result of funding agreements between the federal government and the provinces. We clearly see that there's a problem in British Columbia. If you have time, go to the Rose-des-Vents school. Did you go yesterday? You saw what is happening. That's unacceptable. We can't talk about a high-quality French-language school or education. I think this is obvious.

Unfortunately, we have to prove it in court. However, I would say that we need your support if possible to influence your colleagues who are also members of Parliament and who need to talk and discuss with the provinces the issue of funding services for official language minority communities.

But when the government sits down with the various provinces, it's not just a question of education. Sometimes, when there are transfers from the federal to the provincial level, French-language services are lost.

It also seems that, occasionally, there is a lack of rigour on the federal government's part in its follow-up in this sector. That might seem inconsistent with what is happening in the health sector right now, as the provinces are saying that the federal government all of a sudden wants to interfere by demanding accountability. The system needs to be reconsidered, because it's not only a matter of handing out money, it's also important to see how that is done. The Government of Quebec will not have an increase of 6 per cent, when its budget for health does not go up by 1 or 2 per cent a year.

Discussions are under way on some issues. But, I still wonder sometimes about the accountability in the case of education for our communities. I thank you from the bottom of my heart for the work that you do, because it's not every day that senators or members of Parliament come to see us, to talk to us and to see what is happening on the ground. It would be significant if you could require greater accountability in the funding of education when it comes to the envelopes given to the provinces for the education of official language minority communities. However, what you are doing today is very much appreciated. So thank you.

Comme je l'ai dit dans ma présentation, ce sont davantage des problèmes plus particuliers et ressentis différemment que ceux des parents qui sont déjà ici en général. Il y a un niveau qui s'ajoute; c'est le niveau de l'adaptation culturelle, sociale et académique pour les enfants immigrants, surtout africains.

La présidente : En tant que dernière question, j'aimerais vous demander quelles recommandations vous aimeriez que nous poursuivions pour donner suite aux audiences publiques et à notre visite en Colombie-Britannique.

M. Rivard : Ça doit toujours être difficile, je pense, pour les politiciens d'entendre des citoyens dire que l'argent est un défi majeur.

On sait quand même qu'une bonne part du financement de nos écoles françaises à l'extérieur du Québec provient en bonne partie d'ententes de financement entre le gouvernement fédéral et les provinces. On voit bien qu'il y a une problématique en Colombie-Britannique. Si vous avez le temps, rendez-vous à l'école Rose-des-Vents. Vous êtes allés hier? Vous avez constaté la situation. Ce n'est pas acceptable. On ne peut pas parler d'une école ou d'une éducation en langue française de qualité. Je pense que c'est une évidence qui saute aux yeux.

Malheureusement, nous devons le démontrer devant les tribunaux. Mais je dirais qu'on a besoin de votre appui, si on peut obtenir votre appui pour influencer vos collègues qui sont aussi députés et qui ont à parler, à discuter avec les provinces de la question du financement des services offerts aux communautés de langue officielle en situation minoritaire.

Mais voilà, lorsque le gouvernement s'assoit avec les différentes provinces, vous savez, il n'est pas seulement question d'éducation. Parfois, lorsqu'il y a des transferts de fonds du fédéral au provincial, on perd des services en français.

On dirait aussi qu'il y a un certain manque de rigueur à l'occasion dans les suivis que fait le gouvernement fédéral dans ce secteur. Ça peut sembler contradictoire avec ce qui se passe dans le domaine de la santé en ce moment, où les provinces disent que le gouvernement fédéral, tout à coup, veut s'ingérer en demandant qu'il y ait une reddition de comptes. Il faut repenser le système, car il ne s'agit pas seulement de donner de l'argent, il faut voir comment ça se fait. Le gouvernement du Québec n'aura pas une augmentation de 6 p. 100, alors que son budget consacré à la santé n'augmente pas de 1 à 2 p. 100 par année.

Il y a certains dossiers, on dirait, où des discussions se font. Mais, en tout cas, dans le dossier de l'éducation pour nos communautés, je me demande à certains moments où est la reddition de comptes. Le travail que vous faites, je vous en remercie vraiment du fond du cœur, parce que ce n'est pas tous les jours que les sénateurs ou sénatrices ou des membres du Parlement viennent nous voir pour nous parler et constater sur le terrain quel est l'état d'un dossier. Mais si vous pouviez exiger une reddition de comptes qui soit plus diligente quant au financement de l'éducation, quant aux enveloppes qui sont données aux provinces pour l'éducation des communautés de

The Chair: Would you like to add something? Do you agree?

Ms. Chunduning: Yes. I tend to agree with Pierre. I don't want to repeat everything that Pierre said, but what I would add is that it would be nice if the federal government could be a leader in language rights, by incorporating tighter language clauses in federal-provincial agreements, for example. In addition, it would be very helpful to us if the British Columbia senators agreed to be our voices to a certain extent.

Thank you very much.

The Chair: Well, seeing no other questions, I would like to sincerely thank you for your presentations today. You were right in saying that we are listening to you. We are here to share the findings from the public hearings we have held and from our visits.

I can tell you that we are happy to be here, because hearing your voices is important for us to be able to communicate the messages properly. I can assure you that what we've heard today will be reflected in our report.

So my thanks to the three francophone organizations.

The Senate Committee on Official Languages has repeatedly heard about the challenges of not enough opportunities to learn French as a minority language or as a second language in British Columbia. This problem is affecting both the French-language schools in minority settings and the French immersion programs. It also raises questions about accountability and the federal funding for those two sectors. Although the problem is not limited to this province, the Senate committee believes that British Columbia is a typical case that deserves an in-depth review.

For the second part of today's public hearing, we are pleased to welcome representatives from anglophone school boards that have immersion programs and from francophile associations. We are pleased to welcome today — and I sincerely thank them for being here — Glyn Lewis, Executive Director of the Canadian Parents for French, the British Columbia and Yukon Branch. I think this is the third time our committee has had the opportunity to hear from British Columbia and Yukon Canadian Parents for French in the last few years. So thank you very much.

We will also hear from Simon Burgers, District Principal, Languages and Multicultural Programs, Learning Team of the Greater Victoria School District, and Catherine Berron, School Principal, Dual Track Elementary School of the Surrey School District.

langue officielle en situation minoritaire, ce serait déjà beaucoup. Cependant, ce que vous faites aujourd'hui, c'est déjà très apprécié. Alors merci à vous.

La présidente : Vous voulez ajouter quelque chose? Vous êtes d'accord?

Mme Chunduning : Oui. Je pars dans le même sens que Pierre. Je ne veux pas répéter tout ce que Pierre a dit, mais s'il y a une chose, c'est que ce serait bien si le gouvernement fédéral pouvait être un leader dans le domaine des droits linguistiques, par exemple, en insérant des clauses linguistiques plus serrées dans les ententes entre le fédéral et les provinces. De plus, si les sénateurs de la Colombie-Britannique acceptaient d'être un peu nos porte-parole, ça nous aiderait beaucoup.

Merci beaucoup.

La présidente : Eh bien, ne voyant pas d'autre question, je tiens à vous remercier très sincèrement de vos présentations aujourd'hui. Vous l'avez bien dit, nous sommes à votre écoute. Nous sommes ici pour présenter des constats à la suite des audiences publiques que nous avons tenues et des visites que nous avons faites.

Je peux vous dire que nous sommes heureux d'être ici, parce qu'entendre vos voix, c'est important pour nous afin de bien transmettre les messages. Je peux vous assurer que ce que nous avons entendu aujourd'hui sera reflété dans notre rapport.

Alors, merci aux trois organismes francophones.

Le Comité sénatorial des langues officielles a entendu parler, à maintes reprises, des défis entourant le manque d'accès à des occasions d'apprendre le français comme langue de la minorité ou comme langue seconde en Colombie-Britannique. Cette problématique touche à la fois les écoles françaises de la minorité et les programmes d'immersion française. Elle soulève aussi des questions au sujet de la reddition de comptes et du financement accordé par le gouvernement fédéral dans ces deux secteurs. Bien que la problématique ne se limite pas à cette province, le comité sénatorial croit que la Colombie-Britannique représente un cas typique qui mérite un examen approfondi.

Pour la deuxième partie de l'audience publique d'aujourd'hui, nous avons le plaisir d'accueillir les représentants des conseils scolaires anglophones qui ont des programmes d'immersion et des associations francophiles. Nous avons le plaisir de recevoir aujourd'hui — et je les remercie très sincèrement d'être présents — M. Glyn Lewis, directeur exécutif de Canadian Parents for French — Section de la Colombie-Britannique et du Yukon. Je crois que c'est la troisième fois que notre comité a la chance d'entendre Canadian Parents for French de la Colombie-Britannique et du Yukon depuis les dernières années. Alors, merci beaucoup.

Nous recevons aussi M. Simon Burgers, directeur des programmes de langue et du multiculturalisme de l'Équipe d'apprentissage du Conseil scolaire de Victoria, et Mme Catherine Berron, directrice d'une école élémentaire à deux régimes pédagogiques de la Commission scolaire de Surrey.

Welcome to the three of you.

The senators will have questions for you. It would be very much appreciated if you could limit your presentations to five to seven minutes, so that senators have time to ask you questions.

We would like to start with you, Mr. Lewis, please.

Glyn Lewis, Executive Director, Canadian Parents for French — British Columbia and Yukon Branch: Thank you very much.

[English]

I am going to speak in English just because it is always easier for me. I am also going to paraphrase the brief I have already presented to the committee which you should have in front of you. I find that will probably make it a bit more interesting if I don't read this verbatim.

I first wanted to say thank you for inviting us and thank you for being here. Obviously there are a lot of similarities in the dynamics in British Columbia and Yukon but there are also some unique challenges that we face in this part of the country. It is very appropriate and a strong signal that the committee has chosen to be here and to listen to all of these speakers today and tomorrow.

The context for this committee being here is that we are currently going through a roadmap review that is being led by Canadian Heritage. We have already made a lot of the points that I will be raising today to the Canadian Heritage Roadmap consultation process. I wanted to let you know that as well.

Before I dive into the context of the situation that we are facing here in B.C. and Yukon, I want to quickly summarize the history of our organization for those who are not familiar.

Canadian Parents for French has existed for over 40 years now. The first French immersion program was started in Quebec in a suburb of Montreal. It was during the Quiet Revolution when anglophone parents recognized that it would be highly beneficial for their children to be able to speak both French and English.

Up to that point anglophone Quebecers really didn't have quality French language educational opportunity so these parents in a suburb of Montreal, working with researchers at McGill, designed this pilot program called French immersion. From there word quickly spread.

An organization was formed with the support of Keith Spicer, who I believe was minister of state at the time. It helped to put some funding together and helped organize these parents and slowly community by community the program spread.

The program spread because parents in all of the different communities lobbied local districts and local school boards to create the program, to create that opportunity for their kids,

Bienvenue à vous trois.

Les sénateurs auront des questions à vous poser. Si vous pouviez vous limiter à des présentations de cinq à sept minutes, ce serait fort apprécié, afin de laisser le temps aux sénateurs de vous poser des questions.

On aimerait commencer avec vous, monsieur Lewis, s'il vous plaît.

Glyn Lewis, directeur exécutif, Canadian Parents for French — Section de la Colombie-Britannique et du Yukon : Merci beaucoup.

[Traduction]

Je vais m'exprimer en anglais, tout simplement parce que c'est plus facile pour moi. Je vais vous résumer les grandes lignes du mémoire que je vous ai remis et qui se trouve devant vous. Je pense que ça va être plus intéressant que si je vous le lis textuellement.

Tout d'abord, je tiens à vous remercier d'être ici aujourd'hui et de nous avoir invités à témoigner devant le comité. Évidemment, il y a beaucoup de similitudes dans la dynamique de la Colombie-Britannique et du Yukon, mais il y a également des défis uniques auxquels nous sommes confrontés dans cette région du pays. Le fait que le comité se soit déplacé pour venir recueillir l'opinion de tous les intervenants envoie un message clair. En fait, cette étude arrive à point nommé.

À l'heure actuelle, le ministère du Patrimoine canadien procède à une révision de sa Feuille de route. Par conséquent, nous avons déjà soulevé beaucoup de questions que nous exposerons aujourd'hui dans le cadre du processus de consultation mené par le ministère. Je voulais que vous le sachiez.

Avant de vous parler de la situation que nous vivons ici en Colombie-Britannique et au Yukon, permettez-moi de vous parler d'abord des origines de notre organisation, pour ceux qui ne la connaissent pas.

Canadian Parents for French existe depuis maintenant 40 ans. Le premier programme d'immersion française a été mis en place au Québec, en banlieue de Montréal. À l'époque de la Révolution tranquille, un groupe de parents a décidé qu'il serait préférable pour leurs enfants de connaître l'anglais et le français, car le bilinguisme allait devenir un atout précieux pour leur avenir.

Jusque-là, le français n'était que mal enseigné aux Québécois anglophones. Par conséquent, ce petit groupe de parents, avec l'aide de chercheurs de l'Université McGill, a mis au point le tout premier programme pilote d'immersion française. La nouvelle s'est répandue rapidement.

Une organisation a été créée avec l'appui de Keith Spicer qui, si je ne me trompe pas, était ministre d'État à l'époque. Cela nous a permis de réunir du financement puis, petit à petit, le programme a vu le jour au sein de plusieurs collectivités.

Les parents des différentes collectivités ont dû faire pression auprès de leur district scolaire et de leur commission scolaire locale pour obtenir leur propre programme d'immersion

because these anglophone parents in communities like Sioux, Richmond, Coquitlam and different places around Western Canada and all over Canada wanted their kids to grow up bilingual. I re-emphasize the dynamics of local parents lobbying local decision-makers to fight for bilingual opportunities in one of our two official languages.

That is the context to the organization and where we came from. I say that because I understand as Shakespeare wrote “What’s past is prologue.” It gives a lot of context to where we are and what we have been doing over the last 40 years.

We put out a media release on the situation in British Columbia today. Less than 10 per cent of the entire student body in this province is in a French immersion program. That works out to about 52,000 students which is pretty phenomenal when we consider that the overall enrolment in this province has actually been decreasing.

If I had to map this out for you and you looked at a chart, overall enrolment actually has been going down for about 15 years in B.C. — that is consistent around the country; it is a function of demographics — whereas French immersion enrolment has consistently been increasing year after year for 17 years in B.C. and Yukon. We are looking at two trend lines that cause different dynamics and different challenges, which I will get into.

Before I launch into some of the challenges we face I want to emphasize some of the incredible benefits of French immersion. We did a program or a project this past year. It was through the support of Canadian Heritage and Radio Canada. I partnered with Michael Tryon, Executive Director at CPF Alberta, and we searched for the graduates of French immersion programs. We wanted to see where they are now.

Through a lot of networking, talking with teachers and to parents, and going out and really doing that hard-core grassroots organizing work, we found that these people had gone on and done amazing things.

Some of them work for lululemon as the international brand strategist. Another woman told us that she met her husband in a line at a bank in France. My sister is another example. She did French immersion in Burnaby and ended up working for Air Canada and then WestJet. I also did French immersion in Burnaby. I lived in Montreal, met my partner there, came back to Vancouver and networked for a national organization that promotes French.

We did the project because we wanted to capture and share some of those stories and to recognize that all of these efforts and all this investment changed the make-up of the country and touched and changed people’s lives in dramatic ways.

française. Je parle ici de parents anglophones dans des collectivités comme Sioux, Richmond, Coquitlam et d’ailleurs dans l’Ouest canadien ainsi que partout au Canada qui souhaitent que leurs enfants soient bilingues. Ces parents ont exercé des pressions auprès des décideurs locaux pour s’assurer que leurs enfants peuvent apprendre le français.

C’est donc le contexte qui nous a amenés où nous sommes aujourd’hui. Comme l’a dit Shakespeare, « Le passé n’est qu’un prologue ». Cela vous donne une idée de tout le chemin que nous avons parcouru ces 40 dernières années.

Nous avons émis un communiqué de presse sur la situation actuelle en Colombie-Britannique. Moins de 10 p. 100 de tous les élèves de la province sont inscrits à un programme d’immersion française. Cela correspond à environ 52 000 élèves, ce qui est assez phénoménal, lorsqu’on sait que le nombre d’inscriptions scolaires dans cette province est à la baisse.

Pour vous dresser un portrait de la situation, sachez que la clientèle scolaire est en déclin depuis environ 15 ans en Colombie-Britannique — c’est une réalité partout au pays, en raison de divers facteurs démographiques —, alors que le nombre d’inscriptions au programme d’immersion française augmente chaque année depuis 17 ans en Colombie-Britannique et au Yukon. Nous avons dégagé deux tendances qui sont à l’origine des différentes dynamiques et difficultés.

Avant d’aborder les difficultés auxquelles nous sommes confrontés, j’aimerais souligner les avantages incroyables de l’immersion en français. Je me suis associé à Michael Tryon, directeur général du bureau de CPF d’Alberta, et au cours des 12 derniers mois, avec l’aide de Patrimoine canadien et de Radio-Canada, nous avons lancé un projet qui permet de localiser et d’interroger certains des finissants de nos programmes d’immersion française. Nous voulons savoir où ils en sont maintenant.

Après avoir fait beaucoup de réseautage, parlé avec des enseignants et des parents puis accompli un travail d’organisation ardu, nous avons découvert que ces personnes avaient réalisé des choses remarquables.

Parmi ces personnes, on trouve une stratégie de marque réputée pour Lululemon. Une autre femme nous a dit qu’elle a rencontré un Français, avec qui elle est maintenant mariée, alors qu’elle faisait la queue à la banque. Ma sœur en est un autre exemple. Elle a suivi le programme d’immersion française à Burnaby et a ensuite travaillé pour Air Canada puis pour WestJet. J’ai moi aussi suivi un programme d’immersion en français à Burnaby. J’ai vécu à Montréal, où j’ai rencontré des gens extraordinaires, puis je suis revenu à Vancouver, où je travaille désormais pour une organisation nationale qui se consacre à la promotion du français.

Nous avons mené ce projet parce que nous voulions recueillir et partager des récits personnels et aussi faire valoir que tous ces efforts et tous ces investissements ont eu des retombées favorables à bien des égards, tant pour le pays que pour la vie des gens.

All of that great news aside, we face some significant challenges. Senator Tardif, I was walking past you in the hallway and I heard you mentioning some of the challenges I am about to mention in an interview you were doing.

The largest challenge that we face is access and specifically making sure that families who want to be part of this program can actually be part of it. One of our roles as an organization is to support parents, to work with local parents, to work with educators and decision-makers, to look at the needs and the demands, and to try to match capacity with demand.

In Salmon Arm, a community about four and a half hours just north and east of here, every year for the last six years there had been a line-up to register for French immersion programs. Every school district registers students differently. Surrey has one system. Victoria has a different system. Salmon Arm has a different system. In Salmon Arm it is first-come, first-served. They open it up on a Thursday at 9 a.m. and the first 20-22 families in the line get to register their kid.

What does this do? They have to do this because they know there are more families interested in registering than there are spaces available in that community for French immersion. Parents know this and every year they line up. One year they lined up the night before. The second year they lined up two nights before. The third year they lined up three or four nights before. Parents, grandparents and everybody else in the family got involved in camping out in front of a school district office to register their kids for this program, which obviously raises a whole bunch of problems and challenges for us.

First, who are the families who can do this? Who know about this? Who can spend two or three nights in a line up? What if you are a single parent and you don't have a husband or you don't have a whole family able to support you? There are all these access challenges. At the end of the day what happens is some families will be turned away and some kids will be turned away.

A second ago I told you about the woman who met her husband in a bank line-up in France and the person who is a brand strategist for lululemon. There are bilingual ministers, members of Parliament or senators who have gone on to strive for the highest offices in the land.

For those kids who are turned away we have created at the very beginning an injustice and an inequality because they don't have the same opportunities to achieve all of the same things as other people, as those students.

From a moral perspective and from a justice perspective I always find it troubling because I know what are the benefits. I know what these kids can go off and do. We work with the Salmon School District as we work with school districts around

Malgré ces merveilleuses nouvelles, il n'en demeure pas moins que nous sommes confrontés à des problèmes importants. Alors que je marchais dans le couloir, j'ai entendu la sénatrice Tardif en mentionner quelques-uns dans le cadre d'une entrevue.

Évidemment, le plus important défi auquel nous devons faire face est l'accès. Nous devons nous assurer que les familles qui veulent prendre part à ce programme peuvent le faire. L'un des rôles de notre organisation est d'appuyer les parents et de travailler avec eux, ainsi qu'avec les enseignants et les décideurs locaux afin d'examiner les besoins et de veiller à ce que la capacité corresponde à la demande.

À Salmon Arm, une collectivité située à environ quatre heures et demie au nord-est d'ici, chaque année depuis les six dernières années, il y a eu une liste d'attente pour s'inscrire au programme d'immersion française. Chaque district scolaire procède différemment. Surrey a son propre système d'inscription. Victoria a un autre système, tout comme Salmon Arm. Dans cette dernière localité, les inscriptions au programme d'immersion française se font selon la formule du premier arrivé, premier servi. Le bureau ouvre le jeudi à 9 heures, et les 20 ou 22 premières familles en ligne peuvent inscrire leur enfant.

Pourquoi est-ce ainsi? Parce qu'il existe actuellement plus de familles désireuses d'inscrire leur enfant à un programme d'immersion française qu'il n'y a de places dans ces programmes. Les parents le savent et font la queue chaque année. La première année, ils ont campé une nuit devant le bureau. La deuxième année, ils ont campé deux nuits. La troisième année, ils ont campé trois ou quatre nuits pour s'assurer d'avoir une place pour leur enfant. Parents, grands-parents et membres de la famille se relayent devant le district scolaire, ce qui, évidemment, nous occasionne beaucoup de problèmes.

Tout d'abord, qui sont ces familles qui peuvent se le permettre? Qui est au courant de cette façon de procéder? Qui peut passer deux ou trois jours à camper devant un bureau? Qu'en est-il si vous êtes un parent monoparental et que vous n'avez personne pour vous aider? Il y a donc beaucoup de problèmes d'accès. Au bout du compte, ce qui arrive, c'est que de nombreux enfants sont refusés.

Un peu plus tôt, j'ai parlé de la femme qui a rencontré son mari en faisant la queue dans une banque en France et de l'autre personne qui est devenue une stratège de marque pour Lululemon. Mais il y a aussi des ministres, des députés ou des sénateurs bilingues qui se sont rendus au sein des plus hautes instances au pays.

Par conséquent, il s'agit là d'une grande injustice pour des milliers d'élèves qui se font refuser, chaque année, l'accès à ces programmes et qui ne pourront peut-être pas accomplir ce que d'autres auront la chance de faire.

Du point de vue moral et de la justice, je trouve toujours cela troublant, parce que je connais tous les bienfaits de l'immersion française. Je sais ce que peuvent réaliser ces enfants. Nous collaborons avec le district scolaire de Salmon Arm, comme avec

the province and say, “Look, here is all the demand that you know you have. What are you doing to accommodate that demand?”

I am about to explain that there are three typical challenges: classroom space, teachers and resources. By resources I typically mean books, library resources and things like that. To create a French immersion classroom those are the three things you need. You need a physical classroom. You need a teacher. You need the books and the resources.

The physical classroom as I mentioned in my brief is something that school districts can generally manage. I know Surrey is having a tough time right now because one of the few school districts is actually growing. For the most part if you have 22 students, which is generally how many kids you would have in a classroom, that school district has to put them somewhere. If the 22 kids are in an English classroom or in a French immersion classroom, the school district needs to manage that. Generally speaking with some foresight a school district can manage the physical classroom space issue. Again, I say with some foresight because if you do it at the last minute it is very hard to move classrooms, move schools and all that kind of stuff.

The second challenge we face is the teacher shortage. I mentioned at the very beginning that for 17 consecutive years there has been enrolment growth in French immersion all across B.C. and in Yukon. This means that those school districts need to open new classrooms and they need to hire new teachers.

We did a report about three years ago which I presented to Senator Tardif. It shows that 86 per cent of school districts in this province and in Yukon are telling us that it is challenging or very challenging to find enough qualified French teachers to fill those classes.

We sat down with the provincial government. We have talked to the federal government. One of the major points we are raising to this committee is that this is a huge problem. We need to look at a whole bunch of different solutions. I outline a number in the brief I presented to you, including better labour mobility agreements, enabling qualified teachers from other provinces to come to British Columbia, and looking at how we recruit teachers from abroad and how we recruit teachers and exchange opportunities with universities in France and in different places. Anyway there is a list that I outlined and I recommend that you take a look at it.

The second point I want to raise is about access is the funding formulas. The roadmap provides funding to provincial governments that then make that funding available to school districts. In that funding flow there are specific funding formulas and specific targets that the provincial government and the school districts are intended to meet.

les autres districts scolaires de la province, et nous leur disons : « Voici la demande que vous avez pour des programmes d’immersion française. Qu’allez-vous faire pour répondre à cette demande? »

Je vais maintenant vous parler des trois principaux défis : les locaux, les enseignants et les ressources. Quand je dis ressources, je parle évidemment des manuels, des ressources documentaires et de ce genre de choses. Lorsqu’on crée un programme d’immersion française, ce sont les trois choses dont on a besoin. Il faut une salle de cours, un enseignant qualifié et des ressources.

Comme je l’ai indiqué dans mon mémoire, les districts scolaires sont généralement en mesure de gérer les locaux. Je sais qu’à Surrey, par exemple, la situation est difficile à l’heure actuelle pour le district scolaire, qui connaît une croissance constante. Supposons qu’on a 22 élèves, ce qui est généralement le nombre d’élèves par classe, ce district scolaire doit leur trouver une place ailleurs. Que les élèves soient en immersion française ou non, c’est le district scolaire qui gère leur placement. Avec un peu de planification, un district scolaire y parvient habituellement. Évidemment, il faut de la planification, car à la dernière minute, il est difficile de transférer des élèves dans d’autres classes ou d’autres écoles.

Le deuxième défi auquel nous sommes confrontés est la pénurie d’enseignants. Comme je l’ai dit au début, il y a eu une hausse des inscriptions en immersion française 17 années d’affilée dans presque tous les districts scolaires de la Colombie-Britannique et du Yukon. Cela signifie que ces districts scolaires doivent aménager de nouvelles salles de cours et recruter de nouveaux enseignants.

Il y a environ trois ans, nous avons produit un rapport, que j’ai présenté à la sénatrice Tardif. Selon ce rapport, 86 p. 100 des districts scolaires offrant l’immersion française ont indiqué qu’il est difficile ou très difficile de recruter un nombre suffisant d’enseignants qualifiés pour l’immersion française.

Nous nous sommes assis avec le gouvernement provincial. Nous nous sommes également adressés au gouvernement fédéral. Je veux que le comité comprenne à quel point la situation est problématique. Nous devons envisager différentes solutions. J’ai formulé quelques recommandations dans le mémoire que je vous ai remis. Il faudrait notamment prévoir de meilleurs accords sur la mobilité de la main-d’œuvre, permettre aux enseignants qualifiés d’autres provinces de venir travailler en Colombie-Britannique, examiner la façon dont on recrute les enseignants à l’étranger, puis multiplier les occasions d’immersion avec des universités de France et d’ailleurs. Je vous encourage donc à jeter un coup d’œil à ces recommandations.

Le deuxième point que j’aimerais soulever concerne l’accès aux formules de financement. La Feuille de route fourni du financement aux gouvernements provinciaux qui, à leur tour, le mettent à la disposition des districts scolaires. Dans le cadre de ces formules de financement, il y a des objectifs précis que le gouvernement provincial et les districts scolaires doivent atteindre.

One thing we have been asking for years is to set aside a funding envelope within the envelope that already exists to create an incentive for growth. I call that the carrot. The carrot and the stick is what we use to create a French immersion program.

The stick is parental lobbying at the school district level like in Salmon Arm or in Surrey to say that this is a program they care about and this is a program that the school district should provide.

Then the carrot is the financial incentive which no longer exists because enrolments have gone up every year for the last 17 years. The funding envelope has not changed and therefore we can no longer put any money aside and say there is actually financial incentive for the school district to create a new French immersion program. That is the second very important piece that we highly recommend to set aside in the next roadmap agreement.

To conclude my presentation, we believe that authentic learning experiences are very important. Especially in B.C. and Yukon we are very far from the access of the francophone centre. There are strong francophone communities and pockets of francophone communities in B.C. and Yukon. Authentic exchanges, learning opportunities, and time spent in Quebec, in France and in other native francophone or French-speaking areas are vital for students to be able to live, breathe and feel the language and the culture. They must be inspired by the culture and by the language to continue with their studies not just to grade 12 but beyond. Thank you very much.

Simon Burgers, District Principal, Languages and Multicultural Programs, Learning Team, The Greater Victoria School District (#61): Thank you.

I am Simon Burgers, District Principal with The Greater Victoria School District. It is my pleasure to represent a perspective on the challenges of accessing French programming, and specifically French immersion, from the Greater Victoria School District lens.

I am also a late French immersion graduate. I have been an administrator in dual-track schools and for the last five years as district principal I have managed all aspects of our French immersion program and language programs from a facilities perspective right to the hiring of French immersion teachers and providing professional development and mentorship opportunities for our current teachers.

Victoria has the largest French immersion program in the province by sheer numbers and participation rate. We regularly meet about 20 per cent of our overall student body enrolled in French immersion. Some significant challenges come with the maintenance of such a large program, the largest program in the province, and continual growth.

Nous faisons du lobbying auprès du gouvernement provincial depuis de nombreuses années pour qu'il modifie les formules de financement et nous redonne ainsi un incitatif financier. C'est ce que j'appelle la carotte. La carotte et le bâton sont ce qu'il nous faut pour créer un programme d'immersion française.

Le bâton est les pressions qu'exercent les parents sur les districts scolaires, comme à Salmon Arm ou à Surrey, pour démontrer qu'ils ont à cœur ce programme et qu'il faut l'offrir.

La carotte est l'incitatif financier, qui n'existe plus. L'enveloppe budgétaire pour l'enseignement du français stagne depuis plus de 17 ans, et ce, malgré la montée en flèche de la demande. Nous n'avons pas suffisamment d'argent pour inciter le district scolaire à créer un nouveau programme d'immersion française. Par conséquent, l'un des éléments les plus importants de la nouvelle Feuille de route devrait être l'affectation permanente d'une somme pour la croissance.

Pour conclure, nous croyons qu'il faut susciter des expériences culturelles et linguistiques plus authentiques. Plus précisément en Colombie-Britannique et au Yukon, nous sommes très loin du centre francophone. Il y a toutefois de solides communautés francophones. Des échanges authentiques, des possibilités d'apprentissage et des séjours au Québec, en France et ailleurs où on parle français sont des occasions précieuses pour les jeunes d'utiliser le français dans des situations concrètes et d'être témoins de la vitalité de la langue et de la culture françaises. Ces expériences encouragent les étudiants à poursuivre leur apprentissage des langues au-delà de la 12^e année. Merci beaucoup.

Simon Burgers, directeur des programmes de langues et multiculturalisme, Équipe d'apprentissage, District scolaire du Grand Victoria (n° 61) : Merci.

Je m'appelle Simon Burgers. Je suis directeur au District scolaire du Grand Victoria. Je suis ravi de vous donner un aperçu des défis liés à l'accès aux programmes de français, et en particulier aux programmes d'immersion française, à la lumière de l'expérience du District scolaire du Grand Victoria.

J'ai obtenu un diplôme en immersion en français tard. J'ai été administrateur d'écoles à deux régimes pédagogiques, et depuis cinq ans, en tant que directeur, je supervise tous les volets de notre programme d'immersion en français et de nos programmes de langue tant sur le plan des installations que de l'embauche d'enseignants d'immersion française, en passant par le perfectionnement professionnel et les possibilités de mentorat pour nos enseignants actuels.

Victoria a le plus vaste programme d'immersion en français de la province, tant pour les seuls chiffres que pour le taux de participation. Environ 20 p. 100 de nos élèves sont inscrits à un programme d'immersion en français. La gestion d'un programme aussi vaste, le plus vaste de la province, comporte des défis importants, et le programme est en croissance constante.

One of them is the availability of space. We have a dual-track school setting, meaning that community members can access an English program in our dual-track schools in addition to a French immersion program in our dual-track schools.

Ascertaining the availability of space is much more complex than an empty classroom in a building. When we make a commitment to a kindergarten child entering a French immersion pathway it is a 13-year commitment right through elementary school, space within that building, space within a middle school and then again on to high school.

For example, 9 of 27 elementary schools offer a French immersion pathway for our students. By virtue of this each of those dual-track schools encompasses a catchment much larger than its English catchment that feeds it or provides students for French immersion.

One school, Marigold, has the capacity on an annual basis to accommodate one to two kindergarten French immersion classes but it pools from a geography that encompasses eight other schools to feed it for French immersion only. By virtue of a dual-track setting and accessibility this poses great challenges.

There is an involved process by which we need to look at the changes in population densities, new housing starts, population demographics provided by Census Canada, the availability of space in our schools, catchments for our French immersion schools and our English schools, and a re-evaluation of boundaries to be able to continue to accommodate students currently in our program and new students entering the program notwithstanding the ability to continually grow our program.

Our kindergarten enrolment between 2009 and 2013 grew by 48 per cent in that span, which creates a huge bubble of students in terms of being able to project the accommodation of space in the continuum of their learning pathway in French immersion from kindergarten right through to grade 12.

A recommendation from the Greater Victoria School District would be to create flexibility within the federal funding envelope to apply for grants or a funding allocation by which school districts can explore the expansion of its French immersion programs and the availability of space. This requires coordination of the director of facilities and, as previously mentioned, very demographic information to make good choices for successful programming and the French learning pathway for our students.

The second challenge that we would identify as the school district, I know you have heard before, is the availability of qualified French immersion teachers. We see this as being twofold. First, Victoria, despite being a very desirable place to

Il y a, entre autres, la disponibilité des places. Nous avons un système à double régime pédagogique, ce qui signifie que les membres de la collectivité peuvent avoir accès à un programme anglais et à un programme d'immersion en français dans nos écoles à deux régimes.

Lorsqu'il s'agit de s'assurer que des places sont disponibles, on ne parle pas simplement ici de classes non occupées dans un établissement; il y a beaucoup plus que cela. Lorsque nous nous engageons auprès d'un élève de maternelle qui commence son parcours d'immersion en français, il s'agit d'un engagement de 13 ans, et on parle de places à l'école élémentaire, à l'école intermédiaire et à l'école secondaire.

Par exemple, 9 écoles élémentaires sur 27 offrent un parcours d'immersion française à nos élèves. Pour cette raison, chacune des écoles à deux régimes pédagogiques couvre une zone de recrutement qui dépasse les limites de celle du programme anglais.

Par exemple, l'école Marigold peut accueillir une ou deux classes d'immersion française à la maternelle chaque année, mais les élèves du programme d'immersion proviennent d'un bassin géographique qui comprend huit autres écoles. Le système à double régime et les questions d'accessibilité posent de grands défis.

Il y a un processus complexe par lequel nous devons tenir compte de différents aspects : les changements quant à la densité de la population, les nouvelles mises en chantier, les données démographiques du Recensement du Canada, la disponibilité de places dans nos écoles, les zones de recrutement pour nos écoles d'immersion française et nos écoles anglaises, et une réévaluation des limites afin de pouvoir continuer à répondre aux besoins de nos élèves actuels et des nouveaux élèves qui s'inscrivent au programme, sans parler de la capacité d'assurer une croissance constante de notre programme.

De 2009 à 2013, le nombre d'inscriptions au niveau de la maternelle a augmenté de 48 p. 100, ce qui fait qu'il nous faut prévoir des places pour un plus grand nombre d'élèves tout au long de leur parcours d'apprentissage en immersion française, soit de la maternelle à la 12^e année.

Le District scolaire du Grand Victoria recommande qu'on prévoie plus de souplesse à l'intérieur du modèle de financement fédéral pour les demandes de subvention ou une répartition des fonds afin de permettre aux districts scolaires de planifier l'élargissement de leurs programmes d'immersion en français et de satisfaire à la demande sur le plan de la disponibilité des places. Cela requiert de la coordination du directeur des installations et, comme on l'a mentionné précédemment, la collecte de renseignements démographiques dans le but de faire de bons choix pour le bon fonctionnement du programme et le parcours d'apprentissage du français de nos élèves.

Le deuxième défi que notre district scolaire veut signaler — et je sais qu'on vous en a déjà parlé — concerne la disponibilité d'enseignants d'immersion française qualifiés. Il y a deux aspects. Tout d'abord, même si Victoria est un endroit où il fait très bon

live in Canada, does not receive a huge number of French immersion teacher applicants. In addition, of the applicants who apply very few meet our language threshold.

This is what I want to focus on when I think about the accessibility or the availability of French immersion teachers in our province. Victoria has a very high language threshold. We rely on a partnership with the University of Victoria to broker a formal language assessment, which is the TFI facilitated through ETS Canada.

If you are a teacher and you want to apply to the Greater Victoria School District you need to first demonstrate your language ability before moving forward in our hiring practice. This is an obstacle to getting teachers in front of kids in a timely way for the start of a school year. It decreases the pool or the number of applicants that we would consider as qualified French immersion applicants.

This is further compounded by there is no provincial standard as to what qualifies a teacher as being a French immersion teacher with respect to language ability. Victoria prides itself on having a very high language ability that translates into the integrity of the French immersion program in the Greater Victoria School District when we advertise providing world-class education. What a challenge it is for a teacher stepping into the classroom not to have a mastery of the language to explore curriculum in a meaningful way with students. We pride ourselves on having a very strong language threshold. This isn't shared across school districts and there is no provincial coordination with respect to this.

This further creates fierce competition in hiring in June and through the summer for September across school districts, whereas Victoria has a language threshold that holds up the process by which we hire teachers. Those teachers, I have discovered year after year, get hired by other districts that don't have a formal language qualification and/or have different language thresholds.

We lose a number of teachers every year to other school districts, despite having a lightning fast response to teacher applicants and a connection with additional hiring rounds and special rounds for individual teachers to simply staff our program. We today in October a secondary school we are unable to staff with a secondary French immersion teacher.

In a secondary scenario we are looking for a French language qualification, a language ability threshold and in addition a specialization in the areas of science, social studies and French language arts or a French literature degree. This further

vive au Canada, peu d'enseignants d'immersion française font une demande pour y travailler. De plus, parmi ceux qui le font, très peu ont le niveau de compétences linguistiques minimal.

C'est ce sur quoi je veux mettre l'accent lorsqu'il s'agit de l'accessibilité ou de la disponibilité d'enseignants d'immersion française dans notre province. À Victoria, le niveau minimal de compétences linguistiques est très élevé. Nous comptons sur la collaboration de l'Université de Victoria pour l'évaluation officielle des compétences linguistiques, soit le TFI, qui est coordonné par ETS Canada

Un enseignant qui veut postuler au District scolaire du Grand Victoria doit tout d'abord montrer qu'il a les compétences linguistiques nécessaires avant d'aller plus loin dans notre processus d'embauche. Cela nous empêche d'envoyer des enseignants dans des classes à temps pour le début de l'année scolaire. Il en résulte que le nombre de demandeurs que nous considérerions comme des enseignants d'immersion française qualifiés diminue.

À cela s'ajoute l'absence de norme provinciale concernant les critères à respecter sur le plan des compétences linguistiques pour être un enseignant d'immersion en français. Victoria se targue d'avoir des critères de compétence très élevés qui se traduisent par l'intégrité du programme d'immersion en français dans le District scolaire du Grand Victoria lorsque nous annonçons que nous offrons une éducation de calibre mondial. Quel défi cela représente pour une personne d'enseigner sans posséder une maîtrise de la langue qui lui permettrait d'explorer convenablement un programme avec les élèves. Nous nous targuons d'avoir un niveau de compétences linguistiques très élevé. Ce n'est pas le cas de tous les districts scolaires, et il n'y a pas d'encadrement provincial à cet égard.

De plus, cette situation fait en sorte que les districts scolaires se livrent une concurrence féroce pour les embauches en juin et durant l'été en prévision de septembre, tandis que Victoria a établi un niveau minimal de compétences linguistiques qui ralentit son processus d'embauche. Chaque année, je découvre que ces enseignants ont été embauchés par d'autres districts qui n'ont pas d'exigences linguistiques officielles ou dont le niveau minimal de compétences linguistiques est différent du nôtre.

Tous les ans, nous perdons un certain nombre d'enseignants qui vont travailler dans d'autres districts scolaires, en dépit d'une réponse très rapide et d'un lien avec des processus d'embauche supplémentaires et spéciaux simplement pour pourvoir notre programme. Aujourd'hui, en octobre, nous ne sommes pas capables de trouver un enseignant d'immersion française pour une école secondaire.

Par ailleurs, nous cherchons des gens ayant des compétences linguistiques en français, un certain niveau minimal de compétence linguistique et, en plus, des gens qui ont un domaine de spécialisation en science, en études sociales, et en

makes it difficult to staff our secondary programs for students to complete their dual Dogwood and continue on a successful path in that continuum from K right through grade 12 to post-secondary.

A recommendation would be to have a provincial coordination of French immersion teacher qualification recognized by the Teacher Qualification Services, all post-secondary universities across the province and school districts.

We have received applications of graduates from some of our French immersion teacher programs who do not meet our language threshold. They believe they are qualified as French immersion teachers but are turned away from Victoria. This happens every year. The recommendation would be to look provincially and perhaps across provinces to establish a minimal language threshold and a common assessment practice by which we assess this language threshold.

This would expedite the hiring procedure for all school districts, level the playing field across the province with respect to French language ability and the integrity of our French immersion programs provincially.

When we think about accessibility and equity in terms of accessing language opportunities in a public education setting, it is not possible to offer a French immersion program in all of our schools. Some 18 of 47 schools offer a dual-track opportunity for students. In the province of British Columbia core French doesn't commence until the fifth grade. I spoke to hundreds in the last five years in my position as district principal. I communicated and have spoken to hundreds of parents through email, phone calls or parent information evenings. Parents who are looking for French language learning opportunities and the benefits of second language learning but don't necessarily want the commitment of French immersion for their children to study specialized subject matter like socials, math and science in a second language.

When we look at the attrition in French immersion in Victoria and provincially the hugest attrition is that transition to secondary school where there is a focus on creating pathways in bridging post-secondary opportunities, whatever they might be. Students and parents are choosing to leave French immersion by virtue of not wanting to study science, social studies, et cetera, in French.

Many parents struggle with the decision to enter French immersion or not. At the first introduction of their kids into a public school setting in kindergarten they often articulate that they want the benefits of the second language learning. Another

arts et culture d'expression française ou en littérature française. Cela complique l'embauche dans nos programmes du secondaire, qui est nécessaire pour que les élèves obtiennent leur double diplôme et continuent leur cheminement, qui commence à la maternelle et se termine en 12^e année ou aux études postsecondaires.

Nous recommandons l'établissement, à l'échelle provinciale, d'un seuil de compétences linguistiques pour les enseignants d'immersion française reconnu par les services d'examen des compétences des enseignants, tous les établissements postsecondaires de la province et les districts scolaires.

Nous avons reçu des demandes de diplômés de certains de nos programmes d'enseignement en immersion française qui ne satisfont pas à nos exigences linguistiques minimales. Ils croient qu'ils ont les compétences qu'il faut pour être des enseignants d'immersion française, mais leur demande est refusée. Cela se produit chaque année. Nous recommandons l'établissement à l'échelle provinciale, et peut-être dans toutes les provinces, d'un seuil minimal de compétence linguistique ainsi que l'élaboration d'une méthode d'évaluation de ce seuil.

Cela accélérerait le processus d'embauche de tous les districts scolaire et uniformiserait les règles du jeu dans la province sur le plan des compétences linguistiques en français à respecter et de l'intégrité de nos programmes d'immersion en français.

Lorsque l'on parle de l'accessibilité et de l'égalité liées aux possibilités d'apprendre une langue dans un établissement scolaire public, il faut dire qu'il n'est pas possible d'offrir un programme d'immersion en français dans toutes nos écoles. Environ 18 écoles sur 47 offrent deux régimes pédagogiques. En Colombie-Britannique, on n'enseigne pas le français de base avant la 5^e année. Au cours des cinq dernières années, j'ai parlé à des centaines de personnes, à titre de directeur. J'ai discuté avec des centaines de parents par courriel, par téléphone ou lors de soirées de rencontre des parents. Ces parents cherchent des possibilités d'apprentissage du français pour leurs enfants et comprennent les avantages de l'apprentissage d'une langue seconde, mais ils ne veulent pas nécessairement que l'on enseigne à leurs enfants des matières spécialisées comme les sciences sociales, les maths et les sciences dans une langue seconde.

Lorsque nous examinons le nombre d'élèves qui ne terminent pas le programme d'immersion française à Victoria et dans l'ensemble de la province, nous remarquons que c'est lors de la transition vers l'école secondaire que le taux d'attrition est le plus élevé, au moment où on se concentre sur le parcours à choisir en prévision des études postsecondaires, peu importe de quoi il s'agit. Les élèves et les parents choisissent de quitter le programme d'immersion en français parce qu'ils ne veulent pas que l'apprentissage des sciences et des sciences sociales, par exemple, se déroule en français.

Bon nombre de parents ont du mal à décider s'ils inscriront leurs enfants au programme d'immersion en français ou non. Souvent, lorsque leurs enfants commencent l'école, à la maternelle, les parents expriment le souhait que leurs enfants

recommendation would be to look at augmenting core French learning opportunities, introducing strong core French programs beginning in kindergarten, and again providing school districts with an allowance through the French funding umbrella to explore other French language opportunities like intensive French programs.

Strong core French programs alongside other French learning opportunities like intensive French programs could alleviate a demand in pressure on French immersion while simultaneously increasing French language learning opportunities for our students and community members.

Do I have more time? I could keep going.

The Chair: No, not for now. We will give you more time in answering questions.

Mr. Burgers: I welcome any questions.

[Translation]

The Chair: I would now like to invite Ms. Berron, please.

Catherine Berron, School Principal, Dual Track Elementary School, Surrey School District: Thank you. I will speak in French, because most people here speak French.

I'm representing the Surrey School District, which is one of British Columbia's largest districts, with 71,000 students and 100, actually 101, elementary schools, 19 secondary schools, five learning centres and three adult education centres.

In our school district, there are three ways to learn French: students can attend the French immersion schools, take the French as a second language program, or FSL, or attend schools offering intensive French.

In 2004, the Surrey School District became the first to offer intensive French. We currently have seven immersion schools. That is seven immersion schools out of a total of 101 that offer immersion classes or an immersion program. There are five late French immersion schools where students, unlike in Ontario, I think, can start in grade 5, 6 or up to grade 12.

There are also French immersion high schools, four of them.

The intensive French program was introduced in Surrey, as I said earlier, where French is taught very intensively for five months in grade 6, up until December. After that, it is one hour per day.

tirent parti des avantages que procure l'apprentissage d'une langue seconde. Nous recommandons que l'on augmente les possibilités d'apprendre le français de base; que l'on adopte des programmes de français de base de qualité commençant à la maternelle et, encore une fois, que l'on fournisse des fonds aux districts scolaires dans le cadre du financement pour qu'ils explorent d'autres possibilités d'apprentissage du français, comme des programmes de français intensif.

De bons programmes de français de base et d'autres possibilités d'apprentissage comme des programmes de français intensif pourraient rendre la demande gérable tout en augmentant les possibilités pour nos élèves et les membres de la collectivité d'apprendre le français.

Me reste-t-il du temps? Je pourrais continuer.

La présidente : Non, pas pour l'instant. Nous vous accorderons plus de temps lorsque vous répondrez aux questions.

M. Burgers : Je serai ravi de répondre aux questions.

[Français]

La présidente : Alors j'aimerais inviter Mme Berron, s'il vous plaît.

Catherine Berron, directrice d'une école élémentaire à deux régimes pédagogiques, Commission scolaire de Surrey : Merci. Je vais parler en français, parce que la plupart des gens ici parlent français.

Alors, je représente la Commission scolaire de Surrey, qui est une des plus grandes commissions scolaires de la Colombie-Britannique avec 71 000 étudiants et 100 écoles élémentaires, 101 en fait, 19 écoles secondaires, 5 centres d'apprentissage et 3 centres d'éducation pour les adultes.

Dans notre commission scolaire, il y a trois façons d'apprendre à parler français. Les élèves peuvent le faire dans les écoles d'immersion française, ils peuvent l'apprendre aussi grâce au programme de français langue seconde, qu'on appelle FSL, French as a Second Language, ou dans les écoles qui proposent le programme de français intensif.

En 2004, la Commission scolaire de Surrey était la première à offrir les cours de français intensif. En immersion, nous avons sept écoles. Donc, il s'agit de 7 écoles d'immersion sur 101 qui offrent des cours d'immersion ou un programme d'immersion. Il y a cinq écoles d'immersion tardive, où les élèves, contrairement à l'Ontario, je pense, commencent en 5^e année, en 6^e année, jusqu'à la 12^e année.

On a aussi des écoles d'immersion au secondaire. Il y en a quatre.

Le programme de français intensif, c'est un programme qui a été introduit, comme je le disais auparavant, à Surrey, où on enseigne de façon très intense le français pendant cinq mois en 6^e année, jusqu'au mois de décembre. Ensuite, c'est une heure par jour.

There are five schools that offer this intensive French course. It means that, when students reach high school, they are able to continue their studies in French at a higher level than other students who only took French as a second language. In other schools, French as a second language is offered from grade 4 to grade 7, and then from grade 8 to grade 12.

The challenges are the ones mentioned earlier. It is true, in general, that we have a great deal of difficulty recruiting and keeping immersion teachers.

About 20 years ago, when I started working as an immersion teacher, many of my colleagues were from French-speaking countries or provinces in Canada where French is spoken. Some of them remained, but very few. Many of them returned to their home province, primarily Quebec, when a number of language teachers were offered early retirement. That in turn opened the door to more language teachers and some of my friends and colleagues who were here because they could not find work in Quebec went back home, because that is where they are from, where their families live.

Recruiting teachers who speak French well and who know how to teach French, who understand the pedagogy of teaching French, is a huge problem in British Columbia and, of course, in Surrey also.

I can tell you, for instance, that three days before school started in Surrey this year, the school district was short six teachers. So we contacted friends who knew someone in New Brunswick or in Quebec, someone who was finishing their placement in Alberta.

A student who had just finished her immersion course stayed with me. Because housing was not a problem since she knew she could live with me, she accepted a position in the south of Surrey, at Laronde School. Such situations arise when we find someone at the last minute to take a class.

What we also see often — and I agree with you regarding the problems that school districts face — is some competition among school districts to recruit teachers. We encourage some graduates of the immersion program, for instance, to accept a position when they themselves had not thought about teaching French immersion. We tell them that if they want to teach science, say at high school, there are no positions for high school science in English, but on the French side, if they can quickly remember what we taught them a few years ago, they can get a French immersion job right away.

Il y a cinq écoles qui offrent ce cours de français intensif. Il permet aux élèves, quand ils accèdent au niveau secondaire, de continuer leurs études en français à un niveau plus élevé que les autres élèves qui, eux, n'ont pris que le français FSL. Dans les autres écoles, le français langue seconde est offert de la 4^e à la 7^e année, et ensuite, de la 8^e à la 12^e année.

Les défis, ce sont les défis dont vous avez entendu parler ici. En général, c'est vrai, on a énormément de difficulté à recruter les professeurs d'immersion et à les garder.

Il y a à peu près 20 ans, quand j'ai commencé à travailler comme enseignante en immersion, plusieurs de mes collègues venaient de pays francophones et de provinces où on parle le français au Canada. Certains sont restés, mais très peu. En fait, il y en a beaucoup qui sont retournés dans leurs provinces natales, surtout au Québec, quand, à un moment donné, on a offert la retraite anticipée à certains professeurs de langue. Donc, ça a ouvert la porte à plus de professeurs de langue, et certains de mes amis et collègues qui étaient ici parce qu'ils ne trouvaient pas de travail au Québec, sont repartis chez eux, parce que c'est de là où ils viennent, où habite leur famille.

Recruter des professeurs qui parlent bien le français et qui savent comment enseigner le français, qui comprennent la pédagogie qui est associée à l'enseignement du français est un énorme problème partout en Colombie-Britannique et, évidemment, à Surrey aussi.

Je peux vous dire que, par exemple, cette année, trois jours avant le début des classes, à Surrey, il nous manquait six enseignants au sein de la commission scolaire. Alors on a contacté des amis qui connaissaient quelqu'un au Nouveau-Brunswick ou quelqu'un au Québec, quelqu'un qui était en train de finir son stage en Alberta.

J'ai hébergé chez moi une étudiante qui venait juste de finir son cours d'immersion. Et parce qu'elle n'avait pas de problème de logement, puisqu'elle savait qu'elle pouvait venir habiter chez moi, elle a accepté un poste dans le sud de Surrey, à l'école Laronde. Ce sont donc des situations où on arrive in extremis à trouver quelqu'un à qui on peut confier une classe à la dernière minute.

Ce qui arrive souvent, aussi, et je dois dire que je suis d'accord avec vous quand vous parlez des problèmes qu'ont les commissions scolaires, c'est qu'il y a une certaine compétition entre les commissions scolaires pour recruter les professeurs. On encourage certains finissants, par exemple, du programme d'immersion, à accepter un poste alors qu'eux-mêmes n'auraient pas pensé à aller enseigner en immersion. Mais on leur dit : « Vous voulez enseigner en sciences, disons au niveau secondaire? Ah, il se trouve qu'on n'a pas de poste pour vous comme prof au secondaire en sciences du côté anglais, mais du côté français, si vous pouvez rapidement vous souvenir de ce qu'on vous a inculqué quelques années auparavant, vous aurez un poste tout de suite en immersion. »

So we end up with people who are good teachers but who do not necessarily have the knowledge of French. We have noticed that over time the quality of French is declining steadily. These teachers want to work, so they accept the positions. If they stay in their jobs, our challenge then is to encourage them to improve their French. Alternately, if they accept the job because it gives them a foot in the door, after two or three years, many of them leave the immersion program and teach in English instead.

So it is a huge problem. I can tell you that my school, which is in a central neighborhood in North Surrey, is a two-stream school. Half the students are in the English program, while the other half is in French immersion. I have to say that three or four of our eleven teachers have very good skills in French. The others accepted the job offer because they were told that they could teach kindergarten to grade 3. So they justify accepting the job that way. This situation is becoming increasingly dramatic every year.

Moreover, quite recently, we have noted that many of the young teachers do not want to work far from downtown Vancouver. If they are offered a job in South Surrey, in White Rock, for instance, they hesitate because it is too far from downtown. What we are seeing with young teachers is that they are much more determined to live in central Vancouver and not in the suburbs.

Moreover, we have also noted that, in addition to insufficient knowledge of French, they do not know the culture. In the past, the language went hand in hand with francophone culture. This cultural component is increasingly missing now.

We do not always admit this to parents, I would say. Many parents think that, by putting their children in French immersion, they will also learn about francophone culture in Canada or in other French-speaking countries. That is less and less the case.

There is also the problem of resources. As Glyn said, there is a new curriculum in British Columbia right now and there is a real shortage of suitable resources for the students' level.

In Surrey, there is also a problem with capacity. I don't know if you heard on the radio this morning that, in Surrey, since our school district is expanding, we accept the equivalent of 1,000 new students every year, which is equivalent to one school per year.

That has been the case for the past 25 years. Parents would like their children to attend neighborhood schools, but there has to be enough capacity at neighbourhood schools. So the question is then where immersion schools should be located.

Donc, on se retrouve avec des enseignants qui sont de bons profs, mais qui n'ont pas forcément les connaissances en français. Alors, ce dont on s'aperçoit, c'est qu'au fil des années, la qualité du français diminue de plus en plus. Étant donné que les enseignants veulent travailler, ils acceptent. S'ils restent dans leur poste, notre défi à ce moment-là c'est de les encourager à améliorer la qualité de leur langue. Ou encore, s'ils acceptent parce que ça leur permet d'entrer dans le marché, au bout de deux ou trois ans, plusieurs d'entre eux ne restent pas dans le programme d'immersion et vont du côté anglais.

Alors, c'est un énorme problème. Et je peux vous dire que, mon école, qui se situe dans un quartier central dans le nord de Surrey, c'est une école à deux voies. Donc, la moitié des élèves suit le programme anglais, et l'autre moitié suit le programme d'immersion. Je dois admettre qu'il y a 3 ou 4 professeurs sur 11 qui ont une bonne maîtrise de la langue française. Les autres ont accepté d'être embauchés, parce qu'on leur a dit qu'ils pourraient travailler avec les élèves de la maternelle à la 3^e année. Donc, ils se justifient un peu d'avoir accepté leur poste. Mais c'est une situation qui devient de plus en plus dramatique, d'année en année.

De plus, ce qui est assez récent, c'est que beaucoup de jeunes enseignants ne veulent pas enseigner loin du centre-ville de Vancouver. Donc, si on leur offre, par exemple, un poste dans le sud de Surrey, à White Rock, ils vont hésiter, parce que c'est trop loin du centre. Alors, ce qu'on note avec les jeunes enseignants, c'est qu'ils sont beaucoup plus déterminés à vivre dans le centre de Vancouver et non pas en banlieue.

En outre, ce qu'on a remarqué aussi, c'est qu'en plus des problèmes avec la maîtrise de la langue, il y a une absence de culture. Avant, la langue véhiculait la culture francophone, alors que de plus en plus, il n'y a plus cet aspect culturel.

Cet aspect n'est pas toujours admis aux parents, je dirais. De nombreux parents pensent que, quand ils vont mettre leurs enfants en immersion, ils découvriront aussi un certain aspect de la culture francophone quelle qu'elle soit, canadienne ou d'autres pays francophones. Mais c'est de moins en moins le cas.

Il y a aussi le problème des ressources. Comme Glyn l'a mentionné, en ce moment, il y a un nouveau curriculum en Colombie-Britannique et il nous manque beaucoup, beaucoup de ressources adéquates en fonction du niveau des élèves.

À Surrey, il y a également le problème des places. Je ne sais pas si vous avez entendu à la radio ce matin qu'à Surrey, étant donné que c'est une commission scolaire qui se développe, chaque année, on accepte l'équivalent de 1 000 élèves par année, soit l'équivalent d'une école par année.

C'est ainsi depuis les 25 dernières années. Ce qui se passe, c'est que les parents voudraient que leurs enfants fréquentent les écoles de quartier. Mais on doit bien sûr s'assurer qu'il y a de la place pour les élèves dans les écoles de quartier. Donc, la question qui est soulevée ensuite, c'est à savoir où établir à ce moment-là les écoles d'immersion.

Last year, for instance, a new program, a new immersion school was offered in a Surrey neighborhood, at a location where parents had not necessarily intended to send their children. So that means that, in Surrey, the demand for immersion programs is not the same across the board. This is evident in South Surrey in particular. There were 220 students on the waiting list for schools in Surrey. When we wanted to offer a new program that was not in South Surrey, only six parents decided to register their children for that program. Each of the 220 parents was individually informed that it was not possible to offer an immersion school in South Surrey, but that another one would be opening in central west Surrey. Only six parents enrolled their children at that school.

The Surrey school board offered the program again this year and advertised a great deal because there had not been much advertising the year before. This year, the program started with 14 students.

That means that parents are willing to enrol their children in immersion programs but they do not necessarily want to have to drive 30 or 45 minutes to get there.

In Surrey, we have tried a number of things to improve the language skills of immersion teachers. I will conclude quickly by saying that the solution we came up with in Surrey is to encourage teachers to improve their French, and we offer workshops for them on immersion teaching principles and methods.

The Chair: Thank you for your three very interesting presentations.

We will move on to the questions now, and the first question will be from Senator Jaffer, followed by Senator McIntyre.

Senator Jaffer: Thank you for your presentations today. They were truly interesting.

[English]

I want to start with you, Mr. Lewis. One of the things we haven't heard this afternoon, and you would know this really well, I come from British Columbia. My colleagues have heard it so many times they must be sick of it. My grandson applied to 11 immersion schools and didn't get in. Then he was on a waiting list and happily he is now in an immersion school. I have firsthand knowledge of disappointment in all the things you were saying. We were devastated when that happened.

Can you expand, Mr. Lewis, on the issue of lotteries? You said it is unequal. You explained it so well. You didn't talk about lotteries. You talked about the first-come, first-served basis but to me lotteries are just as unequal. Do you deal with that issue and how are you dealing with it?

L'année dernière, par exemple, un nouveau programme, une nouvelle école d'immersion ont été offerts dans un quartier de Surrey, à un endroit où les parents n'avaient pas forcément décidé d'inscrire leurs enfants. Alors, cela signifie qu'à Surrey, la demande pour les programmes d'immersion n'est pas uniforme. On la voit surtout dans le sud de Surrey. Il y avait 220 élèves inscrits sur la liste d'attente pour les écoles de Surrey. Quand on a proposé d'ouvrir un nouveau programme qui n'était pas dans le sud de Surrey, il n'y a que six parents qui ont décidé d'y inscrire leurs enfants. Chacun de ces 220 parents a été contacté individuellement et on leur a dit qu'on ne pouvait pas leur offrir une école d'immersion dans le sud de Surrey, mais qu'une autre ouvrirait dans le centre-ouest de Surrey. Et il n'y a que six parents qui y ont inscrit leurs enfants.

Or, la Commission scolaire de Surrey a offert le programme encore cette année, elle a fait beaucoup plus de publicité, parce qu'il n'y avait pas eu beaucoup de publicité l'année précédente. Maintenant, le programme a commencé avec 14 élèves.

Ce que ça veut dire, c'est que les parents sont prêts à inscrire leurs enfants dans les programmes d'immersion, mais ils ne veulent pas nécessairement devoir conduire leurs enfants pendant 30 minutes, 45 minutes, pour qu'ils y aient accès.

À Surrey, on a essayé de faire plusieurs choses pour améliorer la qualité de la langue des professeurs d'immersion. Je vais terminer rapidement en disant que la solution qu'on a envisagée à Surrey, c'est d'inciter les professeurs à améliorer la qualité de leur français, en plus des ateliers qu'on leur offre sur la pédagogie de l'immersion.

La présidente : Merci de vos trois présentations très intéressantes.

Nous allons passer aux questions, et la première question sera posée par la sénatrice Jaffer, suivie du sénateur McIntyre.

La sénatrice Jaffer : Merci pour vos présentations aujourd'hui, qui sont vraiment intéressantes.

[Traduction]

Monsieur Lewis, je vais commencer par vous. Il y a un sujet dont nous n'avons pas entendu parler cet après-midi, et vous le savez très bien, je viens de la Colombie-Britannique. Mes collègues en ont entendu parler tellement souvent qu'ils doivent en avoir assez. Mon petit-fils a fait une demande dans 11 écoles d'immersion et n'a été accepté nulle part. Par la suite, on l'a inscrit sur une liste d'attente et heureusement, il est maintenant dans une école d'immersion. Je comprends personnellement les déceptions liées à toutes les choses dont vous parliez. Nous étions dévastés lorsque c'est arrivé.

Pouvez-vous en dire davantage sur la question des tirages au sort? Vous dites que ce n'est pas équitable. Vous l'avez tellement bien expliqué. Vous n'avez pas parlé des tirages au sort. Vous avez parlé de la formule du premier arrivé, premier servi, mais à mon avis, les tirages au sort sont tout aussi inéquitables. Que faites-vous pour gérer le problème?

Mr. Lewis: Thank you for sharing your personal family story. It was interesting when I met with the two-past Canadian Heritage Minister James Moore. He told me that he camped out in his car with his family while he was Minister of Canadian Heritage to help get his nephew into a French immersion program. I thought that was a very telling story. It obviously affects a lot of families.

As I kind of touched on, the different school districts will manage the capping, as we call it, when the program is full in different ways. In New Westminster, literally, as soon as the child has a birth certificate you can go and register them for French immersion. In Salmon Arm they did it on a Thursday morning and it was first-come, first-served. I believe Surrey used to have a lottery system. I don't know if they still do. A whole bunch of names were put in a hat and then they just start plucking them out.

There are different ways of managing capping. All of them have their own pluses and minuses. Certain parents like certain ways more and all that kind of stuff. From our organizational perspective there is no good solution. As soon as you have program capping you are inevitably going to have some kid gets turned away. Whether or not you do it in a lottery, whether or not you do it first-come, first-served, whether or not you let them register once they have a birth certificate, all of those scenarios will lead to the outcome of kids getting turned away.

We don't get too involved in what system is most fair because it is really a question of most fair in the eyes of different parents. We try to focus our attention on is the underlying issue that the school district needs to work to accommodate that demand so that you don't have a grandson who is on 11 different waiting lists.

Mr. Burgers: I would like to add to what Glyn Lewis just described. In Victoria we struggled with this very recently. We have a French advisory committee where we have parent representatives in French and English, trustees, principals, and two members of Canadian Parents for French.

Victoria has first-come, first-served. You go to the school and register at your catchment French immersion school. Recently we started experiencing the camp-outs and the long line-ups. Glyn is right that it is really difficult when we are thinking about equitable access in a public system to a French language learning opportunity in a country where we are bilingual, where we have two official languages.

Where we landed was with a complex lottery system by which parents that are catchment for the catchment school are in lotto. Then we provide alternate choices which also go to lottery.

Despite a registration demand that far exceeds the number of kindergarten seats we are able to offer and everything in Victoria being only a 10-minute or a 15-minute drive, it is interesting that we today still have kindergarten seats available to parents. Often the conversation I have with parents is: "You are faced with

M. Lewis : Je vous remercie d'avoir raconté votre situation familiale. Ma rencontre avec l'ancien ministre du Patrimoine canadien, James Moore, a été intéressante. Il m'a dit qu'à l'époque où il était ministre, lui et sa famille avaient campé dans sa voiture pour inscrire son neveu dans un programme d'immersion française. C'est un exemple fort révélateur. Évidemment, cela touche beaucoup de familles.

J'ai parlé en quelque sorte du fait que chaque district scolaire a sa propre façon de gérer le plafonnement, comme nous l'appelons. À New Westminster, dès que l'enfant a un certificat de naissance, on peut l'inscrire au programme d'immersion en français. À Salmon Arm, l'inscription a eu lieu un jeudi matin, et on appliquait la formule du premier arrivé, premier servi. Je crois qu'à Surrey, on utilisait habituellement un système de tirage au sort. J'ignore si c'est encore le cas. On mettait des noms dans un chapeau, et on faisait un tirage.

Il y a différents moyens de gérer le plafonnement. Ils ont tous des avantages et des inconvénients. Les parents ont chacun leur préférence, et cetera. Notre organisme est d'avis qu'il n'y a pas de bonne solution. Dans un tel système de plafonnement, on sait qu'inévitablement, des enfants seront refusés. Que l'on procède par tirage au sort ou par la formule du premier arrivé, premier servi, qu'on les inscrive dès qu'ils ont un certificat de naissance, dans tous les scénarios, des enfants seront refusés.

Nous n'intervenons pas trop pour ce qui est de déterminer quel système est le plus équitable, car il s'agit vraiment de ce qui est le plus juste aux yeux des parents. Nous nous concentrons sur le problème sous-jacent, c'est-à-dire que le district scolaire doit essayer de satisfaire à la demande, de sorte que votre petit-fils, par exemple, ne se retrouve pas sur 11 listes d'attente différentes.

M. Burgers : J'aimerais ajouter quelque chose à ce que Glyn Lewis vient d'expliquer. À Victoria, nous avons fait face à cette situation très récemment. Nous avons un comité consultatif sur le français qui compte des représentants de parents, des conseillers, des directeurs et deux membres de Canadian Parents for French.

À Victoria, on fonctionne selon le principe du premier arrivé, premier servi. On se rend à l'école et on inscrit son enfant à l'école d'immersion française correspondant au secteur de recrutement où il réside. Récemment, nous avons commencé à apercevoir des campements et de longues files d'attente. Glyn a raison de dire que c'est vraiment difficile lorsqu'il s'agit de l'accès équitable à l'apprentissage de la langue française dans un réseau public dans un pays bilingue, un pays qui a deux langues officielles.

Nous nous sommes retrouvés avec un système complexe de tirage au sort pour les parents qui résident dans le secteur de recrutement de l'école. Ensuite, nous fournissons d'autres options, ce qui inclut également un tirage au sort.

Malgré un nombre de demandes qui dépasse de loin le nombre de places à la maternelle, nous sommes en mesure d'offrir le programme. À Victoria, tout se trouve seulement à 10 ou 15 minutes de voiture, et il est intéressant de constater qu'aujourd'hui, il reste encore des places à la maternelle. Souvent,

a choice. We have 9 of 27 elementary schools and you didn't get the lotto number for your catchment school. We have a school five minutes down the road that does have space. Will you accept that space?"

Interestingly, irrespective of some schools having long wait lists we have schools with space. It comes down to parental choice as to whether or not they want to travel to access that school. Very much like Surrey we heard a westside-eastside scenario. In our more affluent neighbourhood there are more French immersion programs as a result of parental demand over time.

As a school district we want to look at the placement across our geography for equitable access irrespective of where you are living in the geography of Victoria. We landed on a blended lottery system that I believe has been more successful in creating access to schools and alternate choices in the most fair and transparent way that Victoria is able to manage so far.

Senator Jaffer: Thank you for being so innovative.

The Chair: Just as a supplementary question, Mr. Burgers, I believe you mentioned that it was impossible to offer French immersion programs in all of your schools. I can understand that all may be a big number, but why can there not be more schools that have immersion programs?

Mr. Burgers: We can facilitate that. It comes down to community consultation. I led the conversation and the district initiative to add a ninth dual-track elementary school three years ago called George Jay. To do so, we had to be able to demonstrate a historical demand from that community for the French immersion program to be viable once we introduce it. The school in which we introduced that program had to have space to accommodate a cohort over six years beginning in kindergarten, with the addition of a new kindergarten cohort every year to populate our program from K through 6.

To introduce French immersion in another school across town would limit access to English program students potentially to that school because that school would pool from a larger geography than its own catchment. We also need to be able to ensure the accommodation of registration for our regular program students to access.

Is it doable to add French immersion programs in other schools? Absolutely it is. It requires extensive community consultation and a demonstration that there is a demand for that school in that neighbourhood. I know that Surrey experienced that issue with opening a French immersion school and not having the numbers for it to be viable. Now I am hearing in a school district with a huge French immersion demand only

je dis aux parents qu'ils ont un choix, que nous avons 9 des 27 écoles élémentaires, et qu'ils n'ont pas remporté le tirage pour l'école correspondant au secteur de recrutement où ils résident. Nous leur disons alors qu'il reste des places dans une autre école située à cinq minutes de route et nous leur demandons s'ils acceptent d'y inscrire leur enfant.

Chose intéressante, indépendamment de certaines écoles qui ont une longue liste d'attente, nous avons des écoles qui ont des places. Cela se résume au choix que font les parents, c'est-à-dire qu'ils doivent déterminer s'ils veulent se déplacer pour avoir accès à l'école. Beaucoup comme à Surrey, nous avons entendu parler d'une situation est-ouest. Dans notre quartier le plus riche, on compte plus de programmes d'immersion en français parce que les parents en ont fait la demande au fil du temps.

Les membres de notre district scolaire veulent examiner les facteurs géographiques pour que l'accès soit équitable, quel que soit l'endroit où les gens habitent à Victoria. Nous avons abouti à un système de tirage au sort mixte qui, je crois, favorise mieux l'accès aux écoles et à d'autres options de la façon la plus juste et transparente possible, et que notre district est capable d'administrer jusqu'à maintenant.

La sénatrice Jaffer : Je vous remercie d'innover autant.

La présidente : J'ai une question supplémentaire, monsieur Burgers. Je crois que vous avez dit qu'il était impossible d'offrir des programmes d'immersion en français dans toutes vos écoles. Je peux comprendre que ce serait beaucoup, mais pourquoi n'y a-t-il pas plus d'écoles qui offrent des programmes d'immersion?

M. Burgers : Nous pouvons favoriser cela. Il s'agit de tenir des consultations publiques. J'ai mené les discussions et l'initiative du district visant à ajouter une neuvième école élémentaire à deux régimes pédagogiques il y a trois ans, soit l'école George Jay. Pour ce faire, nous devons être capables de prouver que la collectivité demande depuis un certain temps qu'on lui offre un programme d'immersion en français afin d'assurer la viabilité du programme dès le départ. L'école dans laquelle nous avons intégré ce programme devait avoir l'espace qu'il faut pour accueillir une cohorte sur six ans à partir de la maternelle, en plus d'une autre cohorte à la maternelle chaque année pour que le programme soit offert de la maternelle à la 6^e année.

Lancer un programme d'immersion dans une autre école de l'autre côté de la ville aurait probablement pour effet de limiter l'accessibilité des élèves au programme anglais dans cette école parce qu'elle recruterait des candidats dans d'autres secteurs de recrutement que le sien. Il nous faut également nous assurer que les élèves de notre programme régulier peuvent s'inscrire.

Est-il possible d'ajouter des programmes d'immersion française dans d'autres écoles? Certainement. Il faut pour ce faire mener de vastes consultations auprès de la communauté et démontrer qu'il existe une demande pour une école semblable dans le voisinage. Je sais qu'il y a eu un problème à Surrey où l'on a ouvert une école d'immersion française sans qu'il y ait un nombre d'inscriptions suffisant pour en assurer la viabilité. On me parle maintenant

14 kids are registered in that kindergarten program. Careful planning and community input need to be had to ensure success of introduction of a program in another school.

Senator McIntyre: Thank you, Mr. Lewis, for bringing the Association of Canadian Parents for French to our attention. I understand it is a national network of volunteers. It has at least 50 chapters in the B.C. and Yukon branch.

I note that your association not only engages in promotion but also conducts research, compiles statistics and works closely with the francophone organizations in B.C. Could you very briefly elaborate a bit on the research and compilation of statistics as such?

Mr. Lewis: Thank you for noting that we are a pan-Canadian organization. I think that is really important to note.

The B.C. and Yukon branch is actually the largest Canadian Parents for French branch in the country by membership. We have over 7,000 members. There are about 25,000 members nationally. It is kind of an interesting dynamic in the B.C. and Yukon branch. It speaks a bit to the level of parental involvement there is in communities on the ground here, which is also why these programs are so popular and there is so much momentum behind them.

At the national level there is some compilation in working with academics and researchers to compile the research on a topic such as children with learning challenges and learning disabilities in French immersion. They will pick a subject like that and then they will work with academic researchers to compile all the research together and make that information available to advocates and to educators.

That is an example that happens at the national level. What we do provincially is more focused on local issues. About four years ago we realized there was this teacher shortage. We were starting to hear it more and more from educators and from teachers in the post-secondary institutions so we took it upon ourselves to commission a report.

I had two masters in public policy students from SFU who came in. They spent four months contacting educators and post-secondary institutions, trying to figure out: How big of a problem is this? Is it everywhere? Is it limiting the creation of new programs? It turns out according to the report that it is limiting the creation of new programs. Simon and Catherine might attest to that as well. That is the nature of the research that we conduct.

d'un district scolaire où la demande pour un programme d'immersion en français était extrêmement forte, mais qui s'est retrouvé avec seulement 14 enfants inscrits à la maternelle. Il convient donc de bien planifier les choses et de consulter la population pour s'assurer que l'implantation d'un programme dans une autre école sera couronnée de succès.

Le sénateur McIntyre : Merci, monsieur Lewis, de nous faire connaître l'association Canadian Parents for French. Si j'ai bien compris, il s'agit d'un réseau national de bénévoles. On compte pas moins de 50 conseils régionaux rien que pour la section de la Colombie-Britannique et du Yukon.

Je note que votre association ne se contente pas de faire de la promotion. Vous menez également des recherches en plus de compiler des statistiques et de collaborer étroitement avec les organisations francophones de la province. Pourriez-vous nous en dire un peu plus long sur vos activités de recherche et de compilation statistique?

M. Lewis : Merci d'avoir noté que nous sommes une organisation pancanadienne. J'estime que c'est un aspect vraiment important.

La section de la Colombie-Britannique et du Yukon est celle qui compte le plus de membres au pays. Nous en avons plus de 7 000. Il y en a environ 25 000 au total au Canada. Ces chiffres témoignent d'une dynamique plutôt intéressante dans notre région. Cela en dit long sur le niveau d'engagement des parents au sein de nos collectivités, lequel explique également la grande popularité de ces programmes et le soutien senti dont ils bénéficient.

À l'échelle nationale, il y a collaboration avec des universitaires et des chercheurs pour compiler les résultats d'études pouvant notamment porter sur les difficultés d'apprentissage des enfants dans les programmes d'immersion française. On choisit ainsi une thématique et on s'emploie ensuite avec les chercheurs universitaires à compiler tous les résultats de recherche pour les rendre accessibles aux groupes de défense et aux éducateurs.

C'est un exemple de la façon dont les choses peuvent se passer au niveau national. À l'échelle provinciale, nous nous concentrons davantage sur les enjeux locaux. Il y a environ quatre ans, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait pénurie d'enseignants. Comme les membres du corps professoral des établissements postsecondaires étaient de plus en plus nombreux à nous signaler cette problématique, nous avons pris l'initiative de commander un rapport.

C'est ainsi que j'ai accueilli deux étudiants à la maîtrise en politiques publiques de l'Université Simon Fraser. Pendant quatre mois, ils ont communiqué avec des enseignants et des établissements postsecondaires pour essayer de déterminer l'ampleur du problème en se demandant s'il était généralisé. Quant à savoir si la pénurie entrave la création de nouveaux programmes, c'est effectivement la conclusion à laquelle on en arrive dans le rapport. Simon et Catherine pourront aussi vous le confirmer. C'est le genre de recherches que nous menons.

Senator McIntyre: Mr. Burgers, I note that in your oral and written presentation you have made several recommendations to the committee. I am sure those recommendations will be taken into consideration in drafting our second report.

[*Translation*]

Ms. Berron, I have noted the main challenges that you highlighted for the Surrey district. One of the challenges, of course, is to recruit and retain qualified French language teachers; another major challenge for Surrey is available places. Another problem you mentioned relates to growth, that is, parents' distinct preference for immersion programs, but only if the school is close to their home. Is that correct? Okay.

That said, and this is along the same lines as what Mr. Burgers said, would you have specific recommendations for the committee to consider that we could perhaps include in our second report?

Ms. Berron: That was mentioned earlier. In my opinion, greater cooperation is needed among all school districts, steadfast cooperation among all the school districts. Right now they compete against each other.

Greater cooperation with the universities is also needed. We need more qualified graduates and we know, for example, that Surrey is working very closely with Simon Fraser University specifically to meet our needs. There is also cooperation with other universities in Canada to recruit and train more teachers who could come and teach at our schools. In my opinion, there must also be some way of enticing francophone teachers from the rest of Canada to come to British Columbia.

[*English*]

Mr. Lewis: One example I always give when I get asked these questions on the teacher shortage and what we can do is that I graduated with two student friends who did French Immersion from K to 12 and went to Simon Fraser University. One studied geography. The other one studied history. Both of them then went to become teachers. Both of them became teachers. Both of them sat on teacher on call lists, underemployed for two years. Both of them got retrained and are no longer teachers.

I am not too sure what it is like in the rest of Canada, but part of the problem there is that if you look at the teacher numbers there is an abundance of them, especially in B.C. and

Le sénateur McIntyre : Monsieur Burgers, je note que vous avez formulé plusieurs recommandations à l'intention du comité, tant dans votre exposé oral que dans votre mémoire écrit. Soyez assuré que ces recommandations seront prises en compte dans la rédaction de notre deuxième rapport.

[*Français*]

Madame Berron, je note les principaux défis que vous avez énoncés en ce qui concerne le district de Surrey. Un des défis, naturellement, est de recruter et de maintenir en poste des professeurs de langue française qualifiés, et puis, un autre grand défi pour Surrey concerne la disponibilité des places. Un autre problème que vous avez mentionné est lié à la croissance, c'est-à-dire la préférence marquée des parents de voir leurs enfants inscrits à l'immersion française seulement si le programme est offert dans une école située à proximité de leur domicile. C'est exact? Bon.

Alors, cela étant dit, et un peu dans le même ordre d'idée que M. Burgers, est-ce que vous auriez des recommandations spécifiques à formuler à ce comité que nous puissions prendre en considération pour les incorporer possiblement dans notre deuxième rapport?

Mme Berron : Ça a déjà été mentionné auparavant. À mon avis, il faudrait une plus grande collaboration entre toutes les commissions scolaires, une constance entre toutes les commissions scolaires. Parce que, en ce moment, il y a compétition entre ces commissions scolaires.

Il faudrait une plus grande collaboration avec les universités aussi. On demande à ce qu'il y ait plus de professeurs qui soient qualifiés, et on sait, par exemple, que Surrey travaille de très près avec l'Université Simon Fraser justement pour qu'il y ait une réponse à nos besoins. Ils sont aussi en collaboration avec d'autres universités au Canada pour pouvoir recruter et former plus de professeurs qui pourraient venir travailler dans nos écoles. À mon avis, il faudrait aussi qu'on puisse trouver une façon d'inciter les professeurs francophones du reste du Canada à venir en Colombie-Britannique.

[*Traduction*]

M. Lewis : Lorsqu'on me pose ce genre de questions au sujet de la pénurie d'enseignants, je donne toujours l'exemple de deux amis avec lesquels j'ai étudié. Après un programme d'immersion française de la maternelle jusqu'à la fin du secondaire, ils ont fait des études à l'Université Simon Fraser, en géographie pour l'un et en histoire pour l'autre. Ils ont tous deux suivi la formation pour devenir enseignants. Les deux se sont retrouvés sur des listes d'appel et en situation de sous-emploi pendant deux ans. Les deux ont décidé d'étudier dans un autre domaine et ils ne sont plus enseignants.

Je ne sais pas trop si la situation est la même dans le reste du Canada, mais le problème est notamment attribuable à une surabondance d'enseignants, tout particulièrement en Colombie-

Yukon. There is an abundance of teachers with backgrounds in social studies, history, some of the language arts and stuff like that, yet these school districts are headhunting for French teachers.

I use that story because I wish and I know my friends wished that they knew there was such employability that they would be headhunted and would find employment so readily had they stayed with their French through university. Had they gone and done an exchange somewhere and beefed up their French a bit they could have come back and became teachers. They wanted to be teachers and they could have chosen pretty much any school district in this province to work in had they kept up with it. I use that as an example sometimes.

Mr. Burgers: I want to echo that comment in that a number of teacher applicants that we receive in Victoria from French immersion graduates whose passion was kids and education didn't have the opportunity in post-secondary to continue with their French studies and augment their French language ability. They have gone through teacher training programs or had degrees in history and then gone to a teacher training program but they didn't have the opportunity to continue their French language learning post-secondary so they graduate.

In the exact scenario that was just described they apply for French immersion because teachers know there are jobs and they can pick any district they want to go to as new French immersion teacher graduates if they have that language ability, only to find that had they kept up their language ability they would transition very quickly into full-time jobs straight out of university.

This translates to teacher retention and recruitment and keeping the talent of our French immersion graduates in the province in our French immersion classrooms. This is where I make a recommendation in terms of coordination with universities. We have been working with the University of Victoria on this to make allowance to take French language elective choices and create awareness for first year students in education programs that (a) there are jobs and (b) here is an opportunity for you to continue your French language learning so that you are well prepared to enter the workforce. Then you are not experiencing the frustration as a teacher in an English program when you have this French language ability that is not quite there. Had you had the opportunity to continue with that you would be in a job.

In addition, we think about inclusive learning for all of our learners. If there was an opportunity for French bursaries for teachers to continue a specialization in special education and

Britannique et au Yukon. Il y a ainsi abondance d'enseignants dans des domaines comme les sciences sociales, l'histoire, certaines langues et les arts, ce qui n'empêche pas certains districts scolaires d'être à la recherche de professeurs de français.

Si je vous donne cet exemple, c'est parce que je sais que mes amis auraient bien apprécié être au fait de cette possibilité de trouver facilement un emploi s'ils avaient pu poursuivre leur formation en français pendant leurs études universitaires. Il leur aurait suffi d'un programme d'échange pour parfaire encore un peu plus leur français de manière à pouvoir l'enseigner par la suite. Ils voulaient être enseignants de toute façon et auraient eu le choix entre à peu près tous les districts scolaires de la province pour y travailler s'ils avaient pu persévérer dans l'apprentissage du français. C'est un exemple que j'aime bien citer à l'occasion.

M. Burgers : Je peux vous dire dans le même sens qu'une partie des candidats que nous recevons à Victoria sont d'anciens élèves des programmes d'immersion française qui ont une passion pour l'éducation des enfants, mais n'ont pas eu l'occasion de poursuivre leurs études en français dans un établissement postsecondaire de manière à parfaire leur maîtrise de cette langue. Ils ont fait un certificat en enseignement, parfois après un diplôme en histoire, par exemple, mais n'ont pas eu la possibilité de poursuivre leur apprentissage du français au niveau postsecondaire.

C'est un scénario que nous pouvons souvent observer. Ces enseignants posent leur candidature pour les programmes d'immersion française parce qu'ils savent qu'il y a de bonnes perspectives d'emploi et qu'ils pourront choisir le district où ils vont travailler pour autant qu'ils possèdent les compétences linguistiques requises. Ils doivent toutefois constater qu'il leur aurait fallu maintenir leur niveau de maîtrise de la langue française pour pouvoir ainsi trouver rapidement un emploi à temps plein à leur sortie de l'université.

Voilà qui témoigne de la nécessité, dans le cadre de nos efforts de rétention et de recrutement des enseignants, de garder dans la province nos diplômés des programmes d'immersion française pour qu'ils puissent enseigner cette langue à leur tour. C'est dans cette optique que je recommande que l'on travaille en coordination avec les universités. Nous avons collaboré à cette fin avec l'Université de Victoria pour que l'on donne accès à des cours à option en français et pour sensibiliser les étudiants de première année dans les programmes d'éducation au fait qu'il y a des emplois disponibles pour l'enseignement du français et qu'ils ont la possibilité de parfaire leur maîtrise de cette langue pour pouvoir intégrer directement la population active. Ils évitent ainsi la frustration que peut ressentir un enseignant formé en anglais qui n'a pas tout à fait ce qu'il faut pour enseigner le français. S'il avait pu étudier plus longtemps dans cette langue, il aurait maintenant un emploi.

Par ailleurs, nous visons un apprentissage inclusif pour tous. Si l'on pouvait offrir des bourses permettant aux enseignants de se perfectionner en éducation spécialisée en français, nous serions

meeting the diverse learning needs in our classrooms, we would also be better prepared to meet the diverse learning needs of all of our learners in French and in English.

Senator Gagné: Thank you for your presentations.

I am quite aware of the challenges of teacher training. I agree that we need a very tight collaboration among the school boards and with the different faculties of education. I think that is part of the challenge that you face.

One thing that I struggle with is the fact that you are facing barriers in recruiting qualified teachers, especially math and science teachers. A lot of the students are leaving French immersion to take those courses in English. Parents probably think they have a better chance of being admitted to a university because of the fact that they are taking those courses in English but it is a double-edge sword.

How do you promote the fact that you can certainly succeed even if you are registered in a total immersion program and take your mathematics and your sciences in French? There are a lot of other cases across Canada that prove it doesn't make a difference even if you graduate from a total immersion program?

It is certainly a barrier but you are not graduating any immersion students that have taken up those courses in French even at the secondary or even a high school level?

Ms. Berron: It depends on the district. I don't know what is happening in Victoria but in Surrey, for instance, they do take math and science at the secondary level. It is true that we have a large number of students who drop after grade 7. There is a problem of transition between grade 7 and grade 8, especially for students in early French immersion because their parents that registered them in kindergarten didn't ask them.

We have a number of students who say that they would rather go to the high school at their catchment school. We do not have such a big problem of retention with late French immersion because the students themselves decide with their parents to go into late French immersion in grade 6. It is a bit less of an issue with late French immersion.

[Translation]

Senator Gagné: The fact remains, however, that the pool is much smaller.

Ms. Berron: Yes.

Senator Gagné: So how can you we help promote this idea that, in terms of personal development and the opportunity for the student to continue their postsecondary education in French and then work in French, they must take all their courses in French at high school and at the postsecondary level as well.

mieux à même de répondre à toute la gamme des besoins d'apprentissage de nos élèves, autant en français qu'en anglais.

La sénatrice Gagné : Merci pour vos exposés.

Je suis parfaitement au fait des difficultés à surmonter pour la formation des enseignants. Je conviens que nous avons besoin d'une collaboration très étroite entre les conseils scolaires et les différentes facultés d'éducation. Je pense que c'est l'un des défis que nous devons relever.

Je suis notamment préoccupée par les obstacles auxquels vous vous heurtez dans le recrutement d'enseignants qualifiés, surtout en mathématiques et en sciences. Plusieurs élèves quittent les programmes d'immersion française pour suivre ces cours en anglais. Leurs parents croient sans doute qu'ils ont de meilleures chances d'être admis dans une université s'ils suivent ces cours en anglais, mais c'est une arme à double tranchant.

Quels moyens prenez-vous pour faire comprendre aux gens que les jeunes peuvent très bien réussir en étant inscrits à un programme d'immersion totale et en suivant leurs cours de mathématiques et de sciences en français? Il a été établi maintes fois par ailleurs au Canada qu'un élève n'est pas pénalisé du fait qu'il suit un programme d'immersion totale.

C'est assurément un obstacle, mais n'y a-t-il pas tout de même un certain nombre de vos élèves qui suivent ces cours en français au niveau secondaire?

Mme Berron : Tout dépend du district. Je ne sais pas comment les choses se passent à Victoria, mais à Surrey, par exemple, ils suivent des cours de mathématiques et de sciences au secondaire. Il est vrai qu'un grand nombre de nos élèves abandonnent le programme après la septième année. Il y a un problème de transition entre la septième et la huitième année, surtout chez les élèves qui ont débuté le programme d'immersion dès la maternelle, car leurs parents les ont inscrits sans leur demander leur avis.

Nous avons un certain nombre d'élèves qui indiquent qu'ils préféreraient fréquenter l'école secondaire de leur secteur. Le problème est moins marqué chez les élèves qui débutent l'immersion française en sixième année, car ils ont pris la décision de concert avec leurs parents. Il y a donc moins d'abandons de ce côté-là.

[Français]

La sénatrice Gagné : Il reste quand même que le bassin est beaucoup plus restreint.

Mme Berron : Oui.

La sénatrice Gagné : Alors, comment pouvons-nous justement nourrir cette idée que, pour le développement de la personne, en ce qui a trait à sa capacité de continuer ses études en français au niveau postsecondaire afin de pouvoir ensuite travailler en français, elle doit justement poursuivre ses études complètement en français au niveau secondaire, mais aussi au niveau postsecondaire.

Ms. Berron: Yes. I think that those who want to continue doing that are doing so because they are attached to their language. So there is more to it than taking courses in French. It also means enjoying learning the language and about francophone culture.

What we often see with immersion is not only the difficulty finding qualified teachers, but also that not as much assistance is available for learners who are having difficulty. So sometimes we see these students change to the English program.

When I think of all the students I have seen in high school, they were the students who were enthusiastic, who wanted to learn more than just the language. They wanted to learn, but also to discover, share and live in French.

Senator Maltais: Ms. Berron, you mentioned the difficulty finding qualified teachers. Who assesses the qualifications of those applying to teach French at your school?

Ms. Berron: We rely on the universities. There is a certain number of students who complete their immersion teaching program and are available, so we can hire them.

When we hire them, principals with the school district conduct the interviews in French. During the interviews, the candidates are asked about their knowledge of teaching practices and principles, and also about their fluency in French.

Senator Maltais: You know, you are not the only ones with this problem. In Quebec we have the opposite problem, namely, finding qualified English teachers. It is often the chemistry teacher who, to round out his schedule, agrees to give two hours of class in English. It is a problem right across the country.

Ms. Berron: Yes.

Senator Maltais: I have a final brief question. At your school, you say it is 50/50. How do those children get along with each other? Invariably, they run into each other in the schoolyard or cafeteria. How do they get along?

Ms. Berron: Very well.

Senator Maltais: Very well? Where is the problem?

Ms. Berron: The students know that they are all neighbours. They are all anglophones. So half of them do the curriculum in French, the other half in English. At recess, they speak English most of the time. During extracurricular and afterschool activities, they speak English when we want them all together.

In short, at the three schools where I was the principal, there were no problems with the students.

Mme Berron : Oui. Et ceux qui veulent continuer à le faire, je pense qu'ils le font, parce qu'ils ont un attachement à la langue. Alors, c'est plus qu'étudier en français. C'est aimer à apprendre la langue française et la culture francophone.

Ce qu'on remarque souvent en immersion, c'est que non seulement on a de la difficulté à trouver des professeurs qualifiés, mais aussi il y a moins d'aide pour les apprenants qui éprouvent des difficultés. Alors, quelquefois, on voit ces élèves changer de programme et aller dans le programme en anglais.

Quand je pense à tous les élèves que j'ai vus au secondaire, c'était des élèves qui étaient enthousiastes, qui voulaient apprendre plus que la langue. Ils voulaient étudier, mais aussi découvrir, partager et vivre en français.

Le sénateur Maltais : Madame Berron, vous avez évoqué la difficulté de trouver des professeurs qualifiés. Qui évalue les qualifications de ceux qui vont enseigner le français dans votre école?

Mme Berron : On fait confiance aux universités. Donc, il y a un certain nombre d'étudiants qui finissent leur Programme de développement professionnel en immersion et qui sont disponibles, et on peut les embaucher.

Quand on les embauche, certaines directrices et certains directeurs qui travaillent au sein de la commission scolaire mènent les entrevues en français. Lors de ces entrevues, on questionne les candidats sur leurs connaissances pédagogiques, mais aussi sur leur habileté à parler français.

Le sénateur Maltais : Vous savez, ce n'est pas unique. Au Québec, on a le même problème à l'inverse. C'est de trouver des professeurs d'anglais qualifiés. Alors, souvent, c'est le professeur de chimie qui, pour compléter son horaire, accepte de donner deux heures de cours d'anglais. C'est un problème pancanadien.

Mme Berron : Oui.

Le sénateur Maltais : J'ai une dernière petite question. Dans votre école, vous avez dit que c'est 50/50, 50 p. 100. Comment ces enfants-là réussissent-ils à vivre ensemble? Parce que, inévitablement, ils se retrouvent dans la cour d'école ou à la cafétéria. Comment vivent-ils ensemble?

Mme Berron : Ça se passe très bien.

Le sénateur Maltais : Très bien? Qu'est-ce qui cloche?

Mme Berron : Les élèves savent qu'ils sont tous voisins. Ils sont tous anglophones. Donc, la moitié d'entre eux font le curriculum en français, puis les autres, en anglais. Quand ils sont dans la cour de récréation, ils parlent la plupart du temps en anglais. Et quand on fait des activités parascolaires avant ou après l'école, c'est en anglais, lorsqu'on veut qu'ils soient tous ensemble.

Bref, dans les trois écoles où j'ai été directrice, il n'y avait pas de problème avec les élèves.

Senator Maltais: And now you have no problem with the 50/50?

Ms. Berron: No.

Senator Maltais: Okay.

Thank you, Madam Chair.

The Chair: Thank you very much.

In one of our reports, our last report, *Aiming Higher: Increasing bilingualism of our Canadian youth*, we made a recommendation about the common Canadian framework of reference. I am wondering if you are familiar with it and if your school districts are aware of this common framework that sets out standards along with, if you will, a description of reference levels, and whether that is something you have examined and whether you are involved.

Are you aware of it?

Ms. Berron: There is a common European framework of reference.

Mr. Burgers: The European framework.

The Chair: Of reference, yes. Do your school districts use the common European framework of reference?

[English]

Mr. Burgers: For teacher applicants, yes.

The Chair: Is it for new teachers?

Mr. Burgers: For new teacher applicants when we want to determine language ability we would accept a DELF certificate or a DALF certificate, which is the Cadre européen, as a demonstration of French language ability but not for our students.

The Chair: No, but what about for yourselves?

Ms. Berron: We had one of the helping teachers administer what is called the DELF to see what was the outcome of French immersion and what level were they able to speak at. We have been doing this just to get an idea.

The Chair: Just to get an idea of proficiency.

Ms. Berron: Yes.

The Chair: I guess your teachers as well as your students perhaps in some cases. In our study we recommended that perhaps the ministers of education should consider establishing a Canadian common reference framework. I am just talking about standardized and standardization because you brought up

Le sénateur Maltais : Puis, présentement, chez vous, il n'y a pas de problème par rapport au 50/50?

Mme Berron : Non.

Le sénateur Maltais : D'accord.

Merci, madame la présidente.

La présidente : Merci bien.

Dans un de nos rapports, notre dernier rapport, *Viser plus haut : Augmenter le bilinguisme de nos jeunes Canadiens*, nous avons fait une recommandation qui touchait le Cadre commun de référence pour le Canada. Je me demandais si vous le connaissiez, et si vos conseils scolaires sont au courant de ce cadre commun qui établit des normes, si on veut, une qualification des normes de référence, et si c'est une chose sur laquelle vous vous êtes penchés ou si vous participez à ce qui se passe.

Êtes-vous au courant?

Mme Berron : Il y a un Cadre européen commun de référence.

M. Burgers : Le cadre européen.

La présidente : De référence, c'est cela. Est-ce que vos conseils scolaires utilisent le Cadre européen commun de référence?

[Traduction]

M. Burgers : Nous l'utilisons pour les candidats à des postes d'enseignement.

La présidente : Est-ce pour les nouveaux enseignants?

M. Burgers : Lorsque nous voulons nous assurer des compétences linguistiques d'un candidat, nous acceptons le certificat DELF ou DALF, ce qui correspond au Cadre européen, pour établir sa maîtrise de la langue française. Nous ne l'exigeons toutefois pas pour nos étudiants.

La présidente : Non, mais quelles mesures prenez-vous de votre côté?

Mme Berron : Nous avons demandé à l'un de nos responsables du soutien à l'enseignement d'administrer le test donnant accès au DELF pour évaluer les résultats de l'immersion française en déterminant notamment le niveau de maîtrise de la langue à l'oral. C'est simplement pour nous donner une meilleure idée.

La présidente : Une meilleure idée des compétences linguistiques.

Mme Berron : Oui.

La présidente : Je suppose que vous le faites pour vos enseignants et aussi peut-être pour vos élèves dans certains cas. Dans notre étude, nous recommandions que les ministres de l'Éducation envisagent la possibilité d'établir un cadre commun de référence pour le Canada. Si je parle ainsi de mesures de

the issue of variances in competencies in linguistic ability in the teachers and most likely in the students because students are very dependent on the proficiency of their teachers.

Senator Jaffer: I am going to take a risk. Don't kill me or don't shoot the messenger. I have been struggling with this for many years. In the last few days it is really at the forefront for me. It is not meant as an offence. It is just working this out with you. I am not sure that immersion on its own is enough. Let me tell you what I mean by that.

I have a grandson who is in immersion. Happily for him many of us speak French and he gets exposure but what about the child who only learns French in a school environment, who learns French, speaks French, and learns French from other students who don't know French? I am trying to say this respectfully but there are teachers who are not as qualified as they are in the English schools in facilities that are not as good as the English schools, and it goes on and on.

I go to many schools in Vancouver and as you are a politician I feel I can ask you these questions. I go to these schools and I speak to grades 7 and 8. I speak at length with them. My French is nothing to brag about but theirs is even worse after seven years. I am not sure that is enough.

It is still better than nothing. I am not saying that it is not but I think a role needs to be played by the federal government in providing extra things. I get it that education is not federal domain, but there are other things like having more attractive programs on TV that are in French, having more everything as we would have around English like music, reading, and this and that. Immersion on its own is not preparing our children.

Even yesterday, having gone to primary school and then secondary school, in the end I didn't come away very comfortable with the levels in both levels. I didn't come away very comfortable. I feel we are raising the expectation of these children to think they will come out of there really fluent French speakers but they aren't.

You can be politely rude to me. I am struggling with this, so I wanted your input.

Mr. Lewis: I will be polite but I won't be rude. I think you raised valid points. About two years ago we hosted the French ambassador who speaks something like four languages including Mandarin. I think there is one other Asian language that he speaks. He went to a school in Richmond. He spoke to these little

normalisation, c'est parce que vous avez soulevé le problème des écarts dans les compétences linguistiques des différents enseignants et sans doute également dans les niveaux d'apprentissage des élèves, car ceux-ci varient beaucoup en fonction des capacités des enseignants.

La sénatrice Jaffer : Je vais prendre un risque. Je vous demanderais de ne pas vous en prendre à moi ou de ne pas tirer sur la messagère. C'est un aspect qui m'inquiète depuis bien des années. C'est au cœur de mes préoccupations des derniers jours. Je ne voudrais surtout pas insulter qui que ce soit. J'essaie simplement de mieux comprendre avec votre aide. Je ne suis pas certaine que l'on puisse se limiter à la seule immersion. Permettez-moi de vous expliquer ce que je veux dire par là.

J'ai un petit-fils qui participe à un programme d'immersion. Il a la chance d'avoir plusieurs proches qui s'expriment en français, ce qui lui permet d'être davantage exposé à cette langue. Mais qu'en est-il d'un autre enfant dont l'apprentissage du français se limite à l'environnement scolaire et qui doit parler français et parfaire sa maîtrise de cette langue avec d'autres élèves qui ne sont pas meilleurs que lui en français? Ceci dit très respectueusement, il y a dans ces programmes des enseignants qui sont moins qualifiés que ceux des écoles de langue anglaise, lesquelles sont elles-mêmes de meilleure qualité. Et je pourrais continuer.

Étant donné votre expérience de la politique, je crois pouvoir poser ces questions. Je visite de nombreuses écoles à Vancouver où je parle à des élèves de septième et huitième années. Je m'entretiens avec eux assez longuement. Mon français n'a rien d'extraordinaire, mais le leur est encore moins impressionnant après sept ans d'immersion. Je me demande si l'on ne devrait pas en faire plus.

C'est tout de même mieux que rien du tout. Je ne suis pas en train de dire le contraire, mais j'estime que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer pour que l'on puisse en faire davantage. Je comprends bien que l'éducation n'est pas de compétence fédérale, mais il y a d'autres mesures possibles comme la diffusion d'émissions de télé en français plus intéressantes et un accès plus facile à toutes ces choses comme la musique et la lecture au même titre qu'en langue anglaise. L'immersion ne suffit pas à elle seule à bien préparer nos enfants.

Même hier, lors de notre visite d'une école primaire et d'une école secondaire, je n'étais pas vraiment satisfaite du niveau de français à ni l'un ni l'autre des établissements. À mon avis, nous haussons les attentes des élèves en leur faisant croire qu'ils seront parfaitement bilingues à la fin du programme, alors que ce n'est pas le cas.

Vous pouvez être poliment impoli avec moi. J'ai de la difficulté avec cela et j'aimerais connaître votre opinion.

M. Lewis : Je vous répondrai poliment, mais je ne serai pas impoli. Vous soulevez de bons points. Il y a environ deux ans, nous avons accueilli l'ambassadeur de France. Si je ne m'abuse, il parle quatre langues, y compris le mandarin, et une autre langue asiatique. Il a visité une école de Richmond où il a discuté avec

kids. I think they were in grade 3 or grade 4. They were having this beautiful conversation back and forth. There are differences school district by school district. There are differences student by student. An A student and a C student are not able to converse with you on the same level. This kind of connects back into this French teacher quality question that we are raising.

On the one hand, we are talking a lot about access. We are talking about making sure no child is turned away. On the other hand, we are hearing stories of teachers who don't make it in one school district but can make it in another one because the other one needs them even more than the first one did. You kind of have this race to the bottom in that situation. As Simon mentioned there are no provincial standards or set standards in terms of what the proficiency of those teachers needs to be.

Another thing I should mention is that the program is designed so that by the time that you graduate in grade 12 you are functionally bilingual. There is no claim of fluency. It is that you have the tools in your toolbox to go and live in Montreal and beef up your skills or to go and study in Paris and beef up your skills and to do all those great things.

It prepares you well, especially for students who apply themselves, but I agree with you that looking at the teacher shortage and teacher qualifications is a huge part of it. I also think that looking at opportunities for those children to be immersed and to engage with the language and the culture is vitally important.

Senator Jaffer: To both of you, I want to add something else. Yesterday, when we were at Winston Churchill, one thing the teacher said which was very profound is that you also have to prepare them for university. You also have to have sufficient English because at university they will need it for other courses.

When we send our children to French immersion where they are functionally speaking French, their English also needs help. They are not focused on English as children would be who are just focused on English. This is to both of you as people who provide education: What are your views on all of this?

Ms. Berron: When you say that the students in French immersion do not do as well in English that hasn't been actually proven by research.

Senator Jaffer: No, I am not saying they don't but they don't get as much English.

Ms. Berron: They don't, but the research shows that they actually do as well if not better than their counterparts in English. I mean as far as the research shows there is no problem with English. There is a problem with French if the French immersion teachers do not speak French well enough. I think it is because we are in a situation now where the demand is increasing and we

des élèves de 3^e et 4^e année, si ma mémoire est bonne. Ils ont eu de très beaux échanges. On remarque des différences d'un arrondissement scolaire à l'autre et d'un élève à l'autre. Vous n'aurez pas la même conversation avec un premier de classe qu'avec un élève moyen. Cela nous ramène à la question que nous soulevons au sujet des compétences des enseignants.

D'un côté, il y a la question de l'accès. Nous voulons nous assurer qu'aucun élève ne se voit refuser cette possibilité d'apprentissage. D'un autre côté, nous entendons parler d'enseignants qui se font refuser un poste dans un arrondissement scolaire, mais qui se font embaucher dans un autre arrondissement en raison du manque de candidats. C'est, en quelque sorte, du nivellement par le bas. Comme l'a souligné Simon, il n'existe aucune norme provinciale concernant les compétences de ces enseignants.

Je tiens aussi à mentionner que le programme est conçu de façon à ce que les élèves, à la fin du secondaire, aient acquis des compétences fonctionnelles du français. Personne ne prétend qu'ils seront parfaitement bilingues. Le but est de leur fournir les outils nécessaires pour aller vivre à Montréal ou étudier à Paris et parfaire leurs compétences, par exemple.

Le programme sert à préparer les élèves, notamment ceux qui y mettent l'effort, mais je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que nous devons nous pencher sur la pénurie d'enseignants et les compétences des enseignants. Selon moi, nous devons également examiner les possibilités d'immersion dans la culture, car l'immersion linguistique et l'immersion culturelle sont également très importantes.

La sénatrice Jaffer : Ma question s'adresse à vous deux. Hier, lors de notre visite à l'école Winston Churchill, un des enseignants a souligné une chose importante, soit que nous devons également préparer les élèves aux études universitaires. Ils doivent aussi être bons en anglais; ce leur sera nécessaire pour leurs cours à l'université.

Les élèves qui participent au programme d'immersion française acquièrent des compétences fonctionnelles en français, mais ils doivent également développer leurs compétences en anglais. Ils ne sont pas aussi exposés à l'anglais que le sont les élèves qui ne participent pas au programme d'immersion française. Vous qui travaillez tous les deux dans le domaine de l'éducation, qu'en pensez-vous?

Mme Berron : Les recherches n'ont pas pu démontrer que les élèves qui participent au programme d'immersion française ne réussissent pas aussi bien en anglais.

La sénatrice Jaffer : Non, ce n'est pas ce que je dis; ils ne sont pas aussi exposés à l'anglais.

Mme Berron : C'est vrai, mais les recherches montrent que leurs compétences en anglais sont aussi élevées sinon plus que leurs homologues qui n'étudient qu'en anglais. Selon les recherches, ce n'est pas un problème. Il y a un problème sur le plan des compétences en français si l'enseignant ne parle pas suffisamment bien le français. Le problème, je crois, c'est qu'il n'y

don't have enough French immersion teachers. We end up being in a situation when we have French immersion teachers who should work on their French. For me, the solution is really just to be honest about it and to say that some of these teachers are fantastic teachers.

Senator Jaffer: What did you say?

Ms. Berron: They are really good teachers.

Senator Jaffer: Of course, of course.

Ms. Berron: They are fantastic teachers because they understand how to teach the language and they understand the curriculum. All they need is the opportunity to improve on their French. If we could focus on that and get support in doing this I think we would address many of the issues that French immersion is facing now.

Mr. Burgers: You asked a very interesting question. It is a provocative question as to the success of French immersion. I would agree with part of Glyn's response. When we look at French language learning it is on a continuum from K to 12. What is the goal of the program? Is it to create a francophone environment and a francophone experience, or is it to create a rich, meaningful French language learning experience?

When you look at the success of late French immersion students who start in grade 6, in our experience in Victoria by the time they hit the middle of grade 8 their language is on par with those students who started in kindergarten or grade 1. I have seen this through concours sponsored by Canadian Parents for French and visiting schools and being in many dual-track schools myself.

The question is a great one. It requires examination of other French language learning opportunities like intensive French programs, late French immersion programs and core French programs as to their success and maybe those of some European models.

When you look at students graduating in countries like Holland, for example, or in other countries where they graduate from public education with three or four languages and the ability to converse very successfully in multiple languages, we need to ask the question about increasing accessibility to French language programming and really what that looks like.

Is French immersion the only avenue? Is it the avenue where we should be focusing all of our efforts, or should we be taking a look at other learning opportunities that would address some of the issues like having quality French programming in all of our schools and not select schools where parents are having to make a choice to either travel across town to access French immersion or stay in their community?

à pas suffisamment de professeurs de français pour répondre aux besoins des programmes d'immersion. Nous nous retrouvons avec des enseignants qui devraient améliorer leurs compétences orales en français. Selon moi, la solution... Honnêtement, certains de ces enseignants sont excellents.

La sénatrice Jaffer : Pourriez-vous répéter?

Mme Berron : Ce sont de très bons enseignants.

La sénatrice Jaffer : Oui, bien sûr.

Mme Berron : Ils sont excellents, car ils savent comment enseigner la langue et ils connaissent le curriculum. Ce qu'il leur faut, c'est une occasion d'améliorer leur français oral. Si nous pouvions nous concentrer sur ce point et leur fournir le soutien dont ils ont besoin, je crois que cela réglerait bon nombre des problèmes avec lesquels le programme d'immersion française doit composer.

M. Burgers : Vous posez une question très intéressante, une question très provocatrice sur la réussite du programme d'immersion française. Je suis d'accord, en partie, avec Glyn. L'apprentissage de la langue française se fait de la maternelle à la 12^e année. Quel est l'objectif du programme? Est-ce de créer un environnement et une expérience francophone ou de créer une expérience d'apprentissage du français riche et significative?

Prenons le programme d'immersion française tardive, à Victoria. Au milieu de la 8^e année, le niveau de compétence en français des élèves qui joignent le programme d'immersion française en 6^e année est aussi élevé que celui des élèves qui participent au programme depuis la maternelle ou la 1^{re} année. Je l'ai remarqué dans le cadre de concours organisés par Canadian Parents for French et lors de mes visites dans les écoles, dont bon nombre d'écoles à deux régimes pédagogiques.

Vous soulevez une excellente question. Nous devons examiner d'autres possibilités d'apprentissage de la langue française, comme des programmes intensifs, des programmes d'immersion tardive ou des programmes de français de base, et évaluer leur taux de réussite. Peut-être devrions-nous également examiner des modèles européens.

Les étudiants qui obtiennent leur diplôme d'études secondaires du réseau d'éducation public en Hollande, par exemple, ou dans d'autres pays européens, parlent trois ou quatre langues et peuvent très bien converser dans plusieurs langues. Nous devrions nous interroger sur les avantages d'accroître l'accessibilité aux programmes de français et de bien examiner ce que cela comporte.

L'immersion française est-elle la seule possibilité? Est-ce la seule sur laquelle nous devrions nous concentrer? Devrions-nous examiner d'autres possibilités d'apprentissage qui permettraient de résoudre certaines questions, comme offrir des programmes de français de qualité dans tous nos établissements scolaires et faire en sorte que les parents n'aient pas à choisir entre traverser la ville pour avoir accès au programme d'immersion française et rester dans leur communauté?

Senator Jaffer: I want to say I just came from Africa where I work in the summers. I was really fascinated where they teach Swahili and English. One day it is just Swahili and one day it is just English. With that curriculum the children learn words but at the same time they are learning both languages and the strength of both languages. Of course Swahili and English are all around them as well so that is a different issue.

It is the same with Europe. I have a lot of experience in Belgium where if you are Flemish you learn Flemish, Spanish, French and English. Europe is so small that there is a lot of exchange with people. Our country is large.

I don't need an answer from you now. The Chair has indicated that we have run out of time, but I would ask you to look at our recommendation. Instead of calling it French immersion, I feel we have to call it comprehensive in the sense it is not just teaching the language but it is teaching more: visual arts, music, everything. To get a really sound education you learn in many different ways.

I will leave that thought with you and if you think of a recommendation, please provide it to the Chair. Thank you so much.

The Chair: Unfortunately our time has elapsed. As you can see we could further this conversation for many hours, but I thank you most sincerely on behalf of the members of the Senate committee for your presentations today. Thank you for the work that you do.

[Translation]

Thank you very much for your commitment to promoting French in British Columbia. Your efforts are greatly appreciated. I can assure you that the briefs you have submitted and the comments you have shared with us will be included in our report. Thank you very much.

(The meeting was adjourned.)

VANCOUVER, Wednesday, October 5, 2016

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 8:02 a.m., to continue its study on the challenges associated with access to French-language schools in French immersion programs in British Columbia.

Senator Claudette Tardif (*Chair*) in the chair.

The Chair: Welcome to this public hearing of the Standing Senate Committee on Official Languages. My name is Senator Claudette Tardif, from Alberta. I am honoured to chair the meeting this morning.

Before I open the floor to the witnesses, I invite the members of the committee to introduce themselves, starting on my left.

La sénatrice Jaffer : Je viens de revenir d'Afrique où je travaille pendant l'été. J'ai été fascinée par les écoles où l'on enseigne le swahili et l'anglais. Un jour, tout se fait en swahili et, le lendemain, tout se fait en anglais. Ainsi, les enfants n'apprennent pas seulement des mots; ils deviennent tout aussi compétents dans une langue que dans l'autre. Évidemment, les deux langues sont parlées tout autour d'eux. C'est différent.

On remarque la même chose en Europe. J'ai passé beaucoup de temps en Belgique où les Flamands apprennent le flamand, l'espagnol, le français et l'anglais. L'Europe est un territoire si petit, qu'il y a beaucoup d'échanges dans d'autres langues. Le Canada est vaste.

Vous n'êtes pas obligés de me répondre tout de suite. Le président me signale que nous avons terminé, mais j'aimerais que vous examiniez notre recommandation. Plutôt que de parler d'un programme d'immersion, je crois que nous devrions parler d'un programme complet, en ce sens qu'il ne faut pas se limiter à la langue; il faut aussi tenir compte des arts visuels et de la musique, notamment. Un apprentissage solide demande l'utilisation de plusieurs moyens.

Je vous laisse y réfléchir. Si vous avez une recommandation à nous faire, n'hésitez pas à communiquer avec le président. Merci beaucoup.

Le président : Malheureusement, notre temps est écoulé. Comme vous pouvez le constater, nous pourrions poursuivre la discussion pendant des heures. Au nom des membres du comité, je vous remercie sincèrement pour vos témoignages. Merci pour le travail que vous faites.

[Français]

Merci beaucoup pour votre engagement envers la promotion du français dans la province de la Colombie-Britannique. Vos efforts sont très appréciés. Et je peux vous assurer que les mémoires que vous avez soumis, les paroles que vous avez partagées avec nous, feront partie de notre rapport. Merci beaucoup.

(La séance est levée.)

VANCOUVER, le mercredi 5 octobre 2016

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 8 h 2, pour poursuivre son étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique.

La sénatrice Claudette Tardif (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente : Je vous souhaite la bienvenue à l'audience publique du Comité sénatorial permanent des langues officielles. Je m'appelle Claudette Tardif, sénatrice de l'Alberta. J'ai l'honneur de présider la réunion ce matin.

Avant de passer la parole aux témoins, j'invite les membres du comité à se présenter, en commençant à ma gauche.

Senator Gagné: Good morning, my name is Senator Raymonde Gagné from Manitoba.

Senator Maltais: Good morning, I am Senator Ghislain Maltais from Quebec.

Senator McIntyre: Good morning, my name is Senator Paul McIntyre from New Brunswick.

Senator Jaffer: I am Senator Mobina Jaffer from British Columbia. Welcome.

The Chair: Welcome, everyone, once again. Today, we are hearing from witnesses from the Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. We had the opportunity to meet you unofficially when we visited the École Rose-des-vents and the École Jules-Verne. But this morning's meeting is an official one.

On a number of occasions, the committee has heard of the challenges associated with the lack of access in learning French as a minority language in British Columbia. This problem affects minority French schools. It raises questions about accountability and about the federal government funding in these two areas. The problem is not limited to this province, but the committee is of the opinion that British Columbia represents a typical case that deserves an in-depth examination. So we are happy to be here this morning to hear from you.

We are pleased to welcome Bertrand Dupain, Superintendent, Sylvain Allison, Secretary-Treasurer, Johanne Asselin, Director of the École Anne-Hébert, and Michel Tardif, President of the Regroupement des directions francophones and Principal of the La Passerelle School in Whistler and the La Vallée School in Pemberton. Welcome to you all.

You can start, Mr. Dupain. The senators will then ask you questions. Please be as brief and concise as possible in your presentation, while still giving us your message in its entirety, of course. Thank you.

Bertrand Dupain, Superintendent, Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique: Thank you, Madam Chair, I will try to be brief and concise, as you request.

First, on behalf of the Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique, I would like to thank you for inviting us to appear before your committee. As I mentioned to you previously, we have sometimes been forgotten in some of these meetings, not with the Senate, but with other provincial and federal agencies. It is extremely important for us to be part of these meetings.

I will not introduce the school board staff, because you have already done that. However, I would like to briefly introduce myself. As you have doubtless seen as you looked through my bio, I am a product of immigration. I am originally from France; my wife is Japanese. We chose Canada because, for us, it represents

La sénatrice Gagné : Bonjour, je m'appelle Raymonde Gagné, sénatrice du Manitoba.

Le sénateur Maltais : Bonjour, je m'appelle Ghislain Maltais, sénateur du Québec.

Le sénateur McIntyre : Bonjour, je m'appelle Paul McIntyre, sénateur du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Jaffer : Je m'appelle Mobina Jaffer, sénatrice de la Colombie-Britannique. Je vous souhaite la bienvenue.

La présidente : Encore une fois, bienvenue à tous. Aujourd'hui, nous recevons des témoins du Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. Nous avons eu l'occasion de vous rencontrer de manière non officielle lors de nos visites aux écoles Rose-des-vents et Jules-Verne. Ce matin, toutefois, il s'agit d'une rencontre officielle.

À de nombreuses reprises, le comité a entendu parler des défis entourant le manque d'accès à l'apprentissage du français comme langue de la minorité en Colombie-Britannique. Cette problématique touche les écoles françaises de la minorité. Elle soulève des questions au sujet de la reddition de comptes et du financement du gouvernement fédéral dans ces deux secteurs. Bien que cette problématique ne se limite pas à cette province, le comité est d'avis que la Colombie-Britannique représente un cas typique qui mérite un examen approfondi. Nous sommes donc heureux d'être ici ce matin pour vous recevoir.

Nous sommes heureux d'accueillir M. Bertrand Dupain, directeur général, M. Sylvain Allison, secrétaire-trésorier, Mme Johanne Asselin, directrice de l'école Anne-Hébert ainsi que M. Michel Tardif, président du Regroupement des directions francophones et directeur des écoles La Passerelle, à Whistler, et La Vallée, à Pemberton. Bienvenue à vous tous.

Monsieur Dupain, c'est vous qui commencez. Par la suite, les sénateurs vous poseront des questions. Veuillez être aussi bref et concis que possible durant votre exposé tout en transmettant, bien sûr, l'ensemble de votre message. Je vous remercie.

Bertrand Dupain, directeur général, Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique : Je vous remercie, madame la présidente. J'essaierai d'être bref et concis, selon votre souhait.

Tout d'abord, au nom du Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique, je tiens à vous remercier de nous avoir invités à comparaître devant votre comité. Comme je vous l'ai déjà mentionné, nous avons parfois été oubliés durant certaines de ces rencontres, pas avec le Sénat, mais avec d'autres organismes provinciaux et fédéraux. C'est extrêmement important pour nous de participer à ces rencontres.

Je ne présenterai pas le personnel du conseil scolaire, puisque vous l'avez déjà fait. Toutefois, j'aimerais me présenter brièvement. Comme vous l'avez sans doute constaté en parcourant ma biographie, je suis issu de l'immigration. Je suis originaire de France; mon épouse est Japonaise. Nous avons

a model society. We wanted our children to grow up in Canada, not in either of our own societies. This was as close to our hearts as bilingualism and tolerance, the Canadian values par excellence.

I have been a teacher since the age of 21. I was one of the first teachers hired by the school board, something I particularly cherish. I have served the school board as a teacher, an assistant principal, a principal, the assistant superintendent and, for two and a half years, the superintendent. I was also vice-president of the Syndicat des enseignants francophones for five years. That is why the school board is particularly important to me.

My two daughters also go to one of the board's schools. One day, I hope, they will be trilingual. It is a real gift to be able to bring up one's children in a majority anglophone province that provides access to a francophone program. I am very passionate about that program. This is why I would like to share my passion with you.

The Conseil scolaire francophone is now entering its 20th year. As I mentioned in my document, the board was founded as a result of school legislation. I have provided the references for you to consult. The board is recognized for a number of aspects.

In fact, I would like to draw your attention to two of those aspects. We are the only francophone school board in the province. This is a little different from Alberta or other provinces. And we are the only ones authorized to provide francophone programming in British Columbia as a whole. We have 38 educational institutions throughout the province. You will understand how that can sometimes present some challenges.

Admissions are governed by the ministry's section 23 and its policy P-30-301. Parents with students registered in the school board are our stakeholders. So we observe that section scrupulously.

It is also important to mention — and you will see that this will have an effect on my presentation — that the ministry recognizes our distinct character, that is, that our goal is different from immersion programs. It is extremely important for me to clarify that position so that you can understand that, as a school board, we are unique.

The school board was established in 1997. On page 3 of the document I sent you, you can see that enrolment has practically tripled in the last 20 years. It is increasing annually. Last year, we saw an increase of 4 per cent. According to the figures we received a few days ago, that number will increase another 4 per cent this year. Our school board is in extremely good health, much to the chagrin of those who believe that we are about to disappear. With one or two others, we are one of the few school boards in the province to have such a high growth rate. Our good health depends on a number of things. Please look at pages 4 and 5 of the document. First of all, we will start with the challenges we

choisi le Canada parce qu'il représente pour nous un modèle de société. Nous voulions que nos enfants grandissent au Canada et non dans nos sociétés respectives. Cela nous tenait à cœur tout comme le bilinguisme et la tolérance, qui sont des valeurs canadiennes par excellence.

Je suis enseignant depuis l'âge de 21 ans. J'ai fait partie des premiers enseignants à être engagés par le conseil scolaire, que je chéris particulièrement. Au sein du conseil scolaire, j'ai occupé les postes d'enseignant, de directeur adjoint, de directeur, et directeur général adjoint, et, depuis deux ans et demi, je suis directeur général. J'ai également assuré la vice-présidence du Syndicat des enseignants francophones pendant cinq ans. Voilà pourquoi le conseil scolaire est particulièrement important pour moi.

Mes deux filles fréquentent également une école du Conseil scolaire francophone. Elles seront un jour, je l'espère, trilingues. Il s'agit d'un véritable cadeau de pouvoir élever ses enfants dans une province à majorité anglophone qui donne accès à un programme francophone. C'est un programme qui me passionne beaucoup. C'est pourquoi j'aimerais vous faire part de ma passion pour ce programme.

Le Conseil scolaire francophone entame sa 20^e année. Comme je l'ai indiqué dans mon document, le conseil a été fondé par la loi scolaire. J'ai indiqué les références que vous pourrez consulter. Ce conseil est reconnu pour ses différents aspects.

En fait, je souhaite attirer votre attention sur deux points. Nous sommes le seul conseil scolaire francophone de la province, ce qui est un peu différent de l'Alberta ou d'autres provinces. Et nous sommes les seuls habilités à offrir le programme francophone dans l'ensemble de la Colombie-Britannique. Nous possédons 38 établissements scolaires répartis partout dans la province. Vous constaterez que cela pose parfois certains défis.

Les admissions sont régies par l'article 23 et la politique P-30-301 du ministère. Les parents dont les élèves sont inscrits au conseil scolaire sont des ayants droit. Donc, nous respectons scrupuleusement cet article.

Ensuite, il importe de mentionner que le ministère — et vous constaterez que cela aura un impact sur mon exposé — reconnaît notre caractère distinct, c'est-à-dire que notre but est différent du programme d'immersion. C'est extrêmement important pour moi de clarifier cette position pour que vous compreniez que nous sommes un conseil scolaire particulier.

Le conseil scolaire a été créé en 1997. Dans le document que je vous ai transmis, à la page 3, vous remarquerez que les effectifs ont pratiquement triplé au cours des 20 dernières années. Nos effectifs augmentent annuellement. L'année dernière, nous avons connu une augmentation de 4 p. 100. D'après les chiffres que nous avons obtenus il y a quelques jours, les effectifs s'élèveront encore cette année à 4 p. 100. Notre conseil scolaire est en pleine santé, n'en déplaise aux gens qui croient que nous sommes sur le point de disparaître. Nous sommes l'un des seuls conseils scolaires de la province à connaître un taux de croissance aussi élevé, à l'exception d'un ou deux autres. Cette pleine santé

face and the solutions that we want to implement. This meeting is very important because the solutions we propose depend mainly on the federal government. In a word, we need your help.

First, why this keen interest in the Conseil scolaire francophone? I could have listed a lot of reasons, but I especially wanted to draw your attention to the quality of our programs. Our school board genuinely has a very high success rate. I wanted to present the results of the Pan-Canadian Assessment Program in 2013. As you can see on page 7 of the document, of all French-language school boards, including those in Quebec, British Columbia had the best results in the grade 8 science examination. This assessment is done in cycles. You can see that our grade 8 students obtained a score of 495 on the international PISA test in 2013, while Quebec scored 485. You can also see the other results. I feel that people recognize the quality of our programming, and it goes some way to explaining why our enrolment increases annually.

Where does that program quality come from? First, it comes from the quality of the Conseil scolaire francophone's staff. The Conseil scolaire francophone employs a staff of almost 900. They are devoted and passionate people. I would like to acknowledge Ms. Liechtele, the President of the Syndicat des enseignantes et enseignants du programme francophone de la Colombie-Britannique, whom you will meet soon, and her members. The teaching and administrative staff in our school is fabulous. Mr. Tardif is the President of the Regroupement des directions francophones. They are passionate about everything French. When people declared us to be close to death — I am sorry to go back to that, but I find those remarks extremely shocking — it fails to recognize our extremely competent and devoted staff and their passion for French. We also want to continue training that staff. Further on, I provide you with a few aspects of the training programs that we want to hold in collaboration with our unions. We attach a great deal of importance to the staff training program.

Another important aspect, which you will find on page 8, explains the quality and success of our program. It is the willingness to use scientific research and scientific data. We have created a partnership with two internationally known professors, Marie-France Morin, of the Université de Sherbrooke, and Denis Alamargot, of the Université de Créteil, in France. They are helping us to put rewarding strategies in place.

One of the major reasons for their participation and our partnership was digital tablets. We are trying to determine whether, as in some countries, we can move from written texts to tablets. Before we plunge into the system, we want to get expert

dépend de plusieurs choses. Veuillez vous reporter aux pages 4 et 5 du document. Nous abordons tout d'abord les défis auxquels nous sommes confrontés et les solutions que nous souhaitons mettre en œuvre. La présente rencontre est très importante parce que les solutions proposées relèvent principalement du gouvernement fédéral. Bref, nous avons besoin de votre aide.

Premièrement, pourquoi cet engouement pour le Conseil scolaire francophone? J'aurais pu préciser de nombreuses raisons, mais j'ai surtout voulu attirer votre attention sur la qualité de nos programmes. Nous sommes véritablement un conseil scolaire avec un taux de succès très élevé. J'ai voulu présenter ici les résultats du Programme pancanadien d'évaluation de 2013. Comme vous le voyez dans le document, à la page 7, de tous les conseils scolaires francophones, y compris celui du Québec, c'est la Colombie-Britannique qui obtient les meilleurs résultats dans l'examen de sciences de 8^e année. Il s'agit d'une évaluation réalisée par cycle. Vous pouvez constater qu'avec le test international PISA en 2013, nos élèves de 8^e année ont obtenu un score de 495, alors que celui du Québec était de 485. Vous pouvez également voir les autres résultats. Je pense que les gens connaissent la qualité de notre programme, et cela explique un peu l'augmentation de nos effectifs annuellement.

D'où vient la qualité de ce programme? Tout d'abord, c'est la qualité du personnel qui forme le Conseil scolaire francophone. Nous avons près de 900 employés qui travaillent au Conseil scolaire francophone. Ce sont des gens dévoués et passionnés. J'aimerais saluer Mme Liechtele, la présidente du Syndicat des enseignantes et enseignants du programme francophone de la Colombie-Britannique, que vous rencontrerez tout à l'heure, ainsi que ses membres. Le personnel enseignant et administratif de nos écoles est fabuleux. M. Tardif est le président du Regroupement des directions francophones. Ils ont la passion de la francophonie. Alors, quand on nous a déclarés moribonds — excusez-moi de revenir là-dessus, mais ce sont des propos que je trouve extrêmement choquants —, cela ne rend pas hommage à un personnel extrêmement compétent, dévoué et passionné envers la francophonie. Nous souhaitons également continuer à former ce personnel. J'ai indiqué ci-dessous quelques éléments pour vous montrer les programmes de formation que nous souhaitons réaliser en collaboration avec les syndicats. Nous accordons énormément d'importance au programme de formation du personnel.

Un autre aspect important, que vous trouverez à la page 8, explique la qualité et le succès de notre programme, et c'est la volonté d'avoir recours à des chercheurs scientifiques, avec des données scientifiques. Nous avons créé un partenariat avec deux professeurs internationalement connus, Mme Marie-France Morin, de l'Université de Sherbrooke, et M. Denis Alamargot, de l'Université de Créteil, en France, qui nous aident à mettre en place des stratégies gagnantes.

L'une des grandes raisons de leur participation et de notre partenariat était les tablettes numériques. Nous tentons de déterminer si, comme dans certains pays, on est passé du texte écrit à la tablette numérique. Avant de nous lancer dans ce

advice. The project involves children from kindergarten to grade 1. Last year, we began a research project with 140 students. We want to continue the research in the coming years to make sure that we are heading in the right direction. That is really important for us.

Technologically speaking, we are also a step ahead. The school board has made a huge investment in computer technology. You understand where I want to go with this. We have a virtual school. Shortly, I will explain to you the problems that it poses.

Our teachers and our students have computers. That is critical because we want them to be connected with the Francophonie as a whole. We are in the most far-flung part of the Francophonie, as far west as you can get in Canada. Clearly, the new technologies help us to deal with that problem. As you know, coding is becoming more and more a factor in curriculum programs. It is something we want to develop with our students.

We have a number of challenges to meet, particularly in terms of education. Mr. Allison, our secretary-treasurer, will deal with the material aspects.

One of the major challenges we face is the amount of French spoken at home. You can see some examples on page 11. This data comes from 2013, but it shows the distribution of French spoken at home. As you see, 36.4 per cent of families — these are our own students, not those in British Columbia — say that French is the language spoken at home. I am a parent myself; my wife speaks Japanese with my daughters, I speak French. We speak English to each other. It is quite something to hear, quite the little Tower of Babel. As a parent, I see it as my duty. I am aware that other parents have neither the opportunity nor the time to do so, but it is a fact that we observe. Right from their childhood and right in their own homes, our students have less and less exposure to French.

Additionally, since 2009, we have been recording a decrease in the amount of French spoken at home. It is a major challenge. That is why our partnership with the parents' federation is so important. This is a challenge that we have to face.

The other problem is with retention at high school level. If you look at the table showing our enrolment, you will see that our high school students are fewer by comparison than all the students coming into kindergarten. The first thing to bear in mind is that we do not have high schools everywhere. I will let Mr. Allison deal with that matter. Our dream is to have high schools everywhere. We have about six schools we call "homogeneous" and four or five heterogeneous schools, where classes are given in French in English-speaking schools. We only have six homogeneous schools. I am looking at Senator Maltais and I would like to spend more time with him talking about those six schools. Of our homogeneous schools,

système, nous souhaitons obtenir l'avis d'experts. Ce projet concerne les élèves de la maternelle à la 1^{re} année. L'an dernier, nous avons entamé une recherche auprès de 140 élèves. Nous souhaitons poursuivre cette recherche au cours des prochaines années pour nous assurer que nous nous dirigeons dans la bonne voie. Cela compte beaucoup pour nous.

Nous avons également une avance technologique. Le conseil scolaire a énormément investi en informatique. Vous comprendrez où je veux en venir. Nous avons une école virtuelle. Je vous expliquerai tout à l'heure les problèmes que cela pose.

Nos enseignants et nos élèves disposent d'ordinateurs. C'est primordial parce que nous voulons qu'ils soient connectés avec l'ensemble de la francophonie. Nous faisons partie de la francophonie la plus éloignée, la plus à l'ouest du Canada. De toute évidence, les nouvelles technologies nous permettent de pallier ce problème. Comme vous le savez, il est de plus en plus question des activités de codage dans les programmes de curriculum. C'est un aspect que nous voulons développer avec nos élèves.

Nous avons de nombreux défis à relever, particulièrement en ce qui concerne l'éducation. M. Allison, qui est secrétaire-trésorier, abordera l'aspect matériel.

L'un des principaux défis auxquels nous faisons face est le pourcentage de français parlé à la maison. Vous pouvez voir quelques exemples à la page 11. Ces données datent de 2013, mais elles montrent, entre autres, la répartition du français parlé à la maison. Comme vous le voyez, 36,4 p. 100 des familles déclarent que le français — ce sont nos élèves à nous et non ceux de la Colombie-Britannique — est la langue parlée à la maison. Je suis moi-même parent, mon épouse parle japonais avec mes filles, je parle français; entre nous deux, nous parlons anglais. C'est une forme de petite tour de Babel. C'est un tour de force. En tant que parent, c'est mon devoir de le faire. Je suis conscient que d'autres parents n'ont pas cette possibilité ni le temps de le faire, mais c'est un fait que nous constatons. Nos élèves sont de moins en moins exposés au français dès leur enfance au sein de leur famille.

De plus, depuis 2009, nous enregistrons une baisse en ce qui concerne le « parler français » à la maison. C'est un défi de taille. C'est pour cette raison que notre partenariat avec la fédération des parents est extrêmement important. Il s'agit d'un défi que nous devons relever.

L'autre problème concerne la rétention au secondaire. En vous reportant au premier tableau sur les effectifs, vous constaterez que nos membres au secondaire sont très faibles par rapport à tous les élèves qui rentrent à la maternelle. La première chose qu'il faut imaginer, c'est que nous n'avons pas des écoles secondaires partout. Et là, je laisserai M. Allison aborder cette question. Nous rêvons d'avoir des écoles secondaires partout. Nous avons près de six écoles dites « homogènes » et quatre ou cinq écoles hétérogènes, c'est-à-dire que les cours sont donnés en français dans des écoles anglophones. Nous n'avons que six écoles homogènes. Je regarde le sénateur Maltais et j'aimerais m'entretenir avec lui plus longtemps à propos de ces

five are K-12. Personally, I think that is fantastic. Only one of the schools you visited is 7-12. But the other school next door is very close, as you now know. So we have five K-12 programs and, in my opinion, that is one of the strong points of the school board. You will have the opportunity to visit one tomorrow.

I would briefly like to go back to the high schools. In the diagram I sent you, you will see that, for some years, we have been significantly and demonstrably retaining our high school enrolment. That is likely due to the quality of our program.

Another problem we must face is that of the recognition of our program. The ministry here in British Columbia — and mainly I mean the Ministry of Education — has a hard time recognizing our program, even though there is a policy, even though it declares it to be a program that is truly distinct from immersion.

I mentioned the matter of the diploma previously. We fought for years to have the diploma indicate “programme francophone”. The diploma is the same for immersion students as it is for the francophones. Our students used to say: “Why would I stay here when, if I go into immersion, I end up with the same diploma?” However, we won that battle, thanks to the efforts of our board of directors. But it gives you an idea of the kind of little details on which we have to insist.

We are in a conflict at the moment because of the virtual school. The ministry is demanding that our virtual school look like every other virtual school. There is a program called “Distributed Learning”. The problem is that our situation is different. It is something that puts us in opposition. Just today, we sent a letter to the ministry trying to explain our position to them.

Another major challenge, as I mentioned in my introduction, is about the distribution of our schools around the province and the different costs involved. Small groups of francophones are scattered all over the province, with hundreds, perhaps even thousands, of kilometres separating them. You will see an example of the differences on page 13. We have schools with 750 students and others with only 13 or 15. Our per-student cost, as you can see, can vary from \$6,512 to \$25,000, because these are schools that must almost be self-sufficient. We must also be able to provide those 15 students, scattered all over the province, with as many services as in the large schools in the two major urban centres.

Despite all that, and it is here where federal assistance is extremely important for us, we have plans to try and complete, enhance and advance our progression. And we want to put forward solutions.

six écoles. Donc, cinq de nos écoles sont homogènes, de la maternelle à la 12^e année. Personnellement, je trouve que c'est fantastique. Et une seule des écoles que vous avez visitées est de la 7^e à la 12^e année. Bien que l'autre école à côté soit très proche, vous le savez maintenant. Nous avons donc cinq programmes de la maternelle à la 12^e année et, à mon avis, c'est l'une des forces du conseil scolaire. Vous aurez l'occasion d'en visiter une demain.

J'aimerais revenir brièvement sur le secondaire. Dans le graphique que je vous ai transmis, vous verrez que nous connaissons, depuis quelques années, une rétention importante et sensible en ce qui concerne nos effectifs au secondaire. C'est sans doute grâce à l'apport de la qualité de notre programme.

Un autre problème auquel nous devons faire face est la reconnaissance du programme. Le ministère de la Colombie-Britannique — et je parle ici principalement de l'éducation — a du mal à reconnaître notre programme, même s'il y a une politique, même s'il le déclare comme un programme véritablement distinct de l'immersion.

J'ai déjà abordé la question du diplôme. Nous nous sommes battus pendant des années afin que le diplôme porte la mention « programme francophone ». Le même diplôme était le même pour l'immersion et pour les francophones. Nos élèves disaient : « Pourquoi je resterais ici puisque, en fin de compte, si je vais en immersion, j'obtiendrai le même diplôme? » Néanmoins, nous avons gagné cette bataille grâce aux efforts de notre conseil d'administration. Mais cela vous donne une idée du genre de petits détails sur lesquels nous devons nous insister.

Nous sommes actuellement en conflit à propos de l'école virtuelle. Le ministère demande que notre école virtuelle ressemble à toutes les écoles virtuelles. Il y a un programme qui s'appelle « Distributed Learning ». Le problème, c'est que notre situation est différente. C'est un cas qui nous oppose. Aujourd'hui, une lettre a été envoyée au ministère pour essayer de leur expliquer notre position.

Un autre défi important, et je l'ai mentionné en introduction, relève de la répartition de nos écoles dans l'ensemble de la province et des différents coûts. Des petits groupes de francophones sont disséminés un peu partout dans la province à des centaines, voire des milliers de kilomètres les séparant les uns des autres. Vous verrez à la page 13 un exemple de ces différences. Nous avons des écoles qui ont 750 élèves et d'autres qui n'en ont que 13 ou 15. Et nous avons, comme vous pouvez le voir, un coût par élève qui peut aller de 6 512 \$ à 25 000 \$, parce que c'est évident que c'est presque des écoles qui doivent vivre en autarcie. Et nous devons offrir à ces 15 élèves, répartis à travers la province, autant de services que les grandes écoles des deux grands centres urbains.

Malgré tout cela, et c'est là que l'aide du fédéral est extrêmement importante pour nous, nous avons des projets pour essayer de compléter, d'enrichir et d'avancer dans notre progression. Et nous voulons présenter ces solutions.

One of the solutions we implemented this year is basically four-year classes. That is something that does not exist in British Columbia. We are the first school board to implement this four-year program. We have four schools where the program has been implemented. At the moment, two are open: the schools in Mission and in Chilliwack. Clearly, we receive no provincial funding for it. But it is a response that we want to bring to French at home. We feel that, if we begin to put children into a francophone environment as soon as possible, their schooling will be easier.

The other thing that we want to implement and that we have had in place for some years, is the International Baccalaureate. It is also federally funded through OLEP, as are trades courses. We are looking for partners to help us with trades courses, with Éducentre. It is clear to us that one of the major aspects of our problem in British Columbia is that we have very few economic outcomes for our students. There are few opportunities for French speakers, except for the federal government. I really liked one of the questions you asked at the École Jules-Verne, about the chamber of commerce. As they told you, the chamber of commerce is very limited in its scope in French. So we feel that it is important for our students to realize that there are economic opportunities in French. That is not clear for students born in British Columbia who see that everything is in English, or now even in other languages like Chinese, for example, in Richmond or Vancouver.

It is important to establish post-secondary relationships with universities. Yesterday, we were at SFU. We spoke about it a little. Clearly, we are the province's biggest employer of francophones, with 900 people. Unfortunately, none of our teachers, or almost none, were trained in British Columbia. They have to go off to Alberta or we have to go and look for them. We regret that; it could be a strength.

We also try to develop meetings with our students from various schools. We bring them together. That might seem simple when you live in the same spot, but when you have schools 1,000 km apart, meetings of that kind are quite the operation and need an enormous amount of money. So we use technological methods a great deal. But, from time to time, a physical presence is important, especially when we are talking about students in grades 8 and 9. They like to get together; they like to understand that their French is not limited to their own little area and that the francophonie is flourishing in Canada and around the world. That is one of the things for which we use federal funds. We also try to open our program to things that are new. At the moment, as you know, everything to do with the environment is extremely

Une des solutions que nous avons lancées cette année c'est principalement les classes de quatre ans. C'est quelque chose, en Colombie-Britannique, qui n'existe pas. Nous sommes le premier conseil scolaire à avoir lancé ce programme de quatre ans. Nous avons quatre écoles qui ont lancé ce programme. Actuellement, deux sont ouverts. Il s'agit des écoles à Mission et à Chilliwack. Et c'est évident que nous ne recevons du provincial aucun financement pour cela. Mais c'est une réponse que nous voulons apporter au français à la maison. Nous pensons que si nous commençons le plus tôt possible à mettre les enfants dans un environnement francophone, leur scolarité sera, pour eux, facilitée.

L'autre chose que nous voulons mettre en place et que nous mettons en place depuis quelques années, c'est le Baccalauréat international. Il est financé aussi par des fonds fédéraux à travers le PLOE, ainsi que les cours de métiers. Nous sommes à la recherche de partenaires pour nous aider avec les cours de métiers, avec Éducentre. Parce qu'il est évident qu'un des grands aspects de notre problème, en Colombie-Britannique, c'est que nous avons très peu de débouchés économiques pour nos élèves. Il y a très peu de débouchés pour la francophonie, excepté au gouvernement fédéral, et j'ai beaucoup aimé une des questions que vous avez posées à l'école Jules-Verne sur la Chambre de commerce. Comme ils vous l'ont dit, la Chambre de commerce a une action très limitée en français. C'est donc pour nous quelque chose d'important d'amener nos élèves à s'apercevoir que le français amène des débouchés économiques. Ce n'est pas évident pour des élèves nés en Colombie-Britannique qui s'aperçoivent que tout est en anglais, ou même maintenant dans d'autres langues comme le chinois, par exemple, pour Richmond ou Vancouver.

Il est important d'établir des relations postsecondaires avec les universités. Hier, nous étions à SFU. On en a parlé un petit peu. C'est évident que nous sommes le plus gros employeur de francophones de la province, avec 900 personnes. Malheureusement, aucun de nos enseignants ou presque n'est formé en Colombie-Britannique. Il faut qu'ils aillent vers l'Alberta ou alors il faut qu'on aille les chercher. Et cela, c'est quelque chose que nous déplorons et qui serait une force.

Nous essayons aussi de développer les rencontres avec nos élèves de différentes écoles. Donc nous les rassemblons. Cela peut paraître simple, quand on vit au même endroit, mais quand vous avez des écoles qui sont à 1 000 kilomètres, il faut véritablement un tour de force et énormément d'argent pour permettre ces rencontres. Donc nous utilisons énormément les voies technologiques. Mais, de temps en temps, le côté physique est important, surtout lorsqu'on parle d'élèves de 8^e ou 9^e année. Donc ils aiment se rencontrer, ils aiment comprendre que la francophonie n'est pas limitée dans leur petite zone et que la francophonie rayonne au Canada et à travers le monde. C'est donc un des aspects pour lequel nous utilisons des fonds fédéraux. Et nous essayons également d'ouvrir notre programme sur des

important. We want to show that climate problems and the like are happening in the French-speaking world too. Federal funds allow us to provide all that to our students.

In conclusion, I believe that we have a dynamic and vibrant school board supported by the francophone community. We do not operate on the margins or in our dreams. This year, the school board developed its strategic plan. Four thousand people responded, meaning that 4,000 people from the francophone community contributed to the strategic plan. Clearly, that does not take in the entire province, but 4,000 is still a lot of people. We were able to put a new strategic plan in place and I will present it to you tomorrow when you visit one of our schools.

We want to continue to carry this torch because for me — and I now go back briefly to the choice I made when I came to Canada — the francophonie is not just a language. It is about values that Canada promotes and stands for.

Thank you.

The Chair: Thank you for your presentation, Mr. Dupain.

Your turn, Mr. Allison.

Sylvain Allison, Secretary-Treasurer, Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique: Thank you for this opportunity to make a presentation this morning.

I would like to add some specifics to the bios for Ms. Asselin and Mr. Tardif. Mr. Tardif is the principal of the La Vallée elementary school in Pemberton and La Passerelle elementary school in Whistler. He has been with us for 12 years. He was also the principal of the K-12 school in Comox for two years. Ms. Asselin has been the director of the École Anne-Hébert for three years. She was also vice-principal at the École Victor-Brodeur for six or seven years. Ms. Asselin has 29 years of educational experience in minority situations.

Let me introduce myself. My name is Sylvain Allison. I am the secretary-treasurer of the Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. As you have probably noticed, I am originally from Quebec. I moved to British Columbia in 1991 where I met my wife and started a family. My two children are bilingual, one here in British Columbia and the other in Ottawa. When they were very small, my two children went to daycare and junior kindergarten in French. They went to the homogeneous French-language elementary school in Prince George, one of the CSF's institutions. I have to acknowledge that, without those services, my children would probably not be bilingual today. They became bilingual because of those services. I am married to an anglophone. So it is even more difficult to communicate another language in an exogamous family.

nouveautés. Vous savez qu'actuellement, tout ce qui est environnemental est extrêmement important. Et nous voulons montrer que la francophonie est véritablement ouverte sur les problèmes climatiques et autres. Et donc tout ceci, ce sont les fonds fédéraux qui nous permettent de les offrir à nos élèves.

En conclusion, je crois que nous avons un conseil scolaire dynamique et vibrant, qui est suivi par la communauté francophone. Nous ne sommes pas des marginaux ni des rêveurs. Cette année, le conseil scolaire a élaboré son plan stratégique. Quatre mille personnes y ont répondu, ce qui veut dire que 4 000 personnes de la communauté francophone ont participé à ce plan stratégique. C'est sûr que ce n'est pas toute la province, mais 4 000, cela représente déjà énormément de personnes. Et nous avons pu mettre en place un nouveau plan stratégique que je vous présenterai demain lors de votre visite dans l'une de nos écoles.

Nous voulons continuer à être ce flambeau parce que pour moi — et je reviendrai brièvement sur le choix que j'ai fait en venant au Canada —, la francophonie c'est plus qu'une langue. Il s'agit de valeurs que le Canada promeut et représente.

Je vous remercie.

La présidente : Je vous remercie, monsieur Dupain, pour votre présentation.

Monsieur Allison, la parole est à vous.

Sylvain Allison, secrétaire-trésorier, Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique : Je vous remercie de me donner l'occasion de faire une présentation ce matin.

J'aimerais ajouter quelques précisions sur le curriculum de Mme Asselin et de M. Tardif. M. Tardif est directeur des écoles élémentaires de La Vallée, à Pemberton, et La Passerelle, à Whistler. Il est avec nous depuis 12 ans. Il a aussi occupé le poste de directeur à l'école MA-12, à Comox, pendant deux ans. Mme Asselin est la directrice de l'école Anne-Hébert depuis trois ans. Elle a aussi été directrice adjointe, pendant six ou sept ans, à l'école Victor-Brodeur. Mme Asselin a 29 ans d'expérience en éducation en milieu minoritaire.

Je me présente, je m'appelle Sylvain Allison. Je suis secrétaire-trésorier au Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. Comme vous l'avez probablement remarqué, je suis Québécois d'origine. J'ai déménagé en Colombie-Britannique en 1991 où j'ai rencontré mon épouse et où j'y ai fondé une famille. Mes deux enfants sont bilingues. Un ici, en Colombie-Britannique et l'autre à Ottawa. Dès la petite enfance, mes deux enfants ont fréquenté la garderie et la prématernelle en français. Ils ont fréquenté l'école élémentaire homogène francophone de Prince George, un établissement scolaire du CSF. Je dois avouer que sans l'aide de ces services, mes enfants ne seraient probablement pas bilingues aujourd'hui. C'est grâce à ces services que mes enfants sont devenus bilingues. Je suis marié à une anglophone. C'est donc encore plus difficile de transmettre une autre langue dans une famille exogame.

I must point out that the CSF has benefitted from federal funds in the past. This was in the amount of \$15 million, through the 2002-2008 agreement. A number of schools benefitted from those funds: the École Gabrielle-Roy was able to build space for a daycare and a multi-purpose room, expand its gymnasium and upgrade a theatre. Here in North Vancouver, the École André-Piolat built space for a theatre, a community centre, and an expanded gymnasium and library. The École Victor-Brodeur built daycare space and an arts centre. I almost forgot to mention that a daycare was also built at the École André-Piolat, also from the \$15 million from the federal government through the 2002-2008 agreement.

Since then, we have obtained federal funds on two occasions to upgrade community spaces as a result of two completely separate requests. The École Mer-et-montagne in Campbell River renovated the current gymnasium. A brand-new school was built, but the old gymnasium was kept and simply renovated. Funding also allowed for an early childhood centre.

More recently, we received \$3.6 million for the École des Pionniers-de-Maillardville, in Port Coquitlam, which is under construction at the moment, so that we can provide a program for four-year-olds. Once more, public spaces have been built to accommodate the community. We greatly appreciate those initiatives.

We also use federal funds for some programs, including the International Baccalaureate, which, as Mr. Dupain mentioned, is offered in a number of schools. We want to expand this four-year program.

We improve learning through access to technology. We have 4,000 laptop computers for our students from grade 4 to grade 12. Younger students can use more than 1,000 tablets. Funding for this comes in part from the federal government. We use funds for programs that provide integration into francophone culture for daily activities in our schools. We still make good use of that funding and we are very grateful for it.

However, some provisions of the OLEP agreement no longer meet our current needs. That is why the Conseil scolaire francophone wants to become part of the British Columbia-Canada agreement for the next OLEP funding.

For example, federal government funds should no longer be used to finance core education. French and literacy programs should be funded by the provincial government, as part of their basic funding. Federal funds should be used for innovation and teaching programs, or to establish new schools.

Je tiens à préciser que le CSF a bénéficié de fonds fédéraux par le passé. Il s'agit de l'entente de 2002-2008 de 15 millions de dollars. Plusieurs écoles ont bénéficié de ces fonds : l'école Gabrielle-Roy pour l'aménagement d'une garderie et d'une palestre, l'agrandissement du gymnase, ainsi que l'aménagement d'un théâtre; l'école André-Piolat, ici, à Vancouver-Nord pour l'aménagement d'un théâtre, d'un foyer communautaire et l'agrandissement du gymnase et d'une bibliothèque; l'école Jules-Verne, que vous avez visitée, pour l'aménagement d'un théâtre et l'agrandissement du gymnase et de la bibliothèque; et l'école Victor-Brodeur pour l'aménagement d'une garderie et d'un centre d'art. J'allais oublier de mentionner qu'une garderie a aussi été aménagée à l'école André-Piolat grâce à l'entente de 2002-2008 de 15 millions de dollars avec le gouvernement fédéral.

Depuis ce temps, nous avons obtenu à deux reprises des fonds fédéraux pour l'aménagement d'espaces communautaires à la suite de demandes complètement distinctes. L'école Mer-et-montagne, à Campbell River, a rénové son gymnase existant. On avait construit une école neuve, mais on avait gardé le vieux gymnase de l'école qui avait tout simplement été rénové. De plus, un centre de la petite enfance a été aménagé grâce à ce financement.

Plus récemment, l'école des Pionniers-de-Maillardville, à Fort Coquitlam, qui est actuellement en construction, où nous avons bénéficié de 3,6 millions de dollars pour offrir un programme à l'intention des enfants de quatre ans. Là aussi des espaces publics communautaires ont été aménagés pour accueillir la communauté. Ce sont des initiatives qui sont grandement appréciées.

Nous bénéficions aussi de fonds fédéraux pour certains programmes dont le Baccalauréat international qui, comme l'a mentionné M. Dupain, est offert dans plusieurs écoles. Nous souhaitons que ce programme de quatre ans prenne de l'expansion.

On facilite l'apprentissage grâce à l'accès aux technologies. On dispose de 4 000 ordinateurs portables pour nos élèves de la 4^e à la 12^e année. Les élèves en bas âge ont accès à plus de 1 000 tablettes électroniques. Ce financement provient en partie du gouvernement fédéral. On bénéficie de fonds en faveur des programmes d'intégration à la culture francophone pour les activités quotidiennes dans nos écoles. Ce sont des fonds dont nous bénéficions toujours et pour lesquels nous sommes très reconnaissants.

Toutefois, certaines dispositions dans l'entente du PLOE ne répondent plus à nos besoins à l'heure actuelle. C'est la raison pour laquelle le Conseil scolaire francophone souhaite faire partie de l'entente Colombie-Britannique—Canada pour les prochains financements du PLOE.

À titre d'exemple, les fonds du gouvernement fédéral ne devraient plus servir à financer l'éducation essentielle. Les programmes de francisation et d'alphabétisation devraient être financés par le gouvernement provincial. C'est leur financement de base qui devrait s'en charger. Les fonds fédéraux devraient

Since I started my position as secretary-treasurer in 2010, I have been able to implement two francophone programs in British Columbia, in Revelstoke and in Fernie, because of parents who were interested in and passionate about the francophonie and about educating their children in French. I established those two programs without provincial government assistance. They were initiatives of the Conseil scolaire francophone and funded by the Conseil scolaire francophone. When small programs are started in the regions, the costs are very high, especially for staff, since the schools have 8, 10 or 12 students. You need a teacher, preparation time, educational assistants, support staff. Given that the regions are remote, two schools are not possible. This is not the same situation as for Mr. Tardif, who has two schools very close to each other in Pemberton and Whistler and where two schools are possible. In Fernie and Revelstoke, by contrast, that is impossible. You need a principal on the spot. So these are programs that are extremely expensive to get started until such time as the critical number of students is reached. We hope to obtain federal funds to assist us in starting small programs of that kind as we receive requests.

We also need funds for innovative teaching programs, those specializing, for example, in sports or the arts, or in technical areas. We have some, but we need additional funding in order to increase the range of programs and extend them to all our students, not just those aiming for academic success but also those wanting a technical program. It is important for the federal government to help us in this area.

Providing a wide variety of elective courses is important in preventing drop-outs. We know very well that students are lost in high school. I often hear people say that they would like us to provide a greater variety of elective courses in order to keep our students in school. British Columbia's Ministry of Education does not fund courses of that kind. I feel that the federal government could definitely help us with that.

We are the only school board in British Columbia that does not offer adult education. It is important for us to start a program for French-speaking adults who did not finish high school.

It is important to establish a transportation fund in order to improve access to our schools. The province underfunds transportation. It is extremely important for us to receive federal funding to encourage families to send their children to a francophone school, should they wish. The distance discourages so many families at the moment. We are talking about trips of an hour and ten minutes, an hour and fifteen minutes, an hour and

servir à financer des programmes d'innovation à l'enseignement. Ils devraient plutôt servir à financer le démarrage de nouvelles écoles.

Depuis mon entrée en fonction en tant que secrétaire-trésorier, en 2010, j'ai eu l'occasion de mettre en place deux programmes francophones en Colombie-Britannique, à Revelstoke et à Fernie, grâce à des parents intéressés et passionnés par la francophonie, par l'éducation de leurs enfants en français. J'ai mis sur pied ces programmes sans l'aide du gouvernement provincial. C'est une initiative du Conseil scolaire francophone financée par le Conseil scolaire francophone. Lorsqu'on démarre des petits programmes dans les régions, cela coûte très cher, notamment pour la dotation du personnel puisque les écoles accueillent 8, 10, 12 élèves. On a besoin d'un enseignant, du temps préparatoire pour l'enseignement, du personnel d'aide pédagogique, un secrétariat. Aussi, étant donné que ce sont des régions éloignées, on ne peut pas faire les deux écoles. Contrairement à M. Tardif qui a deux écoles assez près l'une de l'autre, à Pemberton et à Whistler, où il est possible de faire les deux écoles. Par contre, lorsqu'on est à Fernie et à Revelstoke, c'est impossible de le faire. Cela prend une direction sur place. Ce sont donc des programmes qui coûtent extrêmement chers à démarrer tant et aussi longtemps que le nombre critique d'élèves n'est pas atteint. On souhaite obtenir des fonds fédéraux pour nous aider à démarrer ces petits programmes lorsqu'on reçoit des demandes.

On a aussi besoin de fonds pour créer des programmes d'enseignement innovateurs. Par exemple, des programmes de concentration en sports ou en arts ainsi que des programmes techniques. On en offre quelques-uns, mais on a besoin de fonds supplémentaires pour accroître l'offre de nos programmes à toute la gamme de nos élèves, non seulement ceux qui sont orientés vers un succès académique, mais aussi ceux qui souhaitent un programme technique. Ce serait important que le gouvernement fédéral nous aide à ce chapitre.

Offrir une plus grande variété de cours optionnels est très important pour éviter l'abandon scolaire. Comme on le sait très bien, c'est au secondaire que l'on perd le plus d'élèves. J'entends souvent dire qu'on aimerait offrir une plus grande variété de cours optionnels pour garder nos élèves à l'école. Le ministère de l'Éducation de la Colombie-Britannique ne finance pas de tels cours. Je pense que le gouvernement fédéral pourrait définitivement nous aider avec ceci.

On est le seul conseil scolaire en Colombie-Britannique qui n'offre pas l'éducation aux adultes. Il serait important de commencer à offrir un programme aux adultes francophones qui n'ont pas terminé l'école secondaire.

Il serait important de créer un fonds en faveur du transport pour améliorer l'accès à nos écoles. Le transport est sous-financé par la province. Ce serait extrêmement important de recevoir des fonds fédéraux pour encourager les familles à envoyer leurs enfants dans une école francophone lorsqu'elles en ont envie. La distance décourage tellement de familles en ce moment. On parle d'une heure dix, une heure quinze, une heure vingt de

twenty minutes, morning and evening. You really have to be tough to enroll some children in our schools. This is extremely important for us.

We also need a fund for the construction of new schools. I would go so far as to say that the federal government could build entire schools, but, at least, there could be an agreement, like the one from 2002 to 2008, which would provide us with the funding we need to build community spaces. We could show the provincial government that the federal government is a partner in school construction. That might perhaps encourage the province to fund schools in regions where the need is great. An agreement like the one from 2002 to 2008 would be viewed very positively by the province.

Finally, I propose the creation of a fund to be used to provide programs that are much more sophisticated than at present at post-secondary institutions such as Simon Fraser or any other university. I do not like what I am about to say, but we are producing francophone children, francophone students up to grade 12. It would be good if they were able to stay in British Columbia. These are proud children. We must invest in their pride in speaking French, in living in French in British Columbia. I feel that if there had been funding for it, my son would perhaps be here in Vancouver for his post-secondary studies.

Thank you.

The Chair: Thank you, Mr. Allison.

We will now move to the question period. The first question will be from Senator McIntyre, followed by Senator Jaffer.

Senator McIntyre: Thank you for your presentations.

Mr. Dupain, Mr. Allison, I feel that you have summed up the situation very well. In your presentation, Mr. Dupain, you also drew our attention to the three main points: the great enthusiasm for the francophone program, the major challenges, and the initiatives under way.

Mr. Tardif, I understand that you are the principal of two elementary schools, the École La Passerelle in Whistler and the École La Vallée in Pemberton. Ms. Asselin, you are the director of the École Anne-Hébert.

With that said, I have two questions for the group. What extracurricular activities are provided to encourage the learning of French outside the classroom?

Perhaps Ms. Asselin or Mr. Tardif are in the best position to answer that question. Or Mr. Dupain.

Mr. Dupain: I will start and then hand the floor over to Mr. Tardif and Ms. Asselin.

transport, matin et soir. Cela prend des guerriers pour inscrire des enfants dans nos écoles. Ceci est extrêmement important pour nous.

De plus, il faudrait aussi créer un fonds pour la construction d'écoles. J'irais jusqu'à dire que le gouvernement fédéral pourrait construire des écoles en entier, mais, du moins, on pourrait conclure une entente comme celle de 2002-2008 qui nous permettrait d'obtenir le financement nécessaire pour l'aménagement de locaux communautaires. On pourrait montrer à la province que le gouvernement fédéral participe à la construction des écoles. Cela inciterait peut-être la province à financer la construction d'écoles dans les régions qui en ont grandement besoin. Une entente comme celle de 2002-2008 serait perçue de façon très positive par la province.

Enfin, je propose de créer un fonds pour offrir des programmes beaucoup plus élaborés que ceux qu'on a à l'heure actuelle dans les établissements postsecondaires, que ce soit à l'Université Simon Fraser ou dans d'autres universités. Je n'aime pas le mot que je vais utiliser, mais nous produisons des enfants francophones, des élèves francophones jusqu'à la 12^e année. Ce serait bien qu'ils puissent avoir la chance de rester en Colombie-Britannique. Ce sont des enfants fiers. Il faut miser sur leur fierté de parler français, de vivre en français en Colombie-Britannique. Je pense que s'il y avait du financement pour le faire, mon fils serait peut-être ici, à Vancouver, pour ses études postsecondaires.

Je vous remercie.

La présidente : Je vous remercie, monsieur Allison.

Nous allons maintenant passer à la période des questions. La première question sera posée par le sénateur McIntyre qui sera suivi par la sénatrice Jaffer.

Le sénateur McIntyre : Je vous remercie tous pour vos présentations.

Monsieur Dupain, monsieur Allison, je pense que vous avez bien résumé la situation. D'ailleurs, dans votre exposé, monsieur Dupain, vous avez porté à notre attention les trois points principaux, c'est-à-dire l'engouement pour le programme francophone, les défis majeurs et les initiatives en cours.

Monsieur Tardif, je comprends que vous êtes directeur de deux écoles primaires, c'est-à-dire l'école La Passerelle, à Whistler, et l'école La Vallée, à Pemberton. Alors que madame Asselin, vous êtes la directrice de l'école Anne-Hébert.

Cela dit, j'ai deux questions qui s'adressent au groupe. Quelles sont les activités parascolaires offertes pour favoriser l'apprentissage du français à l'extérieur de la salle de classe?

Peut-être que Mme Asselin ou M. Tardif sont mieux placés pour répondre à cette question, ou M. Dupain.

M. Dupain : Je vais commencer et je donnerai la parole ensuite à M. Tardif et à Mme Asselin.

There are many and I feel that the ingenuity of our administrative and teaching staff is going to surprise you. I do not want to say too much, but we certainly have extracurricular activities, like sports or drama. But, for some schools, for many of them, it is also about development. For example, we noticed that, in the school yard, the students — and I would say mainly students from K to 7 — are naturally going to revert to speaking English and they will lose the ability to master everyday French. We have children — and I will use my own daughters as an example — who say that they “kicke le ballon” because basically, in the classroom, no one ever taught them the proper word. It will be simple things like that.

Some schools have started a system to encourage the students to speak French, but not by forcing them or punishing them. Quite the contrary, they are encouraged to speak French in a joyful setting in the schoolyard. Other schools organize activities of other kinds.

I would like to turn to Senator Maltais. At the École Victor-Brodeur tomorrow, you will see how the older ones look after the younger ones. At that point, the bigger ones are the spokespeople for the francophonie. If you put grade 11 and grade 12 kids by themselves, they will speak English. If you put them in charge of the very young ones, because they come from the same place, from kindergarten, they understand their responsibilities. And you will find that they are the biggest defenders of the French language.

A good number of initiatives have been put in place. I will let our two principals give you some examples. There really is a lot of imagination that each teacher and each school administrator wants to put in place. I hope to surprise you tomorrow, senator.

Johanne Asselin, Director, École Anne-Hébert, Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique: I was at the École Victor-Brodeur for a number of years and the grade 11 students — it was mostly the grade-11s, and a few grade-12s — were the ones leading clubs during the lunch hour for the younger ones. It allowed the students to explore different areas. For some, it might be dramatic arts, for others, visual arts or sports. I find that beneficial for the young ones. The young ones saw the older ones as role models, as heroes. There was a lot of modelling. With the older ones, we saw that they were developing their leadership and had acquired skills as motivators and organizers for the young ones.

Still, I left that school three years ago. I am now at the École Anne-Hébert and, yes, we provide lunch-time activities, like circus arts or choir. But those have to be led by adults. So we often have to find funding in order to hire people from outside to come and do so because, unfortunately, we do not have older students available to lead those workshops for us. Or we can ask staff

Elles sont multiples et je pense que vous allez être surpris de voir l'ingéniosité de notre personnel de direction et d'enseignement. Cela va de l'activité, puis je ne veux pas trop dévoiler, mais l'activité parascolaire qui est celle du club de sports ou du groupe de théâtre. Mais cela va également, pour certaines écoles et pour une grande partie d'entre elles, au développement. Par exemple, on s'est aperçu que, dans la cour d'école, les élèves — et là, je parle principalement des élèves de MA-7 — naturellement vont se remettre à parler anglais et qu'ils perdront cette possibilité de maîtriser le français de tous les jours. On va avoir des enfants — et je prends l'exemple de mes filles — qui vont dire « je “kicke” le ballon », parce que, en fin de compte, dans la salle de classe, on ne leur a jamais appris qu'on frappe le ballon. Ce seront des choses simples comme celles-là.

Certaines écoles ont mis en place un système qui incite les élèves à parler en français, mais pas de manière obligatoire ni punitive. Au contraire, on les encourage à parler français dans un contexte joyeux, dans la cour d'école. D'autres écoles organiseront d'autres activités.

J'aimerais me tourner vers le sénateur Maltais. Vous verrez demain, à l'école Victor-Brodeur, comment les grands prendront en charge les petits. Et comment les grands sont, à ce moment-là, les porte-parole de la francophonie. Parce que si on met les grands de 11^e, 12^e année tout seuls, ils parleront en anglais. Si vous les mettez responsables des tout-petits, parce qu'ils viennent de ce milieu, ils viennent de la maternelle, ils vont comprendre leurs responsabilités. Et vous allez trouver qu'ils sont les plus grands défenseurs de la langue française.

Bon nombre d'initiatives sont mises en place. Je laisserai nos deux directeurs vous donner des exemples. Il y a véritablement toute cette imagination que chacun des enseignants, que chacune des directions d'école veut mettre en place. J'espère vous surprendre demain, monsieur le sénateur.

Johanne Asselin, directrice, école Anne-Hébert, Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique : J'ai été à l'école Victor-Brodeur pendant plusieurs années et les élèves de 11^e année — puisque c'était surtout les élèves de 11^e année —, et certains de 12^e année animaient des clubs pendant le dîner des plus jeunes, ce qui permettait aux élèves d'explorer différents thèmes. Cela peut être, pour certains, les arts dramatiques, pour d'autres, les arts visuels, le sport. Je trouve que c'était un avantage pour les petits. Les petits voyaient les grands comme des modèles, des héros. Il y avait beaucoup de modélisation. Chez les grands, on constatait qu'ils avaient développé le leadership et qu'ils avaient acquis des habiletés d'animateurs et d'organiseurs auprès des petits.

Ceci dit, j'ai quitté cette école depuis trois ans. Je suis maintenant à l'école Anne-Hébert, et, oui, nous offrons des activités, les arts du cirque, la chorale, pendant l'heure du dîner. Mais cela doit être animé par des adultes. Alors souvent, on doit trouver du financement pour pouvoir engager des adultes de l'extérieur qui viendront le faire, parce qu'on n'a

members to volunteer to entertain the young kids at lunch. When children are entertained, we have fewer conflicts in the school yard. That is a real advantage that K-12 schools have.

Michel Tardif, School District 93 Chapter President, Principal of La Passerelle (Whistler) and La Vallée (Pemberton) schools, Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique: The La Vallée and La Passerelle schools, in Whistler and Pemberton, operate in a heterogeneous environment. As a community-school, our duty is to promote French-language learning and to develop the sense of belonging to the culture, not only the francophone culture, but also the culture of the students in those francophone schools in the Whistler and Pemberton areas.

We have identified a number of activities to promote this sense of belonging. We celebrate together. We organize large gatherings so that the two communities can meet during the week of celebrations and the Semaine de la Francophonie. That's a really big event during which a number of schools meet, and so do the students and parents. It's really an amazing opportunity for them to assert their identity as francophones.

We have also organized francophone nights. As a school, our duty is not just to promote learning for students, for the community-school and for parents. So we assist with this development by organizing themed evenings once a month, francophone nights or francophone meetings for both institutions. That allows families, not only French-language parents, but also those who are in exogamous relationships and speak a language other than French, to increase their engagement in the francophonie.

We sincerely believe that the mission of a school within the Conseil scolaire francophone goes beyond the objective of promoting students' learning. Our duty goes beyond that, extending to developing the sense of community. We recognize that this duty could reverse the effect of assimilation, which is at around 70 per cent. As people from eastern Canada, we have been conditioned for generations to try to reverse assimilation. As principal, it is my duty to tell this beautiful province that I see myself as a Franco-British Columbian.

Senator Jaffer: Thank you for your very interesting presentation.

Mr. Dupain, I agree with you that the francophonie is not just the language, but also a value that defines us as Canadians.

malheureusement pas de grands disponibles pour animer ces ateliers pour nous. Ou bien demander aux membres du personnel qui acceptent volontairement de divertir les petits pendant l'heure du dîner. Lorsque les enfants sont divertis, il y a moins de conflits à gérer dans la cour d'école. Cela représente vraiment un avantage pour les écoles MA-12.

Michel Tardif, président du Regroupement des directions francophones, directeur des écoles La Passerelle (Whistler) et La Vallée (Pemberton), Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique : En ce qui concerne les écoles La Vallée et La Passerelle, à Whistler et à Pemberton, c'est dans un contexte hétérogène. En tant que communauté-école, nous avons le devoir de favoriser l'apprentissage de la langue française et de développer le sens d'appartenance à la culture, et non seulement la culture francophone, mais la culture de l'élève qui va cheminer dans ces écoles francophones dans les régions de Whistler et de Pemberton.

Nous avons ciblé plusieurs activités afin de promouvoir ce sens d'appartenance. Nous célébrons ensemble. Nous organisons de grands rassemblements afin que les deux communautés puissent se rencontrer pendant la semaine de célébrations et la semaine de la Francophonie. C'est vraiment un grand événement pendant lequel plusieurs écoles se rencontrent ainsi que les élèves et les parents. C'est vraiment une occasion extraordinaire pour affirmer leur francophonie.

Nous avons aussi élaboré des soirées francophones. En tant qu'établissement scolaire, nous avons le devoir non seulement de favoriser l'apprentissage auprès des élèves, de la communauté-école et des parents. Nous favorisons donc ce développement en offrant des soirées-thème, une fois par mois, une soirée francophone ou une rencontre francophone, pour les deux établissements. Et cela donne aux familles, non seulement aux parents de langue française, mais aussi à ceux qui, dans les relations exogames, sont de langue autre que le français, l'occasion de développer leur sens d'implication au sein de la francophonie.

Nous croyons sincèrement que la mission d'une école au sein du Conseil scolaire francophone va au-delà de l'objectif de favoriser l'apprentissage des élèves. On a un devoir au-delà de cela, soit de développer le sens de la communauté. Nous reconnaissons que c'est un devoir qui pourrait renverser l'effet de l'assimilation qui, je crois, est aux alentours de 70 p. 100. En tant que personnes natives de l'Est du Canada, nous avons évolué pendant des générations à essayer de renverser l'assimilation. Comme directeur, c'est mon devoir de communiquer à cette belle province que je me reconnais en tant que Franco-Britanno-Colombien.

La sénatrice Jaffer : Je vous remercie pour votre présentation fort intéressante.

Monsieur Dupain, je suis d'accord avec vous que la francophonie n'est pas seulement la langue, mais que c'est aussi une valeur pour nous de dire que nous sommes Canadiens.

[English]

I absolutely agree that what you say; it is our value.

To start off, I did privately appreciate it with you, but I want to tell you that I will be using this brochure a lot in the community because, when I open it and see the children, it represents Vancouver; it represents British Columbia. It is who we are, and you truly have conveyed the children that are Francophonie, and I congratulate you because one of the challenges that we have is that people think of Francophonie — and in our province, it is not news to you — being just people from Quebec or maybe from France, and that is not true. We have a very diverse Francophonie community, and we need to convey the message. So one of the challenges I have — and I am a dreamer, which is why I am a politician — is that I want our children to speak both French and English. I think it should be a given. It happens in Europe; it happens all over the world. I don't know why we resist.

So people say to me — and to the four of you, this is no news — that, no, it should be Mandarin or it should be Punjabi, and I am saying, “No, you don't get it; this is our heritage.”

Teach me. Give us the skills as a federal committee on official languages. What do you say to people as to why — you did express it, Mr. Dupain, but perhaps you could elaborate — it is so important to further our bilingualism so that children in B.C. also speak French?

Mr. Dupain: Can I answer you in French, if you don't mind?

Senator Jaffer: Absolutely.

[Translation]

Mr. Dupain: I think you are absolutely right, senator. When we talk about francophone cultures, I would like to talk about francophone cultures with an “s”. The francophone world comes together in British Columbia. We have students from around the world and from countries that are not francophone at all, but they share the francophonie.

I lived in France when the francophonie was everywhere. At that time, we didn't feel threatened. Perhaps now it's a bit different since everything is in English in Europe, and so on. I discovered that there are francophone communities in Romania, in Bulgaria, which, despite the Iron Curtain, maintained. . .

There are clearly francophones in Africa. And when I say Africa, it is important to understand the multiplicity, the diversity and the richness of those cultures. Yes, there are some in Asia,

[Traduction]

Je suis absolument d'accord avec vous; il s'agit de nos valeurs.

D'entrée de jeu — et nous en avons parlé en privé —, je tiens à vous dire que je vais recourir abondamment à cette brochure dans la communauté parce que quand je l'ouvre et que je vois ces enfants, je vois Vancouver, je vois la Colombie-Britannique. Cela correspond à qui nous sommes, et vous avez bien transmis l'idée que ces enfants sont la francophonie. Je vous félicite d'ailleurs d'y être parvenu puisque l'un de nos problèmes c'est que les gens croient — et dans notre province, ce n'est pas une surprise pour vous — que la francophonie se limite aux gens du Québec ou de France, alors que c'est faux. La communauté francophone est très diversifiée, et nous devons veiller à le faire savoir. Alors, l'un des enjeux auxquels je tiens — et je suis une rêveuse, ce qui explique pourquoi je suis en politique —, c'est que je veux que nos enfants parlent les deux langues : le français et l'anglais. Je crois que cela devrait aller de soi. Cela se fait en Europe, cela se fait partout dans le monde, alors je ne sais pas pourquoi nous résistons.

Or, les gens me disent — et je suis certaine que ce n'est rien de nouveau pour vous quatre — que l'on devrait plutôt opter pour le mandarin ou le pendjabi, mais je leur réponds : « Non, vous ne comprenez pas. Cela fait partie de notre patrimoine. »

Faites mon éducation. Montrez à un comité fédéral sur les langues officielles ce qu'il doit savoir à cet égard. Comment expliquez-vous aux gens pourquoi il est à ce point important de pousser le bilinguisme et de faire en sorte que les enfants de Colombie-Britannique parlent eux aussi le français? Vous en avez parlé un peu, monsieur Dupain, mais pourriez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet?

M. Dupain : Je vous remercie de poser cette question.

La sénatrice Jaffer : Il n'y a pas de quoi.

[Français]

M. Dupain : Je pense que vous avez tout à fait raison, sénatrice. Quand on parle de cultures francophones, j'aimerais parler de cultures avec un « s », francophones. Le monde francophone se réunit en Colombie-Britannique. Nous avons des élèves qui viennent de partout dans le monde et de pays qui ne sont pas du tout francophones, mais qui ont cette francophonie.

Je vivais en France dans un milieu où la francophonie était partout. À cette époque, on ne se sentait pas du tout menacé. Peut-être un peu plus, maintenant, avec l'Europe, où tout se passe en anglais, et cetera. J'ai découvert qu'il y a des communautés francophones en Roumanie, qu'il y a des communautés francophones en Bulgarie, qui ont maintenu, malgré le rideau de fer...

Nous avons évidemment des francophones en Afrique. Et quand je parle d'Afrique, il faut comprendre la multiplicité, la diversité et la richesse de ces cultures. Oui, il y en a en Asie, il

there are some in Oceania. The francophonie is everywhere, promoting its values. We are fortunate to embrace them, and our role is clearly to cherish all this diversity.

I'm pleased to see that white children are no longer the only ones playing in the school yard. We now have diversity of colours, which is enriching. That's something I wanted for my daughters. My answer will reflect more my feelings as a parent, because this is truly something on an emotional level. I want my daughters to understand that the world is diverse. I want my daughters to understand that diversity is an asset that must be respected. And with its two official languages, Canada has adhered to the principle of a mosaic, which I have not found in our neighbour to the south. Everyone can speak in both its official languages.

The Chair: Mr. Dupain, I would ask you to be brief because other senators would like to ask you questions.

Mr. Dupain: I'm sorry, I'm passionate about this. But I'll have the opportunity to get back to you.

The Chair: Senator Maltais, you have the floor.

Senator Maltais: We have been hanging out together for a few days and we have become good colleagues, and I think we'll be friends by the end of the week.

I'm always amazed to see your burning passion when you talk about your life as a francophone. French is not just an academic language, it's a lifestyle, a way of thinking, a daily way of life, a way of communicating and of speaking.

As an aside, I must humbly tell you, as our chair has said before, that I am one of the committee members who insisted on coming to British Columbia. I have visited almost all the francophone communities in Canada, with the exception of British Columbia. Thanks to the Unis channel, now, and to Ontario's French-language television, which gives you good visibility, with many TFO reports, I have come to know the francophone community of British Columbia.

I was pleasantly surprised when I visited the classes. We told the chair that we wanted to see not only administrators but also children. We saw children in daycare, this tall, all the way to university, this tall. I noticed that the grade 4, 5, 6 and 7 students have a certain vision of the francophonie, whereas the grade 8 to 12 students have a different vision. The vision that concerns me is the one of university students.

I think the vast majority of young people who take French courses do so to have better job prospects. They have not yet adopted the francophone lifestyle. I think they adopt it more in your school system than at university. That is an

y en a en Océanie. La francophonie est partout, elle véhicule ces valeurs. Et nous avons la chance de les accueillir et il est évident que notre rôle est de chérir toute cette différence.

Je suis heureux de constater que ce n'est plus juste des enfants blancs qui jouent dans les cours d'école. Maintenant, nous avons des différences de couleur et c'est un enrichissement. C'est quelque chose que je voulais pour mes filles. En tant que parent, je vais vous répondre plus avec mes sentiments de parent, parce que c'est véritablement quelque chose de sentimental. Je veux que mes filles comprennent que le monde apporte de la diversité. Je veux que mes filles comprennent que la diversité est une richesse et qu'il faut la respecter. Et le Canada avait, avec ses deux langues officielles, ce principe de mosaïque que je ne retrouverais pas chez notre voisin du sud, et où tout le monde peut s'exprimer dans ses deux langues officielles.

La présidente : Monsieur Dupain, je vous prierais d'être bref parce que d'autres sénateurs souhaitent vous poser des questions.

M. Dupain : Excusez-moi, c'est une question de passion. Mais j'aurai l'occasion de vous en reparler.

La présidente : Sénateur Maltais, vous avez la parole.

Le sénateur Maltais : Nous nous côtoyons depuis quelques jours et nous devenons de bons copains, et je pense qu'à la fin de la semaine, nous serons amis.

Je suis toujours surpris de voir cette vivacité et cette flamme lorsque vous parlez de votre vie en tant que francophone. Le français n'est pas seulement une langue académique, c'est un mode de vie, un mode de vie de la pensée, un mode de vie de tous les jours, un mode de vie dans la communication, dans l'expression de la parole.

Je vais faire une parenthèse. Il faut que je vous dise humblement, et Mme la présidente l'a déjà dit, je suis l'un des membres de ce comité qui insistait pour venir en Colombie-Britannique. J'ai visité à peu près toutes les communautés francophones du Canada, à l'exception de la Colombie-Britannique. Grâce à la chaîne Unis, maintenant, et à la télévision francophone de l'Ontario, qui vous donne une bonne visibilité, avec de nombreux reportages sur TFO, j'ai appris à connaître la communauté francophone de la Colombie-Britannique.

J'ai été agréablement surpris lorsque j'ai visité les classes. On avait dit à la présidente qu'on voulait voir non seulement les administrateurs, mais également les enfants. On les a vus de la garderie, hauts comme ça, à l'université, grands comme ça. J'ai remarqué que les élèves de 4^e, 5^e, 6^e et 7^e année ont une certaine vision de la francophonie. Lorsqu'ils arrivent en 8^e année, jusqu'à la 12^e année, ils ont une autre vision. Et là où la vision m'inquiète, c'est à l'université.

Je pense que la très grande majorité des jeunes qui suivent leurs cours en français le font pour avoir de meilleures perspectives d'emploi. Ils n'ont pas encore adopté le mode de vie francophone. Je crois qu'ils l'adoptent plus dans votre système scolaire qu'ils ne

observation. I could be wrong. I don't claim to know the truth, but that is what I noticed. All the questions that the kids asked us after the meeting were related to employment prospects. That was striking to me.

This morning I read in the British Columbia papers that your Ministry of Education is facing serious problems such as dilapidated schools. Schools are sort of falling apart. I would like to discuss the federal government's accountability with you. I got the idea from the President of the Treasury Board, Scott Brison, when he appeared before our committee. I asked him whether he had a way to ensure accountability of funding so that the federal government invests funds in the francophonie. He had just been sworn in a few months before that. He said: "Unfortunately, senator, I have no way of doing that. But I'll find one, because this is not normal."

The federal government — the senators, the MPs — requests funds for the francophonie from the Minister responsible for la Francophonie, but she distributes funds according to government standards. And she has no choice but to send it to the major governments. And that's where the power is cut off. I'm sure this is not all the funding that the Government of Canada sends to British Columbia for the francophonie.

The Chair: Mr. Allison, would you like to address the senator's comments?

Mr. Allison: Yes, I agree. I think accountability is certainly required. Also, much more control is required. We in the school board are the ones familiar with the needs. I don't think being told what to do is appropriate. It would be up to us to take charge then and make proposals, and it would also be up to us to be accountable to a certain degree. I think we're ready to do so. We already do so with the money from the OLEP. We need additional funding to continue growing.

Senator Maltais: Let me raise one final point that was discussed yesterday around the table. There's not a lot of focus on skills training within the francophonie. It must be because of the lack of funding. Not everyone can go to university. Let's not kid ourselves. There will always be a need for electricians, plumbers, carpenters, welders, and mechanics. We will always need those people. Skills training is very important for the francophonie. I know there is a dearth of money, but, in the next few years, do you plan to invest some money, not necessarily large amounts of money, but to at least give young people an opportunity to receive proper skills training in French?

l'adoptent à l'université. C'est un constat. Je peux me tromper. Je n'ai pas la prétention de détenir la vérité à ce sujet, mais c'est ce que j'ai constaté. Toutes les questions que les jeunes nous ont posées après la rencontre étaient toutes orientées vers les perspectives d'emplois. Et cela m'a frappé.

Ce matin, je lisais dans les journaux de la Colombie-Britannique que votre ministère de l'Éducation fait face à des problèmes sérieux comme la vétusté des écoles. Les écoles tombent un peu en ruines. J'aimerais examiner avec vous la question de la reddition de comptes du gouvernement fédéral. Et l'idée m'a été donnée par le président du Conseil du Trésor, M. Scott Brison, lorsqu'il a comparu devant notre comité. Je lui ai demandé s'il avait une façon de faire une reddition de comptes des fonds pour que le gouvernement fédéral injecte des fonds en faveur de la francophonie. Il venait d'être assermenté quelques mois auparavant. Il m'a répondu : « Malheureusement, sénateur, je n'ai pas de façon. Mais je vais en trouver une, parce que ce n'est pas normal. »

Le gouvernement fédéral — les sénateurs, les députés — demande des fonds en faveur de la francophonie à la ministre responsable de la Francophonie, mais elle distribue les fonds selon les normes gouvernementales. Et elle n'a pas le choix d'envoyer cela aux gouvernements principaux. Et c'est à ce moment que le courant électrique ne se fait pas. Je suis certain que ce n'est pas la totalité des fonds que le gouvernement du Canada envoie en Colombie-Britannique pour la francophonie.

La présidente : Monsieur Allison, voulez-vous répondre aux commentaires du sénateur?

M. Allison : En effet, je suis d'accord. Je pense qu'il faut une reddition de comptes, c'est certain. Aussi, il faut beaucoup plus de contrôle. C'est nous, le conseil scolaire, qui savons où sont les besoins. De se faire dicter des choses, je pense que ce n'est pas approprié. Ce serait à nous de prendre le leadership à ce moment-là et de proposer des choses, et ce serait à nous de faire la reddition de comptes d'un autre côté aussi. Je pense qu'on est prêt à le faire. On le fait déjà avec l'argent du PLOE. Il nous faut des fonds supplémentaires pour continuer à faire ce développement.

Le sénateur Maltais : J'aimerais soulever un dernier point qui a fait l'objet d'une discussion hier autour de la table. On ne mise pas beaucoup sur la formation professionnelle au sein de la francophonie. C'est sans doute en raison du manque de financement. Ce n'est pas tout le monde qui peut aller à l'université. Ne nous racontons pas d'histoires. On aura toujours besoin d'électriciens, de plombiers, de menuisiers, de soudeurs, de mécaniciens. On aura toujours besoin de ce monde. La formation professionnelle est fort importante au sein de la francophonie. Je sais que c'est en raison d'un manque d'argent, mais prévoyez-vous, au cours des prochaines années, investir, pas nécessairement de grosses sommes d'argent, mais tout au moins donner une chance à ces jeunes d'avoir une formation professionnelle adéquate en français?

Mr. Dupain: You are absolutely right. That's actually one of the major problems facing British Columbia. Today, and you will see it tomorrow, three programs have been announced, community kitchens in which our students can participate. You will have the opportunity to see one tomorrow in Victoria. We have some success with a cohort of 10 students a year. About two or three who attend an anglophone college at the time will go into the food service industry. It's a big problem. It's certainly our problem right now.

Yes, you are absolutely right. Thank you.

Senator Gagné: Research shows that ensuring the development, the growth, of a community means ensuring an institutional continuum. When we look at the big picture, we must ensure that there are francophone daycares, schools, universities, colleges, a health care system able to provide services, and so on. I think when we develop a vision for a community, we have to make sure that there is actually infrastructure, strong and well-funded infrastructure. I fully understand the challenges of the francophone community.

To go back to the negotiations about the envelope, we hope that the outcome will be much more generous than in the last 10 years, as there has been no increase. In terms of the Official Languages in Education Program (OLEP), we know that there have been no changes in 10 years, which means there has been a decline in resources, given the cost of living.

You are asking for a place at the table to negotiate a tripartite agreement at the federal level with CMEC and Canadian Heritage, and then here for bilateral negotiations. Has this idea or request been put forward to British Columbia?

Mr. Allison: I know that has been put forward to the feds, the CSF, and as part of the negotiations here, in British Columbia. Perhaps Mr. Dupain can elaborate on this? I think there are direct relationships with representatives from the provinces to find out the status.

Mr. Dupain: We've asked for that. When the OLEP was launched, which is ending in 2018, we were told: "You have \$4.3 million, period." We have never found out why we had to have \$4.3 million instead of \$4.5 million, and so on, but that was already established in advance.

Let me give you a very simple example. We have asked for language monitors for all our schools. We have 38. We were told: "No, you will have 20." Initially, we had 12, and the province had 52 or 54, I can't remember. The others are for immersion, but we were entitled to have up to 20.

M. Dupain : Vous avez tout à fait raison et c'est l'un des gros problèmes de la Colombie-Britannique. Actuellement, et vous le verrez demain, on a annoncé trois programmes qui sont des cuisines communautaires où nos élèves peuvent participer. Vous aurez l'occasion d'en voir une demain à Victoria. Nous obtenons un certain succès sur une cohorte de 10 élèves par année. Environ deux ou trois qui fréquentent un collège anglophone à ce moment-là se dirigeront dans le domaine de la restauration. C'est un grand problème. C'est certainement notre problème à l'heure actuelle.

Oui, vous avez tout à fait raison. Merci.

La sénatrice Gagné : La recherche démontre que pour assurer le développement, l'épanouissement d'une communauté, il s'agit d'assurer un continuum institutionnel. Quand on regarde le grand portrait, on doit s'assurer qu'il y a des garderies francophones, des écoles, des universités, des collèges, un système de santé en mesure d'offrir des services, et cetera. Je pense que quand on crée une vision pour une communauté, il faut s'assurer qu'il y a bel et bien des infrastructures, des regroupements solides et bien financés. Je comprends très bien les défis de la communauté francophone.

Pour revenir à toute la négociation entourant l'enveloppe, on espère qu'elle sera quand même beaucoup plus généreuse que lors des 10 dernières années, puisqu'on n'a pas vu d'augmentation. En ce qui concerne le Programme des langues officielles en enseignement — le PLOE —, on sait que, quand il n'y a pas de changement sur une période de 10 ans, cela veut dire qu'il y a une baisse au niveau des ressources, compte tenu du coût de la vie.

Vous revendiquez une place à la table pour négocier une entente tripartite, soit au niveau fédéral, avec le CMEC et Patrimoine canadien, puis, ensuite, ici, dans les négociations bilatérales. Cette idée ou cette demande a-t-elle déjà été avancée auprès de la Colombie-Britannique?

M. Allison : Je sais que cela a été avancé avec le fédéral, avec le CSF, et dans le cadre des négociations ici, en Colombie-Britannique. Peut-être que M. Dupain peut en dire davantage à ce sujet? Je pense qu'il y a des relations directes avec des gens de la province pour voir ce qu'il en est.

M. Dupain : C'est une chose qu'on a demandée. Quand on a commencé le PLOE, qui finira en 2018, on nous a dit : « Vous avez 4,3 millions de dollars, un point c'est tout. » On n'a jamais su pourquoi on devait avoir 4,3 millions et pas 4,5 millions, et cetera, mais c'était déjà quelque chose qui était fixé à l'avance.

Je vais vous donner un exemple très simple. On a réclamé des moniteurs de langue pour toutes nos écoles. On en a 38. On nous a dit : « Non, vous en aurez 20. » À l'origine, on en avait 12, la province en avait 52 ou 54, je ne m'en souviens plus. Le reste, c'est pour l'immersion, mais nous, on avait le droit d'en avoir jusqu'à 20.

As you can see, there are really no negotiations. At the end of the day, in the case of the eight language monitors working outside the classroom, as the senator said earlier, we had to pay them with federal funds from the Odyssey program. It was clear that we would not have more than 20. We received 20.

The Chair: Is that up to the province?

Mr. Dupain: It is up to the province.

Mr. Allison: May I add a comment?

We are also asked to plan the next four or five years. Our needs will certainly change over the years. But we are asked to develop a fixed plan for those five years. We try to make changes and it's a challenge every time. We have to refocus, and so on. I think it's a little sad that we have to be restricted in that way.

As I said, we can be accountable; we would direct funding to where there is a need. The needs change over five years.

Senator Gagné: I have a supplementary question about whether we can compare your school board to other similar school boards in British Columbia.

Is there another school board serving schools across the province that would be for the majority?

Mr. Allison: I know school boards that cover large areas, but not as large as that of the CSF, which covers the province. Having previously lived in Prince George for 16 years, I know that the school board included small communities up to about 200 kilometres away from Prince George. They are small communities. There may be seven or eight schools in total, in communities 50 to 200 kilometres away from Prince George. That's the one I know. There may be others, but not as big.

Senator Gagné: Do you know their financial situation? Do they have access to more funding than you?

Mr. Allison: Part of the funding formula depends on the geography of British Columbia. When a school is more than so many kilometres away from the head office, something clicks in. They give additional funding, whether for us or for the anglophone school boards. The farther away the schools are from the head office, the more money comes in; that applies to both francophones and anglophones. Also, in terms of the distances between two francophone or anglophone schools from the same school board, once again, the geography determines the money.

Of course, given our situation, we receive more money than the others. However, there is a huge cost to having schools across the province. For training, everyone has to travel and to be replaced in their schools. There are huge costs, and we can't cover them.

Donc vous voyez, il n'y a pas vraiment de négociations. En fin de compte, quant aux huit moniteurs de langue qui sont importants pour la vie en dehors de la salle de classe, comme le disait tout à l'heure le sénateur, nous avons été obligés de les payer avec des fonds fédéraux durant le projet Odyssee. Ça a été clair, nous n'en aurons pas plus de 20. C'est 20 qu'on nous donne.

La présidente : C'est la province?

M. Dupain : C'est la province.

M. Allison : Puis-je ajouter un commentaire?

On nous demande aussi de planifier les quatre ou cinq prochaines années. C'est certain que nos besoins changeront au fil des années. Et puis, on nous demande d'élaborer un plan statique pour ces cinq années. On essaie de changer. C'est difficile à chaque fois. Il faut se réorienter et ainsi de suite. Je pense que c'est un peu déplorable de devoir s'attacher à ça.

Comme je le disais, la reddition de comptes, on peut la faire, on accordera le financement là où les besoins se feront sentir. Les besoins changent à l'intérieur de cinq ans.

La sénatrice Gagné : J'aurais une question complémentaire à poser par rapport à la comparaison qu'on peut faire avec d'autres commissions scolaires semblables à votre commission scolaire ici, en Colombie-Britannique.

Y a-t-il un autre conseil scolaire qui dessert des écoles un peu partout dans la province qui serait pour la majorité?

M. Allison : Je connais des conseils scolaires qui ont des grands territoires, mais pas aussi grands que celui du CSF, qui couvre la province. Je sais, pour avoir déjà habité à Prince George pendant 16 ans, que le conseil scolaire là-bas incluait des petites communautés jusqu'à environ 200 kilomètres de Prince George. Il s'agit de petites communautés. On parle peut-être de sept ou huit écoles en tout, donc dans des communautés de 50 à 200 kilomètres de Prince George. Je connais celui-là. Il y en a peut-être d'autres, mais pas aussi grands.

La sénatrice Gagné : Connaissez-vous leur situation financière? Ont-ils accès à des fonds beaucoup plus importants que vous?

M. Allison : Il y a une partie de la formule de financement qui repose sur le facteur de la géographie, en Colombie-Britannique. Et lorsqu'une école est plus éloignée de tant de kilomètres du bureau central, il y a quelque chose qui clique. Ils accordent du financement supplémentaire, que ce soit pour nous ou pour les conseils scolaires anglophones. Plus on a d'écoles éloignées du bureau central, plus cela génère de l'argent; c'est le cas pour les francophones ou les anglophones. Aussi, en ce qui concerne les distances entre deux écoles francophones ou anglophones du même conseil scolaire, encore une fois, le facteur de la géographie génère de l'argent.

C'est certain que nous, étant donné notre situation, on reçoit plus d'argent que les autres. Par contre, il y a un coût énorme à avoir des écoles partout en province. Lorsqu'on fait de la formation, tout le monde doit voyager, tout le monde doit être remplacé dans son école. Il y a des coûts énormes et pour nous, ce n'est pas suffisant.

Let me finish by saying that my predecessor had previously asked for an increase in funding of 25 per cent. Finally, we received 15 per cent, but we really needed 25 per cent.

Senator McIntyre: My question is about equivalence in education. I would like to draw your attention to the B.C. Supreme Court decision in the *Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique v. British Columbia (Education)* case. As you know, the decision was rendered on September 26. This ruling is 1,600 pages long and it has been received with mixed feelings. Stakeholder feedback is a mix of joy and disappointment. We could talk about it all morning, especially in terms of the infrastructure, and so on. My question is this: Have you received the co-operation of the Language Rights Support Program?

Mr. Allison: Yes. Over the past few years, we have made a number of requests for funding to help us with that. But as you know, I think it covers a small portion of the funding required for the court proceedings.

The Chair: How much have you received?

Mr. Allison: In recent years, it was . . . Then, I think our lawyers, Mr. Roy is here. . . I think the maximum we could receive was \$125,000 for the court case. But then there were other small requests for legal actions, and small requests that we were making on the side.

Senator McIntyre: Do you think this case will be appealed?

Mr. Allison: I would rather not comment on the legal action now. I have sort of left it in the hands of our elected officials. For me, as you have rightly said, it is a split decision. And I am also waiting for the analysis to be completed by our lawyers and to be taken to the board of the parents federation and the school board.

Senator McIntyre: What strikes me is that the court does not recognize the obligation under section 23 of the Charter to provide early childhood services in French.

Mr. Allison: Actually, many things are disappointing. And I think the most disappointing is the fact that the judge seems to be saying that the next generations of communities will be assimilated. I think that's where things come to a stop for the other communities in the rest of the ruling.

Senator McIntyre: Let me finish by saying that the same goes for the entire issue of infrastructure, that is to say, the court rules that some infrastructure can be repaired and some cannot.

Mr. Allison: If the infrastructure can be repaired, funding is needed anyway. It is expensive to repair old schools, and sometimes there are seismic conditions. Under those circumstances, it is often cheaper to build a new school than to repair those schools.

En terminant, mon prédécesseur avait demandé, par le passé, un surfinancement de 25 p. 100. Finalement, on a obtenu 15 p. 100, mais on avait vraiment besoin de 25 p. 100.

Le sénateur McIntyre : Ma question porte sur l'équivalence en éducation. J'aimerais attirer votre attention sur la décision de la Cour suprême de la Colombie-Britannique dans l'affaire *Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique c. British Columbia Education*. Comme vous le savez, la décision a été rendue le 26 septembre dernier. C'est un jugement de 1 600 pages qui suscite des avis partagés. La réaction des intervenants est mitigée, avec un mélange de joie et de déception. On pourrait en parler tout l'avant-midi, surtout au niveau des infrastructures, et cetera. Ma question est la suivante : avez-vous obtenu la collaboration du Programme d'appui aux droits linguistiques?

M. Allison : Oui. Au cours des dernières années, on a fait des demandes à quelques reprises afin de recevoir des fonds pour nous aider avec ça. Mais comme vous le savez, je pense que cela couvre une petite portion du financement de ce procès.

La présidente : Quel montant avez-vous reçu?

M. Allison : Au cours des dernières années, c'était... Puis là, je pense que nos avocats, M. Roy est ici, je pense que le maximum qu'on pouvait recevoir, c'était 125 000 \$ pour le cas de cour. Mais après, il y avait d'autres petites demandes qu'on avait faites aussi pour des actions, des petites requêtes qu'on faisait à côté.

Le sénateur McIntyre : Avez-vous l'impression que cette cause sera portée en appel?

M. Allison : Je préfère ne pas me prononcer sur la poursuite juridique en ce moment. J'ai un peu laissé cela entre les mains de nos élus. Pour moi, comme vous l'avez si bien dit, c'est une décision partagée. Et j'attends aussi que l'analyse soit terminée par nos avocats et qu'on amène cela devant le conseil d'administration de la fédération des parents et du conseil scolaire.

Le sénateur McIntyre : Ce qui me frappe, c'est que la cour ne reconnaît pas l'obligation, en vertu de l'article 23 de la Charte, d'offrir des services à la petite enfance en français.

M. Allison : En fait, il y a beaucoup de choses qui sont décevantes. Et je pense que le plus décevant, c'est le fait que le juge semble dire que les prochaines générations de communautés seront assimilées. Je pense que c'est de là que le frein se fait pour les autres communautés en ce qui concerne le reste du jugement.

Le sénateur McIntyre : Je termine en disant qu'il y a toute la question des infrastructures aussi qui s'applique, c'est-à-dire que la cour ordonne que certaines infrastructures puissent être réparées alors que d'autres, non.

M. Allison : Si des infrastructures peuvent être réparées, il faut avoir du financement quand même. Cela coûte cher réparer des vieilles écoles et parfois, il y a des conditions sismiques. À ce moment-là, c'est souvent moins cher de reconstruire une école que de réparer ces écoles.

So yes, schools can be repaired. And I think we do a good job with the little money we have. We receive annual grants for infrastructure, like all the other school boards; that's money for renovations in our schools. But we cannot add spaces. It is not just about the condition of the school; it is also about the extra spaces that we need to add. And even if we receive \$1.2 or \$1.3 billion per year for renovations, those amounts are not sufficient to build schools. One of the smallest schools, for example, with a capacity of 100 students, can cost up to \$8 million to build, and that does not include the land.

[English]

Senator Jaffer: In preparing for these meetings, I did some research. One of the things I found — and I want your input before I get the committee to look at it more carefully — is that there are monies available for infrastructure, for housing, for anything to improve the social conditions of the community. The government provides infrastructure. Have you thought about asking the federal government to provide help with infrastructure, especially maintaining the schools, as part of harmony and the promotion of bilingualism in our country? There is quite a promotion by our federal government to provide monies for infrastructure. Have you looked at that aspect?

[Translation]

Mr. Allison: No. I have not looked at that, but I definitely will.

Let me give you an example. During a meeting with a federal elected representative, it was crystal clear that, when we were asking for help from the federal government, we were told that education is under provincial jurisdiction and that it was up to the province to meet those demands.

But I will definitely look to see whether those funds could be available now. Thank you.

The Chair: You have provided us with a lot of information this morning and in our informal meetings. What recommendations would you like our committee to propose?

Mr. Allison: I talked about this a bit and perhaps I can make a clarification. An important measure would be an incentive for the provincial government to build schools. I think if there were a federal fund to build community spaces — an amount of money that could be shown to the provincial government in advance — that would be a tremendous help for addressing the space issues.

Another problem is that, given how scattered our students are across the province, we need funding to improve transportation to make our schools accessible for the students. Access can be achieved in a number of ways, but the two main ways is to have

Donc oui, les conditions des écoles, c'est certain, cela peut être réparé. Et on le fait très bien, je pense, avec le peu d'argent que nous avons. On reçoit des subventions annuelles en matière d'infrastructures, comme tous les autres conseils scolaires; ce sont des sommes pour faire des rénovations dans nos écoles. Mais on ne peut pas rajouter des espaces. Ce n'est pas seulement la condition de l'école, c'est aussi des espaces supplémentaires qu'il faut ajouter. Et ces sommes, lorsqu'on reçoit 1,2 ou 1,3 milliard de dollars par année pour faire des rénovations, ne sont pas suffisantes pour construire des écoles. Une des plus petites écoles, par exemple, avec une capacité de 100 élèves, peut coûter jusqu'à 8 millions de dollars à construire, et c'est sans parler du terrain.

[Traduction]

La sénatrice Jaffer : En me préparant pour ces réunions, j'ai fait certaines recherches. L'une des choses que j'ai trouvées — et je veux avoir votre avis avant de demander au comité d'examiner cela de plus près —, c'est qu'il y a de l'argent pour les infrastructures, pour le logement et pour tout ce qui est susceptible d'améliorer les conditions sociales de la collectivité. Le gouvernement s'occupe des infrastructures. Avez-vous pensé à lui demander de l'aide pour vos infrastructures, notamment en ce qui concerne l'entretien des écoles, comme moyen de promouvoir l'harmonie et le bilinguisme dans notre pays? Le gouvernement fédéral fait beaucoup d'annonces pour signaler qu'il y a de l'argent pour les infrastructures. Avez-vous envisagé cette possibilité?

[Français]

M. Allison : Non. Je n'ai pas examiné cet aspect, mais je vais définitivement le faire.

Je vais vous donner un exemple. Lors d'une rencontre avec une élue fédérale, il a été clair et net que, lorsqu'on demandait de l'aide du gouvernement fédéral, on nous répondait que l'éducation était sous la juridiction provinciale et que c'était à la province de répondre à ces demandes.

Mais définitivement, je vais regarder pour voir si ces fonds pourraient être disponibles maintenant. Je vous remercie.

La présidente : Vous nous avez présenté beaucoup d'information ce matin ainsi que lors de nos rencontres informelles. Quelles recommandations souhaitez-vous que notre comité propose?

M. Allison : J'en ai discuté un peu et je peux peut-être apporter une précision à ce sujet. Une chose importante serait un incitatif pour le gouvernement provincial de construire des écoles. Je pense que s'il y avait un fonds du gouvernement fédéral pour construire des espaces communautaires, un montant d'argent qu'on pourrait montrer à l'avance au gouvernement provincial, cela aiderait énormément à régler des problèmes d'espace.

Un autre problème est qu'étant donné la dispersion de nos élèves à travers la province, pour favoriser l'accès à nos écoles à ces élèves, il faut du financement pour améliorer le transport. L'accès se fait de plusieurs façons, mais les deux façons

more schools in some areas, including in Abbotsford where there are no schools. Children have to go to elementary school in Mission, and to secondary school in Surrey. We are talking about 45 minutes to one hour away by car. It is much longer by bus. So there are those two components, which are extremely important to me.

And there are others perhaps in the longer term. For example, post-secondary education in French is extremely important to me. I think we want to keep our francophones in British Columbia. We need to maintain the vitality of the francophone community. And we can help do so through our young students who finish grade 12.

There are other ways, but I think it would be in our interest to hire our students who finished high school and who would graduate from university here in British Columbia. They could be hired as teachers or administrators on the school board and so on. I think this would be a huge help in developing the community.

The Chair: Mr. Dupain, do you want to add anything?

Mr. Dupain: I will not go back to the money matters, and let Mr. Allison deal with that. Like many of you, I think we are dreamers. Just share one thing with Ontario: tell them the francophonie in British Columbia is doing well, we have many children who dream to be part of our programs, who are in our programs, and so on. It's unfortunate that we are restricted because we have no more space.

I'm looking at Ms. Asselin, who has 10 portables on her land where children cannot even play in French anymore. So we have a vibrant francophone community. Perhaps people say that we are dying; I repeat it because it shocked me a great deal. We are not dying. We have a living program. Just that in itself is something important. Of course, from time to time, money is needed too, but that would be the message I would like you to communicate, if you agree.

The Chair: Ms. Asselin, Mr. Tardif, do you want to add something?

Ms. Asselin: What I would like to add is precisely that we must not limit our activities to our classrooms, to our schools, despite the space constraints. We personally feel the constraints. We feel that our teachers cannot develop leadership because we often have to tell them no, because of the lack of space. We have often closed our gym and our library. I even said no to activities that students wanted to do because of not having enough space. So I think it's a shame to curtail initiatives in our schools because of a lack of space.

principales, c'est d'avoir plus d'écoles dans certaines régions, entre autres à Abbotsford où il n'y a pas d'écoles. Les enfants doivent aller à l'école élémentaire à Mission, et au secondaire, à Surrey. On parle de 45 minutes à une heure de route en auto. Et en autobus, c'est beaucoup plus long. Donc, il y a ces deux composantes qui sont extrêmement importantes pour moi.

Et il y en a d'autres peut-être à plus long terme. Par exemple, l'éducation postsecondaire en français, c'est extrêmement important pour moi. Je pense qu'on veut garder nos francophones en Colombie-Britannique. Il faut garder une vitalité à l'intérieur de la communauté francophone. Et puis c'est par l'entremise de nos jeunes qui terminent leur 12^e année qu'on peut contribuer à le faire.

Il y a d'autres moyens, mais je pense que ce serait intéressant pour nous d'embaucher nos élèves qui ont réussi leurs études secondaires, qui auraient obtenu leur diplôme à l'université ici, en Colombie-Britannique. Ils pourraient être embauchés comme enseignants ou comme administrateurs au conseil scolaire et ainsi de suite. Je pense que cela aiderait énormément à développer la communauté.

La présidente : Monsieur Dupain, voulez-vous ajouter quelque chose?

M. Dupain : Je ne vais pas revenir sur les questions d'argent, que je laisse à M. Allison. Comme beaucoup d'entre vous, je pense que nous sommes des rêveurs. Si vous pouviez véhiculer juste une chose en Ontario : dites-leur que la francophonie en Colombie-Britannique se porte bien, que nous avons beaucoup d'enfants qui rêvent de faire partie de nos programmes, qui sont dans nos programmes, et cetera. C'est dommage d'avoir une limitation, parce qu'on n'a plus de place.

Je regarde Mme Asselin, qui a 10 portatives sur son terrain où les enfants ne peuvent même plus jouer en français. Donc, nous avons une francophonie vibrante. On entend peut-être dire — je le répète parce que cela m'a énormément choqué — que nous sommes moribonds. Nous ne sommes pas moribonds. Nous avons un programme vivant. Juste cela, ce serait quelque chose d'important. Bien sûr, il faut de l'argent, de temps en temps aussi, mais ce serait la chose que j'aimerais que vous véhiculiez, si vous l'acceptiez.

La présidente : Madame Asselin, monsieur Tardif, voulez-vous ajouter quelque chose?

Mme Asselin : Ce que j'aimerais ajouter, justement, c'est de ne pas limiter nos actions dans nos classes, dans nos écoles, même en étant restreints par l'espace. Chez nous, on sent une restriction. On sent que nos enseignants ne peuvent pas développer un leadership puisqu'on a souvent à leur dire non, dû au manque d'espace. On a souvent fermé notre gymnase, notre bibliothèque. J'ai même refusé des activités que les étudiants aimeraient faire puisqu'on n'a pas l'espace nécessaire. Alors je trouve que c'est dommage de freiner des initiatives dans nos écoles à cause d'un manque d'espace.

Mr. Tardif: Of course, the scandal in my schools is that we do not have facilities equivalent to those in anglophone schools. We are not able to create a sense of belonging to the school, though it is our duty to do so. We have two sites with portable classrooms and one location in the community centre. So, for us, it would be having equivalent facilities in our region and the budget necessary to provide other activities. For example, we could provide exogamous families with after-class activities, in order to create that French-speaking vitality in all the CSF's school communities.

Mr. Allison: I would like to add, and I feel that this is very important, that the federal government in Ottawa can help us acquire land. As we mentioned during our meetings at the École Rose-des-vents and the École Jules-Verne, we need assistance there, especially when the land belongs to the federal government. We should absolutely have priority. Our francophone community should have priority because of our minority status. That is something that I would like you to take back to Ottawa.

The Chair: That is an important point to add, I feel. It is something that we will keep in mind.

Mr. Allison: Thank you.

The Chair: The senators have no further questions and our time is up.

On behalf of the Standing Senate Committee on Official Languages, I would like to thank you very sincerely for your presentation today. We feel your passion and your commitment to your schools and your community. Thank you very much.

I would like to welcome the teachers' representatives. The committee is continuing its special study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia.

This morning, we are pleased to welcome Sophie Bergeron, President of the Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique, Sylvie Liechtele, President of the BC Francophone Teachers' Union (Local 93), Teri Mooring, First Vice-President of the BC Teachers' Federation, and Trish Kolber, French Teacher Representative, BC Association of Teachers of Modern Languages. Welcome to you all. It is a pleasure to have you here.

We have heard about the challenges that you have to overcome in your profession. Yesterday, we dealt in depth with the entire question of language competency. I don't know whether that is the focus of your presentation, but we are really looking forward to hearing from you.

M. Tardif : Évidemment, dans mes écoles, ce qui est scandaleux, c'est qu'on n'a pas d'installations équivalentes à celles des écoles anglophones. On n'est pas en mesure de créer le sens d'appartenance à l'école, qui est de notre devoir. On dispose de deux sites de classes portables et d'un local au centre communautaire. Donc, pour nous, ce serait d'avoir des installations équivalentes dans notre région ainsi que l'enveloppe budgétaire nécessaire afin d'offrir d'autres activités. Par exemple, on pourrait offrir aux familles exogames des activités après les heures de classe, afin de créer cette francophonie vibrante au sein de toutes les communautés des écoles du CSF.

M. Allison : J'aimerais ajouter, et c'est très important, je pense, que le gouvernement fédéral, à Ottawa, puisse nous aider à acquérir des terrains. Comme on l'a mentionné lors de nos rencontres aux écoles Rose-des-vents et Jules-Verne, cela prend de l'aide, surtout lorsqu'il y a des terrains qui appartiennent au gouvernement fédéral. On devrait avoir absolument priorité. Notre communauté francophone devrait avoir la priorité étant donné notre situation minoritaire. C'est quelque chose que j'aimerais que vous rapportiez à Ottawa.

La présidente : Je pense que c'est un point important à ajouter. C'est quelque chose que nous allons retenir.

M. Allison : Je vous remercie.

La présidente : Il n'y a pas d'autres questions de la part des sénateurs, et notre temps est écoulé.

Au nom des membres du Comité sénatorial permanent des langues officielles, je tiens à vous remercier très sincèrement de votre présentation aujourd'hui. Nous sentons votre passion et votre engagement envers vos écoles et votre communauté. Je vous remercie beaucoup.

J'aimerais souhaiter la bienvenue aux représentants des enseignantes et des enseignants. Le comité poursuit son étude spéciale sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique.

Nous sommes heureux d'accueillir, ce matin, Mme Sophie Bergeron, présidente de l'Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique, Mme Sylvie Liechtele, présidente du Syndicat des enseignantes et enseignants du programme francophone de la Colombie-Britannique (Local 93), Mme Teri Mooring, première vice-présidente de la Fédération des enseignantes et enseignants de la Colombie-Britannique ainsi que Mme Trish Kolber, représentante des enseignants du français, BC Association of Teachers of Modern Languages. Bienvenue à vous toutes. C'est un plaisir de vous recevoir.

Nous avons entendu parler des défis que vous devez surmonter dans le cadre de votre profession. Hier, on a beaucoup abordé toute la question de la compétence linguistique. Je ne sais pas si c'est l'objet de votre présentation, mais nous avons bien hâte de vous entendre.

We will start with Ms. Bergeron. Please limit yourselves to five minutes. There are four of you, and the senators will certainly have questions for you.

Ms. Bergeron, the floor is yours.

Sophie Bergeron, President, Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique: Madam Chair, honourable senators, good morning. On behalf of the Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique (APPIPC), I would like to thank you for this invitation to share our comments with you as you study the status of French-language education in British Columbia.

First of all I would like to tell you a little about our association. The APPIPC is one of 32 specialized associations of the BC Teachers' Federation (BCTF). It brings together most immersion and French-language teachers in British Columbia's public schools, from kindergarten to grade 12. It also includes some teachers from the independent schools with French-language education programs.

One of the APPIPC's goals is to foster a sense of community among immersion and French-language programs in British Columbia by offering professional development opportunities in French and by facilitating the sharing of ideas and resources. That is why we organize an annual congress at which our members can meet and recharge their batteries.

This year, the conference will be held on October 20 and 21, and the theme will be academic success in French. The association also has a mandate to advocate for teachers on French-language education issues. So I'm here today to tell you about some of the issues facing our teachers.

One of those issues is access to professional development in French. Although APPIPC organizes an annual conference with about 300 participants, opportunities for teachers to meet and interact are few and far between. In addition, the costs to participate in such activities are often higher for teachers in French-language programs, because they usually require travel expenses, since they are held in major centres, even sometimes outside the province.

As we know, the budgets for professional development have been static, if not downright shrinking, for at least 10 years. This therefore makes access difficult, especially for our French-speaking colleagues who live in remote areas and who already feel isolated.

Along the same lines, I would like to talk about the educational support for French immersion teachers, which is becoming increasingly limited in school boards. The positions of school

Nous allons commencer par Mme Bergeron. Veuillez vous limiter à cinq minutes. Vous êtes quatre, et les sénateurs auront certainement des questions à vous poser.

Madame Bergeron, la parole est à vous.

Sophie Bergeron, présidente, Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique : Madame la présidente, mesdames et messieurs les sénateurs, bonjour. Au nom de l'Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique (APPIPC), je tiens à vous remercier de l'invitation à venir partager avec vous nos commentaires dans le cadre de votre étude sur la situation de l'enseignement en français en Colombie-Britannique.

J'aimerais tout d'abord vous parler un peu de notre association. L'APPIPC est l'une des 32 associations spécialistes de la Fédération des enseignantes et enseignants de la Colombie-Britannique (FECB) et elle regroupe en majorité des enseignants de la maternelle à la 12^e année des écoles publiques de la Colombie-Britannique qui enseignent en immersion et au programme francophone, ainsi que quelques enseignants des écoles indépendantes qui œuvrent dans le domaine de l'éducation en français.

Un des buts de l'APPIPC est de favoriser un sens de communauté parmi les enseignants des programmes d'immersion française et francophones de la Colombie-Britannique en offrant des occasions de développement professionnel en français et en facilitant des échanges d'idées et de ressources. C'est pourquoi nous organisons chaque année un congrès annuel qui permet à nos membres de se rencontrer et de se ressourcer.

Cette année, le congrès aura lieu les 20 et 21 octobre sur le thème de la réussite scolaire en français. L'association a également comme mandat de plaider au nom des enseignants sur les questions ayant rapport à l'éducation en français. Je suis donc ici aujourd'hui pour vous faire part de certains enjeux auxquels font face nos enseignants.

Un de ces enjeux est l'accès au développement professionnel en français. Bien que l'APPIPC organise une conférence annuelle d'environ 300 participants, les occasions pour les enseignants de se rencontrer et d'échanger sont peu nombreuses. De plus, les coûts pour participer à de telles activités sont souvent plus élevés pour les enseignants des programmes en français, parce que ces activités nécessitent, la plupart du temps, des frais de déplacement, puisqu'elles se déroulent dans les grands centres, même parfois hors de la province.

Or, comme on le sait, les budgets consacrés au développement professionnel sont restés statiques depuis au moins 10 ans, s'ils n'ont pas carrément diminué. Cette réalité rend donc l'accès difficile, surtout pour nos collègues francophones qui habitent en région éloignée et qui se sentent déjà isolés.

Dans le même ordre d'idées, j'aimerais parler du soutien pédagogique aux enseignants d'immersion française qui se fait de plus en plus rare au sein des conseils scolaires. Les postes de

counsellors, such as the one I have in Coquitlam, have almost all disappeared when the needs in French-language educational support are more and more pressing.

You probably know that, this year, B.C.'s Ministry of Education has begun a transformation of all the kindergarten to grade 12 curricula. This major project, which affects all teachers, has even greater implications for immersion teachers who have trouble finding educational resources tailored to the French as a second language education and to the British Columbian context. Under those circumstances, our immersion teachers need the educational support even more to help them cope with the new curriculum.

Another issue facing the immersion programs is the fact that many of our teachers have not necessarily been trained to teach French as a second language. This reality creates needs for ongoing training once the teachers are on the job. The lack of training in second-language teaching methodology leaves a number of our teachers unprepared and frustrated. It is not uncommon to see those teachers leave the immersion programs after just a few years to head to the English-language program, because it is easier for them.

While it is encouraging to see former immersion students turn to teaching and we can see it as a measure of our programs' success, the fact remains that not all of them actually have the language and cultural skills they need to be good French immersion teachers.

This point brings me to another major issue, the shortage of human resources. We are in a crisis. We do not have enough qualified teachers to meet the demand. Although in some places, school boards have the space to create new classes, the shortage of teachers who speak French well enough to teach it prevents them from expanding their workforce.

I teach in Coquitlam, and we consider ourselves lucky to be able to fill all our positions for the start of the year in September. However, we already know that we have four maternity leave positions to be filled by January, and we don't know whether we will be able to do so. It goes without saying that it is virtually impossible to have substitute teachers who speak French when a teacher has to be absent for medical or other reasons. This has a direct impact on the quality of education, especially for students and teachers who see their workload increase after the leave.

Although universities such as Simon Fraser and UBC offer very good teacher-training programs, they are unable to meet the demand. In addition, the current economic situation in B.C.

conseillers pédagogiques, tels que celui que j'occupe à Coquitlam, ont presque tous disparu alors que les besoins en soutien pédagogique en français se font de plus en plus criants.

Vous savez probablement que le ministère de l'Éducation de la Colombie-Britannique a entrepris cette année une transformation de tous ses programmes d'études de la maternelle à la 12^e année. Ce projet d'envergure, qui touche tous les enseignants, a des répercussions encore plus grandes sur les professeurs d'immersion qui ont déjà peine à trouver des ressources pédagogiques adaptées à la situation d'enseignement en français langue seconde et au contexte britanno-colombien. Face à une telle situation, nos enseignants d'immersion ont d'autant plus besoin de soutien pédagogique pour les aider à faire face à ce nouveau curriculum.

Un autre enjeu auquel font face les programmes d'immersion est le fait qu'un grand nombre de nos enseignants n'ont pas nécessairement été formés pour l'enseignement en langue seconde. Cette réalité engendre des besoins en ce qui a trait à la formation continue, une fois ces enseignants en poste. Le manque de formation en méthodologie de l'enseignement d'une langue seconde laisse plusieurs de nos professeurs dépourvus et frustrés. Il n'est pas rare de voir ces enseignants abandonner les programmes d'immersion après seulement quelques années pour se diriger vers le programme anglais, parce que c'est plus facile pour eux.

Bien qu'il soit encourageant de voir d'anciens élèves d'immersion se tourner vers l'enseignement et qu'on puisse y voir un gage de réussite de nos programmes, il n'en reste pas moins qu'ils n'ont pas tous nécessairement les compétences langagières et culturelles nécessaires pour faire d'eux de bons enseignants d'immersion française.

Ce point m'amène à parler d'un autre enjeu de taille, le manque de ressources humaines. Nous sommes en période de crise. Nous n'avons pas assez d'enseignants qualifiés pour répondre à la demande. Même si, à certains endroits, les conseils scolaires ont l'espace pour créer de nouvelles classes, le manque d'enseignants qui maîtrisent assez bien le français pour l'enseigner les empêche d'augmenter leurs effectifs.

J'enseigne à Coquitlam, et nous nous estimons heureux d'avoir été capables de pourvoir tous nos postes pour la rentrée de septembre. Par contre, nous savons déjà que nous avons quatre postes à combler d'ici janvier pour des congés de maternité, et nous ne savons pas si nous serons en mesure de le faire. Il va sans dire qu'il est pratiquement impossible d'avoir des enseignants suppléants qui parlent français lorsqu'un professeur doit s'absenter pour des raisons médicales ou autres. Cela a un impact direct sur la qualité de l'enseignement, autant pour les élèves que pour les enseignants qui voient leur tâche de travail augmenter à leur retour de congé.

Bien que les universités comme Simon Fraser et la UBC offrent de très bons programmes de formation des maîtres, ils ne parviennent pas à répondre à la demande. De plus, la situation

makes out-of-province recruiting more difficult. Our salaries are not competitive when compared to the cost of living in greater Vancouver.

In addition to the shortage of qualified teachers, the lack of space limits access to immersion programs. Many school boards fail to meet the demand in terms of early immersion. Again this year, in Coquitlam, we had to reject about 30 students who wanted to enroll in kindergarten. This lack of space is partly due to the underfunding of the B.C. education system. This situation requires school boards to increase the number of students per school and use all the space, which limits the opportunities for expanding the programs of choice, such as immersion. This infrastructure issue restricts access to education in both official languages, a desire expressed by a growing number of students.

Speaking of students, changes in our student population is another challenge faced by teachers. The make-up of our classes is no longer what it was 10 years ago, let alone 40 years ago. A large percentage of our students speak a language other than English or French at home, and more and more of them are identified as having learning disabilities or behavioural disorders.

We are pleased that more and more parents and students are choosing French immersion, because they believe in the benefits of bilingual education. However, the democratization of our programs is not seamless. The educational support needed to meet the growing needs of this population is inadequate or non-existent. There is a lack of fairness between access to special education services in French for our students and access to those services in the regular English program. Administratively speaking, it is often easier to transfer a student to the English program instead of providing them with remedial support in French. Once again, the lack of human and financial resources plays a role.

I would like to conclude on a positive note by saying that I am proud to represent a group of teachers who believe in the value of French and who wish to share their passion for this language and culture with their students. I hope that my comments will help you paint a picture of the French-language teaching situation in British Columbia, and that they can be used to improve support for our students and teachers in order to better promote the French language in this province.

Thank you.

The Chair: Thank you very much.

économique actuelle en Colombie-Britannique rend le recrutement hors province encore plus difficile. Nos salaires ne sont pas compétitifs lorsque comparés au coût de la vie dans le Grand Vancouver.

En plus du manque d'enseignants qualifiés, le manque d'espace limite l'accès aux programmes d'immersion. Bon nombre de conseils scolaires ne parviennent pas à répondre à la demande en ce qui concerne l'immersion précoce. Encore cette année, à Coquitlam, on a dû refuser environ 30 élèves qui voulaient s'inscrire à la maternelle. Ce manque d'espace est en partie lié au sous-financement auquel fait face le système d'éducation en Colombie-Britannique. Cette situation oblige les conseils scolaires à maximiser le nombre d'élèves par école et à occuper tous les locaux, ce qui limite les possibilités d'accroissement des programmes de choix, tels que l'immersion. Ce problème d'infrastructure restreint l'accès à une éducation dans les deux langues officielles, un désir exprimé par un nombre croissant d'élèves.

Puisque nous parlons des élèves, les changements au sein de notre clientèle étudiante sont un autre défi de taille auquel font face les enseignants. La composition de nos classes n'est plus ce qu'elle était il y a 10 ans, encore moins il y a 40 ans. Une large proportion de nos élèves parle une autre langue que l'anglais ou le français à la maison, et de plus en plus d'entre eux sont désignés comme ayant des troubles d'apprentissage ou de comportement.

Nous sommes heureux de voir que de plus en plus de parents et d'élèves choisissent l'immersion française, parce qu'ils croient aux bénéfices d'une éducation bilingue. Toutefois, cette démocratisation de nos programmes ne se fait pas sans heurt. Le soutien pédagogique nécessaire pour répondre aux besoins grandissants de cette clientèle est insuffisant, voire inexistant. Il y a un manque d'équité entre l'accès à des services en orthopédagogie en français pour nos élèves et l'accès à ces services dans le programme régulier anglais. Du côté de l'administration, il est souvent plus facile de transférer un élève vers le programme anglais au lieu de lui offrir du soutien orthopédagogique en français. Encore une fois, le manque de ressources humaines et financières entre en jeu.

J'aimerais conclure sur un ton positif en précisant que je suis fière de représenter un groupe d'enseignantes et d'enseignants qui croient en la valeur du français et qui désirent partager leur passion pour cette langue et cette culture avec leurs élèves. J'espère que mes commentaires vous seront utiles pour vous aider à dresser un portrait de la situation de l'enseignement du français en Colombie-Britannique, et qu'ils pourront servir à améliorer le soutien pour nos élèves et nos enseignants de sorte à mieux faire rayonner le français dans cette province.

Je vous remercie.

La présidente : Un grand merci.

Sylvie Liechtele, President, BC Francophone Teachers' Union (Local 93): The SEPF is pleased to respond to the invitation extended to it to participate in this consultation on the key challenges for teachers in French-language schools and French immersion programs in British Columbia.

At the outset, we want to let you know that we appreciate your efforts to better understand the challenges that lie at the heart of the official languages issue in general, since francophone teachers in minority communities are a fundamental component of the values of a country defined by bilingualism.

Furthermore, just for the record, today is World Teachers' Day. I am Sylvie Liechtele, President of the SEPF, and this will be my fifth year in this position. I am happy to be the spokesperson of teachers from francophone schools across the province. It is an honour and a privilege.

I would like to begin by highlighting the research done by the Canadian Teachers' Federation (CTF) on those challenges. You will find the research carried out in 2014 under the title *Teachers in a Francophone Minority Setting: Exploring Themes* at the following link: <http://www.ctffce.ca/en/Pages/Francophones/Research.aspx>.

That document accurately reflects the reality here in British Columbia. It consists of two parts. Part 1, Teaching in French 2014, is an update of the key elements of the 2004 survey (Teachers and the Challenge of Teaching in Francophone Minority Settings). This questionnaire was approved by CTF's Advisory Committee on French as a First Language — of which I am a member — and administered by SavoirNet, which then analyzed the responses. The findings are described in the initial section.

The findings indicate that the main challenges francophone teachers in minority communities are facing are essentially the same as those that were covered in the 2004 study. Those challenges are summarized as follows: teaching, with little in the way of resources, groups of students with various backgrounds and many different needs; promoting and teaching the French language in a predominantly anglophone environment; and transmitting curriculum subject matter with limited French-language teaching materials.

These themes also appear to have become more complex because of an increase in the number of exogamous families and growing cultural diversity in minority settings. Moreover, the arrival of technology in the classroom in recent years, which has admittedly improved access to resources, has also given teachers an additional challenge to which they need to adapt.

Sylvie Liechtele, présidente, Syndicat des enseignantes et enseignants du programme francophone de la Colombie-Britannique (Local 93) : C'est avec plaisir que le Syndicat des enseignantes et enseignants du programme francophone de la Colombie-Britannique (SEPF) répond à l'invitation qui lui a été lancée de prendre part à cette consultation sur les principaux enjeux pour les enseignants des écoles francophones et des programmes d'immersion de la Colombie-Britannique.

D'emblée, nous tenons à préciser que nous apprécions vos efforts à mieux comprendre les enjeux qui animent le dossier des langues officielles en général, les enseignants et enseignantes francophones en milieu minoritaire étant une composante fondamentale des valeurs d'un pays qui accorde une grande place au bilinguisme.

De plus, aujourd'hui est la Journée mondiale des enseignantes et des enseignants. Je tenais à le préciser. Je suis Sylvie Liechtele, présidente du SEPF. J'entame ma cinquième année de fonction et je suis heureuse d'être la porte-parole des enseignantes et enseignants des écoles francophones de toute la province. C'est un privilège et un honneur.

Je voudrais tout d'abord souligner le travail de recherche qu'a effectué la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants (FCE) concernant ces enjeux. Vous trouverez cette recherche menée en 2014 et intitulée *Enjeux de l'enseignement en contexte minoritaire francophone* à l'adresse suivante : www.ctffce.ca/fr/Pages/Francophones/Recherche.aspx.

Ce document reflète bien la réalité en Colombie-Britannique. Il est composé de deux parties. La première partie, les enjeux de l'enseignement en 2014, constitue une mise à jour des éléments les plus probants de l'enquête réalisée en 2004 (Le personnel enseignant face aux défis de l'enseignement en milieu minoritaire). Ce questionnaire a été approuvé par le Comité consultatif du français langue première de la FCE dont je fais partie, et est administré par SavoirNet, qui a ensuite fait l'analyse des réponses obtenues. Ce sont les constats de cette démarche qui se retrouvent dans la première partie.

La conclusion en est que les principaux enjeux auxquels doivent faire face les enseignants francophones en milieu minoritaire en 2014 sont sensiblement les mêmes que ceux qui ont fait l'objet de l'étude de 2004. Ces enjeux se résument ainsi : enseigner, avec peu de moyens, à des groupes d'élèves d'horizons divers ayant de multiples besoins, faire la promotion et l'apprentissage de la langue française dans un milieu anglo-dominant, et transmettre la matière scolaire prévue au programme avec des ressources pédagogiques limitées en français.

Ces enjeux semblent d'ailleurs se complexifier en raison de l'augmentation du nombre de familles exogames et de la diversité culturelle de plus en plus présente en milieu minoritaire. De plus, l'arrivée de la technologie dans les salles de classe au cours des dernières années a certes amélioré l'accès aux ressources, mais elle a également engendré un défi supplémentaire auquel le personnel enseignant a dû s'adapter.

Part 2, A Comparison of French-Language Schools and English-Language Schools (including immersion schools), provides an analysis of a survey conducted by researchers working in the CTF's Research and Information department in the spring of 2014. A total of 7,950 people, for all languages of instruction combined, responded to the survey, 1,448 of whom worked at French-language schools. Among French-language school teachers, we consistently note a significant difference in the perception of issues related to the work-life balance, conditions of professional practice including relations with the administration, the curriculum, testing, and so on. In the vast majority of cases, analysis shows that teachers at French-language schools feel at a disadvantage relative to their anglophone counterparts. That is very concerning.

At the strictly provincial level, I would like to share my concerns about the Plan d'appui aux Langues Officielles en Éducation (PLOÉ) — federal funding provided to the Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique (CSF) through the British Columbia Ministry of Education. The approximate amount of \$4.5 million a year granted to the Conseil scolaire francophone is administered by the superintendent with the support of the board of directors. However, the union, a key partner, is not involved in the distribution of funds. Of course, the decisions are announced to us at monthly meetings of the Comité Conseil Éducation, but we have no decision-making authority.

Here are some examples of situations where the money could be allocated more appropriately. For instance, the international baccalaureate (enrolment, exam corrections, resources, specific teacher training) is funded through the PLOÉ public funds (nearly \$600,000 a year) and it basically benefits very few students. It should also be noted that most of the Pearson company's textbooks are available only in English for our teachers. As far as we are concerned, that significant funding could be used for other purposes to serve French-language public education in minority settings. That way, we could focus on training teachers in Pédagogie à l'école de langue française, developed by the FCE or invest in UNESCO schools that share the values of social justice and human rights, as that would benefit all our teachers.

Another example is that the Conseil scolaire francophone has removed all teacher-librarians from our schools. You would think that PLOÉ could have provided funding for those librarians, as teaching literacy and understanding francophone literature, for example, is a critical need in a minority community.

La deuxième partie est la comparaison entre les écoles de langue française et les écoles de langue anglaise, y compris les écoles d'immersion. Cette deuxième partie présente l'analyse d'une enquête menée par les chercheurs du secteur Recherche et Information de la FCE, au printemps 2014. Au total, 7 950 personnes, toutes langues d'enseignement confondues, ont répondu au sondage, dont 1 448 qui s'associaient aux écoles de langue française. On constate systématiquement, chez le personnel enseignant des écoles de langue française, une différence marquante dans la perception des enjeux liés à l'équilibre vie-travail et dans les conditions d'exercice de la profession, y compris les relations avec la direction, les programmes d'études, les tests et j'en passe. Dans la grande majorité des cas, l'analyse démontre que le personnel des écoles de langue française se sent défavorisé par rapport à ses homologues anglophones. Ceci est très préoccupant.

En ce qui concerne l'échelon provincial, j'aimerais partager avec vous mes inquiétudes par rapport au Plan d'appui aux langues officielles en éducation (PLOE), la subvention fédérale accordée au Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique, le CSF, par l'entremise du ministère de l'Éducation de la Colombie-Britannique. En effet, les quelque 4,5 millions de dollars accordés chaque année au Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique sont administrés par le directeur général avec l'appui du conseil d'administration. Cependant, le syndicat, un partenaire essentiel, n'est pas partie prenante de la répartition de cet argent. Bien sûr, on nous présente les décisions dans le cadre d'un comité mensuel, le Comité conseil éducation, mais nous n'avons pas de pouvoir décisionnel.

Voici des exemples où cet argent pourrait être alloué de façon plus pertinente. Le Bac international — qui comprend l'inscription, la correction d'examens, les ressources et la formation spécifique des enseignants — est financé par les fonds publics du PLOE, à raison d'environ 600 000 \$ par année. Somme toute, il ne profite qu'à très peu d'élèves. Il faut également signaler que les manuels scolaires, dont la plupart proviennent de la compagnie Pearson, ne sont disponibles qu'en anglais pour nos enseignants. En ce qui nous concerne, cette somme importante pourrait être utilisée à d'autres fins pour servir l'éducation publique francophone en milieu minoritaire. Ainsi, nous pourrions miser sur la formation des enseignants et des enseignantes à la Pédagogie à l'école de langue française (PELF), élaborée par la FCE, ou bien investir dans les écoles de l'UNESCO qui partagent les valeurs liées à la justice sociale et aux droits de la personne, ce qui profiterait à l'ensemble de nos enseignants et enseignantes.

Un autre exemple est le suivant : le Conseil scolaire francophone a retiré toutes les enseignantes-bibliothécaires de nos écoles. Il semble que le PLOE aurait pu financer ces bibliothécaires où le besoin d'enseigner l'alphabétisation et de comprendre la littérature en français, par exemple, est criant dans un milieu minoritaire.

Another area that is in need of the federal funding is the organization of the only provincial day that brings together all of the province's francophone teachers. The SEPF contributes \$20,000 and the CSF contributes the same amount toward that cause, even though the CSF's budget is 300 times that of the SEPF.

In addition, we are facing a shortage of francophone teachers in specialized areas such as counselling and remedial instruction. PLOÉ could also provide incentives for expanding and diversifying the training of current francophone teachers.

Finally, given the heavier workload than in majority schools — more courses to teach in a variety of subjects, bringing francophone culture to life — the fact that many positions are part-time — which is problematic owing to the cost of life in areas such as Metro Vancouver — and the fact that francophone teachers are often uprooted and lack a peer support network, the turnover rate is higher than in majority language schools.

The teaching staff in British Columbia's French-language schools is facing considerable challenges. As a union, we believe in the importance of improved teaching conditions for our teachers in minority settings, so as to help provide an optimal learning environment for all students.

The SEPF would like to thank the standing Senate committee for giving us an opportunity to share our concerns, and we submit the following recommendations.

That the memorandum of understanding for the distribution of federal funding provided through the official languages program be covered by a quadripartite agreement (federal, provincial, francophone school board, francophone union) instead of a bipartite agreement (federal, provincial);

That guidelines be established, so that the allocated funds would be used primarily for literacy (including the hiring of librarians), culture and professional development for teachers; and

That basic training for teachers include courses on teaching French in minority settings (PELF, for example).

Thank you.

The Chair: Thank you very much, Ms. Liechtele.

Ms. Mooring, you have the floor.

Un autre endroit où nous aurions besoin de verser ces subventions fédérales est dans l'organisation de la seule journée provinciale qui réunit tous les enseignants et toutes les enseignantes francophones de la province. Le SEPF y consacre 20 000 \$ et le CSF y verse la même somme, alors que le budget du CSF est de 300 fois plus élevé que celui du SEPF.

Par ailleurs, nous faisons face à un manque de personnel enseignant francophone dans des domaines spécialisés tels que le counseling et l'orthopédagogie. Des incitatifs à approfondir et à diversifier la formation des enseignants francophones déjà employés pourraient également faire également l'objet du PLOE.

Enfin, en raison de la charge de travail, qui est plus importante que dans les écoles de la majorité — il y a plus de cours à enseigner et dans diverses matières, et il faut faire vivre la culture francophone —, et comme il y a un bon nombre de postes à temps partiel — ce qui est problématique vu le coût de la vie, par exemple, dans le Grand Vancouver —, et compte tenu du fait que les enseignants francophones sont souvent déracinés et sans réseau d'entraide, il y a un taux de roulement plus important que dans les écoles de la majorité linguistique.

Le personnel enseignant dans les écoles françaises de la Colombie-Britannique fait face à des défis importants. En tant que syndicat, nous croyons à l'importance des conditions d'enseignement bonifiées pour nos enseignantes et enseignants en situation minoritaire qui, de ce fait, favorisent l'apprentissage optimal de tous les élèves.

Le SEPF remercie le comité sénatorial de lui avoir donné l'occasion de partager avec lui ses préoccupations et lui présente les recommandations qui suivent :

Que le protocole d'entente pour la répartition de l'argent fédéral du Programme des langues officielles fasse l'objet d'une entente quadripartite — le gouvernement fédéral, le gouvernement provincial, le Conseil scolaire francophone et le syndicat francophone — au lieu d'une entente bipartite entre le gouvernement fédéral et la province;

Qu'il y ait des directives pour que l'argent alloué soit utilisé en priorité pour l'alphabétisation — par l'embauche de bibliothécaires —, la culture et le développement professionnel des enseignantes et enseignants francophones;

Que la formation de base des enseignantes et enseignants comprenne des cours sur l'enseignement du français en contexte minoritaire — la PELF, par exemple.

Je vous remercie.

La présidente : Merci beaucoup, madame Liechtele.

Madame Mooring, vous avez la parole.

[English]

Teri Mooring, First Vice-President, BC Teachers' Federation: My thanks to the Senate committee for inviting the representatives from the BC Teachers' Federation to present to your committee and discuss the issues regarding access to francophone and French As A Second Language programs.

I would like to start with the lack of trained teachers. At the moment, only three universities in B.C. offer training in francophone and French immersion teaching candidates or teacher candidates. All universities offer some training in core French but none in intensive French. Currently, the number graduating in francophone and French immersion teacher candidates will never meet the teacher demand, and this has a huge impact on the ability for the programs to be able to expand.

Intermediate teachers in the English track often have a very basic knowledge of the language, and they are expected to teach core French with little or no training, so the lack of training for teachers teaching core French is the real issue, and this is particularly problematic as we move to more rural settings.

Most francophone teachers are trained outside of B.C., and although they have had to complete a one-year practicum, very few have any idea of what it means to teach French as a first language in a minority context, having not lived in that environment.

Teachers often leave this program for a variety of reasons; one is lack of resources and especially now, as you have heard, the B.C. government has changed the curriculum in all grades. One significant change has been the introduction of aboriginal perspectives into all subject areas at all grade levels, and there is a distinct lack of resources to be able to do this for all teachers, but this problem is even greater for teachers teaching French.

Another issue is that all three FSL programs deal with enrolment issues, so what happens over time is that student cohorts inevitably have an attrition of students over time. By the time students get to high school, the cohorts can be quite small, which means that teachers are teaching multiple grades in one course, and this has a significant impact on teacher workload, as you can imagine, and student experience. This is

[Traduction]

Teri Mooring, 1^{re} vice-présidente, Fédération des enseignantes et enseignants de la Colombie-Britannique : Je tiens à remercier le comité du Sénat d'avoir invité la Fédération des enseignantes et enseignants de la Colombie-Britannique à témoigner et à discuter des enjeux relatifs à l'accès aux programmes en français et aux programmes de français langue seconde.

La première chose que j'aimerais souligner, c'est le manque d'enseignants qualifiés. À l'heure actuelle, la Colombie-Britannique ne compte que trois universités où l'on offre une formation en enseignement du français et en immersion française. Toutes les universités offrent une certaine formation en français de base, mais aucune en français intensif. Le nombre actuel de diplômés des programmes de formation en enseignement du français et en immersion française n'arrivera jamais à combler la demande d'enseignants, ce qui a une incidence énorme sur la capacité de développement des programmes.

Les enseignants de niveau intermédiaire du programme d'anglais ont souvent une connaissance très rudimentaire du français et on leur demande d'enseigner le français de base alors qu'ils n'ont qu'une très modeste formation, sinon pas de formation du tout. Par conséquent, le manque de formation des enseignants qui enseignent le français de base est un problème bien concret, et la situation est encore pire dans les régions rurales.

La plupart des enseignants francophones sont formés à l'extérieur de la Colombie-Britannique. Or, même s'ils ont eu à faire un stage d'un an, très peu d'entre eux savent ce que c'est que d'enseigner le français comme langue première dans le contexte d'une minorité puisqu'il s'agit d'un environnement dans lequel ils n'ont pas vécu.

Il n'est pas rare que les enseignants abandonnent ce programme, et cela s'explique de diverses façons. Il y a, entre autres, le manque de ressources, phénomène particulièrement marqué à l'heure actuelle étant donné que le gouvernement de la Colombie-Britannique a choisi de modifier les programmes de tous les niveaux, comme vous en avez sans doute entendu parler. L'une des modifications importantes qui ont été apportées est l'intégration de perspectives autochtones dans toutes les disciplines de tous les niveaux. Or, il y a un manque criant de ressources pour rendre cette chose possible pour tous les enseignants, et le problème se corse encore davantage pour les professeurs de français.

L'autre enjeu, c'est que les trois programmes de français langue seconde ont des problèmes de recrutement. Les cohortes d'élèves pour ces programmes se décharnent donc de plus en plus avec le temps. Lorsqu'elles atteignent le secondaire, les cohortes peuvent être rendues très modestes, et les enseignants sont contraints d'enseigner les programmes de plusieurs niveaux dans le même cours, ce qui, comme vous pouvez l'imaginer, a une incidence de

even more difficult outside the lower mainland, in rural settings, where you have also, perhaps, one French immersion teacher in the secondary school.

Another issue is that both francophone and FSL programs receive federal funding, but unfortunately, that funding doesn't always make its way into the classroom and to individual teachers, and there are a number of reasons for that.

I am primarily now going to speak about the FSL funding. One issue is that teachers often don't realize that they are able to access federal funding for professional development. That is one issue. Another issue is that there is lack of understanding, often at the school level or from district administration, about how the money should be spent, so sometimes it is spent on items that would perhaps benefit the entire school as opposed to the distinct programs.

Also, funding is meant to cover the difference between the English version and French version of textbooks, but oftentimes this responsibility is downloaded to schools. What happens is that there ends up being a lack of resources for teachers, lack of textbooks and resources for teachers and for students that are left, sometimes, with no textbooks or older textbooks.

There are also other reasons why qualified teachers leave the program. B.C. has one of the lowest salaries and highest costs of living in the country. There is an example of two teachers from Mission, B.C., who couldn't find affordable housing for their families, so they couldn't stay in the region. Also, having the highest poverty rate in the country has a direct negative impact on students and teachers.

There is also the lack of specialist teacher support, as you have already heard. Oftentimes, if there are teacher librarians, counsellors or helping teachers, that support for students is not available in French. And despite, as you have heard also, the myth that French immersion teachers are highly functioning, teachers are finding that in these programs as well as the two other FSL programs, they are dealing with more and more students with special needs, mental health issues and poverty issues. These students receive little or no support for their learning difficulties, and this obviously has a direct impact on teaching and learning.

In core French, a student with special needs is often pulled out of French class to access the support that they need because it is viewed as not as important a course for them as other subjects they might be taking, and even when students are successful and

taillent sur leur charge de travail et sur l'expérience des étudiants. La situation est encore plus difficile à l'extérieur du Lower Mainland, dans les régions rurales, où, dans certains cas, il n'y a qu'un professeur d'immersion pour toute une école secondaire.

Il y a aussi le fait que le financement fédéral destiné à la fois aux programmes en français qu'au français langue seconde ne se rend malheureusement pas toujours jusqu'à la salle de classe et jusqu'aux enseignants eux-mêmes, et il y a un certain nombre de raisons à cela.

Je vais maintenant parler du financement de l'enseignement du français comme langue seconde. L'un des problèmes, c'est que les enseignants ne savent pas qu'ils peuvent accéder à des fonds fédéraux pour le perfectionnement. Un autre problème, c'est qu'il y a un manque de compréhension — souvent de la part de l'école ou du district scolaire — en ce qui concerne la façon de dépenser l'argent. Il arrive donc parfois que l'argent soit dépensé sur des choses qui profitent à l'ensemble de l'école plutôt qu'aux programmes eux-mêmes.

En outre, le financement est censé couvrir la différence entre les versions anglaises et françaises des livres de classe, mais cette responsabilité est parfois transférée aux écoles. Cette dynamique fait en sorte qu'il y a un manque de ressources pour les enseignants et un manque de livres de classe. Les étudiants qui restent se retrouvent donc souvent sans livres ou avec de vieux livres.

Il y a d'autres raisons pour expliquer pourquoi les enseignants qualifiés désertent le programme. La Colombie-Britannique est l'une des provinces canadiennes où les salaires sont les plus bas et où le coût de la vie est le plus élevé. Il y a cet exemple de deux enseignants de Mission, en Colombie-Britannique, qui ont dû quitter la région parce qu'ils n'arrivaient pas à trouver un logement abordable pour leurs familles respectives. En outre, le fait que la province a le taux de pauvreté le plus élevé au pays a une incidence négative directe sur les étudiants et les enseignants.

Il faut aussi parler du manque de soutien d'éducateurs spécialisés, comme on vous l'a déjà signalé. Lorsqu'il y a effectivement des enseignants-bibliothécaires, des conseillers ou des aides-enseignants, le soutien n'est pas offert en français. Du reste, malgré le mythe dont on vous a aussi parlé selon lequel les professeurs en immersion française sont ultras performants, les enseignants constatent qu'il y a de plus en plus d'élèves avec des besoins spéciaux, des problèmes de santé mentale et des problèmes de pauvreté, constatation qui s'applique tant à ces programmes qu'aux deux autres en français langue seconde. Ces élèves ne reçoivent pratiquement pas d'aide pour leurs difficultés, et cela a de toute évidence une incidence directe sur l'enseignement et l'apprentissage.

Un étudiant en français de base qui a des besoins spéciaux sera retiré du cours de français pour qu'on lui donne l'aide dont il a besoin, parce que ce cours est perçu comme étant moins important pour eux que leurs autres matières. Même quand ces

they have a special learning need, parents are often counselled to take them out of the program because of a lack of understanding about their ability to be successful.

Studies have shown that students with special needs can learn an additional language, and in many cases it puts them on an even playing field with other students in their class because they are all struggling to learn a second language, so it can be very beneficial for students to take the second language even if they have a special learning need.

The other issue is that extra support that is available at the elementary school level is often not available at the secondary level when students do proceed through their learning. Teachers often — there is often also a feeling of lack of support for the French immersion program. The teachers often feel that way, that their program isn't particularly supported, so that can lead to teachers not wanting to stay in the system.

Also, many teachers move here from another province, and they often find themselves in another country and quite isolated because of the language barriers and being away from family and friends. There is also a lack of access for services in French, and it is much more challenging to find those services in French outside the urban areas, as you can imagine.

French immersion programs are also considered programs of choice and not a neighbourhood school program, so they are placed wherever there happens to be space in a school district, which means that the way that impacts students is that they often have to travel long distances to go to the school, and if they do have busing available, parents are charged for that busing because those students are not going to their neighbourhood school. That has been a big problem in British Columbia with all the downloading and lack of support for public education.

Programs are also sometimes simply cancelled, and that was the case in Haida Gwaii, where they decided to cancel the French immersion program with no consultation even though students and teachers were protesting that cancellation.

B.C., we have just a few recommendations then. One is that there needs to be more oversight about how federal funding is spent to ensure that funding is effectively used to benefit francophone and FSL teachers and students.

New funding is also needed to allow school districts to administer the DELF exam based on the common European framework of references, so the students in FSL programs across

étudiants qui ont des besoins spéciaux réussissent bien, les parents se font souvent conseiller de les retirer du programme, ce qui est attribuable au manque de connaissance quant à leur capacité de réussir.

En effet, des études ont montré que ces étudiants avec des besoins spéciaux sont capables d'apprendre une nouvelle langue. Dans bien des cas, cela leur permet en outre d'être au même niveau que les autres étudiants du cours, attendu que tous les membres du groupe s'efforcent d'apprendre une nouvelle langue. Bref, il peut être très bénéfique pour ces élèves de suivre ce cours, même s'ils ont des besoins spéciaux.

Un autre problème est le fait que le soutien supplémentaire offert au primaire est souvent laissé de côté lorsque les étudiants arrivent au secondaire et qu'ils avancent dans leur apprentissage. Les enseignants ont souvent... On constate aussi souvent qu'il y a ce sentiment selon lequel le programme d'immersion française n'est pas vraiment soutenu. Les enseignants ont souvent l'impression que leur programme n'est pas soutenu, ce qui peut les pousser à vouloir sortir du système.

De plus, de nombreux enseignants déménagent ici depuis une autre province et l'environnement d'ici leur apparaît parfois comme un autre pays. La barrière de la langue crée chez eux un effet d'isolement et ils se sentent éloignés des leurs et de leurs amis. Il y a aussi un manque de services en français, manque qui est encore plus difficile à combler dans les régions rurales, comme vous pouvez l'imaginer.

Les programmes d'immersion française sont aussi considérés comme des programmes de choix, par opposition au programme ordinaire de l'école de quartier, alors ils ne sont instaurés qu'au moment où le district scolaire leur trouve une place. Les étudiants sont donc souvent contraints de parcourir de grandes distances pour se rendre à l'école ou le programme est donné. Lorsqu'ils peuvent faire le trajet par autobus, ce sont les parents qui doivent payer, attendu que leurs enfants ne vont pas à l'école de leur quartier. Cette question est très problématique en Colombie-Britannique, compte tenu du déchargement des responsabilités à grande échelle et du manque de soutien à l'égard de l'enseignement public.

Il arrive aussi que les programmes soient tout simplement annulés. C'est ce qui s'est produit à Haida Gwaii. Le programme d'immersion française a été annulé sans consultation et sans égard pour les protestations des étudiants et des enseignants qui voulaient le garder.

Nous n'avons pas beaucoup de recommandations à formuler. L'une d'elles, c'est qu'il faut un meilleur suivi quant à la façon dont le financement fédéral est dépensé afin d'assurer qu'il sert vraiment aux enseignants et aux étudiants francophones et des programmes d'enseignement du français langue seconde.

De l'argent frais est aussi nécessaire pour permettre aux districts scolaires de faire passer l'examen pour le Diplôme d'études en langue française fondé sur le Cadre européen commun

Canada and at the international level are able to assess and validate language competencies for FSL graduates.

More money for learning resources and learning resource teachers, I should say, and learning assistant teachers; that support needs to be provided to students in French. Also, given the new B.C. curriculum, more funding is needed for resources to be created, translated and adapted for all programs, especially in light of the mandate to integrate aboriginal ways of knowing and learning across all subject areas.

There also needs to be more work done around attracting and retaining qualified teachers and specialists. Having all universities offer training for all the FSL programs would help, especially the elementary core French. That would help to fill the demand at local districts, and you have also heard about the teaching salaries that are not competitive across Canada and British Columbia.

Training for intensive French also needs to be available in B.C., and it is currently only available, currently, in Saskatchewan and New Brunswick. This would bring specialist language teachers back into elementary schools and better support core French teachers by relieving the anxiety of intermediate teachers who do not speak French but have to teach that subject area.

The school districts receive necessary funding to assess — school districts also need to receive necessary funding in order to ensure programs are available commensurate with parental demand across British Columbia.

Those are the recommendations that we have for the committee. Thank you so much for your time.

The Chair: Thank you so much.

Ms. Kolber?

Trish Kolber, French Teacher Representative, BC Association of Teachers of Modern Languages: Thank you for inviting me here today. I am representing the British Columbia Association of Teachers of Modern Language, a 45-year-old provincial specialist association of the British Columbia Teachers' Federation. We work to promote, support and advance the teaching and learning of second languages and cultures in B.C.

The public French education is delivered in three main ways in British Columbia: Firstly, French public schools, which offer French to francophone students; secondly, French immersion

de référence pour les langues, afin que les étudiants des programmes de français langue seconde de partout au Canada et à l'international soient en mesure d'évaluer et de valider les compétences linguistiques des diplômés de ces programmes.

De l'argent additionnel doit être accordé aux ressources en matière d'apprentissage, aux enseignants qui enseignent leur utilisation et aux aides-enseignants en apprentissage. Ce soutien doit être donné à ceux qui étudient en français. De plus, étant donné le nouveau programme adopté par la Colombie-Britannique, un financement accru doit être accordé pour créer, traduire et adapter les ressources pour tous les programmes, notamment en ce qui a trait au mandat que s'est donné la province d'intégrer à toutes les matières les façons autochtones de connaître et d'apprendre.

En outre, un travail additionnel doit être fait pour attirer et garder des enseignants qualifiés et des spécialistes. Il serait très utile que toutes les universités offrent des formations pour tous les programmes de français langue seconde, notamment pour le français de base à l'école élémentaire. En faisant cela, il sera plus facile de combler la demande à l'échelle locale. Enfin, vous n'êtes pas sans savoir que les salaires dans l'enseignement en Colombie-Britannique et dans l'ensemble du Canada ne sont pas concurrentiels.

Une formation en français intensif doit aussi être offerte en Colombie-Britannique. À l'heure actuelle, cette formation n'est donnée qu'en Saskatchewan et au Nouveau-Brunswick. Cela permettrait de ramener dans les écoles primaires les enseignants spécialisés dans l'enseignement des langues et de mieux appuyer les enseignants du français de base en allégeant le stress des enseignants de niveau intermédiaire qui ne parlent pas français, mais qui doivent enseigner cette matière.

Les districts scolaires reçoivent le financement nécessaire pour évaluer... Les districts scolaires doivent aussi recevoir le financement nécessaire pour veiller à ce que les programmes soient offerts en fonction de la demande des parents, partout en Colombie-Britannique.

Ce sont les recommandations que nous souhaitons soumettre au comité. Merci beaucoup de votre temps.

La présidente : Merci beaucoup.

Madame Kolber?

Trish Kolber, représentante des enseignants du français, British Columbia Association of Teachers of Modern Languages : Merci de m'avoir invitée ici aujourd'hui. Je représente la British Columbia Association of Teachers of Modern Languages, une association de spécialistes qui, depuis 45 ans, représente la Fédération des enseignants et des enseignantes de la Colombie-Britannique. Notre travail consiste à promouvoir, à soutenir et à faire avancer l'enseignement et l'apprentissage des langues secondes et d'autres cultures en Colombie-Britannique.

L'éducation publique en français offerte en Colombie-Britannique suit trois grandes avenues. Premièrement, il y a les écoles publiques de langue française, où l'on enseigne le français

programs, which offer instruction completely in French to non-French speaking students; and, thirdly, classes known as French As A Second Language or core French, and it is the teachers of these classes who I represent here today.

In B.C., this program does not begin until Grade 5. However, schools are not required to teach French. They may opt to offer a second language such as Mandarin or Punjabi, depending on the desires of the local community. Elementary students can study as little as 40 minutes or as much as 120 minutes of French per week as there are no prescribed minutes of instruction.

In some districts, French is offered by a specialist teacher, but in nearly all districts, regular English-speaking teachers teach this class. Usually, but not always, a qualified specialist core French teacher delivers middle school and secondary level French courses.

In 2007, the BCTML and the BCTF conducted a comprehensive provincial survey of 800 French as a Second Language teachers regarding French instruction in B.C. The resulting report, written by Dr. Wendy Carr and titled “Teaching Core French in British Columbia: Teachers’ Perspectives,” remains the only comprehensive, wide-scale study of core French programs in B.C.

The results of this survey were shocking. Seventy-eight per cent of elementary teachers currently teaching French reported they did not feel comfortable conversing in French. Pause for a moment to consider this. Three-quarters of elementary French teachers said they did not feel comfortable speaking French.

What would have happened if these were math teachers admitting they did not feel comfortable solving equations or English teachers who did not feel comfortable reading and writing in English? This speaks volumes to the efficiency of core French and, hence, bilingualism for the vast majority of students learning French in British Columbia.

Our teachers, most notably at the elementary school level and in rural contexts, must rise to the challenge of achieving provincial learning outcomes despite low levels of proficiency, confidence and methodological background.

Taking this into account, our first recommendation would be to require that all teachers take a French methodology course before being certified to teach French. Secondly, establish a more

aux étudiants francophones. Deuxièmement, il y a les programmes d’immersion française qui offrent un enseignement entièrement en français aux enfants non francophones. Troisièmement, il y a les cours de français langue seconde, aussi appelé français de base, et ce sont les professeurs qui donnent ces cours que je représente aujourd’hui.

En Colombie-Britannique, ce programme ne commence qu’en 5^e année. Les districts scolaires ne sont toutefois pas nécessairement tenus d’enseigner le français. Ils peuvent choisir d’enseigner une autre langue seconde, comme le mandarin, le pendjabi ou une autre langue, selon la composition culturelle de la collectivité où se trouve l’école. Les élèves du primaire consacrent de 40 à 120 minutes par semaine à l’étude du français, mais il n’y a aucune durée établie pour l’enseignement du français de base à ce niveau.

Dans quelques districts, les cours de français de base sont donnés par un enseignant spécialisé, mais, presque partout, ce sont des enseignants généralistes anglophones du primaire qui s’en chargent. En général, ce sont des professeurs spécialisés dans l’enseignement du français de base qui donnent les cours au niveau intermédiaire et secondaire, mais cela n’est pas toujours le cas.

En 2007, la British Columbia Association of Teachers of Modern Languages et la Fédération des enseignants et des enseignantes de la Colombie-Britannique ont mené auprès de 800 professeurs de français langue seconde un sondage provincial détaillé sur l’enseignement du français en Colombie-Britannique. Le rapport rédigé par Wendy Carr à la suite de ce sondage, *Teaching Core French in British Columbia: Teachers’ Perspectives*, rend compte de la seule étude complète à grande échelle à avoir été réalisée sur la situation des programmes de français de base en Colombie-Britannique.

Ce sondage a donné des résultats troublants. En effet, 78 p. 100 des professeurs de français langue seconde au primaire ont déclaré ne pas se sentir à l’aise de converser en français. Arrêtons-nous un instant pour réfléchir à cela. Les trois quarts des enseignants de français langue seconde ont dit ne pas être à l’aise de parler en français.

Que serait-il arrivé si des professeurs de mathématiques avaient avoué ne pas se sentir à l’aise de résoudre des équations ou si des professeurs d’anglais avaient dit qu’ils ne se sentaient pas à l’aise de lire et d’écrire en anglais? Cela en dit long sur la qualité de l’enseignement du français de base en Colombie-Britannique et, par conséquent, sur la qualité du bilinguisme de la vaste majorité des étudiants qui apprennent le français dans notre province.

Nos enseignants, surtout ceux du niveau primaire et des régions rurales, doivent se montrer à la hauteur et atteindre les résultats d’apprentissage attendus de la province malgré un faible niveau de compétence, de confiance et peu de méthodes d’enseignement.

Compte tenu de ces facteurs, notre première recommandation serait d’exiger que tous les enseignants suivent un cours de méthodes d’enseignement du français avant d’être autorisés

rigorous screening process to ensure that new hires have a minimum fluency level. And, three, provide ongoing professional development opportunities for French teachers to maintain fluency and a connection to the culture of francophone society, and this in line with the brand new curriculum in British Columbia.

The French federal funding is crucial to the development of bilingual Canadian citizens. However, we believe adjustments in the management and disbursement of those funds needs to be made. Some of our recommendations include requiring better scrutiny and accountability by school districts to the Ministry of Education, explaining how the French federal funds were used and allocated. Secondly, providing more teacher autonomy and control over the use of federal funds in the classroom, and, thirdly, increasing funding for cultural activities to occur in and out of the classroom for students and teachers alike.

Several Canadian jurisdictions have implemented programs based on the common European framework of reference for languages, the CEFR, which can lead to a diploma called the DELF — “Diplôme d’études en langue française.” This official language diploma awarded by France’s Ministry of National Education is recognized around the world. BCATML teachers have observed that earning a DELF certificate can be a motivating factor for students in British Columbia, as it provides a tangible goal and, therefore, a sense of accomplishment and achievement in students.

If French federal funds could pay for DELF examinations for senior French students, this may encourage them to consider studying French to the end of secondary school, on to the post-secondary level and possibly into the workforce. Additionally, BCATML recommends that government promote and fund DELF examination training for B.C. teachers. Not only would teachers’ understanding and proficiency in French improve, there would be the added benefit of standardizing competency levels across British Columbia and, potentially, Canada in the five areas of language acquisition.

In conclusion: Core French in B.C. requires a large injection of fluent speakers, training in the newest language-learning methodology, along with corresponding professional development and, finally, easier access to the federal funds allotted to their programs in order to realize the full potential of B.C. students in their quest for bilingualism.

à enseigner cette langue. Deuxièmement, il est nécessaire d’établir un processus de présélection plus rigoureux afin d’assurer que les nouvelles recrues aient une maîtrise minimum de la langue qu’elles vont enseigner. Troisièmement, il faut offrir aux professeurs de français des occasions de perfectionnement professionnel afin qu’ils maintiennent leur niveau de connaissances et gardent un contact avec la culture francophone, et que cela se fasse conformément au tout nouveau programme que la Colombie-Britannique a mis en place en matière d’enseignement.

Les fonds fédéraux pour le français sont essentiels pour continuer à promouvoir le bilinguisme auprès des citoyens canadiens. Nous estimons toutefois que des mises au point sont nécessaires quant à la gestion et à l’octroi de ces fonds. Voici quelques-unes de nos recommandations en la matière. Premièrement, exiger que les districts scolaires suivent de plus près l’utilisation et l’octroi des fonds fédéraux pour le français et rendent davantage de comptes au ministère de l’Éducation à cet égard. Deuxièmement, donner aux enseignants davantage de contrôle et d’autonomie quant à la gestion et à l’utilisation en classe des fonds fédéraux pour le français. Troisièmement, accroître le financement accordé aux activités culturelles, en classe et à l’extérieur de l’école, tant pour les étudiants que pour les enseignants.

Plusieurs provinces canadiennes ont mis en œuvre des programmes fondés sur le Cadre européen commun de référence pour les langues, le CECR, qui peut mener à l’obtention d’un DELF, soit un diplôme d’études en langue française. Ce diplôme de langues officiel accordé par le ministère de l’Éducation national en France est reconnu dans le monde entier. Les enseignants qui sont membres de la BCATML ont constaté que l’obtention d’un DELF peut motiver les élèves en Colombie-Britannique, car il leur donne un objectif concret et, par conséquent, un sentiment d’accomplissements et de réussite.

Si le gouvernement finançait les examens du DELF pour les élèves du cycle supérieur, cela pourrait les encourager à continuer d’étudier le français jusqu’à la fin du secondaire, pendant leurs études postsecondaires et peut-être même sur le marché du travail. Par ailleurs, la BCATML recommande au gouvernement d’accorder aux enseignants de Colombie-Britannique les fonds nécessaires pour entreprendre la formation menant à l’obtention du DELF. Cela leur permettrait d’améliorer leur compréhension du français et leurs aptitudes dans cette langue et aurait l’avantage de normaliser le niveau de compétence des enseignants de toute la Colombie-Britannique, et peut-être même du Canada, dans les cinq aspects de l’acquisition du langage.

Pour conclure, l’enseignement du français de base en Colombie-Britannique requiert un apport substantiel de locuteurs qui parlent couramment cette langue, de la formation sur les plus récentes méthodes d’apprentissage des langues et un perfectionnement professionnel connexe, ainsi qu’un accès plus facile aux fonds fédéraux alloués aux programmes, dans le but de permettre aux étudiants de la province en quête de bilinguisme d’atteindre leur plein potentiel.

[Translation]

The Chair: Thank you very much, Ms. Kolber.

On this World Teachers' Day, I would like to publicly acknowledge the important work you do in your profession, for your students and your community. I, myself, was a teacher for many years, so I can recognize the dedication it takes to be a teacher, especially in our society, which is becoming increasingly complex. So thank you for being here this morning.

Our committee published a report in 2014 entitled *Aiming Higher: Increasing bilingualism of our Canadian Youth* that basically puts forward the importance of professional training, support for cultural activities and development of a common Canadian framework of reference for languages, similar to the European framework. It is an important report, and I encourage you to read it if you haven't already.

Senator Gagné will ask the first question.

Senator Gagné: Thank you, everyone, for your excellent presentations. We appreciate them very much.

I, too, come from a family of teachers. I started my career in the classroom. I have a son who is a teacher; I have brothers and sisters, brothers-in-law and sisters-in-law, and nieces and nephews who are too. So I'm surrounded by them.

However, I note that things are different than they were when I started out in the classroom at age 21. Imagine, that was many years ago. As Senator Tardif mentioned, the world is much more complex than it was 40 years ago, when I started.

You also described the issues related to teaching in French and the lack of funding very well. We have heard it everywhere we have been, as well as in the hearings yesterday.

I would like to spend some time talking about the action that should be taken to ensure the quality of the programs, especially in terms of recruiting qualified teachers. You mentioned challenges in this area, and the difficulties in obtaining teaching material in French, instead of taking the material in English to translate and adapt it. I can understand that it takes time and resources to do this. And often the adaptation doesn't necessarily fully meet the needs or respond to the specific nature of the students in our communities.

I will let you decide who will answer my question.

[English]

Ms. Mooring: Thank you. Yes, I mean the lack of training, the lack of availability, I would say, of university programming for teachers is a big issue, so that there need to be more universities

[Français]

La présidente : Merci beaucoup, madame Kolber.

En cette Journée mondiale des enseignantes et des enseignants, je tiens à reconnaître publiquement le travail important que vous faites dans votre profession, pour vos étudiants et votre communauté. Ayant moi-même été enseignante il y a plusieurs années, je peux reconnaître le dévouement qu'il faut pour être enseignant, surtout dans notre société qui devient de plus en plus complexe. Je vous remercie donc d'être ici ce matin.

Notre comité a publié un rapport, en 2014, intitulé *Viser plus haut : Augmenter le bilinguisme de nos jeunes Canadiens* qui, justement, met de l'avant l'importance d'une formation professionnelle, d'un appui pour les activités culturelles et du développement d'un Cadre canadien commun de référence pour les langues, semblable au cadre européen. C'est un rapport important, et je vous encourage à le lire si ce n'est déjà fait.

La première question sera posée par la sénatrice Gagné.

La sénatrice Gagné : Bravo à vous tous et à toutes pour vos excellentes présentations qui sont très appréciées.

Je viens également d'une famille d'enseignants et d'enseignantes. J'ai commencé ma carrière en salle de classe. J'ai un fils qui est enseignant, j'ai des frères et sœurs, des beaux-frères et belles-sœurs, des neveux et nièces qui le sont également. Je suis donc bien entourée.

Je constate, par contre, qu'on ne vit plus dans le même contexte que celui dans lequel j'ai vécu lorsque j'étais en salle de classe, quand j'ai commencé, à l'âge de 21 ans. Vous vous imaginez, cela fait plusieurs années. Comme la sénatrice Tardif l'a mentionné, c'est un milieu beaucoup plus complexe qu'il y a une quarantaine d'années, lorsque j'ai commencé.

Vous avez aussi très bien exposé les enjeux entourant l'enseignement en langue française et le manque de financement. Et cela, on l'a entendu partout où on est allé et aussi dans le cadre des audiences d'hier.

J'aimerais qu'on s'attarde aux mesures qui devraient être prises pour assurer la qualité des programmes, surtout en ce qui a trait au recrutement d'enseignants et d'enseignantes qualifiés. Vous avez mentionné les défis à ce chapitre, ainsi que les difficultés d'obtenir du matériel pédagogique en français, au lieu de prendre le matériel en anglais pour le traduire et l'adapter. Je peux comprendre que cela nécessite des ressources et du temps pour le faire. En outre, souvent, l'adaptation ne répond pas nécessairement complètement aux besoins ou à la spécificité des élèves qu'on retrouve dans nos communautés.

Je vous laisse décider qui répondra à ma question.

[Traduction]

Mme Mooring : Merci. Oui, le manque de formation et d'offre, je dirais, de programmes universitaires pour les enseignants est un problème de taille. Il faut donc que plus d'universités offrent de la

offering more training for teachers in order for that demand to be satisfied, and there needs to be much more support for the English-speaking teachers in terms of core French as well.

Myself, I am a teacher from a northern community in British Columbia. As a Grade 7 teacher, we teach all subjects, and so I was one of the teachers responsible for teaching French to my students. I would always ask the prep teacher, the teacher that would provide me preparation time, to teach French because oftentimes that person would be someone who was comfortable speaking French. It is a huge issue, so I would say more availability of university training.

I would also say more availability for professional development access to teachers, and that often comes down to funding. Unfortunately, much of what we are talking about often comes down to investment and prioritizing, so in order for teachers to feel more comfortable teaching the French, core French especially, there needs to be much more training available for them.

[Translation]

Ms. Liechtele: I think it is also important that there be people who were trained here, in British Columbia. What happens is that a lot of our teachers arrive in our schools, and they come from majority settings. They are surprised when they arrive in their classroom. It is not their lack of willingness; it is that they do not understand what is going on. That is why I mentioned in my remarks that it would be important that teacher training include courses on teaching in minority settings. People might say that it is something that goes without saying when they arrive. It should be part of all training, especially training related to French as a second language, but in this case, it would be French for francophones in a minority community.

There is a tool that was developed by the Canadian Teachers' Federation called Pédagogie à l'école de langue française, or PELF. It was funded by the federal government, and received and praised by several departments, the 13 ministries of education in Canada, I think, including Quebec. There is not this aspect. Now, it would be helpful to know what it is like to forge one's identity, develop an identity, preserve it and transform it, and to include the other diverse francophonies that are in our schools. This is really something that would be beneficial.

Ms. Bergeron: Along those same lines, 25 years ago, when I started in education, many teachers came to us from Manitoba and Quebec, and the funding came in large part from the department to create institutes. At the end of August, they were given an update on the situation in British Columbia, on how immersion and francophone programs work, and on the reality of living in a minority situation. And it worked well. Now all that is

formation aux enseignants pour répondre à cette demande, et il faut aussi offrir beaucoup plus de soutien aux enseignants anglophones qui apprennent le français de base.

Je suis, moi-même, une enseignante qui vient d'une collectivité septentrionale en Colombie-Britannique. Les enseignants de 7^e année couvrent tous les sujets, alors je faisais partie des enseignants chargés d'enseigner le français à mes élèves. Je demandais toujours à mon assistant, l'enseignant qui m'aidait à me préparer, d'enseigner le français, car il arrivait souvent que cette personne le parle mieux que moi. C'est un problème de taille, alors je dirais qu'il faut offrir plus de formations universitaires.

Je dirais aussi que les enseignants devraient avoir un meilleur accès aux cours de perfectionnement professionnel, et c'est souvent une question de financement. Malheureusement, c'est souvent une question d'investissement et de priorités, alors pour faire en sorte que les enseignants se sentent plus à l'aise d'enseigner le français, surtout le français de base, ils doivent avoir un bien meilleur accès à de la formation.

[Français]

Mme Liechtele : Je pense qu'il est aussi important qu'il y ait des gens qui soient formés ici, en Colombie-Britannique. Ce qui se passe, c'est que beaucoup de nos enseignants arrivent dans nos écoles et ils viennent de milieux majoritaires. Et là, ils sont étonnés quand ils arrivent dans leur classe. Ce n'est pas par manque de volonté, c'est qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe. C'est pour cette raison que j'ai mentionné, dans mon allocution, qu'il serait important que, dans la formation des enseignants, il y ait des cours sur l'enseignement en milieu minoritaire. On dirait que c'est quelque chose qui va de soi quand on arrive. Cela devrait faire partie de toutes les formations, autant que la formation liée au français langue seconde, mais dans ce cas-ci, ce serait du français pour des francophones en milieu minoritaire.

Il y a un outil qui a été élaboré par la Fédération canadienne des enseignants, la Pédagogie à l'école de langue française (PELF) -, qui a été financé par le gouvernement fédéral et qui a été admis et louangé par plusieurs ministères, les 13 ministères de l'Éducation du pays, je crois, y compris celui du Québec. Il n'y a pas cet aspect. Or, il serait très utile de savoir ce que c'est que de tisser son identité, de développer une identité, de la conserver et de la transformer, et d'inclure les autres francophonies diverses qui sont dans nos écoles. C'est vraiment quelque chose qui serait très bénéfique.

Mme Bergeron : Dans le même ordre d'idées, il y a 25 ans, quand j'ai commencé à travailler dans le domaine de l'enseignement, beaucoup d'enseignants nous arrivaient du Manitoba et du Québec, et le financement provenait en grande partie du ministère pour créer des instituts. À la fin août, on leur faisait une mise au point sur la situation en Colombie-Britannique, sur le fonctionnement des programmes d'immersion et des programmes francophones, et sur

gone. If we could reinstate these institutes, it would already be a starting point to acclimatize francophones who come to us from somewhere else.

As for teachers for whom French is not their first language and who teach in our immersion programs or even in the core French program, there is also the idea of having a kind of mandatory language evaluation. It is left up to the school board. We do it for our immersion teachers. We have them undergo an interview in French, we ask them for a written sample, but it is nothing scientific and it is done in our province and in a few school boards, but that's where it ends. We do not do it for core French teachers because the numbers do not support it. If it was something that was instituted, an obligation that would go along with certification, it would certainly help in many cases.

[English]

Senator McIntyre: As it was already pointed out today, it is World Teachers' Day, therefore a great day to celebrate the work of teachers.

[Translation]

Ladies, thank you for bringing our attention to the following factors, including the training needs of teachers, the action that should be taken to ensure the quality of programs offered throughout the province, the lack of qualified professionals to meet the growing demand for second-language programs, the lack of access to teaching materials, and I could go on.

That said, do you have any specific recommendations for the committee that we could consider in preparing our next report?

For example, Ms. Kolber was very specific in her recommendations. So, Ms. Kolber, you have already answered my question. But for the preparation of our report, I would like to know what specific recommendations the others would make. Ms. Liechtele?

Ms. Liechtele: I would say that one of the specific recommendations is that we know that there is money proposed by the federal government. We know that this money is transferred to the province. It is very hard to track what happens. Yes, the school boards should be at the table, and so should the unions. They are quite familiar with the needs of their teachers. So if we want to make this transparent and have there be a table with many participants, I think the union should be at that table, because it represents the teachers.

Ms. Bergeron: I would like to add something. I am lucky in my school board. I receive money directly as part of the agreement with the federal government and, with my colleagues, we decide

la réalité de vivre en situation minoritaire. Et cela fonctionnait bien. Or, tout cela a disparu. Si nous pouvions réinstaurer ces instituts, ce serait déjà un point départ pour acclimater les francophones qui nous arrivent d'ailleurs.

Pour ce qui est des enseignants qui n'ont pas le français comme langue première et qui enseignent dans nos programmes d'immersion ou même dans le programme de français de base, il y a aussi l'idée d'avoir une espèce d'évaluation linguistique obligatoire. C'est laissé au conseil scolaire. Chez nous, on le fait pour nos professeurs d'immersion. On leur fait passer une entrevue en français, on leur demande un exemple écrit également, mais ce n'est rien de scientifique et c'est fait chez nous, et dans quelques conseils scolaires, et ça s'arrête là. On ne le fait pas pour nos professeurs de français de base, parce qu'il n'y a pas le nombre. Si c'était quelque chose qui était institué, une obligation qui accompagnerait la certification, cela aiderait certainement dans plusieurs cas.

[Traduction]

Le sénateur McIntyre : Comme on l'a déjà indiqué, c'est la Journée mondiale des enseignants, c'est donc une bonne journée pour célébrer le travail des enseignants.

[Français]

Mesdames, merci d'avoir porté à notre attention les facteurs suivants, notamment les besoins en formation des enseignants, les mesures qui devraient être prises pour assurer la qualité des programmes offerts à travers la province, le manque de professionnels qualifiés pour répondre à la demande croissante de programmes en langue seconde, le manque d'accès aux ressources pédagogiques, et j'en passe.

Cela dit, auriez-vous des recommandations spécifiques à formuler au comité que nous pourrions prendre en considération pour la préparation de notre prochain rapport?

Je note, par exemple, dans le cas de Mme Kolber, qu'elle a été très spécifique dans ses recommandations. Madame Kolber, vous avez donc déjà répondu à ma question. Cependant, pour la préparation de notre rapport, j'aimerais savoir quelles seraient les recommandations spécifiques des autres personnes. Madame Liechtele?

Mme Liechtele : Je dirais qu'une des recommandations spécifiques, justement, c'est qu'on sait qu'il y a de l'argent consenti par le gouvernement fédéral. On sait que cet argent fédéral est transféré à la province. Ensuite, c'est très dur de retracer ce qui se passe. Oui, les commissions scolaires devraient être à la table, de même que les syndicats. Ils connaissent très bien les besoins de leurs enseignants et enseignantes. Donc, si on veut rendre cela transparent et qu'il y ait une table où il y a plusieurs participants, je pense que le syndicat devrait être à cette table, puisqu'il représente les enseignants.

Mme Bergeron : J'aimerais ajouter quelque chose. Je suis choyée dans mon conseil scolaire. Je reçois directement l'argent dans le cadre de l'entente avec le gouvernement fédéral et, avec les

how to use it. But we know very well that, under the agreement, currently an amount equivalent to only 0.4 per cent of a teacher's salary may be set aside for salaries. So only a small portion of the envelope we receive can be set aside for salaries. And that is only for on coordinator position. This year, and for the next three years, they said that we could use 1 per cent for a coordinator position to implement new programs of study. But aside from that, that's all. So when we talk about specialized needs, like remedial instruction, we cannot use the money for that kind of service.

To give you another example, a school board with over 100 students in immersion does not receive any money for specialized needs. I think perhaps the agreement criteria should be reviewed.

The Chair: It is the federal government that —

Ms. Bergeron: I do not know whether these criteria are imposed by the federal government or the provincial government. That is why it would be important to make sure to see, in the agreement, what criteria the ministry of education imposes for the payment of these amounts.

The Chair: Has the union seen the agreement negotiated between the province and the government?

Ms. Liechtele: I have not seen it, no.

The Chair: Do you have access to that information?

Ms. Bergeron: The general terms and the amount that is paid to the various school boards are on the ministry of education site. I'm talking about French as a second language. I have not seen the information relating to the amounts that go to the francophone school board.

[English]

Senator McIntyre: Well, Ms. Mooring, I believe in your pages 14, 15 and 16, you have addressed those recommendations. However, if you wish to add, please go ahead.

Ms. Mooring: I just want to touch on a couple of things.

First, I would echo the need for the accountability and oversight of how the federal funding is spent, but I also wanted to mention the issue around tracking and retaining qualified teachers for the programs, and as Sylvie pointed out, it is important that B.C.-trained teachers be trained. That way we can probably retain them a little bit better. That would perhaps help with that.

I also wanted to touch on the fact that when we are competing with other provinces for teachers that are trained in, say, perhaps Quebec or Ontario, our low salaries in B.C. and our extremely

collègues, on décide comment le dépenser. Mais on sait très bien que, selon l'entente, présentement, une somme équivalant à seulement 0,4 p. 100 d'un salaire d'enseignant peut être consacrée aux salaires. Alors, dans l'enveloppe qu'on reçoit, il y a seulement une petite portion qui peut être consacrée aux salaires. Et c'est seulement pour un poste de coordonnateur. Cette année, et pour les trois prochaines années, ils ont dit qu'on pouvait utiliser 1 p. 100 pour un poste de coordonnateur pour la mise en œuvre de nouveaux programmes d'études. Mais, à part cela, c'est tout. Alors, quand on parle de besoins spécialisés, comme l'orthopédagogie, on ne peut pas utiliser ces montants pour payer ce genre de services.

Pour citer un autre exemple, un conseil scolaire qui a plus de 100 élèves en immersion ne reçoit aucun montant pour les besoins spécialisés. Je crois qu'il faudrait peut-être revoir les critères de l'entente.

La présidente : C'est le gouvernement fédéral qui...

Mme Bergeron : Je ne sais pas si ces critères sont imposés par le gouvernement fédéral ou provincial. C'est pour cette raison qu'il faudrait s'assurer de voir, dans l'entente, quels sont les critères que le ministère de l'Éducation impose pour le déboursement de ces montants.

La présidente : Est-ce que le syndicat a vu l'entente négociée entre la province et le gouvernement?

Mme Liechtele : Je ne l'ai pas vue, non.

La présidente : Auriez-vous accès à cette information?

Mme Bergeron : Sur le site du ministère de l'Éducation, on met les grandes lignes et le montant qui est versé aux différents conseils scolaires. Je parle du français langue seconde. En ce qui a trait aux montants qui vont au Conseil scolaire francophone, je n'ai pas vu cette information.

[Traduction]

Le sénateur McIntyre : Madame Mooring, je crois qu'aux pages 17, 18 et 19, vous avez formulé ces recommandations. Cependant, si vous souhaitez ajouter quelque chose, allez-y, je vous prie.

Mme Mooring : Je veux simplement mentionner deux ou trois points.

Premièrement, je veux aussi faire valoir le besoin de reddition de comptes et de surveillance en ce qui concerne la façon dont le financement fédéral est dépensé, mais je voulais aussi mentionner la question entourant le suivi et le maintien en poste d'enseignants qualifiés pour les programmes. Comme Sylvie l'a indiqué, il est important que les enseignants qui sont formés en Colombie-Britannique le soient adéquatement. De cette façon, il nous sera probablement plus facile de les maintenir en poste. Cela serait peut-être utile.

Je voulais aussi mentionner le fait que lorsque nous faisons concurrence avec d'autres provinces pour embaucher des enseignants qui ont été formés, disons, au Québec ou en Ontario,

high cost of living is a definite deterrent for people coming here, so it puts B.C. at a distinct disadvantage. Those are some of the key recommendations.

Also, because we have such a rural-urban diversity in B.C., there is a real — all the issues that we are talking about are even more accentuated in the rural areas where, in Fort St. John, for example, it is almost impossible to attract. They have a French immersion opening right now, and they can't hire anyone, and we are partway through the school year. We are in October, and they still don't have a French immersion teacher there.

All of the issues, you can imagine if they are issues in the urban areas of British Columbia, you can imagine how difficult it is in the rural areas. I am from Quesnel, as I stated earlier, a northern community, and we have luck attracting teachers from Quebec and Ontario, but they only stay a couple of years. It is very isolating in a small community especially, so there are a number of issues that should be looked at and addressed.

[Translation]

Senator Maltais: Madam Chair, since I have never been a teacher, I will ask my questions in succession to avoid being challenged. You will take the questions, and anyone who wishes to respond may.

Ms. Liechtele: you are the president of the union. Is your union affiliated with the provincial union of all teachers in British Columbia?

Ms. Liechtele: Yes. We are one of the locals in the BCTF, local 93.

Senator Maltais: Does your union help you with professional development for the teachers?

Ms. Liechtele: Yes. And that is why I mentioned what we are currently doing for all teachers. Professional funds that teachers receive are set out in our collective agreement, and they have not increased in years. But there is a provincial gathering called the "Rond-Point" and, in my opinion, it is entirely underfunded. There was a restriction recently because it was perhaps funded. . . In any case, there were problems with the accounts. But what is happening is that, today, it receives very little funding. We give \$20,000; that is a lot for a small union of 450 teachers. Yet, the school board contributes the same amount, which makes no sense.

Senator Maltais: Visiting the schools, I noticed the student-teacher connection. I noticed this at the secondary school level, in particular, because you come from Quebec, and

il est clair que nos salaires peu élevés en Colombie-Britannique et notre coût de la vie extrêmement élevé dissuadent les gens de venir travailler chez nous, ce qui désavantage nettement notre province. Voilà certaines des principales recommandations.

De plus, compte tenu de notre diversité dans les secteurs ruraux et urbains en Colombie-Britannique, il existe une réelle... toutes les questions dont nous discutons sont encore plus marquées dans les régions rurales. À Fort St. John, par exemple, il est presque impossible de recruter des enseignants. On y ouvre actuellement un programme d'immersion française, et on est incapable d'embaucher qui que ce soit, et l'année scolaire est déjà entamée. On est en octobre et on n'a encore trouvé personne pour enseigner le français en immersion là-bas.

Vous pouvez vous imaginer que les questions qui sont problématiques en milieu urbain dans cette province le sont bien davantage en région rurale. Comme je l'ai déjà mentionné, je suis originaire de Quesnel, une collectivité septentrionale, et nous réussissons à attirer des enseignants du Québec et de l'Ontario, mais ils ne restent que quelques années. Ils se sentent très isolés dans une petite collectivité, alors il y a un certain nombre de questions que nous devrions examiner et régler.

[Français]

Le sénateur Maltais : Madame la présidente, comme je n'ai jamais enseigné, je vais y aller en rafale avec mes questions pour éviter d'être disputé. Vous prendrez les questions, et ceux qui voudront me répondre le feront.

Madame Liechtele, vous êtes présidente du syndicat. Est-ce que votre syndicat est affilié au syndicat provincial de tous les enseignants de la Colombie-Britannique?

Mme Liechtele : Oui. Nous sommes un des locaux de la FECB, le 93.

Le sénateur Maltais : Est-ce que votre syndicat vous aide dans le perfectionnement des enseignants?

Mme Liechtele : Oui. Et c'est pour cette raison que je mentionnais ce que l'on fait actuellement en ce qui concerne tous les enseignants. Il y a des fonds professionnels que reçoivent les enseignants qui sont définis dans notre convention collective, qui n'ont pas augmenté depuis bien des années. Mais il y a cette journée provinciale, qu'on appelle le « Rond-Point », et qui, à mon avis, est totalement sous-financée. Il y a eu une restriction dernièrement à cause du fait que cela a été peut-être financé... En tout cas, il y a eu des problèmes avec les comptes. Mais ce qui se passe, c'est que, aujourd'hui, c'est très peu financé. Nous, on donne 20 000 \$; c'est quand même beaucoup pour un petit syndicat de 450 professeurs. Or, le conseil scolaire verse le même montant, ce qui n'a pas d'allure.

Le sénateur Maltais : En visitant les écoles, j'ai constaté l'attachement des élèves envers les enseignants et enseignantes. J'ai constaté cela surtout au niveau secondaire, parce que vous

the teachers at a secondary school in Quebec merely pass through. Three-quarters of students do not remember their names at the end of the day.

So I congratulate you because although your role is as an educator, I would say you are also a confidant for the students, who appreciate it immensely. It is extremely important.

Is there still a tutor in a school who is responsible for the class?

Ms. Liechtele: No.

Senator Maltais: Do you teach history in school? And if so, what history do you teach?

Ms. Liechtele: Yes. History is taught. If you mean at the secondary level, in francophone schools, you know that all francophone schools offer the international baccalaureate program, so the history program comes from that program.

Senator Maltais: Do you teach the history of British Columbia?

Ms. Liechtele: I am not a history teacher. I know that it is taught at the elementary level, but —

[*English*]

Ms. Mooring: History is taught in both elementary school and in high school, but I just wanted to say one of the shifts that just happened recently is the inclusion of aboriginal content in all areas. The change has been the challenge of teaching the history of aboriginal peoples in British Columbia, and while that does happen in many classrooms, now it will be mandated in all classrooms.

This poses a huge challenge in terms of being able to find the resources available because we have 198 distinct aboriginal peoples in British Columbia, and we need to be able to teach about that history in the area where the students live. That is very, very challenging. It is one of the largest challenges that we will have, and you can imagine that having those resources available in French poses an even greater challenge.

[*Translation*]

Senator Maltais: Ms. Liechtele, you spoke about a quadripartite agreement for sharing budgets. It would be ideal for you, but it would be a disaster in other provinces. Based on Quebec's experience, I do not see the union — and I could be wrong; I do not claim to know everything — distributing money in schools. Would this not be somewhat ironic?

Could you explain that to me, please?

Ms. Liechtele: First of all, the union relationship in Quebec is very different from here. I am not asking for the authority to distribute money, but for the opportunity to be at the table to influence how the money is distributed so that, for instance, the

venez du Québec, et que les enseignants, dans une école secondaire au Québec, ne font que passer. Les trois quarts des enfants ne se souviennent plus de leur nom le soir.

Je veux donc vous féliciter, parce que vous avez un rôle d'éducatrice, mais je dirais aussi un rôle de confidentes et de confidentes auprès des élèves qui l'apprécient grandement. C'est extrêmement important.

Est-ce qu'il y a encore un tuteur, dans une école, qui est responsable de la classe?

Mme Liechtele : Non.

Le sénateur Maltais : Est-ce que vous enseignez l'histoire à l'école? Et le cas échéant, quelle histoire enseignez-vous?

Mme Liechtele : Oui. L'histoire est enseignée. Si vous parlez au niveau secondaire, dans les écoles francophones, vous savez que toutes les écoles francophones offrent le programme du Bac international. Donc, le programme d'histoire résulte de ce programme.

Le sénateur Maltais : Est-ce qu'on enseigne l'histoire de la Colombie-Britannique?

Mme Liechtele : Je ne suis pas professeure d'histoire. Je sais qu'à l'école élémentaire, on l'enseigne, mais...

[*Traduction*]

Mme Mooring : On enseigne l'histoire tant au primaire qu'au secondaire, mais je voulais simplement dire qu'un des changements survenus récemment a été l'inclusion de contenu autochtone dans tous les secteurs. Il faut maintenant enseigner l'histoire des peuples autochtones en Colombie-Britannique, et bien que cela se fasse dans bien des salles de classe, ce sera maintenant obligatoire partout.

Comme nous avons 198 peuples autochtones distincts en Colombie-Britannique, il est très difficile de trouver les ressources disponibles, et nous devons être en mesure d'enseigner cet aspect de l'histoire dans la région où les élèves vivent. C'est très très difficile. Ce sera l'un de nos plus grands défis, et vous pouvez vous imaginer qu'il nous sera encore plus difficile de trouver ces ressources en français.

[*Français*]

Le sénateur Maltais : Madame Liechtele, vous avez parlé de l'entente quadripartite pour le partage des budgets. Ce serait l'idéal pour vous, mais ce serait une catastrophe dans les autres provinces. Si je me fie à l'expérience du Québec, je vois mal la partie syndicale — et je peux me tromper, je n'ai pas la prétention de tout connaître — distribuer des montants d'argent dans les écoles. Est-ce que ce ne serait pas un peu paradoxal?

Expliquez-moi cela, s'il vous plaît.

Mme Liechtele : D'abord, la relation syndicale, au Québec, est très différente d'ici. Je ne demande pas d'avoir l'autorité de distribuer l'argent, mais d'avoir l'occasion d'être à la table pour pouvoir influencer la façon dont l'argent est distribué, par

money from the federal government is set aside for training and the training day, or for the librarians that were eliminated from francophone schools. I do not want to manage the money, but I want to have an influence on the aspects that teachers share with me and on what goes on in the schools. That is the goal of having the union at the table.

Senator Maltais: I understand it very well now. I was surprised initially, but I understand better now. Thank you.

[English]

Senator Jaffer: Thanks to all of you and happy Teachers' Day.

As you know, I come from British Columbia. You all have covered so much territory. It sort of leaves me very pessimistic, but I think my colleagues should know some of the challenges all teachers are facing here.

I will start with you, Ms. Mooring. Teachers are in conflict at the moment. You are still in court, and it would be useful to show that there are some huge challenges for all teachers which leads to poisoning the environment. I have four teachers in my home, and I know how poisoned they are from being very dedicated teachers to now — I hope there is nobody — they just don't feel valued, and why that is important is for my colleagues to know that there is, according to me — maybe I am exaggerating — that there is a real poison environment. That's number one.

Number two, I have three young nieces who have just become teachers and cannot get jobs. They are substitute teachers. Why I am saying that is not to put my family's case, but I am aware of the challenges teachers are generally facing which takes you away from when I was growing and teachers were so respected. So the environment has changed. I would like you, Ms. Mooring, and others, to first address that, and then I have other specific questions.

Ms. Mooring: Thank you so much for bringing that up, Senator Jaffer, because it is a really important component.

In British Columbia, the relationship between teachers and provincial government is very difficult. What happened in 2002 is the provincial government gutted our collective agreement. They went into our collective agreement, which was fairly negotiated, and they took out provisions. The provisions that they took out had to do with working and learning conditions. What that resulted in is the loss of 3,000 teaching positions. So when we talk about lack of resource teachers, lack of teacher librarians, we have lost thousands of specialist teachers over the last 14 years, and we have also had increases in class sizes and composition levels. There is no longer any sort of protection around how difficult a class might be or how large a class might be. It is very limited, and that has been a significant change.

exemple, pour que l'argent du gouvernement fédéral soit consacré à la formation et à la journée de formation, ou aux bibliothécaires qu'on a éliminés des écoles francophones. Je ne veux pas gérer l'argent, mais je veux avoir une influence sur les aspects dont me font part mes enseignants et sur ce qui se passe dans les écoles. C'est ça le but d'avoir le syndicat à la table.

Le sénateur Maltais : Je comprends très bien, maintenant. Au début, cela m'a fait sursauter, mais je comprends mieux, maintenant. Je vous remercie.

[Traduction]

La sénatrice Jaffer : Merci à tous et bonne Journée des enseignants.

Comme vous le savez, je suis originaire de Colombie-Britannique. Vous avez tous couvert tellement de territoire. Cela me laisse un peu pessimiste, mais je pense que mes collègues devraient connaître certains des défis auxquels tous les enseignants sont confrontés chez nous.

Je vais commencer par vous, madame Mooring. Les enseignants sont en conflit à l'heure actuelle. Vous êtes toujours devant les tribunaux, et il serait utile de montrer l'existence de défis de taille pour l'ensemble des enseignants qui rendent le milieu toxique. J'ai quatre enseignants à la maison, et je sais à quel point leur dévouement à la tâche les empoisonne, car ils ne se sentent simplement pas valorisés, et c'est important pour mes collègues de savoir que le milieu est, selon moi — et peut-être que j'exagère — véritablement toxique. C'est le premier point.

Le deuxième point est que j'ai trois jeunes nièces qui viennent de devenir enseignantes et qui n'arrivent pas à décrocher d'emplois. Elles font de la suppléance. Je n'essaie pas de jeter l'éclairage sur la situation de ma famille, mais bien de montrer que je suis consciente des défis auxquels font généralement face les enseignants, qui ne ressemblent en rien à leur situation quand j'étais jeune et qu'ils étaient très respectés. C'est donc dire que le milieu a changé. Madame Mooring, j'aimerais que vous et d'autres personnes en parliez. Ensuite, j'aurai d'autres questions précises à vous poser.

Mme Mooring : Merci beaucoup d'avoir soulevé la question, sénatrice Jaffer, car c'est un point vraiment important.

En Colombie-Britannique, la relation entre les enseignants et le gouvernement provincial est très tendue. En 2002, le gouvernement a éviscéré notre convention collective, qui avait été négociée équitablement. Il en a retiré des dispositions relatives aux conditions de travail et d'apprentissage. Ces mesures ont causé la perte de 3 000 postes d'enseignants. Alors lorsque nous parlons d'un manque d'enseignants ressources et de bibliothécaires, c'est que nous avons perdu des milliers de spécialistes au cours des 14 dernières années, et nous avons aussi augmenté le nombre d'élèves dans les salles de classe et modifié la composition des groupes. Il n'y a plus de limites à la taille des groupes ou au niveau de difficulté des cours. Les ressources sont très limitées, ce qui a été un changement important.

We have been in court with the provincial government for the last 14 years. On November 10, we are back in court at the Supreme Court of Canada. We won twice in the provincial court. It was deemed unconstitutional, the stripping of our collective agreement. It was reversed in the appeal court, so now we are going to the Supreme Court of Canada.

We are very confident in our position there, and what we are hoping is that that language will be reinstated into our collective agreement, and we will be able to hire more teachers.

Another thing that has just happened — it was actually just announced yesterday — was the government announced \$1 million to private schools for funding special needs students. Now, private schools already get full funding for special needs students. This is a million dollars on top of that to provide a six to one ratio, six students to one teacher. I can tell you that if public schools had any ratio even close to that, it would be quite incredible what we could do for our students.

I am glad also that you talked about the lack of ability to go into full-time jobs. We have some real issues in British Columbia where we have parts of the province where we can't attract teachers, where unqualified teachers are filling in for qualified teachers, where teachers are teaching outside of their training area because they just cannot attract to some lower mainland districts where they have closed their teachers teaching on-call list, so you can't even go onto that list. There is huge diversity.

What needs to happen is there needs to be more incentives for teachers to come out of the lower mainland where there aren't jobs and go into areas where there are jobs, and that is something — when I talked about the need for more attention to retaining and attracting teachers, it is also within B.C. itself. There needs to be more work done there.

So, absolutely, if we are looking at provinces that have a much more respectful relationship between government and teachers, if you have a choice, you are coming from Quebec or Ontario, you are going to look at where you are going to teach in Canada. B.C. has definitely been very troubled, so thank you so much for asking that question.

Senator Jaffer: I am just going to add so that my colleagues get an idea of the challenges teachers are facing generally: First is if you are a substitute teacher, you get a call at six in the morning whether you are going to work there. You don't have any — and then, and it goes on for years and years and years. That is number one.

Number two is that special needs children — and you mentioned that — and teachers' aides. You were saying somebody helping you prepare. I don't think my sister has had

Nous avons intenté, contre le gouvernement provincial, une action en justice qui dure depuis 14 ans. Le 10 novembre, notre cause sera portée devant la Cour suprême du Canada. Nous avons gagné deux fois en cour provinciale. L'éviscération de notre convention collective a été jugée inconstitutionnelle. La décision a été renversée en appel, si bien que nous portons maintenant notre cause devant la Cour suprême du Canada.

Nous sommes très confiants, et nous espérons que ces dispositions seront rétablies dans notre convention collective pour que nous puissions embaucher plus d'enseignants.

Une autre chose qui vient juste de se produire — hier, en fait — est que le gouvernement a annoncé l'octroi d'un million de dollars aux écoles privées pour appuyer les élèves ayant des besoins spéciaux. Les écoles privées reçoivent déjà le plein financement pour ces élèves. Ce million de dollars vient s'y ajouter afin de permettre un ratio de six pour un, c'est-à-dire de six élèves par enseignant. Je peux vous dire que si les écoles publiques avaient un ratio qui se rapprochait de celui-là, nous pourrions faire des choses incroyables pour nos élèves.

Je suis aussi ravie que vous ayez parlé de la difficulté de décrocher des emplois à temps plein. Nous avons des problèmes réels en Colombie-Britannique; dans certaines parties de la province, il nous est impossible de recruter des enseignants, si bien que des personnes non qualifiées doivent prendre la place d'enseignants qualifiés, tandis que d'autres enseignent des sujets pour lesquels ils n'ont pas reçu de formation simplement parce qu'on n'arrive pas à attirer des enseignants dans certaines commissions scolaires du Lower Mainland, où on ne peut même plus figurer sur des listes d'appel, car elles ont été fermées. La diversité est énorme.

Il faut qu'on offre aux enseignants de meilleurs incitatifs pour qu'ils quittent le Lower Mainland où il n'y a pas d'emplois pour aller dans des endroits où il y en a, et c'est quelque chose... Lorsque j'ai parlé du besoin de s'attarder davantage au maintien en poste et au recrutement, j'englobais aussi la Colombie-Britannique. Il faut faire plus de travail là-bas.

Alors, absolument, si nous prenons les provinces dans lesquelles la relation entre le gouvernement et les enseignants est beaucoup plus respectueuse, si vous êtes originaire du Québec ou de l'Ontario, vous avez l'option de déterminer où vous allez enseigner au Canada. Il est clair que la situation en Colombie-Britannique a été très houleuse, alors merci beaucoup d'avoir posé cette question.

La sénatrice Jaffer : J'ajouterai simplement un point pour que mes collègues aient une idée des défis auxquels les enseignants sont généralement confrontés : premièrement, si vous êtes suppléant, on vous appelle à six heures du matin pour vous dire si vous allez travailler. Vous n'avez pas de travail régulier — et cela continue pendant des années et des années. C'est le premier point.

Le deuxième point concerne les enfants qui ont des besoins spéciaux — et vous l'avez mentionné — ainsi que les auxiliaires d'enseignement. Vous parlez de quelqu'un qui vous aidait à vous

somebody help her prepare for years, and she has kindergarten and Grade 1. I am just saying that those are also special — you know, not there as much now.

But my question to you, Ms. Kolber, is after listening to all four of you, I actually feel very pessimistic, just generally, about French training. My first question to you is for other languages — not French — Mandarin, Punjabi, Korean, I imagine the teacher — because the need is not as great; I don't know that. But I imagine that the teachers are very specialized and very proficient in teaching that language. Am I wrong, or what can you tell me about that?

Ms. Kolber: As far as I know, all the teachers of other languages in British Columbia are native or first generation Canadian speakers of those languages. I know of very few cases where people did not learn that language in an authentic context rather than an immersion-style context.

Senator Jaffer: I go a lot to high schools, and when I do, I always ask about French training and I always get: “Oh, no, we don't like French.” They do Mandarin, or they do one, and I have also wondered why.

We have all been students. If the teacher was great, we loved the subject. So I am coming away thinking it is not anything — of course, nothing to do with the language; it is the teaching of the language, and it is not the teacher's fault. I am not saying that, but obviously that is causing an issue.

The other issue is — which I would like my colleagues to know — we have this phenomenon of weekend schools. It may exist in other provinces, I don't know. We have weekend Mandarin schools; we have weekend German schools; we have weekend Korean schools. There is such an emphasis, and then on the Lower Mainland, for people who don't — parents whom I know, many parents who do not appreciate the kind of French training that is going in school. There is a lot of growth of Alliance Française and others, but that is sort of an elitist way. Alliance Française is a very expensive place to send your children, so it means that again there is an issue of accessibility, that not all children get good French training. I would like your comments on that.

Ms. Kolber: I think that what we believe in Canada is that all students in Canada have the right to learn their second language, and in British Columbia we believe that all students should have that right. When we talk about the Saturday schools, that is definitely out of the reach of the majority of students learning French in British Columbia.

What we want to see is a quality French program inside of schools, and you touched on a big point there about the methodology. There has been some discouragement in the past, especially with the teachers that I represent, the teachers that

préparer. Je pense que cela fait des années que ma sœur n'a personne pour l'aider à se préparer, et elle enseigne la maternelle et la première année. Je dis simplement que ces choses sont aussi spéciales — vous savez, on les voit moins aujourd'hui.

Cependant, j'aimerais vous dire, madame Kolber, qu'après vous avoir écouté tous les quatre, je me sens vraiment très pessimiste, en général, en ce qui concerne la formation en français. Ma première question porte sur les langues autres que le français — le mandarin, le punjabi, le coréen. Je ne sais pas, mais j'imagine que, puisque le besoin est moins marqué, les enseignants sont très spécialisés et très compétents pour enseigner ces langues. Ai-je tort ou pouvez-vous m'en dire davantage à ce sujet?

Mme Kolber : Pour autant que je sache, toutes les personnes qui enseignent d'autres langues en Colombie-Britannique sont des immigrants ou des descendants d'immigrants de première génération qui les parlent comme langue maternelle. Je connais très peu de cas dans lesquels les gens n'ont pas appris ces langues dans un contexte authentique plutôt que dans le contexte d'un programme d'immersion.

La sénatrice Jaffer : Je me rends souvent dans les écoles secondaires et à ces occasions, je m'informe toujours de la formation en français, et on me répond invariablement : « Oh non, nous n'aimons pas le français ». Ils choisissent le mandarin ou une autre langue, et je me suis aussi demandé pourquoi.

Nous avons tous été des élèves. Si l'enseignant était bon, nous aimions le sujet. Alors j'en déduis que le problème ne réside pas dans la langue, mais bien dans la façon dont elle est enseignée, et ce n'est pas de la faute de l'enseignant. Je ne dis pas cela, mais il est clair que cela pose problème.

L'autre question se rapporte au phénomène des écoles de week-end, dont j'aimerais que mes collègues soient informés. Elles existent peut-être dans d'autres provinces, je ne sais pas. Nous avons des écoles de week-end en mandarin, en allemand et en coréen. Parmi les personnes du Lower Mainland qui n'apprécient pas le type de formation en français qui est offerte dans les écoles, l'Alliance Française et autres gagnent en popularité, mais ces écoles sont, en quelque sorte, réservées à une élite, car il coûte très cher d'y envoyer ses enfants. En conséquence, il y a encore là une question d'accessibilité, si bien que tous les enfants ne peuvent pas bénéficier d'une bonne formation en français. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Mme Kolber : Je pense qu'au Canada, nous croyons que tous les élèves ont le droit d'apprendre leur langue seconde, y compris en Colombie-Britannique. Il est clair que la majorité des élèves qui apprennent le français dans cette province n'ont pas accès aux écoles du samedi en français.

Nous voulons qu'un programme de français de qualité soit offert dans les écoles, et vous avez soulevé un point important concernant les méthodes. Les enseignants, surtout ceux que je représente, ceux qui n'enseignent leurs cours de français que deux

teach their classes just two to three hours a week, their French classes. The methodology hasn't necessarily kept up with the style of learning of our kids, and what has happened now is we have got a brand new curriculum, and the learning methodology closely aligns with the way that teenagers really appreciate learning, which is through culture, dance, music and bringing the language to life as a tool of communication and no longer as a list of content to acquire, but it has really become a living language.

I think that possibly some of the other languages that our organization represents, maybe those teachers have managed to bring in some cultural elements that are exotic and exciting, that have captured the interest of students, and that is our challenge here in British Columbia is to bring that exact same desire to know about La Francophonie, the foods and the traditions and the richness that is the Francophonie throughout our world. I am hoping that with our new curriculum that can really come to life.

Ms. Bergeron: In answer to your questions, the competency of the teacher in the language is a key issue. I think there is an assumption that because you are Canadian, you know French, and if you are an intermediate teacher, you can teach French, which we all know is not true. I wish, but it is not true, and that is a big thing.

In Grade 9 when we start Spanish, Punjabi, they have teachers that can speak the language, so then they say, "Oh, I spent four years with a teacher that could barely speak, and now I have a real class," and, hence, they move over. So we really to equip our teachers to be better —

Senator Jaffer: I have been saying this week about having a comprehensive approach to teaching, and when all four of you have spoken, one of the other parts about this is bringing additional resources, the teacher would have to pay herself. There is no money here. Teachers have to supplement resources here in B.C. I don't know about other provinces.

Ms. Mooring: We have done some research into how much teachers spend on their classrooms. B.C. has one of the highest rates of teachers spending money out of their own pockets in order to supplement resources and classrooms but also food. B.C. has the highest child poverty, second highest, in the nation, but it is the only province with no poverty reduction plan.

What we find is that teachers and particularly vulnerable schools, you know, their students come without the resources they need, so teachers tend to spend a lot of money out of pocket. The other thing is that there is a reliance on teachers fundraising for necessities, unfortunately, and parents fundraising for

ou trois heures par semaine, se sont dits découragés. Les méthodes d'enseignement ne suivent pas nécessairement la façon d'apprendre de nos enfants aujourd'hui. Nous avons un tout nouveau programme dont les méthodes d'apprentissage sont assez conformes à la façon dont les adolescents aiment apprendre, c'est-à-dire en se servant de la culture, de la danse et de la musique pour donner vie à la langue et en faire un outil de communication — plus seulement une liste de points à acquérir, mais bien une langue vivante.

En ce qui concerne les autres langues que notre organisme représente, je crois que ces professeurs ont peut-être réussi à mettre de l'avant certains aspects culturels qui sont perçus comme exotiques et stimulants et qui ont su capter l'intérêt des élèves. Notre défi en Colombie-Britannique est de susciter le même désir à l'égard de la francophonie, de sa nourriture, de ses traditions et de sa richesse. J'espère que notre nouveau programme réussira à vraiment prendre vie.

Mme Bergeron : Pour répondre à vos questions, la compétence de la personne qui enseigne une langue est fondamentale. Je crois que les gens présument que vous connaissez le français, parce que vous êtes Canadien, et que vous pouvez enseigner le français si vous êtes un enseignant du cycle intermédiaire, ce qui est faux, comme nous le savons tous. Je souhaiterais que ce soit aussi simple, mais c'est faux, et c'est important.

En neuvième année, lorsque nous commençons à enseigner l'espagnol et le pendjabi, nous avons des enseignants qui parlent la langue, puis nous entendons certains dire : « Oh, j'ai passé quatre ans avec un enseignant qui peinait à parler la langue, et j'ai maintenant un vrai cours. » Par conséquent, ils changent. Nous devons donc vraiment outiller nos enseignants pour être mieux...

La sénatrice Jaffer : J'ai mentionné cette semaine qu'il faut adopter une approche exhaustive à l'égard de l'enseignement. Je vous ai écouté toutes les quatre parler, et il faut également donner des ressources additionnelles, parce que l'enseignante doit payer de sa poche. Il n'y a pas d'argent disponible. Je sais que les enseignants doivent fournir des ressources en Colombie-Britannique, mais je ne sais pas ce qu'il en est ailleurs.

Mme Mooring : Nous avons réalisé des recherches sur le montant que dépensent les enseignants dans leur classe. Les enseignants de la Colombie-Britannique comptent parmi ceux qui pigent le plus dans leurs poches pour fournir non seulement des fournitures, mais aussi de la nourriture. La Colombie-Britannique est l'une des provinces où le taux de pauvreté chez les enfants est le plus élevé au pays; elle arrive au deuxième rang, mais c'est la seule province qui n'a pas de plan de réduction de la pauvreté.

Nous constatons que les enseignants, en particulier dans les écoles vulnérables où les élèves vont à l'école sans les ressources dont ils ont besoin, ont tendance à dépenser personnellement beaucoup d'argent. Les institutions ont malheureusement tendance à se fier aux enseignants et aux parents pour lever des

necessities. Oftentimes you are going into very vulnerable communities. And you are asking for additional money for schools that should be publicly funded.

The underfunding of the system manifests itself in many ways. It manifests itself in lack of resources and the ability to attract teachers because of salaries. The chronic underfunding is quite destructive to the entire system, and when you look at the French language programs, obviously it is going to have even greater impact there.

The idea that somehow French students aren't as vulnerable as other students is not true. We are seeing all our student population become more vulnerable, and that is across the board, so it is a huge problem.

[Translation]

Senator Maltais: Ms. Liechtele, so that I understand what you are asking, in Quebec, teachers sit on the school council that works to distribute resources from the school's budget. Is that what you are requesting?

Ms. Liechtele: No. That is what we call the school planning council here, and it was removed from the legislation. Bill 11 was passed in British Columbia, and there is no school planning council anymore. It no longer exists in British Columbia.

What I am asking is for there to be an agreement because the school board decides how the money is distributed, and it is not obligated to request the union's opinion, if only to submit it to the union. This is where the problem lies. How can you explain that no money is allocated to librarians in the francophone minority setting? I think that is an outrage.

Senator Maltais: I understand better. I am sorry if I had some difficulty in understanding.

Ms. Liechtele: That is okay. You can contact me any time.

The Chair: Ms. Liechtele, have you expressed what you want to the school board?

Ms. Liechtele: As I said in my remarks, a board of education committee meets every month. It brings together all the partners, and they discuss the PLOÉ's money, how it is spent and so on. Yes, this is a presentation, but we do not have any real influence. In addition, it is not just today that I am asking for librarians; I have been requesting them for two years now.

[English]

Ms. Mooring: I was going to say that the concern of lack of consultation has been brought forward to the school district as a problem and, for a long time and there just hasn't been the cooperation around ensuring that teachers have a voice.

fonds en vue d'acheter des biens essentiels. Il s'agit souvent de collectivités très vulnérables, et vous demandez des fonds supplémentaires pour des écoles qui devraient être financées par l'État.

Le sous-financement du système se manifeste de bien des manières. Cela se traduit par un manque de ressources et l'incapacité d'attirer des enseignants en raison du salaire. Le sous-financement chronique ronge gravement l'ensemble du système, et cela aura évidemment des effets encore plus sentis sur les programmes en langue française.

La perception que les élèves francophones sont moins vulnérables que les autres est fautive. Nous constatons que l'ensemble de notre population étudiante devient plus vulnérable, et c'est généralisé. C'est donc un grand problème.

[Français]

Le sénateur Maltais : Madame Liechtele, pour bien comprendre votre demande, au Québec, les enseignants siègent au comité d'école qui, à partir du budget de l'école, travaille à la répartition des ressources. Est-ce que c'est ce que vous demandez?

Mme Liechtele : Non. Ça, c'est ce qu'on appelle, ici, le Conseil de planification scolaire, et ça a été retiré de la loi. En Colombie-Britannique, il y a la Loi 11 qui a été adoptée, et il n'y a plus de Conseil de planification scolaire. Cela n'existe plus en Colombie-Britannique.

Ce que je demande, c'est qu'il y ait une entente, parce que la distribution de l'argent est décidée par la commission scolaire et qu'elle n'a aucune obligation de demander l'avis du syndicat, si ce n'est que de la lui présenter. C'est là où le bât blesse. Comment expliquez-vous qu'il n'y ait pas d'argent alloué aux bibliothécaires en milieu minoritaire francophone? Pour moi, c'est un scandale.

Le sénateur Maltais : Je comprends mieux. Excusez-moi si j'ai eu un peu de difficulté à comprendre.

Mme Liechtele : Non, ça va. Vous pouvez communiquer avec moi n'importe quand.

La présidente : Madame Liechtele, est-ce que vous avez présenté vos souhaits au conseil scolaire?

Mme Liechtele : Comme je le dis dans mon allocution, tous les mois, il y a un Comité conseil éducation qui réunit tous les partenaires et où on discute de l'argent du PLOE, comment il est dépensé, et cetera. Oui, c'est une présentation, mais on n'a pas d'influence réelle. En outre, ce n'est pas d'aujourd'hui que je demande des bibliothécaires. Cela fait deux ans que j'en fais la demande.

[Traduction]

Mme Mooring : J'aimerais mentionner que nous soulevons depuis longtemps notre inquiétude au sujet du manque de consultations et avons expliqué au conseil scolaire que c'est un problème. Il n'y a tout simplement pas de coopération en vue de nous assurer de donner une voix aux enseignants.

The concern is that teachers, through their union, know best what they need in classrooms, and if that voice is not heard at the table about how funding is spent, it is very different to be in on the ground-floor conversations about how money is spent as opposed to just being told how money is spent without talking to the people that know best what they need in classrooms and what students need in classrooms. There is a huge voice that is missing there.

Senator Maltais: I understand.

The Chair: Thank you very much. Unfortunately, our time has elapsed.

I do want to thank you most sincerely for being here today and to tell you, of course, that any recommendations we put forward in a report have to be recommendations that would impact the federal government. On provincial matters, we cannot — education is provincial jurisdiction, so we have to tread lightly, but we are certainly concerned about the role that the federal government can play in providing incentives and in promoting official languages through the funding that it provides to the different provinces.

[*Translation*]

A big thank you to both of you. Thank you for your involvement and dedication.

We are continuing with the third part of our public meetings. We are pleased to have with us today from the BC Francophone Parents Federation, Marie-Pierre Lavoie, President, and Marie-Andrée Asselin, Executive Director. Welcome to you both.

From Canadian Parents for French, we have Cendra Beaton, President of the Sooke District Chapter, and Mary-Em Waddington, President of the Surrey Chapter. Welcome, everyone.

As you know we are continuing our study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia.

If I understand correctly, Ms. Lavoie will start, followed by Ms. Beaton and Ms. Waddington.

The floor is yours, Ms. Lavoie.

Marie-Pierre Lavoie, President, BC Francophone Parents Federation: Madam Chair, honourable senators, thank you for having us here today. I will start by briefly introducing myself. I am a mother of two children aged 14 and 16. You will meet them tomorrow when you visit École Victor-Brodeur in Victoria. I have been involved in the parents' movement since they were very small, since they started preschool in Edmonton, Alberta. I was president of the kindergarten at Notre-Dame school, then of the school's parents committee. I moved to Vancouver, and I have continued to be involved in the movement since then. I see that it

Nous sommes d'avis que les enseignants, par l'entremise de leur syndicat, sont les mieux placés pour savoir ce dont ils ont besoin dans leur classe, mais ils n'ont pas de voix à la table où se prennent les décisions concernant les dépenses; c'est très différent de participer aux discussions sur la manière de dépenser l'argent au lieu de tout simplement apprendre que d'autres ont décidé comment l'argent sera dépensé sans en discuter avec les personnes qui sont les mieux placées pour savoir ce dont elles et leurs élèves ont besoin dans les classes. Il y a une voix importante qui n'est pas entendue.

Le sénateur Maltais : Je comprends.

La présidente : Merci beaucoup. Malheureusement, notre temps est écoulé.

Je tiens à vous remercier du fond du cœur d'être venues témoigner aujourd'hui et à vous rappeler que toutes les recommandations que nous formulerons dans notre rapport devront évidemment concerner le gouvernement fédéral. Nous ne pouvons pas toucher aux compétences provinciales, et l'éducation en est une. Nous devons donc faire preuve de prudence, mais nous sommes certainement conscients du rôle que peut jouer le gouvernement fédéral en vue d'offrir des mesures incitatives et de promouvoir les langues officielles par l'entremise du financement qu'il fournit aux différentes provinces.

[*Français*]

Un grand merci à vous toutes. Merci de votre engagement et de votre dévouement.

Nous enchaînons avec la troisième partie de nos audiences publiques. Nous avons le plaisir de recevoir aujourd'hui, de la Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique, Mme Marie-Pierre Lavoie, présidente, ainsi que Mme Marie-Andrée Asselin, directrice générale. Bienvenue à vous deux.

De l'organisme Canadian Parents for French, nous accueillons Mme Cendra Beaton, présidente de la succursale du District de Sooke, et Mme Mary-Em Waddington, présidente de la succursale du Surrey. Bienvenue à toutes.

Comme vous le savez, nous poursuivons notre étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique.

Madame Lavoie, vous allez commencer, si je comprends bien. Suivront ensuite Mme Beaton et Mme Waddington.

La parole est à vous, madame Lavoie.

Marie-Pierre Lavoie, présidente, Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique : Madame la présidente, honorables sénatrices et sénateurs, merci de nous accueillir aujourd'hui. Je vais commencer par une petite présentation de qui je suis. Je suis une maman de deux jeunes âgés de 14 et 16 ans. Vous allez les rencontrer demain lorsque vous viendrez visiter l'école Victor-Brodeur, à Victoria. J'œuvre dans le mouvement des parents depuis qu'ils sont tout petits, depuis qu'ils ont commencé la prématernelle, et cela, à Edmonton, en Alberta. J'ai été présidente de la prématernelle à l'école Notre-Dame,

has a big impact on the school life of my children. That is why I am doing it, to defend all the children, but also, of course, my own.

It is a real pleasure for me to be with you today, and I want to thank you for inviting me to speak on a subject that I care deeply about: accessibility to education in French as a first language in British Columbia.

The BC Francophone Parents Association has worked on education issues since its inception in 1979. It represents parents of some 20,000 children in British Columbia who are entitled to receive their elementary and secondary education in French.

Our organization brings together 45 parents' associations: 30 parents' associations in Conseil scolaire francophone schools and 15 parents' associations that manage a preschool centre, either a daycare or preschool, that offers their program in French.

The mission of the federation is to bring together, represent, support and equip parents in their role as primary educators, and promote their commitment and participation in the creation of a living and exemplary francophone community. The federation supports this mission by helping parents and informing them of the choices that are available to them and the behaviours necessary to optimally develop French language and francophone identity. It also supports parents' groups who volunteer in francophone schools, or who are starting and managing preschool centres, providing information and follow-up with their efforts.

We are an active player in the development of francophone education in the province and an important partner of the Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique, the CSF. Our organization is currently a co-plaintiff, along with the CSF and parents, in a legal case against the Government of BC.

Since its creation, the federation has demanded and participated in the establishment of a quality francophone education system accessible throughout British Columbia, particularly regarding legal issues. In 1996, this lengthy work led to the establishment of the CSF, responsible for governing and managing the francophone education system from kindergarten to grade 12 in BC.

Since then, enrolment in our schools continues to grow, year after year. We are particularly proud of the 5,700 students currently enrolled in the CSF. This is thanks to the concerted efforts of parents, the francophone community, and school

ensuite, du comité de parents de l'école. Je suis déménagée à Vancouver et je continue dans le mouvement depuis ce temps. Je vois que cela a une grande influence sur la vie scolaire de mes enfants. C'est pour cette raison que je le fais, pour défendre tous les enfants, mais aussi, bien sûr, les miens.

C'est pour moi un réel plaisir d'être ici aujourd'hui. Je vous remercie de m'avoir invitée à comparaître devant votre comité pour parler d'un sujet qui me tient à cœur, l'accessibilité à l'éducation en français langue première dans notre province.

La Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique œuvre dans le dossier de l'éducation depuis sa création, en 1979. Elle représente les parents des quelque 20 000 enfants ayant le droit de recevoir leur éducation primaire et secondaire en français, ici, en Colombie-Britannique.

Notre fédération regroupe 45 associations de parents, c'est-à-dire 30 associations de parents actives dans les écoles du Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique, et 15 associations de parents gestionnaires d'un centre préscolaire, soit d'une garderie ou d'une prématernelle offrant un programme en français.

La mission de la fédération est de rassembler, de représenter, d'appuyer et d'outiller les parents dans leur rôle d'éducateur, et de promouvoir leur engagement et leur participation à la création d'un milieu francophone vivant et exemplaire. La fédération réalise cette mission en appuyant les parents et en les informant des choix qui s'offrent à eux et des comportements à adopter afin de favoriser un développement de la langue et de l'identité francophone optimal chez leurs enfants. Elle offre aussi de l'accompagnement et de l'information aux groupes de parents bénévoles qui œuvrent au sein des écoles francophones ou du côté de la petite enfance qui effectuent le démarrage d'un centre préscolaire ou gèrent un tel centre.

Nous sommes un acteur important du développement de l'éducation francophone dans la province et un partenaire privilégié du Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique, le CSF. Notre organisme est d'ailleurs codemandeur avec le CSF et certains parents dans la cause juridique qui les oppose présentement au gouvernement de la province.

Dès ses premières années, la fédération a revendiqué, notamment sur le plan juridique, l'obtention d'un système d'éducation francophone de qualité accessible partout en Colombie-Britannique et a participé activement à l'établissement d'un tel système. Ce travail de longue haleine a mené, en 1996, à l'établissement du CSF qui a la responsabilité de gérer le système d'éducation francophone de la maternelle à la 12^e année dans la province.

Depuis lors, les effectifs de nos écoles ne cessent de croître d'année en année. Nous sommes particulièrement fiers des 5 700 élèves que compte le CSF. Un tel succès est dû aux efforts concertés des parents, de la communauté francophone et

administrators, and thanks also to preschool centres that are becoming more and more numerous, the centres being located directly in francophone schools.

For more than 20 years, the early childhood component has become an important part of francophone education. So when we talk about access to francophone education in British Columbia, we refer of course to the schools that provide an education in French as a first language to children entitled under Section 23 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms. But we also talk about an education, in the broad sense of the term, which begins in early childhood, with daycare and preschool, and goes right to post-secondary school.

In the analysis of education in French as a first language in British Columbia, it's unthinkable not to include early childhood. Research clearly shows that we must work with a child from birth to give them the best possible chance to develop to their full potential and to be well prepared to enter school. Scientific research has also demonstrated that up to age four is the optimal period for the development of the brain with respect to language. This shows us the importance of early childhood in francophone communities in a minority situation.

Francophone daycare centres and preschools, with their educational programs focused on the development of French oral skills, are an excellent way to make our children even more French, and prepare them as well to enter into a francophone school. It influences the degree of belonging to the francophone community, and even builds their identity.

Therefore, working from early childhood, francophone communities will be able to increase the rate of transmitting French language to children that have at least one francophone parent. According to data from the 2011 census in British Columbia, this transmission rate was 24 per cent for children aged zero to four years, one of the lowest rates in the country! That is to say that in families in which one parent is francophone, assimilation continues to take three out of four children before entry into kindergarten.

To reverse this trend, we must invest heavily in early childhood. Early childhood is the direct gateway to kindergarten. Preschool and daycare services are therefore essential in francophone communities because they are a powerful recruitment tool for francophone schools. For francophone parents, everything hinges on choosing a daycare or preschool for our children.

des administrateurs scolaires, ainsi qu'à ceux des centres préscolaires qui sont, pour la grande majorité, logés au sein des écoles francophones.

En effet, depuis plus de 20 ans, le secteur de la petite enfance est devenu un élément important de l'éducation francophone. Quand on parle d'accès à une éducation francophone en Colombie-Britannique, on parle, bien entendu, des écoles qui dispensent une éducation en français langue première à des enfants d'ayants droit, selon l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés, mais on parle aussi d'une éducation au sens large du terme qui commence dès la petite enfance, avec la garderie et la prématernelle, et qui va jusqu'au postsecondaire.

Dans le travail d'analyse de votre comité au sujet de l'éducation en français langue première en Colombie-Britannique, il serait impensable, de notre point de vue, de ne pas inclure la petite enfance. Les recherches démontrent clairement que c'est dès la naissance qu'il faut intervenir auprès de l'enfant afin de lui donner les meilleures chances possible de développer son plein potentiel et d'être bien préparé à entrer à l'école. Des recherches scientifiques indiquent, en outre, que chez l'enfant, la période optimale pour le développement du cerveau pour ce qui est du langage est la période de zéro à quatre ans. Ces recherches mettent en relief l'importance, pour les communautés francophones en situation minoritaire, de la petite enfance comme pierre d'assise de l'éducation.

Les garderies et les prématernelles francophones, avec leurs programmes éducatifs axés sur l'acquisition de compétences orales en français, sont d'excellents agents de francisation pour nos enfants, et les préparent ainsi à l'entrée à l'école francophone. Ces programmes ont le pouvoir d'influencer le degré d'appartenance à la communauté francophone et même à la construction identitaire de nos enfants.

De ce fait, c'est en intervenant dès le plus jeune âge que les communautés francophones pourront augmenter le taux de transmission de la langue française chez les enfants, dont un des parents est francophone. Les données du recensement de 2011 indiquent que ce taux de transmission était, en Colombie-Britannique, de 24 p. 100 pour les enfants âgés de zéro à quatre ans, soit l'un des taux les plus faibles au pays. C'est donc dire qu'au sein des familles où un des parents est francophone, l'assimilation touche trois enfants sur quatre, avant leur entrée à la maternelle.

Pour renverser cette tendance, il est impératif d'investir massivement et immédiatement dans les services à la petite enfance francophone. La petite enfance est une porte d'entrée directe vers la maternelle. Les services de prématernelle et de garderie sont donc incontournables dans les communautés francophones, car elles sont un outil puissant de recrutement pour l'école en français langue première. Pour nous, parents, c'est dès le choix de la garderie ou d'une prématernelle pour nos enfants que tout se joue.

For several years in British Columbia, statistics compiled by the federation have shown that enrolment in preschool centres is the best way to ensure francophone kindergarten enrolment. It is therefore essential that we develop the network of preschool centres to ensure a place in daycare for all francophones.

The federal government has an important role to play with respect to the accessibility of early childhood services in francophone communities, by investing even more heavily in infrastructure through, among other things, the Canadian Heritage program, which funds community infrastructure and directly funds new school construction projects. In British Columbia, for example, almost all of the preschool centres — 17 out of 19 — are housed in a francophone school. Of these centres, five occupy — or will soon occupy — so-called “community” spaces built with the financial support of Canadian Heritage.

However, francophone schools have now reached and even exceeded their capacity in terms of available space in several regions. This means that we have therefore reached the limit in terms of capacity in daycare centres and preschools that can currently be accommodated in CSF schools. Yet, the demand continues to grow!

The Fédération des parents is proud of what it has accomplished, with the help of its network of parents, in terms of starting new services in the last 10 years. Yet, the current services for early childhood are far from sufficient. According to Statistics Canada, British Columbia has about 4,000 francophone children younger than four years old. But we have just 450 places in francophone daycare centres and preschools. In comparison, this year, there are nearly 650 students who attend kindergarten in a CSF school. In addition, the majority of preschool centres offer services only for three- and four-year-olds, despite the fact that families have need of these services as soon as a child reaches the age of one year.

To meet the demand and ensure accessibility to early childhood services for all francophone children and to counteract assimilation, we must heavily increase the number of places in francophone preschool services. To achieve this, the support of the federal government is essential.

The role of the federal government does not stop only at infrastructure. With the upcoming renewal, in 2018, of the action plan for official languages, currently referred to as the roadmap, the time is right to reflect on the role of francophone and early childhood education in the 2018-2023 plan for official languages.

En Colombie-Britannique, les statistiques compilées par notre organisme montrent depuis plusieurs années que l'inscription au centre préscolaire en français est la meilleure façon de prévoir l'inscription à la maternelle dans une école francophone. Il est donc essentiel que l'on poursuive le développement du réseau de centres préscolaires en vue d'assurer une place en garderie ou en prématernelle à tous les petits francophones, dès les premières années de leur vie.

Le gouvernement fédéral a un rôle important à jouer en ce qui concerne l'accessibilité des services à la petite enfance dans les communautés francophones, et ce, en investissant de façon plus importante dans les infrastructures, grâce, entre autres, au programme de Patrimoine canadien qui finance les espaces communautaires à même les projets de construction de nouvelles écoles. En Colombie-Britannique, par exemple, presque tous les centres préscolaires, soit 17 sur 19, sont logés dans une école francophone. De ces centres, cinq occupent ou occuperont prochainement des espaces dits « communautaires », construits avec l'aide financière de Patrimoine canadien.

Cependant, les écoles francophones ont atteint et même dépassé leur capacité en termes d'espaces disponibles, et ce, dans plusieurs régions. Cela signifie que nous avons donc atteint la limite en ce qui a trait au nombre de places en garderie et en prématernelle qui peuvent être actuellement accueillies dans les écoles du CSF. Pourtant, la demande de places en garderie ne cesse de croître.

La fédération des parents est fière de ce qu'elle a accompli avec l'aide de son réseau de parents, en termes de démarrage de nouveaux services à la petite enfance au cours des 10 dernières années. Toutefois, les services actuels sont loin d'être suffisants. Selon Statistique Canada, la province compte environ 4 000 enfants francophones de quatre ans ou moins. Or, il n'y a que 450 places dans les garderies et prématernelles francophones. En comparaison, cette année, ce sont près de 650 élèves qui fréquentent la maternelle dans une école du CSF. De plus, il faut préciser que la majorité des centres préscolaires n'offrent que des services à l'intention des enfants de trois et quatre ans, en dépit du fait que les besoins des familles se font sentir dès que l'enfant atteint l'âge d'un an.

Pour répondre à la demande et assurer l'accès à un centre de la petite enfance à tous les enfants francophones afin de contrer l'assimilation, il faudrait donc multiplier, de manière importante, le nombre de services préscolaires francophones et le nombre de places disponibles dans ces services. Et, pour ce faire, l'aide du gouvernement fédéral est essentielle.

Le rôle du gouvernement fédéral ne se résume pas uniquement aux infrastructures. Avec le renouvellement prochain, en 2018, du Plan d'action en matière de langues officielles, actuellement nommé « Feuille de route », le moment est propice pour réfléchir à la place qu'occuperont l'éducation de langue française et la petite enfance dans le prochain plan de 2018-2023 pour les langues officielles.

If it seems that early childhood was almost pushed aside in the roadmap for 2013-2018, it is essential that it occupy a prominent place in the new plan. In that sense, because of the importance of early childhood services to the survival of francophone communities, we suggest that the federal government make early childhood an important focus and theme in its next action plan for official languages, to the same extent as education, health or immigration.

Different stakeholders in early childhood areas, including the Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique, must have access to the resources needed to continue to build on strong foundations. The choice of the language spoken at home, in the community and at school is made in the first few months after birth, and even before. Well-informed parents who fully understand their rights and the impact of their decisions on the child in terms of language, identity, culture and sense of belonging will make wise choices. This is particularly true in British Columbia, where parents of children attending francophone schools are from mixed, or exogamous, couples in a proportion of 87 per cent.

Therefore, the contribution of organizations like our parents federation is essential to raise awareness among parents and guide them. We need to ensure that the action plan for official languages contains an adequate, stable and sustained investment in early childhood development that satisfies the needs of francophone communities.

Grassroots action is required in order to ensure the development and growth of the francophone community in British Columbia. It is not enough to continue to recruit and prepare young children entering francophone schools; children and their families must be provided with a range of services, from pregnancy to the post-secondary level. A good way for the federal government to do this would be to create a national strategy for early childhood and to implement it in partnership with groups of francophone parents, who are recognized as leaders in the area of francophone early childhood in Canada.

Senators, the challenges regarding the accessibility of francophone education in British Columbia are numerous. For francophone parents, the fact that they live west of the Rockies should not lead to the linguistic assimilation of their children. The linguistic duality of Canada must extend and be lived every day from coast to coast, from birth onwards.

Now more than ever, on the eve of celebrations for the 150th anniversary of the Canadian Confederation, the federal government must play an important role to reaffirm the importance of linguistic duality by supporting the vitality of our communities and the ability of Canadians to live in French, so as

Si la petite enfance a pratiquement été écartée de la Feuille de route de 2013-2018, il est crucial qu'elle occupe une place prépondérante dans le nouveau plan. En ce sens, à cause de l'importance des services à la petite enfance pour la pérennité des communautés francophones, nous suggérons que le gouvernement fédéral fasse du développement de la petite enfance un axe distinct dans son prochain Plan d'action pour les langues officielles, au même titre que l'éducation, la santé ou l'immigration.

Les différents intervenants en petite enfance, dont fait partie la Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique, doivent avoir accès aux ressources nécessaires pour continuer à construire sur des assises solides. Le choix de la langue parlée à la maison, dans la communauté et à l'école se fait pendant les premiers mois suivants la naissance et même avant. Un parent bien informé, qui comprend bien ses droits et l'impact de ses décisions sur son enfant en ce qui a trait à la langue, à l'identité, à la culture et à l'appartenance, fera des choix éclairés. C'est particulièrement vrai en Colombie-Britannique où les parents dont les enfants fréquentent les écoles françaises forment des couples mixtes ou exogames, dans une proportion de 87 p. 100.

Le travail des organismes tels que notre fédération de parents se révèle, par conséquent, essentiel pour sensibiliser et accompagner les parents. Il faut donc prévoir, dans le Plan d'action en matière de langues officielles, un investissement suffisant, stable et continu pour créer et appuyer des services à la petite enfance qui satisfont aux besoins des communautés francophones.

Si on veut assurer le développement et l'épanouissement de la communauté francophone en Colombie-Britannique, il faut intervenir à la base. Il faut non seulement continuer à recruter et à préparer les jeunes enfants en vue de leur entrée à l'école française, mais il faut également leur assurer, ainsi qu'à leur famille, toute une gamme de services, de la grossesse jusqu'au postsecondaire. Une bonne façon pour le gouvernement fédéral d'y parvenir serait de créer une stratégie nationale en faveur de la petite enfance, d'y intégrer une composante francophone, et de la mettre en œuvre en partenariat avec les regroupements de parents francophones reconnus comme des chefs de file dans le dossier de la petite enfance francophone au pays.

Mesdames les sénatrices, messieurs les sénateurs, les défis sont nombreux en ce qui concerne l'accessibilité à l'éducation francophone en Colombie-Britannique. Pour les parents francophones, le fait de vivre à l'ouest des Rocheuses ne doit pas entraîner l'assimilation linguistique de leurs enfants. La dualité linguistique du pays doit s'étendre et se vivre quotidiennement, d'un océan à l'autre, et ce, dès la naissance.

À l'aube des célébrations du 150^e anniversaire de la Confédération canadienne, le gouvernement fédéral doit, plus que jamais, jouer son rôle pour réaffirmer l'importance de cette dualité linguistique en appuyant la vitalité de nos communautés et la capacité des Canadiennes et des Canadiens de vivre en français,

to ensure that francophone families can enjoy an educational, family and community environment that provides for their complete development in French.

The Chair: Thank you very much, Ms. Lavoie.

Ms. Beaton, go ahead.

[*English*]

Cendra Beaton, President, Sooke District Chapter, Canadian Parents for French: Thank you for hearing me today.

My name is Cendra Beaton. I was born and raised in Val-d'Or, Quebec, as a native francophone. At nine years old, I moved to Ontario where I was then put into the French immersion program as a native French speaker, which is where, within three months, I was able to learn to read, write and speak in English and became officially bilingual in both of our official languages.

I graduated and received my double Dogwood, which has proven to be a useful tool in the workforce. I quickly noticed a distinction for wages and opportunities compared to unilinguals, even those that were bilingual from the street versus a bilingual education like myself. Later on, as an adult, I went on an adventure to Alberta searching for new opportunities, which were very fruitful as a bilingual.

It is also there that I met my husband, an infanteer in our Canadian forces. We were married and had two children, a girl and a boy. Soon after his return from Afghanistan, he changed trades into our navy, where I now live in Colwood, which is part of the Sooke School District.

I have been a stay-at-home mom since my first-born due to the nature of my husband's career, and during this time I became an avid volunteer. I want to make a difference wherever I can, so I volunteered with Project Heroes on parent advisory committees. I prepared fresh food boxes for those in need and more.

My daughter soon began kindergarten, and there was no question to me or my husband that she was to be educated bilingually with her brother to follow. I January 2013, we had to line up outside and cross our fingers that we would be accepted into French immersion.

At school, I became involved as a volunteer of our local chapter of Canadian Parents for French. I participate in most school district board meetings, where my presence has been welcomed, and help to keep in mind the effects of the French programming during decision-making.

et ainsi, faire en sorte que les familles francophones soient sensibilisées et accompagnées, et qu'elles jouissent d'un milieu familial éducatif et communautaire qui assure leur plein épanouissent en français.

La présidente : Merci beaucoup, madame Lavoie.

Madame Beaton, vous avez la parole.

[*Traduction*]

Cendra Beaton, présidente, section de l'arrondissement scolaire de Sooke, Canadian Parents for French : Merci de votre invitation.

Je m'appelle Cendra Beaton. Je suis née à Val-d'Or, au Québec, où j'ai grandi en français. À l'âge de neuf ans, j'ai déménagé en Ontario, où j'ai été inscrite dans un programme d'immersion en français, comme le français était ma langue maternelle. En trois mois, j'ai appris à lire et à écrire en anglais et à parler la langue, et je suis officiellement devenue bilingue.

J'ai terminé mes études et obtenu deux diplômes, le Cornouiller et le Dogwood, ce qui s'est avéré très utile sur le marché du travail. J'ai tôt fait de remarquer des différences pour ce qui était du salaire et des possibilités d'emploi par rapport aux personnes unilingues et même aux personnes bilingues qui avaient appris une deuxième langue sur le tas au lieu d'avoir étudié dans les deux langues comme moi. Plus tard, à l'âge adulte, j'ai couru l'aventure en Alberta à la recherche de nouvelles possibilités qui étaient nombreuses pour les personnes bilingues.

C'est là que j'ai rencontré mon conjoint, un soldat d'infanterie des Forces canadiennes. Nous nous sommes mariés et avons eu deux enfants, un garçon et une fille. Peu après son retour de l'Afghanistan, il s'est joint à la Marine canadienne, et nous habitons maintenant à Colwood, qui fait partie de l'arrondissement scolaire de Sooke.

Je suis mère au foyer depuis la naissance de mon premier enfant en raison de la nature de la carrière de mon mari. Je suis depuis devenue une bénévole très active, parce que je veux faire avancer les choses aussi souvent que possible. J'ai participé comme bénévole au projet Heroes; je suis membre des comités consultatifs des parents de l'école; je prépare des boîtes à lunch pour les personnes démunies; et cetera.

Ma fille a vite atteint l'âge de la maternelle. Il ne faisait aucun doute qu'elle ferait ses études dans les deux langues, tout comme son frère plus tard. En janvier 2013, nous avons dû faire la ligne dehors et nous avons croisé les doigts pour qu'elle soit acceptée au programme d'immersion en français.

À l'école, je suis devenue membre bénévole de la section locale de l'organisme Canadian Parents for French. Je participe à la plupart des réunions de la commission scolaire, où j'ai toujours été bien accueillie. Je rappelle à la commission les conséquences des décisions sur les programmes d'immersion en français.

I am actively advocating for French programming. Many positive changes have been implemented, and a strong collaboration has been formed with my district. Proficiency in our language educators was increased with the test de français international.

We have begun equalizing learning support with the French reading recovery program, but there is still work to be done as I continue to hear about children being counselled out of the program for reasons such as anxiety or ADHD, which, if the support was equally offered, there would be no reason to not be successful.

In Grade 2, my daughter developed severe anxiety, the aftermath of being bullied. We were told that not many supports were in place due to funding. We were offered to put her in a program called Choices which would help her gain the emotion skills. This program sounded perfect except it was only offered in English.

The elementary years are 100 per cent French instruction to build a strong base of the second language. We were not going to jeopardize her bilingual future. Luckily, we had a second French immersion school within driving distance, and this transfer was the best decision we could have made for our daughter. It was clear that she needed a change of environment to regain what was taken from her.

What if there wasn't this other school nearby? I have received reports too often from parents with children in French immersion who have learning challenges and learning disabilities. They too feel pressured and made to feel like there is no other option. They feel so cornered that they give up on this path for their child even though they are striving with a French tutor. I hear of students with ADHD, isolated in a separate classroom while their classmates go on field trips or during class time as there is not enough support.

Does the language of communication fail to provide you basic needs? Why should it be any different than in English? Could this be a matter of educating school staff to be equally accepting and supportive in both of our public school programs or a cry for more French funding?

Je milite activement en faveur des programmes d'immersion en français. De nombreux changements pour le mieux ont été mis en place, et une étroite collaboration s'est établie dans notre arrondissement scolaire. Les enseignants des cours de langue ont amélioré leurs compétences grâce au Test de français international.

Nous avons commencé à niveler les services de soutien en apprentissage grâce à un programme d'amélioration des aptitudes de lecture en français, mais il reste encore beaucoup à faire. J'entends encore parler d'enfants qui se font conseiller d'abandonner le programme, parce qu'ils souffrent d'anxiété ou de troubles d'hyperactivité avec déficit de l'attention, ou THADA. Or, ces enfants pourraient réussir si les services étaient les mêmes partout.

En deuxième année, ma fille est devenue très anxieuse après avoir été victime d'intimidation. Nous avons appris qu'il y avait très peu de services de soutien en place en raison du manque de fonds. Nous avons eu l'option de l'inscrire au programme Choices pour l'aider à acquérir des compétences émotionnelles. Le programme semblait parfait, mais il était seulement offert en anglais.

Les premières années à l'école primaire sont entièrement en français afin de jeter des bases solides dans la langue seconde, et nous ne voulions pas compromettre l'avenir bilingue de notre fille. Heureusement, il y avait une deuxième école offrant un programme d'immersion en français à une distance raisonnable en voiture. Le transfert dans cette école était la meilleure décision que nous pouvions prendre pour notre fille. Elle avait de toute évidence besoin d'un changement de milieu pour regagner la confiance qu'elle avait perdue.

Que se serait-il produit si nous n'avions pas eu cette possibilité? Des parents qui ont des enfants en immersion française souffrant de troubles d'apprentissage, par exemple, me racontent trop souvent qu'ils se sont aussi sentis forcés d'abandonner la voie qu'ils avaient choisie pour leurs enfants et qu'ils ont eu l'impression de ne pas avoir d'autres choix, même si les enfants se débrouillaient bien avec un tuteur. J'entends parler d'élèves avec un THADA qui sont isolés dans des classes séparées pendant que leurs compagnons de classe font des excursions ou même pendant les heures de cours, car il n'y a pas suffisamment de services de soutien.

La langue de communication empêche-t-elle de répondre à des besoins de base? Pourquoi les services ne sont-ils pas les mêmes qu'en anglais? Est-ce une question de sensibiliser le personnel enseignant pour qu'il accepte et appuie également les élèves des deux types de programmes offerts dans les écoles publiques ou est-ce un appel pour obtenir plus de fonds pour les services de soutien en français?

With more French support funding and further education on the acceptance of all learning levels of students in French immersion, we would see major difference not only for our students but also for our staff, who would feel better surrounded with the tools that they need.

Transportation has also proven to be limiting. Not all of our schools have equitable transportation, and parents must often choose between programs depending on the access to school buses to a local school or driving to a French immersion school themselves. Transportation is costly, and we have a cap on how many students they can take in our district. There is no additional funding for French immersion transportation, currently, to encourage our districts.

If more schools were to offer French immersion, not only would it be equally accessible and provide options for kids, but it would reduce the transportation costs or also known as the operating costs.

Our district currently welcomes all inter-French immersion, and we hope to have their continued support going forward. The funding formula for the French funding guide has proven its challenges. Our district has more than doubled in French immersion population over the last six years, yet we have a fixed lump sum which does not change despite the growth in enrolment. A per-pupil formula that is adjusted yearly may help to generate the necessary funds to provide the resources and supports to meet the needs of our communities and encourage our district support.

In British Columbia, we are as far as possible from Quebec, so resources cost more to ship here. Our single track French immersion school has only 12 per cent of its books in French in the library. Our high schools have less than half a shelf each, and this goes on.

My chapter has been doing everything we can to provide additional French resources for our libraries, but it is a challenging task due to the volume needed.

When I was a student at French immersion myself, I remember the division amongst parents during the Québec referendum. My fellow classmates and I were puzzled. Why was language dividing adults when we clearly saw no difference in a human that spoke either language? Thanks to this type of program, we are creating a more culturally open-minded society. Being educated bilingually should not be a choice program. It should be a right for my children and yours as Canadians. Thank you.

The Chair: Thank you, Ms.

S'il y avait plus d'argent pour les services de soutien en français et si les gens étaient mieux sensibilisés à l'importance d'accepter les élèves, peu importe leur niveau d'apprentissage, dans les programmes d'immersion en français, nous constaterions une grande amélioration non seulement pour les élèves, mais aussi pour les membres du personnel, qui auraient l'impression d'être mieux entourés et d'avoir les outils dont ils ont besoin.

Le transport limite aussi les choix. Les écoles n'offrent pas toutes des services de transports égaux. Lorsqu'ils choisissent un programme, les parents doivent se demander si leur enfant aura accès à un autobus scolaire ou s'ils pourront les conduire eux-mêmes à l'école d'immersion en français. Le transport coûte cher, et le nombre d'élèves qui peuvent bénéficier de ces services est limité dans notre arrondissement. Il n'y a pas de financement prévu pour le transport des élèves en immersion française. Si c'était le cas, cela encouragerait les arrondissements scolaires.

Si plus d'écoles offraient des programmes d'immersion en français, le transport serait alors accessible à tous de manière égale, et les jeunes auraient plus de choix, sans compter que cela entraînerait une diminution des coûts de transport ou des coûts de fonctionnement.

Les programmes d'immersion en français sont ouverts à tous dans notre arrondissement. Nous espérons continuer à recevoir le soutien de la commission scolaire. La formule de financement du guide de financement des études en français s'est avérée problématique. Dans notre arrondissement, le nombre d'élèves en immersion française a plus que doublé au cours des six dernières années. Or, le montant que nous recevons est fixe, malgré la hausse du nombre d'inscriptions. Une formule de calcul par élève, rajustée chaque année, permettrait de générer les fonds nécessaires pour fournir les ressources et les services de soutien qui répondent aux besoins de nos collectivités et de rallier le soutien de la commission scolaire.

En Colombie-Britannique, nous sommes très loin du Québec, et les envois de documents coûtent plus cher. Dans notre école offrant seulement le programme d'immersion en français, seulement 12 p. 100 des livres de la bibliothèque sont en français. Dans les écoles secondaires, les livres en français occupent moins d'une demi-tablette, et ce n'est pas tout.

Ma section n'épargne aucun effort pour trouver d'autres ressources en français pour les bibliothèques des écoles. Or, ce n'est pas facile compte tenu des besoins.

Je me souviens des frictions entre les parents durant le référendum au Québec lorsque j'étais moi-même élève en immersion française. Mes compagnons de classe et moi ne comprenions pas pourquoi la langue divisait les adultes, alors que, pour nous, il n'y avait clairement aucune différence entre une personne parlant une langue ou l'autre. Ce genre de programmes nous permet de créer une société plus ouverte à la culture. Les études bilingues ne devraient pas être une question de choix, mais bien un droit pour mes enfants et les vôtres en tant que Canadiens. Merci.

La présidente : Merci, madame.

Ms. Waddington, please.

Mary-Em Waddington, President, Surrey Chapter, Canadian Parents for French: Good morning. My name is Mary Waddington, and I am the mother of two French immersion students and President of the Canadian Parents for French, Surrey Chapter. I am also an executive director with the Computers for Schools Program here in B.C., and I am here today to speak to you about the effects of program capping within the Surrey School District on French immersion.

As a back story, when my daughter was two, she used to do her puzzles, her 24-piece puzzles row by row by row, row by row by row, and then when that became too easy for her, she turned them upside down and did them cardboard side up. I was very worried about what elementary school would bring to her and that she would be bored in class and thought that French immersion might be a great way of frustrating her just a little bit with language. Clearly, that proved to be premature thinking because she sucked up French within three months and was very easily able to converse with a shopkeeper in a store by Christmas.

When it came time to register her for kindergarten in 2004, I did not have the experience that Cendra had. I did not need to cross my fingers and hope for the best. I was very fortunate to go to my school of choice, wait with another mom, fill in some paperwork, and she was accepted into that school. There was not much of a wait list, but that is not the current reality that many families are facing in Surrey right now.

The Surrey school French immersion program is very popular, and in the past five years, Surrey has seen a wait list that exceeds 200 children each year for kindergarten. That is approximately 1,000 students that have not been able to access early French immersion learning over the past five years.

There is a cap on early entry, and it requires a lottery system, and, thus, French immersion lottery winners. When CPF Surrey meets with the district to advocate for more French immersion space, they respond that they would love to add more space but are frustrated by lack of resources, including space and finding qualified French teachers.

For the purposes of my conversation here, I am going to be speaking about space as this is a foundational reason behind the French program capping in Surrey. Surrey is, geographically speaking, a large city. It is 316 kilometres, and we could fit 17 Surreys into the whole of Prince Edward Island. People are flocking to the city, and it is estimated that there are 1,000 people moving to the city each month. This has been going on for over ten years. The city is undergoing massive growth and development to accommodate all these new people, largely in the form of townhouses, which are more affordable to young families who bring children.

Madame Waddington, allez-y.

Mary-Em Waddington, présidente, section de Surrey, Canadian Parents for French : Bonjour. Je m'appelle Mary-Em Waddington. Je suis mère de deux élèves d'immersion en français, et je suis présidente de la section de Surrey de l'organisme Canadian Parents for French et directrice exécutive du programme des Ordinateurs pour les écoles pour la Colombie-Britannique. Je prends la parole aujourd'hui pour discuter des conséquences du plafonnement des programmes d'immersion en français dans l'arrondissement scolaire de Surrey.

Voici mon histoire. Dès l'âge de deux ans, ma fille faisait des casse-tête de 24 morceaux. Elle posait les morceaux rangée par rangée. Quand c'est devenu trop facile, elle s'est mise à faire des casse-tête à l'envers, c'est-à-dire avec le côté cartonné. Comme j'étais très inquiète que l'école élémentaire ne lui pose pas un défi suffisant, je me suis dit que l'immersion en français serait une excellente manière de la mettre au défi au moyen de la langue. J'avais tort, parce qu'elle a appris le français en trois mois et que dès Noël elle pouvait discuter sans peine avec un commerçant.

Quand le moment est venu de l'inscrire à la maternelle, en 2004, je n'ai pas vécu la même expérience que Cendra. Je n'ai pas eu besoin de croiser les doigts et d'espérer que tout aille bien. J'ai été très choyée. Je me suis rendue à l'école de notre choix, où j'ai attendu avec une autre mère pour remplir des formulaires. C'est tout; ma fille était inscrite. La liste d'attente n'était pas longue, mais ce n'est pas la réalité actuelle à laquelle se heurtent de nombreuses familles à Surrey.

Le programme d'immersion en français à Surrey jouit d'une grande popularité, au point que, depuis cinq ans, plus de 200 enfants se trouvent chaque année sur la liste d'attente pour la maternelle. Cela signifie que depuis cinq ans ce sont environ un millier d'enfants qui n'ont pu se prévaloir du programme d'apprentissage précoce en français.

L'inscription précoce est plafonnée, ce qui oblige les autorités à adopter un système de loterie, et cela signifie que ceux qui sont inscrits à l'immersion en français ont en fait remporté une loterie. Aux rencontres tenues par CPF-Surrey avec la commission pour solliciter davantage de places pour l'immersion en français, la commission répond qu'elle aimerait beaucoup en ajouter, mais qu'elle en est empêchée par le manque de ressources, notamment de locaux et d'enseignants de français qualifiés.

Aux fins de nos discussions, je mettrai l'accent sur le manque de locaux, puisque c'est la raison fondamentale du plafonnement des programmes de français à Surrey. Sur le plan géographique, Surrey est une très grande ville couvrant une superficie de 316 km². Il suffirait de 17 Surrey pour recouvrir toute l'Île-du-Prince-Édouard. Les gens y affluent; nous estimons que 1 000 personnes s'y établissent tous les mois, et cela dure depuis plus de 10 ans. La ville connaît un immense essor pour répondre à cette croissance, et ce développement prend largement la forme de maisons en rangée, parce qu'elles sont plus abordables pour les jeunes familles qui ont des enfants.

The Surrey School District is bearing the brunt of all of this growth as 1,000 new students enter the Surrey school public system each year. The unsurprising result is that we do not have enough schools in Surrey. If we were to take all 7,000 students that are currently learning in 243 portables across the district, they would equal the 24th largest district based on student population.

The real rub behind learning in portables is that the Ministry of Education has designated portables as “operations funding.” That is the same pot of money that supplies teacher salary, education assistance, classroom supplies, resources, field trips and more. Portables do not come from capital funding.

In January 2015, the district engaged in public consultation on the issue of choice programming, and the re-sounding result from parents was that they did want access to increased choice programming, particularly French. By the spring, when Kindergarten registration was complete, there were again 230 students on the wait list for French and 213 students on the wait list for the other three choice programs combined.

Since April 2016, CPF Surrey has been involved in numerous public consultations looking at how the district is going to accommodate the massive growth of the student population and how that is affecting choice programming as it relate to French.

We have seen one public consultation that has resulted in removing French immersion from a school and placing it into another school. Unfortunately, there are only 14 students starting at that new school. It remains in jeopardy. There is another high school where we are looking at either pulling out the Inter A program or French immersion because the original school is too crowded, and the last high school, where we are fortunate a new school has been built, but how are we going to populate the new one? It is likely going to come at the cost of relocating French.

In fact, this last school is so overcrowded that there are over 2,000 students in it, which would render it the 13th largest district in this province if a school could be a district.

The Surrey School District has policies to address students, schools and boundaries. Policy 9200 notes that choice programming will only be accommodated where space permits. This is a fair and reasonable policy to have except when schools become so overcrowded there is little to no space to accommodate choice programming, let alone the neighbourhood children.

For those families and children who do win the lottery, you enter into a program that is uprooted and relocated at the needs of the district in compliance with Policy 9200. We often lose French teachers to the English stream as the teachers don't want to reduce their chances of being relocated.

La commission scolaire de Surrey porte tout le poids de cette vaste croissance, qui se traduit par l'arrivée de 1 000 nouveaux élèves tous les ans dans les écoles publiques de Surrey. Cela entraîne bien évidemment une pénurie d'écoles à Surrey. Les 243 salles de classe mobiles de l'arrondissement scolaire et ses 7 000 élèves feraient d'eux le 24^e arrondissement en importance dans la province.

Le problème véritable de ces salles de classe mobiles est que le ministère de l'Éducation les considère comme des dépenses de fonctionnement, et ce budget sert pour le salaire des enseignants, les aides-enseignants, les fournitures scolaires, les ressources, les excursions scolaires, et cetera. Le financement des salles de classe mobiles ne provient pas du budget pour les dépenses en capital.

En janvier 2015, la commission a lancé une consultation publique sur la question des programmes facultatifs : la réponse retentissante est que les parents souhaitent davantage d'accès à un choix de programmes, en particulier en français. Au printemps, à la conclusion des inscriptions à la maternelle, quelque 230 élèves figuraient toujours sur la liste d'attente pour le programme de français, contre 213 élèves sur les listes d'attente respectives des trois autres programmes facultatifs combinés.

Depuis avril 2016, CPF Surrey a assisté à de nombreuses consultations publiques afin d'examiner comment la commission répondra à la croissance massive de la clientèle scolaire et comment cette hausse se répercutera sur les programmes facultatifs relatifs à l'apprentissage du français.

Une des consultations publiques a eu pour résultat de transférer le programme d'immersion française d'une école vers une autre. Malheureusement, la nouvelle école commence avec seulement 14 élèves. Le programme demeure en péril. Dans une autre école secondaire, on envisage d'annuler un programme Inter-A ou un programme d'immersion française, parce que la première école est terriblement surchargée. Nous sommes certes chanceux d'avoir une nouvelle école de construite, mais comment allons-nous en remplir les rangs? Selon toute vraisemblance, il faudra transférer les programmes de français.

En fait, cette dernière école est tellement surpeuplée — elle compte plus de 2 000 élèves — qu'elle constituerait, pour ainsi dire, le 13^e arrondissement en importance dans la province.

La commission scolaire de Surrey a des politiques concernant les élèves, les écoles et les limites. En vertu de la politique 9200, on accueille les programmes facultatifs uniquement si l'espace le permet. Il s'agit d'une politique juste et raisonnable, sauf lorsque les écoles deviennent tellement surpeuplées que l'espace fait défaut pour les programmes facultatifs, sans parler de l'espace pour les enfants du quartier.

Quant aux familles et aux enfants qui gagnent la loterie, elles arrivent dans un programme qui est déraciné et réinstallé selon les besoins de la commission, conformément à la politique 9200. On perd des professeurs de français, qui passent au volet anglais pour réduire les risques qu'ils soient transférés dans une autre école.

The unintended consequences of relocation are that it increases the usual attrition rates as families are disrupted when school locations change. In Surrey, we do not have busing. There is no transportation. If you choose to put your children in choice program, you choose to drive.

Let me go back to how big our city is. We know that there are approximately 25 per cent of families that live in catchment of their child's school, and they may not be able to accommodate the commute or have other family considerations. The result is often a decision to drop French. This is a huge loss.

Right now, we are waiting for the November Trustees Meeting to hear the results of an in-service that is looking at how choice programming is going to be affected given the growth and high student population in the district, especially at École Kwantlen Park, École Lord Tweedsmuir and Woodward Hill.

This is not reasonable access to our country's other official language. I personally don't speak French. I didn't respect learning French in high school, and my very English father did not understand why it was important or why learning Mandarin or Spanish wasn't more useful given our position in the globe, but as an adult, I cannot express how much I regret this.

In my introduction, I mentioned my day job, Computers for Schools, which is a national Government of Canada program. This means I have colleagues that I cannot speak directly to. I have also had to hire an executive director for which one of the key criteria was being bilingual. I truly now understand why it is important to have access to French immersion from a young age.

As a teenager, I couldn't predict where I have ended up now and how having some competency in French would serve me much better, so for all the talk and recognition of increased opportunity for travel, for better employment, for better neuro-synapse function and all the rest, the fact remains we are a bilingual country. Speaking both official languages speaks to our nationhood so that we can in fact speak to each other, but in Surrey we need access to classrooms and school space for French students if we are going to effectively address French immersion and capping issues. Thank you.

The Chair: Thank you very much, Ms. Waddington.

All of your presentations were very much appreciated and very powerful.

La conséquence imprévue du déménagement des programmes facultatifs est l'augmentation des taux d'attrition normaux, parce qu'un changement d'emplacement scolaire perturbe la famille. À Surrey, il n'y a pas de service de ramassage scolaire. Autrement dit, il n'y a pas de transport. Si vous choisissez d'inscrire vos enfants à un programme facultatif, vous n'aurez d'autre choix que de les y conduire.

Permettez-moi de revenir à la taille de notre ville. Nous savons qu'environ 25 p. 100 des familles vivent dans la zone de recrutement de leurs enfants et qu'en conséquence de l'impossibilité d'organiser la navette ou d'autres raisons familiales, elles décident souvent de renoncer au français. C'est là une perte énorme.

Nous attendons la réunion des commissaires en novembre pour entendre les résultats d'une analyse interne sur les répercussions de l'augmentation de la clientèle scolaire sur les programmes facultatifs offerts dans l'arrondissement scolaire, surtout aux écoles Kwantlen Park, Lord Tweedsmuir et Woodward Hill.

Cela ne représente pas un accès raisonnable à l'autre langue officielle de notre pays. Je ne parle pas moi-même le français. À l'école secondaire, je n'accordais pas le respect voulu à l'acquisition de cette langue, alors que mon père, très anglais, ne comprenait pas les raisons ni l'importance du français, ni du manque de priorité accordée à l'espagnol ou au mandarin, langues qu'il jugeait plus utiles en raison de notre position dans le monde. Parvenue à l'âge adulte, je ne saurais exprimer à quel point je regrette tout cela.

Dans mon introduction, j'ai mentionné mon emploi principal auprès d'Ordinateurs pour les écoles, un programme national du gouvernement du Canada. Cela signifie que j'ai des collègues avec qui je ne peux pas parler directement. J'ai aussi dû embaucher un directeur général qui, selon un des critères du poste, devait être bilingue. Aujourd'hui, je comprends vraiment pourquoi il est important d'avoir accès aux programmes d'immersion française dès un jeune âge.

À l'adolescence, il m'aurait été impossible de prédire où j'en suis aujourd'hui et à quel point il m'aurait été beaucoup plus utile d'acquérir une certaine compétence en français. On entend beaucoup parler des retombées utiles — davantage de choix dans les voyages, meilleurs emplois, meilleur fonctionnement des synapses neuronales, et tout le reste —, mais il n'en demeure pas moins que nous sommes un pays bilingue. Savoir parler les deux langues officielles témoigne de notre statut de nation, de sorte que nous puissions communiquer les uns avec les autres. À Surrey, nous avons besoin d'un accès à ces cours, et il faut de l'espace pour les élèves francophones. C'est ainsi que nous viendrons à bout des problèmes liés au plafonnement des programmes d'immersion française. Merci.

La présidente : Merci beaucoup, madame Waddington.

Vous nous avez fait des exposés fort percutants, et nous vous en sommes reconnaissants.

The first questioner will be Senator Gagné, followed by Senator Jaffer.

Senator Gagné: Thank you very much for your presentations.

[Translation]

My first question is for the Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique. I would like to come back to the issue of strategy in early childhood development. I would like to gain a better understanding of the province's investment policy in terms of early childhood, and of how the province's priorities in early childhood are being coordinated compared with what you are asking for at the federal level. Will you be able to coordinate the needs, on both sides?

Marie-Andrée Asselin, Executive Director, Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique: Good morning. To answer the question, here, in British Columbia, the Ministry of Children and Family Development is in charge of early childhood, and no consideration is really given to francophone matters. For instance, if new Strong Start programs are launched, we blend in with anglophones, and the best project receives funding. The project from the francophone community does not really receive any special treatment.

The situation is the same with early childhood centre funding. We submitted a request in the second year, but there have only been those two rounds of calls for projects. In the first year, we were not accepted, and in the second year, one of the projects of the early childhood centre was approved. But again, the assessment is done on a case-by-case basis, with all the other anglophone projects. So there is nothing in the provincial policies specifically for francophones in terms of early childhood.

Senator Gagné: You have received funding from the federal government in the past to open kindergartens. Can you tell me what agreement that was under? Was it the Canada-community agreement? Was it part of the OLEP agreement?

Ms. Asselin: That funding was provided as support for opening kindergartens. So groups of parents are supported in the regions to start new services. That is done under federal-provincial agreements for official languages in education, so under OLEP.

As for early childhood support services, we receive some funding through OLEP, and we have received funding from the province for other services, such as opening our early childhood centre.

Senator Jaffer: Thank you very much for being here today. I have understood what you said.

La première à prendre la parole sera la sénatrice Gagné, suivie de la sénatrice Jaffer.

La sénatrice Gagné : Je vous remercie beaucoup de vos exposés.

[Français]

Ma première question s'adresse à la Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique. Je voudrais revenir sur la question de la stratégie en matière de développement de la petite enfance. Je voudrais comprendre un peu plus la politique d'investissement de la province dans le domaine de la petite enfance, et comment on arrime les priorités de la province en matière de petite enfance comparativement à ce que vous demandez au niveau fédéral. Est-ce que vous serez en mesure d'arrimer les besoins, de part et d'autre?

Marie-Andrée Asselin, directrice générale, Fédération des parents francophones de Colombie-Britannique : Bonjour. Pour répondre à la question, ici, en Colombie-Britannique, c'est le ministère du Développement de la petite enfance et de la Famille qui s'occupe du secteur de la petite enfance, et il n'y a pas vraiment de considération pour tout ce qui est francophone. Si, par exemple, ils ouvrent de nouveaux programmes Franc départ, on entre dans le moule avec les anglophones, puis c'est le meilleur projet qui recevra le financement. Il n'y a pas vraiment de spécificité donnée au projet qui vient de la communauté francophone.

C'est la même chose dans le cas du financement pour les centres de la petite enfance. On a présenté une demande la deuxième année, mais il n'y a eu que deux vagues d'appels de projets. La première année, on n'a pas été accepté, et la deuxième année, un des projets de centre de la petite enfance a été approuvé. Mais, encore là, c'était évalué au cas par cas, avec tous les autres projets anglophones. Donc, il n'y a aucune spécificité dans les politiques de la province qui est accordée spécifiquement aux francophones en ce qui concerne la petite enfance.

La sénatrice Gagné : Vous avez déjà reçu du financement du gouvernement fédéral pour ouvrir des garderies. Pouvez-vous me dire dans le cadre de quelle entente cela s'est fait? Est-ce que c'était l'entente Canada-communautés? Est-ce que c'était dans l'entente du PLOE?

Mme Asselin : En ce qui concerne les ouvertures de garderies, c'est un appui aux ouvertures de garderie. Donc, on appuie les groupes de parents dans les régions pour démarrer les nouveaux services. C'est fait dans le cadre des ententes fédérales-provinciales pour les langues officielles en éducation, donc dans le cadre du PLOE.

En ce qui concerne les services d'appui à la petite enfance, on reçoit certains fonds du PLOE et on en a reçu de la province pour d'autres services, par exemple, pour ouvrir notre centre de petite enfance.

La sénatrice Jaffer : Merci beaucoup pour votre présence ici aujourd'hui. J'ai bien compris ce que vous avez dit.

I would like to begin with Ms. Waddington.

[*English*]

I really admire your zeal, and that is the kind of thing we need in our province. We can only talk about our province — you and I are from the same province — on how we can increase bilingualism in our country.

You come from Surrey, and my colleagues are going to get fed up with this question; I keep asking it. But I am very preoccupied with the concept of bilingualism does not exist. I am not saying it is Surrey, but it is just generally because I believe that the federal government is not playing its leadership role from the prime minister onwards in the sense that, yes, he is talking about French is important, but what more? You just can't talk about it. You have got to put campaigns in place. You have to emphasize it, and, most importantly, you have to put resources in place.

This morning, we heard from the teachers, and it has left me very pessimistic that, you know, if you don't provide good programs in French, you are not going to increase our bilingualism.

The question to you is: In Surrey, there is a very large South Asian community, and as somebody that has been involved so much in promoting French, how do we get people to understand that we are a bilingual country?

Ms. Waddington: Thank you for that question. I think it really comes down to getting out of our own little bubbles as it were, and we need to explore other cultures. So, yes, in Surrey we do have a very large South Asian community. We also have a very large Korean community and a Chinese community as well. It is a very, very diverse city. French is a very small minority in Surrey. There is a pocket in Coquitlam, Maillardville, but other than that it doesn't really exist south of the Fraser.

I think having access to more community events and just raising the profile of the language, but getting out, and, honestly, as Canadians, seeing our country. You know, if it was cheaper to fly to Quebec than it was to fly to Vegas, maybe more people would go there for a real experience rather than the show we currently get when we go to Vegas.

But it is hard for our trustees right now in Surrey, and they are grappling with this issue about what do we do with the Punjabi community that is advocating quite strongly for classroom space within the Surrey school district, and they are getting it. They are starting a program going up to Grade 5 in some of the local elementary schools in Surrey, and I do kind of shake my head at that.

Je voudrais commencer avec Mme Waddington.

[*Traduction*]

J'admire vraiment votre zèle, et c'est le genre de chose dont nous avons besoin dans notre province. Nous ne pouvons parler que de notre province — vous et moi venons de la même province — lorsqu'il s'agit de déterminer comment accroître le bilinguisme dans notre pays.

Vous venez de Surrey et, même si mes collègues finiront par en avoir assez de cette question, je continue à la poser. En fait, je suis très préoccupée par l'absence de la notion de bilinguisme. Je ne dis pas que ce problème n'existe qu'à Surrey; il s'agit plutôt d'un phénomène généralisé parce que, selon moi, le gouvernement fédéral ne joue pas son rôle de chef de file. Certes, le premier ministre affirme que le français est important, mais quoi encore? On ne peut pas se contenter d'en parler. On doit mettre en place des campagnes. On doit insister là-dessus et, par-dessus tout, on doit fournir les ressources nécessaires.

Ce matin, nous avons entendu des enseignants, et leurs témoignages m'ont rendue très pessimiste; vous savez, si on n'offre pas de bons programmes en français, on ne va pas augmenter le bilinguisme.

Voici ma question : sachant qu'on trouve une très grande communauté sud-asiatique à Surrey et, d'après votre expérience en tant que personne ayant activement participé à la promotion du français, comment devons-nous nous y prendre pour faire comprendre aux gens que nous sommes un pays bilingue?

Mme Waddington : Je vous remercie de votre question. Je crois qu'au fond, il s'agit de sortir de sa petite bulle, pour ainsi dire, et d'aller explorer d'autres cultures. Alors, oui, à Surrey, nous avons une très grande communauté sud-asiatique. Il y a aussi une très grande communauté coréenne et une communauté chinoise. C'est une ville extrêmement diversifiée. Le français est une langue très minoritaire à Surrey. Il est présent à Coquitlam-Maillardville, mais à part cela, on ne trouve pas vraiment de francophones au sud du fleuve Fraser.

À mon avis, la solution consiste à accroître l'accès à des activités communautaires et à mieux faire connaître la langue, mais honnêtement, nous devons, en tant que Canadiens, aller explorer notre pays. Vous savez, si le billet d'avion pour Québec coûtait moins cher que celui pour Vegas, peut-être qu'un plus grand nombre de personnes iraient là-bas afin de vivre une expérience authentique, au lieu d'aller voir des spectacles à Vegas.

En tout cas, nos commissaires à Surrey n'ont pas la tâche facile, et ils sont aux prises avec la question de savoir quoi faire au sujet de la communauté pendjabe dont les membres plaident fortement en faveur de l'enseignement de leur langue dans l'arrondissement scolaire de Surrey. D'ailleurs, leur demande a été acceptée, puisqu'ils viennent de lancer un programme jusqu'à la cinquième année dans certaines écoles primaires à Surrey. Pour ma part, je déplore un peu cette situation.

I fully respect that we are a multi-diverse country, but French is our official language, and I don't know how to speak German either, but we have Saturday school for other languages, and it is my belief that while we do respect diversity, we have to support and protect French, especially in B.C. because we are so removed from Quebec.

Senator Jaffer: Thank you.

I have a question for all of you: As communities increase — and you have talked about Surrey, and I am very much aware, and that is why I keep asking this question about communities pushing for their languages to be within the school system. I am not against that, but I think that our first priority has to be our heritage in the sense that French should be a given; everyone should learn it, you know, and it is not even talking about a perfect world. Either we say we are bilingual or we give up on that, but we don't want to. I don't want to.

To all of you, how do we as parents promote bilingualism in our province?

[*Translation*]

Ms. Lavoie: We have to provide services. We have to begin, as we advocate at the federation, with early childhood and go all the way to post-secondary education. We have to be able to provide a continuum of services, a continuum of activities. When I say services, I am talking about health, immigration and early childhood services, but also about services for young people to promote the francophone identity, so that they can have fun in their first language, if they are francophones, and in their second language, if they are bilingual — so in both official languages. Parents have to be able to provide those benefits and rights to children because, as you say, our country is bilingual. It either is or is not. Those are rights, and we have to be able to give them to the children. So it is a matter of a continuum from birth, when parents choose in what language they will educate their children. In an exogamous family — I was lucky, and there was no discussion. My husband is an anglophone, I am a francophone, and we are educating our children in French. We have to be able to provide them with opportunities, and that is why your committee's study on the accessibility of education in French is very important.

[*English*]

Ms. Beaton: For me, really, I see it as we need to make it more accessible. We need to provide more resources. We need to better inform society. For French immersion, I feel very much like there is a lack of understanding as to what the program really is and what it offers. I often even hear some administrators or parents say: “Oh, that's simply French. I want my kids to learn it as

Je respecte pleinement la grande diversité de notre pays, mais le français est une de nos langues officielles. Je ne sais pas parler l'allemand non plus, mais il y a des écoles du samedi pour l'apprentissage d'autres langues. Je suis donc persuadée que, même si nous respectons la diversité, nous devons appuyer et protéger le français, surtout en Colombie-Britannique parce que nous sommes tellement loin du Québec.

La sénatrice Jaffer : Merci.

J'ai une question qui s'adresse à vous toutes. Les communautés prennent de plus en plus d'expansion — vous avez parlé de Surrey, et j'en suis très consciente. C'est pourquoi je pose sans cesse la même question à propos des communautés qui font pression pour que leurs langues soient enseignées dans le système scolaire. Je ne suis pas contre, mais je pense que notre priorité absolue doit être notre patrimoine linguistique, en ce sens que le français devrait aller de soi; tout le monde devrait l'apprendre, et je ne parle même pas d'un scénario dans un monde parfait. Soit que nous assumons notre bilinguisme, soit que nous y renonçons, mais nous ne voulons pas faire cela. Moi non plus, d'ailleurs.

Voici donc ma question pour vous toutes : en tant que parents, comment pouvons-nous promouvoir le bilinguisme dans notre province?

[*Français*]

Mme Lavoie : Il faut offrir des services, il faut commencer, comme nous le défendons à la fédération, par la petite enfance, il faut aller jusqu'au postsecondaire. Il faut pouvoir offrir un continuum de services, un continuum d'activités. Et quand je parle de services, il s'agit de services de santé, de services à l'immigration, de services à la petite enfance, mais aussi de services à l'activité pour les jeunes, pour promouvoir l'identité, pour que les jeunes puissent s'amuser dans leur langue maternelle, lorsqu'ils sont francophones, et dans leur deuxième langue, lorsqu'ils sont bilingues, donc dans les deux langues officielles. Il faut que les enfants, que les parents puissent pouvoir offrir ces avantages, ces droits, puisque, comme vous le dites, notre pays est bilingue, il l'est ou il ne l'est pas. Ce sont des droits, il faut pouvoir les leur offrir. Cela passe donc par un continuum dès la naissance, où on choisit dans quelle langue on va éduquer nos enfants. Dans une famille exogame... moi, j'ai eu de la chance, il n'y a pas eu de discussion. Mon mari est anglophone, je suis francophone et nous éduquons nos enfants en français. Il faut pouvoir leur offrir des occasions et, de là, l'étude que votre comité fait pour déterminer quelle est l'accessibilité à l'éducation en français est d'une très grande importance.

[*Traduction*]

Mme Beaton : À mon avis, nous devons rendre le français plus accessible. Nous devons fournir plus de ressources. Nous devons mieux informer la société. En ce qui a trait à l'immersion française, j'ai vraiment l'impression que les gens ne comprennent pas en quoi consistent la nature et la teneur du programme. J'entends souvent certains administrateurs ou parents dire :

a second language, not primary.” And I am like: “But that is the point to French immersion.” There is a misunderstanding to what the program is, often, in society, that this is a bilingual program; you graduate with a bilingual certificate. It is unique for that reason.

If we had society better informed, we had equal access to either public school program, I think it would make a huge, valuable difference in our country. I think it would offer more opportunities. If you look, currently, how many jobs require bilingualism, imagine 20 years from now.

We need to provide these opportunities to meet the needs of tomorrow, and if we don't, what are we going to do?

Senator McIntyre: I echo the comments made by Senator Jaffer, and I agree with her that there is definitely a lack of leadership, not only in this province but across the country, on the issue of promoting official bilingualism, no question about that.

[*Translation*]

Ms. Lavoie and Ms. Asselin, I see that, for years, your federation has been waging different court battles alongside the CSF to obtain services for students of French schools that would be comparable to those provided to anglophone students. You no doubt know about the recent decision of the Supreme Court of British Columbia in the case involving the province's francophone school board. The ruling consists of 1,600 pages, and I do not intend to go into its details. Naturally, the stakeholders' reaction is a mix of happiness and disappointment.

The disappointment clearly has to do with the fact that the court does not recognize the obligation, under section 23 of the charter, to provide early childhood services in French. Ms. Lavoie, I am bringing this up because, in your oral and written presentations, you talked about early childhood a lot, and I agree with you.

That said, can you briefly tell us about the legal battles you have been engaged in over the past few years, without going into the details of the Supreme Court of British Columbia's decision? Do the battles you have waged with the CSF seem to be yielding results? Are things progressing at a snail's pace in British Columbia, yet progressing nevertheless?

Ms. Lavoie: We have definitely made some progress, since we now have a school board in British Columbia. Things are difficult in the area of early childhood, as you say, because the provincial government does not seem to recognize the uniqueness of the francophone community. We are fighting to say that it all begins there. If we want to be able to continue to grow the school system and to educate our children in French, we have to start by giving them the options from the beginning. If our children cannot have

« Oh, ce n'est que du français. Je veux que mes enfants l'apprennent comme langue seconde, et non comme langue première. » Je leur explique alors que c'est justement l'objectif du programme d'immersion française. Le programme fait donc souvent l'objet d'un malentendu au sein de la société : oui, c'est un programme bilingue au terme duquel on obtient un certificat bilingue. Voilà ce qui le rend unique.

Si les gens étaient mieux informés et si nous avions un accès égal au programme du système scolaire public, je crois que cela améliorerait grandement la situation dans notre pays. Il y aurait ainsi plus de possibilités. Songez au nombre d'emplois qui exigent déjà le bilinguisme, et imaginez la situation dans 20 ans.

Nous devons offrir ces possibilités afin de répondre aux besoins de demain. À défaut de quoi, comment allons-nous nous y prendre?

Le sénateur McIntyre : Je fais écho aux observations de la sénatrice Jaffer, et je suis d'accord avec elle pour dire qu'il y a effectivement un manque de leadership non seulement dans cette province, mais aussi dans l'ensemble du pays, pour ce qui est de promouvoir le bilinguisme officiel; cela ne fait aucun doute.

[*Français*]

Mesdames Lavoie et Asselin, je note que, depuis des années, votre fédération mène différentes luttes judiciaires aux côtés du CSF pour obtenir des services pour les élèves des écoles françaises qui soient comparables à ceux offerts aux élèves anglophones. Vous connaissez sans doute la décision récente de la Cour suprême de la Colombie-Britannique dans l'affaire impliquant le Conseil scolaire francophone de cette province. C'est une décision de 1 600 pages. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails de la décision. Naturellement, la réaction des intervenants est mitigée avec un mélange de joie et de déception.

La déception touche évidemment le fait que la cour ne reconnaît pas l'obligation, en vertu de l'article 23 de la Charte, d'offrir des services à la petite enfance en français. Je mentionne ceci, madame Lavoie, parce que, dans vos présentations, orale et écrite, vous avez parlé beaucoup de la petite enfance, et je suis d'accord avec vous.

Cela dit, pourriez-vous brièvement nous parler des luttes judiciaires que vous avez engagées dans les dernières années, sans entrer dans les détails de la décision de la Cour suprême de la Colombie-Britannique? Est-ce que les luttes que vous avez menées aux côtés du CSF semblent donner certains résultats? Est-ce qu'on avance à pas de tortue en Colombie-Britannique, sachant qu'on avance quand même?

Mme Lavoie : C'est sûr qu'on a avancé un peu, puisqu'on a maintenant un conseil scolaire en Colombie-Britannique. Du côté de la petite enfance, c'est très difficile, comme vous le dites, parce que le gouvernement provincial ne semble pas reconnaître la spécificité du côté francophone. On se bat pour dire que tout commence là. Si on veut pouvoir continuer à faire croître le système scolaire, si on veut pouvoir continuer à éduquer nos enfants en français, il faut commencer par leur donner les options

kindergarten and pre-kindergarten services in French, they will simply turn to English schools and, eventually, they will be assimilated.

As I said, 4,000 children have the right to preschool services in French, but there is space for only 450 of them. We need spaces.

Senator McIntyre: But to be more specific, here is my question: do you think that it is important to continue engaging in legal battles to move forward?

Ms. Lavoie: Oh! Absolutely!

Senator McIntyre: Because, without that, you will never make progress.

Ms. Lavoie: Absolutely! You are completely right.

Senator McIntyre: There is no political will. It is as simple as that.

Ms. Lavoie: Absolutely. That is the discouraging part. We always have to fight for something we are entitled to. It is unfortunate, but you are completely right. We have to continue to fight and not give up.

As you said, the reaction to the 1,600-page decision is mixed. We have not finished reading and analyzing the ruling. But we have to continue. We cannot really stop.

Marie-Andrée, do you want to add anything?

Ms. Asselin: The system — with its funding formulas and the project allocation system — is one of the cornerstones of our legal recourse. If the system met francophones' needs, or if there was a completely different system for funding, we would not be having these problems.

For example, I will talk about the Strong Start programs. In anglophone communities, school enrolment is dropping off. So there are plenty of spaces available for the community. The Ministry of Education decided to create the Strong Start programs for young children.

In our communities, the numbers are growing extremely quickly, and there is no more space in our schools. So even with that nice project, francophones' needs are not met, as there is no more space. In the school board's 37 or 38 schools, we have only six Strong Start programs. Why? We need that everywhere, but there is no space in the schools. So the system is not made to accommodate francophones' needs.

Senator McIntyre: In fact, the court's decision focuses not only on early childhood, but also on the francophone school infrastructure.

dès le départ. Si nos enfants ne peuvent pas aller dans des services de garde, dans des services de prématernelle en français, ils vont se tourner tout simplement vers l'école anglaise et, éventuellement, ce sera l'assimilation.

Comme je l'ai dit, des 4 000 enfants qui ont droit à des services préscolaires en français, il n'y a de la place que pour 450. On a besoin de places.

Le sénateur McIntyre : Mais pour être plus précis, ma question est la suivante : pensez-vous qu'il est important de continuer à faire des luttes judiciaires pour avancer?

Mme Lavoie : Ah! Tout à fait!

Le sénateur McIntyre : Parce que, sans cela, vous n'avancerez jamais.

Mme Lavoie : Tout à fait! Vous avez entièrement raison.

Le sénateur McIntyre : Il n'y a pas de volonté politique. C'est aussi simple que cela.

Mme Lavoie : Tout à fait. Et c'est ce qui est décourageant. Il faut toujours se battre pour une chose à laquelle on a droit. C'est malheureux, mais vous avez entièrement raison, il faut qu'on continue à se battre, et on ne baisse pas les bras.

Vous l'avez dit, la réaction est mitigée à la décision de 1 600 pages, qu'on n'a pas fini de lire et d'analyser. Mais il faut continuer. On ne peut vraiment pas arrêter.

Marie-Andrée, est-ce que tu veux ajouter quelque chose?

Mme Asselin : C'est le système, soit les formules de financement et le système d'allocation des projets qui est une des pierres angulaires de notre recours juridique. Si le système répondait aux besoins des francophones, ou s'il y avait un système complètement différent pour le financement, on n'aurait pas ces problèmes.

Par exemple, je vais parler des programmes Franc départ — Strong Start du côté anglophone. Dans les communautés anglophones, les écoles se vident. Donc, il y a plein d'espaces disponibles pour la communauté. Le ministère de l'Éducation a décidé de mettre sur pied des programmes Franc départ pour les jeunes enfants.

Chez nous, dans nos écoles, les chiffres sont en croissance extrême et il n'y a plus de place dans nos écoles. Alors, même si ce beau projet est mis de l'avant, il ne répond pas aux besoins des francophones, parce qu'il n'y a plus d'espace chez nous. Dans les 37 ou 38 écoles du conseil scolaire, on a seulement six programmes Franc départ. Comment cela se fait-il? On en a besoin partout, mais il n'y a pas de place dans les écoles. Donc, le système n'est pas fait pour accommoder les besoins des francophones.

Le sénateur McIntyre : Justement, sur ce point, la décision de la cour traite non seulement de la question de la petite enfance, mais elle traite également des infrastructures scolaires francophones.

For instance, I note that the court compels the province to take action to improve some of the francophone school infrastructure, especially in elementary schools of the Pacific — the Entre-lacs school, in Penticton, in Sechelt, the Deux-Rives school, in Abbotsford, and the Rose-des-vents school, in Vancouver. However, I note that the court recognizes that section 23 of the charter has been violated, but it does not compel the province to fund the improvement of infrastructure or the construction of new schools, since it had not acted unreasonably. That is the case in Victoria, among other places.

Here is my point. This is a matter not only of early childhood, but also of francophone school infrastructure. So unless I am mistaken, you will have to go back before the courts.

Ms. Lavoie: Yes, possibly. No decision has yet been made concerning boards of directors. In fact, the school board, the parents federation and the co-claimants are going up against the provincial government in that case. We have to come together and finish analyzing the situation to decide what the next steps will be. Yes, we will always have to fight.

It would be ideal if we had a national system for early childhood, or a national system for francophone education that would include early childhood. If we start with the foundation, the provinces and territories will have to comply with this national policy. Everything could be standardized to a certain degree, so that provincial and territorial governments would not have any choice but to respect the rules.

This has to be taken to a national level. And that is exactly what you heard last week from the Commission nationale des parents francophones. We are members of that commission, and that is what we would like to see in terms of early childhood to avoid always having to fight.

Senator McIntyre: Have you had an opportunity to meet with your provincial and federal representatives?

Ms. Lavoie: No. We are trying, but we do not always get the responses we would like to get when it comes to meeting with them.

We actually organized an event, on Monday, where we welcomed Mr. Lorieau, the representative of the Office of the Commissioner of Official Languages for western Canada, who came all the way to Vancouver. We launched our Strong Start program, at the Anne-Hébert school, and it was very well received. That is exactly what the commissioner said. There is not enough access to early childhood services to ensure the long-term sustainability of the francophone community.

Senator Maltais: Welcome, ladies. We have probably met some of your children in the schools we have visited.

Par exemple, je note que la cour oblige la province à agir pour améliorer certaines infrastructures scolaires francophones, notamment pour ce qui est des écoles élémentaires du Pacifique, l'école Entre-lacs, à Penticton, à Sechelt, l'école des Deux-Rives, à Abbotsford, et l'école Rose-des-vents, à Vancouver. Par contre, je note que la cour reconnaît que l'article 23 de la Charte a été enfreint, mais elle n'oblige pas la province à financer l'amélioration des infrastructures ou la construction de nouvelles écoles, puisqu'elle n'a pas agi de façon déraisonnable. C'est le cas notamment à Victoria.

Le point que je veux soulever est le suivant : il s'agit non seulement de la petite enfance, mais aussi des infrastructures scolaires francophones. Il faudra donc, à moins que j'aie tort, que vous retourniez aux barricades judiciaires.

Mme Lavoie : Possiblement, oui. Aucune décision n'a été prise encore en ce qui concerne les conseils d'administration. En fait, le conseil scolaire, la fédération des parents et des codemandeurs s'opposent au gouvernement provincial dans cette cause. Il faut qu'on se réunisse et qu'on finisse d'analyser la situation pour décider quelle sera la suite. Oui, il faudra toujours se battre.

Si on avait un système national pour la petite enfance, ou un système national pour l'éducation francophone qui comprenne la petite enfance, ce serait idéal. Si on commence par la base, les provinces et les territoires devront être redevables envers cette politique nationale. On pourrait tout uniformiser jusqu'à un certain point, pour que les gouvernements provinciaux et territoriaux n'aient pas le choix que de respecter les règles.

Il faut aller jusqu'au niveau national. Et c'est exactement ce que vous avez entendu la semaine passée de la part de la Commission nationale des parents francophones. On est membre de cette commission, et c'est ce qu'on aimerait voir du côté de la petite enfance pour éviter de toujours avoir à se battre.

Le sénateur McIntyre : Avez-vous eu l'occasion de rencontrer vos députés provinciaux et fédéraux?

Mme Lavoie : Non. On essaie, mais on n'a pas toujours les réponses qu'on voudrait avoir pour les rencontrer.

On a d'ailleurs organisé un événement, lundi, où on a accueilli M. Lorieau, le représentant du Commissariat aux langues officielles pour l'Ouest du Canada, qui est venu jusqu'à Vancouver. On a lancé notre programme Franc départ, à l'école Anne-Hébert, et cela a été très bien reçu. Or, le commissaire dit exactement cela. On n'offre pas assez d'accès aux services à la petite enfance pour assurer la pérennité de la communauté francophone à long terme.

Le sénateur Maltais : Bienvenue, mesdames. Nous avons sans doute rencontré quelques-uns de vos enfants dans les écoles que nous avons visitées.

I want to go back to the subject of early childhood. It's a topsy-turvy world. This morning, Radio-Canada announced that there are too many daycare spots in Quebec. If we weren't so far, we could take in a few of your children. However, just because Radio-Canada announced it doesn't mean it's true.

Since I sat in a different Parliament in another life, I followed many debates in Quebec on the creation of public and private daycares. There are two schools of thought. You spoke of one that is very good, but there is another that may be considered pedagogical and philosophical, the idea of letting a child be. Childhood happens only once. As the song goes, we aren't 20 every day, it happens only once.

I'm a grandfather and I have many grandchildren whose ages range from a few months old to 16 years old. They all went through the system. This summer, since I was convalescing, I had the opportunity to look after a number of my grandchildren. I observed them while they played. I found they lacked personal initiative. They had games they learned in nursery school, and I didn't see them be inventive. You know, a cardboard box can entertain a child with the simple addition of windows and a small door. You give them a cardboard box and they wait for someone to tell them to make a window. In my day, the first thing we did with a cardboard box was cut it. The window was probably crooked, but we knew there needed to be a window. Nobody told us.

I think for both anglophones and francophones, this principle should apply to every child on earth. In your case, you're a minority, but should the role of parents be more important, given the situation? I think your federation of francophone parents should have closer ties to families. People should share childcare, not in the monetary sense, obviously, but by arranging get-togethers on a slightly more regular basis for the children to spend time among themselves without being guided. You'll notice one thing. Unlike adults, children have no language or colour barriers. It's an extraordinary development opportunity for the child and it doesn't cost much. When they attend nursery school, they already have a sense of sociability. They don't need to be taught it since they learned it in their family and in their family groups during the get-togethers. They learned to be sociable. Of course, the teachers will develop this sense of sociability, but above all, it's the family unit.

Do you have any comments?

Ms. Asselin: That's a very good question. We can't overlook it. We need many services. I think in 69 per cent of Canadian families, both parents work. The only option is to have nursery schools or daycares to accommodate the parents. In Vancouver

J'aimerais revenir sur la petite enfance. C'est le monde à l'envers. Ce matin, Radio-Canada annonce qu'au Québec, il y a trop de places dans les garderies. Si on n'était pas si loin, on pourrait ramasser quelques-uns de vos enfants. Mais peut-être que si c'est Radio-Canada qui l'a annoncé, ce n'est pas nécessairement une vérité de La Palice.

Comme j'ai siégé à un autre Parlement dans une autre vie, j'ai suivi beaucoup de débats au Québec sur la création des garderies publiques et privées de la petite enfance. Il y a deux écoles de pensées à ce sujet. Vous en avez exprimé une qui est fort bien, mais il y en a une autre aussi qui est peut-être pédagogique et philosophique, celle de laisser vivre un enfant. Une enfance n'arrive qu'une fois. C'est comme dans la chanson, on n'a pas tous les jours 20 ans, cela nous arrive qu'une fois durant.

Je suis un grand-père et j'ai beaucoup de petits-enfants qui sont âgés de quelques mois à 16 ans. Ils ont tous passé par le système. Cet été, comme j'ai été en convalescence, j'ai eu la chance de garder plusieurs de mes petits-enfants. Je les observais pendant qu'ils jouaient. Je trouvais qu'ils manquaient d'initiative personnelle. Ils avaient des jeux, ils apprenaient à la prématernelle, et je ne les voyais pas inventifs. Vous savez, une boîte de carton peut amuser un enfant, il suffit d'y faire des fenêtres et une petite porte. Tu leur donnes une boîte de carton, ils attendent que quelqu'un leur dise de faire une fenêtre. Dans mon temps, la première chose qu'on faisait avec la boîte de carton, c'était de la couper. La fenêtre était probablement croche, mais on savait que ça prenait une fenêtre. Personne ne nous l'avait dit.

Je me dis qu'autant chez les anglophones que chez les francophones, ce principe doit s'appliquer à tous les enfants de cette terre. Dans votre cas, vous êtes en minorité, mais est-ce que le rôle des parents doit être plus important, compte tenu de la situation? Je pense que votre fédération de parents francophones devrait avoir des liens tissés plus serrés avec les familles, et échanger des enfants, pas au sens monétaire, évidemment, mais afin d'établir des rencontres, sur une base un peu plus régulière, pour que les enfants soient entre eux seulement et ne soient pas dirigés. Et là, vous allez vous apercevoir d'une chose, c'est que les enfants n'ont pas de barrière de langues, pas de barrière de couleurs, contrairement aux adultes. C'est un développement extraordinaire pour l'enfant et qui ne coûte pas grand-chose. Et quand ils arrivent à la prématernelle, ils ont déjà un sens de sociabilité, ils n'ont pas besoin de se le faire enseigner, ils l'ont appris en famille, en groupe familial lors de rencontres. Ils ont appris à être sociables. Bien sûr, les enseignants vont développer ce sens de sociabilité, mais avant toute chose, c'est la base familiale.

Avez-vous des commentaires à ce sujet?

Mme Asselin : C'est une très bonne question. On ne peut pas passer à côté. Il faut une multitude de services. Je pense que dans 69 p. 100 des familles canadiennes, les deux parents travaillent. On n'a pas le choix d'avoir des prématernelles ou des garderies

especially, given the price of houses, working is the only option. Certainly we need good daycares that allow children to play among themselves and that do not always have guided games.

We need a range of services to break the isolation of families because here, in a minority community, when we want to get together to create a francophone environment for our child, we need to find other francophones. For a mother or father of a young baby, it's not easy. Many activities and play groups are needed. The Franc départ program is a good example. The parent and child spend the morning playing at the Franc départ centre. The centre is not a nursery school as such. An educator is on site. Some of the games are guided, and part of the program is guided. However, the rest of the program gives free rein for parents and children to bond. That's the type of service that needs to be developed.

We have Petits Matins at the Maison de la Francophonie. Two mornings a week, an educator is on site to welcome parents. They can drop in to socialize and chat. A small snack is served. It's very informal. Francophone parents, especially parents of young children, need this type of thing during their paternity or maternity leave to feel properly supported. Our families are often far away. We need to create a francophone community around the family, and not only provide services for the child such as daycare and nursery school. These are family services, and they must be part of the full range of services families may need.

Senator Maltais: Given all we experienced in Quebec, and what you're experiencing here, I think the structure shouldn't leave the child out since the structure is there for the child. The foundation of all the structures you have here is for the little girl or boy who is six to eight months old or one to three years old.

What you explained, Ms. Asselin, is universal. Both parents need to work today. Since the cost of living is so high, there's no other option. Quality daycares are required, and the quality must be equal. It's included in the Canadian Charter of Rights and Freedoms. If early childhood services of equal quality are not provided here in British Columbia, the province — or the people in charge, I don't know who — is violating the Charter of Rights and Freedoms. The Charter of Rights and Freedoms isn't flexible. We can't put it away on Monday and bring it out on Friday. It's there all week, seven days a week and 24 hours a day. I firmly believe in the Charter of Rights and Freedoms, in particular when it affects children or children's rights. It's unacceptable that your political organizations fail to apply the Charter in your case.

pour accommoder les parents. À Vancouver surtout, avec le prix des maisons, on n'a pas le choix de travailler. Il est certain qu'il faut de bonnes garderies qui vont laisser une place aux enfants afin qu'ils puissent jouer par eux-mêmes, que ce ne soit pas toujours un jeu dirigé.

Il faut aussi une gamme de services pour briser l'isolement des familles, parce qu'ici, en milieu minoritaire, quand on veut se retrouver entre francophones afin de créer un milieu francophone autour de notre enfant, il faut aller les chercher, les francophones. Et quand on est mère ou père d'un jeune bébé, ce n'est pas facile. Cela prend une multitude d'activités, de groupes de jeu. Le programme Franc départ est un bon exemple de cela. Le parent vient passer l'avant-midi avec son enfant pour jouer au centre Franc départ. Ce n'est pas nécessairement une prématernelle en tant que telle. Il y a une éducatrice qui est sur place. Il y a une partie des jeux qui est dirigée, une partie du programme qui est dirigée, mais le reste du programme laisse libre cours aux enfants et aux parents afin qu'ils puissent tisser des liens. C'est ce genre de service qu'il faut développer.

On a les Petits Matins, à la Maison de la Francophonie où, deux matins par semaine, une éducatrice est sur place pour accueillir les parents. Ils peuvent s'y rendre sans rendez-vous, pour socialiser et discuter. Il y a une petite collation qui est servie. Donc, c'est fait d'une manière tout à fait informelle. C'est ce dont les parents francophones ont besoin, surtout les parents de jeunes enfants, pendant leur congé parental ou de maternité, pour qu'ils puissent vraiment se sentir appuyés. Nos familles sont souvent loin. Donc, il faut créer une communauté francophone autour de cette famille et non pas seulement offrir des services à l'enfant, comme la garderie et la prématernelle. Ce sont des services à la famille et il faut les concevoir dans l'entière des services dont ils peuvent avoir besoin.

Le sénateur Maltais : Compte tenu de tout ce qu'on a vécu au Québec, et de ce que vous vivez ici, je me dis qu'il ne faut pas que la structure fasse disparaître l'enfant, parce que la structure est là pour l'enfant. La base de toutes les structures que vous avez ici, c'est pour la petite bonne femme et le petit bonhomme de six à huit mois, et d'un an à trois ans.

Ce que vous avez expliqué, madame Asselin, est universel. Les deux parents sont obligés de travailler aujourd'hui, le coût de la vie est tellement élevé qu'on n'a pas le choix. Cela prend des garderies de qualité, et la qualité doit être égale. C'est compris dans la Charte canadienne des droits et libertés. Si vous n'avez pas atteint l'égalité au niveau de la petite enfance, ici en Colombie-Britannique, la province — ou les responsables, je ne sais pas qui — viole la Charte des droits et libertés. Or, la Charte des droits et libertés n'est pas maniable, on ne peut pas la mettre dans la garde-robe le lundi et la ressortir le vendredi. Elle est là toute la semaine, 7 jours par semaine, 24 heures par jour. Et je crois profondément à la Charte des droits et libertés, en particulier lorsque cela touche l'enfant, ou la défense des droits de l'enfant. Il est inacceptable que vos organismes politiques n'appliquent pas la Charte dans votre cas.

Madam Chair, I think we'll have the opportunity to meet with many people this year. Rest assured the message will be passed on. I can't guarantee the result. You know, there's nothing worse than speaking to those who refuse to listen. However, we'll shout very loud, because this is unacceptable. It's not the structure, but the child, a Canadian, who needs protection.

Ms. Lavoie: Senator Maltais, you're absolutely right. We've been saying that for a long time. We want equality, and we want to be able to give our children, who are the centre of the community and the future of the country, the services to which they're entitled under the Charter.

Thank you. If you hear us, then we're very happy.

Ms. Asselin: Canadian Heritage must also commit to funding early childhood services. We know that, in the past five to 10 years, Canadian Heritage, with the Roadmap, has invested very little in early childhood services. This has strongly contributed to assimilation and to the community's disconnection from early childhood services.

When we speak of equal quality, for example, we need educators who are well trained and who have access to ongoing training so they can meet the needs of children today. The educator training plans submitted to Canadian Heritage have all been rejected in recent years. That's unacceptable.

This morning, you're speaking with people from the field of education, with teachers. They also need training, but the educators do as well. Who is responsible for providing the training? The parents' federations often take charge of the training. However, to provide the training, especially in a province such as ours with a dispersed population, educators need to be brought in. This costs money. We must be able to ensure that Canadian Heritage, under the Canada-communities agreements, can fund early childhood services and projects that will result in services of equal quality.

Senator Gagné: I have one last question. You said the early childhood sector is an important component of francophone education across the country. I completely agree. The fact remains that the interpretation of section 23 is currently limited to the kindergarten to grade 12 system.

To address this, you mentioned the idea of creating a national early childhood strategy that would be part of an action plan. I think we could go further. We need to think in terms of a government policy statement on early childhood that makes it clear that early childhood is a key part of the development and growth of our communities.

Madame la présidente, je crois que nous aurons l'occasion de rencontrer beaucoup de personnes au cours de cette année. Soyez tous assurés que le message sera passé. Je ne vous garantis pas le résultat. Vous savez, il n'y a rien de pire que de parler à un sourd qui ne veut rien entendre. Mais nous allons crier très fort, parce que c'est inacceptable. Il ne s'agit pas de la structure, mais bien de l'enfant, d'un Canadien ou d'une Canadienne, et c'est ce qu'on doit protéger.

Mme Lavoie : Sénateur Maltais, vous avez entièrement raison, et c'est ce qu'on revendique depuis longtemps. On veut l'égalité, on veut pouvoir offrir à nos enfants, qui sont au centre de la communauté, qui sont l'avenir du pays, des services auxquels ils ont droit en vertu de la Charte.

Je vous remercie beaucoup. Si vous nous entendez, nous en sommes fort heureux.

Mme Asselin : En outre, Patrimoine canadien doit s'engager aussi à financer la petite enfance. On sait qu'au cours des derniers 5 ou 10 ans, Patrimoine canadien, avec la Feuille de route, a très peu investi en faveur de la petite enfance, et cela a vraiment contribué à l'assimilation et à la déconnexion de la communauté envers la petite enfance.

Quand on parle de qualité égale, par exemple, on veut avoir des éducatrices qui sont bien formées, qui peuvent avoir de la formation continue pour pouvoir faire face aux besoins des enfants d'aujourd'hui. Les projets qu'on a présentés à Patrimoine canadien par rapport à la formation des éducatrices ont tous été rejetés dans les dernières années. C'est inadmissible.

Ce matin, vous parliez avec des gens du milieu de l'éducation, des enseignants. Eux aussi ont besoin de formation, mais les éducatrices aussi. Or, qui est responsable d'offrir cette formation? Cela retombe souvent sur les fédérations de parents qui prennent en charge cette formation. Mais pour pouvoir l'offrir, surtout dans une province où la population est aussi dispersée que la nôtre, il faut faire venir les éducatrices, et ce sont des déplacements qui occasionnent des coûts. Il faut vraiment pouvoir s'assurer que Patrimoine canadien, à l'intérieur des ententes Canada-communautés, puisse financer la petite enfance, financer des projets qui apporteront une qualité égale dans les services.

La sénatrice Gagné : J'aurais une dernière question. Vous avez mentionné que le secteur de la petite enfance est un élément important de l'éducation francophone partout au pays. Je suis parfaitement d'accord. Il reste quand même que l'interprétation de l'article 23 est limitée jusqu'à présent au système de la maternelle à la 12^e année.

Pour tenter de contrer cela, vous avez quand même mentionné l'idée de créer une stratégie nationale en faveur de la petite enfance, une stratégie nationale qui ferait partie d'un plan d'action. Il me semble qu'on pourrait aller plus loin. Il s'agirait de penser en termes d'un énoncé de politique gouvernementale en matière de petite enfance qui énonce clairement que la petite enfance est au cœur du développement et de l'épanouissement de nos communautés.

I wondered whether this could be — I'm making the suggestion — a way to take action. Usually, a government policy would likely carry more weight. It would give us hope that, one day, section 23 will be interpreted much more liberally and will incorporate early childhood.

Ms. Lavoie: That's an excellent suggestion. If we hammer home the message from all sides, we might obtain something that could help us a great deal. Thank you for your suggestion. We'll take note of it.

Ms. Asselin: It should also be recognized that we need agreements with the provinces and federal government on early childhood services, for example, like there were in the early 2000s. There needs to be recognition of the distinctiveness of francophones, so that a part of the funds are allocated to the francophone community. If not, we'll be overlooked.

Senator Gagné: When I refer to a government statement, it's for minority communities.

Ms. Lavoie: I want to add to what Ms. Asselin said. Since money is designated for the First Nations, money needs to be designated for francophones minority communities, as you suggested.

[English]

The Chair: It may be a last question, but I would like to ask to the representatives of Canadian Parents For French: I understand that the policy in British Columbia is for a second language to be compulsory between Grades 5 and 8, but French is one of the options amongst many languages that a school board may choose to offer. What do you think of that particular policy?

Ms. Beaton: Personally, although I really love and appreciate all languages around the world, being bilingual myself, I am very open-minded to other cultures, but I do feel we need to preserve our official languages prior to other languages. It is great that other languages are being offered, but they should be secondary to French or English.

The Chair: What about the fact that they start in grades —

Ms. Beaton: In my district, core French starts in Grade 4, and I believe by the time they are in Grade 10 it is pretty much dissipated, so we need more. For core French, they are learning just the base, like, in French it is (inaudible). They are not learning full conversational, and I think part of that may be due to teachers not having the qualifications to teach the class, or there not being, again, enough resources or maybe not enough exchange between the different French programs.

Je me suis demandé si cela pouvait être — je vous fais la suggestion — une possibilité de revendication. Habituellement, une politique gouvernementale aurait probablement plus de poids, et cela nous permettrait d'espérer qu'un jour, l'interprétation de l'article 23 soit faite de façon beaucoup plus libérale et incorpore justement la petite enfance.

Mme Lavoie : C'est une excellente suggestion, et si on martèle le message de tous les côtés, on obtiendra quelque chose qui pourrait nous aider grandement. Je vous remercie de votre suggestion, et on la prend en note.

Mme Asselin : Ce qu'il faut aussi, c'est reconnaître qu'il faudrait des ententes, par exemple, au niveau de la petite enfance, avec les provinces et le gouvernement fédéral, comme il y en avait au début des années 2000. Il faut vraiment reconnaître la spécificité des francophones de sorte qu'une certaine partie de ces fonds revienne à la communauté francophone. Sinon, on va passer à côté.

La sénatrice Gagné : Quand je parle d'un énoncé gouvernemental, c'est pour les communautés vivant en situation minoritaire.

Mme Lavoie : Je voudrais ajouter à ce que Mme Asselin a dit. Comme il y a de l'argent qui est désigné pour les Premières Nations, on a besoin qu'il y ait de l'argent qui soit désigné pour les francophones en situation minoritaire, comme vous le suggérez.

[Traduction]

La présidente : Ce sera peut-être la dernière question, mais je voudrais poser une question à la représentante de Canadian Parents For French. Je crois comprendre qu'en vertu de la politique en Colombie-Britannique, l'apprentissage d'une langue seconde est obligatoire de la cinquième à la huitième années, mais le français n'est qu'une option parmi une foule d'autres langues qu'un conseil scolaire pourrait choisir d'offrir. Que pensez-vous de cette politique?

Mme Beaton : Personnellement, même si j'aime et j'apprécie toutes les langues du monde, étant moi-même bilingue, je suis très ouverte aux autres cultures, mais je trouve que nous devons préserver nos langues officielles avant les autres. Tant mieux si on enseigne d'autres langues, mais elles devraient passer après le français ou l'anglais.

La présidente : Que pensez-vous du fait qu'on commence dès...

Mme Beaton : Dans notre arrondissement scolaire, l'apprentissage du français de base commence en 4^e année, mais rendus en 10^e année, les élèves oublient presque tout; donc, nous devons en faire plus. Dans le cas du français de base, les élèves n'apprennent que les rudiments du français, ce qui est... [Note de la rédaction : inaudible]. Ils n'apprennent pas à soutenir une conservation suivie, ce qui est attribuable, en partie, au fait que les enseignants n'ont pas les compétences nécessaires pour donner le

If there is a way that we can better supply these classes, it would retain much better the language for these students. We need to make it a little bit more for the — it is Canada. Honestly, it should be starting from the day they enter school. It shouldn't be starting later on. You know, for people moving into our country, they come in with an expectation that everybody is learning both languages, and that is not a reality when you finally look into how it works, and it is kind of a disappointment as a Canadian citizen.

The Chair: Ms. Waddington, do you have the same point of view?

Ms. Waddington: No, I would definitely echo Ms. Beaton's comments that there is a fundamental lack of resources in B.C., and that is right across from classroom space to books, and the Teachers' Union spoke earlier this morning about 78 per cent of teachers not having the competency to converse fluently in French, and that is obviously going to impact how they are delivering that instruction in their classroom.

We are seeing now with French immersion it is a 40-year old program, I believe, across Canada, and in B.C. we are really in a deficit where we don't have the basis of people, the large enough population speaking French, really, truly advocating for it, and it is seen as a very small minority issue. It shouldn't be that way because we are Canadian, and we are a bilingual country, and that needs to be reinforced within our education system.

Ms. Beaton: Just to add, one thing I have noticed too, the difference in the belief of the administration, like the belief of bilingualism, the belief of integrating French in each local district is very different. Each school district seems to run differently, so, for instance, in my district, I have been really integrated in the decision-making process as a president of my chapter, and they really listen to me. I will bring up facts, you know — “We need to do better. What can we do to support?” — and it is listened to, and they do their best to apply it, whereas in Ms. Waddington's district, it is very different.

If there was a way to provide direction, like, “Here is how it needs to be done” versus “Here is the money. You figure it out it” it would be very different. We need to be more uniform across the province.

Senator Jaffer: Chair, I have one clarification. I let it go earlier on, but I am very uncomfortable because I don't think anybody is meaning this, but I don't want us to set up in my province “Oh, Aboriginals get this, and we don't get this.” I don't think

cours ou, je le répète, au fait qu'il y a une pénurie de ressources ou encore, un manque d'échanges entre les différents programmes de français.

Si nous pouvions trouver une façon de mieux répondre à la demande pour ces cours, les élèves auraient beaucoup plus de chances de maintenir leurs compétences linguistiques. Nous devons en faire un peu plus pour... après tout, nous vivons au Canada. Honnêtement, cet apprentissage devrait commencer dès le premier jour d'école. On ne devrait pas le remettre à plus tard. Vous savez, les gens qui viennent au Canada s'attendent à ce que tout le monde apprenne les deux langues, mais force est de constater que ce n'est pas la réalité. En tant que citoyenne canadienne, je trouve cela plutôt décevant.

La présidente : Madame Waddington, êtes-vous du même avis?

Mme Waddington : Non, je suis certainement d'accord avec Mme Beaton pour dire qu'il y a un manque fondamental de ressources en Colombie-Britannique, allant du nombre de places disponibles jusqu'aux livres. D'ailleurs, le Syndicat des enseignants a dit ce matin qu'environ 78 p. 100 des enseignants ne sont pas capables de s'exprimer en français avec aisance, ce qui aura évidemment une incidence sur la façon dont ils enseignent la matière en classe.

Le programme d'immersion française existe depuis 40 ans, je crois, partout au Canada et en Colombie-Britannique. Nous sommes réellement aux prises avec un manque, car il n'y a pas assez de francophones pour en faire la promotion, et c'est considéré comme une question touchant une très petite minorité. Il ne devrait pas en être ainsi puisque nous sommes des Canadiens et nous vivons dans un pays bilingue. On doit renforcer l'apprentissage du français dans notre système d'éducation.

Mme Beaton : J'aimerais ajouter que les convictions de l'administration en ce qui concerne le bilinguisme et l'intégration du français varient beaucoup d'un arrondissement local à l'autre. Chaque conseil scolaire semble fonctionner différemment; par exemple, dans mon arrondissement scolaire, je participe activement au processus décisionnel en tant que présidente de ma section locale, et on m'écoute vraiment. Je présente des faits en disant : « Nous devons faire mieux. Comment pouvons-nous appuyer cela? » Les administrateurs en tiennent compte et ils font de leur mieux pour y donner suite, alors que dans l'arrondissement de Mme Waddington, c'est très différent.

Si on pouvait nous fournir une orientation, c'est-à-dire nous indiquer comment procéder au lieu de simplement nous donner les fonds et de nous dire de nous débrouiller, la situation serait alors bien différente. Nous avons besoin d'une approche plus uniforme dans l'ensemble de la province.

La sénatrice Jaffer : Madame la présidente, j'aimerais apporter une précision. J'ai laissé faire tout à l'heure, mais il y a un point qui me rend très mal à l'aise. Je crois que personne ne voulait insinuer cela, mais je ne veux pas que, dans ma province, les gens

you were saying that, but I just want to clear it for the record: Aboriginal people have huge issues, and we are not competing. Both programs should be properly resourced.

The Chair: Thank you, Senator Jaffer, for underlining that point.

[*Translation*]

Our time is up for the morning. On behalf of the Standing Senate Committee on Official Languages, I want to thank you for the quality of your presentations. Your presentations show you care about this issue. The information you provided will be very useful and your recommendations are very relevant. As Senator Maltais said, rest assured that we'll follow up on what we heard today.

(The committee adjourned.)

VANCOUVER, Wednesday, October 5, 2016

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 1:00 pm to continue its study of the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia.

Senator Claudette Tardif (*Chair*) in the chair.

The Chair: Thank you for being with us today to present your research and thoughts on the challenges relating to postsecondary education. As you know, we are studying the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia. Of course, we do recognize that there is a continuum from early childhood to postsecondary education.

Before we proceed with your presentations, I would like to ask the senators to introduce themselves, starting on my right.

Senator Jaffer: Mobina Jaffer from British Columbia. Welcome.

Senator McIntyre: Paul McIntyre from New Brunswick.

Senator Gagné: Hello everyone. Raymonde Gagné from Manitoba.

Senator Maltais: Good afternoon. Ghislain Maltais from Quebec.

The Chair: I am Claudette Tardif from Alberta, and I have the privilege and honour of chairing the Standing Senate Committee on Official Languages.

disent : « Oh, les Autochtones ont ce droit, et nous ne l'avons pas. » Je ne pense pas que c'est ce que vous vouliez dire, mais je tenais simplement à le préciser aux fins du compte rendu. Les Autochtones font face à des difficultés de taille, et nous ne rivalisons pas avec eux. Les deux programmes devraient avoir les ressources nécessaires.

La présidente : Merci, sénatrice Jaffer, de souligner ce point.

[*Français*]

Notre temps est écoulé pour la matinée. Je tiens, au nom des membres du Comité sénatorial permanent des langues officielles, à vous remercier très sincèrement pour la qualité de vos présentations. On constate dans vos présentations que vous vous souciez de cette question. Les renseignements que vous nous avez transmis nous seront très utiles et vos recommandations sont très pertinentes. Comme l'a indiqué le sénateur Maltais, vous pouvez être assurées que nous allons donner suite à ce que nous avons entendu aujourd'hui.

(La séance est levée)

VANCOUVER, le mercredi 5 octobre 2016

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 13 h 00, pour poursuivre son étude sur les défis liés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française de la Colombie-Britannique.

La sénatrice Claudette Tardif (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente : Je vous remercie d'être parmi nous pour nous présenter vos recherches et vos réflexions sur les défis qui se présentent au niveau de l'éducation postsecondaire. Comme vous le savez, nous étudions la question des défis liés à l'accès aux écoles françaises ainsi qu'aux programmes d'immersion française en Colombie-Britannique. Bien sûr, nous reconnaissons qu'il y a un continuum qui va de la petite enfance jusqu'au niveau postsecondaire.

Avant de passer à vos présentations, j'aimerais inviter les sénateurs à se présenter, en commençant à ma droite.

La sénatrice Jaffer : Je m'appelle Mobina Jaffer, je suis de la Colombie-Britannique. Bienvenue.

Le sénateur McIntyre : Paul McIntyre, sénateur du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Gagné : Bonjour, tout le monde. Raymonde Gagné, du Manitoba.

Le sénateur Maltais : Bon après-midi. Ghislain Maltais, du Québec.

La présidente : Je suis Claudette Tardif, de l'Alberta, et j'ai le privilège et l'honneur de présider le Comité sénatorial permanent des langues officielles.

We have with us today Ms. Claire Trépanier, from Simon Fraser University's Office of Francophone and Francophile Affairs. From Simon Fraser University's faculty of education, we welcome Professor Diane Dagenais and Ms. Cécile Sabatier, also a professor, and finally, Mr. Yvon Laberge, Executive Director of the Collège Éducentre.

Our time is limited, so I would ask you to limit your presentations to five minutes. The senators will then have some questions for you. I would also ask the senators to be as brief and concise as possible.

We will begin with Mr. Laberge from the Collège Éducentre, followed by the team from Simon Fraser University, starting with Ms. Claire Trépanier.

Mr. Laberge, you have the floor.

Yvon Laberge, Executive Director, Collège Éducentre: Thank you very much. Hello, Madam Chair, honourable senators, dear colleagues and those in attendance.

Madam Chair, I would like to thank you for the invitation, on behalf of the board of directors of Collège Éducentre, of which I am the executive director. Collège Éducentre is a non-profit organization founded in 1992, which was certified as a private college by the Ministry of Advanced Education in December 2015. As a result, the college can now award its own certificates and degrees, whereas previously it had to award them in partnership with a recognized institution. The only French college in British Columbia, Collège Éducentre is also on the list of institutions that accepts international students.

In order to reach out to francophones and francophiles right across the province, our courses, programs and services are offered in classrooms at our three campuses, in Vancouver, Prince George and Victoria, or online through our virtual campus. In 2016, we added a satellite location in Surrey.

Collège Éducentre makes a key contribution to the development of the French fact in British Columbia and bilingualism in Canada. We help meet the growing needs for access to a varied range of high-quality training services for British Columbia's francophone and francophile population.

With an annual budget of \$2.5 million, Collège Éducentre serves over 1,700 people, about 50 per cent of them immigrants. The college has a staff of 120 employees and contract workers, both part-time and full-time.

The college offers college-level training services, ongoing training and basic French-language training. But it is not a training institution in the traditional sense because, in addition to training services, we offer students resource services

Nous recevons, aujourd'hui, Mme Claire Trépanier, du Bureau des affaires francophones et francophiles de l'Université Simon Fraser. De la faculté d'éducation de l'Université Simon Fraser, nous accueillons la professeure Diane Dagenais et Mme Cécile Sabatier, également professeure, et finalement, du Collège Éducentre, nous recevons M. Yvon Laberge, directeur général.

Notre temps est compté. Je vous demanderais donc de limiter vos présentations à cinq minutes. Ensuite, les sénateurs auront des questions à vous poser. Je demanderais aux sénateurs d'être aussi brefs et concis que possible.

Nous allons commencer avec M. Laberge, du Collège Éducentre, qui sera suivi de l'équipe de l'Université Simon Fraser, en commençant par Mme Claire Trépanier.

Monsieur Laberge, la parole est à vous.

Yvon Laberge, directeur général, Collège Éducentre : Merci beaucoup. Bonjour, madame la présidente, honorables sénateurs et sénatrices, chers collègues et participants présents.

Madame la présidente, j'aimerais vous présenter mes remerciements à la suite de votre invitation, au nom du conseil d'administration du Collège Éducentre, institution dont je suis le directeur général. Organisme à but non lucratif fondé en 1992, le Collège Éducentre a obtenu, en décembre 2015, la désignation de collège privé du ministère de l'Éducation supérieure. Depuis, le collège est en mesure d'offrir ses propres certificats et diplômes, alors que précédemment, il devait les remettre en partenariat avec une institution reconnue. Unique collège francophone en Colombie-Britannique, le Collège Éducentre est également sur la liste des institutions pouvant y inscrire des étudiants internationaux.

Afin de rejoindre les francophones et les francophiles dans l'ensemble de la province, nos cours, nos programmes et services sont offerts en présentiel dans l'un de nos trois campus, soit ceux de Vancouver, de Prince George et de Victoria, ou en ligne, grâce à notre campus virtuel. En 2016, nous avons ajouté un site satellite à Surrey.

Le Collège Éducentre est un contributeur incontournable au développement du fait français en Colombie-Britannique et du bilinguisme au Canada. Nous contribuons à répondre aux besoins grandissants pour l'accès à des services de formation variés et de qualité pour la population francophone et francophile de la Colombie-Britannique.

Avec un budget annuel de 2,5 millions de dollars, le Collège Éducentre sert au-delà de 1 700 personnes, dont environ 50 p. 100 sont issues de l'immigration. Le personnel du collège comprend 120 employés et contractuels, à temps plein ou à temps partiel.

Le collège offre des services de formation collégiale, de formation continue et de formation de base en français. Mais le collège n'est pas une institution de formation au sens traditionnel car, en plus des services de formation, nous offrons aux étudiants

that include academic and career counselling, employment assistance services and immigrant orientation and integration services.

Collège Éducacentre's comprehensive and integrated model allows us to refer our participants to the various services and training offered by the college or in the community, depending on their stated needs. Collège Éducacentre's needs are in four main areas: recruitment, capital assets, access to and use of the latest technology, and funding, of course.

Collège Éducacentre is always looking to broaden our client base. To do so, we have to promote college education as a viable option at the postsecondary level or for professional development. We must also better understand the needs and expectations of our clientele, which is made up of francophones and francophiles from various backgrounds: French-speaking parts of Canada, Europe, Africa, more than 50 countries around the world, with different cultures and covering a vast territory. In addition, we are trying to understand labour market needs and expectations by conducting ongoing studies and analyses. In order to promote our services and training, we rely on a clear marketing strategy that focuses in particular on social networks, and we must visit French and immersion schools.

Collège Éducacentre must also develop strategies to offer double credits at the secondary/college and at college/university levels. Moreover, the recruitment of international students offers a number of benefits. This kind of recruitment could help meet priority needs, such as teacher resources for early childhood education. Other priorities fields include health care and the tourism and hospitality industries.

This goal of becoming more international has major spinoffs. The arrival of new students can create a critical mass that would enable us to offer more programs. Equally, the registration of international students would bring in significant funds, helping us to meet our budget objectives. Finally, it encourages an increase in French-speaking immigrants, thereby bolstering British Columbia's francophone community.

The main campus of Collège Éducacentre is located in Vancouver, in an old building in very poor repair that does not meet our current or future needs in terms of space and layout. We must bear in mind that this takes up a significant chunk of our operating budget. To ensure the institution's survival, Collège Éducacentre must find premises that are larger, better equipped and less expensive.

des services de ressources comprenant, entre autres, de l'orientation scolaire et professionnelle, des services d'aide à l'emploi et des services d'orientation et d'intégration des immigrants.

Le modèle global et intégré mis de l'avant par le Collège Éducacentre nous permet de recommander nos participants aux différents services et formations du collège ou de la communauté, selon le besoin exprimé. Les besoins du Collège Éducacentre reposent sur quatre principaux piliers : le recrutement, l'immobilisation, l'accès et l'utilisation des technologies de pointe et, bien sûr, le financement.

Le Collège Éducacentre cherche toujours à joindre une plus grande clientèle. Pour se faire, il faut valoriser la formation collégiale comme option viable dans la poursuite d'études postsecondaires ou pour le développement professionnel. Il nous faut également mieux comprendre les besoins et attentes de notre clientèle composée de francophones et de francophiles provenant d'horizons variés : le Canada francophone, l'Europe, l'Afrique, plus de 50 pays à travers le monde, avec des cultures différentes et disséminées sur un très grand territoire. De plus, on tente de comprendre les besoins et attentes du marché du travail en effectuant des études et des analyses continues. Afin de promouvoir nos services et nos formations, nous devons utiliser une stratégie de marketing bien définie en utilisant notamment les réseaux sociaux, ainsi qu'en organisant des visites d'écoles francophones et d'immersion.

Le Collège Éducacentre doit aussi développer des stratégies pour offrir des crédits duos au niveau secondaire-collégial et au niveau collégial-universitaire. De plus, le recrutement d'étudiants internationaux offre des avantages à plusieurs niveaux. D'une part, ce recrutement pourrait aider à combler les besoins prioritaires, telles les aides pédagogiques spécialisées dans le domaine de l'éducation à la petite enfance. Ajoutons à cette liste les domaines de la santé, du tourisme et de l'hôtellerie.

Cet objectif d'internationalisation engendre des retombées importantes. Entre autres, l'entrée de nouveaux étudiants peut permettre une masse critique qui nous permettrait d'offrir un plus grand nombre de programmes. Également, les inscriptions d'étudiants internationaux impliquent une entrée de fonds importante, ce qui rejoint nos aspirations budgétaires. Finalement, cela encourage une augmentation des migrants d'expression française et renforçant ainsi la communauté francophone de la Colombie-Britannique.

Le campus principal du Collège Éducacentre est situé à Vancouver, dans un vieil édifice en très mauvais état et qui ne répond pas à nos besoins actuels et d'avenir en termes d'espace et de distribution des salles. N'oublions pas également que cela mobilise une portion considérable de notre budget opérationnel. Afin d'assurer la pérennité de l'institution, le Collège Éducacentre doit trouver des locaux plus grands, mieux disposés et à prix plus modéré.

The federal government's contribution is indispensable in the following three areas: improving access to buildings it owns that are underutilized; supporting us in calling on the provincial government to transfer to us a property that it manages, such as a school slated for closure; and also contributing financially to purchasing and renovating a building.

Technology, especially digital technology, is evolving quickly and constantly. Historically, Collège Éducacentre has received federal funding to keep up with the latest technologies, especially for distance education. The purchase of new equipment and software depends on having the staff who are able to fully utilize the new technology and develop new methods of delivering various training. That would require the ongoing training of college employees. A long-term investment is needed to ensure that the college can remain a leader in distance education so as to offer francophones and francophiles training services that are of equal quality to that of the services available to the majority.

Collège Éducacentre recognizes that the institutions and agencies that offer services and training in French in British Columbia are underfunded. The college level, however, is still the poor relation in terms of funding in the province. In order to meet the growing need for the services and training offered by our college, a major increase in our funding is needed.

Collège Éducacentre is aiming to double its clientele from 1,700 to 3,400 learners by 2023, and multiply the number of courses and services it offers. This ambitious projection will require a progressive increase in funding in order to reach the \$7 million threshold by 2023. That of course will mean increasing the funding provided under bilateral education agreements and other federal programs, but it will also mean that, as regards devolution, the province must live up to its obligations under the Official Languages Act.

Since 2010, the college has tried to increase its independent revenues, which represented 7 per cent of our budget at that time, and reached 17 per cent in 2016. Collège Éducacentre is committed to continuing its independent fundraising activities. The federal government's support will therefore be essential in developing our skills in the social economy.

Collège Éducacentre is a key force in developing the French fact in British Columbia. An increase in federal support, both politically and financially, and in upholding official languages obligations, would help the Collège Éducacentre achieve its medium-term and long-term objectives.

L'apport du gouvernement fédéral est indispensable à trois niveaux, soit faciliter l'accès aux édifices dont il est le propriétaire, mais qui sont sous-utilisés; nous appuyer dans nos revendications auprès du gouvernement provincial pour un transfert d'une propriété qu'il gère, par exemple, les écoles vouées à la fermeture; et aussi contribuer financièrement à l'achat et à la rénovation d'un édifice.

La technologie, surtout en lien avec le numérique, est en évolution constante et rapide. Historiquement, le Collège Éducacentre a su bénéficier d'un appui financier du gouvernement fédéral pour rester à la fine pointe des nouvelles technologies, en particulier l'éducation à distance. L'achat de nouveaux équipements et logiciels requiert un personnel en mesure d'exploiter pleinement la nouvelle technologie et de développer de nouveaux modes de livraison des différentes formations. Cela implique la formation continue des employés du collège. Un investissement continu est nécessaire pour permettre au collège de rester chef de file dans le domaine de l'éducation à distance afin d'offrir aux francophones et aux francophiles une option d'accès à des services de formation d'une qualité équivalente à celle de la majorité.

Le Collège Éducacentre reconnaît que les budgets des institutions et organismes qui offrent des services et de la formation en français en Colombie-Britannique sont insuffisants. Le niveau collégial, par contre, demeure le parent pauvre du financement dans cette province. Afin de répondre aux besoins grandissants pour les services et formations offerts par notre collège, une bonification importante du financement est requise.

Le Collège Éducacentre vise à doubler le nombre de clients d'ici 2023, soit de passer de 1 700 à 3 400 apprenants et de multiplier le nombre de cours et de services offerts. Cette projection ambitieuse entraînera une obligation progressive du financement pour atteindre le seuil du 7 millions de dollars, d'ici 2023. Certes, cela implique une augmentation des fonds dans l'enveloppe des ententes bilatérales en éducation et des autres programmes fédéraux, mais aussi d'assurer que, dans les dossiers de dévolution, le gouvernement provincial respecte ses obligations en vertu de la Loi sur les langues officielles.

Depuis 2010, le collège a cherché à augmenter ses revenus autonomes, ce qui représentait à l'époque 7 p. 100 de notre budget global, atteignant 17 p. 100 en 2016. Le Collège Éducacentre s'engage à poursuivre ses activités génératrices de revenus autonomes. Par conséquent, l'appui du gouvernement fédéral sera essentiel dans le développement de nos compétences dans le domaine de l'économie sociale.

Le Collège Éducacentre est un contributeur incontournable au développement du fait français en Colombie-Britannique. Un appui accru du gouvernement fédéral sur les plans politique et financier et envers le respect des obligations en matière de langues officielles aiderait le Collège Éducacentre à atteindre ses objectifs à moyen et à long terme.

Once again, I thank you sincerely for kindly inviting me here today. I will be very pleased to answer your questions.

The Chair: Thank you, Mr. Laberge. I must say that the committee really enjoyed visiting Collège Éducacentre yesterday morning and meeting members of your staff.

Mr. Laberge: Likewise.

The Chair: I now invite Ms. Claire Trépanier, from Simon Fraser University's Office of Francophone and Francophile Affairs, to take the floor.

Claire Trépanier, Director, Office of Francophone and Francophile Affairs, Simon Fraser University: Madam Chair, ladies and gentlemen, senators and members of the Standing Senate Committee on Official Languages, on behalf of the senior management of Simon Fraser University (SFU) and my colleagues here with me, Diane Dagenais and Cécile Sabatier, and on my own behalf as director of the Office of Francophone and Francophile Affairs (BAFF), I would like to thank the Senate committee for the invitation to testify as part of your study of French-language education in British Columbia, something that is so important to us all.

I would like to thank the committee for considering the report we have submitted. This report, which you have before you in both official languages, is entitled *Ensuring the continuum between K-12 and post-secondary education in British Columbia: Simon Fraser University's Office of Francophone and Francophile Affairs 2018-2023 Action Plan*. This report highlights the commitment that SFU made 10 years ago to contribute to the development of postsecondary education in French and thereby support young people in the province who want to pursue their education in French, right here in British Columbia.

I must also stress the strong political will of SFU's senior management which, in 2004, proudly supported the creation of the BAFF, an administrative entity that operates in French within an anglophone institution and that works with the faculties and departments on the development, promotion and delivery of French-language courses and programs.

Our comments today pertain to the importance and I would say the need for a continuum in French-language education from K-12 to postsecondary education in British Columbia. When I say French-language education, I am referring to the teaching of French as a first language, a minority language and a second language.

With regard to the committee's study, SFU has identified a number of major obstacles to French-language education for students and young people in the province. These obstacles

Une fois de plus, je vous adresse mes sincères remerciements de m'avoir cordialement invité aujourd'hui. C'est avec grand plaisir que je reste à votre disposition pour répondre à vos questions.

La présidente : Merci, monsieur Laberge. Je dois dire que notre comité a beaucoup apprécié l'occasion, hier matin, de visiter le Collège Éducacentre et de rencontrer les membres de votre personnel.

M. Laberge : C'est réciproque.

La présidente : J'inviterais maintenant Mme Claire Trépanier, du Bureau des affaires francophones et francophiles de l'Université Simon Fraser, à prendre la parole.

Claire Trépanier, directrice, Bureau des affaires francophones et francophiles, Université Simon Fraser : Madame la présidente, mesdames et messieurs, sénatrices et sénateurs, membres du Comité sénatorial permanent des langues officielles, au nom de la haute direction de l'Université Simon Fraser (SFU) et des collègues qui m'accompagnent, Diane Dagenais et Cécile Sabatier, et en mon nom personnel en tant que directrice du Bureau des affaires francophones et francophiles (BAFF), je tiens à remercier le comité sénatorial de l'invitation à témoigner dans le cadre de l'étude qui touche l'éducation en français en Colombie-Britannique, que nous avons à cœur et qui nous touche tous et toutes.

Je remercie le comité de prendre en compte le rapport qui lui a été soumis. Ce rapport, que vous avez en main dans les deux langues officielles, est intitulé *Assurer le continuum en éducation en français entre la maternelle et la 12e année et l'enseignement postsecondaire en français en Colombie-Britannique : Le Plan d'action du BAFF de l'Université Simon Fraser 2018-2023*. Ce rapport démontre l'engagement qu'a pris, il y a 10 ans, SFU de contribuer au développement de l'enseignement postsecondaire en français et de soutenir ainsi les jeunes de la province qui désirent poursuivre des études universitaires en français ici même, en Colombie-Britannique.

J'aimerais aussi souligner l'importance de la volonté politique de la haute administration de SFU qui, en 2004, a soutenu fièrement la création du BAFF, une entité administrative qui fonctionne en français à l'intérieur d'une institution anglophone et qui travaille en collaboration avec les facultés et les départements pour le développement, la promotion et la livraison de cours et de programmes en langue française.

Notre propos, aujourd'hui, porte sur l'importance, voire la nécessité d'un continuum en éducation en français de la maternelle à la 12^e année et l'enseignement postsecondaire en français, en Colombie-Britannique. Notez que, lorsque nous parlons d'éducation en français, nous faisons référence à la fois à l'éducation en langue première, en langue minoritaire, et à l'éducation en langue seconde.

Dans le cadre de l'étude que le comité sénatorial mène, SFU a cerné un nombre d'obstacles importants qui freinent l'éducation en français pour les élèves et les jeunes de la province. Ces

include the shortage of qualified teachers, a recurring theme; current teachers' poor knowledge of French; and the lack of strategic planning to reduce attrition rates among students from French-language schools and French immersion programs.

SFU intends to overcome the obstacles mentioned by including original initiatives in its next BAFF action plan for 2018-2023. My colleagues, Diane Dagenais and Cécile Sabatier, will describe the first two obstacles and suggest innovative solutions in their presentations.

I will now give the floor to Ms. Diane Dagenais.

Diane Dagenais, Full Professor, Faculty of Education, Simon Fraser University: Madam Chair, members of the Senate committee, the need for qualified French teachers has been expressed in many studies conducted by the French-speaking community, by organizations such as Canadian Parents for French, and by the federal government. In British Columbia, there is a strong demand for a greater number of teachers qualified to teach French minority-language and French second-language education.

As indicated by Canadian Parents for French in its 2014 report, the quality of French immersion programs is threatened as school districts indicate that limited physical classroom space, unique start-up costs, and the shortage of qualified French immersion teachers is hindering their ability to provide equitable access to this well-established and life-changing language program.

In British Columbia, there are many vacancies for French teachers due to the lack of qualified candidates. The school districts have tremendous difficulty recruiting qualified candidates for French as a first and second language programs, given the steadily increasing enrolment rates in French as a minority language and French immersion programs across the province. The shortage is critical.

In 2012 and 2013, Make a Future, British Columbia's job posting website for careers in education, had 234 and 245 postings for French immersion teachers, respectively. By contrast, British Columbia's two main universities, UBC and SFU, graduated only around 60 qualified teachers for French Immersion and Core French per year. SFU will continue to respond to this shortage of qualified teachers by recruiting students and teachers, in particular francophones, from outside British Columbia and Canada, for its teacher training programs.

After completing SFU's teacher training program and becoming familiar with the British Columbia Ministry of Education's curriculum and with the diversity of its student population, these francophones are deemed sufficiently qualified

obstacles incluent la pénurie en matière d'enseignement qualifié, un thème récurrent, le faible niveau de compétence en français des enseignants en fonction, et l'absence de planification stratégique pour réduire le taux d'attrition parmi les élèves issus des écoles françaises et des programmes d'immersion française.

SFU compte pallier les obstacles mentionnés en incluant dans son prochain plan d'action du BAFF de 2018-2023 des initiatives originales. Mes collègues, Diane Dagenais et Cécile Sabatier, vont décrire les deux premiers obstacles et proposer des pistes de solution innovatrices dans leur témoignage.

Je cède donc la parole à Mme Diane Dagenais.

Diane Dagenais, professeure titulaire, faculté d'éducation, Université Simon Fraser : Madame la présidente, membres du comité sénatorial, le besoin d'enseignants de français qualifiés a été mentionné dans nombre d'études menées par la communauté francophone et par des organismes comme Canadian Parents for French ainsi que le gouvernement fédéral. En Colombie-Britannique, la demande est forte pour un nombre accru d'enseignants capables d'enseigner le français langue première et langue seconde.

Comme le signale l'association Canadian Parents for French dans son rapport de 2014, la qualité des programmes d'immersion est menacée, car les conseils scolaires indiquent que le nombre de salles de classe limité, les coûts de démarrage et la pénurie d'enseignants qualifiés pour l'immersion française les empêchent de fournir un accès équitable à ce programme linguistique bien établi et transformateur.

En Colombie-Britannique, nombre de postes d'enseignants en français restent vacants, faute de candidats compétents. Les districts scolaires éprouvent de grandes difficultés à recruter des enseignants qualifiés pour les programmes d'éducation en français langue première et seconde, étant donné que les inscriptions dans les programmes en français langue minoritaire et en immersion française sont de plus en plus nombreuses dans toute la province. La demande est pressante.

En 2012-2013, Bâtir un avenir, le site web d'affichage de postes en éducation de la Colombie-Britannique, affichait respectivement 234 et 245 postes d'enseignants en immersion française. Par contraste, les deux grandes universités de la Colombie-Britannique, UBC et SFU, ne forment, chaque année, environ qu'une soixantaine d'enseignants qualifiés pour l'immersion française et le français de base. SFU continuera de réagir à cette pénurie de personnel qualifié en recrutant des étudiants et des enseignants, notamment francophones, à l'extérieur de la Colombie-Britannique et du Canada, pour ses programmes de formation des enseignants.

Après avoir suivi la formation des enseignants SFU et s'être familiarisés avec le programme d'études du ministère de l'Éducation de la Colombie-Britannique et avec la diversité de sa population étudiante, ces francophones d'origine seront

to teach students. Moreover, these newcomers will revitalize the province's Francophone community by moving to British Columbia.

Furthermore, SFU has forged strong relationships with institutions in Canada through its membership in the Association of Colleges and Universities of the Canadian Francophonie and has worked closely with partner institutions in Quebec. These universities will be a significant source of recruitment for this initiative.

SFU has also developed contacts with the consul general of France in Vancouver and with the French embassy in Ottawa to see whether students from France would be interested in coming to teach in British Columbia.

France is grappling with high unemployment among well-educated young people. Through its ministry of national education, France has confirmed that French students are very interested in coming to teach in British Columbia. Not only would this initiative improve access to French-language education from K-12 by attracting qualified teachers to the province, but these newcomers to British Columbia would have a positive impact on the diversity of culture and economic growth in the province.

The Government of Canada's *Roadmap for Canada's Official Languages 2013-2018* cites the intensification of efforts to recruit French-speaking immigrants to minority communities as a key factor in maintaining community vitality. This part of the action plan addresses two of British Columbia's main objectives: improving the quality and number of teachers in French-language education programs, and attracting highly qualified French-speaking immigrants.

There is also a shortage of qualified teachers in the regions. One of the key components of SFU's initial professional training program is the practicum that gives students the opportunity to gain practical experience by working right in the province's schools, under the supervision of a qualified mentor teacher, in cooperation with a member of the faculty of education. These practicums help many students make the transition into the workforce as many are hired after graduation as full-time teachers in the schools where they completed the practicum.

For the time being, the practicums are only in the Lower Mainland, which does not help address the demand in the rest of the province. SFU would like to give its students the opportunity to do practicums in other regions of British Columbia as well. Once students have completed their professional training, they might very well want to continue working in those regions, thereby providing quality instruction to students right across the province and not just in Vancouver and surrounding areas.

qualifiés adéquatement pour transmettre la connaissance du français aux élèves. De plus, en venant vivre en Colombie-Britannique, ces nouveaux arrivants revitaliseront la communauté francophone de la province.

De manière plus concrète encore, SFU a établi d'excellentes relations avec des établissements canadiens dans le cadre de son adhésion à l'Association des collèges et universités de la francophonie canadienne et a collaboré étroitement avec des établissements partenaires du Québec. Ces universités constitueront une importante source de recrutement pour cette initiative.

SFU a également établi des contacts avec le consulat général de France à Vancouver et l'ambassade de France à Ottawa pour déterminer s'il est possible d'attirer des étudiants français en Colombie-Britannique.

La France est confrontée à un important taux de chômage des jeunes très scolarisés. Par la voix de son ministre de l'Éducation nationale, elle a confirmé le grand intérêt des étudiants français à venir enseigner en Colombie-Britannique. Non seulement cette initiative améliorera l'accès à l'éducation en français de la maternelle à la 12^e année en attirant des personnes qualifiées pour occuper des postes d'enseignant dans la province, mais ces nouveaux arrivants francophones en Colombie-Britannique auront une influence positive sur la diversité de la culture et la croissance économique de la province.

Dans sa *Feuille de route pour les langues officielles du Canada de 2013-2018*, le gouvernement fédéral considère que l'intensification des efforts pour recruter des immigrants de langue française dans les communautés en situation minoritaire constitue un facteur clé pour maintenir la vitalité de la communauté. Cet élément du plan d'action répond à deux objectifs de taille pour la Colombie-Britannique : améliorer la qualité et le nombre des enseignants au sein des programmes d'éducation en français, et attirer des immigrants francophones hautement qualifiés.

En région, la pénurie d'enseignants qualifiés est aussi présente. L'une des principales composantes des programmes de formation initiale professionnelle de SFU consiste en des stages qui permettent aux étudiants d'acquérir une expérience pratique en travaillant directement dans les écoles de la province, sous la supervision d'un enseignant mentor qualifié, en collaboration avec un membre du corps professoral de la faculté d'éducation. Le stage permet à un grand nombre d'étudiants d'effectuer la transition vers le monde du travail car, une fois leur diplôme obtenu, ils sont embauchés à temps plein dans les mêmes établissements où ils ont été affectés pour le stage.

Pour le moment, les stages sont circonscrits à la vallée du Bas-Fraser, ce qui ne répond pas à la demande du reste de la province. SFU souhaite donner la possibilité à ses étudiants d'aller en stage dans d'autres régions de la Colombie-Britannique. Une fois le programme professionnel terminé, il est fort possible qu'ils choisissent de continuer de travailler dans ces régions,

I will now give the floor to my colleague Cécile Sabatier.

Cécile Sabatier, Associate Professor, Faculty of Education, Simon Fraser University: Madam Chair, members of the Senate committee, a UBC 2007 survey of 800 Core French teachers found that only 22 per cent of elementary teachers reported being at ease conversing or reading in French. This number increased to 29 per cent for middle school teachers. By contrast, at the national level, 75 per cent of elementary and middle school Core French teachers reported being at ease in conversing or reading French.

There is no doubt that this alarming lack of French-language proficiency amongst elementary and middle school Core French teachers in British Columbia impacts the quality of French second-language instruction.

In a study we conducted in 2011, we even found that the way Core French teachers perceive their language competence in French influences how students feel about French second-language education. Students in French teacher education programs share the same lack of confidence.

As noted by Canadian Parents for French in its 2013 report, poor knowledge of French also limits the growth and vitality of the French language in British Columbia. Without the necessary French-language skills, these teachers are simply unable to meet the curriculum objectives, and French knowledge and culture are not properly imparted to students.

In British Columbia, many generalist teachers at the Grades 5 to 8 level are required to teach Core French. Most generalist teachers are certified with methods coursework in all subject areas except French.

There is usually no proficiency screening for Core French teachers. And, even though Core French is now commonly offered from Grades 5 to 12, no French course or even second language methodology course is required by the Ministry of Education for the certification of generalist teachers.

According to the Government of British Columbia, teachers in French immersion programs should have a high degree of oral and written proficiency in the French language, as well as a sound

assurant ainsi la qualité de l'éducation aux élèves dans toute la province, et non seulement à ceux de la région de Vancouver et ses alentours.

Je cède maintenant la parole à ma collègue, Cécile Sabatier.

Cécile Sabatier, professeure agrégée, faculté d'éducation, Université Simon Fraser : Madame la présidente, membres du comité sénatorial, selon un sondage réalisé par l'Université de la Colombie-Britannique en 2007 auprès de 800 enseignants de français de base, seulement 22 p. 100 des enseignants du primaire ont déclaré avoir la capacité de converser ou de lire en français. Ce pourcentage a augmenté pour atteindre 29 p. 100 chez les enseignants de l'école intermédiaire. En revanche, au niveau national, 75 p. 100 des enseignants de français de base aux niveaux primaire et intermédiaire ont déclaré avoir de la facilité à converser ou à lire en français.

Il ne fait aucun doute que ce manque alarmant de compétences en français, parmi les enseignants de français de base de niveaux primaire et intermédiaire en Colombie-Britannique, a une incidence sur la qualité de l'enseignement du français langue seconde.

Dans une étude que nous avons menée en 2011, nous avons nous-mêmes constaté que la manière dont les enseignants de français de base se représentent leurs compétences langagières en français influence les sentiments de leurs élèves vis-à-vis de l'éducation en français langue seconde. Nous pouvons aussi dire que les étudiants des programmes professionnels de formation initiale partagent ce manque de confiance.

Comme l'a fait remarquer l'association Canadian Parents for French dans son rapport de 2013, la faible connaissance du français restreint également l'épanouissement et la vitalité du français en Colombie-Britannique. Sans les compétences requises en français, ces enseignants ne sont tout simplement pas en mesure d'atteindre les objectifs du programme d'études et, de plus, la connaissance du français et la culture des francophones ne sont pas correctement transmises aux élèves.

En Colombie-Britannique, un grand nombre d'enseignants généralistes de la 5^e à la 8^e année sont obligés de donner des cours de français de base. La majorité de ces enseignants ont une formation en méthodologie d'enseignement de toutes les matières, excepté pour l'enseignement d'une langue seconde et, donc, du français.

Les enseignants de français de base n'ont généralement pas à passer un test de compétences linguistiques en français. Et même si l'enseignement du français de base est désormais couramment offert aux élèves de la 5^e à la 8^e année, aucun cours de langue française ni aucun cours de méthodologie d'enseignement du français langue seconde n'est requis par le ministère de l'Éducation pour la certification des enseignants généralistes.

Selon le gouvernement de la Colombie-Britannique, les enseignants des programmes d'immersion française devraient, eux, avoir un niveau de compétence élevé en français oral et écrit,

knowledge of the culture of French-speaking peoples. To achieve this, they should have taken a course in French immersion methodology and continued to develop their skills through professional development. In order to effectively communicate with parents, teachers are expected to also have a good working knowledge of English.

Principals of French immersion schools should also be functionally bilingual. However, proficiency standards for French immersion teachers and principals vary by school district and these goals outlined by the Ministry of Education are often unmet.

At present, an alarming number of British Columbia's teachers are ill-equipped linguistically, pedagogically and culturally to respond to the needs of students in French second-language education programs. We must therefore invest more in pedagogy and French-language teacher training depending on their needs.

SFU has launched initiatives including pedagogical and linguistic training in the form of professional learning workshops and bootcamps, such as immersion weekends offered throughout the academic year as well as longer-term summer institutes. These initiatives will allow teachers to learn French in an immersed setting similar to the Explore program currently available to post-secondary students. SFU intends to include activities that will involve British Columbia's French-speaking communities and will contribute to community engagement by the teachers, while encouraging the contribution of members of the francophone community to French-language education.

Over the past twelve years, SFU has acquired significant experience in offering similar field programs on a smaller scale to in-service teachers. SFU currently mainly offers workshops or professional learning series in Vancouver and the Lower Mainland. The university is ready to expand its programs in order to reach more teachers across the province.

These are a few of the initiatives that could help improve the French proficiency level of current teachers.

I will now give the floor to Ms. Trépanier.

Ms. Trépanier: Madam Chair and members of the committee, I will now address the third obstacle. Beyond ensuring that French education programs are accessible throughout the province and staffed by qualified instructors, more must be done to retain students and reduce attrition rates in French education programs. To achieve this, we have a three-part solution, which we hope will have a direct impact on student retention.

ainsi qu'une bonne connaissance de la culture des francophones. Pour ce faire, ils devraient avoir suivi un cours de méthodologie de l'immersion française et continuer de perfectionner leurs compétences en suivant des formations de perfectionnement professionnel. Pour communiquer efficacement avec les parents, les enseignants devraient également avoir une bonne connaissance pratique de l'anglais.

Les directeurs des écoles d'immersion française devraient aussi avoir un niveau de bilinguisme fonctionnel. Toutefois, les normes en matière de compétence pour les enseignants et les directeurs des programmes d'immersion française varient selon les conseils scolaires, et les objectifs décrits par le ministère de l'Éducation sont souvent loin d'être atteints.

À l'heure actuelle, le constat est qu'un nombre alarmant d'enseignants de la Colombie-Britannique ne disposent pas de compétences linguistiques pédagogiques et culturelles suffisantes pour répondre aux besoins des élèves inscrits dans les programmes d'enseignement du français langue seconde. Il nous faut donc investir davantage dans la pédagogie et la formation en français des enseignants en fonction de leurs besoins.

SFU propose des initiatives qui comprennent donc une formation pédagogique et linguistique, sous la forme d'ateliers de perfectionnement professionnel et de cours intensifs, comme des fins de semaine d'immersion organisées pendant l'année universitaire et des instituts d'été d'une durée plus longue. Ces initiatives permettront aux enseignants d'apprendre le français dans un milieu d'immersion semblable au programme Explore, actuellement offert aux étudiants de niveau postsecondaire. SFU souhaite ajouter des activités faisant intervenir activement la communauté francophone de la Colombie-Britannique, favorisant ainsi l'engagement communautaire des enseignants et valorisant l'apport des membres de la communauté francophone à l'éducation en français.

Au cours des 12 dernières années, SFU a acquis une solide expérience dans l'offre à petite échelle de tels programmes à des enseignants en fonction. À l'heure actuelle, les ateliers de perfectionnement professionnel se tiennent principalement dans la région de Vancouver et dans la vallée du Bas-Fraser. L'université est prête à étendre ses programmes de manière à rejoindre un plus grand nombre d'enseignants dans un territoire provincial plus vaste.

Voilà quelques exemples d'initiative qui pourront contribuer à enrichir le niveau de compétence en français des enseignants en fonction.

J'aimerais maintenant redonner la parole à Mme Trépanier.

Mme Trépanier : Madame la présidente et membres du comité, je vais maintenant traiter du troisième obstacle. En plus de veiller à ce que l'éducation en français soit accessible dans l'ensemble de la province et dotée d'enseignants qualifiés, il faut en faire davantage pour retenir les élèves et réduire les taux d'attrition dans les programmes d'éducation en français. Pour ce faire, nous proposons trois pistes qui, nous le souhaitons, auront un impact direct sur la rétention des élèves.

The first part of our solution relates to the need to offer a wider range of university-level programs. We believe that the variety of French-language programs has a direct impact on retention rates at high schools. The range of programs offered by SFU is limited right now, but the university is prepared to develop new programs.

Developing programs in various fields of study must, however, be done carefully. We can no longer rely on the traditional approach of simply creating opportunities, creating programs, and waiting for young people to enrol. Our approach must also include a needs analysis and surveys in order to understand young people's academic interests.

SFU is committed to offering more post-secondary programming in French in a broader range of academic subjects. This expansion will not only encourage British Columbia's young minds to stay in the province to complete their degrees in French, but also further bolster SFU's position as a Canadian leader in French post-secondary education that will attract francophone and francophile students from across Canada and even internationally.

According to the national panel on education, whose report I gave you this morning and which held discussion forums across Canada last spring, promoting programs is crucial in order to motivate young people to pursue postsecondary education and thereby maximize their retention at high school. Under this program, it is young people themselves who must do that promotion as young ambassadors recounting their experiences; educational institutions and the community are also involved in promoting programs.

The second part of our solution to reducing high school attrition rates is to offer opportunities for student mobility, at the provincial, national and international levels.

I will focus today on student mobility within the province. To attract high school students from various regions of British Columbia, financial assistance is essential in order to support student mobility and enable students from other parts of the province to attend schools in the Vancouver area. In recent years, recruitment officers have promoted SFU's French Cohort Program across the province and have met with close to 3,000 grade 10 to 12 students in French immersion and French-language programs from the seven regions outside Vancouver. We believe that a strong student mobility program for young people in remote regions could bolster retention in French programs and programs offered in French at high schools.

The third and final part of our solution relates to the need to link post-secondary education with students' involvement in Francophone communities in British Columbia and across Canada. SFU offers students the opportunity to participate in

La première piste porte sur le besoin d'élargir l'offre de programmes au niveau universitaire. Nous croyons que la variété des programmes en français a une incidence directe sur les taux de rétention à l'école secondaire. Pour le moment, l'offre de programmes à SFU est limitée, mais notre université est prête à en développer de nouveaux.

Le développement de programmes dans divers champs d'études doit être, par contre, fait de façon minutieuse. Nous ne pouvons plus nous baser sur l'approche traditionnelle selon laquelle il suffit de créer des occasions, de créer des programmes et d'attendre que les jeunes s'y inscrivent. Le développement doit être basé sur une analyse des besoins, au moyen de sondages qui tiennent compte des intérêts académiques des jeunes.

SFU souhaite proposer davantage de programmes postsecondaires en français sur un plus vaste éventail de matières. Cette mesure encouragera non seulement les jeunes esprits les plus brillants à demeurer dans la province pour obtenir leur diplôme en français, mais elle renforcera la position de SFU en tant que chef de file canadien de l'enseignement postsecondaire en français, qui veut aussi attirer des étudiants francophones et francophiles de partout au Canada et même de l'étranger.

Selon le rapport de la Table nationale sur l'éducation, que je vous ai remis ce matin, qui, le printemps dernier, a mené des forums de discussions à travers le Canada, la promotion des programmes est cruciale pour motiver les jeunes à poursuivre des études universitaires et maximiser ainsi la rétention des jeunes au secondaire. Selon le même programme, la promotion doit être faite par les jeunes eux-mêmes, ces jeunes ambassadeurs qui témoignent de leurs expériences, ainsi que par les institutions éducatives et par la communauté.

Une deuxième piste pour pallier l'attrition dans les programmes secondaires est d'offrir des occasions de mobilité étudiante, et ce, à trois niveaux : aux niveaux provincial, national et international.

J'aimerais mettre l'accent aujourd'hui sur le concept de mobilité étudiante intraprovinciale. Pour attirer les jeunes du secondaire de diverses régions de la Colombie-Britannique, un appui financier pour soutenir la mobilité étudiante et permettre aux jeunes de la province de venir étudier dans la région de Vancouver devient essentiel. Au cours des dernières années, des agents de recrutement ont fait la promotion du French Cohort Program, un programme offert par SFU, dans la province, et ont rencontré, dans sept régions différentes en dehors de Vancouver, près de 3 000 élèves de la 10^e à la 12^e année au sein des programmes d'immersion française et du programme francophone de la province. Nous croyons qu'un programme de mobilité étudiante bien établi et offert aux jeunes des régions éloignées pourrait contribuer à la rétention dans les programmes de français et les programmes offerts en français au secondaire.

La troisième et dernière piste proposée porte sur la nécessité de lier l'enseignement postsecondaire à l'engagement communautaire des étudiants au sein des communautés francophones de la province et du Canada. SFU offre aux étudiants la possibilité de

community activities that are directly related to their studies. These include workshops, conferences, experience-based learning activities, and research in the field, all of which enrich and complement programs, in our opinion.

Over the past 12 years, SFU has had the privilege of forging close ties with members, associations and agencies of francophone and Francophile communities, at the provincial and national level. Through the partnerships that have been established, students come into with experts, mentors and future employers. This fosters a sense of belonging to the francophone community and promotes its vitality.

The possible solutions that we have just outlined should help retain high school students as intended and enable young people to benefit from the continuum of French-language education in British Columbia.

In conclusion, on behalf of SFU, I would ask the Senate committee to review the recommendations made in BAFF'S 2018-2023 action plan, as set out in the report we provided. I would also like to reiterate SFU's commitment to providing a continuum of French-language education from kindergarten to grade 12 and then on to postsecondary level in British Columbia.

Thank you for your attention.

The Chair: Thank you, Ms. Trépanier.

We would like to thank you and the team from SFU for welcoming us here today. We very much enjoyed visiting the Office of Francophone and Francophile Affairs, meeting your staff, and the students of course. Thank you also for the lovely reception.

I would also like to congratulate you on your excellent report. It will be extremely helpful to us when we draft our report.

The first question will be from Senator Jaffer, followed by Senator McIntyre.

Senator Jaffer: Thank you very much for your truly interesting presentations.

My first question is for Ms. Dagenais. Much has been said about the French language and other languages.

[English]

For me, it is not a matter of it is this language or that language. In Europe and many other countries they teach many languages, and people do it proficiently. Obviously my preference or desire is that every child is taught both of our bilingual languages and then other languages are taught.

participer à des activités dans la communauté qui sont reliées directement à leurs études. Ce sont, par exemple, les ateliers, les conférences, les activités d'apprentissage expérientiel, et la recherche sur le terrain qui, à nos yeux, viennent enrichir et compléter les programmes.

SFU a le privilège d'avoir tissé, au cours des 12 dernières années, des liens solides avec les membres, les associations et les organismes des communautés francophones et francophiles, aux niveaux provincial et national. À travers les partenariats établis, les étudiants sont en contact avec des experts, des mentors et de futurs employeurs. Ils développent ainsi un sentiment d'appartenance à la communauté francophone et contribuent à son épanouissement.

Les pistes que nous venons de proposer devraient contribuer à la rétention souhaitée au niveau secondaire et donner la chance aux jeunes de profiter d'un continuum d'études en français en Colombie-Britannique.

Pour conclure, au nom de SFU, je prie le comité sénatorial d'examiner les recommandations formulées dans le plan d'action du BAFF de 2018-2023 qui se trouvent dans le rapport que nous avons présenté. Je réitère aussi l'engagement pris par SFU d'assurer le continuum en éducation en français entre la maternelle et la 12^e année et l'enseignement postsecondaire en français, en Colombie-Britannique.

Je vous remercie de votre attention.

La présidente : Merci, madame Trépanier.

Nous tenons à vous remercier, vous et l'équipe de Simon Fraser, pour l'accueil que nous avons reçu hier. Nous avons beaucoup aimé visiter le Bureau des affaires francophones et francophiles, rencontrer les membres du personnel et, bien sûr, les étudiants. Merci également pour la belle réception que vous nous avez organisée.

Je dois aussi vous féliciter pour la qualité du rapport que vous nous avez soumis. Ce dernier est très pertinent au travail que nous allons faire lorsque nous rédigerons notre propre rapport.

La première question sera posée par la sénatrice Jaffer, qui sera suivie du sénateur McIntyre.

La sénatrice Jaffer : Merci beaucoup pour vos présentations qui étaient vraiment intéressantes.

Ma première question s'adresse à Mme Dagenais. Il y a beaucoup de discussions au sujet de la langue française ou d'autres langues.

[Traduction]

À mon sens, il ne s'agit pas de savoir si c'est une langue ou une autre. En Europe comme dans bien d'autres pays du monde, on enseigne différentes langues et les gens en maîtrisent plusieurs. Il va de soi que je souhaiterais que chaque enfant puisse apprendre nos deux langues officielles et qu'on lui enseigne également d'autres langues.

I am aware of your research. In your research can you tell us what kind of approach should we have? For me, there is no question that we should provide French but how do we tell the communities they have to absolutely take French and of course have other languages around?

[Translation]

Ms. Dagenais: Thank you very much for your question.

Our research over several years pertaining to students from different linguistic backgrounds that are enrolled in immersion programs has shown that these parents chose French immersion over the English program because their arrival in Canada represented an opportunity for their children to have access to both official language communities in Canada. It was nonetheless very important for them to maintain their family language at home and to take community classes. This was very important to them to ensure that, when they travel to their country of origin, their children can maintain relationships with their family. It was very clear to the parents that official bilingualism was the entry point into Canadian society, but without sacrificing their language of origin. They make every effort to maintain their language of origin in many ways.

My research with Ms. Sabatier and our colleagues at the Université de Montréal and Simon Fraser University clearly showed that teachers are trained to be able to support all the languages of the multilingual students in their class. We worked with French immersion teachers to help young people recognize and gain awareness of Canada's multilingual nature, learn about the languages represented in their community, appreciate them and make comparisons between the structures of the various languages in the community and the language of instruction at school.

Including other languages helps strengthen and better develop their French, as a language of instruction, and their English, the second language in French immersion programs that include English classes. We have also started doing this work in French schools.

So it is possible to equip teachers of Core French, French immersion and those at French schools to recognize and appreciate students' multiple linguistic backgrounds at school. This can be achieved through the French language, by speaking French in class and also by developing the English skills of students in French immersion classes and those in French schools because, we must recognize that they are also bilingual in British Columbia, in both official languages, and often in other languages also.

Does that answer your question?

Je suis au fait de vos travaux. À la lumière de ce que vous avez pu constater, quel genre d'approche devrions-nous adopter? Je suis personnellement convaincue de la nécessité d'offrir des cours en français, mais comment faire comprendre aux gens que cela est nécessaire et leur offrir également l'accès à l'apprentissage d'autres langues?

[Français]

Mme Dagenais : Merci beaucoup pour cette question.

La recherche que nous avons menée sur plusieurs années auprès des élèves provenant de diverses origines linguistiques inscrits dans les programmes d'immersion a montré que les parents ont fait ce choix d'inscrire leurs enfants en immersion française plutôt qu'en anglais parce que, pour eux, l'arrivée au Canada représentait une occasion pour leurs enfants d'avoir accès aux deux communautés de langues officielles du Canada. Cependant, il était très important pour eux de maintenir leur langue familiale à la maison et de suivre des cours offerts dans la communauté. C'était très important pour eux de s'assurer que, lors des voyages dans leur pays d'origine, les enfants puissent maintenir des liens avec la famille. Pour les parents, il était très clair que la voie d'accès à la société canadienne passe par le bilinguisme officiel, mais pas aux dépens de leur langue d'origine. Ils font tous les efforts qu'ils peuvent pour maintenir leur langue d'origine de plusieurs manières.

La recherche que j'ai menée avec Mme Sabatier et nos collègues de l'Université de Montréal et de l'Université Simon Fraser a bien montré que, dans les classes, on essaie de former les enseignants de façon à ce qu'ils puissent soutenir toutes les langues des répertoires des élèves plurilingues dans leurs classes. On a travaillé en immersion française avec des enseignants pour amener les jeunes à s'éveiller et à regarder le paysage linguistique plurilingue du Canada, à s'informer sur les langues qui sont présentes dans leur communauté, à les valoriser et à faire des comparaisons entre les structures des langues différentes dans la communauté et la langue d'apprentissage à l'école.

Ce détour vers d'autres langues leur permet de renforcer et de mieux développer la langue française, la langue d'apprentissage, et la langue seconde, l'anglais, dans les classes d'immersion française où ils ont des cours d'anglais. On a aussi commencé à faire ce travail dans les écoles francophones.

Il y a donc moyen d'outiller les enseignants dans les classes de français de base, d'immersion française et dans les écoles françaises pour reconnaître et valoriser, à l'école, les appartenances linguistiques multiples des élèves. Cela peut être réalisé par le truchement de la langue française, en parlant en français en salle de classe et en valorisant aussi leurs compétences en anglais pour les élèves qui sont dans les classes d'immersion française et ceux qui sont dans les écoles françaises parce que, il faut le reconnaître, ils sont aussi bilingues dans le contexte britanno-colombien, bilingues dans les deux langues officielles et, souvent, possèdent d'autres langues aussi.

Est-ce que cela répond à votre question?

[English]

Senator Jaffer: I struggle with one thing in your research. We had a parent from Surrey appearing this morning who spoke about how the numbers were bigger in Surrey. I am using my words, not hers, but one language was sort of being pushed to be taught in schools perhaps at the expense of providing French.

For me, I believe that the leadership needs to come from us, our Prime Minister and the B.C. MPs to have a campaign that speaks about the heritage of two languages.

Have you come across that? The others can answer too. If there were a campaign what should it look like? When I go to Ottawa many times I feel I have gone to another country because we live differently here than in Ottawa. They are different worlds. The Rockies really cut us out. Sometimes the messages that come from the centre of our country don't get here. What should it look like to reinforce to all of Canadians that we are a bilingual country?

[Translation]

Ms. Trépanier: In marking Canada's one hundred fiftieth anniversary, the federal government will have to launch a national campaign about bilingualism in Canada. A good way to promote bilingualism nationally is by involving young people. Our youth represent our future. There will have to be events that mobilize young people and students across Canada in order to encourage and support education for a year in the other component of our linguistic duality. I think that if young people are involved, the campaign will be a success, and we will owe them that success.

[English]

Ms. Dagenais: It is important to show in the schools that we can teach French and value other languages. We can enable and support children's language development in their family languages as well. There is a need for a campaign that shows that learning French and English in Canada is not at the expense of maintaining your family languages.

Many teachers across the country are working very hard to support student language development. We know very well that if children do not maintain their family languages they have great difficulty learning other languages in schools and progressing as they move through the grades and literacy becomes more and more important. Research has shown over the decades that they can struggle when their family language is not valued and maintained.

[Traduction]

La sénatrice Jaffer : Il y a une chose que j'arrive difficilement à comprendre dans vos conclusions. Une mère de famille de Surrey qui a comparu devant le comité ce matin nous indiquait que les chiffres sont plus élevés dans sa ville. Je paraphrase, mais elle nous disait essentiellement que l'une des deux langues était mise de l'avant au détriment de l'autre, c'est-à-dire du français, pour l'enseignement dans les écoles.

À mon sens, nous devons, de concert avec notre premier ministre et les députés de la Colombie-Britannique, prendre le taureau par les cornes en menant une campagne mettant en valeur notre patrimoine bilingue.

Avez-vous connaissance d'une telle initiative? Ma question s'adresse à tout le monde. Si une campagne semblable devait être mise sur pied, quelle forme devrait-elle prendre? Lorsque je suis à Ottawa, j'ai souvent l'impression de me retrouver en pays étranger, car nos modes de vie sont si différents. Ce n'est pas du tout le même monde. Les Rocheuses marquent une coupure. Il arrive que les messages en provenance du centre du pays ne se rendent pas jusqu'à nous. Comment une telle campagne devrait-elle s'articuler pour faire bien comprendre à tous les Canadiens que nous vivons dans un pays bilingue?

[Français]

Mme Trépanier : Le gouvernement fédéral, lors du 150^e anniversaire du Canada, aura une obligation de préparer une campagne nationale sur le bilinguisme canadien. Or, une bonne façon de favoriser une campagne de bilinguisme au niveau national, c'est d'impliquer les jeunes. L'avenir, c'est les jeunes. Alors, il faudra qu'il y ait des événements où on mobilise les jeunes et une mobilité étudiante pancanadienne, de sorte à favoriser et à soutenir des études pendant un an dans l'autre partie de la dualité linguistique. Je pense que si les jeunes sont impliqués, nous aurons du succès, et le succès sera là au niveau de la campagne.

[Traduction]

Mme Dagenais : Il est important de bien montrer dans les écoles que nous pouvons enseigner le français tout en mettant en valeur d'autres langues. Nous pouvons aussi contribuer au perfectionnement linguistique des enfants dans leur langue maternelle. Il faut organiser une campagne faisant valoir que l'apprentissage du français et de l'anglais au Canada ne se fait pas au détriment de la langue maternelle de chacun.

Partout au pays, de nombreux enseignants ne ménagent pas leurs efforts pour appuyer le développement linguistique de leurs élèves. Nous savons très bien que les enfants qui perdent la maîtrise de leur langue maternelle éprouvent de grandes difficultés à apprendre d'autres langues à l'école et à progresser dans le système scolaire, car les compétences linguistiques deviennent de plus en plus importantes avec les années. Des recherches menées au fil de plusieurs décennies ont révélé que ces enfants peuvent éprouver différentes difficultés lorsque leur langue maternelle est dépréciée et qu'ils cessent de pouvoir l'utiliser.

Senator Jaffer: In B.C. I think we are past the idea of anybody telling us we can learn our languages. We have gone beyond that.

Ms. Dagenais: You are right.

Senator Jaffer: The challenge is for us as politicians who think we provide one or the other language. In Belgium they teach five languages and there is no issue, and here it is one or the other. My frustration is we are not getting across that it is okay to learn four languages in school. We as providers are saying it is one or the other. It should not be one or the other. It can be both.

Ms. Dagenais: It can be not just both but multiple languages. I am with you 100 per cent. We need to strengthen French language education and English language education in places across the country where it is not the majority language, to strengthen the maintenance of children's heritage languages, and to value and support multilingual development among students.

We need our students to be more than just bilingual. We can support that in many different ways. Teachers have pedagogical approaches at their hands that they can use and mobilize.

[Translation]

The Chair: I would like to point out to those who are making presentations today that, in our last report, entitled *Aiming Higher: Increasing bilingualism of our Canadian youth*, our second recommendation pertained to the need for the federal government to raise public awareness of the use of both official languages in Canada and to encourage bilingualism.

The next question will be from Senator McIntyre, followed by Senator Gagné.

Senator McIntyre: Thank you for your presentations and explanations of the role that an institution such as yours plays in promoting the learning of French as a first or second language.

I have a few brief questions for you. I will ask them all and you can answer in whatever order you prefer. First of all, do you offer distance education? If so, what proportion of your students is enrolled in distance education?

Secondly, does your institution offer linguistic exchange programs and bursaries to encourage students to learn French?

Ms. Sabatier: It seems that I will be answering the questions.

La sénatrice Jaffer : En Colombie-Britannique, il n'est plus nécessaire que quelqu'un nous dise que nous pouvons apprendre telle ou telle langue. Nous en sommes rendus à une autre étape.

Mme Dagenais : Vous avez raison.

La sénatrice Jaffer : Il faut que nous, politiciens, cessions de penser que nous pouvons seulement enseigner une langue officielle ou bien l'autre. Alors qu'en Belgique, on enseigne cinq langues sans problème, on se demande ici si ce sera l'anglais ou le français. C'est trop frustrant de ne pas arriver à faire comprendre aux gens qu'il n'y a rien de mal à apprendre quatre langues à l'école. Dans notre rôle de pourvoyeurs, nous disons que c'est l'une ou l'autre. On ne devrait pas avoir à choisir. On peut apprendre les deux.

Mme Dagenais : On n'a pas à se limiter à deux; on peut en apprendre plusieurs. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Nous devons améliorer l'enseignement de la langue française et de la langue anglaise dans les endroits au pays où ces langues sont en situation minoritaire, aider les enfants à pouvoir continuer à utiliser les langues qu'ils maîtrisaient au départ, et valoriser et appuyer l'apprentissage de plusieurs langues par les élèves.

Il ne faut pas que nos élèves se contentent d'être bilingues. Nous pouvons prendre différentes mesures en ce sens. Les enseignants ont accès à diverses méthodes pédagogiques qu'ils peuvent utiliser à cette fin.

[Français]

La présidente : J'aimerais attirer l'attention des invités qui font des présentations aujourd'hui sur le fait que, dans notre dernier rapport, *Viser plus haut : Augmenter le bilinguisme de nos jeunes Canadiens*, la recommandation n° 2 portait sur l'importance, pour le gouvernement fédéral, de sensibiliser l'ensemble des Canadiens sur l'usage des deux langues officielles du pays et d'encourager le bilinguisme.

La prochaine question sera posée par le sénateur McIntyre, qui sera suivi de la sénatrice Gagné.

Le sénateur McIntyre : Merci pour vos présentations et pour vos explications sur le rôle qu'une institution comme la vôtre joue dans la promotion de l'apprentissage du français langue première ou du français langue seconde.

J'ai quelques petites questions à vous poser. Je vais toutes les poser, et vous serez libres d'y répondre dans l'ordre que vous préférez. Tout d'abord, offrez-vous de l'enseignement à distance? Et le cas échéant, quelle est la proportion des étudiants qui suivent des cours à distance?

Deuxième question, votre institution offre-t-elle des programmes d'échanges linguistiques et offre-t-elle des bourses pour motiver les étudiants à apprendre le français?

Mme Sabatier : J'ai apparemment été désignée pour répondre aux questions.

With regard to distance education, our distance education programs are made possible through the latest technology, which enables us to reach teachers that are in the province but not in the Lower Mainland or in Vancouver specifically. These programs are offered at the master's level.

It is nevertheless difficult to reach these teachers because, although distance education offers some advantages, there are also disadvantages. Surprisingly, teachers prefer face-to-face communication for certain things. People like the traditional method of seeing the teacher in person, a teacher who presents problems that can be resolved by working together rather than all alone in one's corner. Distance education requires a great deal of autonomy and, in the case of distance education, the teaching community is not always the same as when teachers work together physically. So we do have distance education programs and perhaps my colleagues would like to add something.

With regard to language exchanges, we have various initiatives. We send teachers or student teachers. We have an exchange program with the Université de Tours, whereby SFU students spend a semester in immersion in Tours to begin their immersion in the profession and in education courses. They spend one semester in France, and then return here to do their professional training program. That is one of the initiatives.

A second initiative that was launched this year is coordinated with SFU's French department and the literature faculty. With my colleague Catherine Black, we have created a major with a concentration for future teachers. For their major, the students spend a semester in Tours or in Sherbrooke. So they can experience the francophonie in France or locally, in Sherbrooke. This is a new program that seems to be attracting future candidates to teaching because it immerses them in another language and culture, which will make them much more fluent in class.

Scholarships are our lifeblood because, up until last year, they were available for nearly all our students in the French module of the program, that is, the professional training program in French. They could be sent to Quebec for a practicum in the summer, for intensive immersion. Unfortunately, these scholarships have been significantly cut. In the past, a lot of scholarships were awarded to UBC and SFU specifically. Now all the scholarships are in a common pool. For the first time this year, some of our students will not get a scholarship to study and do their professional training in French.

Concernant l'enseignement à distance, nous avons des programmes d'enseignement à distance grâce aux nouvelles technologies qui nous permettent de rejoindre les enseignants qui sont en province, qui ne sont pas dans la vallée du Fraser ou à Vancouver même. Ces programmes sont offerts au niveau de la maîtrise.

On a des difficultés, malgré tout, à rejoindre ces enseignants, parce que, bien que ce type d'enseignement ait des avantages, il a aussi quelques inconvénients, car, sur certaines thématiques, les enseignants préfèrent la communication face à face, de manière curieuse. On aime revenir à la vision d'avoir un enseignant en face, qui nous présente des problèmes que l'on va pouvoir régler en communication et pas tout seul dans son coin. L'enseignement à distance demande beaucoup d'autonomie, et la communauté enseignante, lorsqu'elle travaille à distance, n'est pas toujours la même qu'une communauté en face à face. Nous avons donc des programmes d'enseignement à distance, et peut-être que mes collègues voudront rajouter quelque chose.

Par rapport aux échanges linguistiques, nous avons différentes initiatives. Nous allons envoyer des enseignants ou des étudiants maîtres. Nous avons un programme d'échange avec l'Université de Tours, où nos étudiants de SFU passent un semestre en immersion à Tours, pour commencer leur immersion dans la profession et dans les cours d'éducation. Ils vont donc pendant un semestre en France, puis ils reviennent chez nous faire leur programme de formation professionnelle. C'est une des initiatives.

Une deuxième initiative qui a démarré cette année est organisée de concert avec le département de français de la faculté des lettres de SFU. Nous avons mis en place, avec ma collègue Catherine Black, une majeure avec une concentration pour les futurs enseignants où, dans le cadre de leur majeure, les étudiants vont passer un semestre entier à Tours ou à Sherbrooke. On a donc à la fois le contexte de la francophonie de France, et puis la francophonie locale, avec Sherbrooke. C'est un programme qui démarre, qui semble attirer les futurs candidats vers l'enseignement parce que, effectivement, cela permet aux étudiants une immersion dans la langue, dans la culture pour ensuite être beaucoup plus fluides dans les salles de classe.

Quant aux bourses, c'est le nerf de la guerre, parce que jusqu'à l'année dernière, on avait la possibilité d'avoir des bourses pour envoyer quasiment l'ensemble de nos étudiants dans le programme du module français, soit le programme de formation professionnelle en français. On avait la possibilité de les envoyer à Québec faire un stage pendant l'été, donc en immersion intensive. Ces bourses ont malheureusement été réduites de façon importante. Avant, il y avait des bourses qui étaient octroyées UBC et à SFU de façon distincte. Maintenant, l'ensemble des bourses tombe dans un pot commun. Donc, pour la première fois cette année, certains de nos étudiants n'auront pas de bourse pour étudier et faire leur formation professionnelle en français.

Funding, that is, scholarships, is really a problem for us because it limits the mobility of our student teachers and, for those who want to teach French or teach in French, mobility is important nowadays in order to experience other francophone communities, whether locally or internationally.

Ms. Trépanier: I will start with scholarships. SFU is a member of the Association of Francophone Colleges and Universities of Canada (ACUFC). Through this membership, SFU students have been fortunate to obtain mobility and entrance scholarships, that is, for French-immersion students who want to continue their education in French.

Since 2011, SFU students have received 27 scholarships, of \$5,000 each. There is no guarantee, however, because every year the ACUFC applies to Canadian Heritage for these scholarships. So that is the model. Will this model remain in place? That would be ideal. That is my answer regarding scholarships.

As to student mobility and students' ability to do a study term in French, we have a program that is unique in Canada, the public administration and community service program. You met a few students yesterday who are doing a concentration in political science. Through inter-university agreements, whether the institutions are in Canada or in France, Belgium or Switzerland, students can do a student exchange lasting one or two semesters to live and study in French. The unique part of the program is that it is compulsory. This is a model we developed whereby, in the third year of a four-year program, students are required to do the exchange, and they have no choice.

I would like to return to the commitment of parents who have enrolled their children in French immersion. When they get into the immersion program, these students coming from the immersion or French-language program, their parents are committed to supporting them in their third year so they can go study somewhere else. It is a good model and it works very well. It transforms the linguistic, cultural and academic experience of the young people who come back in fourth year to complete their bachelor's degree.

I would like to add a final point about distance education. My colleagues will talk about the programs offered in French at the Faculty of Education, at the graduate level. We intend to develop a bilingual program with SFU's School of Criminology. The School of Criminology currently offers 38 online courses, in English. We could offer the same thing in French, with funding, of course, but it would be feasible. The benefits of this program derive from the fact that SFU is a member of the Réseau national de formation en justice. This network has twenty or so partners, agencies and institutions, including the Collège communautaire du Nouveau-Brunswick. That college approached us to create a "two plus two" initiative, that is, two years at the community college to train police officers, for example, followed by two years

L'argent, le côté bourse, est vraiment un problème pour nous, parce que cela freine la mobilité de nos étudiants maîtres et, pour des gens qui veulent enseigner le français ou enseigner en français, aujourd'hui, la mobilité est importante pour faire l'expérience d'autres francophonies, qu'il s'agisse des francophonies locales ou internationales.

Mme Trépanier : Je vais commencer par les bourses. L'Université Simon Fraser est membre de l'Association des collèges et universités de la francophonie canadienne (ACUFC). Grâce à cette adhésion, les étudiants de l'Université Simon Fraser ont eu la chance d'obtenir des bourses de mobilité étudiante et des bourses d'admission, donc pour les étudiants d'immersion française qui veulent poursuivre des études en langue française.

Depuis 2011, les étudiants de SFU ont reçu 27 bourses, chacune de 5 000 \$. C'est précaire, parce que l'ACUFC fait, annuellement, une demande à Patrimoine canadien pour obtenir ces bourses. Donc, le modèle est là. Maintenant, est-ce que ce modèle peut perdurer? Ce serait l'idéal. C'est ma réponse concernant les bourses.

Pour ce qui est de la mobilité étudiante et de la capacité pour les étudiants d'aller faire un séjour d'études en français, on a un programme qui est unique au Canada, le programme en administration publique et services communautaires. Vous avez rencontré quelques étudiants hier, qui font des études avec une concentration en science politique. Donc, à l'intérieur d'ententes interuniversitaires, que ce soit au Canada ou en France, en Belgique ou en Suisse, les étudiants peuvent faire un échange étudiant d'un ou de deux semestres et vivre et étudier en français. Je dis que le programme est unique parce qu'il est obligatoire. C'est un modèle que nous avons développé où, dans un programme de quatre ans, en troisième année, il est obligatoire, les étudiants n'ont pas le choix.

Mais je reviens à l'engagement des parents qui ont inscrit leurs enfants en immersion française. Lorsqu'ils arrivent dans ce programme, ces étudiants qui viennent de l'immersion française et du programme francophone, leurs parents ont cet engagement à les soutenir en troisième année pour qu'ils puissent partir et aller étudier à l'extérieur. C'est un beau modèle qui fonctionne très bien. Cela transforme l'expérience linguistique, culturelle, et académique des jeunes qui reviennent en quatrième année pour compléter leur programme de baccalauréat.

J'aimerais ajouter un dernier point sur les cours à distance. Mes collègues vont parler des programmes qui sont offerts en français à la faculté d'éducation, au niveau supérieur. Nous avons le projet de développer un programme bilingue avec l'École de criminologie de l'Université Simon Fraser. Présentement, l'École de criminologie offre 38 cours en ligne, en anglais. Nous pourrions en faire une version en français; avec des fonds, bien sûr, ce serait faisable. Mais ce que ce projet a apporté, d'abord, est lié au fait que l'Université Simon Fraser est membre du Réseau national de formation en justice. Dans ce réseau, il y a une vingtaine de partenaires, organismes et institutions, dont le Collège communautaire du Nouveau-Brunswick. Or, celui-ci nous a approchés pour créer ce qu'on appelle un « deux plus

to complete a bachelor's by taking online courses through the School of Criminology, or even through student mobility programs. I spoke earlier about the importance of student mobility. You can imagine students from New Brunswick coming to Vancouver for a semester or two to study criminology in French.

It is this kind of original initiative that we are prepared to get started.

Senator Gagné: I would also like to thank you and your president for the lovely reception yesterday; your campus is just wonderful. We really enjoyed it, especially the collegial atmosphere last night.

I would like to consider the development of postsecondary education from a different perspective. Postsecondary education is an important part of the French-language education continuum, starting in early childhood, through elementary and high school, right up to the postsecondary level. In my opinion, postsecondary institutions not only foster student development but also contribute to the renewal of francophone communities and their growth and vitality.

In the Charter of Rights and Freedoms, section 23 stands out. The scope of section 23 is however rather limited. We know that judges tend to interpret it increasingly narrowly. We agree that it establishes the right to have schools, protection for schools, but we do not look beyond that, that is, fostering early childhood development and the development of postsecondary education.

I wonder if we should not start thinking about public policy. There is none. I wonder whether, to address that, we could influence the Government of Canada to develop a government policy on postsecondary education in order to finally confirm that postsecondary institutions play a role in fostering the growth and vitality of francophone communities in Canada.

Mr. Laberge: I completely agree with you. If we want to fully implement the intent of section 23 so that it is interpreted in the interest of the vitality of official language minority communities, I think it is absolutely essential that young francophones in minority communities, such as in British Columbia, be taught in French, their first language.

That said, to elaborate on the need for public policy, as you pointed out, section 23 does not defend access to postsecondary education, whether at the college or university level. The impact this can have on the application of section 23, as demonstrated in your research, I believe, is that if students from French and immersion schools do not see any opportunities in the labour

deux », c'est-à-dire un deux ans au collège communautaire pour la formation, par exemple, des policiers, pour permettre ensuite à ces étudiants de compléter un baccalauréat, soit au moyen des cours qui seraient offerts en ligne, à l'École de criminologie, ou même avec une mobilité étudiante. Je parlais tout à l'heure de l'importance de la mobilité étudiante. Donc, vous pouvez imaginer des étudiants du Nouveau-Brunswick qui viennent à Vancouver passer un semestre ou deux pour étudier, en français, en criminologie.

C'est donc ce genre d'initiatives originales que nous sommes prêts à mettre en route.

La sénatrice Gagné : Je voulais aussi vous remercier, ainsi que votre recteur, pour le bel accueil d'hier, vous avez un campus absolument superbe. Nous l'avons beaucoup apprécié, surtout cette belle collégialité qui régnait hier soir.

J'aimerais prendre une autre approche par rapport à tout le développement du secteur postsecondaire. On sait que l'éducation postsecondaire est un élément important du continuum en éducation en français, de la petite enfance, en passant par l'école primaire et secondaire, jusqu'à l'éducation postsecondaire. Je trouve que les établissements postsecondaires contribuent non seulement au développement de ses étudiants, mais aussi au renouvellement des communautés francophones, à leur développement et à leur épanouissement.

Lorsqu'on lit la Charte des droits et libertés, on s'attarde à l'article 23. On sait que la portée de l'article 23 est quand même assez limitative. On sait que les juges ont tendance à l'interpréter d'une façon de plus en plus restrictive. On est d'accord que c'est un droit pour les écoles, la protection des écoles, mais on ne va pas au-delà de cela, c'est-à-dire pour assurer le développement de la petite enfance et le développement de l'éducation postsecondaire.

Je me demande s'il y aurait lieu de commencer à songer à une politique publique. Il n'y en a pas. Je me suis demandé si, pour contrer cela, on serait en mesure d'influencer le gouvernement du Canada pour qu'il élabore une politique gouvernementale en matière d'éducation postsecondaire afin de confirmer finalement que les établissements postsecondaires jouent un rôle de développement et d'épanouissement des communautés francophones au Canada.

M. Laberge : Vous avez entièrement raison. Je crois que si on veut appliquer entièrement l'intention de l'article 23, et qu'elle soit interprétée dans la perspective de l'épanouissement des communautés de langues officielles en situation minoritaire, il est absolument essentiel qu'on puisse former nos jeunes en français langue première en situation minoritaire, comme en Colombie-Britannique.

Ceci dit, et pour renchérir sur le besoin d'une politique publique, comme vous l'avez souligné, l'article 23 ne défend pas le droit à l'accès à la formation postsecondaire, que ce soit au niveau collégial ou universitaire. Et l'impact que cela peut avoir, à mon avis, sur l'application de l'article 23, et c'est l'issue de votre recherche, je crois, c'est que si les étudiants, au niveau des écoles

market and in most cases go on to postsecondary education, this curbs their interest in continuing their French-language education from kindergarten to grade 12. I think this is one of the reasons for the significant dropout rate from immersion and French as a first language programs, at the high school level in particular.

If we had the support of a national perspective, a public policy that could support postsecondary education in French, I think that would provide a tremendous boost to the application or at least the intent of section 23. I think we can create a policy, but it must be applied, and that is the crux of the matter in many provinces.

I also think, and this partly addresses Senator Jaffer's questions, that we should get back to encouraging bilingualism and multilingualism in Canada and modernize the approach to some extent so that it is no longer limited to heritage languages, for instance. As my colleagues described, the approach must instead, in the context of globalization, stress the importance of knowing many languages and how that can be personally enriching, while also enriching each culture and community and so forth. So I think that the development of a public policy should include reflection about a national perspective on bilingualism, multiculturalism and multilingualism.

Speaking from my own interests once again, while I can, I think that we must remember, with regard to the education continuum and in developing a public policy, that not all students have the ability or interest to go to university, but colleges must not be overlooked.

With regard to the education continuum, I would point out the studies that have shown the importance of nurturing children's interest in learning from the time they are born. I would argue that the education continuum should start at birth and then perhaps be encouraged by French-language family literacy initiatives, for instance. I think that is an important aspect.

I have taken a lot of time, thank you.

Ms. Trépanier: This morning we heard from parents from the Fédération des parents francophones de la Colombie-Britannique who called for initiatives starting from the time of birth, as Mr. Laberge just mentioned. That means everything before kindergarten. To answer your question, Senator Gagné, I want to see a continuum rather than three separate sectors, because the danger with three separate sectors is deciding how each of these three sectors will be funded, and of course each will be trying to get the most it can. So a continuum is important so that the initiatives taken have an impact on all three sectors.

francophones et d'immersion, ne voient pas de débouchés dans le marché du travail, et qu'ils passent la plupart du temps par la formation postsecondaire, cela limite leur enthousiasme à poursuivre leurs études en français de la maternelle à la 12^e année. Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles on voit un décrochage important au sein des programmes d'immersion et des programmes de français langue première lorsqu'on arrive au secondaire, en particulier.

Si on avait l'appui d'une perspective nationale, d'une politique publique qui puisse soutenir le volet de l'éducation postsecondaire en français, je crois que cela viendrait appuyer énormément l'application, ou l'intention, du moins, de l'article 23. Je pense qu'on peut établir une politique, mais il faut s'assurer qu'elle sera appliquée, et c'est là le nerf de la guerre dans bien des provinces.

Je crois également, et cela rejoint un peu l'intention des questions de la sénatrice Jaffer, qu'on doit revenir à stimuler la perspective du bilinguisme et du multilinguisme au Canada, et moderniser cette perspective dans une certaine mesure, de sorte qu'il ne s'agisse plus nécessairement de langues patrimoniales, par exemple. Il s'agirait plutôt d'une perspective, comme mes collègues l'ont présentée, visant à renforcer, dans un contexte de globalisation, l'importance de connaître plusieurs langues et les bénéfices personnels que cela apporte, mais aussi les bénéfices par rapport à la culture, à la communauté dans laquelle on vit, et cetera. Je pense donc qu'une réflexion autour d'un discours national sur le bilinguisme, le multiculturalisme et le multilinguisme devrait faire partie de cette réflexion autour du développement d'une politique publique.

Pour prêcher davantage pour ma paroisse, pendant que j'en ai l'occasion, je crois que, dans le continuum d'éducation et dans une perspective de développement d'une politique publique, il ne faut pas oublier que ce ne sont pas tous les étudiants qui ont la capacité ou l'intérêt de poursuivre une démarche universitaire, mais que le volet collégial ne doit pas être oublié ou négligé.

Quand on parle du continuum de l'éducation, je profite de l'occasion pour rappeler des études qui parlent de l'importance de développer l'apprentissage chez les enfants à partir de la naissance. J'avancerais que le continuum d'éducation devrait commencer à la naissance et, par après, être renforcé, encouragé peut-être par l'offre d'activités d'alphabétisation familiales en français, par exemple. Je pense que c'est un élément important.

J'ai pris beaucoup de temps, je vous remercie.

Mme Trépanier : Ce matin, on a entendu les parents de la Fédération des parents francophones de la Colombie-Britannique qui revendiquaient quelque chose à partir de la naissance, comme M. Laberge vient de le mentionner, soit tout ce qui précède l'entrée à la maternelle. Pour répondre à votre question, sénatrice Gagné, je veux voir un continuum et non pas trois secteurs séparés, parce que le danger, avec trois secteurs séparés, c'est de déterminer comment on va financer ces trois secteurs, et là, chacun va tirer sur sa couverture. Donc, il est important d'avoir un continuum pour que, justement, il y ait des actions qui aient un impact les unes sur les autres.

I would like to add another point regarding postsecondary education that involves an inclusive approach to the training we provide, for young rights holders and for children from French immersion or Core French programs. When we offer courses in French in various subjects at Simon Fraser University, the courses are taught by francophones, as though we were in a French-language institution, meaning that the students we teach are francophones, rights holders and francophiles. I will call them “francophiles”. I would like to share a comment by a student who is currently taking a course about the francophonie. The professor defined the terms francophonie, francophone and francophile. The student who was among the francophiles said, “I don’t like the term francophile; it makes me feel less than.”

This led me to question the name of our office, whether we should keep the name, Office of Francophone and Francophone Affairs, and why these two terms are used at a university where we want to teach in French to further French-language education.

Senator Maltais: Thank you very much for your testimony, ladies and gentlemen.

I had the opportunity to talk to a representative of your university who travels British Columbia to attract children, young people to your university. We had a lot to talk about over dinner, so we did not have the time to discuss what you do to welcome them. Do they get scholarships? How does it work? I see the lady here but we did not have time to discuss it. I am curious. Is that exclusively for universities or for colleges also?

Ms. Trépanier: Recruitment officers go right into French immersion classrooms across the province to recruit students, as well as French-language program classes. We want to attract francophones and francophiles.

How can we attract young people? Money is the key, of course, scholarships are key. Our main competitor for scholarships is the University of Ottawa, which has a lot of money to hand out. Our students have access to immersion scholarships from the ACUFC, two or three scholarships per year. There is also a scholarship for studying an official language. Students can receive \$5000 over four years. Scholarships are of course vital to recruitment; they are what attracts students. So there are scholarships and there are also opportunities for student mobility, as I mentioned earlier. That is very appealing. Once again, student mobility is supported through funding. Subsidizing

J’aimerais apporter un autre volet qui concerne le postsecondaire et qui traite d’une approche inclusive, quand on pense à la formation que nous donnons, à l’enseignement postsecondaire que nous faisons, à la fois pour ces jeunes ayants droit et pour les étudiants issus du programme d’immersion française ou bien du français de base. Lorsque nous donnons des cours en français dans différentes matières à l’Université Simon Fraser, les cours sont donnés par des francophones et sont donnés comme si on était dans une institution francophone, c’est-à-dire que les étudiants qui sont devant nous sont des francophones, des ayants droit, des francophiles. Je vais les appeler des « francophiles ». Je profite aussi de l’occasion pour répéter un commentaire d’un étudiant qui suit présentement un cours sur la francophonie. Le professeur définissait ce qu’était la francophonie, les francophones, les francophiles. Alors, l’étudiant qui est casé dans la case des francophiles, a dit : « Mais, je n’aime pas ce terme de “francophile”. J’ai l’impression d’être moins quelque chose. »

Cela m’a portée à m’interroger sur le nom de notre bureau, à savoir si on devrait garder le nom de Bureau des affaires francophones et francophiles, et sur la raison d’être de ces deux appellations dans le contexte universitaire dans lequel nous nous trouvons, où nous voulons faire de l’enseignement en langue française pour l’éducation en langue française.

Le sénateur Maltais : Merci beaucoup, mesdames, pour votre témoignage.

J’ai eu l’occasion de discuter avec une missionnaire de votre université qui parcourt la Colombie-Britannique pour amener les enfants, les jeunes, à votre université. Comme on avait beaucoup d’autres sujets à discuter, pendant le souper, nous n’avons pas eu le temps de demander comment vous les accueillez. Est-ce qu’ils ont des bourses? Comment est-ce que cela fonctionne? Je vois la dame ici, mais on n’a pas eu le temps d’en parler. Or, cela m’intrigue. Est-ce que c’est uniquement pour l’université ou est-ce que c’est pour le volet collégial également?

Mme Trépanier : Le recrutement se fait par la visite d’agents de recrutement qui vont directement dans des classes, qui sont accueillis dans des classes d’immersion française à travers toute la province, et aussi dans les classes du programme francophone. Parce que nous voulons attirer les francophones et les francophiles.

Comment attirer les jeunes? Bien sûr, l’argent est le nerf de la guerre, les bourses sont le nerf de la guerre. Notre gros concurrent par rapport aux bourses, c’est l’Université d’Ottawa qui a beaucoup d’argent à donner. Les étudiants chez nous ont accès aux bourses d’immersion, par exemple, qui sont fournies par l’ACUFC, à raison de deux ou trois bourses par année. Ensuite, il y a la bourse pour l’étude d’une langue officielle. Sur quatre ans, ils peuvent recevoir 5 000 \$. Il va de soi que les bourses sont le nerf de la guerre pour le recrutement, c’est ce qui attire. Alors, il y a les bourses et il y a aussi les possibilités, comme je l’ai expliqué tout à l’heure, de mobilité étudiante. Cela, c’est très

student mobility, admission scholarships and access scholarships yields results. It means that students will really want to continue their education in French.

Senator Maltais: With respect to mobility, Ms. Sabatier, you mentioned your affiliation with the Université de Tours. I imagine you are from the Tours area? You want to show them the famous, extraordinary clock at the Gare du Palais and make sure your students do not feel disoriented since there is a McDonald's on the corner and a Starbucks across the street?

I would like to make a suggestion and, if you do not like it, you can throw your water at me. We are approaching Canada's one hundred fiftieth anniversary. I will repeat that Canada has two founding nations. One of the founding nations is in a minority. Why not have a 150th anniversary scholarship with some of the money coming from governments and some from sponsors?

I can suggest some sponsors: the Royal Bank, the Toronto Dominion Bank and the Bank of Montreal. If they refuse to give your foundation 5¢, they will be against Francophones, not only those in British Columbia, but right across Canada. Those are potential future clients.

It is an idea for you to consider, because I have done it in other areas and it works. It makes them very nervous. A foundation would give you continuity for scholarships. Internationally, you could go not only to Tours but also to Mauritius and Madagascar. The francophonie is not just in Canada and France: it is universal. As Ms. Trépanier clearly stated a number of times, money is the key to being able to do that. Let there be no mistake: it is 2016 and you need money for such exchanges. As you said, students are ambassadors of the francophonie when they come back home. So you multiply your chances by the number of students who become ambassadors in their own part of British Columbia.

But to do all that, you have to find money. I will make a suggestion, and you can do with it what you will. But if you decide to adopt it, I will defend it in the Senate. And if you decide to adopt it, I think that governments will have no other choice but to get on board. It would look very bad for one level of government among the three that exist — municipal, provincial and federal — to not support this project.

You will probably be told that Heritage Canada is already giving you money. They will say that, certainly. But that is not the objective. The objective is to allow your students in British Columbia to experience the broader, universal francophonie. Thank you.

attirant. Encore là, la façon de soutenir la mobilité étudiante, c'est par des soutiens financiers. Donc, subventionner la mobilité étudiante, subventionner les bourses d'admission, les bourses d'accès, cela, c'est gagnant. Vous verrez des jeunes qui voudront vraiment venir poursuivre des études en langue française.

Le sénateur Maltais : Toujours dans la mobilité, vous avez parlé, madame Sabatier, d'une affiliation avec l'Université de Tours. J'imagine que vous venez de la région de Tours? Vous voulez montrer la fameuse et extraordinaire horloge de la Gare du Palais et éviter le dépaysement de vos étudiants, parce qu'il y a un McDonald's au coin et un Starbucks de l'autre côté?

Je lance une idée et, si vous n'êtes pas contents, vous me jetterez votre verre d'eau. On s'en va vers le 150^e anniversaire de la fondation du Canada. Le Canada a été fondé par deux nations, je le répète. Ici, une partie de la nation fondatrice est en minorité. Pourquoi ne pas avoir la bourse du 150^e qui permettrait un montant provenant en partie des gouvernements et en partie des mécènes?

Je vais vous en nommer, des mécènes. Je vais vous nommer la Banque Royale, la Banque Toronto Dominion, la Banque de Montréal. S'ils refusent de donner 5 ¢ à votre fondation, ils seront contre les francophones, non pas ceux de la Colombie-Britannique, mais ceux du Canada en entier. Cela représente quelques clients potentiels à venir.

C'est une idée que je lance, mais je l'ai fait dans d'autres domaines, et cela fonctionne. Ils ont beaucoup peur de cela. En ayant une fondation, vous verrez une continuité dans les bourses. Sur le plan international, vous pourrez aller non seulement à Tours, mais vous pourrez aller à l'île Maurice, à Madagascar. Lorsqu'on parle de Francophonie, on n'est pas restreint au Canada et à la France. C'est universel, la Francophonie. C'est avec de l'argent, comme Mme Trépanier l'a fort bien dit à plusieurs reprises, qu'on fait cela. Ne nous racontons pas d'histoire, on est en 2016, il faut de l'argent pour faire ces échanges. Comme vous le dites, les étudiants sont des ambassadeurs de la Francophonie lorsqu'ils reviennent ici. Vous multipliez donc vos chances par le nombre d'étudiants qui vont devenir des ambassadeurs dans chaque leur coin de la Colombie-Britannique.

Mais pour cela, il faut trouver de l'argent. Je vous fais donc une suggestion, vous en ferez ce vous voulez. Mais si vous décidez de l'adopter, j'en serai le défenseur au Sénat. Et si vous décidez de l'adopter, je pense que les gouvernements n'auront pas le choix que d'embarquer. Ce serait très mal vu pour un ordre du gouvernement parmi les trois qui existent — municipal, provincial et fédéral — de ne pas embarquer dans ce projet.

Vous allez sans doute vous faire dire que Patrimoine canadien vous donne déjà de l'argent. Ils vont vous le dire, c'est sûr. Mais ce n'est pas le but. Le but est de faire universaliser dans la Francophonie vos étudiants de la Colombie-Britannique. Je vous remercie.

Ms. Sabatier: I simply wanted to make a clarification on this issue of a much broader francophonie. I agree with you entirely and I think we are all aware that it is more than France and Quebec. Today we also have francophones who come from elsewhere, including in our programs, such as our teacher training program. We have an increasing number of francophones who come from Black Africa, Sub-Saharan Africa, and North Africa.

For two years in a row, we had the opportunity of taking 16 students from the French module, the initial training module, to Mali for three months. We wanted to give them a chance to become acquainted with another francophonie, which was neither the French nor the Quebec one, and place them in an environment where French is the first language and the language of the school. We also wanted them to get a chance to meet others, to experience another environment, because our province is extremely diverse, as we said, and we have youngsters who come from everywhere. So we wanted to give them this experience and place them in a much broader context.

For two years I had the opportunity of going with them. I saw them change and grow. The collaboration we had with our Mali colleagues was not limited to providing teacher training. We wanted a real partnership, that is to say that we wanted to learn from our Mali colleagues, just as they wanted them to learn from us. I must say that the two years I had the opportunity of going with them were two extraordinary years. It was an extraordinary experience. And I know that the young teachers who took part in it still get together today to talk about it. When they came back, they obtained positions immediately. It was quite an experience. If you told me I had to leave for Mali again tomorrow, I would leave in a minute. Unfortunately, the international context put an end to that.

We tried to get something going with Morocco. I have a Moroccan colleague who is arriving next week to see how we could arrange this, but we are aware however that this remains a part of the world where things are a bit complicated currently. Our idea is that since we cannot necessarily send our students there, perhaps the teachers could travel. My Moroccan colleague would come to talk about cultural exchanges, to talk about the other francophonie, and then we would go to Morocco.

We totally understand this idea that the francophonie today is much more diverse, without forgetting the francophones of Quebec and France.

The Chair: Since there are only five minutes left, I am going to give the floor to Senator McIntyre.

Mme Sabatier : Je voulais juste apporter une précision par rapport à cette question de la francophonie beaucoup plus large. Je suis tout à fait d'accord avec vous et je crois qu'on a conscience que ce n'est pas simplement la France et le Québec. Aujourd'hui, on a aussi des francophones qui viennent d'ailleurs, y compris dans nos programmes, notamment de formation des enseignants. On a de plus en plus de francophones qui viennent de l'Afrique noire, subsaharienne, et d'Afrique du Nord.

Pendant deux années de suite, on a eu la chance d'amener 16 étudiants du module français, donc du module de formation initiale, pendant trois mois, au Mali. On voulait à la fois leur faire connaître une autre francophonie, qui n'est pas la francophonie française ou québécoise, et les mettre dans un milieu où le français est la langue seconde et la langue de l'école. On voulait aussi leur permettre d'aller à la rencontre de l'autre, de faire l'expérience de l'altérité, parce que notre province est une province, comme on l'a dit, extrêmement diversifiée, avec des enfants qui viennent de partout. Donc, on voulait leur faire vivre cette expérience pour les mettre dans un contexte beaucoup plus large.

Je dois avouer que, pendant deux ans, j'ai eu la chance de partir avec eux. Je les ai vus se transformer, je les ai vus s'épanouir. La collaboration qu'on avait avec nos collègues maliens ne se résumait pas à leur montrer comment faire la classe. On voulait un vrai échange de partenariat, c'est-à-dire qu'on voulait apprendre de nos collègues maliens, de même qu'on voulait que nos collègues maliens apprennent de nous. Et je dois dire que, pendant les deux années où j'ai eu la chance d'y aller avec eux, cela a été deux années extraordinaires. Cela a été une expérience extraordinaire. Et je sais que les jeunes enseignants qui sont partis se réunissent encore aujourd'hui pour en parler. Quand ils sont revenus, ils ont eu des postes immédiatement. Cela a été une expérience. Vous me dites demain de repartir au Mali, je repars tout de suite. Malheureusement, le contexte international a mis un frein à cela.

On a essayé de recentrer nos efforts sur le Maroc. Et là, j'ai un collègue marocain qui va arriver la semaine prochaine justement pour voir comment on pourrait faire, sachant que cela reste encore une partie du monde où c'est un peu compliqué à l'heure actuelle. Donc, notre idée, c'est que, puisqu'on ne peut pas nécessairement faire partir nos étudiants, ce sont peut-être les formateurs, donc les enseignants, qu'on va faire bouger. Mon collègue marocain viendrait pour parler d'interculturalité, pour parler de l'autre francophonie, et puis nous qui partirions au Maroc.

Donc, on a tout à fait cette idée que la francophonie, aujourd'hui, est beaucoup plus plurielle, sans oublier les francophones du Québec et ceux de la France.

La présidente : Étant donné qu'il ne reste que cinq minutes, je vais passer la parole au sénateur McIntyre.

Senator McIntyre: I would like to take this opportunity to congratulate your office, the Office of Francophone and Francophile Affairs of Simon Fraser University, for its excellent report. I understand that it is a 48-page report in which you make seven recommendations.

Without going into detail, and very briefly, could you tell us more about these recommendations? We have already read your report.

The Chair: Since we only have five minutes, we are going to go to Senator Jaffer's question.

Senator Jaffer, could you ask your question and then we could hear both answers?

Senator Jaffer: It is not for SFU, but for Collège Éducentre.

Ms. Trépanier: You have the recommendations before you. The first of course consists in improving the skills of teachers. I think you heard about the issue. Our objective is really to have a major impact over the next five years, through the action plan, to bring about significant improvements in the linguistic and pedagogical skills of teachers. That is the first recommendation.

The integration of practical training and the mobility of young people in the province are crucial. We talked about the recruiting agent who does recruiting throughout the province. If there are young people throughout the province, we need teachers, and the reality in the regions is different from that of the Lower Mainland and Greater Vancouver. So that too is crucial.

We spoke about higher education. Continuing education must come after the training of teachers. It is also very important. Promoting and marketing programs is very, very important. We can create all of the programs we like. Nowadays we have a student clientele that is demanding, that has needs and that pays a lot, also. So it is very important to promote our programs, recruit, and market the programs.

Of course we want to keep the most brilliant youngsters in the province by broadening the programs. But we also want to allow them to go elsewhere. We want to allow them to have experiences elsewhere, throughout Canada and internationally. We do not want to limit ourselves to Canada. We have seen very concrete examples of students who studied here, in French, in political science, and who then went to study law, for example, at the University of Ottawa, and came back to British Columbia to work in their field, in both official languages.

The sixth recommendation is to create links with the community. The strategic vision of the university really is community engagement. And that is no joke, it is true. Our president, whom you met yesterday, is very committed, and

Le sénateur McIntyre : J'aimerais saisir l'occasion pour féliciter votre bureau, le Bureau des affaires francophones et francophiles de l'Université Simon Fraser, pour son excellent rapport. Je comprends que c'est un rapport de 48 pages dans lequel vous faites sept recommandations.

Très brièvement, voulez-vous nous en dire davantage sur ces recommandations, sans entrer dans les détails? Parce qu'on a déjà pris connaissance de votre rapport.

La présidente : Comme on n'a que cinq minutes, on va passer à la question de la sénatrice Jaffer.

Sénatrice Jaffer, est-ce que vous pourriez poser votre question et, à ce moment-là, on pourra entendre les deux réponses?

La sénatrice Jaffer : Ce n'est pas pour SFU, c'est pour le Collège Éducentre.

Mme Trépanier : Vous avez devant vous les recommandations. La première, bien sûr, consiste à enrichir les compétences des enseignants. Je pense qu'on vous a parlé de la problématique. Notre objectif est vraiment d'avoir un gros impact dans les cinq prochaines années, dans le plan d'action, pour vraiment enrichir la compétence linguistique et pédagogique des enseignants. C'est la première recommandation.

L'intégration des stages et la mobilité des jeunes dans la province sont cruciales. On a parlé de l'agent de recrutement qui fait du recrutement partout dans la province. S'il y a des jeunes qui sont partout dans la province, on a besoin d'enseignants, et les réalités dans les régions sont différentes de celles de la vallée du Bas Fraser et du Grand Vancouver. Donc, cela, c'est primordial aussi.

Les études supérieures, on en a parlé. La formation continue passe après la formation des enseignants. C'est aussi très important. La promotion et la mise en marché des programmes, c'est très, très important. On peut créer tous les programmes qu'on veut. Maintenant, on a une clientèle étudiante qui est exigeante, qui a des besoins, qui paie très cher, aussi. Alors, il est très important de faire la promotion et de faire le recrutement et de mettre les programmes en marché.

On veut bien sûr retenir les jeunes les plus brillants dans la province, en élargissant les programmes. Mais on veut aussi leur permettre d'aller à l'extérieur. On veut leur permettre de vivre des expériences à l'extérieur, à travers le Canada et à l'international. On ne veut pas se restreindre seulement au Canada. Et on a eu des exemples très concrets d'étudiants qui ont fait des études chez nous, en français, en science politique, qui sont allés poursuivre des études de droit, par exemple, à l'Université d'Ottawa, et qui reviennent en Colombie-Britannique et travaillent dans leur domaine, dans les deux langues officielles.

La sixième recommandation consiste à tisser des liens avec la communauté. La vision stratégique de l'université est vraiment l'engagement communautaire. Et ce n'est pas une blague, c'est vrai. Notre recteur, que vous avez rencontré hier, est très engagé

over the past 10 years we have developed links with other organizations. We have activities, very concrete engagement on the part of our students who are in the programs.

The last point concerns the creation of a funding structure that would allow for contingencies. That is to say that when we submit an action plan with a five-year budget, that budget is normally attached to some very concrete, very specific initiatives. It is important that there be flexibility, not only to continue to support the planned project, but also to be able to meet emerging needs.

The Chair: Senator Jaffer, please, you have the floor for the last question.

[English]

Senator Jaffer: My question is for you, Mr. Laberge. Listening to all of you from SFU is a good thing. We had a very extensive briefing from you yesterday. I feel that what you are doing is very important because it reaches different groups of people.

Not everyone is a student. From what I understand you reached out to older people and people who had just come to the country with your English program, the link and the diversity program with Oasis.

How do we find a way to talk about what you are doing and what SFU is doing when we talk about recruiting? Everyone does not go to university or everyone is not able to go to university. One of the things I learned from students yesterday is that some of them were not there full time because they had to work. Can you think of how do we complement each other?

Mr. Laberge: Thank you very much for your very good question. I would like to emphasize that one way is to work in partnership. We work very closely with le BAFF, with Canadian Parents for French, with the Conseil scolaire francophone, and so on.

The partnership element is essential to collaborating and getting the message out. Something we could be better at is the concept of a public policy to which I think Senator Gagne alluded. What may happen from there is that we would have a more coherent message and common message that all of these partners can present. That is one of the key elements.

Another part is that we could multiply the opportunities for students. We talked about la mobilité étudiante. The mobility is not only among institutions and provinces or international, but how can we facilitate and encourage the mobility from one level of education to the next?

et nous avons développé, au cours des 10 dernières années, des liens avec les organismes. On a des activités, des actions très concrètes d'engagement de la part de nos étudiants qui sont dans les programmes.

Le dernier point porte sur la création d'une structure de financement qui permettrait des mesures de contingence. C'est-à-dire que lorsqu'on présente un plan d'action avec un budget sur cinq ans, ce budget est normalement rattaché à des initiatives très, très concrètes, très précises. Il est important d'avoir de la flexibilité, non seulement pour continuer à soutenir le projet qu'on s'était donné, mais aussi pour pouvoir répondre davantage aux besoins qui vont émerger.

La présidente : Sénatrice Jaffer, s'il vous plaît, la dernière question est pour vous.

[Traduction]

La sénatrice Jaffer : Ma question s'adresse à vous, monsieur Laberge. Je me réjouis que nous puissions ainsi profiter de la contribution de l'Université Simon-Fraser. Vous nous avez transmis hier des informations très détaillées. J'estime que vous accomplissez un travail d'autant plus important qu'il touche différents groupes au sein de la population.

Il n'y a pas seulement des étudiants. D'après ce que je puis comprendre, vous avez offert vos services aux aînés ainsi qu'aux nouveaux arrivants au Canada pour l'apprentissage de l'anglais, la prise de contact et la reconnaissance des diverses qualifications au moyen d'Oasis.

Comment pouvons-nous trouver une façon de mettre en valeur vos actions et celles de l'Université Simon-Fraser pour ce qui est du recrutement? Ce n'est pas tout le monde qui fréquente l'université ou qui est capable de le faire. Les étudiants que nous avons rencontrés hier nous ont notamment indiqué qu'ils étaient un certain nombre à ne pas étudier à temps plein parce qu'ils devaient travailler. Avez-vous une idée de la manière dont on peut trouver une complémentarité dans tout cela?

M. Laberge : Merci beaucoup pour cette excellente question. Je tiens à vous dire que le travail en partenariat est l'une des avenues possibles. Ainsi, nous collaborons très étroitement avec le BAFF, l'association Canadian Parents for French et le Conseil scolaire francophone, entre autres organisations.

Ce travail en partenariat est essentiel si l'on veut que le message passe. Nous pourrions tabler davantage sur le concept d'une politique publique auquel la sénatrice Gagné a fait allusion, si je ne m'abuse. Une telle approche pourrait nous permettre de lancer un message unique et cohérent par la voix de tous nos partenaires. C'est l'un des éléments clés.

Nous pourrions aussi nous employer à multiplier les possibilités pour les étudiants. Nous avons notamment parlé de mobilité étudiante. Il n'est pas uniquement question de mobilité entre les établissements, les provinces ou les pays, mais aussi des moyens à prendre pour faciliter la transition d'un niveau d'éducation au suivant.

We presented the dual credits from secondary to college level and opportunities from the college level to the university level. The more options and opportunities we can offer students, especially in French, is one means of reaching out. The access to bursaries is another extremely important enticement.

Senator Jaffer: I want to very quickly share something with you. Ms. Sabatier, you were talking about Mali. I spend a lot of time in Mali so I know exactly what you were saying.

This morning we received this document from le Conseil scolaire francophone. For me, I have sort of died and gone to heaven because it reflects the people of B.C. That is what needs to be done. If my face or my grandson's face is reflected in it then I feel I belong. That is where we have to go to show people they belong to that community.

[Translation]

The Chair: On behalf of the Standing Senate Committee on Official Languages, we want to thank you sincerely for your excellent presentations. You have made some good suggestions, some good recommendations, and you have good ideas, good initiatives and excellent projects. Thank you very much.

The second group we will hear this afternoon in the context of our study on the challenges associated with access to French-language schools and French immersion programs in British Columbia is a team from the University of British Columbia, and it is our pleasure to welcome them.

[English]

We have Francis R. Andrew, Program Director Emeritus, French Centre, Continuing Studies; Monique Bournot-Trites, Associate Professor; Wendy Carr, Associate Dean, Teacher Education, Faculty of Education; Meike Wernicke, Coordinator, French Programs, Faculty of Education, Language & Literacy Education; and Kenneth Reeder, Professor Emeritus, Faculty of Education, Language & Literacy Education. Thank you all for being here today.

[Translation]

There are a lot of you making presentations. I would like to ask you to be as brief as possible, and to limit your statements to five minutes, so that the senators have time to ask their questions and we can have a dialogue.

I am told that we will begin with Mr. Andrew.

Francis R. Andrew, Program Director Emeritus, French Centre, Continuing Studies, University of British Columbia: Good afternoon. The first thing I would like to say is that if you

Nous avons instauré les crédits doubles pour le secondaire et le collégial et des possibilités de liens semblables entre le collège et l'université. Plus nous pouvons ainsi offrir des options et des possibilités aux étudiants, surtout en langue française, plus le recrutement sera facile. L'accès à des bourses est également un incitatif très puissant.

La sénatrice Jaffer : J'aimerais vous raconter quelque chose très brièvement. Madame Sabatier, vous nous avez parlé du Mali, un pays dont je connais très bien la situation pour avoir moi-même passé beaucoup de temps là-bas.

Nous avons reçu ce matin ce document du Conseil scolaire francophone. Je ne saurais personnellement espérer mieux, car c'est un reflet on ne peut plus fidèle de la situation en Colombie-Britannique. C'est exactement ce qu'il convient de faire. Si je suis capable de m'y retrouver ou d'y retrouver mon petit-fils, je peux développer un sentiment d'appartenance. C'est ainsi que nous devons nous y prendre pour que les gens comprennent bien qu'ils appartiennent à cette communauté.

[Français]

La présidente : Au nom du comité sénatorial permanent des langues officielles, nous tenons à vous remercier très sincèrement pour vos excellentes présentations. Vous nous avez fait de belles suggestions, de bonnes recommandations, et vous avez de bonnes idées, de bonnes initiatives et de beaux projets. Merci beaucoup.

Pour notre deuxième groupe, cet après-midi, dans le cadre de notre étude sur les défis associés à l'accès aux écoles françaises et aux programmes d'immersion française en Colombie-Britannique, nous avons le plaisir de recevoir une équipe de l'Université de la Colombie-Britannique.

[Traduction]

Nous accueillons Francis R. Andrew, directeur émérite, Centre français, Éducation permanente; Monique Bournot-Trites, professeure associée; Wendy Carr, doyenne associée, Formation des enseignants, Faculté d'éducation; Meike Wernicke, coordonnatrice des programmes de français, Faculté d'éducation, Enseignement des langues et de la littératie; et Kenneth Reeder, professeur émérite, Faculté d'éducation, Enseignement des langues et de la littératie. Merci à tous de votre présence aujourd'hui.

[Français]

Vous êtes nombreux à faire des présentations. Je vous demanderais s'il vous plaît d'être aussi brefs que possible, et de vous limiter à cinq minutes, pour pouvoir donner le temps aux sénateurs de poser leurs questions et d'assurer un dialogue.

On me dit qu'on va commencer avec M. Andrew.

Francis R. Andrew, directeur émérite, Centre français, Éducation permanente, Université de la Colombie-Britannique : Bonjour. La première chose que je voudrais dire, c'est que, si vous

follow my text, the text I am going to read is actually shorter, because I calculated the time it would take and six minutes would not have been enough. That is the first thing I wanted to say.

The second is that I am speaking on behalf of my department, on behalf of André Lamontagne, and of the professors in the French, Hispanic and Italian Studies Department. However, I am not speaking on behalf of UBC, and I think none of us will be speaking on behalf of UBC, because the university has no policy on French. When we consulted each other to determine whether we would write something for UBC, I believe that it was Wendy who very wisely said that we would do better to make our own individual presentations. And so I think that we will only be speaking on behalf of our departments.

However, we have the complete support of our colleagues, and in the case of André Lamontagne, they have all signed to obtain an independent French department, which we are still waiting for after many years.

I will begin with André Lamontagne's presentation, because it is more specific. The presentation I intend to make is very similar to that of my colleagues, so if I have to cut it short, I will give them the floor.

I would first like to thank the Standing Senate Committee on Official Languages for giving me this opportunity to speak on immersion. To my mind, immersion must not be limited to the school; it has to continue at least partially at university. I think Simon Fraser said the same thing previously.

The training of French immersion teachers, in particular, is very important for the quality of the programs. And I want to express my full support for what Claire Trépanier said for SFU.

The University of British Columbia is very proud of its accomplishments and of its former students. I think you know at least one of them in Ottawa. We are proud, but in the case of French, there is definitely a deficiency, since it is not being given the preeminent status among languages that we would expect from a Canadian institution. The idea would be to offer a French language and culture studies program, which would also allow us to obtain additional resources we would not have to share with our Hispanic or Italian studies colleagues.

Here is what Mr. André Lamontagne, who was the director of the French department for 10 years, so for two mandates, said. He was replaced by the director of the German department, which tells you something about who defends the French cause at UBC. He has now returned to teaching.

UBC is in an exceptional situation, which I find regrettable as a francophone. One could say there is systemic discrimination. There is no independent French department. The Department of French, Hispanic and Italian studies, by combining three

suivez mon texte, le texte que je vais lire est beaucoup plus court, parce que j'ai calculé le temps, et six minutes n'auraient jamais suffi. C'est la première chose que je voulais dire.

La deuxième chose, c'est que je parle au nom de mon département, au nom d'André Lamontagne, et au nom des enseignants du département d'études françaises, hispaniques et italiennes. Mais je ne parle pas au nom de UBC, et je pense que personne d'entre nous ne parle au nom de UBC, parce que l'université n'a pas de politique en ce qui concerne le français. Lorsque nous nous sommes consultés pour déterminer si nous allions écrire quelque chose pour UBC, je crois que Wendy, très sagement, a dit que nous ferions mieux de faire chacun notre présentation. Je pense donc que ce que nous allons vous dire n'engage que nos départements.

Par contre, on a tout à fait l'appui de nos collègues et, dans le cas d'André Lamontagne, ils ont tous signé pour avoir un département autonome de français, ce que nous attendons encore après de nombreuses années.

Je vais commencer par la présentation d'André Lamontagne, parce qu'elle est plus spécifique. La présentation que je compte faire ressemble beaucoup à celle de mes collègues, donc si jamais je devais couper un peu court, je leur laisserai la parole.

Je voudrais tout d'abord remercier le Comité sénatorial permanent des langues officielles de me donner l'occasion de m'exprimer au sujet de l'immersion. Pour moi, l'immersion ne doit pas être limitée à l'école; elle doit se continuer au moins partiellement à l'université. Je pense qu'on a entendu cela de Simon Fraser précédemment.

La formation des enseignants de l'immersion, en particulier, est aussi quelque chose de très important pour la qualité de ses programmes. Et je soutiens tout à fait ce qu'a dit Claire Trépanier pour SFU.

L'Université de la Colombie-Britannique est fière de ses accomplissements et de ses anciens étudiants. Je pense que vous en connaissez au moins un à Ottawa. Et je pense qu'on est fier, mais, dans le cas du français, il y a définitivement une faiblesse puisqu'on n'a pas le statut, je dirais, privilégié parmi les langues qu'on attend d'une institution canadienne. L'idée serait d'offrir un programme de langues, de cultures, d'études de la francophonie, qui nous permettrait aussi d'obtenir des ressources supplémentaires qu'on n'aurait pas à partager avec nos collègues hispanisants ou Italiens.

Voici ce que dit M. André Lamontagne, qui était directeur du département de français pendant 10 ans, soit pendant deux mandats, et qui a été remplacé, après cela, par la directrice du département d'allemand, pour vous montrer qui défend la cause du français à UBC, et qui est maintenant retourné à son rôle de professeur.

UBC connaît une situation exceptionnelle, que je trouve regrettable en tant que francophone. On pourrait parler de discrimination systémique. Il n'y a pas de département de français autonome. Le département d'études françaises, hispaniques et

languages and forcing its director, who does not necessarily speak French, to divide its resources fairly among the three languages, cannot give French its proper place in our bilingual country.

The French program at UBC has existed since its foundation, over 100 years ago in 1915, with 3,000 students. In the case of UBC, the figures are still enormous. There are 3,000 students in undergraduate programs, 25 masters and doctoral students, 13 tenured professors, 5 senior lecturers, 6 lecturers, and 15 teaching assistants. This is the most important French program west of Toronto. It is a very large program. I think it is second only to the English program at UBC, but it is not an independent entity. There are 3,000 students in the French program. That does not include students who are taking Italian, Spanish and other Romance languages.

Despite its undeniable success in both teaching and research, and despite the crucial role it plays in the training of future immersion and core French teachers before they register in the Faculty of Education, the French program still does not receive the required institutional support.

In 1998, the French Department was unilaterally combined with the Department of Hispanic and Italian studies. It was the beginning of the decline of French at UBC. The administration is now considering a fusion with other European languages in the near future. There is even talk of a fusion with Asian languages, which would make the department a gigantic school of languages other than English. It would be an enormous language department, with probably over 10,000 students, with French just being reduced to a part of it. That is why we are counting on you a great deal for support, not financial, because this is not a funding problem, it is a problem of image, of ideology. We are hoping for political and moral support.

The consequence of such fusions is a weakening of the position of French at UBC; it then becomes just one language among others, with no regard for its status as an official language of Canada. In addition, the purpose of these administrative reorganizations is often to reduce resources and deprive programs of their autonomy. Whereas the large North American, Canadian and British Columbian universities have independent French departments, UBC persists in not giving French its proper place. There is no French policy at UBC that would allow us to join the ranks of the Association des collèges et universités de la francophonie canadienne.

A few years ago, some continuing education professors from the Department of Language and Literacy Education, including Ms. Monique Bournot-Trites, and from the French, Hispanic and Italian Studies Department, in the Faculty of Arts, felt the need to

italiennes, en combinant les trois langues et en obligeant son directeur qui ne parle pas nécessairement français à répartir ses ressources équitablement entre les trois langues, ne peut pas donner au français la place qui lui revient dans notre pays bilingue.

Le programme de français à UBC existe depuis sa fondation, donc il y a plus de 100 ans, en 1915, avec 3 000 étudiants. Dans le cas de UBC, les chiffres sont toujours énormes. Il y a 3 000 étudiants dans les cours de premier cycle, 25 en maîtrise et en doctorat, 13 professeurs permanents, 5 chargés d'enseignement, 6 chargés de cours et 15 assistants d'enseignement. C'est le programme de français le plus important à l'ouest de Toronto. C'est quand même un très gros programme. Je pense qu'il est seulement le second par rapport au programme d'anglais à UBC, mais ce n'est pas une entité autonome. Les 3 000 étudiants, ce sont ceux du programme de français. Cela ne compte pas les étudiants d'italien, d'espagnol et d'autres langues romanes.

Malgré son succès indéniable, tant sur le plan de l'enseignement que sur celui de la recherche, malgré le rôle primordial qu'il joue dans la formation des futurs enseignants de l'immersion et du français de base, et ceci avant qu'ils s'inscrivent à la faculté d'éducation, le programme de français ne reçoit pas toujours l'appui institutionnel attendu.

En 1998, le département de français a fusionné de façon unilatérale avec le département d'études hispaniques et italiennes. C'est le début du déclin du français à UBC. L'administration songe maintenant à une fusion prochaine avec les autres langues européennes. Certains parlent même d'une fusion avec les langues asiatiques, ce qui deviendrait une gigantesque école de langues autres que l'anglais. Donc, ce serait un immense département de langues, avec probablement plus de 10 000 étudiants, mais le français serait réduit à la portion congrue. C'est pour cela que l'on compte beaucoup sur vous pour un appui, non pas financier, car ce n'est pas un problème d'argent, c'est un problème d'image, d'idéologie. On attend donc un soutien politique et moral.

De telles fusions ont pour conséquences d'affaiblir la position du français à UBC, qui n'est alors qu'une langue parmi d'autres, sans égard pour son statut de langue officielle au Canada. De plus, ces réarrangements administratifs ont souvent pour but de réduire les ressources et de priver les programmes de leur autonomie. Alors que les grandes universités nord-américaines, canadiennes et britanno-colombiennes possèdent un département de français autonome, UBC persiste à ne pas reconnaître au français la place qui lui revient. Il n'y a pas de politique sur le français à UBC qui nous permettrait de joindre les rangs de l'Association des collèges et universités de la francophonie canadienne.

Il y a quelques années, certains professeurs de l'éducation permanente du département de didactique des langues et de littérature de la faculté d'éducation, dont Mme Monique Bournot-Trites, et du département d'études françaises, hispaniques et

take the initiative and created the Centre de la francophonie d'UBC. So, as you can see, francophones, even if they are not recognized, are trying to get organized.

The mandate of the centre is to promote the French language on campus and in the community, to celebrate the francophonie that exists here and elsewhere, and to encourage dialogue among cultures in Canada. Among its medium-term objectives, the centre would like to offer and promote courses in French, in addition to the French courses already in the program, that is to say French courses in disciplines other than French language, literature and culture, such as history, political science and Canadian studies. What is interesting is that in these departments we have francophones who are teaching in English. They would be quite willing to teach their courses in French, and we proposed creating additional sections that would be taught in French. It would be the same content, and since the professor is already a francophone, he or she would only have to teach in French. The only problem for the university is that we do not have 45 students in a history section who are francophone or francophiles. We would have to make some small financial adjustments to offset the lack of students. The project was prepared. It was submitted on several occasions, most recently in 2014. If we could obtain your support for this, we would very much appreciate it very much.

I will present the rest quickly; I do not know how many minutes I have left, but there was one point I wanted to emphasize. There are good things happening in British Columbia, and one very good thing is that the Department of Education has changed its formula for awarding bursaries to teachers who want to improve their French. Those bursaries are now being provided not only to those who teach, but also to those who already have a teaching certificate and are looking for work.

We heard earlier that there was a shortage of French teachers in our province. This new bursary system would allow schools to recruit more people among those who are looking for work.

Monique Bournot-Trites, Associate Professor, University of British Columbia: In this presentation, I will first demonstrate that there is a lack of qualified teachers for French as a second language programs, that is immersion and core French. I will then show that this has negative consequences for students and teachers, and I will put forth recommendations for addressing the problem.

Having excellent French as a second language programs requires confident teachers who are proficient in the French language and knowledgeable about French culture. However, the context of French as a second language instruction in British Columbia and Canada in general presents challenges in terms of the lack of qualified teachers, particularly with regard to language proficiency and knowledge of or experience with francophone culture, as demonstrated by a number of research projects since

italiennes, de la faculté des arts, ont senti le besoin de prendre l'initiative et ont créé le Centre de la francophonie d'UBC. Donc, vous voyez que, les francophones, même s'ils ne sont pas reconnus, essaient de s'organiser.

Le mandat du centre est de promouvoir la langue française sur le campus et dans la communauté, de célébrer la francophonie d'ici et d'ailleurs, et de favoriser le dialogue entre les cultures du Canada. Parmi ses objectifs, à moyen terme, le centre aimerait offrir ou promouvoir les cours en français, en complément des cours de français déjà au programme, c'est-à-dire des cours enseignant le français dans des disciplines autres que la langue, la littérature et la culture francophone, telles que l'histoire, les sciences politiques et les études canadiennes. Ce qui est intéressant, c'est que nous avons, dans ces départements, des francophones qui enseignent en anglais. Ils seraient tout à fait prêts à enseigner leurs cours en français, et je pense que ce que nous avons proposé, c'était de créer des sections supplémentaires qui seraient enseignées en français. C'est le même contenu, le professeur étant déjà francophone, il n'a qu'à s'exprimer en français, et le seul problème pour l'université, c'est qu'on ne peut pas avoir 45 étudiants dans une section d'histoire qui sont francophones ou francophiles. Il faudrait faire de petits ajustements financiers pour combler le manque d'étudiants. Le projet existe. Il a été soumis à plusieurs reprises, et très récemment, en 2014. Si on pouvait obtenir votre appui, on l'apprécierait beaucoup.

Je vais présenter la suite rapidement, je ne sais pas combien de minutes il me reste, mais j'avais un point à souligner. Il se passe de bonnes choses, en Colombie-Britannique, et une très bonne chose, c'est que le ministère de l'Éducation a changé sa formule pour donner des bourses aux enseignants qui veulent améliorer leur français. Ces bourses s'offrent maintenant non seulement à ceux qui enseignent, mais également à ceux qui ont déjà un certificat d'enseignement et qui cherchent du travail.

On a entendu tout à l'heure qu'il y a un manque d'enseignants du français dans la province. Ce nouveau système de bourses permet ou permettrait à des écoles de recruter davantage parmi ceux qui sont à la recherche de travail.

Monique Bournot-Trites, professeure associée, Université de la Colombie-Britannique : Dans mon témoignage, je vais premièrement démontrer que nous avons un manque d'enseignants qualifiés dans les programmes de français langue seconde, c'est-à-dire immersion et français de base, puis montrer que cela a des conséquences néfastes pour les enseignants ainsi que pour les élèves, et suggérer quelques recommandations pour pallier ce problème.

L'excellence de nos programmes de français langue seconde dans les écoles requiert des enseignants confiants qui sont compétents en langue et en culture francophones. Cependant, le contexte de l'enseignement du français langue seconde en Colombie-Britannique, et au Canada en général, présente des défis en ce qui concerne le manque d'enseignants qualifiés, surtout pour ce qui est de la compétence langagière, de la connaissance et de l'expérience de la culture francophone, comme l'ont montré de

the 1996 Day and Shapson study. In their study, Day and Shapson sent a questionnaire to 2,000 immersion teachers, and found that approximately two-thirds of them indicated “a great need” or “some need” in the area of French language and culture. Other studies have shown that the situation has not improved since.

In fact, in 2007, the newsletter of the British Columbia and Yukon branch of Canadian Parents for French featured an article that was boldly entitled: “*Does your Child’s French Teacher Speak French?*”. This article informed parents of the lack of French proficiency of a number of teachers in immersion programs. The problem is exacerbated by the growing number of students in immersion programs in British Columbia. School boards are having difficulty filling vacant positions and maintaining adequate substitute lists. A study I published with Ingrid Veilleux in 2005 found that school boards in British Columbia are often forced to compromise with regard to the level of French required of immersion teachers, particularly in rural areas outside of Vancouver.

Consequently, there is an urgent need for teachers of French as a second language to be given access to programs for improving their knowledge of the French language and culture. Added to this is the issue of the legitimacy and self-confidence of teachers, which has become a focus of research in the last 10 years. In fact, unlike in the past, teachers in French immersion and core French programs are often teaching their second or even third language. Even if they have a high degree of proficiency, they feel they lack legitimacy, that they are marginalized compared with teachers who are native speakers, and they do not feel part of that community.

In his 2008 study, Bernat spoke of the impostor syndrome. This lack of self-confidence is worse for those who do not have sufficient proficiency and are hired regardless, due to the lack of qualified teachers. These teachers in particular therefore require professional experience in francophone contexts in order to improve their proficiency and self-confidence.

By all evidence, the lack of proficiency among some French second language teachers has a number of negative consequences for the teachers and their students. In fact, the communicative or action-oriented, approach presupposes that teachers speak the language fluently, but also that they are sufficiently familiar with the rules of grammar to provide corrective feedback to their students. The sciences and humanities present difficulties for teachers with a limited vocabulary or difficulty expressing themselves in French. Such a situation obviously reduces their level of confidence in their teaching, as well as their capacity to effectively run the class.

nombreuses recherches depuis l’étude de Day et Shapson, en 1996. Dans leur étude, Day et Shapson avaient envoyé un questionnaire à 2 000 enseignants d’immersion et avaient trouvé qu’approximativement deux tiers d’entre eux indiquaient qu’ils avaient un grand besoin ou un certain besoin dans le domaine de la langue et de la culture française. D’autres études ont ensuite démontré que la situation ne s’était pas améliorée.

En fait, en 2007, le bulletin de Canadian Parents for French de la Colombie-Britannique et du Yukon contenait un article qui s’intitulait audacieusement : « *Does your Child’s French Teacher Speak French?* » Le professeur de français de votre enfant parle-t-il français? Cet article faisait part aux parents du manque de compétence en français de certains enseignants dans les programmes d’immersion. Ce problème s’aggrave de nos jours avec le nombre croissant d’élèves dans les programmes d’immersion en Colombie-Britannique, et les commissions scolaires ont de la difficulté à remplir les postes vacants et à maintenir des listes adéquates de remplaçants. Une étude que j’ai publiée avec Ingrid Veilleux, en 2005, a trouvé que les commissions scolaires en Colombie-Britannique doivent souvent faire des compromis sur le niveau de français requis des professeurs d’immersion, surtout dans les milieux ruraux, en dehors de Vancouver.

Par conséquent, il est urgent de donner un meilleur accès aux enseignants de français langue seconde à des programmes pour améliorer leurs compétences langagières et culturelles en français. À ceci vient s’ajouter la question de la légitimité et de la confiance en soi des enseignants, qui a pris de l’importance dans les recherches depuis les 10 dernières années. En effet, contrairement au passé, les enseignants dans les programmes de français langue seconde enseignent souvent une langue qui est leur deuxième, voire même leur troisième langue, et même si leur compétence est élevée, ils se sentent souvent illégitimes et marginalisés par rapport aux professeurs qui sont natifs. Ils ne sentent pas qu’ils font partie de cette communauté.

Bernat, dans son étude de 2008, a parlé du syndrome de l’imposteur. Ce manque de confiance en soi est pire pour ceux qui n’ont pas le niveau de compétence suffisant et qui ont été embauchés malgré tout à cause du manque d’enseignants qualifiés. Donc, ces enseignants en particulier ont besoin de séjours professionnels dans des contextes francophones pour améliorer leurs compétences et leur confiance en eux.

De toute évidence, le manque de compétence chez certains enseignants de français langue seconde a plusieurs conséquences néfastes pour les enseignants et pour les élèves. En effet, l’approche communicative ou « actionnelle » présuppose que les enseignants parlent couramment, mais aussi qu’ils connaissent suffisamment les règles de notre grammaire pour donner de la rétroaction à leurs élèves. Les sciences et les sciences humaines présentent des difficultés pour les enseignants qui ont un vocabulaire limité ou des difficultés à s’exprimer en français. Une telle situation réduit sans doute leur niveau de confiance pour enseigner et leur habilité à gérer la classe de façon efficace.

The consequences for the students are just as serious, if not more so. In immersion, the teacher is almost the students' only model. When the teachers lack proficiency in the language, the students' degree of proficiency is diminished. As a result, they have difficulty understanding texts in French, and even more difficulty writing in academic subjects. At some point, the students' level of proficiency may prevent them from learning the content of the curriculum, which can cause problems for them at the post-secondary level. Furthermore, students who have difficulty in immersion will abandon it for English-language programs. This attrition could be limited if a lot more teachers were more proficient.

In core French programs, a teacher who has difficulty speaking fluently cannot make the material interesting, and this has consequences for the students' motivation. The result is that many students coming out of a core French program indicate that they do not like French, that they are not good at language studies, and that they cannot communicate in French. Not only have they not learned what they should have learned in their French course, they are not in the least motivated to continue or improve later on.

I therefore recommend encouraging more young people to want to become teachers by conducting recruitment through targeted advertising and by offering more financial support. And for existing teachers, grants could be used for promoting long-term professional experience or exchanges in Quebec or abroad, in order to improve the language proficiency and sense of legitimacy of teachers who need it, as we found in a recent study.

Secondly, providing free access to courses in French and French-language teaching that are specially designed for teachers, like UBC's online Gramligne or SFU's oral course.

The Chair: Thank you, Ms. Bournot-Trites.

Ms. Carr?

[English]

Wendy Carr, Associate Dean, Teacher Education, Faculty of Education, University of British Columbia: This presentation will be shared by Dr. Wernicke and me. Our focus is teacher education, the shortages my colleagues have spoken about, and the challenges that affect 90 per cent of the children in Canada who learn French in core French classrooms which prevent them from becoming functionally bilingual.

The goal of all of us is to increase the number of bilingual Canadians. We will share with you some promising practices and programs at the University of British Columbia that could be extended to other teacher education programs. Then my colleague Dr. Wernicke will share some recommendations.

Les conséquences pour les élèves sont tout aussi graves, sinon plus. En immersion, l'enseignant est presque le seul modèle pour les élèves. Quand les enseignants n'ont pas une compétence langagière suffisante, le niveau de compétence des élèves s'amointrit. En conséquence, ils ont du mal à comprendre les manuels en français et ont encore plus de mal à écrire dans les matières académiques. Et, à un certain point, le niveau de compétence des élèves peut les empêcher d'apprendre le contenu du curriculum, ce qui peut leur porter préjudice au niveau postsecondaire. De plus, les élèves ayant des difficultés en immersion quittent l'immersion pour les programmes anglophones. Cette attrition pourrait être limitée si beaucoup plus d'enseignants étaient plus compétents.

Dans les programmes de français de base, un enseignant qui a du mal à s'exprimer couramment ne peut pas rendre les classes intéressantes, et cela a des conséquences sur la motivation des élèves. Le résultat est que beaucoup d'élèves qui sortent du programme de français de base indiquent qu'ils n'aiment pas le français, qu'ils ne sont pas bons en langues et qu'ils ne sont pas capables de communiquer en français. Non seulement ils n'ont pas appris ce qu'ils devaient apprendre dans les cours de français, mais ils ne sont pas motivés à continuer à s'améliorer plus tard.

Je recommande donc d'intéresser plus de jeunes à devenir enseignants en faisant du recrutement grâce à de la publicité ciblée et en offrant plus de soutien financier. Et pour les enseignants en place, des bourses pourraient être utilisées, premièrement, pour favoriser les séjours ou les échanges professionnels de longue durée au Québec ou à l'étranger, de sorte à améliorer la compétence langagière et le sens de légitimité des enseignants qui en ont besoin, comme nous l'avons trouvé dans une étude récente.

Deuxièmement, il s'agirait de donner l'accès gratuit à des cours de français et de pédagogie du français, spécialement formulés pour les enseignants, comme le cours Gramligne, de UBC, qui est offert en ligne, et le cours oral offert par SFU.

La présidente : Merci, madame Bournot-Trites.

Madame Carr?

[Traduction]

Wendy Carr, doyenne associée, Formation des enseignants, Faculté d'éducation, Université de la Colombie-Britannique : Je vais vous présenter cet exposé de concert avec Mme Wernicke. Nous allons traiter principalement de la formation des enseignants dans le contexte des pénuries dont mes collègues ont parlé et des difficultés que doivent surmonter 90 p. 100 des enfants canadiens qui suivent seulement des cours de base en français, ce qui ne leur permet pas de devenir pleinement bilingues.

Nous avons tous comme objectif d'augmenter le nombre de Canadiens bilingues. Je vais vous parler aujourd'hui de quelques pratiques et programmes prometteurs de l'Université de la Colombie-Britannique qui pourraient être adoptés dans d'autres programmes de formation des enseignants. Ma collègue, Mme Wernicke, vous présentera ensuite quelques-unes de nos recommandations.

First, we have a longstanding specialized teacher education program for each of the elementary and secondary years in schools. Some programs combine these and we at UBC keep them separate because they are quite specialized contexts.

Second, we have a graduate degree, a master's of education. It is a cohort model for practising French teachers and we are now in the fifth cohort. My colleagues Dr. Bournot-Trites and Dr. Wernicke are the ones behind this program. There are about 25 teachers per year who complete the masters of education program every two years.

Third, we are increasing the number of dual degree programs that we offer at UBC so that students in undergraduate programs from across our big faculty can consider the notion of teaching French earlier in their academic careers. We need to be recruiting at all levels. We need to be opening pathways into a bachelor of education.

Fourth, UBC is B.C.'s only teacher education institution in the province that requires a French methodology course for all of its elementary and middle-years teacher candidates. We feel this is key to changing what has happened in the field. That is where our required grades 5 to 8 are being taught by teachers who, as my colleague said, lack the confidence and the specific methodological or linguistic preparation to do a really good job in their teaching and thus to inspire children to continue taking core French past the required grade 8.

We find that each year we are graduating about 300 elementary and middle-years teachers who have completed this core French methodology course. We hope this will make a difference in B.C. schools and schools elsewhere.

Finally is the long-established FSL teacher summer institute. Dr. Andrew was the one to start that program with federal bursary support.

[Translation]

Ms. Wernicke is now the director of the Institut d'été in Quebec. She has trained many teachers who teach French and who want to improve their level of proficiency in language and methodology.

I now yield the floor to my colleague.

Précisons d'abord que nous offrons depuis longtemps un programme spécialisé de formation des enseignants pour chacune des années d'éducation au primaire et au secondaire. Alors que certains programmes de formation combinent toutes ces années, nous avons décidé de les garder séparées, car chacune a son contexte bien particulier.

De plus, nous offrons un diplôme de deuxième cycle, à savoir une maîtrise en éducation. Nous utilisons un modèle de cohorte pour la formation des enseignants en français, et nous en sommes à la cinquième cohorte. Ce programme est une initiative de mes collègues, Mmes Bournot-Trites et Wernicke. Pour chaque cohorte, quelque 25 enseignants terminent leur maîtrise en éducation à tous les deux ans.

D'autre part, nous augmentons le nombre de programmes ouvrant droit à des doubles diplômes de telle sorte que les étudiants au premier cycle de toute notre faculté d'éducation puissent envisager l'enseignement du français plus tôt dans leurs études. Nous devons en effet faire du recrutement à tous les niveaux. Nous devons permettre l'accès à un baccalauréat en éducation.

Par ailleurs, l'Université de la Colombie-Britannique est le seul établissement de formation des enseignants de la province à exiger de tous ses candidats au brevet d'enseignement de la première à la neuvième année un cours de méthode d'enseignement du français. Nous estimons que cette mesure est essentielle pour faire évoluer les choses sur le terrain. Nous constatons en effet que les cours de base pour les élèves de la cinquième à la huitième année sont donnés par des enseignants qui, comme l'indiquait ma collègue, n'ont pas la confiance et la préparation méthodologique ou linguistique nécessaires pour dispenser l'enseignement de qualité susceptible d'inciter les enfants à parfaire leur apprentissage du français au-delà des cours de base obligatoires de la huitième année.

Chaque année, nous décernons un diplôme à quelque 300 enseignants, du primaire jusqu'à la neuvième année, qui ont suivi le cours de méthode d'enseignement du français de base. Nous espérons que cela puisse faire une différence dans les écoles de la Colombie-Britannique et d'ailleurs au pays.

Nous pouvons enfin compter sur l'institut d'été pour les professeurs de français langue seconde. C'est M. Andrew qui a lancé ce programme il y a bien des années déjà grâce à une bourse fédérale.

[Français]

Mme Wernicke est maintenant la directrice de l'Institut d'été à Québec. Elle a réussi à former de nombreux enseignants qui enseignent le français et qui veulent améliorer leur niveau de compétence en matière de langues et de méthodologie.

Je passe la parole maintenant à ma collègue.

[English]

Meike Wernicke, Coordinator, French Programs, Faculty of Education-Language & Literacy Education, University of British Columbia: Madam Chair, I am going to continue to talk a bit about some recommendations that we have at the UBC Faculty of Education.

For pre-service teachers in the teacher education program ongoing language development in the form of bursary support and exchanges is extremely important. We are able to do this perhaps in collaboration with other programs across our campus and integrated into the programs we offer.

Another area where bursaries are important is to support all of our teacher candidates and French language teacher education in our cohorts. As our colleagues at SFU have already noted there has been a reduction this year. This year we are able to support only 60 per cent of our teacher candidates. It was quite a shock, I have to say.

It would be extremely important to support all of the candidates in our secondary and elementary French programs. It is really not a large bursary. We are looking at \$1,600 per candidate for the year. This is both for francophone students and students who come to us with French as a second language.

Recommendations for in-service French second language and first language teachers include support for mentoring programs that connect early career FSL and francophone teacher candidates with experienced French second language teachers and innovative practices. This is very crucial right now with a new redesigned curriculum in B.C. and implementation happening as we speak.

We also would like to see bursary funded professional development for every educator already practising. I am talking specifically about the master's of education program that Monique Bournot-Trites started and I am now coordinating. We would like to see every teacher in that program receive continued support throughout the two-year program, which is not always the case.

We see ongoing professional development and language and intercultural learning with a focus on pedagogy and methodology in the well-established programs such as the Institut de français à Québec that Dr. Andrew has been leading so far and which I will now be taking over. We have a fabulous program yet we are very aware of the fact that there is much more competition. These programs have rising costs that we have to keep in step with. That is something to be taken into account.

[Traduction]

Meike Wernicke, coordonnatrice des programmes de français, Faculté d'éducation, Enseignement des langues et de la littérature, Université de la Colombie-Britannique : Madame la présidente, j'aimerais maintenant vous soumettre quelques-unes des recommandations de la Faculté d'éducation de l'Université de la Colombie-Britannique.

Il est extrêmement important d'offrir le soutien financier et les programmes d'échange nécessaires au perfectionnement linguistique continu de nos futurs enseignants. Nous parvenons à le faire en collaboration avec d'autres instances de notre campus et en intégrant le tout aux programmes que nous offrons.

Les bourses sont également importantes pour le soutien financier de tous nos candidats au brevet d'enseignement, y compris ceux qui suivent une formation pour pouvoir enseigner le français. Comme nos collègues de l'Université Simon-Fraser l'ont déjà souligné, il y a eu des coupures à ce chapitre cette année. C'est ainsi que nous n'avons pu appuyer financièrement que 60 p. 100 de nos candidats cette année. Je dois vous avouer que ce fut un véritable choc pour nous.

Il est primordial d'offrir ce soutien financier à tous nos candidats des programmes de formation des professeurs de français au secondaire et au primaire. Ce n'est pas vraiment une bourse très substantielle. C'est un montant de 1 600 \$ par année pour chaque candidat. C'est autant pour les étudiants francophones que pour ceux dont le français est la langue seconde.

Pour ce qui est des professeurs de français langue seconde et langue maternelle, nous recommandons notamment que l'on soutienne des programmes de mentorat permettant de mettre en contact ces enseignants d'expérience avec les futurs enseignants dans ces matières, tout en tablant sur les pratiques novatrices. C'est d'autant plus crucial dans le contexte du tout nouveau programme d'éducation actuellement mis en œuvre dans la province.

Nous voudrions également que des bourses soient accessibles pour tous les enseignants souhaitant se perfectionner. Je pense tout particulièrement au programme de maîtrise en éducation mis sur pied par Monique Bournot-Trites dont j'assume actuellement la coordination. Nous aimerions que tous les enseignants qui participent à ce programme obtiennent un soutien financier tout au long des deux années de perfectionnement, ce qui n'est pas actuellement le cas.

Nous préconisons un perfectionnement professionnel continu assorti d'un apprentissage linguistique et interculturel mettant l'accent sur la pédagogie et la méthodologie dans le cadre de programmes bien établis comme l'Institut de français à Québec qui était jusqu'à maintenant dirigé par M. Andrew dont je vais prendre la relève. Il s'agit d'un programme formidable, mais nous sommes bien conscients du fait que la concurrence est plus vive que jamais. Nous ne devons jamais perdre de vue que les coûts des programmes semblables ne cessent de grimper.

Finally support for inquiry based learning and teaching specific to FSL and first language French programs is something that we have in our teacher education program at UBC. We are finding that the teachers graduating with inquiry based education are continuing this in their professional development. They are even taking initiative to do so with their colleagues in their communities of learning.

An important component to perhaps address or build on some of the concerns in your 2015 report which spoke to a common framework of reference for languages in Canada is of course the common European framework of reference for languages, acknowledged as a suitable pan-Canadian framework for French second language education by the CMEC in 2010 and by Dr. Vandergrift in his 2006 report.

The CFR is not currently integrated into B.C.'s redesigned French K to 12 curriculums even though the framework offers the kind of flexibility we are seeing in that curriculum. It is well suited to an inquiry based approach which is a key component of B.C.'s redesigned curriculum, together with an emphasis on core competencies and action oriented project based learning and interdisciplinarity.

Here especially research funding is needed to examine potential use of the CFR concepts such as plurilingualism, which was discussed quite in depth with our colleagues at SFU, and to perhaps look at how we could make this happen not just in the classrooms as some teachers have decided to do on their own but at the institutional level and in terms of governmental jurisdiction.

Kenneth Reeder, Professor Emeritus, Faculty of Education-Language & Literacy Education, University of British Columbia: Madam Chair, honourable senators and esteemed colleagues, my sincere thanks to the Standing Senate Committee on Official Languages for the opportunity to address the committee as you tackle this important topic of access to French language schools and French immersion programs in British Columbia.

I understand that members are particularly interested in hearing about research on and teaching in French schools and immersion programs in B.C. Therefore I propose to offer a short summary of a study that I carried out in collaboration with my dear colleague Dr. Monique Bournot-Trites in the late 1990s — we date ourselves — in a French immersion program here in British Columbia.

Il convient enfin d'offrir un soutien suffisant aux fins des programmes d'apprentissage et d'enseignement par la recherche comme ceux offerts par notre université pour l'enseignement du français langue seconde et langue maternelle. Nous constatons que les enseignants formés suivant ces méthodes fondées sur l'investigation continuent d'en tirer parti au bénéfice de leur perfectionnement professionnel. Ils prennent même l'initiative d'en faire de même avec leurs collègues au sein de leurs groupes d'apprentissage.

Une piste de solution ou de cheminement possible à l'égard des préoccupations que vous soulevez dans votre rapport de 2015 concernant un cadre commun de référence pour les langues au Canada est bien sûr le Cadre européen commun de référence pour les langues, lequel a été jugé adéquat pour l'enseignement du français langue seconde dans le contexte canadien par le CMEC en 2010 et par M. Vandergrift dans son rapport de 2006.

Ce cadre commun de référence n'est pas intégré aux nouveaux programmes d'enseignement du français de la maternelle à la 12^e année actuellement mis en œuvre en Colombie-Britannique, même si l'on trouve dans les deux cas le même genre de flexibilité. Ce cadre convient bien à une approche fondée sur la recherche, une composante clé du programme revu et corrigé pour la Colombie-Britannique, parallèlement à un accent accru sur l'acquisition des compétences de base, l'interdisciplinarité et l'apprentissage au moyen de projets pragmatiques.

C'est à ce niveau qu'il semble particulièrement important de financer la recherche afin d'évaluer l'utilité possible des concepts associés au cadre de référence commun, comme le plurilinguisme, dont vous avez amplement discuté avec nos collègues de l'Université Simon-Fraser. La recherche peut également nous aider à nous faire une meilleure idée de la manière dont tout cela peut se concrétiser, non seulement dans nos classes à l'initiative de certains enseignants, mais à l'échelle de nos établissements et de nos instances gouvernementales.

Kenneth Reeder, professeur émérite, Faculté d'éducation, Enseignement des langues et de la littérature, Université de la Colombie-Britannique : Madame la présidente, honorables sénateurs et estimés collègues, je remercie sincèrement le Comité sénatorial permanent des langues officielles de me permettre de témoigner devant lui aujourd'hui pour traiter de l'importante question de l'accès aux écoles de langue française et aux programmes d'immersion française en Colombie-Britannique.

Si j'ai bien compris, vous vous intéressez tout particulièrement à l'enseignement dans les écoles françaises et les programmes d'immersion en Colombie-Britannique et aux recherches menées à ce sujet. Je vais donc vous présenter un résumé d'une étude que j'ai effectuée en collaboration avec ma collègue Monique Bournot-Trites à la fin des années 1990, ce qui trahit notre âge, sur un programme d'immersion française offert en Colombie-Britannique.

After telling you the story of our study I will conclude with several implications of that research that I hope might be of use to policymakers and educational planners in addressing the question of full access to French immersion programs and their well-documented benefits to learners.

The story begins one evening at a parents meeting in my two children's local elementary school here in Vancouver where the whole school is devoted to offering a fine early French immersion program kindergarten through grade 7. Like all early French immersion programs in the Vancouver School Board the program began with 100 per cent French instruction in the first few years, introduced English language arts by the third grade, and by fourth grade introduced a number of additional subject areas taught in English including mathematics, computer studies and quite often physical education, with the result that only about half the instructional hours for grades 4 through 7 were actually being delivered in French.

The school's principal proposed to parents that the school increase that proportion of French language instruction by continuing to deliver mathematics in the French language since the current English textbooks were approaching the end of their useful lives and had to be replaced in any case.

The very fact that our children were receiving what could generously be termed a bilingual French-English curriculum and nowhere near an immersion program met with considerable surprise. None of us had done an analysis of the language of instruction in those middle school years, yet many of us had chosen the school's neighbourhood for access to this very program.

The proposal was met with near unanimous support from parents and school staff alike, and the initiative was phased in about the year 1995 at the fourth grade in the school and extended year by year to succeeding fourth grade classes until all intermediate years enjoyed what came closer to a 75 per cent French/25 per cent English program.

We calculated that children in the new intensified French immersion program would receive close to an additional 1,000 hours of academic experience in French over the life of the program when compared to their counterparts who had taken part in the earlier 50 per cent French/50 per cent English model in the intermediate years.

Staff of the school had several specific goals for the intensified French immersion program. First, the intensified French immersion program should result in enhanced French language and literacy proficiency. Second, the intensified program should not come at a cost to English language proficiency or English literacy proficiency. Those goals were adopted by staff and parents alike.

Je terminerai avec quelques conclusions tirées de cette recherche qui, j'ose l'espérer, pourront aider les décideurs politiques et les planificateurs des programmes d'enseignement à s'attaquer au problème de l'accès complet aux programmes d'immersion française en leur permettant de mieux connaître les avantages bien documentés de ces programmes pour les élèves.

L'histoire commence à une réunion de parents de l'école primaire de quartier où étudient mes deux enfants à Vancouver. Toute l'école s'emploie à offrir un bon programme d'immersion précoce en français, de la maternelle à la 7^e année. Comme pour tous les programmes d'immersion précoce offerts par le Conseil scolaire de Vancouver, le programme commence par de l'enseignement uniquement en français pendant les premières années. Les cours de langue anglaise débutent en 3^e année et, dès la 4^e année, plusieurs autres cours se donnent en anglais, notamment les mathématiques, l'informatique et, souvent, l'éducation physique, ce qui fait que seulement environ la moitié des cours de la 4^e à la 7^e année se donnent en français.

La direction a proposé aux parents d'augmenter la proportion de cours dispensés en français en donnant le cours de mathématiques dans cette langue étant donné que les manuels actuellement utilisés en anglais avaient atteint la fin de leur vie utile et devraient être remplacés de toute manière.

Nous avons été très surpris d'apprendre que nos enfants recevaient ce qu'on pourrait généreusement appeler une formation bilingue en anglais et en français, à des lieues d'un programme d'immersion à proprement parler. Aucun d'entre nous n'avait fait d'analyse de l'enseignement de la langue pour ces années intermédiaires, bien que nous ayons été nombreux à choisir ce quartier en raison de l'accès à ce programme d'immersion précoce.

L'initiative a reçu l'appui quasi unanime des parents et du personnel de l'école. Elle a été progressivement mise en œuvre en quatrième année à compter de 1995, puis élargie chaque année aux classes successives de quatrième année jusqu'à ce que tous les niveaux intermédiaires profitent de ce qui s'approchait d'un programme offert à 75 p. 100 en français et à 25 p. 100 en anglais.

Nous avons calculé que les élèves du nouveau programme intensifié d'immersion précoce auraient près de 1 000 heures supplémentaires de formation en français pendant la durée du programme, par rapport aux anciens élèves des niveaux intermédiaires qui avaient suivi le programme offert à 50 p. 100 en français et 50 p. 100 en anglais.

Le personnel de l'école avait fixé des objectifs bien précis pour le programme intensifié d'immersion française. Premièrement, ce programme devait permettre d'améliorer la maîtrise de la langue française. Deuxièmement, ce résultat ne devait pas être obtenu au détriment du niveau de maîtrise de la langue anglaise. Le personnel et les parents ont adhéré à ces objectifs.

I am going to ask you now to flash forward a year following that implementation when the parents asked for a consideration of an interesting third goal, which was also quickly adopted by the school. Third, mathematics instruction in French should not come at a cost to mathematics performance, academic performance, and should not put those students at a disadvantage in the event they needed to change in later school years to mathematics delivered in English.

The principal's proposal to the parent group quickly led me to a conversation with that principal about how the school planned to assess whether the intensified French program would meet those stated goals. It was quickly agreed that I would investigate ways of developing an unobtrusive but rigorous joint UBC/Vancouver School Board study of students' linguistic, literate and mathematics performance, as it would later turn out, over the course of several years of the program.

In collaboration with my colleague Dr. Bournot-Trites and a team of talented graduate students who kindly agreed to work for mostly nothing we were able to study the new program from its initial implementation in its first fourth grade class of 36 students through to those students' completion of the program in their seventh grade. Moreover we were able with the co-operation of the school staff to assess not only the new program members' French and English proficiency in each year but also the previous years' classes, 30 in number, that were still working under the 50/50 model through to their school completion at grade 7. Thereby we were able to obtain year-by-year comparisons at grades 4 through 7. For mathematics performance we were able to assess those 36 students in the new intense program at grades 6 and 7 at the end of those years and compare their performance with that of their 30 student counterparts in the earlier program at those same grades.

What were some of the things we learned by the end of those five years of grade-by-grade comparisons? With regard to the first goal for the intensified 75 per cent French immersion program we discovered that students in the intensified program outperformed those in the 50 per cent French program. This was particularly the case in our teacher-led assessments of academic and descriptive French written expression across all of the grade levels.

Concerning the second goal for the intensified French program, no harm to English literacy proficiency, we found no differences between the 50 per cent French students and the 75 per cent French students' performance except in the case of academic English reading skills. The students who had 50 per cent of their instruction in English, taking math through English, slightly outperformed those who were receiving only 25 per cent of their instruction in English.

Nous allons faire maintenant un saut dans le temps pour nous retrouver une année après la mise en œuvre du programme alors que les parents ont proposé un troisième objectif intéressant que l'école a aussitôt adopté. Suivant ce troisième objectif, l'enseignement des mathématiques en français ne devait pas se faire aux dépens du rendement et ne devait pas désavantager les élèves dans l'éventualité où ils devraient passer à l'enseignement en anglais dans leurs années scolaires ultérieures.

La proposition que la direction a faite aux groupes de parents m'a rapidement mené à discuter avec le directeur de la manière dont l'école comptait s'y prendre pour évaluer si le programme intensifié d'immersion française atteignait ces objectifs. Nous avons vite convenu que je chercherais des moyens de mettre sur pied une étude discrète, mais rigoureuse, menée conjointement par l'université et le Conseil scolaire de Vancouver, pour évaluer le rendement des élèves en langues, en littérature et, comme cela s'est avéré plus tard, en mathématiques au cours des années de mise en application du programme.

En collaboration avec ma collègue, Mme Bournot-Trites, et avec l'aide d'une équipe d'étudiants de deuxième cycle talentueux qui ont gentiment accepté de travailler presque gratuitement, nous avons pu étudier le nouveau programme, depuis sa mise en œuvre dans une première classe de quatrième année comptant 36 élèves jusqu'à ce que ces élèves terminent le programme en septième année. De plus, avec la collaboration du personnel de l'école, nous avons pu évaluer non seulement les compétences en français et en anglais des élèves du nouveau programme pour chaque année, mais aussi les compétences des élèves des classes des années antérieures, 30 en tout, qui faisaient toujours partie du programme moitié-moitié jusqu'à la fin de leur septième année, ce qui nous a permis d'avoir des données de comparaison d'une année à l'autre de la quatrième à la septième année. Quant au rendement en mathématiques, nous avons pu évaluer celui des 36 élèves du nouveau programme intensifié de la sixième et de la septième année, et le comparer à celui de 30 élèves du programme précédent aux mêmes niveaux.

Qu'est-ce que nous avons appris à la fin de ces cinq années de comparaison, niveau par niveau, des groupes des deux programmes? En ce qui concerne le premier objectif du programme intensifié d'immersion précoce à 75 p. 100, soit une meilleure maîtrise du français, nous avons constaté que les élèves du programme intensifié avaient de meilleurs résultats que ceux du programme d'immersion à 50 p. 100 en français. C'était particulièrement le cas pour les évaluations de l'expression écrite et descriptive menées par les enseignants pour tous les niveaux.

En ce qui concerne le deuxième objectif du programme intensifié, à savoir ne pas nuire aux compétences en anglais, nous n'avons découvert aucune différence de rendement entre les élèves du programme à 50 p. 100 en français et ceux du programme à 75 p. 100 en français, sauf pour ce qui est des compétences en lecture en anglais. À ce chapitre, les élèves dont l'enseignement était donné à 50 p. 100 en anglais, y compris pour les mathématiques, avaient des résultats légèrement meilleurs que ceux dont l'enseignement se faisait à 25 p. 100 en anglais.

It is worth noting, however, that despite this difference both program groups were achieving at levels in the top echelon in the province according to the province-wide achievement tests administered in their seventh grade years.

The Chair: Dr. Reeder, could I ask you to summarize?

Mr. Reeder: I will just hit the third goal and conclude there then.

With respect to the third goal, equivalent mathematics performance, the intensified French immersion group that continued the mathematics experience in French massively outperformed the group that received mathematics in English, their mother tongue by and large, when they were both tested by means of the English language Stanford diagnostic mathematics test.

This advantage was evident in every facet of the test. Hence not only was the goal of no harm met. There appeared to have been by the end of the four years' experience of 1,000 hours of additional instruction in a second language a remarkable academic advantage even when assessed in an English medium test.

The take-home message I would like to leave you with in conclusion is that it is not sufficient to gain the clear, well documented benefits of immersion in French to deliver only a half-baked program. Intensity seems to be the key and is the only sufficient way to gain full access to the benefits of strong bilingualism for our students.

Thank you very much. I apologize for running a little over.

Senator Gagné: Thank you very much for your excellent presentations.

[*Translation*]

I was once the president of a university. I was a little surprised, Mr. Andrew, when you mentioned that you hoped we would support you in conveying the message that it would be important for UBC to establish a policy. As a former president, I know that we did not like the Canadian government or other people telling us what to do.

The fact remains that it is extremely important to have infrastructures, or an organization or francophone environment in the university. This would allow students to take other courses besides French, other subjects taught in French, and to offer them an environment that allows them to converse and socialize, and to have a student life that supports their development in French, an additional language.

In the recommendations the committee will have to make to the Canadian government, how would you like to us to formulate your recommendations, aside from saying to UBC that it should offer that environment? What message should we transmit, in a way that might make it more appealing for them?

Il faut toutefois noter que, malgré cette différence, les deux groupes se classaient parmi les meilleurs de la province suivant les tests de connaissance provinciaux administrés en septième année.

La présidente : Monsieur Reeder, puis-je vous demander de conclure brièvement?

M. Reeder : Je vais seulement vous parler du troisième objectif après quoi je pourrai conclure.

Quant au troisième objectif, soit un rendement équivalent en mathématiques, le groupe du programme intensifié qui a continué à apprendre les mathématiques en français a obtenu de bien meilleurs résultats que le groupe qui a appris les mathématiques en anglais, soit en langue maternelle, au test de rendement en mathématiques de Stanford passé en anglais.

L'avantage était évident pour chacune des facettes du test. Par conséquent, à la fin de l'expérience de quatre ans et d'un millier d'heures d'enseignement supplémentaire en langue seconde, non seulement l'objectif de ne pas nuire a-t-il été atteint, mais il semblerait qu'il s'agisse d'un avantage considérable, même lors d'une évaluation faite au moyen d'un test en anglais.

En guise de conclusion, je vous dirais que l'on ne peut pas se contenter de demi-mesures si l'on souhaite obtenir tous les avantages clairement établis d'un programme d'immersion en français. Un certain niveau d'intensité semble vouloir s'imposer pour pouvoir profiter pleinement de tous les avantages associés au bilinguisme véritable de nos élèves.

Merci beaucoup. Je suis désolé d'avoir pris trop de temps.

La sénatrice Gagné : Merci beaucoup pour vos excellents exposés.

[*Français*]

J'ai été rectrice d'une université. J'ai un peu sursauté, monsieur Andrew, quand vous avez mentionné que vous espériez qu'on puisse quand même transmettre le message qu'il serait important que UBC puisse établir une politique. En tant qu'ancienne rectrice, on aimait moins que le gouvernement canadien ou d'autres personnes nous disent quoi faire.

Il reste que tout le concept d'avoir des infrastructures, ou une organisation ou un environnement francophone au sein d'une université est extrêmement important. Cela permettrait aux étudiants de suivre d'autres cours que le français, d'autres matières enseignées en français, et de leur offrir un environnement qui leur permet de converser et de socialiser, et d'avoir une vie étudiante favorisant leur développement en français, une langue additionnelle.

Dans les recommandations que le comité aura à faire au gouvernement canadien, comment aimeriez-vous que l'on formule votre recommandation, à part de dire à UBC qu'elle devrait offrir cet environnement? Quel message serait-on en mesure de leur transmettre, d'une façon qui serait peut-être plus alléchante pour eux?

Mr. Andrew: I think that one indirect solution which could be very beneficial would be to invite UBC to join the Association des collèges et universités de la francophonie canadienne. Why is it not a part of it? And UBC should be able to answer that question. It could be the beginning of a conversation.

I should add that there is quite a large number of francophones on campus who study in English. We have lot of students who are perfectly bilingual on campus, Quebeckers and French students, among others, especially in post-graduate studies. It is not that we have a lack of francophones, but rather a lack of structure.

So asking the question would be the starting point. We made these proposals, so what is stopping the university from saying yes? I was with Mr. Lamontagne when we met the president at a reception. André asked him why he had not answered the request which was made two years before. He replied that he was studying the matter. To that person, this is clearly not a priority. UBC of course has a campus where approximately 55 per cent of students are of Asian origin, which is enormous. We cannot really talk about bilingualism, because everyone in the cafeteria speaks another language than English.

The problem of bilingualism does not have the same context at UBC as elsewhere. However, we really need to have people understand that there is a francophone reality in Canada, and a Canadian reality at UBC. On several occasions I have criticized President Toope for never using the word “Canadian” in his speeches. All he talked about was globalization. We want to compare ourselves to the big American universities, and sometimes we hear about Toronto or McGill, but never about the French-language institutions of Quebec.

So asking those questions would probably be a starting point. You have the recommendation in your files, so you know exactly what we are talking about. We are looking for moral support, not financial support.

Ms. Wernicke: I arrived in this position very recently, and I manage several French programs in the Faculty of Education. I am also in touch with people in the Faculty of Arts. It seemed to me that when I listened to the BAFF presentation, there was collaboration in SFU programs. In fact, that is something we lack at UBC, that is to say a centre that will deal with promoting all of the programs. We are also lacking financial support, perhaps not the will, but I think that people would be willing to work together. But that is really what we are missing, this type of cooperation at the institutional level in order to better manage programs and promote them. I find that people communicate with us to say: “Okay, the BAFF submitted something to us. Can you come on board?”. And then I run around all over the province to do the same thing. But we do not really have the same resources at UBC.

M. Andrew : Je pense qu’une solution indirecte, mais qui pourrait être très profitable, serait d’inviter UBC à faire partie de l’Association des collèges et universités de la francophonie canadienne. Pourquoi n’en faites-vous pas partie? Et UBC devrait pouvoir répondre à cette question. Cela pourrait être le début d’une conversation.

Ensuite, je dois dire qu’on a un nombre assez élevé de francophones, sur le campus, qui étudient en anglais. On a beaucoup d’étudiants qui sont parfaitement bilingues sur le campus, entre autres, des Québécois et des Français, qui viennent surtout au niveau des études supérieures. Ce n’est pas qu’on a un manque de francophones, c’est juste qu’on a un manque de structure.

Donc, poser la question serait le point de départ. Et puis on a fait ces propositions, qu’est-ce qui empêche l’université de dire oui? J’étais avec M. Lamontagne lorsqu’on a rencontré le recteur à une réception. André lui a demandé pourquoi il n’a pas répondu à sa demande qui remontait à deux ans. Il a répondu qu’il étudiait la question. Pour cette personne, ce n’était définitivement pas une priorité. Il est évident qu’UBC a un campus où environ 55 p. 100 des étudiants sont d’origine asiatique, ce qui est énorme. On ne peut pas vraiment parler de bilinguisme, parce que tout le monde à la cafétéria parle une autre langue que l’anglais.

Le problème du bilinguisme n’a pas la même sensibilité à UBC qu’ailleurs. Par contre, il faudrait vraiment faire comprendre qu’il y a une réalité francophone au Canada et qu’il y a même une réalité canadienne à UBC. À plusieurs reprises, j’ai reproché au président Toope de ne jamais utiliser le mot « canadien » dans ses discours. Il ne parlait que de globalisation. On veut se comparer aux grandes universités américaines, on parle quelquefois de Toronto ou de McGill, mais jamais des établissements francophones au Québec.

Donc, poser ces questions serait sans doute le point de départ. La recommandation, vous l’avez dans vos dossiers, donc vous savez exactement de quoi on parle. On cherche un appui moral et non un appui financier.

Mme Wernicke : Je suis arrivée dans ce poste tout récemment, et je gère plusieurs programmes français à la faculté d’éducation. Je suis aussi en contact avec les gens à la faculté des arts. Il me semble que quand j’ai écouté la présentation du BAFF, il y avait une collaboration dans les programmes de SFU. D’ailleurs, c’est quelque chose qui nous manque à UBC, c’est-à-dire d’avoir un centre qui s’occupe de la promotion de tous les programmes. Il manque aussi un soutien financier, peut-être pas une volonté, mais je crois que les gens seraient prêts à travailler ensemble. Mais c’est vraiment ce qui nous manque, ce type de collaboration au niveau institutionnel pour mieux gérer les programmes et faire la promotion. Je trouve que les gens communiquent avec nous pour nous dire : « OK, le BAFF nous a présenté quelque chose. Pouvez-vous venir? » Et là, je cours dans tous les coins de la province pour faire la même chose. Mais on n’a vraiment pas les mêmes ressources à UBC.

The Chair: Ms. Carr, did you want to add something?

Ms. Carr: I think my colleagues answered well. I have other perspectives on training, but from the institutional point of view, I think they have clearly explained what we need.

Senator Gagné: For all practical purposes, you still need a will on the part of the university to give you that space so that you can collaborate. Am I correct?

Mr. Andrew: Absolutely.

[*English*]

Senator McIntyre: I have two questions, one in French and one in English.

In your presentation, Dr. Reeder, you touched upon research and I just want to clarify an issue with you. What is shown by recent research into French second language learning? In your view should students with learning disabilities be encouraged to enrol in second language programs such as immersion and why? Should young immigrants be encouraged to enrol in second language programs such as immersion and why?

Mr. Reeder: I really should be deferring to my colleague Dr. Bournot-Trites but I will take a quick stab at it briefly and then may just hand off.

Very early on in the history of French immersion programming in Canada the question of special needs students arose. This was in fact studied in considerable depth in the Canadian situation. It was pretty clear at that stage that there was simply no need for a student to move to a monolingual program to benefit in the same way.

In response to the question about speakers of additional languages other than the two official languages in our country entering programs like French immersion, the reality in those same French immersion programs gives us a pretty good answer.

When Dr. Bournot-Trites and I were conducting this study in the mid-1990s there were perhaps only four per cent of the school population following the French immersion program who spoke a language other than English or French. Today that percentage would be closer to 30 to 40 per cent, and they are thriving in fact. I am not sure whether Dr. Bournot-Trites could add to the science base.

Ms. Bournot-Trites: For students who have a learning disability in fact being bilingual would bring them a big advantage. I was convinced of that one day quite a long time ago when I was a teacher in a French immersion school. There was a child who was very disabled. She wanted to stay in French

La présidente : Madame Carr, voulez-vous ajouter quelque chose?

Mme Carr : Je pense que mes collègues ont bien répondu. J'ai d'autres perspectives par rapport à la formation, mais du point de vue institutionnel, je pense qu'ils ont bien expliqué ce dont on a besoin.

La sénatrice Gagné : À toutes fins utiles, vous avez quand même besoin d'une volonté de la part de l'université de vous donner cet espace pour pouvoir collaborer. C'est ce que je comprends?

M. Andrew : Absolument.

[*Traduction*]

Le sénateur McIntyre : J'ai deux questions, une en anglais et l'autre en français.

Monsieur Reeder, vous avez parlé dans votre exposé de la recherche et j'aimerais avoir une précision à ce sujet. Que nous indiquent les recherches menées récemment au sujet de l'apprentissage du français langue seconde? À votre avis, est-ce que les élèves présentant des difficultés d'apprentissage devraient être encouragés à s'inscrire à des programmes de langue seconde comme l'immersion et pour quelles raisons? Même question pour les jeunes immigrants.

M. Reeder : Je vais essayer de vous répondre brièvement, mais c'est sans doute ma collègue, Mme Bournot-Trites, qui est la mieux placée pour vous renseigner à ce sujet.

À partir du moment où les programmes d'immersion en français ont été offerts au Canada, la question des élèves ayant des besoins spéciaux n'a pas tardé à se poser. Des études approfondies ont d'ailleurs été menées à ce sujet dans le contexte canadien. Il en est ressorti très clairement qu'il ne servait tout simplement à rien pour un élève d'être inscrit à un programme unilingue pour obtenir les mêmes avantages.

Quant à savoir si des élèves maîtrisant d'autres langues que nos deux langues officielles devraient s'inscrire à des programmes comme l'immersion française, les résultats de ces programmes nous permettent de répondre très facilement à cette question.

Lorsque Mme Bournot-Trites et moi-même avons mené cette étude au milieu des années 1990, il n'y avait peut-être que 4 p. 100 d'élèves participant au programme d'immersion en français qui parlaient une langue autre que l'anglais ou le français. Cette proportion se rapproche sans doute maintenant des 30 à 40 p. 100, et ces élèves réussissent très bien. Mme Bournot-Trites pourrait certainement nous en dire plus long du point de vue scientifique.

Mme Bournot-Trites : Le bilinguisme peut constituer un avantage important pour les élèves aux prises avec des difficultés d'apprentissage. J'en ai eu moi-même la preuve à l'époque où j'enseignais dans une école d'immersion française. Une des élèves était aux prises avec d'importantes déficiences. Elle

immersion. Her parents wanted her to stay in French immersion but there were 18 specialists around the table telling the parents that she should not stay there, that her place was in English.

The parents fought against it. They said, “Our child may not be able to do any job in the future but she will have French and she will be proud to speak French. Maybe she will be able to go to places where old people are and discuss with them in French and she will have a purpose in life.” For me, that was such a powerful example that I think people with learning disabilities will gain from being bilingual. They have an advantage.

As for immigrants I have been working on this topic for the last few years. What we find is that immigrants are told, “Don’t go to French immersion first. Go learn English first. Then you can come in late French immersion if you were still willing but you should definitely go to learn English first.” They feel rejected. They want to learn French. They came to Canada with the idea that Canada was a bilingual country, that they could learn French if they wanted to, but principals and people in the schools told them to learn English first.

For them too it would be an advantage and they would be proud to learn French. It is not learning English first that we make them learn French better.

Ms. Carr: You were asking about research. I have also done research here in B.C. schools with immigrant children in FSL. Callie Mady’s research from the University of Nipissing is quite conclusive. As Monique was speaking about policy, Canadian education policies across the provinces vis-à-vis the kinds of myths that are perpetrated in schools about how immigrant children learn a second or in most cases an additional language, they thrive. They are on a similar a level playing field with other children learning a second language and in fact bring additional resources to that endeavour because they have already learned English as a second language.

[Translation]

Senator McIntyre: Thank you for your comments. My second question concerns the francophone clientele in your university.

What that clientele like? Do students come to you mostly from francophone schools, French immersion or other French as a second language programs? And what is the retention rate for students in your French programs? Where do the students go after

voulait demeurer dans le programme d’immersion française. Ses parents souhaitaient la même chose, mais il y avait 18 spécialistes autour de la table qui disaient aux parents qu’elle ne devrait pas demeurer dans ce programme, que sa place était dans les programmes en anglais.

Les parents se sont opposés à cette décision. Ils ont dit : « Il est possible que notre fille ne puisse jamais travailler, mais elle connaîtra le français et sera fière de pouvoir le parler. Elle pourra peut-être rencontrer des gens âgés et discuter avec eux en français, ce qui lui donnera un but dans la vie. » À mon sens, vous ne pouvez pas avoir de meilleur exemple des avantages du bilinguisme pour une personne ayant des difficultés d’apprentissage.

Pour ce qui est des immigrants, c’est un sujet qui m’intéresse depuis quelques années déjà. Nous avons pu constater que l’on conseille aux immigrants de ne pas se diriger d’abord vers l’immersion française, mais de se concentrer plutôt sur l’apprentissage de l’anglais, en leur faisant valoir qu’ils pourront toujours revenir à l’immersion française par la suite. Les immigrants se sentent rejetés, car ils veulent apprendre le français. Ils sont venus s’installer ici en se disant que le Canada est un pays bilingue et qu’ils pourront apprendre le français s’ils le désirent, mais les dirigeants et le personnel des écoles leur disent d’apprendre d’abord l’anglais.

Pour eux également, cela constituerait un avantage et ils seraient fiers de pouvoir parler français. Ce n’est pas en apprenant d’abord l’anglais qu’ils seront mieux à même d’apprendre ensuite le français.

Mme Carr : Vous parliez de recherche. J’ai moi aussi effectué des recherches dans les écoles de la Colombie-Britannique auprès d’enfants immigrants apprenant le français langue seconde. Les travaux de Callie Mady de l’Université de Nipissing à ce sujet sont d’ailleurs très concluants. Pour poursuivre dans le sens de ce que disait Monique concernant les différentes politiques en matière d’éducation dans les provinces canadiennes, il faut considérer les mythes qui sont véhiculés dans les écoles quant à la capacité des enfants immigrants d’apprendre une langue qui devient leur deuxième et même davantage dans la plupart des cas. Ils se retrouvent sur le même pied que les autres enfants qui doivent apprendre une langue seconde et bénéficient même de ressources additionnelles du fait qu’ils ont déjà dû apprendre l’anglais comme langue seconde.

[Français]

Le sénateur McIntyre : Je vous remercie pour vos propos. Ma deuxième question concerne la clientèle francophone dans votre université.

À quoi ressemble cette clientèle? Est-elle principalement issue des écoles francophones, des écoles d’immersion ou d’autres programmes de français de langue seconde? Et quel est le taux de rétention des étudiants dans vos programmes offerts en

their studies? Do they stay in the province? Do they work in French? What is their placement rate in the labour market?

Ms. Bournot-Trites: You are speaking about the university?

Senator McIntyre: Yes.

[English]

Ms. Bournot-Trites: We don't have many francophones coming to the university. They are not the majority of our students in the BA program or in the masters program.

Ms. Wernicke: There are 25 per cent in this cohort.

Ms. Carr: We have francophones who come into the teacher education program. That is a post-baccalaureate program. They get jobs very easily, as do all of the graduates from our French teacher program.

In terms of the broader university, of the 60,000 students on our UBC campus, I don't know the stats for how many are francophone. As Francis has said many of them are incognito in the sense that they are taking English courses.

Senator McIntyre: Yes, we are talking about the profile of your students.

Ms. Carr: Right.

Ms. Wernicke: In this year's cohort 25 per cent are francophone and three-quarters French as a second language teacher candidates.

Ms. Carr: Sixty is a full complement. We have elementary and secondary.

Ms. Wernicke: Yes. Then I would say our master's of education program, the two-year program that we run at the master's level, is an online program which has worked very well. It includes two summer courses face to face in Montreal. It is a pan-Canadian program with web conferencing sessions. We actually communicate synchronously on Saturdays. We have students from different regions across Canada. I would say it depends on the intake. I believe the fourth cohort had probably a third of francophones.

Ms. Bournot-Trites: Yes, but they are francophone when they speak to you, but when they do their papers suddenly they prefer to write in English. I don't know what you call francophone but they are sort of lost between the two languages. It is very difficult to really say this is a francophone. That is why I have difficulty answering.

[Translation]

The Chair: Is the course offered in French?

français? Où se placent les étudiants après leurs études? Restent-ils dans la province? Travaillent-ils en français? Et quel est leur taux de placement sur le marché du travail?

Mme Bournot-Trites : Vous parlez de l'université?

Le sénateur McIntyre : Oui.

[Traduction]

Mme Bournot-Trites : Nous n'avons pas beaucoup de francophones à l'université. Ils ne constituent pas la majorité de nos étudiants, tant au baccalauréat qu'à la maîtrise.

Mme Wernicke : Ils comptent pour 25 p. 100 de la cohorte actuelle.

Mme Carr : Nous avons des francophones inscrits au programme de formation des enseignants. C'est un programme de deuxième cycle. Ils trouvent de l'emploi très facilement, comme tous les diplômés du programme d'enseignement du français.

Pour ce qui est de l'ensemble du campus de l'Université de la Colombie-Britannique, je ne sais pas quelle proportion des 60 000 étudiants sont francophones. Comme le disait Francis, bon nombre d'entre eux sont incognito en ce sens qu'ils suivent leurs cours en anglais.

Le sénateur McIntyre : Oui, nous parlons du profil de vos étudiants.

Mme Carr : Tout à fait.

Mme Wernicke : Dans la cohorte de cette année, 25 p. 100 des étudiants sont francophones et les trois quarts sont des candidats au brevet d'enseignement du français langue seconde.

Mme Carr : Le contingent complet est de 60. Nous offrons l'enseignement primaire et secondaire.

Mme Wernicke : Oui. J'ajouterais que notre programme de deux ans de maîtrise en éducation est offert en ligne et fonctionne très bien. Il comprend deux cours d'été à suivre sur place à Montréal. C'est un programme pan-canadien assorti de séances web. Les communications en temps réel ont lieu les samedis. Nous avons des étudiants de différentes régions du Canada. Je dirais que la proportion est variable d'une cohorte à l'autre; nous avons sans doute un tiers de francophones dans la quatrième cohorte, par exemple.

Mme Bournot-Trites : Oui, mais ils sont francophones lorsqu'ils s'adressent à vous, mais leur préférence passe soudain à l'anglais lorsqu'ils doivent rédiger leurs travaux. Je ne sais pas quelle est votre définition exacte de francophone, mais ils sont en quelque sorte perdus entre les deux langues. Il est très difficile de vraiment pouvoir dire qui est francophone et qui ne l'est pas. C'est pourquoi je ne sais pas trop comment répondre à cette question.

[Français]

La présidente : Est-ce que le cours est offert en français?

Ms. Bournot-Trites: The courses are offered in French, but we do not force the students to write their thesis in French. They can write in the language of their choice.

The Chair: Is that a university policy?

Ms. Bournot-Trites: It is a policy we decided to implement in our programs. It is not a university policy, but we wanted to give people a choice. We are a bilingual country and since the teachers understand French and English, we want the students to write in their strongest language so that they can show their knowledge and what they have learned to best advantage. If they write in their weakest language, perhaps their skills will be measured rather than their knowledge of content.

Ms. Wernicke: I think SFU has the same practice, in fact, in its program.

Another thing that makes studies a little more complicated is that research is often published in English, in our North American context. So a lot of the research we examine is published only in English. So in these programs you are always doing some translation between English and French.

The Chair: Does the university offer methodology courses in French?

Ms. Carr: We have several methodology courses. For the French cohort, the course is offered in French. So there are two examples of that. For most of our students, it is offered in English and French. The part that shows how to teach is provided and taught in French. The pedagogy part is often given in English. This applies to the 300 students who take their regular course in English.

Senator McIntyre: To complete the second part of my question, regarding the francophone clientele of your university, do you know if those students remain in the province? Do the graduates work in French?

Ms. Carr: Insofar as the training program is concerned, yes. Most are immediately hired by the Conseil scolaire francophone in immersion schools, and most of them stay here in the province.

That is one of the universal questions regarding immersion. One of the assets of the program is that it offers a lot of choice to graduates. They understand that they can work anywhere. A lot of our graduates from the Bachelor of Education program teach elsewhere in the world.

So for the francophones who are part of this group, I can state that there is a lot of demand for these teachers. They are hired quickly.

Mr. Andrew: To answer your question more generally, aside from the courses in the Education Faculty, there are about 200 or 300 invisible francophones on campus who are in other programs, and a large number of them are from outside of Canada. They are from France, Belgium, Mauritius, and Africa. And in addition to

Mme Bournot-Trites : Les cours sont offerts en français, mais on n'oblige pas les étudiants à écrire leur dissertation en français. Ils peuvent écrire dans la langue de leur choix.

La présidente : Est-ce que c'est une politique de l'université?

Mme Bournot-Trites : C'est une politique qu'on a décidé de mettre en œuvre pour nos programmes. Ce n'est pas une politique de l'université, mais c'est pour donner le choix. On est un pays bilingue et tant que les instructeurs comprennent le français et l'anglais, on veut que les étudiants écrivent dans leur meilleure langue pour pouvoir montrer leurs connaissances, ce qu'ils ont appris. S'ils écrivent dans leur langue la plus faible, peut-être qu'on mesurera leurs compétences plutôt que leurs connaissances du contenu.

Mme Wernicke : Je crois que c'est la même pratique à SFU, en fait, dans le programme.

Une autre chose qui rend les études un peu plus compliquées, c'est que la recherche est souvent publiée en anglais, parce qu'on parle du contexte nord-américain. Donc, plusieurs des recherches qu'on regarde sont publiées seulement en anglais. Donc, on fait toujours une sorte de traduction entre le français et l'anglais dans ces programmes.

La présidente : L'université offre-t-elle des cours de méthodologie en langue française?

Mme Carr : On a plusieurs cours de méthodologie. Pour la cohorte française, le cours est offert en français. Donc, il y a deux exemples de cela. Pour la plupart de nos étudiants, c'est offert en anglais et en français. Donc, la partie pour démontrer comment enseigner est offerte et montrée en français. Pour expliquer la pédagogie, cette partie est souvent faite en anglais. Cela s'applique aux 300 élèves qui suivent les cours réguliers en anglais.

Le sénateur McIntyre : Pour terminer la deuxième partie de ma question, en ce qui concerne la clientèle francophone de votre université, savez-vous si elle demeure dans la province? Est-ce que les diplômés travaillent en français?

Mme Carr : Du point de vue du programme de formation, oui. La plupart sont instantanément engagés par le Conseil scolaire francophone dans les écoles d'immersion, et la plupart restent ici dans la province.

Une des questions universelles à propos de l'immersion, un des atouts du programme c'est que cela offre beaucoup de choix aux diplômés. Ils comprennent qu'on peut travailler n'importe où. Bon nombre de nos diplômés du programme du baccalauréat en éducation enseignent ailleurs dans le monde.

Donc, pour les francophones qui font partie de ce groupe, je peux affirmer qu'il y a beaucoup de demandes pour ces professeurs. Ils sont embauchés rapidement.

M. Andrew : Pour répondre à votre question plus globalement à l'extérieur des cours de la faculté d'éducation, il y a quand même pas mal, peut-être 200, 300 francophones invisibles sur le campus qui sont dans d'autres programmes et, globalement, quand vous pensez à ceux-là, bon nombre d'entre eux viennent de la

the students who are Canadian or new immigrants, every year we welcome international students who come to UBC for a semester. In that group at this time there are also a lot of Europeans and people from France. They want to leave their country, because things are not going so well there.

For our program called Explore, I hire monitors, which gives me an opportunity to meet a lot of francophones on campus. They are very comfortable in English. Unless you ask them whether they speak French, you would not recognize them on campus. So this is an asset we have. These people came to study in English. They are not necessarily trying to find their place as francophones, but they are a resource we use in our Explore program.

[English]

Senator Jaffer: Thank you for all your presentations. You really have given me a lot to think about.

In the last few days I have heard this term, and maybe Professor Reeder could explain it. I hear people saying we want them to get functional French and my blood pressure goes up. If it is functional French after 10 or 12 years, why bother? It must be because I don't know the definition of functional French. Maybe it is my problem. Maybe you can define what functional French means.

Mr. Reeder: I wonder if any of my colleagues can help me out. This is why I have emeritus after my name. I am one year out of date, and look what happens.

Senator Jaffer: You used the word.

Mr. Reeder: I am quite sympathetic, Senator Jaffer, to your rising blood pressure. I have it too but for me it is about the lack of ambition in many French immersion programs that trade upon some of the myths my colleagues have brought to your attention today. It seems to me that we need to be much more ambitious with respect to core French programs, to francophone programs in terms of access.

I strongly support the report and intensifying French immersion so that it immerses and goes well beyond an unambitious goal, which I suspect is what people mean when they refer to functional.

That is a long way of saying I don't have a scientific or any sort of science-based definition of what we mean by functional but I certainly think from a policy standpoint we can do better. We

francophonie extérieure du Canada. Il y a des Français, des Belges, des Mauriciens, des Africains. Et en plus de ces étudiants qui sont Canadiens ou nouveaux immigrants, on accueille chaque année des étudiants internationaux qui viennent faire un semestre à UBC. Et là encore, en ce moment, il y a beaucoup d'Européens et de Français. Ces derniers ont envie de quitter leur pays, parce que cela ne va pas si bien chez eux.

Dans le cadre de notre programme qui s'appelle Explore, j'engage des moniteurs, ce qui me donne l'occasion de rencontrer de nombreux francophones sur le campus. Ils sont très à l'aise en anglais. À moins de leur demander s'ils parlent français, vous ne les reconnaîtrez pas sur le campus. C'est donc une richesse qu'on a. Ces gens sont venus pour étudier en anglais. Ils ne cherchent pas à se retrouver nécessairement en tant que francophones, mais c'est une ressource que nous utilisons dans notre programme Explore.

[Traduction]

La sénatrice Jaffer : Merci à tous pour vos exposés. Vous nous avez certes donné amplement matière à réflexion.

Il y a une expression que j'entends depuis quelques jours et que M. Reeder pourrait peut-être m'expliquer. Il y a des gens qui nous disent qu'ils souhaitent voir les élèves acquérir une connaissance fonctionnelle du français, ce qui fait grimper ma tension artérielle. À quoi bon consacrer 10 ou 12 ans à ces programmes si c'est pour en arriver à une connaissance fonctionnelle? C'est peut-être parce que je ne sais pas ce qu'on veut dire en parlant d'une connaissance fonctionnelle du français. Il est possible que ce soit mon problème. Peut-être pourriez-vous nous expliquer ce qu'on entend par là.

M. Reeder : J'ai bien peur de devoir me tourner vers un ou une de mes collègues. C'est ce qui arrive lorsque vous avez le titre de professeur émérite. J'ai toujours une année de recul dans mon analyse des choses.

La sénatrice Jaffer : Vous avez vous-même utilisé cette expression.

M. Reeder : Je suis vraiment désolé, sénatrice Jaffer, pour vos problèmes de tension artérielle. Je ressens un peu les mêmes symptômes, mais c'est davantage en raison du manque d'ambition de plusieurs programmes d'immersion française qui perpétuent certains des mythes que mes collègues ont portés à votre attention aujourd'hui. J'ai l'impression que nous devrions être beaucoup plus ambitieux pour ce qui est de l'accès aux programmes en français.

Je suis tout à fait favorable aux recommandations du rapport quant à l'intensification des programmes d'immersion en français de manière à ce que ceux-ci aillent bien au-delà d'un objectif qui manquerait d'ambition, ce qui me semble être le cas lorsque les gens parlent d'une connaissance fonctionnelle.

Tout cela pour vous dire que je n'ai aucune définition scientifique ou de la sorte à vous donner pour ce concept de connaissance fonctionnelle. D'un point de vue stratégique, je crois

ought to be aiming higher from the standpoint of access to the shown and proven benefits of bilinguals. By the way the research is Canadian-made research. The top work in multilingual research and bilingualism has been done here in Canada. I don't know if there is any science with respect to the term functional.

Ms. Wernicke: It speaks to almost a reconceptualization of how we see language knowledge today. It is not so much how much knowledge we have of the language but how well we are able to make use of it. Functional really speaks to how we function in that language.

The common European framework of reference for languages has descriptors divided into the six different levels. I am not sure it is specifically placed because it varies from language to language but perhaps you may want to place it between the A and B levels somewhere.

It is a very important question. It really demonstrates the need for us to think about the potential of the framework for Canada, the need to think about how such a huge country with two official languages uses this framework. We need to talk about how we use language and how it is relevant to us across Canada in our different regions.

Senator Jaffer: Professor Andrew, you talked about UBC and the separate faculty. You now have a new president. This gives members of Parliament and federal Senators something to talk to him about when he comes to meet with us. I certainly will take that up with him. We do meet with the president from time to time.

I want to throw something out about functional. I almost went at break to my son and said, "I don't think we should keep our grandson in immersion if all he is going to get is functional." I am quite concerned about that. He will not come out functional. I will make sure of that, but I want us to be very careful when we use the word immigrant because we get into this idea of who is an immigrant.

Vancouver is changing. I am constantly fighting with people to say every brown face is not an immigrant. I am worried about it. I am not saying you. It is not you at all, but I am really worried when we talk about who the immigrant is. I will give you an example.

tout de même que nous pourrions faire mieux. Il nous faut viser plus haut de manière à favoriser l'accès aux avantages bien établis qu'offre le bilinguisme. Soit dit en passant, il s'agit de recherches menées au Canada. Les travaux les plus importants en matière de multilinguisme et de bilinguisme ont été effectués ici même au pays. Je ne sais pas s'il existe une définition scientifique de cette connaissance fonctionnelle dont nous parlons.

Mme Wernicke : Cela nous amène pour ainsi dire à repenser complètement notre perception actuelle des connaissances linguistiques. Il ne s'agit pas tant de savoir à quel point notre connaissance d'une langue est poussée, mais de plutôt voir dans quelle mesure nous sommes capables de l'utiliser. Avoir une connaissance fonctionnelle d'une langue, c'est en fait être capable de l'utiliser au quotidien.

Le Cadre européen commun de référence pour les langues comporte des indicateurs répartis sur six niveaux distincts. Je ne peux pas vous donner une réponse précise, car le tout varie d'une langue à l'autre, mais peut-être pourrions-nous situer cette capacité fonctionnelle quelque part entre les niveaux A et B.

C'est une question très importante. Cela montre bien qu'il est nécessaire pour nous d'envisager la possibilité d'établir un cadre semblable pour le Canada et de réfléchir à la façon dont un pays aussi grand que le nôtre avec ses deux langues officielles pourrait utiliser un tel cadre. Nous devons discuter de la manière dont nous nous servons de nos langues officielles et de l'importance que ces questions peuvent revêtir dans les différentes régions du Canada.

La sénatrice Jaffer : Monsieur Andrew, vous avez parlé de l'Université de la Colombie-Britannique et de la faculté distincte. Vous avez maintenant un nouveau président. Ce sera un sujet de discussion pour les députés et les sénateurs lorsqu'il viendra nous rencontrer. Je vais certes soulever la question avec lui. Nous recevons le président de temps à autre.

J'aimerais ajouter quelque chose concernant cette notion de connaissance fonctionnelle. J'ai presque confronté mon fils en lui disant que nous ne devrions pas garder mon petit-fils dans le programme d'immersion s'il ne peut pas en tirer plus qu'une connaissance fonctionnelle de la langue. C'est une situation qui me préoccupe beaucoup. Je ne veux pas que l'on se contente de cela, et je vais faire le nécessaire à cette fin. Par ailleurs, je voudrais que nous fassions montre de prudence en utilisant le terme immigrant compte tenu des différentes perceptions qui y sont associées.

Vancouver est en train de changer. J'essaie sans cesse de faire comprendre aux gens qu'une personne ayant le teint un peu plus foncé n'est pas nécessairement toujours un immigrant. Cette façon de catégoriser les gens m'inquiète. Je ne dis pas que c'est votre cas. C'est tout à fait le contraire, mais je m'inquiète vraiment de ce qui peut arriver lorsque nous déterminons ainsi qui est un immigrant et qui ne l'est pas. Je vais vous donner un exemple.

The first day my son, who is now much older, went to school he was put into the immigrant track. I won't tell you how I reacted. It wasn't very pleasant because he wasn't immigrant. He was born here. He knows English. They were sending him to English as a second language and for months I didn't discover it.

What I am saying is that we have to watch who the immigrant is. What I am really fighting hard for in B.C. is I don't want people to think that if it is a brown face they have another language and they do not want to learn French. That is not true.

We have to define who the immigrant is. Every brown face that comes into school is not an immigrant. We all have to work together because we want to keep bilingualism in our country. I truly believe that. We have to find who is a Canadian and how do we advance our languages. I put that challenge to you as to how we deal with that.

Ms. Carr: I think Monique raised this when she was speaking about what she discovered about children she taught whose first language was not English or French. Their families want them to acquire both of those official languages in ways that are more powerful than children who were not born in this country. That is one fact.

We are all language educators and we actually don't use that term. It was in the question so I think we picked it up that way. They are learning English as an additional language or French as an additional language in their repertoire. They really value the English-French official status. That is an important part of being Canadian whether one is born here or whether one's family was born here or not.

We don't generally use that term. It is about their status as a language learner.

Senator Jaffer: It was most profound for me and for some of my colleagues too this week when a young Chinese boy talked about how he speaks Chinese at home, how he is in French immersion, and how he speaks English with his friends. He is a Canadian and he wants to learn French.

You as educators have to be the leaders because we have to stop this thought that because you are different you don't want to learn the language or you don't want to be bilingual. I need your help. We have to work together.

À sa première journée d'école, mon fils a été classé parmi les immigrants. Je vous fais grâce de la réaction qu'il a eue à ce moment-là. Ce n'était pas très agréable, car il n'était pas immigrant. Il est né au Canada. Il parlait l'anglais, mais on l'avait dirigé vers un cours d'anglais langue seconde, ce que je n'ai appris que plusieurs mois plus tard.

Je dis simplement qu'il faut faire bien attention avant de conclure que quelqu'un est immigrant. Je m'emploie surtout dans ma province à faire comprendre aux gens qu'ils ne doivent pas conclure que quelqu'un qui a le teint un peu plus foncé parle nécessairement une autre langue et ne veut pas apprendre le français. Ce n'est pas la réalité.

Nous devons définir ce que nous entendons par immigrant. Ce ne sont pas tous les enfants au teint basané qui se présentent à l'école qui sont des immigrants. Nous devons tous conjuguer nos efforts, car nous voulons que le Canada demeure un pays bilingue. C'est ce que je crois au plus profond de moi-même. Il faut déterminer qui est Canadien et comment nous pouvons faire progresser nos deux langues. Je fais appel à votre perspicacité quant aux mesures à prendre à cette fin.

Mme Carr : Je crois que Monique en a traité en parlant des constats qu'elle a pu faire au sujet des élèves dont la langue maternelle n'était ni l'anglais ni le français. Leurs familles souhaitent que ces enfants acquièrent une maîtrise de nos deux langues officielles supérieure à celles des enfants qui ne sont pas nés au Canada. C'est l'un des éléments à considérer.

Nous sommes tous des spécialistes de la formation linguistique et nous n'utilisons pas cette expression. Je crois que nous l'avons reprise parce qu'elle était formulée dans la question. Ils apprennent l'anglais ou le français pour ajouter une langue à leur répertoire. Le statut officiel dont jouissent l'anglais et le français a une grande valeur à leurs yeux. Peu importe si une personne ou sa famille est née au Canada ou non, c'est l'un des éléments importants qui fait en sorte que l'on est Canadien.

Nous n'utilisons généralement pas cette expression. Nous nous en tenons à leur cheminement dans l'apprentissage d'une langue.

La sénatrice Jaffer : Cette semaine, certains de mes collègues et moi-même avons trouvé très évocateur le cas de ce garçon chinois qui parle chinois à la maison, étudie en immersion française et parle anglais avec ses amis. Il est Canadien et veut apprendre le français.

Vous devez agir comme chefs de file au sein du milieu de l'éducation pour que les gens cessent de penser que le simple fait qu'une personne est différente signifie qu'elle ne veut pas apprendre la langue ou qu'elle ne veut pas être bilingue. J'ai besoin de votre aide. Nous devons travailler ensemble.

[Translation]

Senator Maltais: Welcome ladies, gentlemen. I am always impressed to meet eminent professors from such a great university, recognized Canada-wide. You have a problem with your president who does not know if he is Canadian, but ask him what it says on his passport. This could bring enlighten him.

I brought this little sign closer. Look at what it says on it, in French and English. As you can see, the word “languages” is plural, as is the word “officielles”. My country, Canada, was founded by my ancestors, and of course by the British after the Conquest. The Canadian government recognized that there are two official languages. There is no second language in my country, there are only third languages. Please remove the words “second language” from your vocabulary when you talk about French. It is disturbing for francophones.

If I told you that in Quebec English is a second language, I would get pilloried on the public square. We say to anglophones that they speak the other official language. So here, French is an official language; it is not on the same footing as Italian, Spanish, Mandarin, Hebrew or any other language. It is an official language of our country. As long as that is the case, it will be an official language.

Mr. Andrew: Come and tell our president.

Senator Maltais: If I had the opportunity, I would tell him immediately, in both official languages.

Mr. Andrew: And in Japanese, so that he would understand.

Senator Maltais: No, not Japanese. He has to use both official languages. Japanese to my mind is a third language.

My question concerns the exchanges. In the francophone section, does your university have exchanges with francophone Canadian universities?

Mr. Andrew: In this respect, regarding international exchanges, UBC is really exceptional. A number of our students go to take political science courses in Paris, for instance. In the context of our Go Global program, all of the baccalaureate students are strongly encouraged to spend at least one semester abroad.

Senator Maltais: Excuse me, Mr. Andrew. I was asking about exchanges within Canada. We can get back to Europe later.

Mr. Andrew: Okay. In that case. . .

Senator Maltais: We are in Canada, remember.

Mr. Andrew: UBC has recognized that it is a problem that there are not enough exchanges between east and west, and particularly between Quebec and British Columbia. Our students will choose Europe before Quebec when they want to pursue their studies in French.

[Français]

Le sénateur Maltais : Bienvenue, mesdames, messieurs. Je suis toujours impressionné de voir d'éminents professeurs d'une si grande université, reconnue à l'échelle pancanadienne. Vous avez un problème avec votre président qui ne sait pas s'il est Canadien, mais demandez-lui donc ce qui est inscrit sur son passeport. Cela pourrait le rappeler à l'ordre.

J'ai fait avancer la petite pancarte. Regardez ce qui y est écrit, en français et en anglais. Comme vous le voyez, le mot « langues » est au pluriel, « officielles » est au pluriel également. Mon pays, le Canada, a été fondé par mes ancêtres, et bien sûr par les Britanniques, après la Conquête. Le gouvernement canadien a reconnu qu'il y avait deux langues officielles. Il n'y a pas de langue seconde dans mon pays. Il n'y a que de tierces langues. S'il vous plaît, enlevez de votre vocabulaire les mots « langue seconde » lorsque vous parlez du français. C'est choquant pour les francophones.

Si je vous disais, moi, qu'au Québec, l'anglais est une langue seconde, je me ferais scalper sur la place publique. Nous disons aux Anglais qu'ils parlent l'autre langue officielle. Donc ici, le français est une langue officielle; il n'est pas sur le même pied que l'italien, l'espagnol, le mandarin, l'hébreu ou n'importe quelle autre langue. Il est une langue officielle de notre pays. Tant et aussi longtemps que ce sera le cas, ce sera une langue officielle.

M. Andrew : Venez le dire à notre président.

Le sénateur Maltais : Si j'en avais l'occasion, je le lui dirais instantanément, et dans les deux langues officielles.

M. Andrew : Et en japonais pour qu'il comprenne.

Le sénateur Maltais : Non. Pas le japonais. Il doit utiliser les deux langues officielles. Le japonais, pour moi, est une tierce langue.

Ma question concerne les échanges. Votre université a-t-elle, dans la section francophone, des échanges avec les universités francophones canadiennes?

M. Andrew : Absolument, de ce côté, au niveau des échanges internationaux, UBC est vraiment exceptionnel. Bon nombre de nos étudiants vont, par exemple, suivre des cours en science politique à Paris. Dans le cadre du programme qui s'appelle Go Global, tous les étudiants du baccalauréat sont fortement encouragés à passer au moins un semestre à l'extérieur.

Le sénateur Maltais : Excusez-moi, monsieur Andrew. J'ai dit « des échanges pancanadiens ». L'Europe, on y reviendra.

M. Andrew : OK. Donc là, effectivement...

Le sénateur Maltais : Nous sommes au Canada, n'oubliez pas.

M. Andrew : C'est un problème qui a été reconnu par UBC qu'il n'y a pas suffisamment d'échanges entre l'Est et l'Ouest, et particulièrement entre le Québec et la Colombie-Britannique. Nos étudiants vont choisir l'Europe avant le Québec quand il s'agit d'aller poursuivre des études en français.

The only program that is doing very well is the Explore program, that allows students to spend five weeks in Quebec during the summer. That is not a problem. There is no shortage of British Columbia students who want to go to Quebec. Every year, we have between 200 to 300 students. But as for a complete year in Quebec, at Laval or elsewhere. . . The programs are not exactly comparable. And so that does not happen very frequently.

Senator Maltais: I am also thinking of universities in Toronto, Moncton, Queen's University, Calgary.

Mr. Andrew: The problem is similar. I think that happens, but I believe there is more interest in international exchanges.

Ms. Bournot-Trites: In the case of our French master's degree program, we send students on exchanges for two summers. They go to the Université du Québec in Montreal. The idea is to develop their intercultural proficiency. The point is to learn more, to acquire resources in French, to live in French. It is not just a matter of taking courses. They participate in festivals and all of that. And it is very important, because when they come back, they have acquired francophone cultural experience. And that is what is most important. You cannot know everything about a culture. For that matter, what is culture? It is what we have learned to know, it is the experience we have acquired. So when they return, they are sure that they have a francophone cultural experience, and they share it with their students. They are more authentic. They are more passionate. And this can be seen afterwards in their classrooms.

Senator Maltais: Next year we will be celebrating the 150th anniversary of our country. You should take advantage of this to ask Heritage Canada for additional funds to allow students to get to know the French language within Canada, in some very normal exchanges. If you send 100 students a year, perhaps with the 150th anniversary, you could send 300.

The Atlantic provinces are in a position to receive many young people, as is Quebec, Ontario, Saskatchewan, Manitoba and Alberta. And not only will they discover that there is a whole other world in our country, but that there is another official language and that it is present in all of those provinces. It is not only the language, but also the culture and the way of life.

The Chair: I would like to know if you have any continuing professional education programs for teachers.

Ms. Wernicke: We have the French Master's in Education program for teachers who are working. It is a part-time program offered online. All the teachers in that program work at the same time and we insist on a link between their work and the content of our courses.

Ms. Bournot-Trites: We also introduced a course called Gramligne. We had noticed that teachers spoke fluently, but that they had trouble teaching grammar. They could identify grammar mistakes, but they did not know how to correct or explain them.

Le seul programme qui se porte très bien est le programme Explore où les étudiants passent cinq semaines au Québec durant l'été. Cela n'est pas un problème. On ne manque pas d'étudiants de la Colombie-Britannique qui veulent aller au Québec. Tous les ans, nous avons de 200 à 300 étudiants. Mais une année complète au Québec, à Laval ou ailleurs... Les programmes ne se comparent pas exactement. Ce n'est donc pas très fréquent.

Le sénateur Maltais : Je parle aussi des universités de Toronto, de Moncton, de l'Université Queen's, de Calgary.

M. Andrew : C'est un peu le même problème. Cela existe, mais je pense que l'intérêt est beaucoup plus international.

Mme Bournot-Trites : Dans le cadre de notre maîtrise en français, on s'organise pour envoyer les étudiants durant deux étés. Ils sont à l'Université du Québec à Montréal. Et l'idée est de développer leurs compétences interculturelles. Il s'agit d'apprendre plus, d'amasser des ressources en français, de vivre en français. Ce n'est pas juste de suivre des cours. Ils participent aux festivals et tout cela. Et c'est très important, parce que quand ils reviennent, ils ont acquis une expérience culturelle francophone. Et c'est ce qui importe le plus. On ne peut pas tout connaître de la culture. D'ailleurs, qu'est-ce que la culture? C'est ce qu'on a appris à connaître, c'est l'expérience qu'on a acquise. Donc à leur retour, ils sont sûrs qu'ils ont vécu une expérience culturelle francophone et ils la partagent avec leurs élèves. Ils sont plus authentiques. Ils sont plus passionnés. Et cela se voit par la suite dans leur classe.

Le sénateur Maltais : L'an prochain, on fêtera le 150^e anniversaire de notre pays. Profitez-en donc pour demander à Patrimoine canadien des fonds supplémentaires pour faire connaître la langue française à l'intérieur du Canada, dans des échanges plus que normaux. Si vous envoyez 100 étudiants par été, peut-être que lors du 150^e, vous pourriez en envoyer 300.

Vous avez les provinces de l'Atlantique qui sont en mesure d'accueillir bien des jeunes, le Québec, l'Ontario, la Saskatchewan, le Manitoba, l'Alberta. Et non seulement ils vont découvrir qu'il y a un autre monde dans notre pays, mais qu'il y a une autre langue officielle, et qu'elle est présente dans toutes ces provinces. C'est non seulement la langue, mais c'est également la culture et la façon de vivre.

La présidente : Je voudrais savoir si vous avez des programmes de formation continue pour les enseignants.

Mme Wernicke : On a la maîtrise en éducation en français pour les enseignants qui travaillent. C'est un programme partiel qui est offert en ligne. Donc, tous les enseignants dans ce programme travaillent en même temps et on insiste sur un lien entre la pratique et le contenu de nos cours.

Mme Bournot-Trites : Nous avons aussi mis en place un cours qui s'appelle Gramligne. On avait remarqué que les enseignants parlaient couramment, mais qu'ils avaient des problèmes avec l'enseignement de la grammaire. Ils constataient les erreurs de grammaire, mais ils ne savaient pas les corriger ou les expliquer.

We put in place a course called Gramligne, which is offered online during the summer. Very few teachers take this course, and I think that is due to the fact, first of all, that they have to pay. They wonder why they should pay although their school board has said nothing to them. Their school board hired them. So they must be well qualified enough to teach. They do not feel the need to improve further.

However, the tools are there. When we worked with SFU, we decided the courses provided at UBC would be more focused on grammar, but it's not a grammar course. It's a course that focuses on writing different types of texts and different speeches. If we describe the tools we need. . . The understanding was that SFU would provide the course orally. Therefore, our students could travel from one place to another and we worked together.

It's one of the courses provided. During the summer, we often provide courses for teachers who are already on site, namely, for teachers who are earning their Bachelor of Education or who are taking optional courses. In addition, the teachers on site often join our students as well.

The Chair: Did you ask the federal government to fund certain programs at UBC?

Mr. Andrew: We have bursaries for summer programs. With the new Ministry of Education policy, they will probably also apply to the courses provided the rest of the year. However, continuing education is a bit different from the faculty of education. We have courses that are purely language courses and teachers in these programs who come to study French or improve their French.

During the era of the former Trudeau government, the federal government was much more generous. French was taught on site to teachers in the school boards. At a central school in Surrey, Langley or elsewhere, any interested teachers could meet at 5:00 p.m. with a teacher who helped them improve their language skills. I think certain school boards still have this program, but UBC doesn't have it anymore.

The Chair: Since there are no other questions from the senators, I want to thank you for your excellent presentations. Thank you for taking the time to present your research and projects, and, of course, for sharing your concerns. We hope your voice will be heard at your university. Of course, we'll review the concerns you raised today as soon as we can.

Mr. Andrew: Thank you for listening.

The Chair: We'll continue with our third group of the afternoon. Have we saved the dessert for last?

On a mis en place un cours qui s'appelle Gramligne, qui est offert en ligne pendant l'été. Peu d'enseignants viennent suivre ce cours et je pense que c'est parce que, d'abord, il faut qu'ils paient. Ils se demandent pourquoi ils devraient payer alors que leur commission scolaire ne leur dit rien. C'est leur commission scolaire qui les embauche. Donc, ils doivent être assez bien qualifiés pour enseigner. Ils ne ressentent pas le besoin de s'améliorer davantage.

Mais les outils sont là. Quand on a travaillé avec SFU, on a opté pour que les cours offerts à UBC soient plus orientés vers la grammaire, mais ce n'est pas un cours de grammaire. C'est vraiment un cours qui met l'accent sur la rédaction de différents types de textes, de différents discours. Si on fait une description des outils dont on a besoin... Il était entendu que SFU offrirait le cours oralement. Ainsi, nos étudiants pouvaient se déplacer d'une place à l'autre et on travaillait ensemble.

C'est l'un des cours qui ont été offerts. Et durant l'été, on offre souvent des cours aux enseignants qui sont déjà sur place, soit ceux qui font le B.Ed., qui suivent des cours optionnels. Aussi, les enseignants qui sont sur place viennent se joindre à nos étudiants aussi.

La présidente : Avez-vous fait des demandes auprès du gouvernement fédéral pour financer certains programmes à UBC?

M. Andrew : On a des bourses pour les programmes d'été et avec la nouvelle politique du ministère de l'Éducation, cela s'appliquera probablement aussi aux cours qui sont offerts pendant le reste de l'année. Par contre, à l'éducation permanente, c'est un peu différent de ce que fait la faculté d'éducation. On a des cours qui sont purement des cours de langues et on a des enseignants dans ces programmes qui viennent étudier ou améliorer leur français.

À une certaine époque, le gouvernement fédéral était beaucoup plus généreux, c'est-à-dire avec l'ancien gouvernement Trudeau. On enseignait sur place le français aux enseignants dans les commissions scolaires. Donc, dans une école centrale, à Surrey, ou à Langley ou ailleurs, les enseignants qui le voulaient se réunissaient à 17 heures où ils rencontraient un professeur qui les aidait à améliorer leurs compétences linguistiques. Je crois que certaines commissions scolaires le font encore, mais UBC ne le fait plus.

La présidente : Comme il n'y a pas d'autres questions de la part des sénateurs, je tiens à vous remercier très sincèrement pour vos excellents exposés. Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir nous présenter vos recherches et vos projets et, bien sûr, de nous avoir fait part de vos préoccupations. Nous espérons que votre voix sera entendue à l'intérieur de votre université. Et bien sûr, dès que nous le pourrons, nous nous pencherons sur les préoccupations que vous avez émises aujourd'hui.

M. Andrew : Nous vous remercions infiniment de nous avoir écoutés.

La présidente : Nous reprenons avec notre troisième groupe de l'après-midi. Avons-nous gardé le dessert pour la fin?

The Francophone Youth Council of British Columbia is here. Welcome. We're pleased to have you here this afternoon. We have Sophie Brassard, the president; Rémi Marien, the executive director; and Noah Rondeau, the representative for 19- to 25-year-olds on the board of directors.

We're eager to hear you speak. Ms. Brassard, will you begin? The senators will ask you questions after your presentations.

Sophie Brassard, President, Francophone Youth Council of British Columbia: Honourable senators, in the next few minutes, I'll be speaking to you about my experience as a francophone born in British Columbia and about why I'm able to express myself in French today.

I was born in New Westminster, and I always lived in the suburbs near Vancouver with my two brothers, my sister and my parents. My parents are from the Saguenay region of Quebec, and I grew up in a household where the only language spoken was French.

My parents made a conscious choice to always have the radio tuned to Radio-Canada at breakfast. In the evening, the sound of the news in French was always in the background. Despite this constant effort to expose us to French at home, we learned English very quickly at daycare and in our neighbourhood. My brothers, sisters and I all went to the École des Pionniers-de-Maillardville, a francophone school that's part of the Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. We're lucky to have received an education in French, because not everyone in our province lives in a region where that option is available.

I have two cousins who grew up in Oliver, a small city in the Okanagan Valley. Like me, they had two Québécois parents. However, they were unable to attend school in French because there were no French schools in their city or even in their area. They are now in their thirties, and they hardly ever speak French, even with their parents. This shows that the isolation of francophones in the regions can result in the loss of a mother tongue, and that services must be provided for francophones who don't live in the metropolitan area.

I appreciated my education in French at the École des Pionniers. However, I was one of the rare people who stayed until graduation, in Grade 12. Each year, some of my friends left to attend larger secondary schools. Their reasons for leaving varied, but it was often related to the lack of course options or the shortage of sports or arts programs.

It's a vicious cycle. When some people left our school, more and more young people followed them, because there were fewer and fewer students and the social life became less interesting. That's why the quality of education must match the other schools

Nous recevons le Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique. Bienvenue. Nous sommes heureux de vous accueillir ici cet après-midi. Nous recevons donc la présidente, Mme Sophie Brassard, le directeur général, M. Rémi Marien, ainsi que M. Noah Rondeau, représentant des 19 à 25 ans au conseil d'administration.

Nous avons bien hâte de vous entendre. Madame Brassard, vous allez commencer? Les sénateurs vous poseront des questions à la suite de votre présentation.

Sophie Brassard, présidente, Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique : Mesdames les sénatrices, messieurs les sénateurs, dans les prochaines minutes, je vais vous parler de mon expérience en tant que francophone née en Colombie-Britannique et des circonstances qui font que je suis capable de m'exprimer devant vous en français aujourd'hui.

Je suis née à New Westminster et j'ai toujours vécu dans les banlieues près de Vancouver avec mes deux frères, ma sœur et mes parents. Mes parents sont originaires de la région du Saguenay, au Québec, et j'ai grandi dans une maison où la seule langue parlée était le français.

Mes parents ont fait un choix conscient que la radio de Radio-Canada soit toujours en train de jouer chez nous à l'heure du déjeuner, et que le soir, le son des nouvelles en français soit toujours en arrière-plan. Malgré cet effort constant de nous exposer au français à la maison, nous avons très vite appris l'anglais, à la garderie et dans notre voisinage. Mes frères, mes sœurs et moi sommes tous allés à l'école des Pionniers-de-Maillardville, une école francophone qui fait partie du Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique. Nous sommes chanceux d'avoir reçu une éducation en français, parce que ce n'est pas tout le monde dans notre province qui vit dans une région où ceci est accessible.

J'ai deux cousins qui ont grandi à Oliver, une petite ville dans la vallée de l'Okanagan, et qui avaient deux parents québécois, comme les miens, mais qui n'ont pas pu aller à l'école en français, parce qu'il n'y en avait pas dans leur ville, ou même dans les environs. Ils sont maintenant dans la trentaine, ils ne parlent pratiquement jamais le français, même avec leurs parents. Ceci démontre que l'isolement des francophones en région peut mener à la perte d'une langue maternelle et qu'il est crucial d'offrir des services pour les francophones ne vivant pas en région métropolitaine.

J'ai apprécié mon éducation en français à l'école des Pionniers, mais je suis une des rares personnes qui soient restées jusqu'à la collation des grades, en 12^e année. Chaque année, certaines de mes amies partaient pour aller dans des écoles secondaires plus grandes. Les raisons pour ce décrochage étaient variées, mais c'était souvent par rapport au manque de choix de cours, au manque de programmes sportifs ou artistiques.

C'est un cercle vicieux, parce que lorsque certaines personnes quittaient notre école, de plus en plus de jeunes les suivaient, parce qu'il y avait de moins en moins d'élèves et l'aspect social devenait moins intéressant. Voilà l'importance d'avoir une qualité

in the area. We sometimes had the impression that our culture was not really valued. A number of our teachers didn't even send their children to our school.

When I reached Grade Nine, I started becoming involved in the Francophone Youth Council activities, such as the francophone youth parliament and British Columbia's francophone games. I loved these events immediately. They really connected me with my language and culture and with many other francophones and francophiles my age across the province.

The Youth Council often received mixed support from teachers. Most teachers encouraged us to participate in the events. However, a number of them did not know what the Youth Council was or did not like the fact we sometimes had to miss a school day to participate in events.

I think it's important to have strong ties between the schools and the francophone community so that French learning takes place outside the classroom as well. I want to see more solidarity among francophones to generate collective pride in our language and to give young people a greater sense of belonging to their community.

Another thing that helped discourage young people from continuing in French in secondary school was the lack of opportunities in the language afterward. There are so few French programs to choose from here in British Columbia that hardly anybody expects to be able to study what interests them in French. If they want to study in French all the same, they can move to Ottawa, Moncton or Montreal, but only if they're financially able to do so. I know in my family, it wasn't an option.

So, what do you do if you don't have the means to study in French? Work in French? I wasn't thinking about that in secondary school. I wasn't aware of the possible jobs in my language. The only way for me, my brothers and sister to have French-speaking friends or a French love life was to move to Montreal. All four of us wanted to do so. We were unable to contemplate a life in French here.

One of the main reasons why I still speak French and why it's part of my life today is that I chose to become involved in the francophone community through the board of directors of the Francophone Youth Council of British Columbia. This organization has enabled me to live a large part of my life in my mother tongue in recent years. Like most other francophones here, I completed my bachelor's degree in English and I work in English.

A number of my friends have discovered a sense of linguistic pride and a Franco-Columbian identity through the Youth Council. If all the young francophones and francophiles from the CSF and immersion schools could have access to the Youth Council's services, I think we would have an incredibly strong,

d'éducation égale aux autres écoles des alentours. Nous avons parfois l'impression que notre culture n'était pas vraiment valorisée. Plusieurs de nos professeurs n'envoyaient même pas leurs enfants à notre école.

Quand j'ai atteint la 9^e année, j'ai commencé à m'impliquer dans les activités du Conseil jeunesse francophone, comme le Parlement jeunesse francophone et les Jeux francophones de la Colombie-Britannique. J'ai adoré ces événements immédiatement. Et ils m'ont vraiment rapprochée de ma culture, de ma langue et de pleins d'autres francophones et francophiles de mon âge, à travers la province.

Le support des professeurs par rapport au Conseil jeunesse était souvent mixte. La plupart encourageaient notre participation à ces événements, mais plusieurs ne savaient pas ce que c'était ou n'aimaient pas le fait qu'il fallait parfois manquer une journée d'école pour participer aux événements.

Je trouve qu'il est important qu'il y ait des liens forts entre les écoles et la communauté francophone pour que l'apprentissage du français se fasse aussi à l'extérieur de la classe. J'aimerais voir une plus grande solidarité entre les francophones pour sentir une fierté collective de notre langue, et pour agrandir le sens d'appartenance des jeunes à leur communauté.

Un autre élément qui contribuait au découragement des jeunes à continuer au secondaire en français était le manque d'opportunités dans cette langue par après. Il y a si peu de choix de programmes en français, ici, en Colombie-Britannique, que presque personne n'envisage de pouvoir étudier ce qui les intéresse en français. Et s'ils veulent étudier en français quand même, ils peuvent déménager à Ottawa, à Moncton et à Montréal, mais seulement s'ils ont la capacité financière de le faire. Je sais que dans ma famille, ce n'était pas une possibilité.

Donc, que faire si tu n'as pas les moyens de faire tes études en français? Travailler en français. Cela n'était pas dans mon champ de vision quand j'étais au secondaire. Je n'étais pas au courant des métiers possibles dans ma langue. Avoir des amis qui parlaient français ou une vie amoureuse en français, pour moi, mes frères et sœur, la seule façon d'avoir ces choses était de déménager à Montréal, chose que nous avons tous les quatre voulu faire. Nous n'étions pas capables d'envisager une vie en français ici.

Une des grandes raisons pour laquelle je parle encore français et que c'est une partie de ma vie aujourd'hui, c'est parce que j'ai choisi de m'impliquer dans la communauté francophone à travers le conseil d'administration du Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique. C'est grâce à cet organisme que je peux vivre une grande partie de ma vie dans ma langue maternelle depuis les dernières années. Car, comme la majorité des autres francophones ici, j'ai fait mon baccalauréat en anglais et mon métier se passe en anglais.

Plusieurs de mes amis ont découvert une fierté linguistique et une identité franco-colombienne à travers le Conseil jeunesse. Si tous les jeunes francophones et francophiles du CSF et des écoles d'immersion pouvaient avoir accès aux services du Conseil jeunesse, je crois que nous aurions une communauté

proud and vibrant community. It would help with French education, because so many more young people would have a love of French.

I consider myself very lucky to have had opportunities here in British Columbia. I would very much like all the other youth to have access to the same things.

Thank you for inviting me to appear before you today and for taking the time to listen.

The Chair: Thank you, Sophie.

Mr. Marien?

Rémi Marien, Executive Director, Francophone Youth Council of British Columbia: Honourable senators, the francophone community of British Columbia is unique. Obviously, it includes the cultural diversity that results from immigration, which is vital to its richness and development. But the community's vitality also reflects its youth, including young francophones born in Victoria, Nelson, Vancouver or Prince George who have spoken French since they were born, but also young anglophones who are learning a language, culture and history. These youth are moving forward with dreams and promises, whether it's living fully in their language, being prepared to seize opportunities or adopting the Canadian identity of being bilingual.

While educational institutions play a fundamental role in teaching our youth language skills, not everything can be learned in the classroom. Building an identity requires belonging to a community, having a solid social circle and learning transferable skills such as communication, teamwork and dedication.

That is why, 25 years ago, B.C.'s francophone youth founded the Youth Council, an organization governed by and for youth, not only to represent their interests, but also to create this community and educational space that is so critical to their development.

Through youth parliaments, forums and francophone games, youth develop their potential, meet others like them, create, think together and ultimately build and form a community.

Many challenges are standing in the way of this desire and need. Young francophones face a difficult path from birth to adulthood. In B.C., linguistic discouragement is very common. Examples of linguistic discouragement include a lack of recognition of their contributions to B.C. society, of cultural referents they can identify with, of post-secondary programs they need to work in French, and of infrastructure they can gather in.

In this context, it is vital to see community spaces as places of learning and building, but also as linguistic safe zones. If we want to overcome the problems with retaining our youth in secondary schools, they need a linguistic environment in which they can

incroyablement forte, fière et vivante. L'éducation en français serait facilitée parce que l'amour du français serait vivant chez tellement plus de jeunes.

Je m'estime très chanceuse d'avoir les occasions que j'ai eues ici, en Colombie-Britannique, et j'aimerais tellement que tous les autres jeunes aient accès aux mêmes choses.

Je vous remercie de m'avoir invitée à comparaître devant vous aujourd'hui, et d'avoir pris le temps de m'écouter.

La présidente : Je vous remercie, Sophie.

Monsieur Marien?

Rémi Marien, directeur général, Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique : Mesdames les sénatrices, messieurs les sénateurs, le visage de la francophonie en Colombie-Britannique est unique. Bien sûr, elle reflète une diversité culturelle apportée par une immigration qui est indispensable à son développement et à sa richesse. Mais sa vitalité repose également sur sa jeunesse. Des jeunes francophones nés à Victoria, Nelson, Vancouver ou Prince George, qui parlent français depuis le berceau, mais aussi des jeunes anglophones qui apprennent une langue, une culture et une histoire. Ces jeunes avancent avec des rêves et des promesses, que ce soit de vivre épanouis dans leur langue, d'être armés pour saisir les opportunités ou encore d'incarner une identité canadienne, celle d'être bilingue.

Si les institutions d'enseignement jouent un rôle fondamental dans l'éducation linguistique de nos jeunes, tout ne s'apprend pas sur les bancs de l'école. La construction identitaire passe par une adhésion à une communauté, un cercle social sécuritaire. L'apprentissage de compétences transversales se fait par la communication, le travail d'équipe ou l'engagement.

C'est pour cela qu'il y a 25 ans, les jeunes d'expression française en Colombie-Britannique se sont dotés d'un organisme à la gouvernance « par et pour les jeunes », le Conseil jeunesse, pour représenter leurs intérêts et créer cet espace communautaire et éducatif, si indispensable à leur développement.

C'est à travers des Parlements jeunesse, des forums, des Jeux francophones que les jeunes développent leur potentiel, se rencontrent, créent, réfléchissent ensemble, et ultimement, font et sont la communauté.

Devant cette volonté, ce besoin, se dressent beaucoup de défis. Le parcours d'un jeune d'expression française, de la naissance à l'âge adulte, n'est pas facile. Il faut savoir qu'en Colombie-Britannique, le découragement linguistique est très présent. Que ce soit le manque de valorisation de sa contribution à la société britanno-colombienne, de référents culturels auxquels il peut s'identifier, de programmes postsecondaires dont il a besoin pour travailler en français, d'infrastructures dans lesquels il peut se rassembler, voici des exemples de découragement linguistique.

C'est dans ce contexte qu'il est primordial de considérer l'espace communautaire comme lieu d'apprentissage, de construction, mais également comme zone de sécurité linguistique. Si nous voulons relever les défis de la rétention de

flourish as adolescents, including extracurricular activities and opportunities to meet friends, laugh or even fall in love in French. This kind of environment encourages youth to take ownership of their language, their accent and their identity. It gives them the tangible experience of living in French.

However, youth lack the human and financial resources to fulfil the Youth Council's mission. We have a province-wide mandate, but B.C. is vast and home to many communities. We have only one office in Vancouver when we need branches in, for example, Victoria or Kelowna. In remote regions in particular, youth suffer from linguistic isolation and desperately need access to social activities.

Each year, we serve a few hundred members, while the number of youth who need our services is in the thousands. B.C. has one of the highest rates of French immersion enrolment in Canada. After graduation, tens of thousands of youth need social spaces and opportunities to keep using the French they learned. This is critical to giving all their efforts to learn the other official language a purpose.

Youth have the ability to innovate and create projects to meet their needs. The Youth Council's programming includes about 20 projects across the province. However, they need funding to maintain an organizational capacity and continue operating in the long run. It is this structural funding that we lack today.

In closing, I would like to offer my sincere thanks for the opportunity to speak to you today. It is rare that youth can have their voices heard, and your invitation to the two youth here today shows that you care about their needs and their education. On behalf of the Youth Council, thank you.

The Chair: Thank you, Mr. Marien.

Noah, you have the floor.

Noah Rondeau, Administrator — 19-25, Francophone Youth Council of British Columbia: Hello. My name is Noah Rondeau, and I am the administrator for 19- to 25-year-olds on the board of directors of the Francophone Youth Council of British Columbia.

More importantly, I am a Franco-British Columbian. For those who are not familiar with the term, a Franco-British Columbian is a francophone who grows up in British Columbia in the province's francophone community. I am part of a generation of children of francophone immigrants, including people from Quebec, France, the other provinces or the global francophonie. This is a generation that is losing its culture and assimilating in large numbers into the surrounding community.

nos jeunes au secondaire, il faut leur donner un environnement linguistique au sein duquel ils puissent s'épanouir en tant qu'adolescents, des activités parascolaires, des opportunités de rencontrer des amis, rire, ou encore tomber amoureux en français. C'est un tel environnement qui encourage les jeunes dans l'appropriation de leur langue, de leur accent et de leur identité. Il leur donne la perspective concrète de vivre en français.

Cependant, pour accomplir la mission du Conseil jeunesse, les jeunes manquent de moyens, humains et financiers. Notre mandat est provincial. Le territoire de la Colombie-Britannique est vaste, peuplé de beaucoup de communautés et nous n'avons qu'un bureau à Vancouver alors que des antennes seraient nécessaires à Victoria ou à Kelowna, par exemple. Particulièrement dans les régions éloignées, les jeunes souffrent d'un isolement linguistique et l'accès à des activités sociales est un besoin vital.

Nous desservons chaque année quelques centaines de membres alors que les jeunes ayant besoin de nos services se comptent par milliers. La Colombie-Britannique compte un des taux d'inscription dans les programmes d'immersion les plus importants au Canada. À la sortie du secondaire, ces dizaines de milliers de jeunes auront besoin d'espace et d'opportunités sociales afin de garder le français vivant dans leur vie. Ceci est indispensable pour que leur démarche vers l'apprentissage de l'autre langue officielle ait un sens.

Les jeunes ont la capacité d'innover, de créer des projets pour répondre à leurs besoins. La programmation du Conseil jeunesse en compte une vingtaine d'envergure provinciale. Cependant, ils ont besoin de fonds pour maintenir une capacité organisationnelle et inscrire leurs axes sur le long terme. Ce sont ces fonds structurants qui nous manquent aujourd'hui.

Pour finir, je souhaiterais vous remercier sincèrement de nous donner l'opportunité de nous exprimer aujourd'hui; les occasions sont rares pour les jeunes de faire entendre leur voix et votre invitation aux deux jeunes présents aujourd'hui témoigne de la considération que vous portez à leurs besoins et à leur éducation. Le Conseil jeunesse vous en remercie.

La présidente : Je vous remercie, monsieur Marien.

Noah, la parole est à vous.

Noah Rondeau, administrateur — 19-25, Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique : Bonjour. Je m'appelle Noah Rondeau et je suis l'administrateur 19-25 au sein du conseil d'administration du Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique.

De plus, je suis Franco-Colombien. Pour ceux qui ne le savent pas, il s'agit d'un francophone qui a grandi en Colombie-Britannique et qui est enraciné dans la communauté francophone de cette province. Mais je fais partie d'une génération d'enfants d'immigrants francophones, immigrés du Québec, de la France, des autres provinces, de la francophonie internationale, peu importe. C'est une génération qui perd sa culture et qui s'assimile en grand nombre dans le milieu où elle vit.

I am speaking to you today because I am part of the minority that has survived this process. I could have easily been lost to this assimilation and this great discouragement of francophones perpetuated by the province's public institutions. I grew up in Victoria, the son of a francophone father and an anglophone mother from Ontario. I learned French in early childhood. But given the English-speaking environment in which I grew up, it's no surprise that English quickly became the language used at home.

When I started elementary school, I went into French immersion, not a rights-holder program. My parents were simply not aware that francophone schools existed. It was my first-grade teacher — a woman originally from Quebec — who told my parents about that option. Yet, at a meeting with officials from École Victor-Brodeur, the Conseil scolaire francophone's school in Victoria, we were advised to stay in immersion because the province provided so many more resources for that program.

So I stayed in immersion. I learned spelling and grammar. But my language remained an academic exercise, with no link to the culture or community. In fact, it was my weekly involvement in Scouts francophones de la Colombie-Britannique that gave my life a bare minimum of francophone context.

Only in sixth grade did I finally go to École Victor-Brodeur, after a modern new school was built and resources were finally allocated. The number of students at the school exploded after the new school was built. There was enormous demand for French-language education among parents and young people. Yet, over the years, nearly half of my peers switched to public high schools. They often left for very simple reasons. For some, it was distance. I have friends who had to get up at five in the morning and drive two hours just to be educated in their mother tongue. It's not surprising that most of them left.

I know that, if the province had given us the funding needed to provide an adequate transportation system and to build schools in communities far from the city, many of my friends could have stayed in the francophone system. Yet, just last week, after a six-year legal case, the Supreme Court finally ruled that the Ministry of Education failed in its duty to provide adequate resources for these services.

For other students, the francophone school simply couldn't offer them a complete educational experience. We didn't have sports teams. We didn't really have extracurricular clubs. We didn't have enrichment programs. The school simply did not have the means. As a result, we didn't really have a French-language social life connected to the school.

Si je vous adresse la parole aujourd'hui, c'est que je fais partie de la minorité des rescapés de ce processus. J'avais toutes les chances de me perdre dans cette assimilation, dans ce grand découragement du fait francophone perpétué par les institutions publiques de cette province. J'ai grandi à Victoria, fils d'un père francophone et d'une mère ontarienne anglophone. J'ai appris le français dans la petite enfance. Mais étant donné le milieu anglophone dans lequel j'ai grandi, il n'est pas surprenant que l'anglais soit rapidement devenu la langue de communication à la maison.

Quand je suis entré à l'école élémentaire, c'était en immersion française, pas dans un programme d'ayants droit. Mes parents n'étaient tout simplement pas au courant de l'existence d'écoles francophones. C'est d'ailleurs mon enseignante de première année, qui était québécoise, qui avait renseigné mes parents à ce sujet. Et pourtant, lors d'une réunion avec des représentants de l'école Victor-Brodeur, qui est l'école du Conseil scolaire francophone à Victoria, on nous a conseillé de rester en immersion à tel point que les ressources allouées par la province étaient supérieures dans ce domaine.

Je suis donc resté en immersion. J'ai appris la grammaire et l'orthographe. Mais ma langue est restée un exercice académique, sans lien culturel ou communautaire. En vérité, c'était ma participation hebdomadaire dans le programme des scouts francophones de la Colombie-Britannique qui m'a donné vraiment le minimum de contexte francophone dans ma vie.

Ce n'est qu'en 6^e année que j'ai finalement intégré l'école Victor-Brodeur, après que la nouvelle école moderne ait été construite, et une fois que les ressources ont été débloquées. La population de l'école Victor-Brodeur a explosé après la construction de cette nouvelle école. Il y a une énorme demande chez les parents et chez les jeunes pour l'éducation en français. Et pourtant, au fil des années, presque la moitié de mes pairs ont été mutés à des établissements secondaires du système public. Les raisons pour ce départ sont souvent très simples. Pour certains, c'était la distance. J'ai des amis qui devaient se lever à 5 h du matin et faire deux heures de route rien que pour obtenir une éducation dans leur langue maternelle. Ce n'est pas surprenant qu'ils aient abandonné.

Je sais que si la province avait accordé des fonds nécessaires à un système de transport adéquat et à la construction d'écoles dans les communautés éloignées de la ville, un grand nombre de ces amis auraient pu continuer dans le système francophone. Et pourtant, ce n'est que la semaine dernière, après une poursuite judiciaire de six ans, que la Cour suprême a finalement jugé que le ministère de l'Éducation a bel et bien manqué à son devoir de fournir des ressources adéquates pour ces services.

Pour d'autres étudiants, l'école francophone ne pouvait tout simplement pas leur permettre une vie scolaire complète. Nous n'avions pas d'équipes de sport, nous n'avions pas vraiment de clubs parascolaires, nous n'avions pas vraiment de programmes d'enrichissement. L'école n'avait tout simplement pas les moyens. Par conséquent, nous n'avions pas une véritable vie sociale en français liée à l'école.

Some simply did not see the relevance of French to their lives. They saw only the barriers. Many left because they were afraid that, once they entered an English-language post-secondary institution — since, of course, there is only one French-language university program in B.C. — they would be at a disadvantage. They wondered what good all this effort was if they couldn't live in French afterward.

I think there was a lack of identity markers. French was only an academic concept, with no cultural referents. The history curriculum, for example, focused solely on the history of Quebec and France. It was interesting on an academic level, but not relevant to my reality. Yet, there was a time when 40 per cent of the province's population was francophone, but I wasn't taught this at school. I learned about it only last year.

It was only when I discovered the Youth Council's activities that I had an epiphany and that I realized the richness of my heritage and my community. These activities — youth parliaments, francophone games, leadership workshops — helped me develop an identity as a francophone and as a citizen. It was at that point in my life that I moved from speaking about French to speaking about my francophonie. Yet our community organizations are also hindered by a lack of funds. The Scouts francophones, in which I participated in my youth, are bankrupt. The Youth Council wants to reach every young francophone and francophile to help them discover their sense of belonging to the francophonie and to their community, but we are often forced to turn down registrations from youth because of a lack of resources.

When I think about my experience, I wonder how I managed to keep my francophone identity alive when so many friends lost heart. In reality, I was the perfect candidate. I lived in the city. I had a school bus service. I had new infrastructure. I was more interested in academics than sports. I was drawn to an organization that promoted activities in French. I had a social life and a community, all in French. My friends did not all have this chance. But no one should have to satisfy a list of criteria in order to live in the official language of their choice.

The province simply does not take its francophone communities seriously. It provides a veneer of support, but our existence is simply an inconvenience for it. For real progress to occur, for my generation of francophones to stop losing their heritage and their francophonie, we need the resources to provide modern infrastructure; transportation; a rich, accessible, diverse and culturally-oriented education; and support for francophone community and extracurricular organizations. But this will not

Certains ne voyaient tout simplement pas l'intérêt du français dans leur vie. Ils n'y voyaient que des barrières dressées et plusieurs quittaient l'école française, car ils avaient peur que, une fois rendus aux études postsecondaires anglophones — car bien sûr, il n'y a qu'un programme universitaire en français en Colombie-Britannique —, ils soient désavantagés. Ils se demandaient à quoi leur servait cet effort s'ils ne pouvaient pas vivre en français après.

Selon moi, il manquait de repères identitaires. Le français demeurait un concept académique, sans référent culturel. Le curriculum d'histoire, par exemple, ne parlait que de l'histoire du Québec et de la France. C'est très intéressant, oui, sur le plan académique, mais c'est quand même éloigné de ma réalité. Et pourtant, il y avait une époque durant laquelle 40 p. 100 de la population de cette province était francophone. Mais cela, on ne l'enseigne pas à l'école. Et je ne l'ai appris que l'an dernier.

Ce n'est que quand j'ai découvert les activités du Conseil jeunesse que j'ai véritablement senti le déclic, que j'ai réalisé la richesse de mon héritage et de ma communauté. Ces activités, les Parlements jeunesse, les Jeux francophones, les ateliers de leadership, ont su former mon identité comme francophone et comme citoyen. C'est à ce moment-là de ma vie que j'ai commencé à parler non pas du français, mais de ma francophonie. Et, pourtant, nos organismes communautaires sont eux aussi coincés par un manque de fonds. Les scouts francophones, auxquels je me rattachais dans ma jeunesse, subissent un revers. Au Conseil jeunesse, nous voudrions atteindre tous les jeunes francophones et francophiles pour qu'ils puissent trouver leur sentiment d'appartenance à la francophonie et à leur communauté. Mais, actuellement, nous sommes souvent forcés de refuser des inscriptions de jeunes par manque de ressources.

En pensant à mon vécu, je me questionne : comment ai-je réussi, moi, à garder vivante ma francophonie quand tant d'amis se sont découragés? En vérité, j'étais le candidat parfait. Je vivais en ville, il y avait un service de transport scolaire, et les infrastructures étaient neuves; j'ai plutôt une nature académique que sportive, j'ai été atteint par un organisme qui faisait la promotion d'activités en français, j'avais une vie sociale et une vie communautaire en français. Mais mes amis n'ont pas tous eu cette chance. Selon moi, personne ne devrait avoir à satisfaire une liste de critères afin de pouvoir vivre dans la langue officielle de son choix.

La province ne prend tout simplement pas au sérieux le fait francophone. Elle y apporte un soutien de façade, mais pour elle, notre réalité n'est vraiment qu'un inconvénient. Pour qu'un véritable projet ait lieu, pour que ma génération de francophones cesse de perdre son héritage et sa francophonie, il nous faut les ressources pour pouvoir offrir des infrastructures modernes, du transport, une scolarité accessible, riche, diversifiée et culturelle et un appui aux organismes communautaires et parascolaires

happen until the institutions that are supposed to uphold our rights stop opposing us and a rich, fruitful and genuine partnership is forged.

Thank you.

The Chair: Thank you for your presentations. They were very powerful, and I must admit they moved me.

I'll turn the floor over to Senator McIntyre.

Senator McIntyre: Thank you, my friends, for your presentations. I'm very impressed. Rémi, in your presentation, you mentioned that the Youth Council's programming includes about 20 projects across the province. Can you speak a bit about the activities offered in French to youth in British Columbia?

Mr. Marien: Absolutely. The Youth Council is often presented as an organization that has two mandates. One is a community mandate, and the other is closer to schools for various reasons. Obviously, the youth want to create spaces outside the school environment and support the schools in all the gaps they have in life, in extracurricular activities at school.

Our programming includes province-wide events. We have the B.C. francophone youth parliament involving 20 participants. The event has media, member of Parliament and lobbyist components. We meet for three days over a weekend at the Victoria legislature. The youth organize the event together with the Youth Council. The youth choose the project and topics that interest them. They then debate the topics in the House according to the province's parliamentary process. This event has been running for 20 years in British Columbia.

We also have British Columbia's francophone games, which are held in May over four days. Training sessions and various workshops on leadership, sports, visual arts and performing arts are provided at the games. About seven training opportunities are provided. It's our largest event. We bring together 150 youth for four days. The youth come from across the province, as they do for the youth parliament. This event has been running for 25 years in British Columbia.

I think both the Parliament and the games are the oldest youth organization events in Canada. These two events truly represent our identity. I would say they are defining events of the Youth Council. They're also regular events. We have managed to convince funders to keep contributing to the events.

Each year, we organize various one-time events with the support of our partners. We have the Franco-Columbian Improvisation League. It's part of our partnerships with the schools. We have seven teams spread out across the province. We

francophones. Mais ceci ne se réalisera pas tant que les institutions qui sont censées être les garants de nos droits cessent de nous opposer et qu'un véritable partenariat, riche et fructueux, puisse voir le jour.

Je vous remercie.

La présidente : Je tiens tous à vous remercier pour vos présentations. Ce sont des présentations très puissantes et je dois avouer qu'elles m'ont émue.

Je vais passer la parole au sénateur McIntyre.

Le sénateur McIntyre : Je vous remercie, mes amis, pour vos présentations. Je suis très impressionné. Rémi, dans ta présentation, tu as mentionné que la programmation du Conseil jeunesse compte une vingtaine de projets d'envergure provinciale. Pourrais-tu nous parler un peu de ces activités qui sont offertes en français aux jeunes en Colombie-Britannique?

M. Marien : Absolument. Au Conseil jeunesse, souvent, on nous présente comme une organisation ayant deux mandats : un qui est communautaire et un qui est plus près des écoles pour des raisons différentes. Évidemment, les jeunes souhaitent créer des espaces en dehors du milieu scolaire et appuyer les écoles dans tous les manquements qu'ils ont dans la vie, dans les activités parascolaires au sein de l'école.

Il y a tout un aspect de notre programmation qui comporte des événements d'envergure provinciale. On a un Parlement jeunesse francophone de la Colombie-Britannique auquel participe 20 joueurs et qui comporte les volets députés, médias et action citoyenne. On se rencontre pendant trois jours, la fin de semaine, dans la législature de Victoria. Et ce sont les jeunes qui organisent cet événement en collaboration avec les membres du Conseil jeunesse. Les jeunes choisissent leur projet, des thématiques qu'ils ont à cœur et qu'ils débattent par la suite en Chambre, selon le processus parlementaire de la province. Cet événement existe depuis 20 ans en Colombie-Britannique.

On a aussi les Jeux francophones de la Colombie-Britannique qui ont eu lieu au mois de mai pendant quatre jours, qui offraient des formations et des ateliers divers portant sur le leadership, les sports, les arts visuels et les arts de la scène. Il y a environ sept formations qui sont offertes. C'est notre plus grand événement. On arrive à réunir 150 jeunes pendant quatre jours. Ces jeunes viennent de toute la province, comme pour le Parlement jeunesse. Cet événement existe depuis 25 ans en Colombie-Britannique.

Autant pour le Parlement que pour les Jeux, je crois que ce sont les plus vieux événements dans les organismes jeunesse, au Canada. Ces deux événements représentent vraiment notre identité. Et ce sont des événements fondateurs, je dirais, du Conseil jeunesse. Ce sont des événements récurrents aussi. On a réussi à convaincre des bailleurs de fonds de continuer à financer ces événements.

Chaque année, nous organisons différents événements ponctuels grâce à la confiance de nos partenaires. On a une ligne d'improvisation franco-britanno-colombienne. Cela fait partie de nos partenariats avec les écoles. On a sept équipes

train the youth by having them practice for several months with trainers. We then organize a provincial tournament as part of the Festival du Bois, one of the largest francophone festivals in the province. This event has been running for the past six years.

We also have a youth radio project where we provide workshops in schools. It's a mobile radio we created in partnership with the Centre de la francophonie des Amériques, an organization established in Quebec. It's the same concept. It's a travelling radio station. We noticed it could compensate for the linguistic isolation of youth. The radio station travels to communities and classrooms where youth are more isolated and less exposed to the francophonie to give them an opportunity to speak and express themselves in French.

We also have the SAGA, one of our more recent events. It was launched two years ago. We created the event to organize our annual general meeting. You have no doubt heard a great deal about the Parler pour les jeunes initiative. Our philosophy is to work. That's what represents us. To give you some context, before our annual general meeting, in the course of the francophone games, we quickly realized that an annual general meeting was required in a non-profit organization. We needed a place where youth are individual members and where we can get them to vote on an annual budget and programming and make strategic decisions for the youth organization, such as budget-related decisions. We're using an event that already exists in our programming to give them a voice. Some youth don't want to have an annual general meeting, which is completely understandable.

As a result, we created SAGA, a three-day event focused on civic engagement and community involvement with a view to building ties with community organizations. Workshops on governance and community involvement are provided to participants. The goal is to give young people opportunities. We work with a smaller pool of youth, somewhere between 30 and 40 young people looking to make a difference in their communities. Since launching the initiative, we have already seen positive results. We get about 10 or so applications for each position on the board of directors. That shows how interested young people are in making a difference by being on the board of directors. The initiative has been in place for two years now.

Needless to say, as far as all of these programs are concerned, we face some clear financial challenges. Every year, we have to start from scratch. We never know how much funding we will get, which makes it incredibly difficult to keep these programs going.

In addition to all of these positive community-based events, we have developed school-based programs. The new Empreintes project put in place this year is designed to educate youth about violence and bullying at school. We will be travelling all over the province to teach young people about prejudice and violence, regardless of whether it relates to the francophone reality. We

réparties dans la province. On forme les jeunes en les faisant pratiquer pendant plusieurs mois avec des entraîneurs. Ensuite, on organise un tournoi provincial dans le cadre du Festival du Bois, qui est un des plus grands festivals francophones de la province. On tient cet événement depuis six ans.

On a un projet également de radio jeunesse où on offre des ateliers dans les écoles. C'est une radio mobile qu'on a créée en partenariat avec le Centre de la francophonie des Amériques, qui est un organisme établi au Québec. Et c'est le même concept, c'est une radio qui se déplace. On a constaté que cela pouvait pallier l'isolement linguistique des jeunes. Une radio qui se déplace dans les communautés et les salles de classe, où les jeunes sont plus isolés et moins exposés à la francophonie pour leur permettre de parler et de s'exprimer en français.

On a également la SAGA, l'un des derniers événements mis en place il y a deux ans, qu'on a créé pour organiser notre assemblée générale annuelle. Vous avez certainement beaucoup entendu parler de l'initiative Parler pour les jeunes. Notre philosophie, c'est de travailler, c'est ce qui nous représente. Juste pour vous mettre en contexte, avant notre assemblée générale annuelle, dans le cadre de nos Jeux francophones, on s'est vite rendu compte qu'il fallait une AGA dans un organisme à but non lucratif, où les jeunes sont des membres individuels et où on les amène à voter sur un budget annuel, sur une programmation, et à prendre des décisions stratégiques pour l'organisme jeunesse, par exemple en ce qui concerne le budget. On profite d'un événement qui existe déjà dans notre programmation pour leur donner la voix. Mais il y a des jeunes qui ne souhaitent pas avoir une AGA, ce qui est tout à fait compréhensible.

Du coup, on a créé cette SAGA, qui est un événement de trois jours centré sur la participation citoyenne, l'implication communautaire, où l'on établit des liens avec les organismes communautaires, où on offre des ateliers sur la gouvernance et sur l'engagement au sein de la communauté. On ouvre des perspectives aux jeunes. On travaille avec un bassin plus petit, soit une trentaine ou une quarantaine de jeunes qui veulent faire une différence dans leur communauté. Et depuis qu'on a lancé cette initiative, on constate déjà des résultats positifs. Il y a une dizaine de candidatures par poste au sein du conseil d'administration. Cela démontre l'intérêt des jeunes à vouloir faire une différence en participant au conseil d'administration. Cela fait déjà deux ans que cette initiative a vu le jour.

Inutile de vous dire que pour tous ces programmes, on a des défis financiers évidents. On est obligé de réinventer la roue chaque année. On ne sait jamais quel financement on obtiendra. C'est très difficile de conserver ces programmes.

En plus de tous ces événements, qui sont bénéfiques pour notre communauté, on a mis sur pied des programmes en lien avec les écoles. Le tout nouveau projet Empreintes mis en œuvre cette année a pour but de sensibiliser les jeunes à la violence et à l'intimidation en milieu scolaire. On fera une tournée dans toute la province pour sensibiliser les jeunes sur les préjugés et la

have also created youth advocacy committees to encourage young people to take more effective action in dealing with issues in their school environment.

We are in the midst of launching a province-wide performing arts competition because we feel that remains an underdeveloped area among young people in the community. A similar competition already exists for adults, but youth do not have access to spaces where artistic expression is encouraged. So we really want to showcase the talent that young people in the francophone community have, the talent that lies within each of them; we want that talent to be a source of pride for them and the community. For that to happen, young people need guidance, training and a space where they can be creative. We plan to hold a province-wide competition in partnership with schools, as well as another competition that will take place in March in the greater Vancouver area. The competition will be open to members of the community so they can watch the young people perform on stage.

We are also responsible for coordinating the provincial student council in partnership with the French-language school board and 13 young people each representing their schools. In other words, they are representing their schools and, by extension, the entire student population of the French-language school board. We organize four face-to-face meetings every year. We hold virtual meetings as well; we try very hard to make sure that francophone youth are given an opportunity to be heard in the French-language school board. We serve as mentors and guides, and we bring young people into the decision-making process. We have built a number of strong ties with the board of directors of the French-language school board, which agreed to allow youth representatives on the board. After six years of tireless work, we are finally seeing the fruits of our labour.

We organize leadership internships for all grade 8 students in the French-language school board. For two months, facilitators work in camps providing three-day workshops to young people to make them aware of the importance of the francophone community. The goal of the internships is to deter young people from leaving the community by encouraging them to pursue their French education at the high-school level. We need to get that light bulb going off in young people's minds, as Noah said earlier, and give them that sense of belonging to the francophone community. The program is meant for grade 8 students.

That is an overview of the various projects we deliver. No doubt, some have slipped my mind. In addition, we offer a range of projects for young people between the ages of 19 and 25, and we get no funding for those. The young people, themselves, organize social events such as informal gatherings from 6 p.m. to 8 p.m. Once a month, Sophie Brassard organizes such a gathering; all the young people are invited to come for a drink and socialize in French. Some 30 to 40 young people who don't necessarily know one another eagerly await the opportunity to get together in Vancouver to speak French. For many of them, it can be the only opportunity they get all month long to converse with others in French for a whole evening.

violence, en lien ou non avec le fait francophone. Ensuite, on a créé des comités en faveur des jeunes dans les écoles afin de les inciter à mener des actions pour mieux répondre aux enjeux de leur milieu scolaire.

On est en voie de lancer un concours provincial sur les arts de la scène parce qu'on est d'avis que cet intérêt n'est pas assez développé chez les jeunes dans la communauté. Un tel concours existe déjà pour les adultes, mais les jeunes n'ont pas accès à des espaces qui encouragent l'expression artistique. Donc on veut vraiment montrer qu'au sein de la francophonie, il y a de jeunes talents qui rayonnent, qui sommeillent en chacun. Et ceux-ci ont besoin d'accompagnement, de formation et d'une scène pour s'exprimer. On compte organiser un concours provincial en partenariat avec les écoles ainsi qu'un autre concours qui aura lieu en mars dans le Grand Vancouver. Ce concours sera ouvert à la communauté pour voir ces jeunes devant la scène.

On se charge aussi de coordonner le Conseil étudiant provincial en partenariat avec le Conseil scolaire francophone avec la participation de 13 jeunes qui représentent chacun leur école, c'est-à-dire les jeunes de leur école, donc par déclinaison, tous les jeunes scolarisés au CSF. On organise quatre rencontres physiques par année. On tient aussi des rencontres virtuelles et on met beaucoup d'effort pour que les jeunes francophones puissent faire entendre leur voix au CSF. On joue un rôle de mentor et d'accompagnement, et on fait participer ces jeunes aux instances de décision. On a créé des rapprochements très intéressants avec le conseil d'administration du CSF, qui a accepté d'accueillir des représentants jeunesse au sein de son conseil d'administration. Après six ans de travail acharné, nos efforts ont enfin porté leurs fruits.

On organise des stages de leadership pour tous les élèves de 8^e année du CSF. Pendant deux mois, des animateurs sont dans des camps pour offrir des ateliers d'une durée de trois jours afin de conscientiser les jeunes à l'importance de la francophonie. Ce stage a pour but d'éviter le décrochage chez les jeunes en les encourageant à poursuivre leurs études secondaires. Il faut provoquer chez les jeunes un déclic, comme l'a mentionné tantôt Noah et leur donner un sentiment d'appartenance à la francophonie. Ce projet cible les élèves de 8^e année.

Voici un éventail de tous nos projets. J'en oublie sûrement. Il y a aussi tous les projets qui s'adressent aux jeunes de 19 à 25 ans pour lesquels on n'obtient aucun financement. Ce sont les jeunes eux-mêmes qui organisent les activités sociales en organisant des 6 à 8. Sophie Brassard organise une fois par mois un 6 à 8 où tous les jeunes sont invités à prendre un verre et à socialiser en français. De 30 à 40 jeunes, qui ne se connaissent pas forcément, attendent avec impatience de se rencontrer à Vancouver pour pouvoir parler français. Pour la plupart d'entre eux, c'est parfois le seul moment dans le mois où ils peuvent s'entretenir en français pendant une soirée.

The Chair: I am going to have to ask you to wrap up so that other senators have a chance to ask questions.

Mr. Marien: No problem. My apologies. I will stop there, then. Thank you.

Senator McIntyre: Thank you, Rémi, for your answer. Could you also comment on how important certain tools are when it comes to encouraging young people to learn French in British Columbia? I am referring to tools such as websites, movies and reading material.

Mr. Marien: As we mentioned in the presentation, the tools, or cultural referents, are incredibly important, especially to show young people that interesting things are happening in French. That is a challenge for young people in our generation. It's well and good to show students examples of cultural referents from a different era and to teach them about events that helped further the francophone community both in Canada and around the world. But I think what young people need is an accessible francophone community.

These days, it is not easy to find a concert given by a French artist that young people like. They don't know very many. It is important to connect young people with what they like.

As Noah was saying earlier, it is also a matter of showing them that the francophone community isn't limited to Quebec, France or other cultural referents; they need to be shown that they have a place in the community. By seeing local cultural referents, by seeing young people who live where they live singing in French, for example, young people can assume their francophone identities and feel as though they belong to the community. I think that is what young people need. I think they also need access to resources such as school and public libraries. They need to see that institutions and groups have a French-language presence on social media and are posting in French. Employment is another area that comes to mind. Sometimes job postings are in English only even though candidates are required to speak French in order to apply. Why aren't those job offers posted in French? It is necessary to stimulate visual contact with French, the presence of French, be it on the Internet or in day-to-day life.

Senator Gagné: Thank you for sharing your story with us. Thank you, as well, for what I am seeing and hearing. You are truly living your mission and philosophy; you really exemplify the idea of for and by youth. Just from the description of all the activities you are working on and your remarks, it is clear you are living your mission.

The Prime Minister made a commitment to young people. He is the Minister of Youth. Have you contacted him to set up a meeting to discuss your vision for francophone youth?

Mr. Rondeau: On the surface, no.

Senator Gagné: Not yet? Tomorrow?

La présidente : Je vais devoir vous demander de conclure pour donner la chance aux autres sénateurs de poser des questions.

M. Marien : Parfait, excusez-moi. Donc, je m'arrête ici. Je vous remercie.

Le sénateur McIntyre : Merci, Rémi, pour ta réponse. Pourrais-tu également nous parler de l'importance que les jeunes accordent à certains outils, comme les sites web, le cinéma et la lecture dans le but de favoriser l'apprentissage du français en Colombie-Britannique?

M. Marien : Comme on l'a dit dans la présentation, les outils, les référents culturels sont très importants, surtout pour montrer aux jeunes qu'il se passe des choses intéressantes en français. C'est un défi pour les jeunes de notre génération. C'est très bien de montrer aux élèves des exemples de référents culturels d'une autre époque et des événements qui ont fait évoluer la francophonie canadienne et partout dans le monde. Mais je pense que ce dont ont besoin les jeunes, c'est d'une francophonie accessible.

De nos jours, ce n'est pas évident d'amener des jeunes à un concert en français donné par un artiste qui leur plaît. On n'en connaît pas énormément. Il est important de rapprocher les jeunes avec ce qui leur plaît.

Comme le disait Noah, tantôt, c'est aussi leur montrer que la francophonie ne se limite pas seulement au Québec, à la France ou à d'autres référents culturels, et que cette francophonie leur appartient. En montrant qu'il y a des référents culturels locaux, que des jeunes réussissent à chanter en français ici, les jeunes peuvent s'approprier, s'identifier. Je pense que c'est ce dont les jeunes ont besoin. Et plus que cela, les jeunes doivent avoir accès à des ressources, comme les bibliothèques scolaires et municipales. On doit leur montrer que les médias sociaux ont une présence et un affichage en français provenant d'institutions, de groupes. Et là, quand je pense à l'emploi, où parfois on voit des offres d'emploi affichées en anglais seulement et qu'on demande de maîtriser le français. Pourquoi cette offre n'est-elle pas diffusée en français? Il faut stimuler le contact visuel, la présence du français, que ce soit sur Internet ou dans la vie quotidienne.

La sénatrice Gagné : Je vous remercie de partager avec nous votre parcours. Et merci également de ce que je vois et de ce que j'entends. Vous vivez vraiment votre mission et votre philosophie pour et par les jeunes. Juste par la description de toutes les activités que vous venez de faire et aussi de par vos témoignages, il est évident que vous le vivez.

Le premier ministre a pris un engagement face à la jeunesse. Il est le ministre responsable de la Jeunesse. Est-ce que vous l'avez appelé pour prendre rendez-vous avec lui pour lui faire part de votre vision de la jeunesse francophone?

M. Rondeau : À la surface, non.

La sénatrice Gagné : Pas encore? Demain?

Mr. Rondeau: Maybe one day soon. But I did have the chance to participate in a round table with the Minister of Canadian Heritage in Victoria recently.

I was encouraged that the round table addressed the reality of the francophone community and its renewal, especially outside Quebec. What really surprised me, and this relates to the topics we were just talking about, was that, out of 15, 16 or 17 participants, I was the only young person at the table, despite the fact that we were talking about the renewal of the francophone community.

In fact, I noticed that the somewhat archaic view of francophones as warriors fighting for their rights, be it in Quebec, Manitoba or elsewhere, is still present in people's minds. That whole notion of francophones struggling against assimilation still exists. But something has changed. It's hard to pinpoint the problem, but it is no longer simply a matter of fighting for rights and services. We need to support and strengthen our local identity here. And, unfortunately, as things stand, if it boils down to education, there is no real desire to consult young people and ask them their thoughts on the renewal of the francophone community. We can all agree that the community's renewal cannot happen without the involvement of its youth. Nevertheless, the practice of consulting only long-standing organizations continues. I am referring to organizations such as the Société francophone de Victoria and francophone organizations in Vancouver, groups that are led mainly by people over 40. I am not saying it's not a good idea to consult them. But they aren't necessarily organizations that address young people's needs when it comes to the community's renewal and the continuity of its members' identity. They are working on ensuring the renewal of the services we currently have, but we will have further needs. And those needs are not being taken into account. That is really the gap we want to address. Unfortunately, the youth aren't being consulted on the issue.

Senator Gagné: If you wanted to tell Prime Minister Trudeau one thing about the future of British Columbia's francophone youth, what would it be?

Ms. Brassard: One thing?

Senator Gagné: I know there are many, but I also know that other senators have questions they would like to ask.

Ms. Brassard: I feel a bit put on the spot.

Senator Gagné: You can think about it and get back to me. As Executive Director, Rémi —

Mr. Marien: I prefer to let the youth answer that.

Senator Maltais: Sophie, Rémi, Noah, kudos to you! Your short presentation is worthy of a film in each of your cases. I could call you unwavering French-Canadian British Columbians. You are the epitome of those who charged headlong into the battle. You went for it and you succeeded.

M. Rondeau : Peut-être un jour dans un proche avenir. Par contre, j'ai eu la chance de participer à une table ronde avec la ministre du Patrimoine canadien récemment à Victoria.

Et à ce sujet, j'aimerais dire que j'ai trouvé intéressant que cette table ronde aborde le contexte de la communauté francophone ainsi que sa relève, surtout hors Québec. Ce qui m'a vraiment surpris, et cela touche aux sujets dont on vient de discuter, c'est que, parmi les 15, 16 ou 17 interlocuteurs, j'étais le seul jeune à la table, alors qu'on parlait de la relève de la communauté francophone.

En fait, j'ai remarqué qu'on a toujours cette notion un peu archaïque du francophone combattant qui revendique ses droits, soit au Québec, au Manitoba ou peu importe, le francophone qui se bat pour contrer l'assimilation. Mais quelque chose a changé. C'est difficile de mettre le doigt sur le problème, mais ce n'est plus simplement une bataille pour les droits et les services. On a besoin de soutenir et d'enrichir notre identité locale ici. Et malheureusement, en ce moment, si on ramène cela à l'éducation, il n'y a pas vraiment de volonté de consulter les jeunes et de leur demander leur point de vue sur la relève. Parce qu'on s'entend, la relève passe nécessairement par les jeunes. Pourtant, on continue de consulter uniquement des organismes qui existent depuis longtemps, comme la Société francophone de Victoria, de Vancouver, des organismes qui sont surtout dirigés par des gens de plus de 40 ans. Ce n'est pas que c'est mauvais, mais ce n'est pas nécessairement des organismes qui répondent aux besoins des jeunes en matière de relève pour assurer une continuité de l'identité. Ils assurent la relève des services dont on bénéficie en ce moment, mais on aura des besoins ultérieurs. Et cela, on n'en tient pas compte. C'est vraiment cet aspect qu'on aimerait aborder. Malheureusement, on ne consulte pas les jeunes à ce sujet.

La sénatrice Gagné : Si vous aviez un message à transmettre au premier ministre Trudeau, quel serait-il, face à l'avenir de la jeunesse francophone en Colombie-Britannique?

Mme Brassard : Un message?

La sénatrice Gagné : Je sais qu'il y en a plusieurs, mais je sais que d'autres sénateurs veulent poser des questions.

Mme Brassard : Je me sens un peu sous pression.

La sénatrice Gagné : Tu peux y penser et revenir. Rémi, toi, en tant que directeur général...

M. Marien : Je préfère que ce soit les jeunes qui y répondent.

Le sénateur Maltais : Sophie, Rémi, Noah, chapeau! Votre courte présentation est digne d'un scénario de film dans chacun de vos cas. Je pourrais vous qualifier d'irréductibles Franco-Canado-Britanno-Colombiens. Vous êtes la démonstration même de ceux qui n'ont pas baissé la tête, qui ont foncé, et vous avez réussi.

Earlier, Noah, you were talking about history. I asked the question to a group of teachers here, and no one had an answer for me. Don't look to Quebec, France or elsewhere for history. You have your own history, and it is important. It is the blood running through your veins and the fire inside you. Don't look elsewhere for culture because you have your own. Build it. To do that, you need money.

But, as a francophone from Quebec, I will tell you one thing: you will get nowhere without fighting for it. It took us 300 years to acquire language legislation in Quebec. We know how to be patient. Now we have it. It will take a long time, but it is young people like you — You are right. It is no longer the generation of 40- to 50-year-olds who are going to be the bearers of that culture, who are going to ensure its growth. It is you. Young people like you. It is the thousands of young people all over British Columbia.

I urge you to keep up your efforts, but not to fight. It's fun to do what you are doing. You enjoy it. You are living life, you are meeting each other. Sophie even said she could fall in love doing her job. What is also great is that, on top of the fact that you enjoy doing it, you are helping the generations that will come after you, without even knowing it. At your age, you are not thinking about the future generations. You are thinking about yourselves, and that's normal.

I may have a question on funding. I am from the world of finance, so I am always interested in money. If I can help you get some, even better. But if I do help you out, I will do it 100 per cent.

How is your board funded, Rémi?

Mr. Marien: We get core funding from Canadian Heritage.

Senator Maltais: Recurrent funding?

Mr. Marien: Yes, recurrent funding. But we do have to apply every year. Although, in the past year, we have had an opportunity to obtain multi-year funding. That means we have core funding of \$85,000 for a provincial organization.

Then, we get funding from Canadian Heritage for specific projects — the francophone games and Parliament — and that funding is not recurrent. We have to apply every year and we have to prepare reports outlining the results of those activities every year, even though the events have been going on for 20 and 25 years respectively.

Since launching the SAGA initiative I was talking about earlier, we have received funding support from the Ministry of Education to the tune of \$10,000. Prior to that, we weren't receiving any support from the ministry.

Tout à l'heure, Noah, tu parlais de l'histoire. J'ai posé la question à un groupe de professeurs, ici, et personne ne m'a répondu. N'allez pas chercher l'histoire au Québec, en France ou ailleurs. Vous avez votre propre histoire. Et elle est importante. C'est le sang qui coule dans vos veines et c'est cette chaleur que vous devez avoir. Ne cherchez pas une culture ailleurs, car vous avez la vôtre. Développez-la. Et pour la développer, cela prend des fonds.

Mais je vous dis une chose, d'un francophone du Québec : on n'a rien sans travail. Ça nous a pris 300 ans pour avoir une loi linguistique au Québec. On sait patienter. Et on l'a. Ça va prendre beaucoup de temps, mais ce sont des jeunes comme vous... Tu as raison, ce n'est plus la génération des 40-50 qui vont porter cette culture, ce développement francophone. C'est vous. Des jeunes comme vous. Ce sont les milliers de jeunes répartis sur tout le territoire de la Colombie-Britannique.

Je vous demande de continuer, pas de vous battre. C'est le fun de faire ce que vous faites. Vous aimez ça. Vous vivez, vous vous rencontrez. Sophie a même dit qu'elle pouvait tomber en amour en faisant son travail. C'est ce qui est très bien, aussi. Vous avez du plaisir à le faire, mais vous le faites pour les générations qui vont vous suivre, sans le savoir. Parce qu'à votre âge, vous ne pensez pas aux générations qui vont suivre. Vous pensez à vous autres, et c'est normal.

J'aurais peut-être une question sur le financement. Je viens du monde de la finance, l'argent m'intéresse toujours. Si je peux vous en soutirer, tant mieux. Mais si je peux regarder avec vous comment vous pouvez en avoir plus, je vais le faire avec vous à 100 milles à l'heure.

Comment est financé votre conseil, Rémi?

M. Marien : On a un financement de base de Patrimoine canadien.

Le sénateur Maltais : Récurrent?

M. Marien : Oui, récurrent. Il faut quand même faire une demande de financement chaque année. Même si, depuis la dernière année, on a eu la chance d'obtenir un financement pluriannuel. Donc, on a un financement de base, qui est de 85 000 \$ pour un organisme provincial.

On a ensuite du financement de projets de Patrimoine canadien, pour les Jeux francophones et le Parlement, qui n'est pas récurrent. On doit faire une demande chaque année et on doit montrer les résultats de nos activités chaque année, avec des rapports, sachant que ces événements se passent depuis respectivement 20 et 25 ans.

On reçoit l'appui du ministère de l'Éducation, depuis qu'on a notre SAGA, dont je vous parlais tout à l'heure — avant, nous n'avions pas d'appui du ministère de l'Éducation provincial —, à hauteur de 10 000 \$.

The combined project funding from Canadian Heritage for the games and Parliament is \$40,000, for the two province-wide events. So, all told, it's about \$150,000.

For 2016-17, our budget is \$650,000. All the rest comes from what we earn selling our services to schools. We show them that we have expertise they need. The amount is negotiated every year and depends on the strength of our partner relationships, because, personally, we have —

Senator Maltais: I have to stop you there, as I have other questions.

Do you get any funding from patrons, sponsors?

Mr. Marien: No.

Senator Maltais: Perhaps I can give you a tip.

Mr. Marien: We have a charitable organization registered with the Canada Revenue Agency.

Senator Maltais: If you receive donations, you can issue receipts for tax purposes.

Mr. Marien: Yes.

Senator Maltais: Why not ask financial institutions for support? I can easily picture Noah and Sophie walking into the Royal Bank and saying, "Here is our project. Now how much would you like to contribute?" The bank would have a hard time refusing. Saying no to you would be akin to saying no to British Columbia's entire francophone community. The same goes for the Bank of Montreal and TD Bank.

Try looking for patrons. I know it's not easy, but it is doable. It is done in other fields, in other parts of the country. It would be very much in their interest to support you.

You know, money has no colour, no language. If financial institutions pony up, they will advertise their generosity. They will promote the fact that they are supporting you. Tim Hortons has its charity, and so does McDonald's. So why would they not help British Columbia's francophone community? It is doable. It's not easy, but it is doable.

Mr. Marien: We tried that in the past, and I can assure you that the only argument they accepted was that we were a youth organization. Our francophone status gave us no leverage whatsoever. It was not an argument that was at all heard or understood. To them, we are foreigners or we have absolutely no credibility to make the request. They are unaware that British Columbia has a francophone community.

Senator Maltais: So bring your sign with you. Solicit their support holding your sign. This country has two official languages. Two official languages, not a second language. Don't ever let someone tell you that French is a second language. That is not true. It is an official language. Other

Les deux financements de projets de Patrimoine canadien, Jeux et Parlement, c'est 40 000 \$ en tout, pour ces deux événements provinciaux. Donc, cela représente environ 150 000 \$.

Pour l'année 2016-2017, on dispose d'un budget de 650 000 \$. Tout le reste vient de la vente de services qu'on offre aux écoles. On montre ainsi qu'on a une expertise dont ils ont besoin. Cette enveloppe est négociée chaque année et dépend de nos bonnes relations avec les partenaires, parce que personnellement, nous avons...

Le sénateur Maltais : Je dois t'arrêter, parce que j'ai d'autres questions.

Obtenez-vous du financement des mécènes, des commanditaires?

M. Marien : Non.

Le sénateur Maltais : Je peux peut-être vous donner un truc.

M. Marien : On a un organisme de bienfaisance enregistré par l'Agence du revenu du Canada.

Le sénateur Maltais : Si vous recevez des dons, vous pouvez remettre un reçu.

M. Marien : Oui.

Le sénateur Maltais : Pourquoi ne pas aller frapper aux portes des institutions financières? Je vois très bien Noah et Sophie arriver à la Banque Royale et dire : « Voici notre projet, combien voulez-vous y contribuer? » Et ils seront très embêtés de dire non. Parce qu'en disant non, c'est comme dire non aux francophones de la Colombie-Britannique. C'est la même chose pour la Banque de Montréal et la Banque TD.

Essayez d'aller du côté des mécènes. Je sais que ce n'est pas facile, mais c'est faisable. Cela se fait dans d'autres domaines, dans d'autres coins du pays. Et ces gens ont tout intérêt à vous aider.

Vous savez, l'argent n'a pas de couleur, n'a pas de langue. Si les institutions financières contribuent, elles vont en faire une publicité. Elles diront : « Nous aidons. » Tim Hortons a sa société, McDonald's la même chose. Alors, pourquoi ne pas aider les francophones de la Colombie-Britannique? C'est faisable. Ce n'est pas facile, mais c'est faisable.

M. Marien : On a déjà essayé de le faire, et je peux vous garantir que le seul argument qu'on peut donner, c'est qu'on est un organisme jeunesse. Le fait qu'on soit francophone n'est absolument pas un argument. Ce n'est absolument pas entendu, ce n'est absolument pas compris. Pour eux, on est des étrangers ou on n'a pas du tout la légitimité de demander. Ils ne savent pas qu'il y a des francophones en Colombie-Britannique.

Le sénateur Maltais : Apportez donc la pancarte avec vous. Allez les solliciter avec la pancarte. Il y a deux langues officielles dans notre pays. Il y a deux langues officielles; il n'y a pas de langue seconde. N'acceptez jamais d'entendre « le français est une langue seconde ». Ce n'est pas vrai. C'est une langue officielle. Les

languages, Italian, Japanese and all the rest, are second languages. French, however, is an official language. Never let anyone treat you as though you are second-class citizens.

When I am in Quebec and I talk to anglophones, I say that they are speaking the other official language, not the second language.

Senator Jaffer: Thank you for your presentation. As a British Columbian, I am very proud of your presentation. But I am also very proud of what you said. You called the francophone community big, saying that it had grown. That is music to my ears because it's precisely why I fight so hard. I would like my colleagues to understand that the francophone community here, in British Columbia, is growing. Many more people are arriving, after all.

I have a question for you. Yes, the francophone community is growing, and that is wonderful. But, in terms of bilingualism in our province, it is really important to include other communities and to talk about our bilingualism. Yes, there are other languages, but it is particularly important that we refer to ourselves as bilingual.

How do you communicate with other people? Forgive me, I am a French learner.

[English]

How would you convince your friends, the people around you? I say this with a lot of respect. Don't take it the wrong way. I worry that we speak to each other rather than to increase the circle.

How do we make sure that we are a bilingual country, that more and more people understand that and want to speak French not just because we are bilingual but because they love to speak French?

[Translation]

Ms. Brassard: For people who speak only one language, it is often hard to understand how enriching it is to speak more than one language. I even have trouble explaining it to my friends. For example, at work, sometimes it is so much more than simply translating something from English into French. It is an entirely different way to express yourself. It comes with a different sense of humour as well. There are a variety of ways to say something in French and in English, and that makes you look at things differently. You think differently, and what an advantage that is. I don't think that is specific to French; I think it happens with any language. I am jealous of anyone who can speak three or more languages. I wish I spoke more of them.

The significance of French is tied to a person's identity. French brings so much more than just another way of expressing yourself. That is how I explain it to people.

autres langues, l'italien, le japonais ou tout ce que tu voudras, ce sont des langues secondes, mais le français est une langue officielle. Et n'acceptez pas d'être des gens de seconde classe.

Quand je suis au Québec et que je parle à des anglophones, je dis qu'ils parlent l'autre langue officielle. Ce n'est pas la langue seconde.

La sénatrice Jaffer : Je vous remercie pour votre présentation. En tant que Britanno-Colombienne, je suis vraiment fière de votre présentation. Mais je suis aussi vraiment fière de ce que vous avez dit. Vous avez dit que la communauté francophone est large, qu'elle a augmenté. Pour moi, c'est comme de la musique, parce que c'est la raison pour laquelle je me bats autant. J'aimerais que mes collègues comprennent que la communauté francophone, ici en Colombie-Britannique, augmente. Parce qu'il y a de nombreuses autres personnes qui arrivent.

Mais j'ai une question pour vous. Oui, la communauté francophone augmente. C'est fantastique. Mais pour le bilinguisme dans notre province, c'est vraiment important d'inclure d'autres communautés et de parler de notre bilinguisme. Oui, il y a d'autres langues, mais c'est vraiment important de dire que nous sommes bilingues.

Comment communiquez-vous avec les autres personnes? Je suis désolée, je suis étudiante en français.

[Traduction]

Comment vous y prendriez-vous pour convaincre vos amis, les gens qui vous entourent? Je le dis très respectueusement. Ne le prenez pas mal. Je m'inquiète de nous voir parler entre nous, plutôt que d'élargir le cercle.

Comment pouvons-nous nous assurer que de plus en plus de gens comprennent que nous vivons dans un pays bilingue et qu'ils en viennent à vouloir apprendre le français, non seulement en raison du bilinguisme, mais aussi parce qu'ils aiment parler cette langue?

[Français]

Mme Brassard : Pour des personnes qui ne parlent qu'une langue, c'est souvent difficile de comprendre la richesse de parler plus d'une langue. Et c'est difficile de l'expliquer à mes amis. Par exemple, au travail, parfois, c'est tellement plus que de faire une simple traduction en français par rapport à ce que tu dis en anglais. C'est une façon complètement différente de s'exprimer. Et cela vient aussi avec un sens de l'humour différent. Il y a diverses façons de dire des choses en français et en anglais. Et cela te fait penser de manière différente. Tu réfléchis différemment, puis c'est tellement bénéfique. Et je pense que ce n'est pas juste avec le français, mais c'est pareil avec n'importe quelle langue. Je suis jalouse des personnes qui parlent trois langues ou plus. J'aimerais en connaître plus.

Quand je parle de l'importance du français, cela vient avec ton identité. Cela vient avec tellement plus de choses que juste une autre façon de s'exprimer. C'est de cette manière que je l'explique aux gens.

Mr. Marien: I will approach it through the lens of the young person. How do we manage to also convince immersion students, who haven't necessarily had the same experience with French as young francophones who have grown up speaking only French at home? That is something we wonder a lot about when it comes to young people. How do we be inclusive? How do we make those young people realize that we are all part of the same French-speaking family?

I think it has a lot to do with the idea of language security, and that is why we often say we are trying to do away with the words "francophone" and "francophile." We refer to French-speaking youth, young people who speak French. Every single young person has access to the youth council's services and French-language social activities, regardless of their skill level. They are welcome as soon as they have the desire to live the experience. Young people have different francophone realities; some of them live in Quesnel and very remote towns, where their only opportunity to speak French is in the classroom. We need to tell them that the council's events are for them, even though, it's not unusual for people to go back and forth between French and English. We aren't anti-English. That is not what we advocate. We promote the value of young people's identity, and that identity is bilingual.

That is why we take a different attitude at the youth council, unlike some schools who reprimand students for speaking English. We recognize the bilingual identity. All we want is for young people to use the opportunity to speak French so that they can become fluent, and such opportunities are very hard to come by. But we also want them to feel safe from a language standpoint. In other words, if they are struggling to express what they want to say in French, for example, telling someone they have feelings for them, we want them to feel comfortable expressing themselves in English if they prefer. The other person might answer in French. That is our view of bilingualism, respecting the dual identity.

Mr. Rondeau: I agree with Sophie and Rémi. But, in addition to that, I take a more general view, focusing on the francophone community rather than on French. At the end of the day, people are often taught a very academic variant of the French language, a standard version of French that does not necessarily reflect the great diversity or many dialects of the francophone community. No one speaks the perfect variant of French. That is a message seldom communicated to students in immersion programs or those attending the school board's French-language schools, for example. We should not reinforce a narrow view of the francophone community, to basically say that a person's identity boils down to nothing more than a language, and not just a language but a strict variant of that language. By doing that, we are cutting out a wide-ranging perspective and a broader view, we are denying a cultural asset that not only exists, but is also necessary to integrate different perspectives. To my mind, those

M. Marien : Je vais prendre l'angle des jeunes. Comment arrive-t-on à convaincre aussi des jeunes qui sont dans les programmes d'immersion, qui n'ont pas forcément le même bagage de langue française que des jeunes francophones qui ont grandi uniquement en français dans la famille? Et avec les jeunes, on se pose souvent beaucoup de questions à ce sujet. Comment fait-on pour être inclusif? Comment fait-on pour que ces jeunes se rendent compte qu'on est une seule et même famille et qu'on parle la langue française?

Je pense qu'on en vient souvent à ce concept de sécurité linguistique. Et c'est pour cette raison qu'on dit souvent qu'on essaie de bannir les mots « francophone » et « francophile ». On parle des jeunes d'expression française, des jeunes qui parlent français. N'importe quel jeune a accès aux services du Conseil jeunesse, aux activités sociales en français, peu importe son niveau, du moment qu'il a envie de vivre cette expérience. Quant aux jeunes qui ont des réalités francophones et qui se retrouvent parfois à Quesnel, dans des villes très isolées, où ils n'ont aucune chance d'utiliser le français en dehors de leurs cours, il faut leur dire que ces événements sont faits pour eux, même si, lors d'événements, on peut passer de l'anglais au français. On n'est pas là pour être contre l'anglais. On permet la valorisation de leur identité. Ils ont une identité bilingue.

C'est pour cette raison qu'au Conseil jeunesse, contrairement à certaines écoles qui frappent sur les doigts quand on parle anglais, on n'est absolument pas dans cet état d'esprit. On reconnaît l'identité bilingue. On veut juste qu'ils profitent de cette occasion, qui est tellement rare, de parler le français pour qu'ils apprennent à bien le maîtriser. Mais on veut qu'ils se sentent en sécurité sur le plan linguistique, c'est-à-dire que s'ils n'arrivent pas forcément à exprimer ce qu'ils veulent dire, par exemple, à dire à une fille qu'il a des sentiments pour elle, qu'il préfère s'exprimer en anglais, il va le dire en anglais. Peut-être que la fille lui répondra en français. C'est comme cela qu'on perçoit le bilinguisme. C'est respecter la double identité.

M. Rondeau : J'appuie ce qu'ont dit Sophie et Rémi. Mais de surcroît, je pense plus en général à la francophonie qu'au français. Parce que, dans le fond, on apprend souvent un français très académique, un français standard qui ne reflète pas nécessairement les diversités, les dialectes. Il n'y a personne qui a la meilleure façon de parler le français. Et c'est souvent ce qu'on oublie de dire aux jeunes en immersion où à ceux qui fréquentent les écoles francophones, par exemple, du Conseil scolaire francophone. En renforçant cette vue étroite de ce qu'est la francophonie, de dire essentiellement qu'une identité se résume à une langue, non seulement à une langue, mais à une langue qui tient à des conventions étroites, on est en train d'amputer toute une perspective et une vue plus large et une richesse culturelle qui existent et qui sont nécessaires pour pouvoir intégrer des perspectives différentes. Et je pense que ces perspectives différentes sont incroyablement importantes en ce qui concerne

perspectives are incredibly important to a person's sense of citizenship. Similarly, it is important to consider the perspectives of immigrants coming from other countries, immigrants from Hispanic and Asian countries, for example.

We cannot understand one another without a certain level of knowledge or some window into what underlies the language. Unfortunately, as things stand, that consideration is being overlooked, especially in immersion schools where students do not always have access to programs like those the youth council would like to offer. Despite wanting to reach all immersion students through its activities, the youth council simply doesn't have the resources to do that.

What's more, students of the French-language school board sometimes lack those opportunities as well. That explains why they choose to discontinue their education in French and transfer to other schools. I wanted to add that perspective.

Senator Gagné: I am not sure whether you've had a chance to consider my earlier question about what you would like to tell the Prime Minister if you had a chance. Of course, I don't mean Minister Joly but, rather, the Prime Minister of Canada.

Ms. Brassard: What I would really like to convey is the importance of recognition, an understanding of the value of French in British Columbia, the French spoken here by us, as local francophones and those coming to the province. As is the case with the entire francophone community, I would like to find a way to promote integration, specifically between immersion schools and the French-language school board, in order to build an even stronger local community. Something else I care deeply about is support for the transition from high school to adult life. I think that is where we lose a tremendous number of francophones. That is something I feel very strongly about. I have two brothers and a sister, and we are constantly wondering how we are going to keep French in our lives. How are we going to manage to live some aspect of our lives in French this month? It breaks my heart when I struggle to find the words I need, when I am no longer able to express myself properly, like my mother and father. So it is really quite important to provide support after high school, as well, and to not just cut off funding because someone is 19.

Mr. Rondeau: I hadn't given it any thought, but if you'd like to give him my phone number —

Senator Gagné: In fact, I do — No, it's not true. I spoke to him once, but it was about my appointment. I don't have a direct line to him.

But I do have a comment. I believe I mentioned this to Mr. Marien yesterday since I had the pleasure of having dinner with him. Noah, I'm going to let you speak, but I just wanted to say that you underestimate the power you have, the power of your voice and your influence as young francophones in Canada. Use it, be bold and you will make headway.

la citoyenneté, tout comme il est important de penser aux perspectives d'immigrants qui arrivent d'autres pays, d'immigrants hispaniques, asiatiques.

On ne peut pas les comprendre sans avoir un certain bagage et un certain aperçu de ce qu'il y a derrière cette langue. Malheureusement, en ce moment, on oublie cet aspect, surtout dans les écoles d'immersion où les étudiants n'ont pas toujours accès à des programmes tels que ceux que le Conseil jeunesse aimerait pouvoir offrir, mais pour lesquels il n'a pas les fonds nécessaires pour atteindre tous les étudiants en immersion.

De plus, les étudiants du Conseil scolaire francophone manquent parfois ce contexte aussi. Et c'est ce qui explique leur décrochage et leur déplacement dans une autre école. Je voulais apporter cette perspective.

La sénatrice Gagné : Je ne sais pas si vous avez eu le temps de réfléchir à ma question, à savoir quel message vous voudriez transmettre au premier ministre? Et je ne parle pas de la ministre Joly, mais bien du premier ministre du Canada.

Mme Brassard : Vraiment une reconnaissance, une valorisation du français en Colombie-Britannique, du français qu'on parle ici, des francophones d'ici, et des personnes qui arrivent ici. De trouver une façon aussi d'intégrer, comme toute la communauté francophone, les écoles d'immersion, le Conseil scolaire francophone, de trouver un moyen d'avoir une communauté encore plus forte ici. Et une chose qui me tient vraiment à cœur, c'est d'aider avec la transition du secondaire au monde adulte. Je pense que c'est là où on perd énormément de francophones. C'est quelque chose qui me touche vraiment. J'ai trois frères et sœur, et on se demande toujours comment on va pouvoir garder le français dans notre vie. Comment je vais pouvoir faire une chose en français, ce mois-ci. Ça me brise le cœur quand je ne suis pas capable de trouver mes mots, quand je ne suis plus capable de m'exprimer correctement, comme ma mère et mon père. Alors, vraiment, recevoir du soutien après le secondaire aussi serait important, et ne pas juste arrêter le financement parce que quelqu'un a 19 ans.

M. Rondeau : Je n'y avais pas pensé, mais si vous voulez lui transmettre mon numéro de téléphone...

La sénatrice Gagné : En passant, j'ai... Non, ce n'est pas vrai. Je lui ai parlé une fois, mais c'était au sujet de ma nomination. Mais je n'ai pas de ligne directe avec lui.

Mais je vais faire un commentaire. Et je pense que je l'ai mentionné à M. Marien hier, parce que j'ai eu le plaisir de souper avec Rémi, hier. Noah, je vais vous repasser la parole ensuite, mais je voulais juste vous mentionner que vous sous-estimez le pouvoir que vous avez, le pouvoir de la parole, et l'influence que vous avez en tant que jeunes francophones au Canada. Utilisez, osez, et vous allez faire du chemin.

Mr. Rondeau: If I were to tell the Prime Minister one thing, I would stress how important identity-based support outside the school environment is to the continuity of the francophone community, particularly outside Quebec. As we have clearly seen, young people's experience with the francophone community cannot be limited to an academic interaction, where they acquire a narrow view focused on grammar and spelling. That is not enough to keep young people in the community and to ensure the continuity of francophone heritage and culture.

My message for the Prime Minister would really be to seriously consider how we can broaden that experience for young people and to look at how we can put systems in place to support organizations that ensure that sense of identity outside the school environment.

Senator Gagné: A million thanks. I very much appreciate it.

Senator Maltais: The Standing Senate Committee on Official Languages came to meet with the members of British Columbia's francophone community. For me, it has been very eye-opening.

Madam Chair, through you, I would like to invite these three young people to appear before the committee in Ottawa, when the Minister presents the next roadmap. Of course, since we are the ones inviting you, the cost would be covered by your tax dollars, meaning, you would not have to pay. The committee would take care of that so you could come and share your story. For the rest of the francophone community, your experience here, on the other side of the Rocky Mountains, is incredible. The rest of French Canadians need to hear it.

If you recall, Madam Chair, we had a similar experience with a young man from New Brunswick last year. He left quite an impression on me. And hearing these young people today has also left an impression on me. Why not invite them to the capital so that they can share their story, just as they did today, for the benefit of the rest of the country's young francophones? It would be beyond rewarding.

The Chair: We will certainly have an opportunity to discuss that with the entire committee.

I must tell you that the reason I was so moved during your presentations was that I am very proud of you. I was also thinking about all the young francophones who had been lost. When I say "lost," I am referring to the fact that they lost the opportunity to keep their language and their culture for all the reasons you mentioned.

It was emotional to think about the fact that the opportunity to give so many young people a bilingual identity had been lost. Perhaps they will have that opportunity again in other circumstances, at other times, later in their lives, but for the time being, the assimilation truly continues. Clearly, the future of the community depends on young people, and we need youth councils like yours. We can see the value of the activities you provide in an effort to create an environment that transcends an

M. Rondeau : S'il y a un message que j'aimerais transmettre, si on veut assurer la continuité de la communauté francophone, surtout hors Québec, c'est à quel point le soutien identitaire qui vient autour de la vie scolaire est important. Parce qu'on l'a bien vu, n'avoir qu'un académisme comme expérience de la francophonie, n'avoir qu'un étroit aperçu de la grammaire et de l'orthographe, ce n'est pas assez pour retenir des jeunes et pour assurer la continuité de l'héritage de notre culture.

Mon message serait vraiment de considérer et de prêter attention à la façon dont on peut élargir cette expérience pour nos jeunes, et de penser à la façon dont on peut mettre en place des systèmes pour soutenir les organismes qui assurent cette identité et ce contexte.

La sénatrice Gagné : Je vous remercie infiniment. J'apprécie beaucoup.

Le sénateur Maltais : Le comité sénatorial permanent des langues officielles est venu rendre visite aux francophones de la Colombie-Britannique. Pour moi, cela a été une découverte.

J'aimerais, madame la présidente, en votre nom, inviter ces trois jeunes à venir témoigner à Ottawa, lorsque la feuille de route de la ministre sera déposée. Et bien sûr, si on vous invite, on vous invite aux frais de vos impôts, c'est-à-dire que vous n'aurez pas à payer. C'est le comité qui paiera, pour témoigner de votre vécu. Parce que votre vécu, pour le reste des francophones, au-delà des Montagnes Rocheuses, est exceptionnel. Il faut que le reste des francophones canadiens connaissent votre vécu.

On a vécu une expérience un peu semblable, souvenez-vous, madame la présidente, avec un jeune du Nouveau-Brunswick, l'an passé. Cela m'a marqué. Et le témoignage de ces jeunes me marque aujourd'hui. Pourquoi ne pas les inviter dans la capitale afin qu'ils puissent témoigner, tout simplement comme ils l'ont fait aujourd'hui, pour que les jeunes francophones du reste du Canada puissent connaître leur vécu? Ce serait plus qu'enrichissant.

La présidente : Nous aurons sûrement l'occasion d'en discuter avec l'ensemble du comité.

Je dois dire que si j'ai été émue lors de vos présentations, c'est parce que je suis très fière de vous. Je pensais aussi à tous les jeunes francophones qui ont été perdus. Et quand je dis « perdus », je veux dire qu'ils ont perdu la possibilité de garder leur langue et leur culture pour toutes les raisons que vous avez mentionnées.

J'ai donc été émue par le fait qu'on a perdu cette possibilité d'offrir cette identité bilingue à tellement de jeunes. Ils vont peut-être la retrouver dans d'autres circonstances, dans d'autres occasions, plus tard dans leur vie, mais pour le moment, c'est réellement une assimilation qui continue de se faire. On sait que la jeunesse est la relève, et nous avons besoin de conseils jeunesse comme le vôtre. On voit la valeur des activités que vous faites pour essayer de créer cette atmosphère qui dépasse la

academic understanding of the language and culture. You conveyed that powerfully and so eloquently that we were all moved.

Senators, I agree that it would be a wonderful idea. We will have to check whether it is possible. We'll see, but what an excellent suggestion.

Thank you for accepting our invitation. That brings our public hearings to an end for today. The young people gave an excellent presentation to close out our meeting.

Thank you.

(The committee adjourned.)

connaissance académique d'une langue et d'une culture. Et cela, vous en avez témoigné avec puissance et avec une voix qui nous a tous émus et touchés.

Sénateurs, je suis d'accord que ce serait une excellente idée. Il faut voir si c'est possible. On verra, mais c'est une excellente suggestion.

Je vous remercie d'avoir accepté notre invitation. Cela conclut nos audiences publiques pour aujourd'hui, qui se sont terminées avec une excellente présentation de la part des jeunes.

Merci à vous.

(La séance est levée).

BC Francophone Teachers' Union (Local 93):

Sylvie Liechtele, President.

BC Teachers' Federation:

Teri Mooring, First Vice-President.

BC Association of Teachers of Modern Languages:

Trish Kolber, French Teacher Representative.

BC Francophone Parents Federation:

Marie-Pierre Lavoie, President;

Marie-Andrée Asselin, Executive Director.

Canadian Parents for French:

Cendra Beaton, President, Sooke District Chapter;

Mary-Em Waddington, President, Surrey Chapter.

Wednesday, October 5, 2016 (afternoon meeting)

Office of Francophone and Francophile Affairs, Simon Fraser University:

Claire Trépanier, Director.

Faculty of Education, Simon Fraser University:

Diane Dagenais, Full Professor;

Cécile Sabatier, Associate Professor.

Collège Éducacentre:

Yvon Laberge, Executive Director.

University of British Columbia:

Francis R. Andrew, Program Director Emeritus, French Centre, Continuing Studies;

Monique Bournot-Trites, Associate Professor;

Wendy Carr, Associate Dean, Teacher Education, Faculty of Education;

Meike Wernicke, Coordinator, French Programs, Faculty of Education-Language & Literacy Education;

Kenneth Reeder, Professor Emeritus, Faculty of Education-Language & Literacy Education.

Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique:

Sophie Brassard, President;

Rémi Marien, Executive Director;

Noah Rondeau, Administrator — 19-25.

Syndicat des enseignantes et enseignants du programme francophone de la Colombie-Britannique (Local 93) :

Sylvie Liechtele, présidente.

Fédération des enseignantes et enseignants de la Colombie-Britannique :

Teri Mooring, 1^{re} vice-présidente.

BC Association of Teachers of Modern Languages :

Trish Kolber, représentante des enseignants du français.

Fédération des parents francophones de la Colombie-Britannique :

Marie-Pierre Lavoie, présidente;

Marie-Andrée Asselin, directrice générale.

Canadian Parents for French :

Cendra Beaton, présidente, Succursale du District de Sooke;

Mary-Em Waddington, présidente, Succursale du Surrey.

Le mercredi 5 octobre 2016 (réunion de l'après-midi)

Bureau des affaires francophones et francophiles, Université Simon Fraser :

Claire Trépanier, directrice.

Faculté d'Éducation, Université Simon Fraser :

Diane Dagenais, professeure titulaire;

Cécile Sabatier, professeure agrégée.

Collège Éducacentre :

Yvon Laberge, directeur général.

Université de la Colombie-Britannique :

Francis R. Andrew, directeur émérite, Centre français, Éducation permanente;

Monique Bournot-Trites, professeure associée;

Wendy Carr, doyenne associée, Formation des enseignant/es, Faculté d'éducation;

Meike Wernicke, coordinatrice des programmes de français, Faculté d'éducation-Enseignement des langues et de la littérature;

Kenneth Reeder, professeur émérite, Faculté d'éducation-Enseignement des langues et de la littérature.

Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique :

Sophie Brassard, présidente;

Rémi Marien, directeur général;

Noah Rondeau, administrateur — 19-25.

WITNESSES

Monday, September 26, 2016

Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada:

Sylviane Lanthier, President;
Suzanne Bossé, Director General.

Fédération nationale des conseils scolaires francophones:

Melinda Chartrand, President;
Roger Paul, Managing Director.

Commission nationale des parents francophones:

Jean-Luc Racine, Executive Director.

Tuesday, October 4, 2016

La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique:

Padminee Chundensing, President of the Board;
Pascaline Nsekera, Immigration Program Manager.

Le Centre culturel francophone de Vancouver:

Pierre Rivard, Executive and Artistic Director.

Canadian Parents for French — British Columbia and Yukon Branch:

Glyn Lewis, Executive Director.

The Greater Victoria School District (#61):

Simon Burgers, District Principal, Languages and Multicultural Programs, Learning Team.

Surrey School District:

Catherine Berron, School Principal, Dual Track Elementary School.

Wednesday, October 5, 2016 (morning meeting)

Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique:

Bertrand Dupain, Superintendent;
Sylvain Allison, Secretary-Treasurer;
Johanne Asselin, Director, école Anne-Hébert;
Michel Tardif, School District 93 Chapter President, Principal of La Passerelle (Whistler) and La Vallée (Pemberton) schools.

Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique:

Sophie Bergeron, President.

(Continued on previous page.)

TÉMOINS

Le lundi 26 septembre 2016

Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada :

Sylviane Lanthier, présidente;
Suzanne Bossé, directrice générale.

Fédération nationale des conseils scolaires francophones :

Melinda Chartrand, présidente;
Roger Paul, directeur général.

Commission nationale des parents francophones :

Jean-Luc Racine, directeur général.

Le mardi 4 octobre 2016

La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique :

Padminee Chundensing, présidente du conseil d'administration;
Pascaline Nsekera, gestionnaire de programme, Immigration francophone.

Le Centre culturel francophone de Vancouver :

Pierre Rivard, directeur général et directeur artistique.

Canadian Parents for French — Section de la Colombie-Britannique et du Yukon :

Glyn Lewis, directeur exécutif.

Conseil scolaire de Victoria (#61) :

Simon Burgers, directeur des programmes de langues et multiculturalisme, Équipe d'apprentissage.

Commission scolaire de Surrey :

Catherine Berron, directrice d'une école élémentaire à deux régimes pédagogiques.

Le mercredi 5 octobre 2016 (réunion du matin)

Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique :

Bertrand Dupain, directeur général;
Sylvain Allison, secrétaire-trésorier;
Johanne Asselin, directrice, école Anne-Hébert;
Michel Tardif, président du Regroupement des directions francophones, directeur des écoles La Passerelle (Whistler) et La Vallée (Pemberton).

Association provinciale des professeurs d'immersion et du programme francophone de la Colombie-Britannique :

Sophie Bergeron, présidente.

(Suite à la page précédente.)